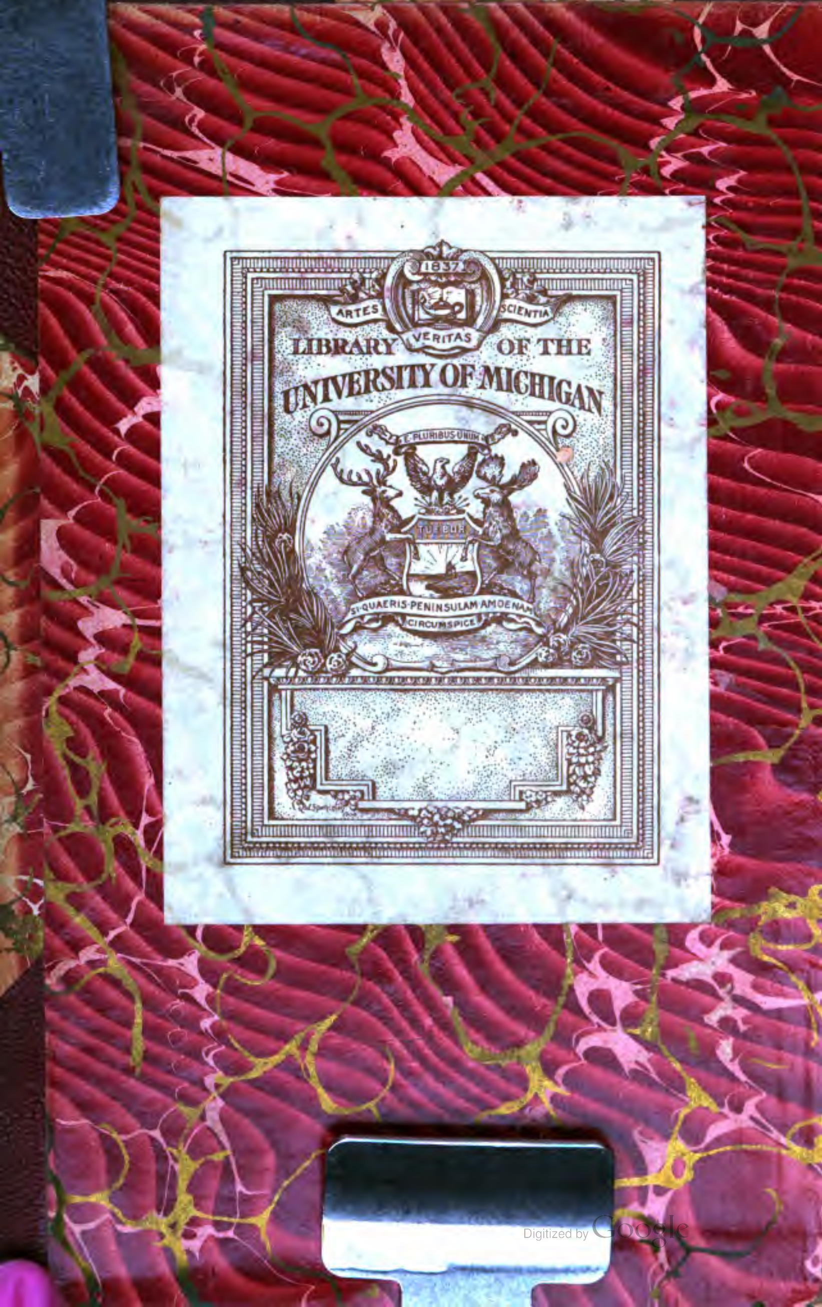
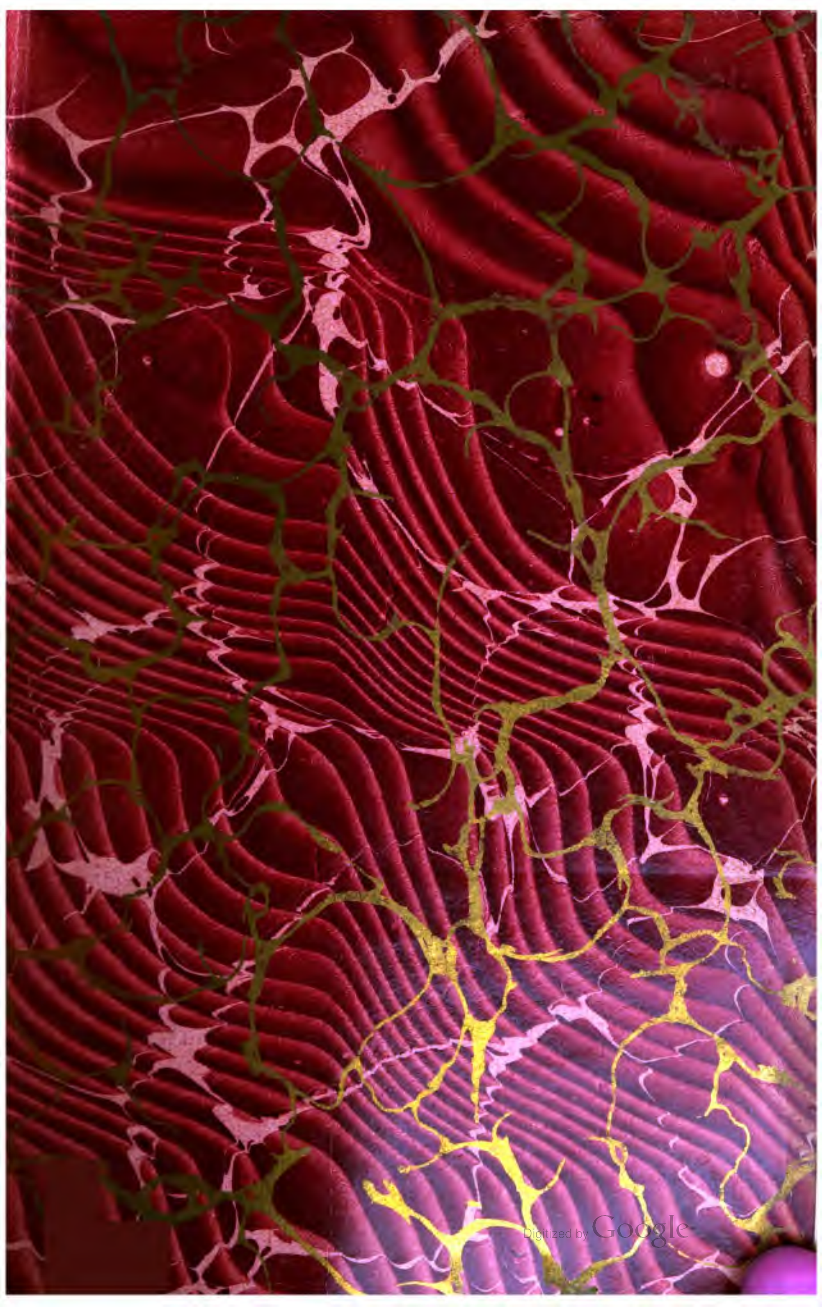



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



VÉRITÉ

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 chaque volume.

LES ROUGON-MACQUART

HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE D'UNE FAMILLE SOUS LE SECOND EMPIRE

LA FORTUNE DES ROUGON. . . . . 35e mille. 1 vol.
LA CURÉE. 50e mille. 1 vol.
LE VENTRE DE PARIS. . . . . 47e mille. 1 vol.
LA CONQUÊTE DE PLASSANS. . . . . 24e mille. 1 vol.
LA FAUTE DE L'ABBÉ MOURET. . . . . 52e mille. 1 vol.
SON EXCELLENCE EUGÈNE ROUGON. . . . . . 36e mille. 1 vol.
L'ASSOMMOIR. . . . . 151e mille. 1 vol.
UNE PAGE D'AMOUR. . . . . 97e mille. 1 vol.
NANA. . . . . 198e mille. 1 vol.
POT-BOUILLE. . . . . 95e mille. 1 vol.
AU BONHEUR DES DAMES. . . . . 75e mille. 1 vol.
LA JOIE DE VIVRE. . . . . 54e mille. 1 vol.
GERMINAL. . . . . 110e mille. 1 vol.
L'ŒUVRE. . . . . 64e mille. 1 vol.
LA TERRE. . . . . 135e mille. 1 vol.
LE RÊVE. . . . . 116e mille. 1 vol.
LA BÊTE HUMAINE. . . . . 99e mille. 1 vol.
L'ARGENT. . . . . 89e mille. 1 vol.
LA DÉBACLE. . . . . 207e mille. 1 vol.
LE DOCTEUR PASCAL. . . . . 94e mille. 1 vol.

LES TROIS VILLES

LOURDES . . . . 154e mille. 1 vol.
ROME. . . . . 106e mille. 1 vol.
PARIS. . . . . 94e mille. 1 vol.

LES QUATRE ÉVANGILES

FÉCONDITÉ. 94e mille. 1 vol.
TRAVAIL . . . . 77e mille. 1 vol.
VÉRITÉ . . . . 1 vol.

ROMANS ET NOUVELLES

CONTES A NINON. Nouvelle édition. . . . . 1 vol.
NOUVEAUX CONTES A NINON. Nouvelle édition. . . . . 1 vol.
LA CONFESSION DE CLAUDE. Nouvelle édition. . . . . 1 vol.
THÉRÈSE RAQUIN. Nouvelle édition. . . . . 1 vol.
MADELEINE FÉRAT. Nouvelle édition. . . . . 1 vol.
LE VŒU D'UNE MORTE. Nouvelle édition. . . . . 1 vol.
LES MYSTÈRES DE MARSEILLE. Nouvelle édition. . . . . . 1 vol.
LE CAPITAINE BURLE. Nouvelle édition. . . . . 1 vol.
NAÏS MICOULIN. Nouvelle édition. . . . . 1 vol.

THÉATRE

THÉRÈSE RAQUIN. — LES HÉRITIERS RABOURDIN. — LE BOUTON DE ROSE. . . . . 5e mille. 1 vol.

ŒUVRES CRITIQUES

MES HAINES. 3e édition. 1 vol.
LE ROMAN EXPÉRIMENTAL. . . . . 1 vol.
LE NATURALISME AU THÉATRE. . . . . 1 vol.
NOS AUTEURS DRAMATIQUES. . . . . 1 vol.
LES ROMANCIERS NATURALISTES. . . . . 1 vol.
DOCUMENTS LITTÉRAIRES. . . . . 1 vol.
UNE CAMPAGNE, 1880-1881. . . . . 4e mille. 1 vol.
NOUVELLE CAMPAGNE, 1896. . . . . 7e mille. 1 vol.
LA VÉRITÉ EN MARCHE . . . . 9e mille. 1 vol.

EN COLLABORATION

LES SOIRÉES DE MÉDAN. . . . . 28e mille. 1 vol.

LES QUATRE ÉVANGILES

VÉRITÉ

PAR

ÉMILE ZOLA

QUARANTE-CINQUIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1903

VÉRITÉ

LIVRE PREMIER

I

La veille, le mercredi soir, Marc Froment, instituteur à Jonville, accompagné de sa femme Geneviève et de sa fillette Louise, était arrivé, comme il en avait l'habitude, à Maillebois, où il passait un mois de ses vacances, chez la grand'mère et la mère de sa femme, madame Duparque et madame Berthereau, ces dames, ainsi qu'on les nommait dans le pays. Maillebois, un chef-lieu de canton de deux mille habitants, n'était qu'à dix kilomètres du village de Jonville, et à six seulement de Beaumont, la grande et vieille ville universitaire.

Ces premières journées d'août étaient accablantes. Le dimanche, pendant la distribution des prix, il y avait eu un orage épouvantable. Cette nuit encore, vers deux heures, une pluie diluvienne était tombée, sans avoir rafraîchi le ciel, qui restait nuageux, bas et jaune, d'une

lourdeur de plomb. Et ces dames, levées dès six heures, pour assister à la messe de sept heures, se trouvaient déjà dans la petite salle à manger du rez-de-chaussée, attendant le jeune ménage, qui ne se hâtait point de descendre.

Les quatre tasses étaient sur la toile cirée blanche, et Pélagie entra, la cafetière à la main. Petite, rousse, avec un grand nez et des lèvres minces, depuis vingt ans au service de madame Duparque, elle avait la parole libre.

— Ah bien ! dit-elle, le café va être froid, et ce ne sera pas ma faute.

Quand elle fut retournée dans sa cuisine, en mâchant de sourds reproches, madame Duparque elle-même témoigna son mécontentement.

— C'est insupportable, on dirait que Marc s'amuse à nous faire manquer la messe, quand il est ici.

Mais madame Berthereau, indulgente, risqua doucement une excuse.

— L'orage les aura empêchés de dormir, et je viens de les entendre qui se dépêchaient, au-dessus de ma tête.

Agée de soixante-trois ans, très grande, très noire encore de cheveux, le visage froid, coupé de profondes rides symétriques, avec des yeux de sévérité et un nez de domination, madame Duparque avait longtemps tenu un magasin de nouveautés, « A l'Ange Gardien », sur la place Saint-Maxence, en face de la cathédrale de Beaumont. Et c'était après la mort brusque de son mari, causée, disait-on, par l'effondrement d'une banque catholique, qu'elle avait eu la sagesse de liquider et de se retirer, avec une rente d'environ six mille francs, à Maillebois, où elle possédait une petite maison. Il y avait bientôt douze ans de cela, et sa fille, madame Berthereau, était venue l'y rejoindre, veuve elle aussi, amenant sa fillette Geneviève, qui entrait dans sa onzième année.

C'était une amertume nouvelle, cette mort brusque de son gendre, un employé des Finances à l'avenir duquel elle avait eu le tort de croire, qui mourait pauvre, en lui remettant sur les bras sa femme et son enfant. Depuis cette époque, les deux veuves avaient vécu là ensemble, dans la petite maison morne, d'une vie étroite, enfermée, peu à peu rétrécie par les pratiques religieuses les plus rigides. Mais, pourtant, madame Berthereau, que son mari avait adorée, gardait une douceur tendre de cet éveil à l'amour, à la vie; et, grande, brune comme sa mère, elle avait des traits meurtris et tristes, des yeux de soumission, une bouche lasse où passait parfois le secret désespoir du bonheur perdu.

Un ami de Berthereau, un ancien instituteur de Beaumont, Salvan, alors inspecteur primaire, et devenu depuis directeur de l'École normale, avait fait le mariage de Marc et de Geneviève, dont il était le subrogé-tuteur. Berthereau, esprit très libéré, ne pratiquait pas, mais laissait sa femme pratiquer; et il avait même fini par l'accompagner à la messe, par faiblesse tendre. Salvan, d'intelligence plus affranchie encore, tout à l'unique certitude expérimentale, avait eu également l'imprudence affectueuse de faire entrer Marc dans cette famille dévote, sans s'inquiéter des conflits possibles. Les deux jeunes gens s'aimaient passionnément, ils s'arrangeraient toujours. Et, depuis trois ans qu'elle était mariée, Geneviève, une des bonnes élèves de la Visitation, de Beaumont, avait en effet négligé peu à peu ses devoirs religieux, jusqu'à ne plus dire ses prières, toute à son amour pour son mari. Madame Duparque s'en montrait profondément affligée, bien que la jeune femme, désireuse de lui être agréable, quand elle passait près d'elle un mois des vacances à Maillebois, se fît un devoir de la suivre à l'église. Mais la terrible grand'mère, qui avait lutté contre le mariage, gardait une noire rancune contre Marc,

qu'elle accusait de lui voler l'âme de sa petite-fille.

— Sept heures moins un quart, murmura-t-elle, en entendant l'horloge de l'église voisine sonner les trois quarts. Jamais nous n'aurons fini.

Et elle s'approcha de la fenêtre, jeta un coup d'œil sur la place des Capucins. La petite maison se trouvait bâtie à l'angle de cette place et de la rue de l'Église. C'était une maison à un seul étage : en bas, à droite et à gauche du couloir central, la salle à manger et le salon, tandis qu'au fond étaient la cuisine et la buanderie, sur une cour moisie et sombre ; puis, au premier, deux pièces à droite pour madame Duparque, deux pièces à gauche pour madame Berthereau ; et, enfin, sous le toit, en face de la chambre de Pélagie et des greniers, deux petites pièces encore, qu'on avait meublées autrefois pour Geneviève, jeune fille, et où elle se réinstallait avec de bons rires, quand elle et son mari venaient à Maillebois. Mais quelle ombre humide, quel silence lourd, une fraîcheur sépulcrale tombant des plafonds obscurs ! La rue de l'Église, qui partait du chevet de l'église paroissiale de Saint-Martin, était si étroite, que les voitures n'y passaient pas, crépusculaire en plein midi, avec des façades lépreuses, un petit pavé moussu, empuanti par les eaux ménagères. Et la place des Capucins s'étendait au nord, sans un arbre, assombrie par la haute façade d'un ancien couvent, que s'étaient partagé des Capucins, desservant la grande et belle chapelle, et des Frères des Écoles chrétiennes, qui avaient installé une école très prospère dans les dépendances du couvent.

Un instant, madame Duparque regarda ce coin désert, d'une paix cléricale, où ne passaient que des ombres dévotes, égayé seulement par les élèves des Frères, à des intervalles réguliers. Lentement, une cloche sonnait dans l'air mort, et elle se retournait avec impatience, lorsque la porte s'ouvrit et que Geneviève entra.

— Enfin! dit la grand'mère. Déjeunons vite, voilà le premier coup qui sonne.

Blonde, grande et fine, avec des cheveux admirables et un visage de passion et de joie qu'elle tenait de son père, Geneviève riait de toutes ses dents blanches, gamine encore à vingt-deux ans. Mais, déjà, voyant qu'elle était seule, madame Duparque se récriait.

— Comment, Marc n'est pas prêt!

— Il me suit, grand'mère, il descend avec Louise.

Et, après avoir embrassé sa mère, silencieuse, elle dit son amusement de se retrouver, mariée, dans cette maison si calme de sa jeunesse. Ah! cette place des Capucins, elle en connaissait chaque pavé, elle y saluait en vieilles amies les moindres touffes d'herbe! Et, comme, pour être aimable et gagner du temps, elle s'extasiait devant la fenêtre, elle vit passer deux ombres noires, qu'elle reconnut.

— Tiens! le père Philibin et le frère Fulgence, où vont-ils donc de si bonne heure?

Deux religieux traversaient lentement la petite place, qu'ils semblaient emplir de l'ombre de leurs soutanes, sous le ciel bas et orageux. Le père Philibin, d'origine paysanne, aux épaules carrées, à la face épaisse et ronde, roux, avec de gros yeux, une bouche grande et des mâchoires solides, était à quarante ans, préfet des études au collège de Valmarie, le magnifique domaine que les Jésuites possédaient dans les environs. De même âge, mais petit, noir et chafouin, le frère Fulgence était le supérieur des trois autres frères qui tenaient avec lui l'Ecole chrétienne voisine. Et, fils naturel, disait-on, d'un médecin aliéniste mort dans une maison de fous et d'une servante, nerveux, irritable, cervelle brouillée et orgueilleuse, c'était lui qui parlait très haut, avec de grands gestes.

— Cette après-midi, expliqua madame Duparque, on

donne les prix à l'Ecole. Et le père Philibin, qui aime beaucoup nos bons Frères, a bien voulu accepter de présider la distribution. Alors, il doit arriver de Valmarie, et je suppose qu'il accompagne le frère Fulgence, pour régler certains détails.

Mais elle fut interrompue, Marc descendait enfin, et il tenait dans ses bras sa fillette Louise, à peine âgée de deux ans, qui, pendue de ses deux menottes à son cou, jouait, riait comme une bienheureuse.

— Houp là! houp là! cria-t-il en entrant. Nous arrivons en chemin de fer, hein! on ne peut pas arriver plus vite!

Moins grand que ses trois frères, Mathieu, Luc et Jean, le visage plus allongé et plus maigre, Marc Froment avait, très prononcé, le haut front, le front en forme de tour de la famille. Mais ce qui le caractérisait surtout, c'étaient les yeux et la voix de charme, des yeux clairs, très doux, qui pénétraient jusqu'au fond des âmes, une voix prenante, conquérante, qui s'emparait des intelligences et des cœurs. Des moustaches et une barbe légère laissaient voir la bouche, un peu forte, ferme et bonne. Comme tous les fils de Pierre et de Marie Froment, il avait appris un métier manuel, celui de lithographe; et, bachelier à dix-sept ans, il était venu à Beaumont terminer son apprentissage chez les Papon-Laroche, la grande maison qui fournissait de cartes géographiques et de tableaux scolaires presque toutes les Écoles de France. Ce fut là que sa passion de l'enseignement se déclara, au point de lui faire passer l'examen du brevet élémentaire, de façon à pouvoir entrer à l'Ecole normale de Beaumont, d'où il était sorti instituteur-adjoint, à vingt ans, avec son brevet supérieur. Titularisé plus tard, ayant obtenu son certificat d'aptitude pédagogique, il allait, à vingt-sept ans, être nommé instituteur à Jonville, lorsqu'il épousa Geneviève, grâce à son grand ami Salvan, qui

l'avait introduit chez ces dames et que l'amour délicieux des deux jeunes gens attendrissait. Et, depuis trois ans, Marc et Geneviève, peu riches, ayant toutes sortes d'embarras d'argent et de tracas administratifs, menaient une adorable vie d'amour, dans leur village de huit cents habitants à peine.

Mécontente, madame Duparque ne s'égaya pas des bons rires du père et de la fillette.

— Voilà un chemin de fer, dit-elle, qui ne vaut pas les pataches de ma jeunesse... Allons, déjeunons vite, nous n'arriverons jamais.

Elle s'était assise et elle versait déjà le lait dans les tasses. Pendant que Geneviève plaçait la haute chaise de la petite Louise entre elle et sa mère, pour surveiller l'enfant, Marc, d'humeur conciliante, voulut obtenir son pardon.

— Oui, n'est-ce pas? je vous ai mises en retard... C'est votre faute, grand'maman, on dort trop bien chez vous, on y est si tranquille!

Madame Duparque, pressée, le nez dans sa tasse, ne daigna pas répondre. Mais madame Berthereau, qui regardait longuement sa fille Geneviève, l'air si heureux entre son mari et son enfant, eut un pâle sourire. Et, de sa voix basse, comme involontaire, elle murmura, avec un lent coup d'œil autour d'elle :

— Oh! oui, tranquille, si tranquille, qu'on ne s'y sent pas même vivre.

— Pourtant, reprit Marc, il y a eu du bruit sur la place, à dix heures. Geneviève n'en revenait pas. Du tapage nocturne, sur la place des Capucins!

Il jouait de malheur, dans sa bonne volonté à faire rire le monde. La grand'mère répondit cette fois, l'air blessé.

— C'était la sortie de la Chapelle des Capucins. Il y a eu, hier soir, à neuf heures, adoration du Saint-Sacre-

ment. Les Frères y ont conduit ceux de leurs élèves qui ont fait leur première communion cette année, et ces enfants se sont un peu émancipés à causer et à rire, en passant sur la place... Cela vaut mieux que les jeux abominables des enfants sans morale et sans religion.

Du coup, le silence se fit, profond et gênant. On n'entendit plus que le bruit des cuillers dans les tasses. C'était pour l'école de Marc, pour son enseignement laïque, cette accusation de jeux abominables. Et, comme Geneviève lui jetait un petit regard suppliant, il ne se fâcha pas, il reprit bientôt la conversation, il causa de leur vie à Jonville, avec madame Berthereau, il parla même de ses élèves, en instituteur qui les aimait, qui tirait d'eux des satisfactions et des joies. Trois d'entre eux venaient d'obtenir leur certificat d'études.

A ce moment, au-dessus du quartier morne et désert, la sonnerie de la cloche reprit, des coups ralentis qui semblaient pleurer dans l'air lourd.

— Le dernier coup! s'écria madame Duparque. Je le disais bien que nous n'arriverions pas!

Et elle se levait, elle bousculait sa fille et sa petite-fille, en train d'achever leur tasse, lorsque Pélagie reparut, tremblante, bouleversée, « le Petit Beaumontais » à la main.

— Ah! madame, ah! madame, quelle horreur!... Le gamin qui apporte le journal vient de m'apprendre...

— Quoi donc? dépêchez-vous!

La servante suffoquait.

— On vient de trouver assassiné le petit Zéphirin, le neveu du maître d'école, là, tout près, dans sa chambre.

—Comment! assassiné?

— Oui, madame, étranglé, et pendant qu'il était en chemise, et après toutes sortes d'abominations!

Un effroyable frisson passa, madame Duparque elle-même frémissait.

— Le petit Zéphirin, le neveu de ce Simon, de cet instituteur juif, un enfant infirme, mais si joli ; et il était catholique, lui, il allait chez les Frères, il devait être à la cérémonie d'hier soir, car il venait de faire sa première communion... Que voulez-vous ? il y a des familles maudites.

Marc avait écouté, glacé, révolté. Et il cria, sans ménagements cette fois :

— Simon, je le connais Simon ! Il était à l'Ecole normale avec moi, il n'est mon aîné que de deux ans. Je ne sais pas de raison plus solide, de cœur plus tendre. Ce pauvre enfant, ce neveu catholique, il l'avait recueilli, il le laissait chez les Frères, par un rare scrupule de conscience... C'est affreux, le malheur qui le frappe !

Et Marc s'était levé, frissonnant, et il ajouta :

— Je vais le trouver... Je veux savoir, je veux être là pour le soutenir dans son chagrin.

Madame Duparque n'entendait plus, poussait dehors madame Berthereau et Geneviève, en leur laissant à peine le temps de mettre leur chapeau. La sonnerie du dernier coup venait de s'éteindre, ces dames se hâtèrent vers l'église, dans le lourd silence orageux du quartier désert. Et, après avoir confié la petite Louise à Pélagie, Marc sortit à son tour.

L'Ecole primaire de Maillebois, toute neuve, et qui se composait de deux pavillons, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles, se trouvait sur la place de la République, en face de la Mairie, également neuve et de même style ; et la Grand'Rue, la route de Beaumont à Jonville, traversant la place, séparait seule les deux monuments, d'une blancheur de craie, dont le pays se montrait fier. Cette Grand'Rue, la rue marchande, sur laquelle se dressait aussi, plus bas, la façade de l'église paroissiale de Saint-Martin, était populeuse, animée d'un continuel va-et-vient de piétons et de voitures. Mais,

derrière l'Ecole, le désert, le silence se faisaient, l'herbe poussait entre les petits pavés. Une rue, la rue Courte, où il n'y avait que le presbytère et la papeterie tenue par les dames Milhomme, reliait ce bout ensommeillé de la place de la République à la place des Capucins. De sorte que Marc n'avait que trois pas à faire.

Les deux cours de récréation donnaient sur la rue Courte, séparées par les deux étroits jardins, qu'on avait ménagés, l'un pour l'instituteur, l'autre pour l'institutrice. Et, c'était au rez-de-chaussée du pavillon des garçons, à l'angle de la cour, que Simon avait pu donner une étroite pièce au petit Zéphirin, lorsqu'il l'avait recueilli. L'enfant était un neveu de sa femme, Rachel Lehmann, un petit-fils des Lehmann, de pauvres tailleurs juifs, qui occupaient une maison noire de la rue du Trou, la rue la plus misérable de Maillebois. Le père, Daniel Lehmann, de quinze ans plus jeune que son frère le tailleur, mécanicien de son état, avait épousé par amour une orpheline catholique, Marie Prunier, élevée chez les Sœurs, et couturière. Le ménage s'était adoré, et quand le petit Zéphirin naquit, on ne le baptisa pas, il ne fut d'aucune religion, le père et la mère n'ayant pas voulu se faire mutuellement le chagrin de le donner à son Dieu. Mais, six ans plus tard, la foudre tomba, Daniel mourut d'une mort épouvantable, happé, broyé par un engrenage, devant sa femme qui lui apportait son déjeuner, à l'usine. Et Marie, terrifiée, reconquise à la religion de sa jeunesse, voyant là un châtiment du ciel qui la punissait d'avoir aimé un juif, fit baptiser son fils, le mit ensuite à l'école chez les Frères. Le pis était que l'enfant se courbait, devenait bossu, sous quelque tare héréditaire, dans laquelle la mère crut sentir l'implacable vengeance céleste, s'acharnant, parce qu'elle n'arrivait pas à s'arracher du cœur la mémoire adorée de son mari. Cette

angoisse, cet obscur combat, joint à son travail obstiné de couture, finit par la tuer, comme le petit Zéphirin, âgé de onze ans, allait faire sa première communion. Et ce fut alors que Simon, bien pauvre lui-même, le prit chez lui, pour qu'il ne retombât pas à la charge des parents de sa femme, très bon, très tolérant, se contentant de l'héberger et de le nourrir, le laissant communier et achever ses études à l'Ecole voisine des Frères.

La chambre où couchait Zéphirin, une petite pièce de débarras, aménagée très proprement pour lui, avait donc une fenêtre qui s'ouvrait presque au ras du pavé, derrière l'Ecole, sur le coin le plus solitaire de la place. Et, ce matin-là, comme le jeune instituteur-adjoint Mignot, logé au premier, sortait dès sept heures, il remarqua que la fenêtre se trouvait grande ouverte. Mignot, profitant des premiers jours de vacances, pêcheur passionné, partait en chapeau de paille et en veste de coutil, sa canne à l'épaule, pour pêcher dans la Verpille, la mince rivière qui traverse le quartier industriel de Maillebois. Fils de paysan, entré à l'Ecole normale de Beaumont comme il serait entré au séminaire, afin d'échapper au dur travail des champs, il était blond, les cheveux ras, de figure massive et grêlée, ce qui lui donnait un air dur, sans qu'il fût mauvais au fond, bon plutôt, simplement désireux de ne pas nuire à son avancement. A vingt-cinq ans, il ne se hâtait pas de se marier, en attente comme pour le reste, destiné à être ce que les circonstances voudraient qu'il fût. Et la fenêtre de Zéphirin, grande ouverte ce matin-là, le frappa tellement, qu'il s'approcha et jeta un coup d'œil dans la chambre, bien que le fait n'eût en lui-même rien d'anormal, car d'habitude le petit se levait de très bonne heure.

Mais la stupeur cloua Mignot, l'horreur lui arracha des cris.

— Mon Dieu! le pauvre enfant!... Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce donc, quel affreux malheur!

L'étroite chambre, au papier clair, gardait son calme, son air d'enfance heureuse. Sur la table, il y avait une statuette coloriée de la Vierge, quelques livres, des images de sainteté, rangées, classées avec soin. Le petit lit blanc n'était pas même défait, l'enfant ne s'était pas couché. Et, par terre, ne traînait qu'une chaise abattue. Et là, sur la descente de lit, le pauvre petit corps de Zéphirin gisait, en chemise, étranglé, la face livide, le cou nu, portant les marques des abominables doigts de l'assassin. La chemise souillée, arrachée, à demi fendue, laissait voir les maigres jambes écartées violemment, dans une posture qui ne permettait aucun doute sur l'immonde attentat; et l'échine déviée apparaissait, elle aussi, la pauvre bosse que le bras gauche, rejeté par-dessus la tête, faisait saillir. Mais cette tête, malgré sa pâleur bleuie, gardait son charme délicieux, une tête d'ange blond et frisé, un visage délicat de fille, aux yeux bleus, au nez fin, à la bouche petite et charmante, avec d'adorables fossettes dans les joues, lorsque l'enfant riait tendrement.

Mignot, éperdu, ne cessait de crier son épouvante.

— Ah, mon Dieu! ah, mon Dieu! l'horrible chose!... Ah, mon Dieu! au secours, venez donc!

Et mademoiselle Rouzaire, l'institutrice, ayant entendu ces cris, accourut. Elle était descendue de bonne heure dans son jardin, s'intéressant à des salades que les orages faisaient monter. C'était une rousse de trente-deux ans, pas belle, grande, forte, avec une face ronde, criblée de taches de rousseur, de gros yeux gris, une bouche décolorée, sous un nez pointu, qui annonçait une dureté rusée et avaricieuse. Bien que laide, elle avait eu, disait-on, des complaisances pour l'inspecteur primaire, le beau Mauraisin, ce qui assurait son avancement. Elle était

d'ailleurs tout acquise à l'abbé Quandieu, le curé de la paroisse, aux Capucins, aux bons Frères eux-mêmes ; et elle conduisait en personne ses élèves au catéchisme et aux cérémonies religieuses.

Lorsqu'elle vit l'affreux spectacle, elle jeta des cris à son tour.

— Bonté divine! ayez pitié de nous!... C'est une tuerie, un massacre, une œuvre du diable, ô Dieu de miséricorde!

Puis, voyant Mignot près d'enjamber l'appui de la fenêtre, elle l'en empêcha.

— Non, non ! n'entrez pas, il faut savoir, il faut appeler.

Mais, justement, comme elle se retournait, cherchant du monde, elle aperçut le père Philibin et le frère Fulgence, qui débouchaient de la rue Courte, venant de la place des Capucins, où Geneviève et ces dames les avaient vus passer. Elle les reconnut, leva les mains au ciel, ainsi qu'à l'apparition du bon Dieu lui-même.

— Oh! mon père, oh! mon frère, venez, venez vite, le démon a passé par ici!

Les deux religieux s'approchèrent, reçurent l'horrible secousse. Tandis que le père Philibin, énergique et réfléchi, restait silencieux, le frère Fulgence, impulsif, cédant au continuel besoin de se mettre en avant, se répandait en exclamations.

— Ah! le pauvre enfant!... Ah! le crime exécrable! un enfant si doux, si bon, le meilleur de nos élèves, et si pieux, si fervent!... Voyons, il faut nous rendre compte, nous ne pouvons laisser les choses ainsi.

Et, sans que mademoiselle Rouzaire osât de nouveau protester, il enjamba le premier l'appui de la fenêtre, suivi par le père Philibin, qui, ayant aperçu près du corps une boule de papier, roulée en une sorte de tampon, alla tout de suite la ramasser. L'institutrice, par crainte, ou

plutôt par prudence, n'entra pas; et elle retint même Mignot un instant encore. Ce que pouvaient se permettre les ministres de Dieu n'était peut-être pas sain pour de simples instituteurs. Cependant, tandis que le frère Fulgence s'empressait auprès de la victime, sans la toucher, avec de nouvelles exclamations tumultueuses, le père Philibin, toujours muet, déroulait le tampon de papier, semblait l'examiner avec soin. Il tournait le dos à la fenêtre, on ne voyait que le mouvement de ses coudes, sans rien distinguer de ce papier, dont on entendait les petits craquements. Cela dura quelques secondes. Et, comme Mignot sautait à son tour dans la chambre, il reconnut que le tampon était fait d'un journal, et qu'il y avait, avec ce journal, une étroite feuille blanche, froissée, maculée.

— Qu'est-ce donc?

Le jésuite regarda l'adjoint, et tranquillement, de sa voix grosse et lente :

— C'est un numéro du « Petit Beaumontais », daté d'hier 2 août, et le singulier est que, froissé dans ce numéro, se trouve ce modèle d'écriture... Voyez un peu.

Il ne pouvait faire autrement que de le montrer, Mignot l'ayant aperçu. Et il le tenait dans ses doigts épais, n'en laissant voir que les mots : « Aimez-vous les uns les autres », calligraphiés en belle écriture anglaise. Des trous, des salissures faisaient de ce modèle une loque. L'adjoint n'eut que le temps d'y jeter un coup d'œil, car de nouvelles exclamations terrifiées s'élevaient devant la fenêtre.

C'était Marc qui arrivait et que la vue du pauvre petit corps pitoyable soulevait d'horreur et de colère. Sans écouter les explications de l'institutrice, il l'écarta, enjamba l'appui, voulant comprendre. La présence des deux religieux l'étonnait, il sut de l'adjoint que, lui Mignot, et mademoiselle Rouzaire, les avaient appelés, comme

ils passaient, au moment même de la découverte du crime.

— Ne touchez à rien, ne dérangez rien, cria Marc. Il faut tout de suite courir chez le maire et à la gendarmerie.

Des gens commençaient à s'attrouper, un jeune homme se chargea de la commission, partit au galop, pendant que Marc continuait à examiner la chambre. Devant le corps, il vit le frère Fulgence, bouleversé de pitié, les yeux pleins de larmes, en homme nerveux que les grosses émotions jetaient hors de lui. Il fut touché de cette attitude, il était lui-même frissonnant des détails qu'il constatait, de la nature abominable des outrages, où se révélait un sadisme ignoble et sournois, la signature même du violateur et de l'assassin. Cela l'effleura brusquement d'une certitude, que plus tard il devait retrouver. Mais la sensation s'effaça, il ne remarqua plus que le père Philibin, d'un grand calme navré, qui tenait toujours à la main le numéro du journal et le modèle d'écriture. Un instant, le jésuite avait tourné le dos, comme pour regarder sous le lit, puis il était revenu.

— Tenez! dit-il de lui-même, en montrant le numéro du journal et le modèle, voici ce que j'ai trouvé par terre, roulé en tampon; et il est bien certain que le meurtrier a essayé d'enfoncer ce tampon dans la bouche de l'enfant, pour étouffer ses cris. N'y réussissant pas, il l'aura étranglé... Et, vous voyez, le modèle, souillé de salive, porte la trace des dents du pauvre petit... N'est-ce pas? monsieur Mignot, le tampon était là, près de ce pied de table. Vous l'avez vu.

— Oh! bien sûr, dit l'adjoint. Je l'avais aperçu tout de suite.

Comme il se rapprochait, pour examiner encore le modèle d'écriture, il eut un vague sentiment de surprise, en constatant que le coin de droite, en haut, man-

quait, déchiré. Il croyait bien ne pas avoir remarqué cette déchirure, lorsque le jésuite avait dû le lui montrer. Mais, sans doute, elle était alors cachée sous les gros doigts qui tenaient l'étroite feuille. Sa mémoire se brouilla, il ne savait plus, il aurait dès lors été incapable d'affirmer le fait.

Cependant, Marc avait pris le modèle, qu'il étudiait, pensant tout haut.

— Oui, oui, les dents ont mordu... Oh! l'indication ne sera pas bien utile, car ces modèles sont dans le commerce, on les trouve partout. L'écriture lithographiée en est impersonnelle... Ah! mais il y a ici, en bas, une sorte de paraphe, des initiales qu'on ne lit pas bien!

Sans hâte, le père Philibin se rapprocha.

— Un paraphe, croyez-vous? Cela m'a semblé une tache d'encre, à demi effacée par la salive et par le coup de dents qui a percé la feuille, à côté.

— Une tache d'encre, non! Ce sont bien des initiales, mais elles sont illisibles en effet.

Puis, Marc s'aperçut de la déchirure.

— Un coin manque, là-haut. Sans doute un autre coup de dents... Avez-vous trouvé le morceau?

Le père Philibin dit qu'il ne l'avait pas cherché. Et il déplia de nouveau le numéro du journal, le visita soigneusement, tandis que Mignot se baissait, regardait par terre. On ne découvrit rien. Cela fut d'ailleurs jugé sans aucune importance. Marc était tombé d'accord avec les religieux que l'assassin, pris de terreur, avait dû étrangler l'enfant, après avoir vainement essayé d'étouffer ses cris, en lui enfonçant dans la bouche le tampon de papier. Ce qui restait extraordinaire, c'était ce modèle d'écriture mêlé à ce journal. Un numéro du « Petit Beaumontais » du jour, cela se comprenait, pouvait être dans n'importe quelle poche. Mais ce modèle, d'où venait-il, de quelle façon se trouvait-il là, froissé, comme pétri avec ce

numéro? Toutes sortes d'hypothèses étaient permises, et ce serait à la justice d'ouvrir une enquête, afin d'établir la vérité.

Marc sentit passer le vent tragique, dans l'obscurité du drame, comme si une affreuse nuit s'était faite tout d'un coup.

— Ah! murmura-t-il involontairement, c'est le monstre au fond de son gouffre de ténèbres!

Du monde, pourtant, continuait à s'arrêter devant la fenêtre, et il y avait là les dames Milhomme, les papetières voisines, accourues de leur boutique, en voyant l'attroupement. Madame Alexandre, grande, blonde, l'air très doux, et madame Edouard, aussi grande, mais brune et rude, étaient d'autant plus émues, que Victor, le fils de la seconde, allait chez les Frères, tandis que Sébastien, le fils de la première, fréquentait l'école de Simon. Et elles écoutaient mademoiselle Rouzaire qui, au milieu du groupe, donnait des détails, en attendant l'arrivée du maire et des gendarmes.

— J'étais, hier soir, à la Chapelle des Capucins, pour cette adoration du Saint-Sacrement, qui a été si touchante, et le pauvre Zéphirin se trouvait là, avec les quelques camarades de l'Ecole, les premiers communiants de l'année. Il nous a tous édifiés, il avait l'air d'un petit ange.

— Mon fils Victor n'y est pas allé, il n'a que neuf ans, dit madame Edouard. Mais est-ce que Zéphirin s'y était rendu seul? Personne ne l'a donc ramené?

— Oh! expliqua l'institutrice, il n'y a qu'un pas d'ici à la Chapelle. Je sais que le frère Gorgias a été chargé de reconduire des enfants dont les parents n'avaient pu venir et qui demeurent assez loin. D'ailleurs, madame Simon m'avait priée de veiller sur Zéphirin, et c'est moi qui l'ai ramené. Il était très gai, il a rouvert les volets, qu'il avait poussés simplement, et il est rentré dans cette

chambre, en sautant par la fenêtre, riant, jouant, disant que c'était bien plus commode et bien plus court. Un instant, je suis restée là, j'ai attendu qu'il eût allumé sa bougie.

Marc, qui s'était approché, écoutait avec attention. Il demanda :

— Et quelle heure était-il ?

— Dix heures juste, répondit mademoiselle Rouzaire. L'heure sonnait à Saint-Martin.

Des frissons passaient. Ce détail du pauvre gamin rentrant d'un saut dans la chambre, où il allait périr si tragiquement, attendrissait les cœurs. Et madame Alexandre fit avec douceur la réflexion qui venait à l'esprit.

— Ce n'était guère prudent, cet enfant couchant seul ainsi, dans cette pièce écartée, ouvrant sur la place. On aurait dû, la nuit, mettre une barre aux volets.

— Oh ! il les fermait, dit mademoiselle Rouzaire.

De nouveau, Marc intervint.

— Hier soir, les a-t-il fermés, pendant que vous étiez encore là ?

— Non, je ne puis le dire. Quand je l'ai quitté, pour rentrer chez moi, en faisant le tour, il avait allumé sa bougie et il rangeait des images sur sa table, la fenêtre grande ouverte.

A son tour, l'adjoint Mignot vint se mêler à la conversation.

— Cette fenêtre inquiétait monsieur Simon, il aurait voulu pouvoir donner une autre chambre au petit. Aussi lui recommandait-il souvent de bien fermer les volets. Mais je crois que l'enfant ne l'écoutait guère.

Les deux religieux s'étaient, eux aussi, décidés à sortir de la chambre. Le père Philibin, après avoir déposé sur la table le numéro du « Petit Beaumontais » et le modèle d'écriture, ne parlait plus, regardait, écoutait, suivait surtout très attentivement chaque parole, chaque geste

de Marc ; pendant que le frère Fulgence continuait à se répandre en lamentations. Et le jésuite, qui semblait lire dans les yeux du jeune instituteur, finit par dire :

— Alors, vous pensez que ça peut être un rôdeur de nuit, qui, voyant l'enfant seul dans cette pièce, s'y sera introduit par la fenêtre ?

Marc eut la prudence de ne pas se prononcer.

— Oh ! je ne pense rien, c'est à la justice de chercher et de trouver le coupable... D'ailleurs, le lit n'est pas défait, l'enfant en chemise allait sûrement se coucher, et cela paraît indiquer que le crime a dû être commis très peu de temps après dix heures. Mettez que l'enfant se soit occupé un quart d'heure, une demi-heure au plus, avec ses images. Ensuite, il aurait crié, en voyant un inconnu pénétrer violemment chez lui, et, certainement, on l'aurait entendu... Vous n'avez rien entendu, mademoiselle ?

— Non, rien, répondit l'institutrice. Moi-même, je me suis couchée vers dix heures et demie. Le quartier était très calme. Je n'ai été réveillée que vers une heure du matin, par l'orage.

— La bougie a très peu brûlé, fit encore remarquer Mignot. L'assassin l'aura soufflée sûrement, en repartant par la fenêtre, qu'il a laissée grande ouverte, telle que je l'ai trouvée tout à l'heure.

Cette constatation, qui donnait quelque poids à la version du rôdeur se ruant, violentant et étranglant sa victime, tomba dans la gêne épouvantée du petit groupe qui stationnait là. Personne ne voulait se compromettre, chacun gardait ses réflexions sur les impossibilités et les invraisemblances. Puis, comme le maire et les gendarmes se faisaient attendre, le père Philibin demanda, après un silence :

— Monsieur Simon n'est donc pas à Maillebois ?

Dans le bouleversement de la secousse dont il ne

pouvait se remettre, Mignot le regardait, effaré. Et il fallut que Marc lui-même s'étonnât.

— Simon est sûrement chez lui... On ne l'a donc pas prévenu ?

— Ma foi, non ! cria l'adjoint. Je ne sais plus où j'ai la tête !... Monsieur Simon avait hier soir un banquet à Beaumont, mais il est rentré certainement cette nuit. Sa femme est un peu souffrante, ils doivent être encore couchés.

Il était sept heures et demie déjà, mais le ciel orageux restait si lourd, si bas, qu'on aurait dit une aube louche, dans ce coin solitaire de la place. Et l'adjoint se décida, monta chercher Simon. Un joli réveil, comme il le disait, une commission agréable qu'il avait à remplir auprès de son directeur !

Simon était fils d'un petit horloger juif de Beaumont, et il avait un frère, David, son aîné de trois ans. Il venait d'avoir quinze ans, et son frère dix-huit, lorsque leur père, ruiné par des procès, était mort d'une brusque congestion. Trois ans plus tard, leur mère s'éteignit à son tour, dans une grande gêne. Simon venait d'entrer à l'Ecole normale, tandis que son frère David prenait le parti de s'engager. Sorti de l'Ecole en très bon rang, il resta instituteur adjoint à Derbecourt, un gros bourg voisin, pendant près de dix années. Ce fut là qu'à vingt-six ans il épousa par amour sa femme, Rachel Lehmann, la fille du petit tailleur de la rue du Trou, qui avait à Maillebois une assez bonne clientèle. Elle était d'une grande beauté, une brune à la chevelure magnifique, aux larges yeux de caresse, et son mari l'adorait, l'entourait d'un culte passionné. Deux enfants déjà leur étaient nés, un petit garçon de quatre ans, Joseph, une fillette de deux, Sarah. Et, pourvu de son certificat d'aptitude pédagogique, il se montrait très fier d'être, à trente-deux ans, titulaire à Maillebois, où il se trouvait depuis deux

années, rare exemple d'avancement rapide parmi les instituteurs du pays.

Marc, qui n'aimait guère les juifs, par une sorte de répugnance et de méfiance ataviques, dont il n'avait jamais eu la curiosité d'analyser les causes, malgré sa grande libération d'esprit, gardait pourtant à Simon, qu'il tutoyait, un amical souvenir de leur rencontre à l'Ecole normale. Il disait de lui qu'il était fort intelligent, très bon instituteur, pénétré de ses devoirs. Mais il le trouvait trop méticuleux, trop attaché à la lettre, esclave du règlement, plié à l'étroite discipline, toujours tourmenté par la crainte d'être mal noté, de ne pas satisfaire ses chefs. Et il constatait là, chez lui, la terreur, l'humilité de la race, sous la persécution de tant de siècles, gardant la continuelle angoisse de l'outrage et de l'iniquité. D'ailleurs, Simon avait des raisons d'être prudent, car sa nomination à Maillebois, dans cette petite ville cléricale, où il y avait une Ecole des Frères et une communauté puissante de Capucins, avait presque été un scandale. Aussi ne se faisait-il pardonner d'être juif que grâce à beaucoup de correction et surtout à un patriotisme ardent, exaltant dans sa classe la France armée, la rêvant glorieuse, maîtresse du monde.

Brusquement, Simon parut, amené par Mignot. Petit, maigre et nerveux, il avait les cheveux roux, coupés courts, et la barbe rare. Les yeux bleus étaient doux, la bouche était fine, sous le nez de la race, grand et mince ; mais la physionomie restait assez ingrate, vague, brouillée, d'aspect chétif. Et, en ce moment, il était si bouleversé par l'affreuse nouvelle, qu'on aurait dit un homme ivre, chancelant, bégayant, les mains tremblantes.

— Est-ce possible, grand Dieu ! une telle atrocité, une monstruosité pareille !

Lorsqu'il fut devant la fenêtre, il resta comme anéanti, les yeux sur le petit corps, ne trouvant plus une parole,

continuant de frémir de tout son être, d'un tremblement involontaire. Le monde qui était là, les deux religieux, les papetières, l'institutrice, le regardait en silence, s'étonnant qu'il ne pleurât pas.

Il fallut que Marc, très apitoyé, lui prît les mains, l'embrassât.

— Voyons, mon camarade, il te faut du courage, tu as besoin de toute ta force.

Mais, sans l'écouter, Simon se retourna vers l'adjoint.

— Je vous en supplie, Mignot, retournez près de ma femme. Je ne veux pas qu'elle voie cela. Elle aimait beaucoup son neveu, et elle est trop souffrante déjà pour supporter cet horrible spectacle.

Puis, quand le jeune homme fut parti, il continua, de sa voix cassée :

— Ah! quel réveil! Pour une fois, nous faisions la grasse matinée. Ma pauvre Rachel dormait; et, ne voulant pas troubler ce bon repos, je restais près d'elle, les yeux ouverts, à réfléchir, à rêver les joies de nos vacances... Cette nuit, je l'avais réveillée en rentrant, et elle ne s'était pas rendormie avant trois heures du matin, énervée par l'orage.

— A quelle heure es-tu donc rentré? demanda Marc.

— A minuit moins vingt précis. Ma femme m'a demandé l'heure, et j'ai regardé la pendule.

Mademoiselle Rouzaire parut surprise, elle fit tout haut une réflexion.

— Mais il n'y a pas de train de Beaumont, à cette heure-là.

— Je ne suis pas revenu par le chemin de fer, expliqua Simon. Le banquet s'est prolongé, j'ai manqué le train de dix heures et demie, et je me suis décidé à faire les six kilomètres à pied, pour ne pas attendre le train de minuit... J'avais hâte de retrouver ma femme.

Le père Philibin se taisait toujours, l'air calme; mais le frère Fulgence ne put se contenir davantage, et il posa des questions.

— Minuit moins vingt, le crime alors devait être commis... Et vous n'avez rien vu, rien entendu?

— Absolument rien. La place était déserte, l'orage grondait déjà au loin... Je suis rentré sans rencontrer âme qui vive. Toute la maison était plongée dans un profond silence.

— Vous n'avez donc pas eu l'idée d'aller voir si ce pauvre Zéphirin était bien revenu de la Chapelle, s'il dormait? Vous ne lui faisiez donc pas cette petite visite, chaque soir?

— Non. Le cher enfant était déjà un petit homme très avisé, nous lui laissions le plus de liberté possible. Puis, tout paraissait si calme, que l'idée ne pouvait me venir de le déranger dans son sommeil. Je suis monté directement à notre chambre, en faisant le moins de bruit possible. J'ai embrassé les enfants qui dormaient, et je me suis couché tout de suite, heureux de trouver ma femme un peu remise, causant doucement avec elle.

Le père Philibin eut un hochement de tête approbatif, en disant enfin:

— Evidemment, tout cela s'explique très bien.

Et les personnes présentes parurent convaincues, la version du rôdeur faisant son coup vers dix heures et demie, entrant et se sauvant par la fenêtre, semblait de plus en plus certaine. Ce que racontait Simon confirmait les renseignements donnés par mademoiselle Rouzaire. Et il n'était pas jusqu'aux dames Milhomme, les papetières voisines, qui prétendaient avoir vu, dès la tombée de la nuit, un homme de mauvaise mine rôder sur la place.

— Il y a tant de mauvaises gens par les chemins! conclut le père jésuite. Espérons que la police mettra la

main sur le meurtrier, bien que la besogne ne soit pas toujours facile.

Seul, Marc gardait une incertitude, un malaise. Bien que, le premier, il eût conçu cette idée d'un inconnu se ruant sur Zéphirin, il en avait ensuite senti le peu de vraisemblance. N'était-il pas plus admissible que l'homme connaissait l'enfant et qu'il avait causé d'abord, le cajolant, le rassurant? Puis la brusque et abominable tentation devait être venue, et la ruée folle, et les cris étouffés, et le viol, et le meurtre, dans l'épouvante. Mais cela était si confus, que Marc, après en avoir eu comme une intuition rapide, était retombé aux ténèbres, aux débats anxieux des hypothèses contradictoires. Il se contenta de dire à Simon, pour achever de le calmer :

— Tous les témoignages concordent, la vérité se fera vite.

Enfin, à ce moment, comme Mignot revenait, après avoir décidé madame Simon à ne pas quitter sa chambre, le maire Darras arriva, en amenant avec lui trois gendarmes. Darras, un entrepreneur de maçonnerie en train de faire une belle fortune, était un gros homme de quarante-deux ans, à la face ronde et rose, blond, les cheveux courts, la face rasée. Tout de suite, il fit pousser les volets, mit deux gendarmes devant la fenêtre, tandis que le troisième allait, dans le couloir intérieur, garder la porte de la chambre, simplement fermée au pêne. Jamais Zéphirin ne la fermait à clef. Et, dès lors, la consigne sévère fut de ne plus toucher à rien, de ne plus même approcher du théâtre du crime. Tout de suite, le maire avait télégraphié à Beaumont, au parquet, et l'on attendait les magistrats, qui sûrement allaient arriver par le premier train. Le père Philibin et le frère Fulgence ayant prétexté leurs affaires, cette distribution des prix de l'après-midi qui les occupait, Darras leur conseilla de se hâter, puis de revenir, car sûrement le procureur

de la république les interrogerait, au sujet du numéro du « Petit Beaumontais » et du modèle d'écriture trouvés près du corps. Et, pendant que, sur la place, les deux gendarmes avaient grand'peine à maintenir la foule, désormais grossissante, violente, poussant des cris de mort, Simon rentra, attendit avec Darras et Marc, mademoiselle Rouzaire et Mignot, dans la vaste salle de classe, où le soleil pénétrait par l'immense baie donnant sur la cour de récréation.

Il était huit heures, il y eut une brusque averse orageuse, puis le ciel se déblaya, la journée devint admirable. Et ce fut à neuf heures seulement que les magistrats purent être là. Le procureur de la république, Raoul de la Bissonnière s'était dérangé en personne, accompagné du juge d'instruction Daix, tous les deux émus de la grandeur du crime, prévoyant une grosse affaire. Petit et fringant, brun avec une figure poupine, encadrée de favoris corrects, la Bissonnière, extrêmement ambitieux, ne pouvait se contenter à quarante-cinq ans de son avancement rapide, guettait toujours quelque procès retentissant qui le lancerait à Paris, où il se flattait de décrocher une haute situation, grâce à son adresse souple, à son respect complaisant du pouvoir, quel qu'il fût. Au contraire, grand et sec, Daix, avec sa face en lame de couteau, était le juge d'instruction méticuleux, tout à son devoir professionnel, un inquiet, un timide, que sa femme, laide et coquette, dépensière, exaspérée de son ménage pauvre, terrorisait et désolait par son amertume à lui reprocher son manque d'ambition. Tous deux descendirent à l'École, et ils voulurent d'abord se rendre dans la chambre, procéder aux constatations premières, avant de recueillir quelques témoignages.

Ce fut Simon et Darras qui les accompagnèrent, tandis que Marc, mademoiselle Rouzaire et Mignot les attendaient dans la grande salle, où le père Philibin et le

frère Fulgence ne tardèrent pas à rejoindre ces derniers. Quand les magistrats reparurent, ils avaient relevé toutes les conditions matérielles du crime, ils étaient instruits des moindres circonstances déjà connues. Et ils rapportaient le numéro du « Petit Beaumontais » et le modèle d'écriture, auxquels ils paraissaient attacher une importance extrême. Aussi, tout de suite, s'asseyant à la table du maître, examinèrent-ils ces deux pièces, les discutant, montrant surtout le modèle aux deux instituteurs, Simon et Marc, ainsi qu'à l'institutrice et aux religieux. Ce n'était d'ailleurs qu'à titre de renseignements, aucun greffier n'étant là pour prendre les interrogatoires.

— Oh ! répondit Marc, ces modèles sont d'un usage courant dans toutes les écoles, aussi bien dans les écoles laïques que dans les écoles congréganistes.

— Parfaitement, confirma le frère Fulgence, on trouverait les pareils chez nous, de même qu'ils doivent exister ici.

La Bissonnière voulut préciser.

— Mais, demanda-t-il à Simon, vous souvenez-vous d'avoir mis celui-ci dans les mains de vos élèves ? « Aimez-vous les uns les autres », cela aurait dû vous frapper.

— Jamais ce modèle n'a servi dans ma classe, répondit nettement Simon. Comme vous le dites très bien, monsieur, je me souviendrais.

Et, le procureur de la république ayant posé la même question au frère Fulgence, celui-ci eut d'abord une légère hésitation.

— J'ai trois frères avec moi, les frères Isidore, Lazarus et Gorgias, et il m'est difficile de rien affirmer.

Puis, dans le grand silence qui se faisait :

— Non, non, jamais ce modèle n'a existé chez nous, il m'aurait passé sous les yeux.

Les magistrats n'insistèrent pas, se réservant, désireux

même de ne pas montrer davantage l'intérêt qu'ils attribuaient à la pièce. Ils dirent pourtant leur surprise qu'on n'eût pas retrouvé le coin déchiré.

— Est-ce que, parfois, demanda Daix, les modèles d'écriture ne portent pas dans un angle le cachet de l'école?

— Oui, parfois, dut répondre le frère Fulgence.

Mais Marc se récria.

— Jamais, quant à moi, je n'ai timbré les modèles d'écriture. Ça ne se fait pas chez nous.

— Pardon, déclara Simon avec sa grande tranquillité, j'en ai ici sur lesquels on trouverait le cachet. Mais je les timbre en bas, à cette place.

Devant la perplexité visible des magistrats, le père Philibin, muet et attentif jusque-là, se permit un léger rire.

— Cela prouve, dit-il, combien la vérité est malaisée à établir... Tenez! monsieur le procureur de la république, c'est comme la tache que vous examinez en ce moment. On a déjà voulu y voir de vagues initiales, une sorte de paraphe. Moi, je crois plutôt à un pâté, qu'un élève aura voulu effacer du doigt.

— Est-il donc d'usage, demanda Daix de nouveau, que les maîtres paraphent les modèles?

— Oui, avoua encore le frère Fulgence, cela se fait chez nous.

— Ah! non, crièrent ensemble Simon et Marc, nous ne faisons pas cela dans les écoles communales.

— Vous vous trompez, dit mademoiselle Rouzaire, si je ne timbre pas les modèles, il m'est arrivé d'y mettre mes initiales.

La Bissonnière, d'un geste, arrêta la discussion, car il savait par expérience à quel gâchis on arrive, dans ces questions secondaires des habitudes de chacun. C'était à l'instruction d'étudier la pièce si grave, le coin disparu,

le cas possible du cachet et du paraphe. Il se contenta dès lors de se faire raconter par les témoins la découverte du crime. Mignot dut dire comment la fenêtre grande ouverte avait attiré son attention et comment il avait crié, en apercevant le petit corps, violenté si atrocement. Mademoiselle Rouzaire expliqua comment elle était accourue, puis donna des détails sur la cérémonie de la veille, sur la façon dont elle avait reconduit Zéphirin jusqu'à la fenêtre, par laquelle il était rentré, en sautant. Le père Philibin et le frère Fulgence, à leur tour, contèrent le hasard qui les avait mêlés au drame, décrivant l'état dans lequel ils avaient trouvé la chambre, indiquant l'endroit exact où gisait le tampon de papier, qu'ils s'étaient permis simplement de déplier, avant de le poser sur la table. Et Marc lui-même indiqua enfin les quelques remarques qu'il avait faites, lorsqu'il était arrivé après les autres.

Alors, la Bissonnière se tournant vers Simon, l'interrogea.

— Vous nous avez dit que vous étiez rentré à minuit moins vingt et que toute la maison vous avait paru être dans un grand calme... Votre femme dormait.

Mais Daix se permit d'interrompre.

— Monsieur le procureur de la république, n'y aurait-il pas intérêt à ce que madame Simon fût présente? Ne pourrait-elle descendre un instant?

D'un hochement de tête, la Bissonnière approuva, et Simon monta chercher sa femme, qui parut bientôt avec lui.

En peignoir de toile écrue, très simple, Rachel était si belle, que son entrée, dans le silence, fit passer un léger frisson d'admiration et de tendresse. C'était la beauté juive en fleur, un visage d'un ovale délicieux, une admirable chevelure noire, un teint doré, de grands yeux caressants, une bouche rouge aux dents éclatantes

et pures. Et on la sentait toute d'amour, un peu indolente, enfermée dans son ménage avec son mari et ses enfants, comme la femme orientale en son étroit jardin secret. Simon repoussait la porte, lorsque les deux enfants, Joseph et Sarah, quatre et deux ans, forts et superbes, firent invasion, malgré la défense qu'on leur avait faite de descendre; et ils vinrent se réfugier dans les jupes de la mère, où les magistrats, d'un geste, dirent qu'on les laissât.

La Bissonnière, galant, touché par tant de beauté, prit une voix de flûte pour poser quelques questions.

— Madame, il était minuit moins vingt, lorsque votre mari est rentré ?

— Oui, monsieur, il a regardé la pendule, et il était couché, nous causions encore, à demi-voix, la lumière éteinte, pour ne pas réveiller les enfants, lorsque minuit a sonné.

— Mais vous, madame, avant l'arrivée de votre mari, de dix heures et demie à onze heures et demie, n'avez-vous rien entendu, des pas, des voix, des bruits de lutte, des cris étouffés ?

— Non, monsieur, absolument rien. Je dormais, c'est mon mari qui m'a réveillée en entrant dans la chambre... Il m'avait laissée assez souffrante et il était si heureux de me trouver remise, il riait et jouait si gaiement en m'embrassant, que je l'ai fait se tenir tranquille, par crainte de déranger le monde, tant le silence était grand autour de nous... Ah! qui nous aurait dit qu'un si effroyable malheur s'était abattu sur la maison !

Elle était bouleversée, des larmes ruisselèrent le long de ses joues, tandis qu'elle se tournait vers son mari, comme pour mettre en lui sa consolation et sa force. Et lui, pleurant aussi de la voir pleurer, oubliant où il était, la saisit passionnément entre ses bras, l'embrassa dans un élan de tendresse infinie. Les deux enfants

levaient leurs têtes inquiètes, ce fut un instant d'émotion profonde et de grande bonté pitoyable.

— J'étais un peu surprise de l'heure, parce qu'il n'y a pas de train à cette heure-là, reprit d'elle-même madame Simon. Une fois couché, mon mari m'a raconté l'histoire.

— Oui, expliqua Simon, je n'avais pu faire autrement que d'aller à ce banquet; et j'ai été si contrarié, en arrivant à la gare, de voir le train de dix heures et demie filer devant moi, que, ne voulant pas attendre le train de minuit, je suis tout de suite parti à pied. Six kilomètres, ce n'est pas une affaire. La nuit était très belle, très chaude... Vers une heure, lorsque l'orage a éclaté, je racontais encore ma soirée, je causais doucement avec ma femme, qui ne pouvait se rendormir. C'est ce qui nous a retenus au lit, ce matin, pendant que l'affreuse mort était chez nous.

Et, Rachel s'étant remise à pleurer, il l'embrassa de nouveau, en amant et en père!

— Voyons, chérie, calme-toi, nous avons aimé le pauvre petit de tout notre cœur, nous le traitions comme notre enfant, et notre conscience n'a rien à nous reprocher, dans cette abominable catastrophe.

C'était l'avis des personnes présentes. Le maire Darras témoignait une grande estime à l'instituteur Simon, qu'il disait très zélé, très honnête. Mignot et mademoiselle Rouzaire, tout en n'aimant guère les juifs, tombaient d'accord que celui-là s'efforçait de se faire pardonner par une conduite irréprochable. Restaient le père Philibin et le frère Fulgence, qui, devant le sentiment alors général, se montraient neutres, comme en dehors, silencieux, regardant de leurs yeux aigus, fouillant les êtres et les choses. Et les magistrats, désormais en pleine nuit, avec l'unique hypothèse d'un inconnu entré et ressorti par la fenêtre, durent se

contenter de ces premières constatations. Seule, l'heure du crime se trouvait nettement établie, de dix heures et demie à onze heures; et, quant au crime lui-même, immonde et farouche, il glissait aux monstrueuses ténèbres.

Marc, laissant les autorités régler certains détails, voulut rentrer déjeuner, après avoir embrassé fraternellement Simon. La scène entre le mari et la femme ne lui avait rien appris, car il savait leur adoration tendre. Mais il avait eu des larmes dans les yeux, remué profondément par tant d'amour et de douloureuse bonté. Midi allait sonner à Saint-Martin, lorsqu'il se retrouva sur la place, encombrée d'une telle cohue, toujours grossie, qu'il lui fut difficile de se frayer un chemin. A mesure que la nouvelle du crime se répandait, des gens arrivaient de toutes parts, se pressant devant la fenêtre close, que les gendarmes avaient grand'peine à défendre; et les récits qui circulaient de bouche en bouche, défigurés, exagérés, atroces, soulevaient les colères, ameutaient la foule grondante. Comme Marc se dégageait enfin, un prêtre l'aborda.

— Vous sortez de l'Ecole, monsieur Froment, est-ce vrai, tous ces horribles détails?

C'était l'abbé Quandieu, le curé de Saint-Martin, l'église paroissiale, un homme de quarante-trois ans, grand et robuste, mais de visage doux et bon, les yeux d'un bleu très clair, les joues rondes, le menton douillet. Marc l'avait connu chez madame Duparque, dont il était le directeur et l'ami; et, tout en n'aimant pas les prêtres, il éprouvait pour celui-ci une certaine estime, le sachant tolérant, d'un esprit raisonnable, doué d'ailleurs de plus de sentimentalité que de véritable intelligence.

En quelques mots, Marc rétablit les faits, déjà bien assez monstrueux.

— Ah! ce pauvre monsieur Simon, reprit le curé

d'une voix pitoyable, quel chagrin ce doit être pour lui, car il aimait beaucoup son neveu et il se conduisait très bien à son égard ! J'en ai eu la preuve.

Ce témoignage si spontané fit plaisir à Marc, qui continua de causer un instant avec le prêtre. Mais un père capucin s'approcha, le père Théodose, le supérieur de la petite communauté qui desservait la Chapelle voisine. Homme superbe, de beau visage aux larges yeux ardents, et qu'une admirable barbe brune rendait majestueux, il était un confesseur réputé, un orateur mystique dont la voix chaude faisait accourir les dévotes. Bien qu'en sourde guerre avec le curé Quandieu, il affectait à son égard une attitude déférente de serviteur de Dieu plus jeune et plus humble. Tout de suite, il dit son émotion, sa douleur : ce pauvre enfant, que la veille au soir, à la Chapelle, il avait remarqué, tant sa dévotion était vive, un véritable ange du ciel, avec son adorable tête blonde et frisée de chérubin! Marc, immédiatement, s'était hâté de prendre congé, dès les premiers mots du père Théodose, qu'il tenait en une méfiance, en une antipathie invincibles. Et, cette fois, il rentrait déjeuner, lorsqu'il fut arrêté de nouveau, une main amicale s'étant posée sur son épaule.

— Tiens! Férou!... Vous êtes donc à Maillebois?

Férou était instituteur au Moreux, à quatre kilomètres de Jonville, petite commune isolée qui n'avait pas même de curé à elle, et qui était desservie par l'abbé Cognasse, le curé de Jonville. Aussi Férou y menait-il une vie de misère noire, avec sa femme et ses trois enfants, trois filles. C'était un grand diable de trente ans, dégingandé, dont les vêtements semblaient toujours trop courts. Des épis hérissaient ses cheveux bruns, sur sa tête longue et osseuse, au nez bossué, à la bouche large, au menton saillant. Et il ne savait que faire de ses grands pieds et de ses grandes mains.

— Vous savez bien, répondit-il, que ma femme a sa tante épicière à Maillebois. Alors, nous sommes venus la voir... Mais dites donc, quelle ignominie, ce gamin, ce pauvre petit bossu violé, étranglé! En voilà une histoire qui va permettre à cette sale prêtraille de taper sur nous, les pervertisseurs, les empoisonneurs de la laïque!

Marc le considérait comme un garçon très intelligent, ayant beaucoup lu, mais aigri par son étroite vie de privations, jeté à une amertume violente, aux idées extrêmes de revendication et de revanche. Pourtant, il fut troublé par l'âpreté de ce cri.

— Comment, taper sur nous? demanda-t-il. Je ne vois pas ce que nous avons à faire là dedans?

— Ah bien! vous êtes naïf. Vous ne connaissez pas l'espèce, vous allez voir tous les ensoutanés, tous les bons pères et les chers frères à l'œuvre... Dites-moi, est-ce qu'ils n'ont pas déjà laissé entendre que c'était Simon qui avait lui-même violé et étranglé son neveu?

Du coup, Marc se fâcha. Vraiment Férou allait trop loin, dans sa haine de l'Église.

— Mais vous êtes fou! Personne ne soupçonne, n'oserait même soupçonner Simon un instant. Tous rendent justice à son honnêteté, à sa bonté. Le curé Quandieu vient de me dire qu'il a eu la preuve de sa conduite paternelle à l'égard de la triste victime.

Un rire convulsif agita le grand corps maigre de Férou, et ses cheveux se hérissèrent davantage sur sa longue tête chevaline.

— Ah! non, vous êtes trop drôle, vous croyez qu'on va se gêner avec un sale juif! Est-ce qu'un sale juif, ça mérite la vérité? Votre Quandieu et toute la bande diront ce qu'il faudra dire, s'il est nécessaire que le sale juif soit le coupable, grâce à la complicité de nous tous, les sans-Dieu et les sans-patrie, qui pourrissons la jeunesse française!

Et, comme Marc, pris de froid au cœur, protestait toujours, il continua avec plus de véhémence :

— Voyons, vous savez bien ce qui se passe au Moreux. J'y crève de faim, j'y suis méprisé, ravalé plus bas que le misérable cantonnier qui casse les cailloux sur les routes. L'abbé Cognasse, quand il vient dire sa messe, cracherait sur moi, s'il me rencontrait. Et c'est parce que j'ai refusé de chanter au lutrin et de sonner la cloche que je n'ai pas de pain tous les jours... Vous le connaissez, l'abbé Cognasse, vous l'avez à peu près maté, à Jonville, depuis que vous avez su mettre le maire avec vous. Mais, quand même, vous êtes en guerre chaque jour, et il vous dévorerait, si vous le laissiez faire... Un instituteur, mais c'est la bête de somme, c'est le valet de tout le monde, le déclassé, le monsieur raté dont les paysans se défient et que les curés brûleraient, pour installer sur le pays entier l'unique règne du catéchisme!

Amèrement, il continua, il dit les misères et les souffrances des damnés de l'enseignement primaire, comme il les nommait. Lui, fils d'un berger, ayant eu des succès à son école de village, sorti plus tard de l'École normale avec des notes excellentes, avait toujours souffert de son manque absolu d'argent; car il s'était, par honnêteté, permis la bêtise d'épouser une fille de boutique, aussi pauvre que lui, après l'avoir engrossée, lorsqu'il était simple instituteur adjoint, à Maillebois. Mais est-ce que Marc lui-même, dont la femme avait une grand'mère qui lui faisait de continuels cadeaux, était beaucoup plus heureux, à Jonville, toujours menacé de la dette, en continuelle lutte avec le curé, pour sauvegarder sa dignité et son indépendance? Il était heureusement secondé par l'institutrice de l'école des filles, mademoiselle Mazeline, une raison solide, un cœur inépuisable, qui l'avait aidé à conquérir peu à peu le conseil municipal et toute la commune. L'exemple restait peut-être

unique dans le département, grâce à des circonstances heureuses. Et ce qui se passait à Maillebois n'achevait-il pas le tableau? cette mademoiselle Rouzaire, acquise aux prêtres et aux moines, prenant sur les heures des leçons pour conduire ses élèves à l'église, remplissant si bien le rôle abêtissant des bonnes sœurs, que la congrégation avait jugé inutile d'installer à Maillebois une école pour les filles! et ce pauvre Simon, qui certes était un honnête homme, mais qui, par crainte qu'on ne le traitât de sale juif, ménageait tout le monde, laissait aller son neveu à l'école des chers Frères, saluait très bas la cléricaille dont le pays était empoisonné!

— Un sale juif, conclut Férou violemment, il n'est et il ne sera jamais qu'un sale juif! Instituteur et juif, c'est le comble!... Vous verrez, vous verrez!

Et il se perdit dans la foule, avec des gestes impétueux qui secouaient tout son grand corps dégingandé.

Marc était resté au bord du trottoir, haussant les épaules, le trouvant à demi fou; car, vraiment, le tableau lui paraissait d'une grande exagération. A quoi bon répondre à ce pauvre homme dont la malchance finirait par détraquer la cervelle? Et il reprit sa route vers la place des Capucins, hanté pourtant de tout ce qu'il venait d'entendre, pris sourdement d'inquiétude.

Il était midi un quart, lorsque Marc revint à la petite maison de la place des Capucins. Et, depuis un quart d'heure, ces dames et Geneviève l'attendaient dans la salle à manger, devant la table servie. Ce nouveau retard avait jeté madame Duparque hors d'elle. Elle ne parla pas, mais la façon brusque dont elle s'assit, en dépliant nerveusement sa serviette, disait combien ce peu d'exactitude lui semblait coupable.

— Je vous demande pardon, expliqua le jeune homme, j'ai dû attendre les magistrats, et il y a un tel monde sur la place, que je ne pouvais plus passer.

Malgré sa volonté de silence, la grand'mère eut un cri.

— J'espère bien que vous n'allez pas vous occuper de cette abominable histoire !

— Certes, répondit-il simplement, j'espère bien aussi n'avoir pas à m'en occuper, à moins que mon devoir ne soit de le faire.

Et, Pélagie ayant servi une omelette, puis des tranches de mouton grillées sur une purée de pommes de terre, il conta ce qu'il savait, il donna tous les détails. Geneviève l'écoutait, frémissante d'horreur et de pitié, tandis que sa mère, madame Berthereau, très émotionnée elle aussi, retenait des larmes, en jetant de furtifs coups d'œil sur madame Duparque, comme pour savoir jusqu'où son attendrissement pouvait aller. Mais celle-ci était retombée dans sa muette désapprobation de tout ce qui lui paraissait contraire à la règle. Elle mangeait posément, elle finit par dire :

— Dans ma jeunesse, je me souviens très bien qu'un enfant disparut, à Beaumont. On le retrouva sous le porche de Saint-Maxence, le corps coupé en quatre morceaux ; et il n'y avait que le cœur qui manquait... On accusa les juifs d'avoir eu besoin de ce cœur, pour le pain azyme de leur Pâque.

Béant, Marc la regardait.

— Vous ne parlez pas sérieusement, grand'mère, vous ne croyez pas à ces stupidités infâmes ?

Elle tourna vers lui ses yeux froids et clairs ; et, sans répondre d'une façon directe :

— C'est simplement un vieux souvenir qui me revient... Je n'accuse personne, bien entendu.

Mais Pélagie, qui apportait le dessert, osa se mêler à la conversation, avec sa familiarité d'ancienne servante.

— Madame a bien raison de n'accuser personne, et le monde devrait faire comme madame... Le quartier est en révolution depuis ce crime, on n'a pas idée des histoires

affreuses qui circulent, et je viens d'entendre un ouvrier crier qu'il faudrait brûler l'Ecole des Frères.

Ce mot tomba dans un grand silence. Marc, frappé, avait eu un geste vif, qu'il réprima tout de suite, en homme qui juge préférable de garder pour lui ses réflexions. Et Pélagie put ajouter :

— Madame me permettra d'aller assister à la distribution des prix, cette après-midi. Je crois bien que mon neveu Polydor n'aura rien, mais ça me fera plaisir tout de même d'y être... Ah ! ces bons Frères, ça ne va pas être gai pour eux, cette fête, le jour où on leur tue un de leurs meilleurs élèves.

Madame Duparque consentit d'un signe de tête, et l'on parla d'autre chose, le déjeuner s'acheva, un peu égayé par les rires de la petite Louise, qui regardait avec étonnement les visages bouleversés de son père et de sa mère, si clairs, si souriants d'habitude. Il y eut une détente, la famille un instant causa dans une cordiale intimité.

L'après-midi, à l'Ecole des Frères, la distribution des prix souleva une grande émotion. Jamais cette solennité n'avait attiré un pareil concours de foule. D'abord, le fait qu'elle était présidée par le père Philibin, le préfet des études au collège de Valmarie, lui donnait un éclat tout particulier. Le recteur de ce collège, le père Crabot, un jésuite fameux par ses influences mondaines et la toute-puissance qu'on lui prêtait dans les événements contemporains, se trouvait également là, désireux de donner aux Frères un témoignage public de son estime. Puis, il y avait encore un député réactionnaire du département, le comte Hector de Sanglebœuf, le châtelain de la Désirade, un admirable domaine des environs, que sa femme, fille du grand banquier juif, le baron Nathan, lui avait apporté en dot, avec quelques millions. Mais, surtout, ce qui surexcitait les esprits, ce qui emplissait d'une cohue

fiévreuse la place des Capucins, si déserte et si calme d'habitude, c'était le monstrueux crime découvert le matin, ce pauvre enfant, cet élève des Frères violenté, étranglé. Et il était comme présent, il n'y avait que lui, dans la cour ombragée où se dressait l'estrade, devant les rangs pressés des chaises, pendant que le père Philibin faisait l'éloge de l'établissement, de son directeur, le très distingué frère Fulgence, et de ses trois adjoints, les frères Isidore, Lazarus et Gorgias. Cette hantise s'accrut encore, lorsque ce dernier, un homme maigre et noueux, au front bas et dur sous des cheveux noirs crépus, au grand nez en bec d'aigle entre des pommettes saillantes, à la bouche épaisse laissant voir des dents de loup, se leva pour lire le palmarès. Zéphirin était le meilleur élève de sa classe, dont il avait remporté tous les prix ; et son nom revenait sans cesse, et le frère Gorgias, dans sa longue soutane noire, avec la tache blanche de son rabat, avait une telle façon, lente et lugubre, de laisser tomber ce nom, que, chaque fois, un frisson croissant courait parmi la foule. Chaque fois, le pauvre petit mort semblait se dresser à cet appel, pour venir recevoir sa couronne et son livre à tranche dorée. Les couronnes et les livres s'amoncelaient sur la table, rien ne devenait plus poignant que le silence et le vide où étaient jetées tant de récompenses, à cet enfant modèle, si tragiquement disparu, dont le triste corps, torturé et souillé, gisait à quelques maisons de là. L'émotion de l'assistance fut bientôt trop forte, les sanglots finirent par éclater, tandis que le frère Gorgias continuait à lancer le nom, avec son habituel retroussement de lèvres qui découvrait, à gauche, un peu de ses dents blanches, dans un rictus involontaire où il y avait de la goguenardise et de la cruauté.

La solennité s'acheva au milieu d'un grand malaise. Malgré la belle assistance, accourue pour exalter les

Frères, une angoisse avait grandi, comme une inquiétude qui passait sur toutes les têtes, en une menace venue de loin. Et le pis fut la sortie, parmi les murmures et les sourdes imprécations des groupes nombreux d'ouvriers et de paysans, amassés sur la place. Les histoires abominables dont Pélagie avait parlé circulaient dans cette foule, frémissante du crime. On se souvenait d'une sale histoire étouffée l'année précédente, d'un Frère que ses supérieurs avaient fait disparaître, pour lui éviter la cour d'assises. Toutes sortes de vilains bruits couraient depuis cette époque, des monstruosités qui se passaient dans cette Ecole, des enfants qui refusaient de parler, sous le coup d'une terreur profonde. Naturellement, ces mystérieuses abominations s'étaient encore exagérées en passant de bouche en bouche. Et l'indignation des gens entassés sur la place était faite des rumeurs réveillées, exaspérées dans les mémoires par le viol et le meurtre d'un élève des bons Frères. Des accusations commençaient à se préciser, des mots de vengeance volaient : est-ce qu'on laisserait cette fois encore échapper le coupable? est-ce qu'on n'allait pas fermer cette baraque à sanglantes ordures? Et, quand la belle assistance s'écoula, quand parurent des robes de moine et des soutanes de prêtre, des poings se tendirent, des cris de mort s'élevèrent, tout un groupe poursuivit de huées les pères Crabot et Philibin, blêmes et inquiets, tandis que le frère Fulgence faisait verrouiller solidement les portes de son Ecole.

Marc, par curiosité, avait suivi la scène, d'une fenêtre de la petite maison de madame Duparque ; et, intéressé vivement, il était même sorti un instant sur le seuil, afin de mieux voir et entendre. Que disait donc Férou, avec sa prophétie que le juif serait chargé de tout le crime, que l'instituteur laïque deviendrait le bouc émissaire de toute la cléricaille enfiellée? Loin de tourner ainsi, les

choses avaient l'air de très mal s'annoncer pour les bons Frères. Cette colère montante de la foule, ces cris de mort indiquaient que l'aventure pouvait aller loin, remonter du coupable à la communauté, s'étendre, ébranler l'Eglise elle-même, si vraiment ce coupable était un de ses membres. Et Marc s'interrogeait, ne trouvait encore en lui aucune conviction arrêtée, à ce point que même un simple soupçon lui aurait paru une chose hasardée et peu honnête. L'attitude du père Philibin et du frère Fulgence lui avait semblé absolument correcte, d'une tranquillité parfaite. Il s'efforçait d'être très tolérant, très juste, par crainte de céder à sa passion de penseur libre, libéré de tous les dogmes. Et il attendait d'en savoir davantage, au milieu des ténèbres de l'effroyable drame.

Mais, comme il était là, il vit revenir Pélagie endimanchée, ayant avec elle son neveu, Polydor Souquet, un gamin de onze ans, qui tenait sous son bras un beau volume, à la couverture gaufrée et dorée.

— C'est le prix de bonne conduite, monsieur! cria-t-elle enorgueillie. Ça vaut encore mieux qu'un prix de lecture ou d'écriture, n'est-ce pas?

La vérité était que Polydor, paisible et sournois, étonnait les Frères eux-mêmes par sa prodigieuse paresse. C'était un enfant gros et blême, de cheveux pâles, avec une longue figure obtuse. Fils d'un cantonnier toujours ivre, ayant perdu sa mère de bonne heure, il vivait au hasard, pendant que son père cassait les cailloux sur les chemins. Et, par haine de tout travail, terrifié à l'idée de casser des cailloux à son tour, il laissait sa tante faire le rêve de le voir un jour ignorantin, il disait comme elle, venait souvent à sa cuisine, dans l'espoir d'attraper quelque bon morceau.

Cependant, Pélagie, malgré sa joie, se retournait frémissante, regardait la foule d'un air de fureur et de défi.

— Vous entendez, monsieur, vous entendez ces anarchistes! Des Frères si dévoués, qui aiment tant les enfants, qui ont pour eux des soins si maternels! .. Tenez! Polydor habite avec son père, sur la route de Jonville, à un kilomètre d'ici. Eh bien! hier soir, après cette cérémonie, on a craint quelque mauvaise rencontre, le frère Gorgias l'a accompagné jusqu'à sa porte... N'est-ce pas, Polydor?

— Oui, répondit laconiquement le gamin, de sa voix sourde.

— Et c'est eux qu'on insulte, qu'on menace! continua la servante. Vous voyez ce pauvre frère Gorgias faisant deux kilomètres, allant et venant dans la nuit noire, pour que rien n'arrive à ce petit homme-là. Vrai! ça dégoûterait d'être prudent et gentil!

Marc, qui examinait l'enfant, était frappé de sa volonté de silence, de la somnolence hypocrite où il semblait se faire un nid de doux refuge. Et il n'écouta pas davantage Pélagie, dont il négligeait d'habitude les propos. Mais, comme il rentrait dans le petit salon, où Geneviève lisait, tandis que madame Duparque et madame Berthereau s'étaient remises à leur perpétuel tricot, pour des œuvres religieuses, il s'inquiéta en voyant sa femme, le livre abandonné, très émue de ce qui se passait sur la place. Elle vint à lui, se jeta presque à son cou, dans un élan de tendresse peureuse, adorablement jolie en son émoi.

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-elle. Est-ce qu'on va se battre?

Et il la rassurait, lorsque madame Duparque, levant les yeux de son ouvrage, répéta sévèrement sa volonté.

— Marc, j'espère bien que vous n'allez pas vous mêler de cette vilaine histoire... Soupçonner, outrager les Frères, vraiment c'est de la folie! Dieu finira par venger les siens.

II

La nuit, Marc ne put dormir. Il était hanté par les événements de la veille, ce crime monstrueux, mystérieux, dont la redoutable énigme se posait à son intelligence. Et, pendant que Geneviève, sa femme adorée, reposait paisiblement à son côté, et qu'il entendait venir du petit lit voisin le souffle régulier de sa chère Louise, il revivait chaque détail, il classait les renseignements, s'efforçait de pénétrer les ténèbres et de faire éclater la vérité.

Marc était un esprit de logique et de lumière. La raison, très nette et très solide en lui, avait le besoin de tout baser sur la certitude. Et de là venait son absolue passion de la vérité. Il n'y avait à ses yeux de repos possible, de bonheur vrai que dans la certitude, lorsqu'elle se trouvait complète, définitive et déeisive en son être. Il n'était pas un grand savant, mais il tenait à bien savoir ce qu'il savait, à ne plus douter de la possession de la vérité, une vérité expérimentale, acquise à jamais. Sa souffran cessaitce avee son doute, il redevenait très gai, très bien portant, et sa passion de la vérité n'avait ensuite d'égale que sa passion de l'enseigner aux autres, de la faire entrer dans les crânes et dans les cœurs de tous. Alors, se manifestaient ses dons merveilleux, il apportait la méthode qui simplifie, classe, inonde tout de sa clarté. Sa conviction tranquille s'imposait, les notions obscures s'éclairaient, paraissaient aisées et simples. Il donnait un intérêt, une âme, une vie aux éléments les

plus arides. Il arrivait à passionner la grammaire et l'arithmétique, les rendait pour ses élèves intéressantes comme des contes. Et il était vraiment l'instituteur-né.

Ce don de l'enseignement, il l'avait découvert en lui, lorsque, bachelier à dix-sept ans, il était venu terminer son apprentissage de dessinateur lithographe, chez les Papon-Laroche, à Beaumont. Chargé de l'exécution de tableaux scolaires, il s'était ingénié à les simplifier encore, il avait créé de véritables chefs-d'œuvre de clarté et de précision, qui lui avaient indiqué sa voie, son bonheur à instruire les petits de ce monde. C'était aussi chez les Papon-Laroche qu'il avait connu Salvan, le directeur actuel de l'Ecole normale, et que celui-ci, frappé de sa vocation, l'avait approuvé d'y céder complètement, en devenant l'humble instituteur primaire qu'il était aujourd'hui, convaincu de la noble utilité de son rôle, heureux de le remplir au fond d'un village ignoré. Son amour des pauvres intelligences ensommeillées avait fait sa vie. Aussi, dans sa fonction modeste, sa passion de la vérité ne faisait-elle que grandir, comme un besoin de plus en plus impérieux. Elle finissait par être sa santé, son existence elle-même, car il ne vivait normalement qu'en elle. Et c'était ainsi que, du moment où il ne possédait pas la vérité, il tombait en détresse, en angoisse, torturé par la nécessité immédiate de la conquérir, de l'avoir à lui tout entière, pour l'enseigner aux autres, sous peine de ne plus vivre, de passer les jours dans un intolérable malaise moral et même physique.

Et de là était né à coup sûr le tourment qui le faisait veiller, près de sa femme endormie. Il souffrait de ne pas savoir, de ne pas comprendre, égaré dans les affreuses ténèbres de ce viol et de ce meurtre d'un enfant. Et il n'était pas seulement en présence d'un crime ignoble, il sentait derrière des profondeurs confuses et menaçantes, tout un abîme obscur. Allait-il donc souffrir ainsi,

tant qu'il ne saurait pas, et saurait-il jamais, devant cet amas d'ombre qui semblait s'épaissir à mesure qu'il voulait le dissiper? Pris d'incertitude et de crainte, il finit par souhaiter de voir le jour paraître, afin de se remettre le plus tôt possible à son enquête. Mais, dans son sommeil, sa femme eut un léger rire ; elle rêvait de joie et de tendresse sans doute; et la figure de la terrible grand'mère s'évoqua, il l'entendit redire qu'il ne devait pas s'occuper de cette vilaine affaire. Un conflit certain avec la famille de sa femme lui apparut, acheva de le rendre hésitant et malheureux. Jusque-là, aucun ennui grave ne lui était venu de cette famille dévote, dans laquelle il était allé prendre une jeune fille, pour en faire l'épouse et la mère, la compagne de son existence, lui qui ne croyait pas, qui ne pratiquait pas, libéré de toute religion. Sans pousser la tolérance jusqu'à suivre sa femme à la messe, comme le père de celle-ci, le libre penseur Berthereau, suivait la sienne, il avait pourtant laissé baptiser leur fillette Louise, se désintéressant de la question religieuse, simplement désireux d'avoir la paix avec ces dames. D'ailleurs, sa femme ayant cessé de pratiquer dans son adoration pour lui, dès les premiers jours du mariage, nul froissement n'avait pu se produire encore. Parfois cependant, il remarquait chez elle des réveils de la longue éducation catholique, des idées d'absolu qui heurtaient les siennes, des superstitions, des abandons aux mains d'un Dieu d'égoïsme et de cruauté, dont le malaise lui glaçait le cœur. Mais c'étaient des souffles à peine, il croyait leur amour assez fort pour triompher de ces divergences, ils se retrouvaient aux bras l'un de l'autre, après s'être, un instant, sentis étrangers, comme tombés de deux mondes différents. Elle était une des bonnes élèves des sœurs de la Visitation, elle avait quitté leur établissement avec son brevet supérieur, de sorte qu'elle avait eu d'abord l'idée de

se faire elle aussi institutrice. Puis, ne pouvant se placer à Jonville, où l'excellente mademoiselle Mazeline dirigeait l'école des filles, sans adjointe, elle n'avait naturellement pas voulu quitter son mari ; et, prise par son ménage, ayant maintenant sa fillette, elle remettait son pr mier désir à plus tard, à jamais sans doute. N'était-ce pas là le bonheur, l'entente parfaite, où nul orage ne semblait devoir les atteindre? Si le brave Salvan, l'ami fidèle de Berthereau, avant de marier la fille du cher disparu, cette petite élève des bonnes sœurs, que sa grand'mère et sa mère avaient confite en dévotion, à ce garçon émancipé, ne croyant plus ni à Dieu ni à Diable, professant la suppression salutaire de l'Eglise, avait eu un instant la pensée, pour leur bonheur futur, de se mettre en travers de l'irrésistible amour qui les emportait, il devait commencer à se rassurer, en les voyant toujours tendrement unis, après trois ans de mariage. Et, cette nuit-là, pendant que la femme dormait dans un rêve de joie tendre, le mari était pris pour la première fois d'inquiétude, devant le cas de conscience qui se posait, prévoyant bien qu'il entrerait en querelle avec ces dames et que toutes sortes de fâcheuses conséquences s'ensuivraient dans son ménage, s'il cédait à son impérieux besoin de vérité.

Marc pourtant finit par dormir d'un bon sommeil, et il s'étonna le matin, en se réveillant au plein jour clair et joyeux, d'avoir eu ainsi des cauchemars tout éveillé. C'était sûrement la hantise de l'affreux crime. Geneviève, la première, lui en reparla, émue et apitoyée.

— Ce pauvre Simon, il doit être dans une grande peine. Tu ne peux l'abandonner, je te conseille de retourner le voir, ce matin, et de te mettre à sa disposition.

Il l'embrassa, heureux de la trouver si bonne et si brave.

— Mais grand'mère va encore se fâcher; la vie deviendra impossible ici.

Elle eut un léger rire, avec un doux haussement d'épaules.

— Oh ! grand'mère est en querelle avec les anges eux-mêmes. Quand on fait la moitié de ce qu'elle exige, on en fait encore assez.

Cela les égaya tous les deux ; et, Louise s'étant éveillée à son tour, ils goûtèrent, à jouer avec elle, dans son petit lit, quelques minutes délicieuses.

Marc résolut donc de sortir et de reprendre son enquête, après le premier déjeuner. Il réfléchissait tranquillement, sainement, tout en faisant sa toilette. Le gros bourg de Maillebois lui était bien connu, avec ses deux mille habitants, sa population composée de petits bourgeois, de petits boutiquiers, et de huit cents ouvriers environ, répartis dans les ateliers de quatre ou cinq grands entrepreneurs, qui prospéraient tous, grâce au voisinage de Beaumont. Ainsi coupée presque en deux, cette population se disputait l'autorité, et le conseil municipal en était l'image fidèle, coupé lui aussi par moitié, une moitié cléricale et réactionnaire, une moitié républicaine et progressiste, toujours en lutte. On n'y comptait encore que deux ou trois socialistes, tellement noyés dans le flot, que leur action était nulle. Pourtant, le maire, l'entrepreneur de maçonnerie Darras, était un républicain avéré, qui faisait même profession d'anticléricalisme ; et il devait justement son élection à l'état d'équilibre où les partis se trouvaient dans le conseil. A une majorité de deux voix, on l'avait préféré lui, riche, actif, ayant près d'une centaine d'ouvriers sous ses ordres, au petit rentier Philis, retiré d'une fabrication de bâches avec dix à douze mille francs de rente, mais de vie étroite et sévère, clérical militant enfermé dans la plus étroite dévotion. Et Darras devait donc se montrer d'une grande prudence, en se sentant à la merci d'un déplacement de quelques voix. Ah ! s'il avait eu une majorité républicaine solide,

comme il aurait agi bravement, pour la liberté, la vérité et la justice, au lieu d'en être réduit au plus diplomatique des opportunismes!

Ce que Marc n'ignorait pas non plus, c'était que ce partage de Maillebois en deux camps opposés s'aggravait de la puissance croissante du parti clérical, qui menaçait de conquérir le pays entier. Depuis dix ans, la petite communauté de Capucins, établie dans l'ancien couvent dont elle avait abandonné une partie aux Frères des Ecoles chrétiennes, y pratiquait le culte de plus en plus audacieux de saint Antoine de Padoue, avec un succès tel, que les bénéfices devenaient prodigieux. Pendant que les Frères, tirant profit eux aussi de ce succès, voyaient leur Ecole prospérer, s'emplir d'un flot montant d'élèves, à l'ombre de la Chapelle voisine, les Capucins exploitaient cette Chapelle comme on exploite une distillerie d'alcool, en tiraient tous les poisons imaginables. Le Saint trônait sur un autel d'or sans cesse fleuri, étincelant de cierges, et des troncs s'ouvraient partout, et un bureau commercial était en permanence à la sacristie, où les clients faisaient queue du matin au soir. Ce n'était plus seulement les objets perdus que le Saint retrouvait, il avait élargi son commerce, il s'engageait, pour quelques francs, à faire passer leurs examens aux pires cancres, à rendre excellentes les affaires véreuses, à dispenser même du service militaire les enfants riches des familles patriotes, sans compter une foule d'authentiques miracles, guérison des malades et des estropiés, protection certaine contre la ruine et la mort, jusqu'à la résurrection d'une jeune fille, décédée depuis deux jours. Et, naturellement, à chaque nouvelle histoire, l'argent affluait davantage, la clientèle s'étendait du Maillebois réactionnaire, des bourgeois et des boutiquiers, au Maillebois républicain, aux ouvriers, que le poison finissait par gagner. L'abbé Quandieu, le curé de Saint-Martin, l'église paroissiale, s'élevait

bien avec force, dans ses prônes de chaque dimanche, contre le danger des basses superstitions : on ne l'écoutait pas. Lui, de foi plus éclairée, gémissait sur le tort que l'exploitation rapace des Capucins causait à la religion. D'abord, ils le ruinaient, la paroisse avait vu se tarir les sources de ses revenus, toutes les aumônes et toutes les offrandes allant désormais à la Chapelle. Puis, c'était en lui une douleur plus haute, le chagrin du prêtre intelligent, qui ne s'inclinait pas quand même devant Rome et qui croyait encore à la possibilité d'une Eglise de France, indépendante et libérale, dans le grand mouvement démocratique moderne. Il faisait donc la guerre aux vendeurs du temple qui tuaient Jésus une seconde fois, et l'on disait que l'évêque de Beaumont, monseigneur Bergerot, pensait comme lui, ce qui n'empêchait pas les Capucins de multiplier leurs triomphes, de conquérir Maillebois et de le changer en un lieu saint, à coups de miracles.

Marc savait encore que, si monseigneur Bergerot était derrière le curé Quandieu, les Capucins et les Frères avaient pour les soutenir le tout-puissant père Crabot, le recteur du fameux collège de Valmarie. C'était ainsi que le préfet des études, le père Philibin, avait présidé la distribution des prix, afin de donner à l'établissement un témoignage public de haute estime et de haute protection. Les Jésuites étaient dans l'affaire, comme disaient les mauvais esprits. Et l'instituteur Simon, le juif, se trouvait donc pris entre ces inextricables querelles, en plein pays de passions religieuses déchaînées, à ce moment dangereux où la victoire allait appartenir au plus impudent. Tous les cœurs étaient troublés, une étincelle devait suffire pour incendier et dévaster toutes les intelligences. Cependant, l'école laïque communale n'avait pas perdu un élève, elle balançait encore par le nombre et par le succès l'école congréganiste des Frères; et cette

victoire relative était certainement due à l'adresse prudente de Simon, qui ménageait chacun, soutenu d'ailleurs ouvertement par Darras et sourdement par l'abbé Quandieu. Mais là, sur ce terrain de la rivalité des deux écoles, était à coup sûr la vraie bataille, le terrible et décisif assaut qui serait donné tôt ou tard, car les deux écoles ne pouvaient vivre côte à côte, il fallait de toute nécessité que l'une dévorât l'autre. L'Eglise ne pourra vivre, le jour où elle perdra l'enseignement, l'asservissement obscur des humbles.

Pendant le premier déjeuner avec ces dames, dans l'étroite et morne salle à manger, Marc, que ses réflexions avaient de nouveau rendu soucieux, sentit augmenter son malaise. Madame Duparque racontait tranquillement que, si Polydor avait obtenu un prix, il le devait à une précaution pieuse de Pélagie, qui avait eu le soin de donner un franc à saint Antoine de Padoue. Et madame Berthereau semblait approuver d'un hochement de tête convaincu. Geneviève elle-même ne se permit pas un sourire, l'air intéressé par ces contes merveilleux. La grand'mère continuait, citait des faits extraordinaires, des vies et des fortunes sauvées, grâce à des deux francs, à des trois francs encaissés par l'agence des Capucins. Et l'on comprenait comment des fleuves d'or finissaient par couler chez eux, ainsi versés par petites sommes, tel un impôt qu'on lèverait sur la souffrance et sur l'imbécillité publiques.

Mais « le Petit Beaumontais », imprimé dans la nuit, venait d'arriver, et Marc fut heureux d'y trouver, à la suite d'un long article sur le crime de Maillebois, une note très favorable à Simon. On y lisait que l'instituteur, estimé de tous, avait reçu les plus touchants témoignages de sympathie, dans le grand malheur qui le frappait. Evidemment, quelque correspondant avait dû écrire cette note la veille, après la sortie tumultueuse de la distribution des

prix, en voyant comment les faits allaient tourner. Personne ne s'était trompé alors sur la poussée hostile de l'opinion contre les Frères, et toutes les sourdes rumeurs qui avaient couru, toutes les vilaines histoires étouffées jadis, aggravaient aujourd'hui leur cas, menaçaient d'aboutir à un horrible scandale, où le parti catholique et réactionnaire entier pouvait sombrer.

Aussi Marc fut-il surpris de l'air guilleret et triomphant de Pélagie, lorsqu'elle vint desservir la table. Il s'attarda, la fit causer à l'aise.

— Ah! monsieur, c'est qu'il y a de bonnes nouvelles. Ce matin, en faisant mes commissions, j'en ai appris de choses! Je savais bien, moi, que ces anarchistes d'hier soir, qui insultaient les Frères, étaient des menteurs.

Et Pélagie déballa les commérages des boutiques, tout ce qu'elle avait ramassé sur les trottoirs, de porte en porte. Dans la lourde épouvante, dans le mystère angoissant qui pesaient sur la ville depuis la veille, les imaginations les plus folles germaient peu à peu. Il semblait que, durant la nuit, toute une végétation monstrueuse eût poussé. D'abord, ce n'étaient que de vagues hypothèses, de prétendus témoignages, à peine des souffles rasant le sol. Puis, des explications risquées au hasard devenaient des certitudes, des coïncidences incertaines se changeaient bientôt en des preuves irréfutables. Et il était à remarquer que tout ce travail sourd tournait en faveur des Frères, contre Simon, un revirement discret et sûr, partant on ne savait d'où, gagnant d'heure en heure, jetant le doute et le trouble dans les esprits.

— Vous savez, monsieur, il est bien certain que le maître d'école n'aimait guère son neveu. Il le maltraitait, des gens l'ont vu qui le diront... Et puis, ça le vexait, de ne pas l'avoir dans sa classe. Quand le petit a fait sa première communion, il ne décolérait pas, il lui montrait le poing, en blasphémant... Enfin, c'est bien extraordinaire

qu'on ait tué ce petit ange, presque au sortir de la sainte Table, lorsque le bon Dieu habitait encore en lui.

Le cœur serré, Marc écoutait la servante avec stupéfaction.

— Que voulez-vous dire ? est-ce qu'on accuse Simon d'avoir tué son neveu?

— Dame! il y en a qui ne se gênent pas pour le croire... Ça semble louche, cet homme qui s'en va faire la fête à Beaumont, qui manque le train de dix heures et demie et qui revient à pied. Il est rentré à minuit moins vingt, dit-il. Mais personne ne l'a vu, il peut très bien être rentré par le chemin de fer, une heure plus tôt, juste au moment où le crime a été commis. Alors, le coup fait, il lui a suffi de souffler la bougie et de laisser la fenêtre grande ouverte, pour faire croire que l'assassin était venu du dehors... Mademoiselle Rouzaire, l'institutrice, vers onze heures moins un quart, a parfaitement entendu des bruits de pas dans l'Ecole, des plaintes et des cris, des portes qu'on ouvrait et qu'on fermait.

— Comment, mademoiselle Rouzaire! s'écria Marc. Elle n'a pas soufflé un mot de cela dans sa première déposition. J'étais présent.

— Je vous demande pardon, monsieur. Tout à l'heure, chez le boucher, mademoiselle Rouzaire le racontait à un chacun, et je l'ai entendue.

Effaré, le jeune homme la laissa poursuivre.

— L'adjoint, monsieur Mignot, dit bien lui aussi sa surprise du gros sommeil du maître d'école, le matin ; et ça paraît extraordinaire, en effet, un homme qu'on est obligé d'aller réveiller, le jour où l'on assassine dans sa maison. Sans compter, paraît-il, qu'il n'a pas été touché du tout et qu'il a regardé le petit cadavre en tremblant comme la feuille.

De nouveau, il voulut protester. Mais elle continuait d'un air mauvais et têtu :

— D'ailleurs, c'est lui sûrement, puisqu'on a trouvé dans la bouche de l'enfant un modèle d'écriture, qui venait de sa classe. N'est-ce pas? le maître seul pouvait l'avoir dans sa poche, ce modèle. On le dit même signé de lui. Et, du reste, chez la fruitière, une dame assurait que la justice avait trouvé, dans son armoire, une quantité de modèles tout pareils.

Cette fois, Marc opposa la vérité, parla du paraphe illisible, expliqua comment Simon jurait n'avoir jamais eu le modèle entre les mains, bien que, d'usage courant, il pût se trouver dans toutes les écoles. Mais, Pélagie ayant affirmé de nouveau que, le matin, pendant une descente de justice, on avait découvert des preuves accablantes, il finit par éprouver un grand trouble, il cessa de protester, en sentant l'inutilité de toute discussion, au milieu de l'effroyable confusion où tombaient les esprits.

— Voyez-vous, monsieur, quand on a affaire à un juif, on peut s'attendre à tout. Le laitier me le disait à l'instant : ces gens-là, ça n'a ni famille ni patrie, ça n'a de commerce qu'avec le démon, et ça pille, et ça tue pour rien, pour le plaisir de faire le mal... Alors, vous aurez beau dire, vous n'empêcherez pas le monde de croire que ce juif a eu besoin de la vie d'un enfant, pour quelque sale besogne avec le diable, et qu'il aura sournoisement attendu la première communion de son neveu, afin de le souiller et de l'égorger, encore tout blanc et tout parfumé de l'hostie.

C'était l'accusation du meurtre rituel qui reparaissait, cette hantise de la foule, venue de si loin à travers les siècles, toujours renaissante au premier désastre, traquant les juifs empoisonneurs de fontaines et bourreaux de petits enfants.

A deux reprises, Geneviève, qui souffrait de voir Marc si frémissant, avait voulu interrompre, pour protester avec lui. Mais elle s'était tue, de crainte d'irriter sa grand'-

mère, en la sentant très heureuse de ces commérages de la servante, les approuvant d'un hochement de tête. Madame Duparque triomphait; et, sans daigner sermonner davantage le mari de sa petite-fille, le jugeant vaincu, elle se contenta de dire à madame Berthereau, toujours silencieuse :

— C'est tout à fait comme pour cet enfant mort qu'on a trouvé jadis sous le porche de Saint-Maxence : une femme, qui servait chez des juifs, a failli être condamnée à leur place, car personne autre qu'un juif ne pouvait être l'assassin. Quand on fréquente ces gens-là, on est sans cesse sous le coup de la vengeance divine.

Marc préféra ne pas répondre, et il sortit presque tout de suite. Mais son trouble était grand, un doute finissait par l'effleurer, est-ce que Simon pouvait être le coupable? Ce soupçon l'envahissait comme une mauvaise fièvre, gagnée dans un milieu pernicieux; et il éprouva le besoin de réfléchir, de se remettre, avant de se rendre chez l'instituteur. Pendant de longues minutes, il s'écarta, il s'en alla par le chemin désert de Valmarie, revivant la journée de la veille, discutant les faits et les hommes. Non, non ! Simon ne pouvait être raisonnablement soupçonné. Les certitudes se levaient de partout. D'abord, l'ignoble crime apparaissait sans motif de sa part, illogique, impossible. Simon était sain d'esprit et de corps, sans tare physiologique, d'une douceur gaie qui disait la régularité normale des fonctions. Et il avait une femme d'une resplendissante beauté qu'il adorait, aux bras de laquelle il vivait dans une extase tendre, la remerciant des beaux enfants nés de leur amour, devenus leur vivant amour et leur culte. Comment supposer un instant que cet homme ait pu céder à une crise brusque d'abominable folie, avant d'aller retrouver au lit, près du berceau des enfants, la bien-aimée épouse qui l'attendait? Puis, quel accent de simplicité et de vérité, chez cet

5.

homme guetté par tant d'ennemis, aimant son métier jusqu'à l'héroïsme, s'accommodant de sa pauvreté, sans jamais se plaindre. Son récit de l'emploi de sa soirée était très net, sa femme avait confirmé les heures qu'il indiquait, aucun des renseignements fournis par lui ne semblait discutable. Et, même, si des obscurités demeuraient, si ce modèle d'écriture, froissé, roulé en tampon avec un numéro du « Petit Beaumontais », était là comme une énigme indéchiffrable, la toute-puissante raison disait qu'il fallait chercher ailleurs, Simon se trouvant naturellement hors de cause, par son être, par sa vie, par les conditions où il se trouvait. Ce fut alors, dans l'esprit de Marc, une certitude basée sur le raisonnement, la vérité même, inébranlable, lorsque l'observation et la déduction des faits l'ont établie. Désormais, sa conviction était faite, il avait des points acquis, auxquels il ramènerait tout ; et toutes les erreurs, tous les mensonges pouvaient se produire, il les écarterait, s'ils ne satifaisaient pas aux parties de vérité déjà connues et démontrées.

Rasséréné, soulagé du poids de son doute, Marc rentra dans Maillebois en passant devant la gare, au moment où les voyageurs descendaient d'un train. Il en vit sortir l'inspecteur primaire, le beau Mauraisin, un petit homme de trente-huit ans, coquet, très brun, dont la barbe soignée cachait la bouche mince, et qui abritait ses yeux vifs derrière un éternel binocle. Ancien professeur à l'Ecole normale, il appartenait à la nouvelle génération des arrivistes, toujours aux aguets de l'avancement, ayant l'unique souci de se mettre du côté des plus forts. Il avait, disait-on, ambitionné la direction de l'Ecole normale, échue à Salvan, et il poursuivait celui-ci d'une exécration sourde, tout en le ménageant, car il n'ignorait pas son grand crédit sur l'inspecteur d'académie Le Barazer, dont lui-même dépendait. D'ailleurs, jusque-là, devant l'équilibre

des partis qui se disputaient son arrondissement, il avait eu l'adresse de ne pas se prononcer d'une façon trop ouverte, malgré son goût personnel pour les cléricaux, les prêtres et les moines, qu'il déclarait diablement forts. Et Marc, quand il l'aperçut, put croire que Le Barazer, dont il connaissait le bon esprit, l'envoyait à l'aide de Simon, dans la catastrophe redoutable qui menaçait d'emporter l'instituteur de Maillebois et son école.

Il hâtait le pas, désireux de le saluer, lorsqu'un incident l'arrêta. Une soutane avait surgi d'une rue voisine, et il reconnut le recteur du collège de Valmarie, le père Crabot en personne. Grand, bel homme, sans un cheveu blanc à quarante-cinq ans sonnés, il avait un large visage régulier, avec un nez fort, des yeux aimables, une bouche épaisse et caressante. On lui reprochait simplement d'un peu trop se prodiguer, dans ses allures de religieux mondain, qu'il s'efforçait de rendre aristocratiques. Mais sa puissance n'avait fait que s'en élargir, on disait avec quelque raison qu'il était le maître occulte du département et que la victoire de l'Eglise, certainement prochaine, n'y dépendrait que de lui.

Marc resta surpris et inquiet de le rencontrer ainsi le matin à Maillebois. Il avait donc quitté Valmarie de bien bonne heure? Quelle affaire urgente, quelles visites pressées le faisaient accourir? D'où venait-il, où allait-il, par les rues du bourg, toutes enfiévrées de rumeurs et de commérages, distribuant des saluts et des sourires? Et, tout d'un coup, Marc le vit qui s'arrêtait en apercevant Mauraisin, et qui lui tendait la main avec une cordialité charmante. La conversation ne fut pas longue, sans doute les banalités d'usage; mais les deux hommes paraissaient fort bien ensemble, d'intelligence discrète et naturelle; et, lorsque l'inspecteur primaire quitta le Jésuite, il se redressait dans sa petite taille, évidemment très fier de cette poignée de main, y puisant une opinion, une dé-

cision qu'il hésitait peut-être encore à prendre. Puis, comme le père Crabot continuait son chemin, il aperçut à son tour Marc, le reconnut pour l'avoir vu chez madame Duparque, où il daignait entrer parfois, le salua d'un grand coup de chapeau. Il fallut bien que le jeune homme, planté au bord du trottoir, lui rendît sa politesse; et il le regarda s'éloigner, emplir la rue du vol de sa soutane, au milieu de Maillebois, très honoré, flatté et conquis.

Lentement, Marc reprit sa marche, se dirigeant vers l'Ecole. Ses réflexions avaient changé, elles s'assombrissaient de nouveau, comme s'il rentrait dans un milieu contaminé, peu à peu empoisonné et devenu hostile. Les maisons ne lui semblaient pas être les mêmes que la veille, les gens surtout prenaient d'autres figures. Et, quand il entra chez Simon, il fut tout surpris de le trouver tranquillement en famille, occupé à ranger des papiers. Rachel était assise devant la fenêtre, les deux enfants jouaient dans un coin. Sans la profonde tristesse qui pesait sur eux, on aurait dit que rien d'inaccoutumé ne s'était passé dans la maison.

Simon, pourtant, s'avança, lui serra les deux mains avec une émotion vive, en sentant ce qu'il y avait d'amical et de dévoué dans sa visite. Et, tout de suite, il fut question de la perquisition du matin.

— La police est venue? demanda Marc.

— Oui, c'est bien naturel, je m'y attendais. Naturellement, elle n'a rien trouvé, elle est repartie les mains vides.

Marc retint un geste d'étonnement. Que lui avait-on dit? Pourquoi ce bruit de trouvailles accablantes, entre autres de modèles d'écriture tout semblables au modèle ramassé dans la chambre du crime? On mentait donc.

— Et, tu vois, continua Simon, je remets un peu d'ordre parmi mes papiers, qu'ils ont bouleversés. Quelle

affreuse aventure, mon ami, nous ne savons plus si nous vivons.

L'autopsie du petit Zéphirin allait avoir lieu le matin même, on attendait le médecin envoyé par le parquet. Les obsèques ne pourraient sans doute se faire que le lendemain.

— Alors, tu comprends, je suis comme dans un cauchemar, je me demande si tant de malheur est possible. Depuis hier matin, je ne puis pas penser à autre chose, je recommence toujours la même histoire, mon retour à pied, ma rentrée tardive, si tranquille, dans la maison endormie, et l'effroyable réveil, le lendemain matin!

L'occasion se présentant, Marc crut pouvoir risquer quelques questions.

— Tu n'as rencontré personne en chemin? Personne ne t'a vu rentrer ici, à l'heure que tu as dite?

— Ma foi, non! Je n'ai rencontré personne, et je crois bien que personne ne m'a vu rentrer. A cette heure de nuit, Maillebois est absolument désert.

Il y eut un silence.

— Mais, si tu n'as pas pris le chemin de fer, pour revenir, tu ne t'es pas servi de ton billet de retour. L'as-tu encore, ce billet?

— Mon billet de retour, non! j'étais si furieux de voir filer le train de dix heures et demie devant moi, que je l'ai jeté dans la cour de la gare, en me décidant à faire la route à pied.

Il y eut un nouveau silence, pendant lequel Simon regarda fixement son ami.

— Pourquoi me demandes-tu ces choses?

Marc lui reprit affectueusement les deux mains, les garda un instant entre les siennes, se décidant à le prévenir du danger, à tout lui dire.

— Oui, je regrette que personne ne t'ait vu, et je regrette plus encore que tu n'aies pas conservé ton billet

de retour. Il y a tant d'imbéciles et de méchants. On fait courir le bruit que la police a découvert chez toi des preuves accablantes, des exemplaires du modèle d'écriture, signés du même paraphe ; et Mignot s'étonnerait du profond sommeil où il t'a trouvé le matin ; et mademoiselle Rouzaire se rappellerait maintenant que, vers onze heures moins un quart, elle a entendu des voix et des pas, comme si quelqu'un rentrait ici.

L'instituteur, très pâle, mais très calme, se mit à sourire, en haussant les épaules.

— Ah ! c'est donc ça, on en est à me soupçonner, je comprends la figure des gens qui passent et qui lèvent la tête, depuis ce matin !... Mignot, un brave garçon au fond, dira comme tout le monde, par crainte de se compromettre avec le juif que je suis. Et, quant à mademoiselle Rouzaire, elle me sacrifiera dix fois, si son confesseur le lui a soufflé et si elle trouve à ce bel acte un bénéfice quelconque d'avancement ou de simple considération... Ah ! l'on me soupçonne, et voilà toute la meute cléricale lancée !

Il riait presque. Mais Rachel, dans son indolence habituelle, que son gros chagrin semblait accroître, venait de se lever brusquement, son beau visage enflammé d'une douloureuse révolte.

— Toi ! toi ! te soupçonner d'une ignominie pareille, toi ! qui es rentré hier, si bon, si doux, qui m'as tenue dans tes bras, avec de si tendres paroles ! C'est de la folie furieuse. Est-ce qu'il ne suffit pas que je dise la vérité, l'heure où tu es revenu, la nuit que nous avons passée ensemble ?

Et elle se jeta à son cou, pleurante, reprise de sa faiblesse de femme caressée, adorée. Déjà, il la serrait sur son cœur, la rassurait, la calmait.

— Ne t'inquiète donc pas, chérie ! C'est stupide, ces histoires, ça ne tient pas debout. Va, je suis bien tran-

quille, on peut tout retourner ici, on peut fouiller dans ma vie, on ne trouvera rien de coupable. Je n'ai qu'à dire la vérité, et, vois-tu, rien ne tient contre la vérité, elle est la grande, l'éternelle victorieuse.

Puis, se tournant vers son ami :

— N'est-ce pas, mon bon Marc, lorqu'on a la vérité avec soi, on est invincible?

Si la conviction de Marc n'avait pas été faite, ses derniers doutes s'en seraient allés, dans l'émotion de cette scène. Il finit par céder à un élan de son cœur, il embrassa le ménage, comme pour se donner tout entier à lui et l'aider dans la crise grave qu'il prévoyait. Et, voulant agir immédiatement, il remit la conversation sur le modèle d'écriture, car il sentait bien que c'était la pièce importante, unique, sur laquelle toute l'affaire devait s'échafauder. Mais quelle pièce énigmatique, ce modèle froissé, mordu, dont les dents de la victime avaient sans doute emporté un coin, tout maculé de salive, avec son paraphe ou son pâté d'encre à demi effacé ! Les mots, d'une belle anglaise impersonnelle : « Aimez-vous les uns les autres », semblaient eux-mêmes d'une terrible ironie. D'où venait-il ? qui de l'enfant ou du meurtrier l'avait apporté? comment savoir, lorsque les dames Milhomme, les papetières voisines, vendaient couramment des modèles pareils ? Et Simon ne put que répéter sa conviction de n'avoir jamais eu celui-là dans sa classe.

— Tous mes élèves le diraient, ce modèle n'est jamais entré à l'École, n'a jamais été mis sous leur yeux.

Ce fut pour Marc une indication précieuse.

— Alors, ils pourraient en témoigner, s'écria-t-il. Puisqu'on fait courir le faux bruit que la police a saisi chez toi des preuves accablantes, des modèles tout semblables, il faut rétablir sur-le-champ la vérité, voir tes élèves chez leurs parents, exiger leur témoi-

gnage, avant qu'on trouble leur petite mémoire... Donne-moi les noms de quelques-uns, je me charge de la démarche, je la ferai cette après-midi.

Simon refusait, fort de son innocence. Enfin, il voulut bien lui indiquer le fermier Bongard, sur la route de la Désirade, l'ouvrier maçon Doloir, rue Plaisir, et l'employé Savin, rue Fauche. Ces trois-là suffiraient, à moins qu'il ne visitât aussi les papetières, ces dames Milhomme. Et tout fut convenu, Marc s'en alla déjeuner, en promettant de revenir le soir, pour dire le résultat de son enquête.

Mais, dehors, sur la place, Marc se heurta de nouveau au beau Mauraisin. Cette fois, l'inspecteur primaire se trouvait en grande conférence avec mademoiselle Rouzaire. Il était d'habitude très correct, très prudent avec les institutrices, depuis qu'une jeune adjointe avait failli lui causer de gros ennuis, en criant comme une petite bête, parce qu'il voulait l'embrasser. Bien que laide, mademoiselle Rouzaire ne criait pas, elle, disait-on, ce qui expliquait ses notes excellentes, l'avancement rapide qui, sûrement, l'attendait. A la porte de son petit jardin, elle parlait avec volubilité, elle faisait de grands gestes, désignant l'Ecole voisine des garçons, tandis que Mauraisin l'écoutait avec attention, en hochant la tête. Puis, tous deux pénétrèrent dans le jardin, et la porte se referma, d'un air de douceur discrète. Evidemment, elle lui racontait le crime, son rôle, les bruits de pas et de voix qu'elle disait maintenant avoir entendus. Et Marc sentit le frisson du matin revenir et l'effleurer, le malaise du milieu hostile, le sourd complot des ténèbres en train de se former, de s'amasser comme un orage, et dont l'air s'appesantissait de plus en plus. Cet inspecteur primaire avait une singulière façon de venir au secours d'un instituteur menacé, en prenant d'abord l'avis de toutes les jalousies et de toutes les haines environnantes.

Dès deux heures, Marc se trouva sur la route de la Désirade, à la porte de Maillebois. Bongard possédait là une petite ferme, quelques champs qu'il cultivait lui-même, à grand'peine, tout juste pour manger du pain, comme il disait. Et Marc eut la chance de le trouver, au moment où il rentrait avec une charrette de foin. C'était un gros homme, roux, carré et fort, les yeux ronds, la face placide et muette, se rasant, mais la barbe rarement fraîche. Et la Bongard, elle aussi était là, faisant la soupe pour sa vache, une longue femme blonde, osseuse et pas belle, avec un air fermé, les pommettes rougies, le visage criblé de taches de rousseur. L'air méfiant, tous deux regardèrent entrer dans leur cour ce monsieur qu'ils ne connaissaient pas.

— Je suis l'instituteur de Jonville. Vous avez bien un petit garçon qui fréquente l'école communale de Maillebois?

Fernand, le gamin, en train de jouer sur la route, accourait. C'était un gros garçon de neuf ans, comme taillé à coups de serpe, le front bas, le masque lourd. Et il était suivi de sa sœur Angèle, une fillette de sept ans, de même face épaisse, mais plus délurée, les yeux vifs, où s'éveillait une intelligence qui tâchait de percer sa rude prison de chair. Elle avait entendu la question, elle cria d'une voix aiguë :

— Moi, je vas chez mademoiselle Rouzaire, et Fernand va chez monsieur Simon.

Bongard, en effet, avait mis ses enfants à l'école laïque : d'abord parce que ça ne coûtait rien, et ensuite parce qu'il n'était pas avec les curés, d'une façon instinctive, sans raisonner la chose autrement. Lui, ne pratiquait pas, et si la Bongard allait à l'église, c'était par habitude et pour la distraction. Il était complètement illettré, savait à peine lire et écrire, n'estimait en sa femme, plus ignorante encore, que l'endurance de bête

de somme, qui la faisait travailler du matin au soir, sans une plainte. Aussi, ne s'inquiétait-il guère des progrès de ses enfants, le petit Fernand, travailleur, se donnant un mal terrible, sans pouvoir se rien entrer dans la tête, et la petite Angèle prenant plus de peine encore, têtue, finissant par être une élève passable. On eût dit la matière humaine brute, prise de la veille au limon, s'éveillant à l'intelligence par un lent et douloureux effort.

— Je suis l'ami de monsieur Simon, reprit Marc, et je viens de sa part, à propos de ce qui se passe. Vous avez bien entendu parler du crime ?

Certes, ils en avaient entendu parler. Brusquement, leurs visages, inquiets déjà, se fermèrent davantage, n'exprimèrent plus ni sentiments ni pensées. Pourquoi donc les venait-on questionner ainsi? Ça ne regardait personne, leurs idées sur les choses. Et il fallait être prudent, dans ces histoires où souvent un mot de trop suffisait pour faire condamner un homme.

— Alors, continua Marc, je voudrais savoir si votre petit garçon a vu, dans sa classe, un modèle d'écriture pareil à celui-ci.

Il avait pris le soin d'écrire lui-même, sur une bande de papier, les mots : « Aimez-vous les uns les autres », en belle anglaise, de la grosseur voulue. Il acheva ses explications, il montra le papier à Fernand, qui le regardait ahuri, la cervelle lente, sans comprendre encore.

— Regarde bien, mon petit ami, as-tu vu un modèle pareil à l'École ?

Mais, avant que le gamin se fût décidé, Bongard intervint, de son air circonspect.

— Il ne sait pas, cet enfant, comment voulez-vous qu'il sache?

Et la Bongard, l'ombre de son homme, répéta :

— Bien sûr qu'un enfant, ça ne peut jamais savoir.

Sans les écouter, Marc insista, mit le modèle dans les mains de Fernand qui, craignant d'être puni, faisant un effort, finit par dire :

— Non, monsieur, je ne l'ai pas vu.

Il avait levé la tête, il rencontra les yeux de son père, si rudement fixés sur les siens, qu'il se hâta d'ajouter, bégayant :

— A moins tout de même que je l'aie vu. Je ne sais pas.

Et rien ne put le faire sortir de là, Marc n'en tira plus que des réponses incohérentes, tandis que les parents eux-mêmes disaient oui, disaient non, au hasard de ce qu'ils croyaient être leur intérêt. Bongard avait ainsi la sage habitude de hocher la tête, approuvant toutes les opinions de ses interlocuteurs, pour ne pas se compromettre. Oui, oui, c'était bien affreux, ce crime, et si l'on prenait le coupable, on aurait bien raison de lui couper le cou. Chacun son métier, les gendarmes savaient le leur, il y avait des gredins partout. Quant aux curés, ils avaient du bon, mais on avait tout de même le droit de faire à son idée. Et Marc dut s'en aller, sous le regard curieux des enfants, poursuivi par la voix aiguë de la petite Angèle, qui jacassait avec son frère, maintenant que le monsieur n'était plus là pour les entendre.

En rentrant à Maillebois, le jeune homme réfléchissait tristement. Il venait de se heurter à l'épaisse couche d'ignorance, à la masse aveugle et sourde, énorme, endormie encore dans le sommeil de la terre. Derrière les Bongard, toute cette masse des campagnes s'obstinait toujours en sa végétation obscure, d'un éveil si ralenti. C'était tout un peuple à instruire, si l'on voulait enfin le faire naître à la vérité et à la justice. Mais quel labeur colossal, comment le tirer du limon où il s'attardait, que de générations il faudrait peut-être pour libérer la race des ténèbres ! A cette heure, la grande majorité du corps social restait ainsi dans l'enfance,

dans la primitive imbécillité. Avec Bongard, on descendait à la matière brute, incapable d'être juste, parce qu'elle ne savait rien et ne voulait rien savoir.

Marc prit à gauche, et après avoir traversé la Grand'Rue, se trouva dans le quartier pauvre de Maillebois. Des industries y empuantissaient la Verpille, toute une population ouvrière y occupait des rues étroites, aux maisons sordides. C'était là, rue Plaisir, que le maçon Doloir habitait un premier étage, quatre pièces assez grandes, au-dessus d'un marchand de vin. Et Marc, insuffisamment renseigné, le cherchait, lorsqu'il tomba justement sur un groupe d'ouvriers maçons, qui, venus d'une construction voisine, buvaient un verre sur le comptoir. Ils parlaient avec violence, ils discutaient sur le crime.

— Je te dis qu'un juif, c'est capable de tout, criait un grand blond. Il y en avait un au régiment, il a volé, et ça ne l'a pas empêché d'être caporal, parce qu'un juif, ça se tire toujours d'affaire.

Un autre maçon, un petit brun, haussait les épaules.

— D'accord, ça ne vaut pas grand'chose, les juifs, mais tout de même les curés, ça ne vaut pas mieux.

— Oh! les curés, reprit l'autre, il y a du mauvais, il y a du bon. Et puis, les curés, c'est encore des Français, tandis que les juifs, les sales bêtes, ont déjà vendu deux fois la France à l'étranger.

Et, comme le second, ébranlé, lui demandait s'il avait lu cela dans « le Petit Beaumontais » :

— Non, pas moi, ça me casse la tête, leurs journaux. Mais des camarades me l'ont dit, tout le monde le sait bien.

Les maçons, alors convaincus, firent silence, vidèrent lentement leurs verres. Ils sortaient de chez le marchand de vin, lorsque Marc, s'approchant, demanda au grand blond l'adresse du maçon Doloir. Et l'ouvrier se mit à rire.

— Doloir, c'est moi, monsieur, j'habite ici, ces trois fenêtres que vous voyez.

Ce grand diable solide, qui avait gardé quelque chose de l'allure militaire, était tout égayé de l'aventure. Ses fortes moustaches blondes se retroussaient, montrant ses dents blanches dans son visage coloré, aux larges yeux bleus de brave homme.

—. Hein? monsieur, on ne pouvait pas mieux s'adresser. Qu'est-ce que vous désirez de moi ?

Marc le regardait, éprouvait une sympathie, malgré les abominables paroles entendues. Doloir, qui travaillait depuis des années chez l'entrepreneur Darras, le maire, était un assez bon ouvrier, buvant parfois un coup de trop, mais rapportant fidèlement sa paie à sa femme. Il grondait bien contre les patrons, les traitait de sale clique, se disant socialiste, sans trop savoir ; et pourtant, il avait de l'estime pour Darras, qui gagnait gros, tout en s'efforçant de rester le camarade de ses ouvriers. Ce qui l'avait marqué à jamais, c'étaient ses trois ans de caserne. Il avait quitté le service dans une folle joie de délivrance, avec des imprécations contre ce métier dégoûtant où l'on n'était plus un homme. Et, depuis cette époque, il avait continuellement revécu les trois années, il ne se passait pas de jour où quelque souvenir ne lui en revînt. La main comme gâtée par le fusil, il trouvait la truelle bien lourde, il s'était remis au travail mollement, en gaillard qui n'en avait plus l'habitude, la volonté brisée, le corps habitué aux longues paresses, en dehors des heures d'exercice. Jamais il n'était redevenu l'excellent ouvrier d'autrefois. Puis, il demeurait hanté des choses militaires, en parlait sans fin, à propos de n'importe quelle nouvelle, d'un bavardage d'ailleurs confus et mal renseigné. Et il ne lisait rien, et il ne savait rien, simplement solide et têtu sur la question patriotique qui consistait pour lui à empêcher les juifs de livrer la France à l'étranger.

— Vous avez deux enfants à l'Ecole communale, dit

Marc, et je viens de la part de l'instituteur, mon camarade Simon, pour un renseignement... Mais je vois que vous n'êtes guère l'ami des juifs.

Doloir continua de rire.

— C'est vrai, monsieur Simon est juif, mais tout de même, jusqu'ici, je l'ai cru un brave homme... De quel renseignement s'agit-il, monsieur?

Et, lorsqu'il sut qu'il s'agissait uniquement de montrer aux petits un modèle d'écriture pour savoir s'ils s'en étaient servis, en classe, il s'écria :

— Rien de plus aisé, monsieur, si cela vous rend service... Montez un instant avec moi, les enfants doivent être là-haut.

Ce fut madame Doloir qui vint ouvrir. Petite, brune et robuste, de physionomie sérieuse et volontaire, elle avait le front bas, les yeux francs, la mâchoire carrée. A vingt-neuf ans à peine, elle était déjà mère de trois enfants, et elle en portait un quatrième, dans un état de grossesse très avancé, qui ne l'empêchait pas de se lever la première et de se coucher la dernière, toujours en nettoyages, très travailleuse et très économe. Elle avait quitté son atelier de couture à ses troisièmes couches, elle ne s'occupait plus que de son ménage, mais en femme qui gagnait bien son pain.

— C'est monsieur qui est un ami du maître d'école et qui a besoin de parler aux enfants, expliqua Doloir.

Marc entra dans une petite pièce, une salle à manger très propre. La cuisine était à gauche, grande ouverte. Puis, en face, se trouvaient la chambre des parents et celle des enfants.

— Auguste ! Charles ! appela le père.

Auguste et Charles accoururent, l'un âgé de huit ans, l'autre de six, suivis de leur petite sœur Lucile, qui en avait quatre. C'étaient de beaux et gros enfants où se fondaient les ressemblances du père et de la mère, le cadet

plus petit et l'air plus intelligent que l'aîné, la fillette jolie déjà, avec un rire tendre de blondine.

Mais, comme Marc montrait le modèle aux deux garçons et les interrogeait, madame Doloir, qui n'avait pas encore dit un mot, debout, s'appuyant à une chaise, énorme et vaillante dans sa lassitude, se hâta d'intervenir.

— Je vous demande pardon, monsieur, je ne veux pas que mes enfants vous répondent.

Et elle disait cela très poliment, sans passion, de l'air d'une bonne mère de famille qui remplit son devoir.

— Pourquoi donc? demanda Marc surpris.

— Mais, monsieur, parce que nous n'avons pas besoin d'être mêlés à une histoire qui menace de tourner très mal. J'en ai les oreilles rebattues depuis hier, et je ne veux pas en être, voilà tout.

Puis, comme il insistait, défendant Simon :

— Je ne dis pas de mal de monsieur Simon, les enfants n'ont jamais eu à s'en plaindre. Si on l'accuse, qu'il se défende, c'est son affaire. Moi, j'ai toujours empêché mon mari de faire de la politique, et s'il veut bien m'écouter, il taira sa langue, il reprendra sa truelle, sans s'occuper ni des juifs, ni des curés. Tout ça, au fond, c'est encore de la politique.

Elle n'allait jamais à l'église, bien qu'elle eût fait baptiser ses enfants et qu'elle fût résolue à leur laisser faire leur première communion. Ça se devait. D'instinct, elle était simplement conservatrice, acceptant ce qui est, s'arrangeant avec sa vie étroite, dans la terreur des catastrophes qui rogneraient encore le pain de la famille. Et elle dit encore, d'un air de volonté têtue :

— Je ne veux pas que nous soyons compromis.

C'était le grand mot, il fit plier Doloir lui-même. D'habitude, bien qu'il se laissât guider en toutes choses par sa femme, il n'aimait pas qu'elle usât de sa puissance devant le monde. Mais, cette fois, il s'inclina.

— Je n'avais pas réfléchi, monsieur, reprit-il, elle a tout de même raison. Les pauvres bougres comme nous font mieux de rester couchés. Au régiment, il y en avait un qui savait des histoires sur le capitaine. Ah! ça n'a pas traîné, ce qu'on vous l'a collé de fois au bloc!

Marc, à son tour, dut s'incliner; et il renonça à son enquête, en disant:

— Ce que je voulais demander à vos garçons, il est possible que la justice le leur demande. Il faudra bien alors qu'ils répondent.

— Bon! déclara de nouveau madame Doloir, de son air tranquille, que la justice les questionne, et nous verrons ce qu'ils auront à faire. Ils répondront ou ils ne répondront pas, mes enfants sont à moi, et ça me regarde.

Et Marc salua, s'en alla, accompagné par Doloir, qui se hâtait de retourner au travail. Dans la rue, le maçon lui fit presque des excuses: sa femme n'était pas toujours commode, mais quand elle disait des choses justes, elle disait des choses justes.

Resté seul, Marc, découragé, se demanda s'il était nécessaire de faire sa troisième visite, au petit employé Savin. Chez les Doloir, ce n'était pas, comme chez les Bongard, l'épaisse ignorance. On montait d'un degré, l'espèce se décrassait déjà, l'homme et la femme, bien qu'illettrés, se frottaient aux autres classes, savaient un peu de la vie. Mais quelle aube indécise encore, quelle marche à tâtons au travers de l'imbécile égoïsme, et dans quelle erreur désastreuse le manque de solidarité maintenait les pauvres gens! S'ils n'étaient pas plus heureux, c'était qu'ils ignoraient tout des conditions de la vie civique, la nécessité du bonheur des autres pour leur propre bonheur. Et Marc songeait à cette maison humaine, dont on s'efforce depuis des siècles de tenir les portes et les fenêtres hermétiquement closes, lorsqu'il

faudrait les ouvrir toutes larges, pour laisser entrer à torrents le grand air libre, la chaleur et la lumière.

Cependant, il avait tourné le coin de la rue Plaisir, et il se trouvait dans la rue Fauche, où demeuraient les Savin. Une honte le prit de son découragement, il monta chez eux, se trouva en présence de madame Savin, accourue au coup de sonnette.

— Mon mari, monsieur, il est justement là, car il a eu un peu de fièvre ce matin et n'a pu se rendre à son bureau. Si vous voulez bien me suivre.

Elle était délicieuse, madame Savin, brune, fine et gaie, avec de jolis rires, l'air si jeune à vingt-huit ans passés, qu'elle semblait la sœur aînée de ses quatre enfants. Elle avait eu d'abord une fi le, Hortense, puis deux jumeaux, Achille et Philippe, puis un garçon encore, Léon, qu'elle était en train de nourrir. On disait son mari terriblement jaloux, la soupçonnant, la surveillant, dans une continuelle crise d'ınquiétude méchante, sans aucun motıf d'ailleurs ; car, orpheline, perlière de son état, épousée par lui pour sa beauté, à la mort de sa tante, comme elle se trouvait seule au monde, elle lui avait gardé de la gratitude et elle se conduisait très honnêtement, en bonne épouse et en bonne mère.

Au moment de faire entrer Marc dans la pièce voisine, elle parut saisie d'un brusque embarras. Sans doute elle redoutait quelque mauvaise humeur de Savin, toujours en quête de querelles, insupportable dans son ménage, et sous lequel, conciliante et charmante, elle préférait plier, pour avoir la paix.

— Qui dois-je annoncer, monsieur ?

Marc se nomma, dit le but de sa visite. Et, d'une souplesse gracieuse, elle disparut par une porte à peine entr'ouverte. Alors, il attendit, il examina l'étroite antichambre où il se trouvait. Le logement, composé de cinq pièces, tenait tout l'étage. Savin, petit employé des

Finances, expéditionnaire chez le percepteur, devait tenir son rang, se croyait forcé à un certain luxe de façade. Sa femme portait chapeau, lui ne sortait qu'en redingote. Et le pis était la pénible médiocrité de son existence cachée, derrière cette façade de classe supérieure, à l'aise. Son amertume affreuse venait qu'il se sentait, à trente et un ans, cloué à son humble emploi, sans espoir d'avancement, condamné pour la vie à une besogne de bête de manège, avec des appointements dérisoires, juste de quoi ne pas mourir de faim. D'une petite santé, aigri, il ne décolérait pas, humble et rageur à la fois, ravagé d'autant de terreur que de colère, dans sa perpétuelle inquiétude de déplaire à ses chefs. Obséquieux et lâche à son bureau, il terrorisait chez lui sa femme, par ses fureurs d'enfant malade. Elle en souriait gentiment, elle trouvait encore le moyen, après s'être occupée des enfants et du ménage, de travailler pour une maison de Beaumont, des fleurs en perles, un travail délicat très bien rétribué, qui payait le petit luxe de la famille. Mais lui, vexé au fond, d'un orgueil de bourgeois, ne voulait pas qu'il fût dit que sa femme était forcée de travailler, et elle devait s'enfermer avec ses perles, elle reportait ses commandes en cachette.

Pendant un instant, Marc entendit une voix aiguë qui se fâchait. Puis, il y eut un murmure très doux, le silence se fit, et madame Savin reparut.

— Monsieur, veuillez prendre la peine d'entrer.

A peine si Savin se souleva du fauteuil où il soignait son accès de fièvre. Un instituteur de village, ça n'était rien. Petit, chauve, il avait un pauvre visage terreux, aux traits minces et las, avec des yeux pâles et une barbe très clairsemée, d'un jaune sale. Chez lui, il usait ses vieilles redingotes. Et, ce jour-là, le foulard de couleur qu'il avait au cou achevait de lui don-

ner l'air d'un petit vieux, accablé de maux et mal tenu.

— Ma femme me dit, monsieur, que vous venez pour cette abominable histoire, où le maître d'école Simon va être compromis, à ce qu'on raconte, et mon premier mouvement a été de ne pas vous recevoir, je l'avoue...

Mais il s'interrompit. Il venait d'apercevoir, sur la table, les fleurs en perles que sa femme fabriquait près de lui, les portes closes, pendant qu'il lisait « le Petit Beaumontais ». Il lui lança un terrible regard, qu'elle comprit; et elle se hâta de couvrir son travail du journal, négligemment jeté.

— Et, monsieur, reprit-il, ne croyez pas à de la réaction de ma part. Je suis républicain, républicain très avancé même, et je ne le cache pas, mes chefs le savent bien. Quand on sert la république, n'est-ce pas ? être républicain devrait être la simple honnêteté. Enfin, je suis avec le gouvernement en tout et pour tout.

Forcé d'écouter poliment, Marc se contentait d'approuver de la tête.

— Sur la question religieuse, ma pensée est bien simple : les curés doivent rester chez eux. Je suis anticlérical, comme je suis républicain... Mais je l'ajoute bien vite, il doit y avoir, selon moi, une religion pour les enfants et pour les femmes, et tant que la religion catholique sera celle du pays, eh bien, mon Dieu! autant celle-là qu'une autre!... Ainsi, ma femme que vous voyez, je lui ai fait comprendre qu'il était convenable et nécessaire pour une femme de son âge, dans sa situation, de pratiquer, d'avoir ainsi aux yeux du monde une règle et une morale. Elle va chez les Capucins.

Madame Savin devint gênée, la face rose, les yeux à terre. Cette question de la pratique religieuse avait longtemps été le gros sujet de querelle dans le ménage. Elle y répugnait de toute sa délicatesse charmante, de

tout son cœur doux et droit. Lui, fou de jalousie, la querellant sans cesse sur ce qu'il appelait ses infidélités de pensées, voyait uniquement dans la confession et la communion une police, un frein moral, excellent pour arrêter les femmes sur la pente de la trahison. Et elle avait dû céder, elle avait pris le directeur choisi par lui, le père Théodose, dans lequel elle sentait sourdement un violateur. Aussi, blessée, rougissante, haussait-elle les épaules, en obéissant comme toujours, pour la paix de la maison.

— Quant à mes enfants, monsieur, continua Savin, mes ressources ne me permettent pas d'envoyer au collège Achille et Philippe, les deux jumeaux, et je les ai mis naturellement à l'école laïque, comme fonctionnaire et comme républicain. De même, ma fille Hortense va chez mademoiselle Rouzaire; mais je suis au fond très content que cette demoiselle ait des sentiments religieux et qu'elle conduise ses élèves à l'église, car c'est en somme son devoir, je me plaindrais, si elle ne le faisait pas... Les garçons, ça se tire toujours d'affaire. Et, pourtant, si je ne devais pas compte de ma conduite à mes chefs, croyez-vous que je n'aurais pas agi plus sagement en mettant les miens dans une école congréganiste?... Ils seraient, plus tard, poussés, casés, soutenus, tandis qu'ils végéteront ainsi que j'ai végété moi-même.

Son amertume débordait, il baissa la voix, pris d'une sourde peur.

— Voyez-vous, les curés sont les plus forts, on devrait quand-même être avec eux.

Marc fut pris de pitié, tant le pauvre être chétif, tremblant, enragé de médiocrité et de sottise, lui parut à plaindre. Il s'était levé, s'attendant bien à la conclusion de tous ces discours.

— Alors, monsieur, ce renseignement que je désirais demander à vos enfants?

— Les enfants ne sont pas là, répondit Savin. Une dame, notre voisine, les a menés à la promenade... Mais ils seraient là, devrai-je les laisser vous répondre, je vous en fais juge ? Un fonctionnaire, en aucun cas, ne peut prendre parti. J'ai déjà assez d'ennuis à mon bureau, sans aller encore accepter des responsabilités dans cette sale histoire.

Et, comme Marc se hâtait de saluer :

— Sans doute, bien que les juifs dévorent notre pauvre France, je n'ai rien à dire contre ce monsieur Simon, si ce n'est qu'il devrait être défendu à un juif d'être instituteur. J'espère que « le Petit Beaumontais » va faire une campagne à ce sujet... La liberté et la justice pour tous, tel doit être le vœu d'un bon républicain. Mais la patrie avant tout, n'est-ce pas? la patrie seule, quand elle est en danger!

Madame Savin, qui n'avait plus ouvert la bouche, accompagna Marc jusqu'à la porte, et l'air gêné toujours, dans sa soumission de femme esclave, supérieure à son dur maître, elle se contenta de sourire divinement. Puis, comme il gagnait la rue, il rencontra les enfants au bas de l'escalier, ramenés par la voisine. La fillette, Hortense, âgée de neuf ans, était déjà une petite personne, jolie et coquette, avec des yeux en dessous, qui luisaient de malice, quand elle ne les voilait pas de l'hypocrite piété, apprise chez mademoiselle Rouzaire. Mais les deux jumeaux, Achille et Philippe, l'intéressèrent davantage, deux gamins maigres et pâles, maladifs comme le père, dont les sept ans avaient la poussée revêche et sournoise de leur sang pauvre. Ils jetèrent leur sœur contre la rampe, ils faillirent la faire tomber. Et, lorsqu'ils furent montés et que la porte se rouvrit, des cris perçants d'enfant au maillot en descendirent, les cris du petit Léon, réveillé, déjà aux bras de la mère, qui allait lui donner le sein.

Dans la rue, Marc se surprit à parler tout haut. C'était complet, du paysan ignorant au petit employé imbécile et peureux, en passant par l'ouvrier abêti, fruit gâté de la caserne et du salariat. On avait beau monter, l'erreur s'aggravait d'égoïsme étroit et de lâcheté basse. Si les ténèbres restaient épaisses dans tous les esprits, il semblait que la demi-instruction acquise sans méthode, sans base scientifique sérieuse, n'aboutissait qu'à un empoisonnement de l'intelligence, à un état de corruption plus inquiétant encore. L'instruction, ah, oui! mais l'instruction totale, délivrée de l'hypocrisie et du mensonge, et qui libère en faisant toute la vérité! Et Marc, sur le terrain restreint de sa mission acceptée passionnément pour le salut d'un camarade, se mit à trembler de cet abîme d'ignorance, d'erreur et de méchanceté, qui venait de se creuser devant lui. Son inquiétude était allée en grandissant. Quelle abominable faillite, si l'on avait besoin un jour de ces gens-là, pour une œuvre de vérité et de justice! Ces gens-là, c'était la France, la grande foule pesante, inerte, beaucoup de braves gens sans doute, mais une masse de plomb qui clouait la nation au sol, incapable de vie meilleure, incapable d'être libre, juste, heureuse, puisqu'elle était ignorante et empoisonnée.

Comme Marc se dirigeait lentement vers l'Ecole, pour dire à son ami Simon le triste résultat de ses visites, il songea tout d'un coup qu'il n'était pas allé voir les dames Milhomme, les papetières de la rue Courte. Et, bien qu'il n'espérât rien non plus de ce côté-là, il voulut remplir son mandat jusqu'au bout.

Les Milhomme étaient deux frères, de Maillebois, dont l'aîné, Edouard, avait hérité d'un oncle une petite boutique de papeterie, où il vivotait avec sa femme, très casanier et modeste de tempérament, tandis que le cadet, Alexandre, remuant et ambitieux, était en train de gagner

une fortune, en battant la province, comme voyageur de commerce. Mais la mort s'abattit sur eux : l'aîné partit le premier dans un tragique accident, une chute au fond d'une cave ; l'autre, six mois plus tard, fut foudroyé par une congestion pulmonaire, à l'autre bout de la France. Les deux femmes restèrent veuves, l'une avec son humble boutique, l'autre avec une vingtaine de mille francs, les premières économies de la fortune espérée. Et ce fut madame Edouard, une femme de décision et d'adroite politique, qui eut l'idée de décider sa belle-sœur, madame Alexandre, à s'associer, à venir mettre ses vingt mille francs dans le commerce de papeterie, ce qui permettrait d'y joindre la vente des livres classiques et des fournitures scolaires. Chacune avait un enfant, un garçon, et depuis lors les dames Milhomme, comme on les nommait, madame Edouard avec son petit Victor, et madame Alexandre avec son petit Sébastien, faisaient ménage ensemble, vivaient dans une étroite communauté d'intérêts, malgré l'opposition radicale de leur nature.

Madame Edouard pratiquait, non pas qu'elle fût d'une foi solide, mais les nécessités de son commerce avant tout, elle avait une clientèle pieuse qu'elle ne pouvait mécontenter. Au contraire, madame Alexandre, libérée par son mariage avec un gros garçon, bon vivant et athée, avait déserté l'église, refusant d'y remettre les pieds. Et ce fut encore madame Edouard, la forte tête, la diplomate, qui tira le parti le plus ingénieux de cette divergence. Leur clientèle s'était élargie, leur boutique, heureusement placée entre l'école des Frères et l'école laïque, se trouvait comme à cheval, avec ses fournitures classiques, convenant aux deux, les livres, les tableaux, les images, sans parler des cahiers, des plumes et des crayons. Aussi décidèrent-elles que chacune garderait sa façon de penser et d'agir, l'une avec les curés, l'autre avec les libres penseurs, de manière à satisfaire les deux

partis; et même, comme sanction publique, afin que personne n'en ignorât, Sébastien fut mis à l'école laïque, avec le juif Simon, tandis que Victor restait à l'école des Frères. Ainsi réglée, menée avec une adresse supérieure, l'association prospéra, ces dames Milhomme eurent une des boutiques les plus achalandées de Maillebois.

Marc s'était arrêté dans la rue Courte, où il n'y avait que deux maisons, la papeterie et le presbytère, et il regarda un instant cette papeterie, avec sa vitrine où les images de sainteté se mêlaient à des tableaux scolaires, exaltant la République, tandis que des journaux illustrés, pendus à des ficelles, barraient presque la porte. Il allait finir par entrer, lorsque justement madame Alexandre parut sur le seuil, grande et blonde, l'air très doux, le visage déjà fané à trente ans, mais éclairé toujours d'un faible sourire. Et elle avait dans ses jupes son petit Sébastien, qu'elle adorait, un enfant de sept ans, doux et blond comme elle, très beau, les yeux bleus, le nez fin et la bouche aimable.

Elle connaissait Marc, elle lui parla la première du crime abominable, dont elle semblait hantée.

— Ah! quelle histoire, monsieur Froment! Et dire que ça s'est passé là, si près de nous! Ce pauvre petit Zéphirin, je le voyais sans cesse passer, aller et revenir de l'école, et il entrait si souvent, pour ses cahiers et ses plumes!... Je n'en dors plus, depuis que j'ai vu le corps, une des premières.

Puis, elle parla de Simon, de la peine où il était, en femme compatissante. Elle le jugeait très bon, très honnête, à cause du grand intérêt qu'il portait à son petit Sébastien, un de ses élèves intelligents et dociles. Jamais on ne lui ferait croire qu'il fût capable d'une action si affreuse. Le modèle d'écriture dont on parlait tant, n'aurait rien prouvé, même si on avait trouvé le pareil à l'école.

— Nous en vendons, monsieur Froment, et j'ai cherché déjà, parmi ceux que nous avons en magasin... Aucun, il est vrai, ne porte les mots : « Aimez-vous les uns les autres ».

A ce moment, Sébastien, qui écoutait attentivement, leva la tête.

— Moi, j'en ai vu un pareil, mon cousin Victor en avait rapporté un de chez les Frères, où il y avait ça.

La mère resta stupéfaite.

— Que dis-tu? mais tu ne m'en as pas parlé!

— Bien sûr, tu ne me demandais pas. Puis, Victor m'avait défendu de rien dire, parce que c'est défendu, d'emporter les modèles.

— Alors, où est-il, celui-là?

— Ah! je ne sais pas. Victor l'a caché quelque part, pour ne pas être grondé.

Marc suivait la scène, saisi, dans une joie vive, le cœur battant d'espoir. Est-ce que la vérité allait naître enfin, de la bouche de cet enfant? Cela pouvait être le faible rayon qui, peu à peu, s'élargit, resplendit en une éclatante lumière. Et il posait déjà des questions nettes et décisives à Sébastien, lorsque madame Edouard, accompagnée de Victor, rentra d'une visite qu'elle était allée faire justement au frère Fulgence, sous le prétexte d'un règlement de fourniture.

Plus grande encore que sa belle-sœur, madame Edouard était brune et d'aspect viril, avec une grosse face carrée, le geste brusque, le verbe haut. Bonne femme au fond, honnête à sa manière, elle n'aurait pas fait tort d'un sou à son associée, sur qui elle pesait de toute sa domination. Elle était l'homme dans leur ménage, et l'autre n'avait pour se défendre que sa force d'inertie, sa douceur même, dont elle usait pendant des semaines, des mois, ce qui finissait souvent par lui donner la victoire. Et Victor était aussi, à neuf ans, un gros garçon carré, la tête forte et

brune, le visage épais, en opposition complète avec son cousin Victor.

Tout de suite mise au courant, madame Edouard regarda sévèrement son fils.

— Comment ça, un modèle? tu as volé un modèle chez les Frères et tu l'as apporté chez nous?

Victor avait jeté à Sébastien un regard désespéré et furieux.

— Mais non, maman!

— Mais si, monsieur! puisque ton cousin l'a vu. Il ne ment pas d'habitude.

L'enfant cessa de répondre, lançant toujours à son cousin des coups d'œil terribles ; et celui-ci n'était pas à son aise, car il vivait en admiration devant la force physique de son camarade de jeux, il faisait d'ordinaire l'ennemi vaincu et rossé, quand ils jouaient à la guerre ensemble. C'étaient, sous la conduite du plus âgé, des chevauchées effrayantes, des galops sans fin au travers de la maison, dans lesquels le plus jeune, si doux et si tendre, se laissait entraîner avec une sorte de terreur ravie.

— Il ne l'a sans doute pas volé, fit remarquer indulgemment madame Alexandre. Peut-être l'aura-t-il emporté de l'école par mégarde.

Et, pour que son cousin lui pardonnât d'avoir été indiscret, Sébastien se hâta de confirmer cette supposition.

— Bien sûr, c'est comme ça, je n'ai pas dit qu'il avait volé le modèle.

Cependant, madame Edouard, calmée, n'exigeait plus violemment une réponse de Victor, devant son silence, son obstination à ne pas avouer. Elle venait certainement de réfléchir qu'il était peu prudent de vider cette question devant un étranger, sans en mesurer toutes les graves conséquences. Elle se vit prenant parti, indisposant l'école des Frères ou l'école laïque, perdant du coup l'une de ses deux clientèles; et elle lança un regard domi-

nateur à madame Alexandre, en se contentant de dire à son fils :

— C'est bien, rentrez, monsieur, nous allons régler cela tout à l'heure. Réfléchissez, et si vous ne m'avouez pas la vérité vraie, vous aurez affaire à moi.

Puis, se tournant vers Marc :

— Nous vous dirons ça, monsieur, et vous pouvez compter qu'il parlera, s'il ne veut pas recevoir une fessée dont il se souviendra longtemps.

Marc ne put insister, malgré l'ardent désir où il était d'avoir immédiatement la vérité entière, certaine, pour la porter à Simon, comme une délivrance. Il ne doutait plus pourtant du fait décisif, de la preuve triomphante, que le hasard venait de mettre entre ses mains, et il courut tout de suite chez son ami lui rendre compte de son après-midi, ses échecs successifs chez les Bongard, les Doloir et les Savin, puis sa trouvaille inespérée, chez les dames Milhomme. Simon l'écouta tranquillement, sans témoigner la grosse joie à laquelle il s'attendait. Ah ! il y avait des modèles semblables chez les Frères? Ça ne l'étonnait pas. Quant à lui, pourquoi se serait-il tourmenté, puisqu'il était innocent?

— Je te remercie bien de toute la peine que tu prends, mon bon ami, ajouta-t-il. Et je comprends toute l'importance du témoignage de cet enfant. Mais, vois-tu, je ne puis me faire à cette idée que mon sort dépend de ce qu'on dira ou de ce qu'on ne dira pas, du moment que je ne suis coupable de rien. Cela, pour moi, est éclatant comme le jour.

Egayé, Marc eut un bon rire. Il partageait maintenant cette absolue confiance. Et, après avoir causé un instant, il s'en allait, lorsqu'il rentra pour demander :

— Et le beau Mauraisin, a-t-il fini par venir te voir?

— Non, pas encore.

— Alors, mon camarade, c'est qu'il a voulu connaître

auparavant l'opinion de tout Maillebois. Je l'avais aperçu ce matin avec le père Crabot, puis avec mademoiselle Rouzaire. Et voilà que, pendant mes courses de cette après-midi, je crois bien l'avoir de nouveau rencontré, à deux reprises, comme il se glissait furtivement dans la ruelle des Capucins et comme il se rendait ensuite chez le maire... Il fait son enquête, pour ne pas avoir le regret de n'être pas avec les plus forts.

Simon, d'un tel calme jusque-là, eut un mouvement d'inquiétude, car il avait gardé timidement le respect et la crainte de ses supérieurs. Dans toute cette catastrophe, son seul souci était le gros scandale possible, qui pouvait lui coûter sa place, ou du moins le faire mal noter. Et il allait confesser cette appréhension, lorsque, justement, Mauraisin se présenta, d'un air froid et soucieux. Enfin, il se risquait.

— Oui, monsieur Simon, je suis accouru, à cause de cette horrible histoire. Je suis désespéré, pour l'école, pour vous tous et pour nous-mêmes. C'est très grave, très grave, très grave.

Et, dans sa petite taille, l'inspecteur primaire se redressait, en laissant tomber les mots avec une sévérité croissante. Il avait donné une poignée de main sèche à Marc, qu'il savait très aimé de son supérieur, l'inspecteur d'académie Le Barazer. Mais il le regardait de biais, à travers son éternel binocle, comme pour l'inviter à se retirer. Marc ne put rester davantage, très ennuyé de laisser Simon, qu'il voyait pâlir devant cet homme dont il dépendait, lui qui montrait tant de courage depuis le matin. Et il finit par rentrer chez lui, sous cette mauvaise impression nouvelle, la défaveur de ce Mauraisin, dans lequel il flairait un traître.

La soirée fut très paisible chez ces dames. Ni madame Duparque, ni madame Berthereau ne reparlèrent du crime; et la petite maison se rendormait dans sa paix

morte, comme si rien de la rue tragique n'y fût jamais entré. Marc crut donc prudent de n'en pas souffler mot non plus, muet sur l'emploi si mouvementé de son après-midi. Le soir, en se couchant, il se contenta de dire à sa femme qu'il était absolument rassuré sur le sort de son ami Simon. Geneviève s'en montra heureuse, et ils causèrent assez tard, car ils n'étaient plus jamais seuls, comme étrangers, dans cette maison où ils ne pouvaient parler librement. Leur sommeil, aux bras l'un de l'autre, fut délicieux, en une reprise de leur être tout entier. Mais, le matin, Marc eut le douloureux étonnement de trouver dans « le Petit Beaumontais » un article abominable contre Simon. Il se rappelait la note de la veille, si sympathique, comblant l'instituteur d'éloges; et, voilà qu'un jour avait suffi, le revirement était complet, le juif se trouvait sauvagement sacrifié, accusé nettement du crime ignoble, avec une extraordinaire perfidie d'hypothèses et d'interprétations fausses. Que s'était-il donc passé, quelle influence puissante avait agi, d'où venait cet article empoisonné, si soigneusement construit pour condamner à jamais le juif dans l'ignorance populaire, avide de mensonge? Un tel mélodrame, aux mystérieuses complications, aux invraisemblances extraordinaires de conte bleu, allait être, il le sentit bien, la légende devenue réalité, la vérité certaine dont les gens ne voudraient plus démordre. Et il eut encore, lorsqu'il l'eut achevé, cette sensation d'un sourd travail dans l'ombre, de la besogne immense que des forces mystérieuses faisaient depuis la veille, afin de perdre l'innocent et de sauver ainsi le coupable inconnu.

Cependant, aucun événement nouveau ne s'était produit, les magistrats n'avaient pas reparu, il n'y avait toujours là que les gendarmes gardant la chambre du crime, où le pauvre petit corps attendait d'être enseveli. La veille, l'autopsie n'avait fait que confirmer la brutalité du viol,

avec des détails immondes. Zéphirin était mort étranglé, ainsi que l'indiquaient, à son cou, les dix doigts frénétiques marqués en trous violâtres. Et les obsèques venaient d'être fixées à l'après-midi, on faisait des préparatifs pour leur donner une solennité vengeresse, les autorités y assisteraient, disait-on, ainsi que tous les petits camarades, l'école des Frères au grand complet.

Marc, repris de souci, passa donc une matinée mauvaise. Il ne retourna pas tout de suite chez Simon, se proposant d'y aller seulement le soir, après le convoi. Il se contenta de se promener au travers de Maillebois, qu'il trouva comme assoupi, gorgé d'horreurs, dans l'attente du prochain spectacle. Et il s'était un peu remis, il achevait de déjeuner avec ces dames, égayé par le babil de sa petite Louise, très en fête ce jour-là, lorsque la servante Pélagie, qui apportait le dessert, une belle tarte aux prunes, ne put se tenir de dire sa grosse joie.

— Vous savez, madame, on est en train de l'arrêter, ce brigand de juif... Enfin, ce n'est pas malheureux !

Très pâle, Marc demanda :

— On arrête Simon, comment le savez-vous?

— Mais toute la rue le dit, monsieur. Le boucher d'en face vient de courir, pour voir.

Marc jeta sa serviette, se leva et sortit, sans toucher à la tarte. Ces dames restèrent suffoquées, blessées d'un tel manque de savoir-vivre. Geneviève elle-même parut mécontente.

— Il devient fou, dit sèchement madame Duparque. Ah ! ma chère petite, je t'avais bien prévenue. Où il n'y a pas de religion, il n'y a pas de bonheur possible.

En effet, dans la rue, Marc vit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Tous les marchands étaient sur leurs portes, des gens galopaient, on entendait des exclamations, un flot montant de cris et de huées. Et il se hâtait, il prenait la rue Courte, quand il aperçut les

dames Milhomme, avec leurs enfants, au seuil de la papeterie, très intéressées elles aussi par le grand événement. Tout de suite il songea qu'il y avait là un bon témoignage, dont il fallait s'assurer.

— C'est donc vrai, leur demanda-t-il, on arrête monsieur Simon ?

— Mais oui, monsieur Froment, répondit madame Alexandre de son air doux. Nous venons de voir passer le commissaire.

— Et vous savez, dit à son tour madame Edouard, en le regardant nettement en face, sans attendre la question qu'elle lisait déjà dans ses yeux, vous savez, ce prétendu modèle d'écriture, il est bien certain que Victor ne l'a jamais eu entre les mains. Je l'ai interrogé, je suis convaincue qu'il ne ment pas.

L'enfant leva son menton carré, ses gros yeux de tranquille impudence.

— Non, bien sûr que je ne mens pas.

Surpris, le cœur glacé d'un grand froid, Marc s'était tourné vers madame Alexandre.

— Alors, madame, que disait donc votre fils ? Il avait vu ce modèle entre les mains de son cousin, il l'affirmait.

L'air troublé, la mère ne répondit pas immédiatement. Son petit Sébastien, si tendre, s'était réfugié dans ses jupes, comme pour y cacher son visage ; et, d'une main frémissante et machinale, elle lui caressait les cheveux, elle semblait lui envelopper la tête d'une protection inquiète.

— Sans doute, monsieur Froment, il l'avait vu, il croyait l'avoir vu. Mais à présent il n'en est plus très sûr, il craint de se tromper. Alors, vous comprenez, il n'y a plus rien à dire.

Ne voulant pas insister auprès des deux femmes, Marc s'adressa directement au petit garçon.

— C'est bien vrai, ça, que tu n'as pas vu le modèle ? Un

mensonge, mon enfant, il n'y a rien de si vilain au monde.

Sébastien, sans répondre, enfonça davantage sa face dans les jupes de sa mère, et il éclata en gros sanglots. C'était évident, madame Edouard avait imposé sa volonté de bonne commerçante, qui craignait de perdre l'une ou l'autre de ses deux clientèles, si elle prenait parti. Elle devenait de roc, on n'en tirerait plus rien. Pourtant, elle daigna donner discrètement ses raisons.

— Mon Dieu! monsieur Froment, nous ne sommes contre personne, nous autres, qui avons besoin de tout le monde, à cause de notre commerce... Seulement, il faut bien le dire, toutes les apparences accusent monsieur Simon. Ainsi ce train, qu'il dit avoir manqué, ce billet de retour qu'il aurait jeté dans la gare, cette rentrée à pied, ce voyage de six kilomètres, sans que personne l'ait vu. Puis, vous savez, mademoiselle Rouzaire a parfaitement entendu du bruit, vers onze heures moins vingt, lorsque lui prétend n'être rentré qu'une heure plus tard. Expliquez-moi encore comment il se fait que monsieur Mignot ait dû l'aller réveiller, à près de huit heures, lui qui d'habitude se lève de si grand matin... Enfin, il se justifiera peut-être, espérons-le pour lui.

Marc l'arrêta d'un geste. Elle récitait là ce qu'il venait de lire dans « le Petit Beaumontais », il en était épouvanté. D'un regard, il enveloppa les deux femmes, l'une d'une inconscience têtue, l'autre toute tremblante, pris lui-même d'un frisson, devant leur brusque mensonge, dont les conséquences pouvaient être si graves. Et il les quitta, il courut chez Simon.

Une voiture fermée stationnait à la porte, que gardaient deux agents. La consigne était sévère, pourtant Marc finit par entrer. Pendant que deux autres agents surveillaient Simon, dans la salle même de l'école, le commis-

saire de police, qui était venu avec un mandat d'amener signé du juge d'instruction Daix, procédait à une nouvelle perquisition minutieuse, au travers de toute la maison, en quête sans doute du fameux modèle d'écriture. Mais il ne trouvait rien, et Marc s'étant permis de demander à un des agents si une perquisition pareille avait été faite chez les Frères de la Doctrine chrétienne, celui-ci le regarda d'un air ahuri : une perquisition chez les bons Frères, pourquoi? D'ailleurs, Marc haussait déjà les épaules de sa naïveté, car on aurait pu certainement aller chez les Frères, il devait y avoir beau temps qu'ils avaient tout brûlé, tout détruit. Il se contenait pour ne pas crier sa révolte, l'impuissance où il se sentait à faire la vérité l'emplissait d'un véritable désespoir. Pendant une heure encore, il dut attendre dans le vestibule que le commissaire eût terminé ses recherches. Enfin, il put voir un instant Simon, comme les agents l'emmenaient. Madame Simon et ses deux enfants étaient également là, et elle se jeta en sanglotant au cou de son mari, pendant que le commissaire, un brave homme bourru, affectait d'avoir à donner les derniers ordres. Il y eut une scène déchirante.

Simon, brisé, livide, devant cet écroulement de sa carrière, s'efforçait de montrer un grand calme.

— Ne te chagrine donc pas, ma chérie. Ça ne peut être qu'une erreur, une abominable erreur. Tout va certainement s'expliquer, dès qu'on m'interrogera, et je vais te revenir bientôt.

Mais elle sanglotait plus violemment, son beau visage noyé, égaré, tandis qu'elle soulevait Joseph et Sarah, les pauvres petits, pour qu'il les baisât encore.

— Oui, oui, les chers enfants, aime-les bien, soigne-les bien, jusqu'à mon retour... Je t'en prie, ne pleure plus, tu vas m'ôter tout mon courage.

Il s'arrachait de son étreinte, lorsqu'il aperçut Marc, et

ses yeux s'éclairèrent d'une joie infinie. Vivement, il avait saisi la main que celui-ci lui tendait.

— Ah! mon camarade, merci! Préviens tout de suite mon frère David, et dis-lui bien que je suis innocent. Il cherchera partout, il trouvera le coupable, c'est à lui que je confie mon honneur et celui de mes enfants.

— Sois tranquille, répondit simplement Marc, étranglé par l'émotion, je l'aiderai.

Le commissaire revenait, mettant fin à la scène; et il fallut emmener madame Simon éperdue, au moment où Simon sortait, entre les deux agents de police. Alors, ce qui se passa fut monstrueux. Les obsèques du petit Zéphirin étaient fixées à trois heures, et l'on avait décidé l'arrestation pour une heure, de façon à éviter une coïncidence fâcheuse. Mais la perquisition s'était tellement prolongée, que la rencontre se produisit. Lorsque Simon parut, en haut du petit perron, la place était déjà pleine de curieux accourus pour voir le convoi, dans un élan de pitié fiévreuse et bavarde. Aussi cette foule, nourrie des contes du « Petit Beaumontais », encore secouée par l'horreur du crime, poussa-t-elle des cris, dès qu'elle aperçut l'instituteur, le juif maudit, le tueur de petits enfants, qui avait besoin pour ses maléfices de leur sang vierge, encore sanctifié par l'hostie. C'était la légende désormais indestructible, volant de bouche en bouche, affolant la cohue grondante et menaçante.

— A mort, à mort, l'assassin, le sacrilège!... A mort, à mort, le juif!

Glacé, plus pâle et plus rigide, Simon répondit, du haut des marches, par un cri qui ne devait plus cesser, sortir continuellement de ses lèvres, comme la voix même de sa conscience :

— Je suis innocent! je suis innocent!

Alors, ce fut de la rage, les huées montèrent en tem-

pête, une vague énorme déferla, pour s'emparer du misérable, le rouler, le déchirer.

— A mort, à mort, le juif!

Vivement, les agents avaient poussé Simon dans la voiture, et le cocher lançait son cheval au grand trot, pendant que lui, sans se lasser, criait toujours, dominant l'orage :

— Je suis innocent! je suis innocent! je suis innocent!

Derrière la voiture, tout le long de la Grand'Rue, la foule galopa, hurla plus fort. Et Marc, resté sur la place, étourdi, le cœur angoissé, songeait à la manifestation contraire, aux rumeurs indignées, aux explosions de révolte, qui avaient accueilli la fin de la distribution des prix, chez les Frères, l'avant-veille. Deux jours à peine avaient donc suffi pour retourner l'opinion, et il était terrifié de l'adresse incomparable, de la cruelle promptitude avec lesquelles avaient œuvré les mains mystérieuses, qui venaient d'amasser tant de ténèbres. Ses espoirs avaient croulé, il sentait la vérité obscurcie, vaincue, en péril de mort. Jamais encore il n'avait éprouvé une détresse pareille.

Mais le cortège se formait, pour les obsèques du petit Zéphirin. Et Marc vit que mademoiselle Rouzaire, qui amenait les fillettes de sa classe, avait assisté au calvaire de Simon, sans un geste de sympathie, l'air confit en sa dévotion officielle. Mignot, entouré de quelques-uns des élèves, n'était pas venu non plus serrer la main de son directeur, la mine maussade et gênée, souffrant sans doute de la lutte entre son bon cœur et son intérêt. Enfin, le cortège défila, se dirigea vers l'église Saint-Martin, au milieu d'une pompe extraordinaire. Là encore on sentait avec quel soin des mains savantes avaient tout organisé, pour attendrir la population, exalter sa pitié et son besoin de vengeance. D'abord, autour du

petit cercueil, se trouvaient les camarades de Zéphirin, ayant fait récemment, en même temps que lui, leur première communion. Puis, c'était le maire Darras, accompagné des autorités, qui conduisait le deuil. Ensuite, les élèves des Frères défilaient au grand complet, ayant à leur tête le frère Fulgence, suivi de ses trois aides, les frères Isidore, Lazarus et Gorgias. On remarqua beaucoup l'importance du frère Fulgence, allant, venant, commandant, poussant son agitation jusqu'à s'occuper des fillettes de mademoiselle Rouzaire, comme si elles eussent été sous ses ordres. Et il y avait encore des capucins, avec leur supérieur, le père Théodose, des jésuites venus du collège de Valmarie, avec le recteur, le père Crabot, des prêtres accourus de partout, une telle pluie de robes et de soutanes, que l'Eglise entière semblait avoir été mobilisée afin de s'assurer un triomphe, en réclamant comme sien ce pauvre petit corps, souillé et ensanglanté, mené en un si beau cortège. Des sanglots éclataient sur tout le passage, des voix furieuses crièrent:

— Mort aux juifs ! mort aux juifs !

Un dernier incident acheva de renseigner Marc, le cœur noyé d'amertume. Il aperçut dans la foule l'inspecteur primaire Mauraisin, venu sans doute de Beaumont, comme la veille, pour se faire une ligne de conduite. Et, au moment où le père Crabot passait, il vit très bien les deux hommes se sourire, échanger un discret salut, en gens qui se comprenaient et qui s'approuvaient. Toute la monstreuse iniquité, tissée dans l'ombre depuis deux jours, lui apparut sous le ciel clair, pendant que les cloches de Saint-Martin sonnaient, fêtant le pauvre petit mort, dont on allait exploiter la fin tragique.

Mais une main rude s'était posée sur l'épaule de Marc, une voix de rageuse ironie lui fit tourner la tête.

— Eh bien ! mon brave et innocent collègue, qu'est-ce que j'avais dit ? Voilà le sale juif convaincu d'avoir violé

et étranglé son neveu, et pendant qu'il roule vers la prison de Beaumont, voilà les bons Frères qui triomphent!

C'était l'instituteur Férou, le meurt-de-faim révolté, plus dégingandé encore, avec ses cheveux en désordre, sa longue tête osseuse, où ricanait sa bouche large.

— Comment les accuser, puisque le petit mort est à eux, à eux seuls, avec leur bon Dieu? Ah! sûrement, personne n'osera les accuser, maintenant que tout Maillebois les a vus l'enterrer en grande procession!... Le plus drôle, c'est le bourdonnement de cette mouche saugrenue, de cet imbécile frère Fulgence, qui se cogne à tout le monde. Trop de zèle! Et vous avez vu le père Crabot, avec son sourire si fin, derrière lequel il doit y avoir pas mal de sottise, malgré son renom d'habileté triomphante. Mais, rappelez-vous ce que je vous dis, le plus fort, le seul fort d'eux tous est certainement le père Philibin, qui prend des airs de grosse bête. Vous pouvez le chercher aujourd'hui, celui-là, il n'y a pas de danger qu'il soit venu. Le voilà terré dans l'ombre, et soyez certain qu'il y fait de la belle besogne... Ah! je ne sais pas qui est le coupable, aucun de ceux-ci sûrement, mais il est de la boutique, cela saute aux yeux, et ils bouleverseront la terre, plutôt que de le livrer!

Puis, voyant Marc hocher la tête, accablé et silencieux :

— Alors, vous comprenez, bonne occasion pour écraser la laïque. Un instituteur communal pédéraste et assassin, hein! quelle machine de guerre, comme on va nous régler notre compte, à nous tous, les sans-Dieu et les sans-patrie!... Mort aux vendus et aux traîtres! mort aux juifs!

Et il se perdit dans la foule, en agitant ses grands bras. Ainsi qu'il le disait, avec son outrance d'amère plaisanterie, il s'en moquait au fond, de finir sur un bûcher, revêtu d'une chemise soufrée, ou de crever de faim dans sa misérable école du Moreux.

Le soir, après un dîner muet, en compagnie de ces dames, dans la petite maison froide, lorsque Marc se retrouva au lit, avec Geneviève, celle-ci qui le voyait désespéré, le prit doucement, d'une étreinte d'amante, et se mit à fondre en larmes. Il en fut touché infiniment, car il avait senti, ce jour-là, entre eux, comme un ébranlement léger, un commencement de séparation. Il la serra sur son cœur, ils pleurèrent ensemble, longtemps, sans parler.

Puis, d'une voix un peu hésitante, elle finit par dire :

— Ecoute, mon bon Marc, je crois que nous ferions bien de ne pas rester davantage chez grand'mère. Nous partirions demain.

Très surpris, il la questionna.

— Est-ce qu'elle aurait assez de nous? est-ce que tu es chargée de me prévenir?

— Oh! non, non!... Au contraire, ça désolerait maman. Il faudrait inventer un prétexte, nous faire envoyer une dépêche.

— Eh bien! alors, pourquoi ne point passer ici notre mois entier, comme d'habitude? Sans doute, il y a quelques froissements, mais je ne me plains pas.

Geneviève demeura un instant gênée, n'osa confesser sa sourde inquiétude, de s'être sentie détachée un peu de son mari, tout un soir, dans l'air d'hostilité dévote où la faisait vivre sa grand'mère. Il lui avait semblé que ses idées et ses sentiments de jeune fille lui revenaient, la heurtaient contre sa vie actuelle d'épouse et de mère. Mais c'était là un frisson à peine, et elle redevint gaie et confiante, sous les caresses de Marc. Près d'elle, dans le berceau, elle entendait le doux souffle régulier de sa petite Louise.

— Tu as raison, restons ici, et fais ton devoir comme tu l'entendras. Nous nous aimons trop pour ne pas être heureux toujours.

III

Et, dès lors, ce fut réglé, on ne parla plus de l'affaire Simon, dans la petite maison de ces dames. On y évitait jusqu'à la moindre allusion pour éviter de pénibles querelles. Aux repas, on causait simplement du beau temps, comme à mille lieues de Maillebois, où soufflait une passion de plus en plus furieuse, une tempête de discussions telle, que de vieux amis de trente ans et des familles même se fâchaient, en arrivaient aux menaces et aux coups. Et Marc, si désintéressé, si muet chez les parentes de Geneviève, était au dehors un des plus ardents, l'héroïque ouvrier de la vérité et de la justice.

Le soir de l'arrestation de Simon, il avait décidé la femme de celui-ci à se réfugier, avec ses enfants, près de son père et de sa mère, les Lehmann, les petits tailleurs qui habitaient une étroite maison noire de la rue du Trou. On était en vacance, l'école se trouvait fermée, et d'ailleurs l'instituteur adjoint Mignot restait, pour garder le bâtiment, tout entier à ses pêches matinales dans la Verpille, la rivière voisine. Mademoiselle Rouzaire elle-même, cette année-là, avait renoncé à son voyage habituel chez une tante éloignée, voulant être de l'affaire, où son témoignage devait avoir tant d'importance. Et madame Simon, laissant les meubles, pour qu'on ne crût pas à une fuite éperdue, à un aveu du crime, sans espoir de retour, avait donc emmené Joseph et Sarah, rue du Trou, avec une seule malle, comme si elle était allée

simplement en villégiature chez ses parents, pour quelques semaines.

Dès lors, il ne se passa guère de jour sans que Marc rendît visite aux Lehmann. La rue du Trou, qui donnait dans la rue Plaisir, était une des plus sordides du quartier pauvre, et la maison, à un étage, se composait seulement, au rez-de-chaussée, d'une boutique obscure, d'une arrière-boutique plus obscure encore, puis, au-dessus, de trois chambres, où l'on montait par un escalier noir, sans compter en haut le vaste grenier, la seule pièce où descendait parfois un rayon de soleil. L'arrière-boutique, d'une humidité verdâtre de cave, servait à la fois de cuisine et de salle à manger. Rachel reprit sa chambre morne de jeune fille, et le vieux ménage dut se contenter d'une seule pièce, pour abandonner la troisième aux deux enfants, qui avaient heureusement le grand grenier à eux, une gaie et vaste salle de récréation. Et c'était pour Marc un continuel sujet de surprise qu'une adorable femme comme Rachel, d'une beauté si rare, eût poussé dans un tel cloaque, de parents besogneux, sous l'écrasement d'un long atavisme d'inquiète misère. A cinquante-cinq ans, le père Lehmann était le juif classique, petit et chafouin, au grand nez, aux yeux clignotants, la bouche perdue au fond d'une épaisse barbe grise. Le métier l'avait déjeté, une épaule plus haute que l'autre, ajoutant à son attitude humble comme une continuelle gêne anxieuse. Sa femme, qui tirait l'aiguille avec lui du matin au soir, se perdait dans son ombre, encore plus effacée d'humilité et de sourde angoisse. Tous deux menaient une petite existence difficile, la vie gagnée à grand'peine par un travail acharné, grâce à une clientèle lentement acquise, les rares israélites à leur aise de la contrée, quelques chrétiens désireux de bon marché. L'or de la France dont se gorgeait la Juiverie, à en croire les antisémites, ne s'entassait certainement pas là, et une

grande pitié serrait le cœur, devant ces deux vieilles gens, si las et si pauvres, toujours tremblants qu'on ne vînt leur retirer de la bouche le pain si chèrement payé.

Mais, chez les Lehmann, Marc fit la connaissance de David, le frère de Simon. Il venait d'accourir, appelé par dépêche, dès le soir de l'arrestation. L'aîné de trois ans, il était plus grand, plus fort que son frère, avec une face pleine, au ferme dessin, aux yeux clairs et énergiques. Après la mort de leur père, le petit horloger de Beaumont ruiné par un procès, et pendant que son cadet Simon entrait à l'Ecole normale, David s'était engagé, avait servi douze ans. Puis, lieutenant déjà, au moment de passer capitaine, après des luttes, des amertumes sans nombre, il avait donné sa démission, ne trouvant plus le courage de résister aux avanies que sa qualité de juif lui attirait de la part de ses camarades et de ses chefs. Il y avait cinq ans de cela, Simon allait épouser Rachel Lehmann, dans un coup de passion pour sa beauté, et David, resté garçon, homme d'initiative et d'énergie, s'était avisé d'une entreprise, d'une exploitation à laquelle personne ne songeait, de vastes carrières de sable et de cailloux, jusque-là inutilisées. Elles se trouvaient sur le domaine de la Désirade, qui appartenait encore au banquier milliardaire, le baron Nathan, lequel voulut bien passer, à bas prix, un bail de trente années, avec un coreligionnaire, dont l'activité, le net esprit travailleur le séduisirent. Et c'était ainsi que David était en train de réaliser une fortune, ayant déjà gagné une centaine de mille francs en trois années, se trouvant à la tête d'une grosse affaire qui lui prenait toutes ses heures.

Cependant, il n'hésita pas, lâcha tout, confia l'entreprise à un contremaître en qui il avait confiance. Et, dès sa première conversation avec Marc, sa conviction de l'innocence de son frère fut absolue. Il n'en avait d'ailleurs pas douté un instant, devant l'impossi-

bilité matérielle d'un tel acte commis par un tel homme, l'homme qu'il connaissait le mieux au monde, un autre lui-même. Il y avait là, pour lui, une certitude, comme la certitude de la lumière, au plein soleil de midi. Mais, malgré sa calme bravoure, il montrait une grande prudence, née du besoin de ne pas nuire à son frère et de la sensation où il était de leur impopularité de juifs. Aussi, lorsque Marc lui dit passionnément son soupçon, la culpabilité nécessaire, certaine d'un des Frères de la Doctrine chrétienne, s'efforça-t-il de le calmer, d'accord avec lui au fond, mais désireux qu'on n'abandonnât pas la piste du rôdeur, de l'assassin de hasard entré et sorti par la fenêtre. Il craignait d'exciter davantage l'opinion par une accusation sans preuve, il prévoyait les toutes-puissances coalisées contre lesquelles il se briserait, s'il n'avait en main le fait décisif. Et, en attendant, afin que Simon bénéficiât du doute dans l'esprit de ses juges, pourquoi ne pas reprendre l'hypothèse de ce rôdeur, que tout le monde avait admise, au moment de la découverte du crime? C'était une base d'opérations provisoire excellente, les Frères se trouvant trop avertis, trop soutenus, pour qu'une campagne contre eux ne tournât pas contre l'accusé.

David avait enfin pu voir Simon en présence du juge d'instruction Daix, et tous deux s'étaient senti le même cœur, la même volonté âpre et forte, dans la longue étreinte échangée. Il l'avait revu ensuite à la prison, et les nouvelles qu'il apportait de lui chez les Lehmann étaient toujours les mêmes, un grand désespoir, un continuel et inquiétant travail cérébral pour déchiffrer l'énigme, une extraordinaire énergie à défendre son honneur et celui de ses enfants. Lorsque David racontait sa visite, en présence de Marc, dans la petite boutique obscure, celui-ci était profondément ému des larmes muettes de madame Simon, si belle et si douloureuse,

en son abandon de femme tendre, foudroyée par le destin. Les Lehmann, eux aussi, ne trouvaient que des soupirs, un désespoir éperdu de pauvres gens, résignés sous le mépris. Ils continuaient de tirer l'aiguille, convaincus également de l'innocence de leur gendre, mais n'osant même la proclamer tout haut devant leur clientèle, dans la terreur d'aggraver son cas et de perdre leur pain. Le pis était que l'effervescence grandissait à Maillebois et qu'une bande de braillards, un soir, était venue briser les vitres de la boutique. Il avait fallu vivement mettre les volets. De petites affiches manuscrites donnaient rendez-vous aux patriotes pour faire flamber la maison. Et, pendant quelques jours, un dimanche surtout, à la sortie d'une solennité religieuse, chez les Capucins, la passion antisémite devint telle, que le maire Darras dut demander de la police à Beaumont, jugeant nécessaire de faire garder la rue du Trou, afin d'empêcher quelque saccage.

D'heure en heure, l'affaire déviait, s'empoisonnait, se changeait en un champ de bataille social où les partis allaient s'égorger. Sans doute, des ordres avaient été donnés au juge Daix pour qu'il menât rondement l'instruction. En moins d'un mois, il convoqua, interrogea tous les témoins, Mignot, mademoiselle Rouzaire, le père Philibin, le frère Fulgence, des enfants de l'école, des employés de chemin de fer. Le frère Fulgence, avec son exubérance ordinaire, tint à ce que ses trois adjoints, les frères Isidore, Lazarus et Gorgias, fussent aussi interrogés; et il exigea même qu'on pratiquât une perquisition dans son école, au sujet du modèle d'écriture: naturellement, on ne trouva rien. Mais Daix crut devoir surtout procéder à une minutieuse enquête sur le rôdeur qui aurait pu, la nuit du mercredi au jeudi, s'introduire près de la victime. Dans chacun de ses interrogatoires, Simon n'avait cessé de jeter son cri d'innocence, disant

simplement au juge de chercher le coupable. Et celui-ci venait de lancer sur les routes toute la gendarmerie du département, on avait arrêté, puis relâché une cinquantaine de chemineaux, sans arriver à tenir la moindre piste raisonnable. Un colporteur était même resté trois jours sous les verrous, inutilement. De sorte que Daix, forcé d'écarter l'hypothèse du rôdeur, ne se retrouvait toujours que devant le modèle d'écriture, l'unique pièce du procès, sur laquelle il lui faudrait bâtir toute son accusation. Aussi le calme avait-il fini par se faire dans l'esprit de Marc et de David, car il leur semblait impossible qu'une accusation sérieuse pût être basée sur cette pièce, d'une importance si discutable. Comme le répétait David, on n'avait pas trouvé le rôdeur, mais l'hypothèse de son existence, le doute, n'en existait pas moins. Et, si l'on ajoutait à cela le manque de preuves contre Simon, les invraisemblances morales, son continuel cri d'innocence, comment croire qu'un juge d'instruction de quelque conscience pût conclure à la culpabilité? Un non-lieu était certain, ils y comptèrent bientôt formellement.

Cependant, certains jours, Marc et David, qui agissaient fraternellement ensemble, perdaient un peu de leur belle confiance. De mauvais bruits leur arrivaient, depuis que le non-lieu paraissait devoir s'imposer, comme un simple acte de bon sens. Un innocent condamné, c'était le vrai coupable pour toujours à l'abri. Et la congrégation s'agitait désespérément. On avait vu le père Crabot multiplier ses visites mondaines à Beaumont, dîner dans l'administration et dans la magistrature, jusque dans l'université. Enfin, de partout, la bataille s'enrageait, à mesure que le juif semblait avoir plus de chances d'être relâché. Et ce fut alors que David eut l'idée d'intéresser au cas de son frère le baron Nathan, le grand banquier, l'ancien propriétaire de la Désirade.

Justement, il venait d'apprendre que le baron se trouvait en villégiature chez sa fille, la comtesse de Sangleboeuf, qui avait apporté en dot à son mari ce royal domaine de la Désirade, agrémenté de dix millions. De sorte que, par une belle après-midi d'août, David emmena Marc, qui connaissait aussi le baron, faire une délicieuse promenade à pied, car le domaine se trouvait à deux kilomètres au plus de Maillebois.

Le comte Hector de Sangleboeuf, le dernier des Sangleboeuf dont un ancêtre fut écuyer de Saint-Louis, était à trente-six ans complètement ruiné, après avoir achevé lui-même les débris de la fortune mangée par son père. Ancien cuirassier, ayant démissionné, las de la vie de garnison, il vivait avec la marquise de Boise, son aînée de dix ans, veuve, et trop désireuse de son bien-être pour l'épouser, devant le désastreux avenir de leurs deux misères s'ajoutant l'une à l'autre. Et l'on contait comme quoi c'était elle qui avait eu l'ingénieuse idée de maquignonner son mariage avec Lia, la fille du banquier Nathan, une jeune personne de vingt-quatre ans, d'une beauté parfaite, toute ruisselante de ses millions. Nathan avait traité l'affaire en connaissance de cause, sans rien perdre de sa lucidité ordinaire, sachant très bien ce qu'il donnait et ce qu'il recevait en échange, ajoutant sa fille aux dix millions qui sortaient de sa caisse, pour avoir un gendre comte, d'une très vieille et authentique noblesse, ce qui lui ouvrait un monde fermé jusque-là. Lui-même venait d'être fait baron, il s'évadait enfin du ghetto séculaire, de l'universel mépris dont le frisson le hantait. Marchand d'argent, ayant entassé l'or dans ses caves, il n'avait plus que le furieux besoin d'être, comme les autres marchands d'argent catholiques, aussi âpres, un jouisseur d'orgueil et de domination, un prince de la fortune, salué, honoré, adoré, surtout délivré de la crainte obsédante des coups de pied et des crachats. Aussi triom-

phait-il maintenant, s'installant chez son gendre, à la Désirade, tirant de sa fille, la comtesse, tout un bénéfice de haute considération, si peu juif désormais, qu'il s'était enrôlé parmi les plus farouches antisémites, devenu en outre royaliste fervent, patriote et sauveur de la France. Et la marquise de Boise, fine et souriante, devait le modérer, ayant de son côté tiré de l'affaire, mûrement discutée et réalisée, tout le profit qu'elle en attendait pour son ami Hector de Sangleboeuf et pour elle-même.

Le mariage n'avait d'ailleurs rien changé à la situation, il n'y avait eu que la belle Lia de plus dans le ménage déjà vieux de la marquise et du comte. Celle-ci, belle encore, d'une beauté blonde qui se mûrissait, n'était sans doute pas jalouse, au sens étroit du mot, trop intelligente pour ne pas faire entrer les jouissances dorées de la vie dans le bonheur des longues liaisons paisibles. D'ailleurs, elle connaissait Lia, ce marbre admirable, cette idole d'égoïsme borné, simplement heureuse d'être mise au fond d'un sanctuaire, où l'entourage l'adorait, sans la fatiguer trop. Elle ne lisait même pas, lasse tout de suite. Elle passait très bien les journées assise, au milieu des égards, occupée de sa seule personne. Sans doute elle n'ignora pas longtemps la vraie situation de la marquise auprès de son mari; mais elle écarta la fatigue d'une préoccupation pénible, elle finit même par ne plus pouvoir se passer de cette amie, qui l'entourait de caresses, se récriait d'une continuelle admiration, lui prodiguait les mots tendres, ma chatte, ma belle mignonne, mon cher trésor. Et jamais amitié ne fut plus touchante, la marquise eut bientôt sa chambre et son couvert à la Désirade. Puis, elle trouva une autre idée de génie, elle entreprit de convertir Lia à la religion catholique. Cette dernière fut d'abord terrifiée, redoutant qu'on ne la bousculât d'exercices et de pratiques. Mais, dès qu'on eut mis

le père Crabot dans l'affaire, il aplanit les voies trop rudes, avec sa bonne grâce mondaine. Et ce fut encore le père, le baron Nathan, qui décida sa fille par son enthousiasme pour l'idée de la marquise, comme s'il espérait se débarbouiller un peu lui-même de sa juiverie honteuse dans les eaux de ce baptême. La cérémonie bouleversa la haute société de Beaumont, on en parlait toujours comme d'un grand triomphe de l'Eglise.

Enfin, la marquise de Boise, maternelle, qui dirigeait Hector de Sanglebœuf comme son grand enfant, peu intelligent et docile, l'avait fait nommer député de Beaumont, grâce au vaste domaine et aux millions que sa femme lui avait apportés. Elle exigea même ensuite qu'il se mît du petit groupe des réactionnaires opportunistes, ralliés à la république, espérant le pousser un jour à quelque haute situation ; et l'aventure amusante, ce fut alors que le baron Nathan, le juif, à peine libéré de l'infâmie ancestrale, devenu royaliste intransigeant, se trouva beaucoup plus royaliste que son gendre, malgré le Sanglebœuf de jadis, l'écuyer de Saint-Louis. Il triomphait de sa fille baptisée, il lui avait choisi son nouveau prénom, Marie, et il ne la nommait plus que Marie, avec une sorte d'affectation dévote. Il triomphait aussi de son gendre député, rêvant sans doute d'user de lui, goûtant du reste un plaisir désintéressé dans cette maison mondaine, désormais emplie de prêtres, et où il n'était question que des œuvres pieuses auxquelles la marquise de Boise associait maintenant Marie, dans leur bonne entente devenue plus étroite et plus tendre.

Lorsque David et Marc, que le concierge laissa passer, se trouvèrent dans le parc de la Désirade, ils ralentirent le pas, jouissant de la splendide journée d'août, émerveillés de la beauté des grands arbres, de la douceur infinie des pelouses, de la fraîcheur délicieuse des eaux. C'était une royale demeure, des trouées enchantées de verdure, au

fond desquelles, de partout, on apercevait le château, un somptueux château Renaissance, pareil à une dentelle de pierre rose sur le bleu du ciel. Et, devant ce paradis des millions juifs, devant l'éclat de cette fortune que le juif Nathan, le marchand d'or, avait gagnée dans son commerce, un souvenir invincible revint à l'esprit de Marc, celui de la petite boutique noire de la rue du Trou, de la triste masure, sans soleil et sans air, où le juif Lehmann tirait l'aiguille depuis trente ans, en arrivant tout juste à manger du pain. Que d'autres juifs plus misérables encore crevaient de faim dans des cloaques immondes! Ils étaient l'immense majorité, et tout l'imbécile mensonge de l'antisémitisme apparaissait, cette proscription en masse d'une race, accusée d'accaparement universel, lorsqu'elle comptait tant d'ouvriers pauvres, tant de victimes sociales écrasées sous les toutes-puissances de l'argent, qu'elles fussent juives ou catholiques. Dès qu'un juif devenait un des princes du capital, il achetait un titre de baron, mariait sa fille à un comte de vieille souche, affectait de se montrer plus royaliste que le roi, et finissait par être le renégat, l'antisémite farouche, reniant et égorgeant les siens. Il n'y avait pas de question juive, il n'y avait que la question de l'argent entassé, empoisonneur et pourrisseur.

Comme David et Marc débouchèrent devant le château, ils aperçurent, sous un grand chêne, le baron Nathan avec sa fille et son gendre, en compagnie de la marquise de Boise et d'un religieux, dans lequel ils reconnurent le père Crabot en personne. Il y avait eu un déjeuner intime, on avait invité en bon voisin le recteur du collège de Valmarie, les deux domaines n'étant guère qu'à trois kilomètres l'un de l'autre; et, sans doute, au dessert, on avait causé de quelque affaire grave. Puis, on était venu là, sous ce chêne, jouir de la belle après-midi, assis sur des chaises de jardin, près d'une vasque de marbre, où

tombait le perpétuel cristal d'une source qu'une Nymphe galante y versait de son urne.

Tout de suite, en reconnaissant les visiteurs, qui, discrètement, s'étaient arrêtés à quelque distance, le baron s'avança, les prit à part, les fit même s'asseoir sur d'autres sièges, rangés là, de l'autre côté du bassin. Petit, un peu voûté, complètement chauve dès cinquante ans, avec un visage jaune, au nez épais, aux yeux noirs. des yeux de proie enfoncés sous de profondes arcades sourcilières, il avait pris une expression de sympathie chagrine, comme pour recevoir des gens en grand deuil, pleurant un parent. Du reste, la visite ne le surprenait pas, il devait l'attendre.

— Ah ! mon pauvre David, que je vous plains! J'ai bien songé à vous, depuis le malheur... Vous savez toute l'estime que j'ai pour votre intelligence d'homme entreprenant et pour votre activité au travail... Mais quelle affaire, quelle abominable affaire votre frère Simon vous a mise là sur le dos! Il vous compromet, il vous ruine, mon pauvre David !

Et, dans un élan de désespoir sincère, il leva ses mains frémissantes, il ajouta, comme s'il tremblait de voir recommencer les persécutions anciennes :

— Il nous compromet tous, le malheureux!

Alors, David, avec sa bravoure calme, plaida la cause de son frère, dit la conviction absolue où il était de son innocence, donna les preuves morales et matérielles selon lui irréfutables, tandis que Nathan hochait la tête d'un petit mouvement sec.

— Oui, oui, c'est bien naturel, vous le croyez innocent, je veux moi-même le croire encore. Malheureusement, ce n'est pas moi qu'il faut convaincre, c'est la justice, et c'est aussi ce peuple déchaîné, qui est capable de nous faire un mauvais parti à tous, si on ne le condamne pas... Non, voyez-vous, jamais je ne pardonnerai à

votre frère de nous avoir mis une pareille affaire sur le dos !

Puis, lorsque David lui expliqua qu'il était pourtant venu à lui, si puissant, en comptant sur son aide pour faire éclater la vérité, il devint plus froid, il écouta d'un visage muet, qui se fermait peu à peu.

— Monsieur le baron, vous vous êtes toujours montré si bon pour moi... Alors, comme autrefois vous invitiez ici les magistrats de Beaumont, j'ai pensé que vous pourriez me renseigner. Vous connaissez, entre autres, monsieur Daix, le juge d'instruction chargé de l'affaire, qui va, je l'espère bien, signer une ordonnance de non-lieu. Et peut-être avez-vous des nouvelles à ce sujet, sans compter que, si l'ordonnance n'est pas encore rendue, un mot de vous pourrait être précieux.

— Mais non ! mais non ! se récria Nathan, je ne sais rien, je ne veux rien savoir !... Moi, je n'ai aucune attache officielle, aucune influence ; et puis, ma qualité de coreligionnaire me paralyse, je me compromettrais, sans vous servir... Attendez, je vais appeler mon gendre.

Silencieux, Marc se contentait d'écouter, n'étant venu que pour appuyer la démarche de David, à titre d'instituteur, collègue de Simon. Et il regardait aussi, sous le chêne voisin, ces dames, la comtesse Marie, comme on nommait la belle Lia, et la marquise de Boise, assises toutes deux, ayant entre elles le père Crabot, installé dans un fauteuil rustique, tandis que le comte Hector de Sangleboeuf, resté debout, achevait de mâchonner un cigare. La marquise, fine et jolie encore sous ses cheveux blonds pâlissants, qu'elle poudrait, s'inquiétait beaucoup d'un rayon de soleil, qui effleurait la nuque de la comtesse ; et celle-ci, dans sa beauté brune, paresseuse et superbe, avait beau la rassurer, lui jurer qu'elle n'en souffrait pas : elle finit par l'obliger à changer de place avec elle, en la comblant des petits noms de tendresse

ordinaires, mon chat, mon bijou, mon trésor. Très à l'aise, de son air de directeur tolérant, le père Crabot leur souriait à l'une et à l'autre. Et, dans la vasque de marbre, l'eau cristalline que la Nymphe galante versait de son urne, semblait filer une éternelle note de flûte.

A l'appel de son beau-père, Sanglebœuf s'avança lentement. Roux, avec un grand corps, une face pleine et colorée, il avait, sous son front étroit, aux durs cheveux ras, de gros yeux d'un bleu trouble, un nez petit et mou, une grande bouche vorace, cachée à demi sous les épaisses moustaches. Dès que le baron lui eut expliqué l'aide que David venait leur demander, il se fâcha, se montra brutal, tout en affectant une sorte de rondeur militaire.

— Me mêler de cette histoire, ah! non, par exemple!.... Vous m'excuserez, monsieur, si j'emploie mon crédit de député à des affaires plus claires et plus propres. Sans doute, je veux croire que vous êtes, vous, un honnête garçon. Mais, vraiment, vous aurez de la peine à défendre votre frère... Puis, enfin, comme le disent tous ceux qui sont de votre côté, nous sommes l'ennemi. Pourquoi vous adressez-vous à nous ?

Il regardait Marc, de ses gros yeux troubles courroucés, et il déblatéra contre les sans-Dieu, les sans-patrie, les insulteurs de l'armée. Trop jeune pour s'être battu en 70, il n'avait servi que dans les garnisons, sans jamais faire de campagne. Mais il n'en était pas moins resté cuirassier jusqu'aux moelles, selon une de ses expressions. Et il se vantait d'avoir mis à son chevet deux emblèmes, toute sa religion, le crucifix et le drapeau, son drapeau, pour lequel il n'était malheureusement pas mort.

— Voyez-vous, monsieur, quand vous aurez rétabli la croix dans les écoles, quand vos instituteurs feront des chrétiens au lieu de faire des citoyens, alors seulement vous pourrez compter sur nous, le jour où vous aurez un service à nous demander.

David, devenu pâle et froid, le laissait aller, sans même l'interrompre. Puis, tranquillement :

— Mais, monsieur, je ne vous demande rien. C'est à monsieur le baron que j'avais cru pouvoir m'adresser.

Alors, Nathan, voyant la scène devenir trop vive, intervint, emmena David et Marc, comme pour les reconduire un instant, dans le parc. Aux éclats de voix du comte, le père Crabot avait un instant levé la tête ; puis, il s'était remis à son aimable causerie mondaine, entre la comtesse et la marquise, deux de ses plus chères pénitentes. Et, Sanglebœuf les ayant rejoints, on entendit très bien leurs rires, leur triomphe, cette verte leçon qu'il se flattait d'avoir donnée à deux sales juifs, et dont s'égayaient ces dames et leur directeur.

— Que voulez-vous ? ils sont tous comme ça, déclara Nathan à David et à Marc, en baissant la voix, lorsqu'ils se furent éloignés d'une trentaine de pas. J'ai appelé mon gendre pour que vous jugiez par vous-mêmes dans quel esprit est le département, j'entends les hautes classes, députés, fonctionnaires, magistrats. Alors, comment pourrais-je vous être utile ? Personne ne m'écouterait.

Mais cette hypocrite bonhomie, où frissonnait la séculaire peur atavique, dut finir par lui paraître à lui-même peu brave.

— D'ailleurs, ils ont raison, je suis des leurs, la France avant tout, avec son passé glorieux et l'ensemble de ses solides traditions. Nous ne pouvons la livrer aux mains des francs-maçons et des cosmopolites... Et, tenez ! mon cher David, je ne vous laisserai pas partir sans vous donner un bon conseil. Lâchez carrément cette affaire, vous allez tout y perdre, un coulage à pic, un désastre. Votre frère se débrouillera tout seul, s'il est innocent.

Ce fut son dernier mot, il leur serra la main, s'en retourna d'un pas tranquille, tandis que, muets l'un et l'autre, ils sortaient du parc. Mais, dehors, sur la route,

ils se regardèrent, presque amusés, dans leur déconvenue, tant la scène leur apparaissait complète et typique.

— Mort aux juifs ! cria Marc, en se moquant.

— Ah! le sale juif! dit David du même ton d'amère plaisanterie. Il m'a tout bonnement conseillé de lâcher mon frère, et c'est lui qui n'hésiterait pas! Ce qu'il les a lâchés, et ce qu'il les lâchera, ses frères !... Décidément, ce n'est pas à la porte de mes fameux coreligionnaires tout-puissants que je dois frapper. La peur les rend trop lâches.

Cependant, après avoir mené rondement l'instruction, le juge Daix tardait à rendre son ordonnance. On le soupçonnait d'être en proie à une perplexité croissante, d'esprit professionnel très aigu, trop intelligent pour ne pas avoir flairé la vérité, mais d'autre part préoccupé de l'opinion publique et tyrannisé au logis par sa terrible femme. Madame Daix, encore une pénitente aimée du père Crabot, dévote, laide et coquette, était travaillée d'une âpre ambition, souffrant de la pauvreté de son ménage, rêvant Paris, les toilettes, le monde, grâce à quelque grosse affaire retentissante. Et elle la tenait, son affaire, elle répétait à son mari qu'il serait bien bête de ne pas saisir l'occasion, car s'il avait la naïveté de relâcher ce sale juif, ils finiraient certainement sur la paille. Mais Daix luttait, honnête encore, troublé pourtant, ne se pressant plus, dans le dernier espoir qu'un incident se produirait, qui lui permettrait de concilier son intérêt et son devoir. Et ces nouveaux retards semblaient du meilleur augure à Marc, très au courant de l'angoisse où se débattait le juge, mais optimiste, convaincu toujours que la vérité avait en elle une force irrésistible, à laquelle cédaient toutes les âmes.

Depuis l'affaire, souvent il allait, le matin, voir à Beaumont son vieil ami Salvan, le directeur de l'Ecole normale. Il le trouvait très renseigné, il puisait aussi dans

sa conversation beaucoup de foi et de courage. Et puis, ces bâtiments de l'Ecole normale, où il avait passé trois années d'enthousiaste apostolat, lui étaient restés chers. Tous ses souvenirs s'éveillaient, les leçons si nombreuses et si variées, les chambres dont on faisait le ménage soi-même, les récréations, les sorties aux heures des offices, ce qui permettait de se promener une heure en ville. L'Ecole s'élevait sur une petite place solitaire, à l'extrémité de la rue de la République; et, lorsqu'il arrivait au cabinet du directeur, ouvrant sur un étroit jardin, il pouvait se croire, en ce temps si calme des vacances, dans un refuge de paix et d'heureuse certitude.

Mais, un matin, comme Marc se présentait, il trouva Salvan irrité, désespéré, contre son habitude. D'abord, il dut attendre un instant dans l'antichambre; et il salua le visiteur qui sortit bientôt du cabinet, l'instituteur Doutrequin, au front bas et têtu, à la face large et rasée de magistrat conscient de son sacerdoce. Puis, dès qu'il fut entré à son tour, il s'étonna de l'agitation de Salvan, qui, levant les bras, criait :

— Eh bien! mon ami, vous savez l'abominable nouvelle?

De taille moyenne, très simple et très énergique, avec sa bonne figure ronde de gaieté et de franchise, il avait d'ordinaire des yeux rieurs, qui regardaient les gens en face. Et ses yeux flambaient d'une généreuse colère.

— Quoi donc? demanda Marc, inquiet.

— Ah! vous ne savez pas encore... Eh bien! mon ami, les canailles ont osé, Daix a rendu son ordonnance hier soir, et elle conclut aux poursuites.

Marc, pâlissant, resta muet, tandis que Salvan, désignant sur son bureau un numéro du « Petit Beaumontais » grand ouvert, ajoutait :

— Doutrequin, qui sort d'ici, m'a laissé cette feuille

immonde, où se trouve la nouvelle, qu'il m'a d'ailleurs confirmée, car il connaît un greffier, au Palais.

Et, prenant le numéro du journal, le froissant, le jetant avec dégoût dans un coin de la pièce :

— Ah! cette feuille immonde, elle est l'exécrable poison qui corrompt et détruit tout un peuple. Si l'iniquité devient possible, c'est qu'elle empoisonne de mensonges les petits, ce pauvre peuple de France encore ignorant, si crédule aux contes dont on flatte ses passions basses... Et le pis est que ce journal s'est répandu d'abord partout, est allé dans toutes les mains, en restant neutre, en n'étant d'aucun parti, simple recueil de romans-feuilletons, de faits divers, d'articles de vulgarisation aimables, à la portée des moindres intelligences. Ainsi, pendant de longues années, il est devenu l'ami, l'oracle, le pain quotidien des innocents et des pauvres, de la multitude qui ne peut penser par elle-même. Et voilà qu'il abuse désormais de sa situation unique, de sa clientèle immense, en se mettant à la solde des partis d'erreurs et de réaction, en battant monnaie avec tous les impudents tripotages financiers et toutes les louches aventures politiques... Que des journaux de combat mentent, injurient, cela est presque sans conséquence. Ils soutiennent une faction, on les connaît, on les lit sur leur étiquette. Ainsi, « la Croix de Beaumont » a fait une campagne atroce contre notre ami Simon, l'instituteur juif, empoisonneur et tueur d'enfants; et je ne m'en suis guère ému. Mais que « le Petit Beaumontais » ait publié les ignobles et lâches articles que vous savez, ces délations, ces calomnies ramassées dans la boue, il y a là un crime, l'empoisonnement sournois d'un peuple. S'être introduit chez les simples d'un air de bonhomie, et mêler ensuite de l'arsenic à chaque plat, les faire délirer, les pousser aux actions monstrueuses, dans l'intérêt du tirage, je ne sais pas de crime plus grand...

Car, ne vous y trompez pas, si le juge Daix n'a pas signé une ordonnance de non-lieu, c'est qu'il a senti peser sur lui l'opinion publique, triste et pauvre homme à l'honnêteté chancelante, dont la femme est, elle aussi, une terrible pourrisseuse; et l'opinion publique, c'est le « Petit Beaumontais » qui se flatte de la faire, cause première de l'iniquité, semence d'imbécillité et de cruauté jetée partout dans les masses profondes, et dont nous allons, je le crains, voir maintenant se lever l'exécrable moisson.

Salvan se laissa tomber sur son fauteuil, devant son bureau, d'un air d'angoisse désespérée. Et il y eut un silence, pendant que Marc marchait à pas lents, accablé lui aussi sous ces idées, qui étaient les siennes. Il s'arrêta, il demanda :

— Pourtant, il faut prendre une décision, qu'allons-nous faire? Admettons qu'ils fassent ce procès inique, Simon ne peut être condamné, ce serait trop monstrueux. Et nous ne resterons pas les bras croisés, je pense... Quand ce pauvre David aura reçu ce coup terrible, il voudra agir. Que nous conseillez-vous?

— Ah! mon ami, cria Salvan, comme j'agirais de bon cœur le premier, si vous m'en donniez les moyens!... N'est-ce pas ? vous vous doutez bien que c'est l'instituteur laïque qu'on poursuit et qu'on tâche d'écraser, avec ce malheureux Simon. Notre chère Ecole normale est la pépinière des sans-Dieu et des sans-patrie qu'ils s'acharnent à détruire, et moi-même, son directeur, je suis une manière de Satan, engendreur de missionnaires athées, dont ils rêvent depuis longtemps la perte. Quel triomphe pour la bande congréganiste, si un de nos anciens élèves montait sur l'échafaud, convaincu d'un crime infâme!... Ah! ma pauvre Ecole, ma pauvre maison, elle que je rêve si utile, si grande, si nécessaire aux destinées du pays, quels terribles moments on va encore lui faire passer!

Et toute sa foi ardente en sa bonne besogne éclatait dans sa parole émue. L'ancien instituteur, l'ancien inspecteur primaire, clair esprit militant de connaissance et de progrès, n'avait plus eu qu'une mission, lorsqu'on lui avait donné la direction de l'École normale : préparer de bons instituteurs, acquis à la science expérimentale, libérés de Rome, enseignant enfin la vérité au peuple et le faisant capable de liberté, de justice et de paix. Tout l'avenir national et humain était là.

— Nous nous grouperons tous autour de vous, dit Marc frémissant, nous ne permettrons pas qu'on vous arrête dans votre œuvre, la plus urgente et la plus haute de l'heure présente, l'œuvre de salut.

Salvan eut un sourire de tristesse.

— Oh! tous, mon ami, combien êtes-vous donc autour de moi?... Il y a vous, et il y avait aussi ce malheureux Simon, sur lequel je comptais beaucoup. Il y a encore mademoiselle Mazeline, l'institutrice qui est avec vous, à Jonville : si nous en avions quelques douzaines de pareilles à celle-là, la prochaine génération connaîtrait enfin des citoyennes, des épouses et des mères délivrées du prêtre. Quant à Férou, il se détraque de misère et de révolte, c'est une intelligence que l'amertume empoisonne... Et puis, nous en arrivons au troupeau, indifférent, égoïste, croupissant dans la routine, ne songeant qu'à flatter les chefs pour gagner de bonnes notes. Sans compter les renégats, ceux des nôtres passés à l'ennemi, par exemple cette mademoiselle Rouzaire, qui fait à elle seule la besogne de dix bonnes sœurs, et qui se montre si abominable dans l'affaire Simon. J'oubliais ce pauvre Mignot, un de nos meilleurs élèves pourtant, pas un méchant garçon, mais un esprit à pétrir, qui sera bon ou mauvais, selon l'influence.

Il s'animait, il continua avec plus de force :

— Et, tenez! Doutrequin que vous venez de voir sortir

d'ici, son cas n'est-il pas désespérant? Voilà un instituteur, fils d'instituteur, qui avait quinze ans en 70 et qui est entré à l'Ecole normale trois ans plus tard, encore frémissant de l'invasion, grandi dans la colère et dans le besoin de la revanche. Alors, toute l'instruction était dirigée vers l'exaltation de l'idée de patrie. On voulait obtenir uniquement des soldats, l'armée devenait le temple, le sanctuaire, cette armée qui est restée trente ans l'arme au pied, dans l'attente, et qui a englouti des milliards. Aussi nous a-t-on fait une France guerrière, au lieu de la France de progrès, de vérité, de justice et de paix, qui pouvait sauver le monde... Et voilà donc Doutrequin, un bon républicain pourtant, un ancien fidèle de Gambetta, un anticlérical d'hier, que le patriotisme a jeté dans l'antisémitisme et qu'il finira par jeter dans le cléricalisme. Il vient de me tenir un discours extraordinaire, un reflet des articles du « Petit Beaumontais », la France avant tout, la nécessité de chasser les juifs, le respect de l'armée érigé en dogme, la raison d'État remise au service de la patrie menacée, enfin la liberté de l'enseignement élargie encore, ce qui veut dire la place laissée entièrement libre aux congrégations enseignantes d'abêtir le peuple. C'est la faillite des républicains patriotes de la première heure... Pourtant, Doutrequin est un brave homme, un excellent instituteur, qui a aujourd'hui cinq adjoints sous sa direction et dont l'école est la mieux tenue de Beaumont. Deux de ses fils, déjà, sont adjoints dans le département, et je sais qu'ils partagent les idées de leur père, avec l'exagération de la jeunesse en plus. Où allons-nous, si un pareil esprit continue d'animer nos instituteurs primaires?... Certes, oui, il est grand temps d'en faire d'autres, d'envoyer à notre pauvre peuple ignorant toute une légion d'intelligences libérées, qui lui enseigne la vérité, source unique d'équité, de bonté et de bonheur!

Il avait dit ces derniers mots avec une telle flamme, que Marc fut pris de gaieté.

— Allons, cher maître, je vous retrouve, vous n'êtes pas près d'abandonner la partie, et vous finirez par vaincre, parce que la vérité est avec vous.

Gaiement aussi, Salvan convint qu'il venait de céder à une minute de découragement. Cet inique procès, dont on menaçait Simon, l'avait jeté hors de lui.

— Un conseil ? vous m'avez demandé un conseil, pour agir?... Voyons un peu, examinons ensemble la situation

Il y avait Forbes, le recteur, un homme doux et affable, très lettré, très intelligent, mais plongé dans des études d'histoire ancienne, ayant le sourd mépris des temps actuels, se désintéressant, simple rouage, entre le ministre et le personnel de son université. Ensuite, il y avait Le Barazer, l'inspecteur d'académie, et tout l'espoir de Salvan en la victoire future reposait sur ce vaillant et ce sage, doublé d'un fin politique. Le Barazer, âgé de cinquante ans à peine, datait des temps héroïques de la république, lors de la fondation, quand la nécessité de l'Ecole laïque et obligatoire s'était imposée, comme la base même d'une libre et juste démocratie. Ouvrier de la première heure, il avait gardé la haine du cléricalisme, il restait convaincu qu'il fallait chasser le prêtre de l'enseignement, libérer les esprits de tous les dogmes mensongers, si l'on voulait une nation forte, sachant et pouvant, dans la plénitude de son intelligence. Mais l'âge, les obstacles rencontrés, la résistance tenace, sans cesse renouvelée de l'Eglise, avaient ajouté à son zèle républicain une grande prudence, une tactique adroite et savante, utilisant le peu de terrain qu'il gagnait chaque jour, opposant l'inertie aux assauts de ses adversaires, lorsqu'il lui était impossible d'opposer la force. Ancien professeur agrégé d'un lycée de Paris, il usait ainsi de toute la puissance que lui donnait sa situation d'inspecteur, sans ja-

mais entrer en lutte directe, ni avec le préfet, ni avec les députés et les sénateurs, bien qu'il refusât de céder, tant que sa volonté n'était pas faite. C'était grâce à lui que Salvan, attaqué violemment par la faction cléricale, pouvait continuer avec une tranquillité relative, à l'Ecole normale, son œuvre de régénération, le renouvellement du personnel des instituteurs primaires; et lui seul allait être sans doute de quelque utilité pour défendre Simon contre son subordonné, l'inspecteur primaire Mauraisin. Car il y avait encore le beau Mauraisin, et celui-ci menaçait d'être féroce, traître à l'université, acquis à la congrégation, après avoir flairé le vent, dans la certitude que l'Eglise serait victorieuse et payerait mieux les services rendus.

— Vous a-t-on parlé de son témoignage? continua Salvan. Devant le juge Daix, il aurait chargé terriblement Simon. Et l'on confie l'inspection de nos écoles à de pareils jésuites!... C'est comme ce Depinvilliers, le proviseur du lycée de Beaumont, qu'on voit tous les dimanches à la messe, à Saint-Maxence, avec sa femme et ses deux laiderons de filles. Sans doute, les opinions sont libres. Mais si Depinvilliers est libre d'aller à la messe, il ne devrait pas l'être de livrer aux jésuites un de nos établissements d'enseignement secondaire. Le père Crabot règne dans notre lycée, comme il règne au collège de Valmarie; et n'est-ce pas la chose la plus ironique du monde, ce lycée laïque, ce lycée républicain, que j'entends parfois opposer au collège congréganiste, son rival, et qui au fond en est simplement la succursale honteuse?... Ah! notre république fait de la belle besogne, elle se confie en des mains sûres et loyales, et je comprends que Mauraisin travaille pour l'autre camp, celui qui agit sans relâche et qui paye bien!

Puis, comme Marc allait enfin prendre congé :

— Je verrai donc Le Barazer... Ne le voyez pas vous-même, il vaut mieux que la démarche vienne de moi,

qu'il soutient si bravement. Rien ne sert de le bousculer, il entend agir à son heure, avec ses moyens à lui; et, certainement, il fera tenir tranquille Mauraisin, s'il ne peut rendre à Simon de service plus direct... Mais, ce que je vous conseille, c'est d'aller voir Lemarrois, notre maire et notre député, l'ancien ami de Berthereau, le père de votre femme, que vous connaissez très bien, n'est-ce pas? Il peut vous être utile.

Sur le trottoir, Marc prit la résolution de se rendre tout de suite chez Lemarrois. Onze heures sonnaient, il le trouverait sans doute. Et, par la rue Gambetta, qui coupait Beaumont en deux, allant du lycée à l'Hôtel de Ville, il gagna l'avenue des Jaffres, la promenade fameuse, qui traversait la ville dans l'autre sens, de la Préfecture à la Cathédrale. C'était sur l'avenue, en plein quartier aristocratique, que Lemarrois possédait un hôtel luxueux, dans lequel la belle madame Lemarrois, une Parisienne, donnait des fêtes. Riche, médecin réputé déjà, il l'avait amenée de Paris, lorsqu'il était revenu exercer dans sa ville natale, avec des ambitions politiques. On disait que tout jeune, lorsqu'il faisait sa médecine, une rencontre l'avait rapproché de Gambetta, en l'intimité duquel il avait vécu, très enthousiaste, républicain solide, disciple favori du grand homme. Aussi était-il regardé à Beaumont comme le pilier de la république bourgeoise, mari d'une femme aimable, très populaire lui-même près des pauvres qu'il soignait gratuitement, intelligent et brave homme au fond. Sa fortune politique devait être rapide, d'abord conseiller municipal, puis conseiller général, enfin député et maire. Depuis douze ans, il était installé à la mairie et dans son mandat de député, ainsi que dans un domaine acquis dont il se croyait le possesseur légitime, maître encore incontesté de la ville, chef de la députation du département, parmi laquelle pourtant se trouvaient des réactionnaires.

Dès qu'il vit entrer Marc dans son cabinet, une vaste pièce d'un luxe grave, il s'avança vers lui, les deux mains tendues, d'un air de sympathie souriante. Brun, à peine grisonnant, bien qu'il touchât à la cinquantaine, il avait une grosse tête, au profil de médaille, avec des yeux vifs et clairs.

— Ah ! mon brave, je m'étonnais de ne pas vous voir, et je me doute bien du motif qui vous amène... Hein ? quelle abominable affaire, cette affaire Simon ! Il est innocent, ce malheureux, c'est bien évident à la rage qu'on met à le poursuivre... Je suis avec vous, oh ! je suis avec vous de tout mon cœur.

Heureux de ce bon accueil, soulagé de trouver enfin un homme juste, Marc se hâta de lui expliquer qu'il venait lui demander son aide toute-puissante. Il devait y avoir quelque chose à faire, on ne pouvait pas laisser juger et condamner peut-être un innocent. Mais déjà Lemarrois levait les bras au ciel.

— Agir, agir, sans doute !... Seulement, que faire contre l'opinion publique, lorsque déjà tout le département est ameuté ?... Vous ne l'ignorez pas, la situation politique y devient de plus en plus difficile. Et les élections générales qui ont lieu en mai prochain, dans neuf mois à peine ! Y songez-vous, vous dites-vous à quelle extrême prudence nous voilà réduits, si nous ne voulons pas faire courir à la république le risque d'un échec ?

Il s'était assis, il jouait avec un grand couteau à papier d'ivoire, la face brusquement soucieuse. Et il disait ses craintes, l'agitation dans laquelle se trouvait le département, où les socialistes se remuaient beaucoup, gagnaient du terrain. Ce n'était pas qu'il les redoutât, car aucun candidat socialiste n'avait encore la chance de passer ; mais, aux dernières élections, si deux réactionnaires, dont Sanglebœuf, le rallié, avaient été élus, c'était grâce à la diversion apportée par les socialistes. En mai prochain, la

bataille allait être plus rude. Et ce mot de « socialistes » prenait sur ses lèvres une amertume agressive, la peur et la colère de la république bourgeoise, qui possède, en face de la lente et irrésistible montée de la république sociale, qui veut posséder.

— Alors, mon brave, comment voulez-vous que je vous aide ? Me voilà les jambes et les bras liés, car il nous faut tenir compte de l'opinion publique... Oh ! je ne vous parle pas pour moi, je suis certain de mon élection ; mais je suis bien forcé de me solidariser avec mes collègues, afin de ne pas les laisser sur le carreau... Et puis, n'est-ce pas? s'il s'agissait simplement de mon mandat, je le sacrifierais sur l'heure pour n'obéir qu'à ma conscience, je crierais à voix haute ce que je crois être la vérité. Seulement, c'est la république elle-même qui est en jeu, et ce dont il s'agit, c'est de ne pas la faire battre en nos personnes.. Ah ! si vous saviez, quelles abominables rancœurs parfois !

Ensuite, il se mit à se plaindre du préfet, Hennebise, ce bel homme à binocle, bien tenu, bien coiffé, qui ne l'aidait pas du tout, dans sa crainte de se compromettre près de son ministre ou près des jésuites, ménageant les deux, répétant toujours d'un air inquiet: « Oh ! pas d'affaire ! » Certainement, il penchait vers les curés et vers les militaires, et il fallait encore le surveiller, celui-là, tout en adoptant sa tactique de diplomatie et de compromissions.

— Enfin, mon brave, vous voyez un homme désespéré, réduit pour neuf mois à calculer chacun de ses pas et chacune de ses paroles, s'il ne veut point donner le plaisir à la cléricaille de se faire huer par les lecteurs du « Petit Beaumontais ». Cette affaire Simon tombe vraiment trop mal... Ah ! si nous n'avions pas les élections devant nous ! Oui, je marcherais tout de suite !

Et, soudainement, dans son grand calme habituel, il se fâcha.

— Sans compter que votre Simon, non content de nous mettre son affaire sur le dos en un moment si difficile, va choisir pour avocat Delbos, le socialiste Delbos, qui est la bête noire de toute la société bien pensante. Ça, c'est le combl , et il faut vraiment que votre Simon ait l'envie d'être condamné.

Marc avait écouté jusque-là, le cœur serré de nouveau, sentant se faire en lui une désillusion encore. Il savait Lemarrois honnête homme, et il lui avait vu donner tant de preuves de sa solide foi républicaine!

— Mais, finit-il par dire, Delbos a un très grand talent, et si mon pauvre Simon l'a choisi, c'est qu'il l'a cru, comme nous tous, l'homme de la situation. D'ailleurs, il n'est pas sûr qu'un autre avocat aurait accepté la cause... L'heure est vraiment affreuse, le monde devient lâche.

Lemarrois sentit le mot lui passer sur la face. Il eut un geste vif, mais il ne s'emporta pas. Et il se mit même à sourire.

— Vous me trouvez bien sage, n'est-ce pas? mon jeune ami. Vieillissez, et vous verrez qu'il n'est pas toujours commode, en politique, de conformer ses actes à ses convictions... Mais pourquoi ne vous adressez-vous pas à mon collègue Marcilly, votre jeune député, l'amour et l'espoir de toute la jeunesse intellectuelle du département? Moi, me voilà passé au rang des vieilles bêtes, usées et prudentes, c'est entendu. Tandis que Marcilly, d'une intelligence si large et si libérée, va certainement marcher à votre tête... Allez le voir, allez le voir.

Et il accompagna Marc jusque sur le palier, en lui serrant de nouveau les mains, en lui promettant de l'aider de tout son pouvoir, dès le jour où les circonstances le permettraient.

En effet, pourquoi ne pas aller voir Marcilly? Il demeurait également sur l'avenue des Jaffres, à quelques pas, et midi n'était pas sonné. Marc pouvait se présenter,

lui ayant servi d'agent électoral discret, dans l'enthousiasme où il était d'un candidat à ce point sympathique, d'une grande culture littéraire. Né à Jonville, élève très distingué de l'Ecole normale supérieure, il avait professé pendant deux ans à la Faculté de Beaumont; et c'était là qu'il avait posé sa candidature, après avoir donné sa démission. Petit de taille, blond et fin, avec une aimable figure toujours souriante, il révolutionnait le cœur des femmes, il se faisait même adorer des hommes, par une science rare du mot qu'il fallait dire à chacun, de l'obligeance serviable qu'il fallait montrer à tous. Mais, surtout, ce qui le rendait cher à la jeunesse, c'était sa propre jeunesse, trente-deux ans à peine, c'étaient ses discours d'une forme heureuse, d'une compréhension large, abordant les problèmes avec une élégance, une connaissance parfaite des hommes et des choses. Enfin, on allait donc avoir un député vraiment jeune, sur lequel on pouvait compter. Il renouvellerait la politique, il y apporterait le sang des générations montantes, et cela en un langage impeccable, avec toute une fleur délicieuse de bonne littérature! Depuis trois ans, en effet, il jouait un rôle de plus en plus important à la Chambre. Son crédit augmentait sans cesse, on avait déjà parlé pour lui d'un portefeuille, malgré ses trente-deux ans. Et il était certain que, si Marcilly s'occupait des affaires de ses électeurs avec une complaisance infatigable, il faisait encore mieux les siennes, profitant de la moindre circonstance comme d'un échelon propice, se poussant d'un train si naturel, si aisé, que personne n'avait encore songé à voir en lui un simple arriviste, le candidat de la jeunesse impatiente et surchauffée, avide de toutes les jouissances et de toutes les puissances.

L'appartement était délicatement aménagé et orné, et Marcilly reçut Marc en bon camarade, comme si cet humble instituteur de village eût toujours été son frère

universitaire. Immédiatement, il parla de Simon d'une voix émue, il dit combien son cœur était acquis au triste sort de ce malheureux. Sans doute, il ne refuserait pas de lui venir en aide, il parlerait en sa faveur, il verrait les gens utiles. Mais, avec beaucoup de bonne grâce, il finit par recommander une grande prudence, à cause des élections prochaines. C'était, en somme, si la façon s'en montrait plus caressante, la même réponse que chez Lemarrois, la sourde volonté de ne rien faire, pour ne pas compromettre l'arche sainte, les candidatures posées déjà devant les électeurs. Les deux écoles avaient beau différer, l'une, la vieille, plus brutale, l'autre, la jeune, plus enveloppée de compliments: elles s'entendaient dans l'âpreté à ne rien lâcher du lambeau de pouvoir conquis. Et Marc eut là, pour la première fois, la sensation que Marcilly pouvait bien n'être que l'arriviste dans toute sa fleur, froidement résolu à porter son fruit. Pourtant, il dut le remercier en le quittant, car le jeune député lui jurait de le servir, se remettait à sa disposition, avec un débordement de douces paroles.

Ce jour-là, lorsqu'il revint à Maillebois, Marc était plein de crainte et de souci. Et, l'après-midi, voulant porter aux Lehmann son encouragement, il tomba, rue du Trou, au milieu d'une famille éplorée. Ils avaient tant compté sur une ordonnance de non-lieu! David, qui était là, bouleversé par la mauvaise nouvelle, voulait croire encore à quelque prodige, qui empêcherait l'inique procès. Mais, les jours suivants, les choses marchèrent très vite, la chambre des mises en accusation parut prise d'une hâte singulière, et le parquet fixa l'affaire au plus tôt, pour la session d'octobre. Alors, David, avec cette foi ardente en l'innocence de son frère, cette force et cette fermeté d'âme qui devaient faire de lui un héros, retrouva tout son courage, toute sa certitude. Le

procès aurait donc lieu, puisqu'on n'avait pu éviter cette honte. Seulement, où était le jury qui oserait condamner Simon, devant le manque absolu de preuves? L'idée seule d'une condamnation semblait monstrueuse, impossible. Dans sa prison, Simon continuait à pousser son éternel cri d'innocence; et son attente tranquille, sa conviction d'être bientôt libre, à chacune des visites de son frère, fortifiaient, exaltaient celui-ci. Chez les Lehmann, on faisait même des projets, madame Simon parlait d'aller passer un bon mois de repos, avec son mari et les enfants, dans un petit coin de la Provence, où ils avaient des amis. Et ce fut pendant cette nouvelle crise d'espoir, que David, un matin, emmena Marc à Beaumont, chez Delbos, afin de causer sérieusement de l'affaire.

Le jeune avocat habitait rue Fontanier, dans le quartier marchand et populaire. Fils d'un paysan des environs, il avait fait son droit à Paris, où il avait fréquenté un instant la jeunesse socialiste. Mais, jusque-là, il ne s'était engagé à fond dans aucun parti, n'ayant pas encore rencontré une de ces causes retentissantes qui classent un homme. En acceptant l'affaire Simon, devant laquelle ses confrères tremblaient, il venait de décider de sa vie. Il l'étudiait, il se passionnait, à se trouver ainsi en présence de tous les pouvoirs publics, de toutes les forces réactionnaires, qui, afin de sauver de l'écroulement l'antique charpente sociale pourrie, se coalisaient pour la perte d'un pauvre être. Et le socialisme militant était au bout, l'unique salut possible du pays par cette force nouvelle du peuple enfin libéré.

— Eh bien! c'est la bataille! cria-t-il gaiement aux deux visiteurs, lorsqu'il les reçut dans son étroit cabinet, encombré de livres et de dossiers. Ah! je ne sais pas si nous serons vainqueurs, mais nous leur donnerons tout de même du mal.

Petit et brun, sec, avec des yeux et une parole de flamme, il avait une voix admirable, un don extraordinaire d'éloquence, à la fois enthousiaste, logique et précis, dans de continuelles et chaudes envolées.

David fut frappé seulement du doute où il semblait être de la victoire. Et il répéta la phrase qu'il disait depuis huit jours.

— Victorieux, nous le serons certainement. Où trouverait-on un jury qui osât condamner mon frère, sans preuves aucunes?

Delbos le regarda, puis se mit tranquillement à rire.

— Mon pauvre ami, nous allons descendre dans la rue, et les douze premiers citoyens que nous ramasserons vous cracheront à la figure, en vous traitant de sale juif. Vraiment, vous ne lisez pas « le Petit Beaumontais » et vous ignorez la belle âme de vos contemporains... N'est-ce pas? monsieur Froment, toute illusion serait dangereuse et coupable.

Et, comme Marc lui contait ses déconvenues, dans ses visites aux personnes influentes, il renchérit encore, voulant retirer le frère de son client de l'erreur où il le voyait. Sans doute, il y avait Salvan, un honnête homme, un apôtre, mais si menacé lui-même, et qui avait plutôt besoin d'être défendu. Quant à Le Barazer, il ferait la part du feu, il laisserait sacrifier Simon, en gardant toute son autorité pour la défense de l'enseignement laïque. Le bon Lemarrois, l'incorruptible républicain de la veille, était, sans même le savoir, sur le chemin des inquiétudes qui menait à la réaction. Mais, surtout, il s'enflamma au nom de Marcilly. Ah! le suave Marcilly, l'espoir de la jeunesse intellectuelle, en coquetterie avec tous les partis avancés! en voilà un sur lequel il ne fallait rien bâtir, menteur d'hier et de toujours, renégat et traître de demain! Chez tous ces gens, il n'y avait que de bonnes

paroles à recevoir, pas un acte à attendre, pas une franchise, pas un courage.

Puis, le monde universitaire, le monde politique ainsi jugé, Delbos en vint au monde de la magistrature. Il était convaincu que le juge d'instruction Daix avait dû flairer la vérité, mais qu'il l'avait écartée, sous la terreur des continuelles querelles de ménage dont sa femme le fouaillait, pour l'empêcher de relâcher « le sale juif » ; et cela dans un grand trouble de conscience, car l'homme était un professionnel méticuleux et honnête au fond. D'autre part, il fallait redouter le procureur de la république, le fringant Raoul de la Bissonnière, dont le réquisitoire serait certainement féroce, sous les agréments littéraires dont il se plaisait à orner sa parole. De petite noblesse vaniteuse, il semblait avoir fait un gros sacrifice à la république en la servant, il entendait en être récompensé par un avancement rapide, qu'il hâtait de son mieux, ami à la fois du gouvernement et de la congrégation, patriote et antisémite fougueux. Et quant au président Gragnon, on allait avoir en lui le président jovial, grand buveur, grand chasseur, coureur de filles et faiseur d'esprit, de brusquerie affectée, mais de scepticisme certain, sans âme et sans foi, à la merci du plus fort. Enfin, il y aurait le jury, encore inconnu, facile à prévoir, quelques boutiquiers, un ou deux capitaines en retraite, peut-être deux ou trois architectes, médecins ou vétérinaires, des employés, des rentiers, des industriels, tous empoisonnés, tremblant pour leur peau, cédant à la démence publique.

— Et vous voyez, conclut âprement Delbos, que votre frère, lâché par tous, ayant la maladresse d'avoir besoin d'aide au moment où la crainte des élections prochaines arrête tout, paralyse jusqu'aux amis de la vérité et de la justice, aura pour le juger un bel ensemble de bêtises, d'égoïsmes et de lâchetés.

Devant le silence douloureux de David, il ajouta :

— Oh! nous ne nous laisserons pas dévorer sans crier. Seulement, j'aime mieux vous montrer brutalement les choses... Et, maintenant, examinons où nous en sommes.

Il savait à l'avance le thèse de l'accusation. De toutes parts, les témoins venaient d'être soumis à une pression effroyable. En dehors de l'opinion publique, où ils vivaient et qui les pénétrait comme un air vicié d'épidémie, ils étaient certainement travaillés par des puissances occultes, enveloppés dans un savant réseau d'exhortations quotidiennes, qui dictaient leurs idées et leurs réponses devant le juge. Mademoiselle Rouzaire, paraît-il, s'était montrée absolument affirmative sur l'heure, onze heures moins le quart, à laquelle elle prétendait avoir entendu rentrer Simon. Mignot lui-même, maintenant, sans être aussi net, croyait bien avoir saisi un bruit de pas et de voix, vers la même heure. Mais, surtout, on devait avoir agi sur les élèves de Simon, les enfants Bongard, Doloir, Savin et Milhomme, dont le défilé aux Assises, disait-on, émotionnerait beaucoup le public. On tâchait de leur tirer des paroles défavorables à l'accusé. Le petit Sébastien Milhomme, particulièrement, avait déclaré, au milieu de gros sanglots, qu'il n'avait jamais vu, entre les mains de son cousin Victor, venant de chez les Frères, un modèle d'écriture semblable au modèle trouvé dans la chambre de la victime. Et, à ce propos, on contait une visite inattendue, faite à madame Edouard Milhomme, la papetière, par son petit-cousin, le général Jarousse, qui commandait la division à Beaumont : parenté jusque-là inavouée, dont il s'était brusquement souvenu, pour faire cette visite amicale, dont la papeterie était restée toute stupéfaite et ensoleillée. En outre, l'accusation insistait beaucoup sur les recherches vaines, faites pour retrouver le rôdeur, le chemineau d'abord soupçonné; de même qu'elle pré-

tendait avoir inutilement cherché un témoin, un gardien, un passant quelconque, ayant aperçu Simon dans son retour à pied, de Beaumont à Maillebois, selon sa version. Par contre, il est vrai, elle n'avait pu établir le retour en chemin de fer, selon la sienne, aucun employé ne se souvenant d'avoir vu Simon, et plusieurs billets de retour ayant manqué, ce soir-là, sans qu'on fût arrivé à en connaître les possesseurs. Les témoignages du frère Fulgence et du père Philibin semblaient aussi devoir être très graves, surtout celui de ce dernier, qui, affirmait-on, avait la preuve accablante que le modèle d'écriture sortait bien de l'école de Simon. Et, pour finir, les deux experts choisis par le parquet, les sieurs Badoche et Trabut, venaient formellement de reconnaître dans le paraphe illisible, le trait à peine indiqué, les deux initiales de Simon, un E et une S majuscules, enlacés l'un à l'autre.

Dès lors, l'acte d'accusation se dressait. Simon mentait, il était sûrement rentré de Beaumont par le train de dix heures et demie, qui arrivait à Maillebois en douze minutes. Il devait donc être onze heures moins un quart précises, lorsqu'il était arrivé chez lui ; et c'était bien à cette heure-là que mademoiselle Rouzaire affirmait l'avoir entendu ouvrir les portes, marcher et parler. D'autre part, il semblait certain que, ramené de la Chapelle des Capucins à dix heures, le petit Zéphirin ne s'était pas couché tout de suite, s'amusant à ranger des images de sainteté, laissées bien en ordre sur la table ; de sorte qu'on pouvait placer la scène du meurtre entre onze heures moins un quart et onze heures. Et, tout naturellement, les faits se déroulaient, Simon apercevait de la lumière chez son neveu, entrait, le trouvait en chemise, sur le point de se mettre au lit. Sans doute, à ce moment, devant ce petit ange, au maigre corps d'infirme, il avait cédé à un coup de folie érotique ; mais on éta-

blissait aussi sa haine de l'enfant, sa fureur de le voir catholique ; on insinuait même la possibilité du meurtre rituel, cette abominable légende ancrée comme une certitude dans l'esprit des foules. D'ailleurs, sans pousser jusque-là, la scène se reconstruisait aisément : l'acte immonde, la résistance de l'enfant, une lutte, des cris, le criminel qui s'affole, qui lui enfonce d'abord dans la bouche ce qu'il trouve sous sa main, pour le faire taire, puis qui, épouvanté, la tête perdue, l'étrangle, quand le bâillon improvisé a été rejeté et que les cris recommencent, plus terribles. Il n'était pas aussi commode d'expliquer comment Simon avait eu sous la main le numéro du « Petit Beaumontais » et le modèle d'écriture, mêlés l'un à l'autre. Sûrement, le numéro du journal était dans sa poche, car ce numéro ne pouvait pas être chez l'enfant. Quant au modèle d'écriture, l'accusation avait hésité : peut-être l'enfant l'avait-il chez lui, peut-être était-il dans la poche de Simon ; et cette dernière hypothèse avait fini par être adoptée comme la plus logique, le rapport des deux experts ayant prouvé que le modèle était bien à l'instituteur, puisqu'il portait ses deux initiales. Enfin, le crime accompli, le reste allait de soi, Simon laissait le petit corps par terre, ne rangeait rien dans la chambre en désordre, se contentait de rouvrir la fenêtre toute grande, afin de faire croire que le meurtrier était venu du dehors. Il n'avait eu que la maladresse incroyable de ne pas ramasser et détruire le journal et le modèle, roulés au pied du lit, ce qui montrait dans quel trouble extrême il se trouvait. Aussi ne devait-il pas être remonté tout de suite auprès de sa femme, qui avait constaté l'heure de son arrivée, minuit moins vingt, et sans doute s'était-il assis quelque temps sur une marche de l'escalier, pour se calmer un peu. L'accusation n'aggravait pas les choses jusqu'à croire madame Simon complice ; pourtant, elle laissait entendre qu'elle ne

disait pas la vérité, quand elle parlait de la tranquillité riante, de la tendresse gaie de son mari, cette nuit-là ; et la preuve en était dans la déposition de Mignot, si étonné du lever tardif de l'instituteur, le lendemain, et qui prétendait l'avoir trouvé blême, grelottant, se soutenant à peine, lorsqu'il était allé le réveiller, pour lui apprendre l'affreuse nouvelle. Mademoiselle Rouzaire, le frère Fulgence, le père Philibin, tous étaient d'accord sur ce point : Simon avait manqué défaillir devant le petit corps, bien qu'il eût alors montré la plus révoltante sécheresse de cœur. Et n'était-ce pas encore là une preuve accablante ? La culpabilité du misérable ne pouvait faire doute pour personne.

Lorsque Delbos eut exposé ainsi la thèse de l'accusation, il reprit :

— Les impossibilités morales y sont grossières, aucun homme de quelque bon sens ne croira Simon coupable ; et puis, on y relève aussi bien des invraisemblances matérielles. Mais nous ne saurions nous le dissimuler, ce conte effroyable se tient suffisamment debout pour s'emparer de l'imagination de la foule et devenir une de ces fables légendaires, qui prennent la force des vérités inattaquables... Et notre faiblesse est de ne pas avoir une histoire, la vraie, que nous puissions opposer à la légende en train de se former. L'hypothèse du rôdeur de nuit, à laquelle vous semblez tenir, n'est bonne qu'à jeter le doute dans l'esprit des jurés ; car elle rencontre, elle aussi, les plus sérieuses objections... Alors, qui donc accuser et quel va être mon système de défense ?

Marc, très attentif, muet jusque-là, ne put retenir ce cri, où toute sa conviction, lentement formée, éclatait :

— Mais il n'y a pas de doute pour moi, c'est un Frère qui est le violateur et l'assassin !

Et Delbos, heureux, l'approuvant d'un geste énergique, dit à son tour :

— C'est cela, ma certitude est également absolue. Plus j'étudie l'affaire, plus j'aboutis à cette seule vérité possible.

Puis, comme David, soucieux, hochait la tête d'un air désespéré :

— Oui, je sais, accuser un de ces ignorantins, sans avoir une preuve décisive, vous paraît extrêmement dangereux pour le sort de votre frère. Et vous avez sûrement raison, car si nous ne faisions pas l'entière lumière sur l'assassin dénoncé par nous, notre cas s'aggraverait d'une diffamation, que nous payerions cher, par ces temps d'imbécile réaction cléricale... Cependant, il faut bien que je plaide, et la meilleure façon de prouver l'innocence de votre frère n'est-elle pas encore de démontrer quel doit être, quel est certainement le coupable? Vous me direz qu'il s'agirait de le connaître, aussi voudrais-je en causer à fond avec vous.

La discussion continua. Marc donna les raisons de la certitude où il était arrivé qu'un membre seul de l'Ecole des Frères avait pu commettre le crime. D'abord, le modèle d'écriture sortait évidemment de chez eux, il en avait la preuve certaine dans ce qui s'était passé chez les dames Milhomme, l'aveu, puis la rétractation de Sébastien; et il y avait encore le paraphe, le coin du modèle disparu, peut-être soustrait, toute une complication dont il ne pouvait percer le mystère, mais où il sentait bien que la vraie vérité se cachait. Ensuite, une preuve morale décisive, c'était l'extraordinaire tracas que se donnait la congrégation pour dénoncer et accabler Simon. Elle n'aurait point ainsi remué ciel et terre, si elle n'avait pas eu quelque brebis galeuse à sauver. Du même coup, il est vrai, elle espérait bien écraser l'enseignement laïque, faire triompher l'Eglise compromise. Enfin, le viol et l'assassinat étaient comme signés, un sadisme cruel et sournois, un mélange d'ignominie et de religiosité, qui

décelaient le froc. Mais ces preuves, de simple logique et de raisonnement, ne pouvaient suffire, Marc en convenait volontiers; et il se désespérait d'avoir mené ses recherches au milieu d'une telle obscurité, d'une confusion et d'une terreur que des mains adroites et invisibles semblaient prendre à tâche d'augmenter de jour en jour.

— Voyons, lui demanda Delbos, vous ne soupçonnez ni le frère Fulgence, ni le père Philibin?

— Oh! non, répondit-il. Je les ai vus près du petit corps, le matin de la découverte du crime. Le frère Fulgence est certainement rentré à son école, le jeudi soir, en sortant de la Chapelle des Capucins. D'ailleurs, c'est un vaniteux et un détraqué, mais je ne le crois pas capable d'actions si effroyables... Et quant au père Philibin, il est prouvé qu'il n'a pas quitté ce soir-là le collège de Valmarie. Puis, il me paraît tout de même honnête, un peu fruste, brave homme au fond.

Il y eut un silence. Marc, rêveur, les yeux au loin, reprit :

— Cependant, ce matin-là, il a certainement passé dans l'air, comme j'arrivais, quelque chose que je ne m'explique pas. Le père Philibin avait ramassé le numéro du « Petit Beaumontais » et le modèle d'écriture, souillés de salive, troués par les dents; et je me demande s'il n'a pas profité de ce court moment pour déchirer et faire disparaître le coin du modèle, où pouvait se trouver un indice quelconque. A la vérité, l'adjoint Mignot, qui avait vu le modèle, déclare maintenant, s'il a hésité d'abord, que le coin devait manquer.

— Et les trois frères adjoints, les frères Isidore, Lazarus et Gorgias? demanda de nouveau Delbos.

David, qui, de son côté, avec un zèle, une intelligence, une patience admirables, menait une enquête de tous les instants, secoua la tête.

— Tous les trois ont des alibis, que dix des leurs, sans compter des personnes dévotes, viendront appuyer devant les Assises. Il semble bien que les deux premiers sont rentrés à leur école, avec le directeur, le frère Fulgence. Le frère Gorgias, lui, est allé reconduire un enfant; mais, dès dix heures et demie, il serait également rentré, ce qu'affirme tout le personnel de la maison, ainsi que d'autres témoins laïques, des amis des Frères, il est vrai, qui l'auraient aperçu, à son retour.

De nouveau, Marc intervint, de son air réfléchi, avec ses yeux au loin d'homme en continuelle quête de la vérité :

— Ce frère Gorgias, il ne me dit rien de bon, j'ai bien songé à son cas... L'enfant qu'il était allé reconduire est le petit Polydor, le neveu de la cuisinière Pélagie, chez les parentes de ma femme; j'ai voulu le faire causer, mais c'est un enfant sournois, menteur et paresseux, et je n'en ai rien tiré, qu'un peu plus de confusion... Oui, le frère Gorgias, sa figure, sa personne, ne me quittent pas. On le dit brutal, sensuel, cynique, avec une dévotion outrée, une dure religion intransigeante et exterminatrice. D'autre part, il a eu jadis, m'a-t-on raconté, des rapports avec le père Philibin et le père Crabot lui-même... Le frère Gorgias, ah! le frère Gorgias, j'ai bien cru un instant qu'il était notre homme. Et puis, je n'ai trouvé que des hypothèses.

— Sans doute, déclara David avec son hochement de tête, le frère Gorgias ne sent guère bon, et ma sensation est la vôtre. Seulement, est-ce prudent de le dénoncer, lorsque nous n'avons que des raisonnements, comme vous dites, à produire contre lui? Aucun témoin ne serait pour nous, tous soutiendraient le Frère, le blanchiraient de nos accusations impies.

Delbos avait écouté avec attention.

— Il m'est impossible de défendre votre frère, répé-

ta-t-il, si nous ne portons pas la guerre dans le camp ennemi... Et remarquez que l'unique secours dont vous pouvez espérer quelque avantage, va peut-être vous venir de l'Eglise elle-même; car, tout le monde en cause, l'ancienne querelle entre notre évêque, monseigneur Bergerot, et le recteur de Valmarie, le tout-puissant père Crabot, vient de prendre une gravité aiguë, justement au sujet de l'affaire Simon... Mon sentiment est que le père Crabot est la sournoise intelligence, la main invisible, que vous sentez dans l'ombre et qui mène toute l'affaire. Certes, je ne l'accuse pas d'être le coupable; mais il est à coup sûr la volonté et la force qui couvrent ce coupable. Et en nous attaquant à lui, nous frappons à la tête... Sans compter que nous aurons l'évêché avec nous, oh ! pas ouvertement; mais n'est-ce donc rien qu'un tel appui, même secret?

Marc eut un sourire de doute, comme s'il eût voulu dire qu'on n'avait jamais l'Eglise avec soi, dans les œuvres de vérité et de justice humaines. Pour lui aussi, d'ailleurs, le père Crabot était l'ennemi; et remonter jusqu'à cet homme, tâcher de le détruire, c'était en effet le vrai combat. Ils causèrent donc du père Crabot, de son passé, que poétisait toute une légende, assez mystérieuse. On le croyait petit-fils naturel d'un général célèbre, d'un prince du premier Empire; et cela, dans son pieux sacerdoce d'aujourd'hui, mettait, pour les âmes patriotes, une gloire retentissante de batailles et de conquêtes. Mais l'histoire de sa vocation, la façon romanesque dont il était entré dans les ordres, touchait les cœurs davantage encore. A trente ans, riche, galant, beau cavalier, il allait épouser une veuve adorable, une duchesse de grand nom et de grande fortune, lorsque la mort brutale avait fauché cette duchesse en sa fleur. Comme il le disait, ce coup de foudre l'avait jeté aux bras de Dieu, en lui montrant l'amer néant des joies de ce monde. Et il avait gagné à cela la

tendresse émue de toutes les femmes, elles lui savaient un gré infini de s'être réfugié au ciel, pour l'amour de l'unique femme adorée. Puis, une autre légende, la fondation du collège de Valmarie, achevait de le rendre cher aux dames du pays. Le domaine de Valmarie appartenait alors à la vieille comtesse de Quédeville, une ancienne grande amoureuse, aux débordements fameux, qui était venue là sanctifier sa fin d'existence dans une dévotion outrée. Son fils et sa belle-fille étant morts accidentellement, en voyage, elle avait avec elle son petit-fils et unique héritier Gaston, un enfant de neuf ans, d'une indiscipline agressive, toujours en paroles violentes et en jeux désordonnés; et, ne sachant comment le réduire, n'osant le mettre en pension, elle s'était décidée à prendre chez elle un précepteur, un jeune jésuite, le père Philibin, âgé de vingt-six ans, d'origine et d'allures paysannes, mais qu'on lui avait recommandé pour son extrême fermeté. Sans doute, ce fut ce précepteur qui introduisit près de la comtesse le père Crabot, son aîné de cinq ou six années, alors en pleine auréole, tout rayonnant de son histoire d'amour, au tragique et divin dénouement. Et, six mois plus tard, le père Crabot, ami et confesseur, régnait à Valmarie, était le maître réel du domaine, certains mauvais esprits disaient même l'amant de la comtesse, redevenue la passionnée et la voluptueuse d'autrefois, malgré son grand âge. Un instant, comme si le turbulent Gaston eût troublé la paix heureuse de la royale résidence, avec ses vieux arbres, ses eaux courantes, ses pelouses au velours vert infini, il fut question de l'envoyer chez les Pères, à Paris. Il montait en haut des peupliers dénicher des nids de corbeaux, se jetait à la rivière tout habillé pour pêcher les anguilles, rentrait en loques, les bras et les jambes meurtris, la figure saignante, sans que la fermeté réputée du père Philibin obtînt de lui quelque repos. Mais, brusquement,

la situation se dénoua d'une façon dramatique, Gaston se noya, pendant une promenade qu'il faisait sous la surveillance du père Philibin. Il était tombé, racontait celui-ci, dans un trou dangereux, d'où n'avait pu le retirer un autre gamin de quinze ans, Georges Plumet, le fils d'un jardinier du château et parfois son compagnon d'escapade, qui était accouru, ayant vu de loin l'accident. La comtesse, désolée, mourait l'année suivante, en léguant Valmarie et toute sa fortune au père Crabot, ou plutôt à un petit banquier clérical de Beaumont, simple prête-nom docile, avec la charge d'installer dans le domaine un collège d'enseignement libre, confié aux jésuites. Plus tard, le père Crabot y était revenu à titre de recteur, et il y avait dix ans que le collège prospérait sous sa direction. Il y régnait de nouveau, du fond de sa cellule austère, aux quatre murs nus, meublée d'une petite couchette, d'une table et de deux chaises, balayant et faisant lui-même son lit. Et, s'il confessait les femmes à la chapelle, c'était dans cette cellule qu'il confessait les hommes, comme vaniteux de la pauvreté et de la solitude où il affectait de se tenir à l'écart, en divinité redoutable, qui laissait au père Philibin, le préfet des études, le soin des rapports quotidiens avec les élèves de la maison. Mais, tout en ne se montrant que rarement à eux, il se réservait les jours de parloir, se prodiguait aux familles, surtout aux dames et aux jeunes filles de l'aristocratie locale, s'occupant de l'avenir de ceux et de celles qu'il appelait ses chers fils et ses chères filles, nouant des mariages, assurant de bonnes situations, disposant de ce beau monde pour la gloire de Dieu et de son ordre. Et c'était de cette façon qu'il avait fini par être un tout-puissant personnage.

— Au fond, reprit Delbos, ce père Crabot m'a l'air d'un médiocre, dont toute la force est dans la bêtise du monde où il agit; et je me méfie davantage du père Phi-

libin, votre brave homme, qui me fait une singulière impression, à moi, avec ses allures de rudesse et de franchise... Leur histoire, du temps de la comtesse de Quédeville, est restée bien louche, cette mort de l'enfant, ces manœuvres d'une légalité douteuse, pour avoir le domaine et la fortune. Et le pis est que le seul témoin de la noyade, le fils du jardinier, le Georges Plumet, est justement notre frère Gorgias, que le père Philibin avait pris en grande affection et dont il a fait un ignorantin. Aujourd'hui, dans les obscures circonstances actuelles, voici de nouveau ces trois hommes réunis, de sorte que toute l'affaire est là peut-être; car si le frère Gorgias était le coupable, les efforts des deux autres pour le sauver, en dehors du salut de l'Eglise, s'expliqueraient par de fortes raisons personnelles, quelque cadavre enfoui entre eux, la terreur qu'il ne parlât, s'il se sentait abandonné... Malheureusement, vous l'avez dit, et nous revenons toujours nous briser contre cet obstacle : ce sont simplement des hypothèses, des déductions, lorsqu'il nous faudrait des faits solides, établis et prouvés. Enfin, cherchons encore, la défense n'est possible, je le répète, que si je suis armé suffisamment pour être l'accusateur et le vengeur.

David et Marc emportèrent de cette conversation avec Delbos une ardeur nouvelle. Et, comme ils l'avaient prévu, ils eurent un instant la joie de voir éclater une querelle intime dans le camp clérical. L'abbé Quandieu, le curé de Maillebois, n'avait pas caché d'abord sa croyance à l'innocence de Simon. Il n'allait point jusqu'à soupçonner un des Frères, bien qu'il n'ignorât rien des scandales de la maison. Mais son attitude disait sa désapprobation de la campagne violente des Frères et des Capucins, s'efforçant d'amener à eux le pays entier; car, s'il perdait un paroissien à chaque conquête nouvelle des religieux, il était en outre d'esprit assez éclairé et assez

large, pour se désespérer, au nom de la religion elle-même, d'un tel triomphe des superstitions les plus basses. Puis, devant le brusque empoisonnement de l'opinion publique, il était devenu neutre, n'ouvrant plus la bouche de l'affaire, désolé de voir sa paroisse désertée et appauvrie, tremblant, dans sa piété sincère, qu'on n'achevât de compromettre et de tuer son doux Seigneur, son Dieu de charité et d'amour, en en faisant le Dieu du mensonge et de l'iniquité. Et il eut alors la seule consolation de se sentir d'accord avec monseigneur Bergerot, dont il était aimé et qu'il visitait souvent. Comme lui, monseigneur, malgré sa grande dévotion, était accusé de gallicanisme, ce qui voulait simplement dire qu'il ne s'inclinait pas quand même et toujours devant Rome, et que sa foi très pure répugnait à l'idolâtrie des images, à l'impudence commerciale des entrepreneurs de faux miracles. Aussi suivait-il d'un œil attristé l'envahissement des Capucins de Maillebois, qui battaient si ouvertement monnaie avec le Saint-Antoine de Padoue installé dans leur Chapelle, terrible et déloyale concurrence dont se mourait l'église Saint-Martin, la paroisse de son cher curé Quandieu. Ce qui augmentait son souci, c'était de sentir derrière les Capucins les Jésuites, toutes les troupes disciplinées de son ennemi le père Crabot, dont il rencontrait partout l'influence, contrecarrant ses actes, rêvant d'être, en son lieu et place, le maître du diocèse. Il accusait les Jésuites d'obliger Dieu à venir aux hommes, au lieu de forcer les hommes de se donner à Dieu, et il voyait en eux les artisans du compromis mondain, du relâchement de la foi et de la pratique, dont l'Eglise, selon lui, se mourait. Aussi, dans l'affaire Simon, en les sentant si âpres contre le malheureux, s'était-il méfié et avait-il étudié soigneusement le cas, avec l'abbé Quandieu, qui était aux sources. Sa conviction dut se faire alors, peut-être même connut-il le nom du

vrai coupable. Mais que résoudre, comment livrer des religieux, sans craindre de nuire à la religion ? Son courage ne pouvait aller jusque-là. Et il eut certainement une grande amertume, dans son silence forcé, inquiet lui aussi de l'aventure monstrueuse et tragique où l'on engageait l'Eglise de son rêve, faite de paix, d'équité et de bonté.

Pourtant, monseigneur Bergerot ne se résigna pas complètement. L'idée d'abandonner son cher abbé Quandieu, de laisser achever sa ruine par ceux qu'il nommait les marchands du Temple, lui était insupportable. Et il profita d'une tournée pastorale, il vint à Maillebois, où il voulut officier lui-même, pour rendre toute sa gloire à l'antique et noble église Saint-Martin, dont la nef datait du quatorzième siècle. Puis, au cours de l'allocution qu'il prononça, il osa blâmer les superstitions grossières, il désigna même nettement le commerce auquel se livraient les Capucins, dans leur Chapelle, d'une prospérité de bazar. Personne ne s'y trompa, tout le monde sentit le coup porté, non seulement au père Théodose, mais, derrière lui, au père Crabot en personne. Et, monseigneur ayant terminé par l'espoir que l'Eglise de France resterait la pure source de toute vérité et de toute justice, le scandale fut plus grand encore, car on vit là une allusion à l'affaire Simon, on l'accusa de jeter les Frères de la Doctrine chrétienne aux juifs, aux vendus et aux traîtres. Rentré dans son palais épiscopal, monseigneur Bergerot dut trembler de son courage, devant le surcroît d'amertume dont on l'abreuvait, et des intimes racontèrent la visite de remerciement de l'abbé Quandieu, pendant laquelle l'archevêque et le simple curé avaient pleuré ensemble.

A Beaumont, l'agitation croissait, à mesure que se rapprochait la session de la Cour d'assises. La Chambre des mises en accusation avait renvoyé le dossier au parquet,

et l'affaire était fixée au lundi 20 octobre. Aussi l'attitude prise par l'évêque acheva-t-elle d'exaspérer les passions. Chaque matin, « le Petit Beaumontais » semait la haine, par d'abominables articles d'outrages et de mensonges. Il se montrait plus violent contre l'évêché, que « la Croix de Beaumont » elle-même, pourtant aux mains des jésuites. Les simonistes avaient repris quelque courage de l'appui inespéré de monseigneur Bergerot. Mais les anti-simonistes en profitaient pour empoisonner l'opinion publique de nouveaux contes, entre autres l'extraordinaire invention d'un syndicat juif s'était formé pour acheter, à coups de millions, les puissances de ce monde. Ainsi, monseigneur Bergerot avait reçu trois millions. Dès lors, ce fut dans la ville entière, de la démence et du massacre. Du bas en haut de la société, du Mauviot, le faubourg ouvrier, à l'avenue des Jaffres, le quartier aristocratique, en passant par la rue Fontanier et les étroites rues voisines, où se trouvait le petit commerce, la bataille s'aggravait, les rares simonistes étaient écrasés sous le flot toujours croissant et déchaîné des anti-simonistes. On allait huer le directeur de l'Ecole normale, Salvan, qu'on soupçonnait de simonisme, tandis que le proviseur du lycée, Depinvilliers, antisémite et patriote, était acclamé. Des bandes payées, recrutées sur les trottoirs, auxquelles se mêlait la jeunesse cléricale, couraient les rues, menaçaient les boutiques juives. Et la grande tristesse était de voir les ouvriers républicains, quelques-uns socialistes, se désintéresser, ou même prendre parti contre le droit. Alors, la terreur régna, la lâcheté devint immense, toutes les puissances sociales se coalisèrent contre le misérable accusé, qui, de sa prison, jetait son continuel cri d'innocence. L'Université, avec le recteur Forbes à sa tête, ne bougea plus, dans sa crainte de se compromettre. L'Administration, personnifiée dans le préfet Hennebise, s'était désintéressée dès le premier

jour, désireuse de ne pas se créer d'ennui. La Politique, les sénateurs comme les députés, ainsi que Lemarrois l'avait prédit, se taisaient, par terreur de n'être pas réélus, s'ils disaient autrement que leurs électeurs. L'Eglise, où l'évêque avait cessé de compter et dont le véritable chef était le père Crabot, exigeait des bûchers, l'extermination des juifs, des protestants et des francs-maçons. L'Armée, par la voix du général Jarousse, réclamait elle aussi un nettoyage du pays, le rétablissement d'un empereur ou d'un roi, quand on aurait sabré les sans-patrie et les sans-Dieu. Et restait la Magistrature, vers laquelle tous les espoirs se tournaient, car n'avait-elle pas en main le dénouement, la condamnation du sale juif, qui seule assurerait le salut de la France? Le président Gragnon et le procureur de la république Raoul de la Bissonnière étaient ainsi devenus des personnages considérables, dont personne ne doutait, leur anti-simonisme étant de notoriété publique, comme leur désir d'avancement et leur passion de popularité.

Lorsque les noms des jurés furent connus, il y eut une recrudescence de violences et d'intrigues. Parmi ces jurés se trouvaient de nombreux boutiquiers, quelques industriels, deux capitaines en retraite, un médecin, un architecte. Et, tout de suite, une campagne s'ouvrit, on exerça sur eux la plus terrible des pressions, « le Petit Beaumontais » imprima leurs noms et leurs adresses, en les désignant à la fureur de la foule, s'ils ne condamnaient pas. Ils recevaient des lettres anonymes, certaines visites inattendues les bouleversaient, leur entourage les suppliait de songer à leurs femmes et à leurs enfants. Pendant ce temps, dans les salons de l'avenue des Jaffres, l'amusement était de se livrer à des pointages, au sujet des opinions plus ou moins certaines de chacun des jurés. Le jury condamnerait-il, ne condamnerait-il pas? c'était

un jeu de société. Au jour de la belle madame Lemarrois surtout, le samedi, on ne parlait pas d'autre chose. Et toutes ces dames venaient : la générale Jarousse, petite, laide et noiraude, ce qui ne l'empêchait pas, disait-on, de faire le général cocu, abominablement; la présidente Gragnon, superbe encore, très langoureuse, aimée des jeunes substituts; la préfète Hennebise, une Parisienne fine et prudente, parlant peu, écoutant beaucoup; et l'on y voyait aussi l'âpre madame Daix, la femme du juge d'instruction, parfois même madame de la Bissonnière, la femme du procureur de la république, très douce, très effacée, qui allait rarement dans le monde. Toutes s'étaient rendues à une grande fête donnée à la Désirade par les Sangleboeuf, sur le conseil du baron Nathan, qui avait décidé sa fille Lia, la catholique Marie d'aujourd'hui, à secouer sa nonchalance, pour se mettre, comme ces dames, au service de la bonne cause. Le rôle des femmes, dans l'affaire, fut en effet considérable : elles valaient une armée, selon le mot du jeune député Marcilly, simoniste avec les uns, anti-simoniste avec les autres, attendant la victoire. Et une querelle dernière acheva de bouleverser les cervelles, lorsque « le Petit Beaumontais », un matin, lança la question du huis clos, la nécessité de fermer les portes pour une partie de l'interrogatoire et l'audition de certains témoins. Le journal n'avait sûrement pas trouvé cela tout seul, on y sentait la connaissance profonde des foules, l'espoir de ce que le mystère ajouterait de monstrueux à l'accusation, la commodité ensuite de justifier la condamnation de l'innocent par les charges que le public n'aurait pas connues. Les simonistes sentirent le danger, protestèrent, exigèrent la pleine clarté, les débats au grand jour; tandis que les anti-simonistes, saisis d'une indignation vertueuse, criaient au scandale, demandaient si l'on allait souiller les oreilles des honnêtes gens, en leur faisant entendre d'abo-

minables détails, par exemple le rapport du médecin légiste, où les résultats de l'autopsie se trouvaient indiqués en des termes impossibles à lire devant des femmes. Pendant les derniers huit jours, Beaumont fut ainsi en proie à une mêlée affreuse.

Enfin, le grand jour, le 20 octobre arriva. Depuis la rentrée des écoliers, Marc avait dû se réinstaller à Jonville, avec sa femme Geneviève et sa fillette Louise, que madame Duparque et madame Berthereau avaient tenu, cette année-là, à garder près d'elles pendant toutes les vacances. Il y avait consenti d'autant plus volontiers, que ce long séjour à Maillebois lui permettait de mener plus directement son enquête, restée, hélas! sans résultat. Pourtant, il avait trop souffert de sa gêne chez ces dames, où jamais un mot n'était dit sur la retentissante affaire, pour ne pas être heureux de se retrouver dans son école si calme, au milieu de la bande d'enfants joueurs, dont quelques-uns lui étaient chers. Et, d'ailleurs, il s'était fait citer comme témoin de moralité par la défense, il attendait le procès avec un frémissement d'émotion, repris de son espérance tenace dans la vérité et la justice, comptant de nouveau sur le triomphe d'un acquittement. Il lui semblait impossible que, de nos jours, en France, dans ce pays de liberté et de générosité, un homme fût condamné sans preuves. Le lundi matin, quand il arriva, Beaumont lui parut en état de siège. On avait consigné les troupes, des gendarmes et des soldats gardaient les abords du Palais de Justice; et, lorsqu'il voulut y pénétrer, il eut à forcer toutes sortes d'obstacles, bien qu'il eût une citation en règle. A l'intérieur, les escaliers, les couloirs étaient également barrés par de la troupe. La salle des Assises, très vaste, toute neuve, luisait d'ors et de faux marbres, sous la lumière crue des six grandes fenêtres qui l'éclairaient. Et elle se trouvait comble, deux heures avant l'ouverture des

débats : toute la belle société de Beaumont derrière les fauteuils des juges ; des dames en toilette un peu partout, même sur les bancs réservés aux témoins ; un parterre debout très tumultueux déjà, un public trié, où l'on reconnaissait des faces de bedeaux, les manifestants payés de la rue, auxquels se mêlaient les quelques énergumènes de la jeunesse catholique. L'attente fut longue, Marc eut le temps d'examiner les visages, de sentir dans quel milieu de passions hostiles allait se dérouler l'affaire.

La Cour parut, Gragnon et ses assesseurs, suivis du procureur de la république La Bissonnère. Et les premières formalités furent accomplies rapidement, le bruit courut que le tirage du jury ne s'était pas fait sans peine, plusieurs des jurés ayant donné des raisons pour être récusés, tant leur peur semblait grande d'avoir une responsabilité dans l'affaire. Enfin, les douze jurés, tombés au sort, revinrent à la file, prirent place, d'un air de condamnés moroses. Il y avait cinq boutiquiers, deux industriels, deux rentiers, un médecin, un architecte, un capitaine en retraite ; et l'architecte, un homme pieux, travaillant pour l'évêché, nommé Jacquin, sorti le premier, se trouva être le chef du jury. Si la défense ne l'avait pas récusé, c'était grâce à son renom mérité d'esprit loyal, droit et honnête. Du reste, il se produisit comme une déception, parmi les anti-simonistes, à l'arrivée de ces hommes, dont l'entrée était guettée passionnément et dont les noms circulèrent, un à un. Quelques-uns durent paraître douteux, on espérait un jury plus sûr, ayant condamné d'avance.

Puis, un grand silence se fit, l'interrogatoire de Simon commença. A son apparition, il avait déplu, l'air chétif et gauche. Puis, il s'était redressé, maintenant il semblait impudent, par la façon tranquille et sèche dont il répondait aux questions. Le président Gragnon avait pris son air goguenard des grands jours, couvant surtout de ses

petits yeux gris l'avocat, maître Delbos, l'anarchiste, comme il le nommait, qu'il s'était engagé à supprimer, d'un coup de pouce. En attendant, il faisait de l'esprit, cherchait à provoquer les rires, peu à peu irrité de l'attitude calme de Simon, qui, ne mentant pas, ne pouvait se contredire ni se laisser entamer. Il devint insolent, tâcha vainement d'amener une protestation de Delbos, lequel, connaissant l'homme, se taisait, avec un sourire. Et, en somme, cette première journée, en réjouissant les simonistes, inquiéta fort les anti-simonistes, car l'accusé, par ses explications très claires, avait parfaitement établi l'heure de son retour à Maillebois, la façon dont il était monté tout droit rejoindre sa femme, sans que le président pût opposer à ses déclarations un fait certain, prouvé. A la sortie, des huées accueillirent les témoins de la défense, on faillit se battre sur les marches du Palais de Justice.

Le mardi, l'interrogatoire des témoins commença, au milieu d'une affluence encore plus grande. Et, d'abord, ce fut l'instituteur adjoint Mignot, qui parut moins affirmatif que dans l'instruction, n'osant plus préciser l'heure où il avait entendu des bruits de voix et de pas, comme si sa conscience de simple et brave garçon commençait à se troubler, devant les conséquences terribles d'un pareil témoignage. Mais mademoiselle Rouzaire fut d'une dureté, d'une précision impitoyables : elle, tranquillement, donnait l'heure exacte, onze heures moins un quart, en ajoutant même qu'elle avait parfaitement reconnu la voix et le pas de Simon. Puis, il y eut un long défilé d'employés de chemin de fer, d'employés de l'octroi, de simples passants, pour établir si l'accusé avait pris le train de dix heures et demie, ainsi que le prétendait l'accusation, ou s'il était rentré à pied, selon sa version à lui : dépositions interminables, confuses et contradictoires, qui laissèrent une impression plutôt favorable à la défense.

Ensuite vinrent les dépositions attendues du père Philibin et du frère Fulgence. La première, très brève, fut une déception, car le jésuite se contenta de dire, en quelques phrases sourdes, comment il avait trouvé le petit corps, étendu sur le parquet, devant le lit. Au contraire, le frère Fulgence amusa toute la salle par la véhémence du même récit, qu'il recommença avec des gestes fous de pantin désarticulé ; et il parut très heureux de l'effet qu'il produisait, il n'avait cessé d'embrouiller et de gâter les choses, depuis le commencement de l'affaire. Enfin, furent appelés les trois adjoints, les frères Isidore, Lazarus et Gorgias, qui étaient des témoins spécialement cités par la défense. Et, si Delbos laissa passer les deux premiers, après quelques questions insignifiantes, il se leva, se tint debout, quand le frère Gorgias fut à la barre. L'ancien petit paysan, le fils du jardinier de Valmarie, le Georges Plumet, devenu le frère Gorgias, ignorantin, était un fort gaillard, maigre et noueux, au front bas et dur, aux pommettes saillantes, la bouche épaisse, sous le grand nez en bec d'aigle. Noir et rasé, il avait une sorte de tic, un retroussement de la lèvre supérieure, à gauche, qui laissait voir des dents solides, dans une sorte de rictus involontaire, où il y avait de la violence et de la goguenardise. Lorsqu'il apparut, dans sa vieille robe noire, avec son rabat blanc, d'une propreté douteuse, un frémissement passa sur l'auditoire, venu on ne savait d'où. Et, tout de suite, entre l'avocat et le Frère, un duel s'engagea, des questions aiguës comme des coups d'épée, des réponses coupantes comme des parades, sur la soirée du meurtre, le temps mis par le témoin à reconduire le petit Polydor, l'heure à laquelle il était rentré à l'Ecole. Dérouté, le public écoutait, sans comprendre l'importance décisive de cet interrogatoire, le personnage étant nouveau pour lui. D'ailleurs, le frère Gorgias, de son air violent et goguenard, avait réponse à tout, produisait des preuves, éta-

blissait que, dès dix heures et demie, il était couché dans sa cellule; et les frères Isidore et Lazarus furent rappelés, on fit venir également le portier de l'Ecole, ainsi que deux habitants de Maillebois, des promeneurs attardés : tous jurèrent, confirmèrent les affirmations de l'ignorantin. Ce duel n'alla pas du reste sans l'intervention du président Gragnon, qui jugea l'occasion bonne pour ôter la parole à Delbos, estimant qu'il posait au Frère des questions injurieuses. Delbos répliqua, déposa des conclusions, tout un gros incident, au milieu duquel le frère Gorgias semblait triompher, avec d'obliques coups d'œil de dédain, comme pour dire impudemment qu'il ne redoutait rien, sous la protection de son Dieu de colère et d'extermination, terrible aux infidèles. Cependant, si Delbos n'obtint aucun résultat immédiatement utilisable, l'incident avait produit un grand trouble, on voyait des gens effarés craindre que, grâce à des doutes ainsi jetés dans l'esprit du jury, Simon ne s'en tirât. Et cette terreur avait dû gagner toute la congrégation, car un nouvel incident fut soulevé, après la déposition des deux experts, les sieurs Badoche et Trabut, qui expliquèrent, au milieu de la stupéfaction générale, comment ils retrouvaient les initiales de Simon, un E et une S enlacés, dans le paraphe du modèle d'écriture, où personne ne les voyait. En somme, le modèle d'écriture était l'unique pièce du procès, toute l'affaire reposait sur lui, la déposition de ces extraordinaires experts prenait une gravité extrême. C'était la condamnation de Simon, et ce fut alors que le père Philibin, qui suivait attentivement les débats, fit demander au président d'être rappelé à la barre. Là, d'une voix éclatante, lui si terne, si volontairement effacé d'abord, il conta une brève histoire, une lettre de Simon qu'il avait vue, une lettre à un ami, signée du même paraphe. Et, comme Gragnon le pressait, exigeait des détails, il leva la main vers le Christ, il déclara théâtra-

lement que c'était là le secret d'une confession, sans vouloir en dire davantage. La deuxième audience fut ensuite levée, dans la fièvre et dans un tumulte inexprimable.

Le mercredi, la question du huis clos se posa. Il s'agissait d'entendre le rapport du médecin légiste et la déposition des enfants. Le président avait le droit de prononcer le huis clos. Sans lui contester ce droit, Delbos prit la parole, démontra tous les dangers du mystère, finit par déposer de nouvelles conclusions. Paisiblement, Gragnon n'en revint pas moins avec un arrêt, que les gendarmes, dont la salle était pleine, exécutèrent tout de suite, en poussant le public dehors. Ce fut une émotion extraordinaire, une sortie en bousculade, puis des conversations passionnées, dans les couloirs. Pendant plus de deux heures, tant que dura le huis clos, la surexcitation ne fit que s'accroître. Comme si ce qui se disait dans la salle des Assises eût filtré à travers les murs, de continuels renseignements, des nouvelles effroyables circulèrent parmi la foule. D'abord, on colporta le rapport du médecin légiste, on en commentait chaque terme, on y ajoutait d'affreux détails, ignorés jusque-là, prouvant l'absolue culpabilité de Simon. Puis, ce furent les dépositions de ses élèves, des petits Bongard, Doloir, Savin et Milhomme. Ce qu'ils n'avaient jamais dit, on le leur faisait dire. La certitude s'établissait qu'il les avait tous souillés; et l'on en vint à prétendre, malgré la protestation de Delbos, de pure comédie, que les simonistes eux-mêmes avaient exigé le huis clos, pour sauver l'école laïque de tant d'ordure. Dès lors, la condamnation ne devenait-elle pas certaine? car, à ceux que troublerait le manque de preuves suffisantes, relativement au viol et à l'assassinat de Zéphirin, on répondrait par ce qui s'était passé au huis clos, et qu'ils ignoraient. Lorsque les portes furent rouvertes, il y eut une ruée, le public rentra en tempête,

fouillant les coins, flairant l'air, se pénétrant des choses monstrueuses rêvées. Mais la fin de l'audience ne fut plus occupée que par l'audition de quelques témoins de la défense, des témoins de moralité, parmi lesquels se trouvait Marc, et qui tous vinrent dire quel homme de douceur et de bonté était Simon, son amour, son adoration pour sa femme et ses enfants. Un seul de ces témoins retint un instant l'attention, l'inspecteur primaire Mauraisin, à qui Delbos avait volontairement causé le gros ennui de le citer. Mauraisin, représentant officiel de l'Université, partagé entre son désir d'être agréable aux anti-simonistes et sa crainte de déplaire à son chef immédiat, l'inspecteur d'académie Le Barazer, qu'il savait discrètement simoniste, dut reconnaître d'abord l'excellence des notes données par lui à Simon, et ne put ensuite se rattraper que par de vagues insinuations sur la moralité, la sournoiserie du caractère, la violence sectaire des passions religieuses.

Le jeudi et le vendredi furent occupés par le réquisitoire de La Bissonnière et par la plaidoirie de Delbos. Pendant les débats, La Bissonnière avait affecté d'intervenir le moins possible, prenant des notes, regardant ses ongles. Au fond, il n'était pas sans malaise, il devait se demander s'il ne lâcherait pas certaines charges, devant la trop grande fragilité des preuves. Aussi se montra-t-il assez terne dans son réquisitoire. Il se contenta, pour soutenir l'accusation, de faire valoir toute la vraisemblance de la culpabilité. Et il termina en demandant simplement l'application de la loi. Il avait parlé pendant deux heures à peine, le succès fut médiocre, l'inquiétude grande. Puis, la fin de l'audience ne put suffire à Delbos, il n'acheva sa plaidoirie que le lendemain. Très maître de lui, sec et nerveux, il commença par un portrait de Simon, qu'il montra dans son école, estimé, aimé, ayant à son foyer une femme adorable, des enfants délicieux.

Ensuite, il exposa l'ignoble crime en sa bestialité, il demanda si un tel homme avait pu commettre un tel acte. Une à une, il prit les prétendues preuves de l'accusation, en démontra l'impossibilité, le néant. A propos du modèle d'écriture surtout et du rapport des deux experts, il fut terrible, il prouva que cette unique pièce du dossier ne pouvait s'appliquer au cas de Simon, il fit toucher du doigt la stupidité du rapport des sieurs Badoche et Trabut. Il discuta, détruisit les témoignages, même ceux entendus au huis clos, ce qui lui attira de nouveau les foudres du président Gragnon, toute une violente querelle. Et, à partir de ce moment, il ne parla plus que sous la menace de se voir retirer la parole, devint de défenseur accusateur, jeta au pied de la Cour, et les Frères, et les Capucins, et les Jésuites eux-mêmes. Il remonta clairement jusqu'au père Crabot, afin de frapper à la tête, ainsi qu'il le voulait. Un Frère seul avait pu commettre le crime, il désigna sans le nommer le frère Gorgias, il dit toutes les raisons qui faisaient sa certitude, il montra le sourd travail, la vaste conjuration cléricale dont Simon était la victime, la nécessité de la condamnation d'un innocent pour que le coupable fût sauvé. Et, s'adressant aux jurés, il leur cria, en terminant, que ce n'était pas le meurtrier du petit Zéphirin qu'on leur demandait de condamner, mais l'instituteur laïque, le juif. Cette fin de plaidoirie, hachée par les interventions du président et par les huées de la salle, fut en somme considérée comme un triomphe oratoire, qui classait Delbos au premier rang, mais que son client allait sans doute payer d'une forte condamnation. Tout de suite, en effet, La Bissonnière avait pris un visage de douleur et d'indignation, pour répliquer. Un scandale inqualifiable venait de se produire, la défense avait osé accuser un Frère, sans apporter aucune preuve sérieuse. Elle avait fait pis, elle avait dénoncé comme complice de ce Frère, et ses supérieurs, et d'autres religieux, et

jusqu'à une haute personnalité devant laquelle tous les honnêtes gens s'inclinaient avec respect. C'était la religion outragée, les passions anarchistes lâchées, le pays entier conduit aux abîmes par les sans-Dieu et les sans-patrie. Là-dessus, pendant près de trois heures, il ne cessa plus de foudroyer les ennemis de la société, en phrases trop fleuries, se redressant dans sa petite taille, comme s'il se fût senti emporté aux hautes destinées qu'il ambitionnait. En finissant, il fit de l'ironie, il voulut savoir s'il suffisait d'être juif, pour être quand même innocent, et il demanda au jury toute sa sévérité, la tête du misérable, souilleur et tueur d'enfant. Des applaudissements frénétiques éclatèrent, et Delbos, dans une réplique véhémente, exaspérée, acheva de se faire couvrir d'injures et de menaces.

Il était déjà sept heures du soir, lorsque le jury se retira dans la chambre de ses délibérations. Comme les questions que la Cour lui avait posées étaient peu nombreuses, on espérait bien en être quitte en moins d'une heure et pouvoir aller dîner. La nuit était venue, quelques grosses lampes, posées sur les tables, éclairaient à peine la vaste salle. Au banc de la presse, où travaillaient encore les journalistes accourus de partout, on avait planté des bougies qui ressemblaient à des cierges. Dans cet air fumeux et surchauffé, empli de grandes ombres tragiques, pas une dame ne quitta la place, la foule s'entêta, fantomatique sous les hasards de l'éclairage. Toutes les passions se déchaînaient, on causait à voix haute, un tumulte étourdissant, au milieu d'une agitation, d'un bouillonnement de cuve ardente. Les quelques simonistes triomphaient, déclaraient que le jury ne pouvait condamner. Malgré l'accueil bruyant fait à la réplique de La Bissonnière, les anti-simonistes, dont la salle était comble, grâce aux sages dispositions du président Gragnon, se montraient nerveux, tremblaient de voir la victime

expiatoire leur échapper. On assurait que l'architecte Jacquin, le chef du jury, avait parlé à quelqu'un de son angoisse de juge, devant l'absolu manque de preuves. On citait jusqu'à trois autres jurés, dont les visages, pendant les débats, avaient semblé favorables à l'accusé. Un acquittement devenait possible. Et ce fut ainsi une attente peu à peu exaspérée, une attente qui se prolongea indéfiniment, contre toutes les suppositions. Huit heures sonnèrent, neuf heures sonnèrent, et le jury ne reparaissait toujours pas. Depuis deux grandes heures, il était enfermé, sans arriver sans doute à se mettre d'accord. Cela ne fit qu'augmenter les incertitudes. Bien que les portes de la salle des délibérations fussent étroitement closes, des bruits s'en échappaient, des renseignements arrivaient, on ne savait comment, qui achevaient de bouleverser l'auditoire mourant de faim, brisé de lassitude et d'impatience. Brusquement, on apprit que le chef du jury, au nom de ses collègues, avait fait prier le président de se rendre auprès d'eux. Selon un autre voisin, c'était le président lui-même qui s'était mis à la disposition de ces messieurs, en insistant pour les voir; et cela paraissait peu correct. Puis, l'attente recommença, de longues minutes se passèrent encore. Que pouvait donc faire le président chez les jurés? Légalement, il ne devait les renseigner que sur l'application de la loi, dans le cas où ils craindraient d'ignorer les conséquences de leur vote. C'était bien long, pour une simple explication de cette sorte, à ce point qu'un nouveau bruit se répandit parmi les intimes de Gragnon, qui ne semblèrent pas se douter de l'énormité d'une telle histoire : une communication suprême faite par le président au jury, une pièce arrivée après la clôture des débats et qu'il avait senti l'impérieuse nécessité de porter à sa connaissance, en dehors de la défense et de l'accusé. Et dix heures sonnaient, lorsque le jury reparut.

Alors, dans la salle brusquement silencieuse, anxieuse, lorsque la Cour fut rentrée, tachant de rouge les fonds mouvants des ténèbres, l'architecte Jacquin, chef du jury, se leva. Il était très pâle, on le vit distinctement, éclairé d'un rayon de lampe. Et ce fut d'une voix un peu faible qu'il prononça la formule consacrée. La réponse du jury était « oui », à toutes les questions; mais il accordait des circonstances atténuantes, d'une façon illogique, uniquement pour éviter la peine capitale. La peine était le bagne à perpétuité, peine que le président Gragnon prononça, de son air de bon vivant satisfait, avec son habituel nasillement goguenard. D'un geste vif, le procureur de la république La Bissonnière ramassa ses papiers, en homme soulagé et ravi qui a ce qu'il désire. Tout de suite, dans l'auditoire, avaient éclaté des applaudissements frénétiques, des hurlements de meute affamée, à qui l'on jette la curée chaude de la victime longtemps poursuivie. C'était un délire de cannibales mangeant enfin de l'homme, à pleine bouche. Et, pourtant, dans ce tumulte d'effroyable sauvagerie, on entendit un cri qui domina les abois féroces, le continuel cri de Simon : « Je suis innocent! je suis innocent! », dont le grand souffle obstiné alla semer la vérité lointaine au fond des braves cœurs; tandis que l'avocat Delbos, gagné par les larmes, se penchait vers l'accusé et l'embrassait fraternellement.

David, qui s'était abstenu de paraître au procès, afin de ne pas exaspérer davantage les haines antisémites, attendait le résultat chez Delbos, rue Fontanier. Jusqu'à dix heures, il avait compté les minutes, brûlé de la plus atroce des fièvres, ne sachant s'il devait se réjouir ou se désespérer d'un tel retard. A chaque instant, il allait se pencher à la fenêtre, écouter les bruits au loin. Et déjà l'air de la rue, les cris de quelques passants, lui avaient apporté la mortelle nouvelle, lorsque l'arrivée de Marc, épuisé, sanglotant, la lui confirma. Salvan accompagnait

Marc, Salvan rencontré au sortir du Palais, éperdu lui aussi, et qui avait voulu monter. Ce fut une heure de désespoir tragique, un effondrement où tout ce qu'il y a de bon et de juste semblait à jamais s'engloutir; et, lorsque Delbos, à son tour, arriva, après avoir vu dans sa cellule Simon foudroyé et debout quand même, il ne put que se jeter au cou de David et l'embrasser, comme il avait embrassé son frère, là-bas.

— Ah ! pleurez, mon ami ! cria-t-il. C'est la plus grande iniquité du siècle.

IV

Dès la rentrée des classes, réinstallé à Jonville, Marc avait eu une autre lutte à soutenir, en dehors du tourment où le jetait l'affaire Simon. Le curé, l'abbé Cognasse, s'était avisé de chercher à conquérir le maire, le paysan Martineau, par sa femme, la belle Martineau, afin de créer de gros soucis à l'instituteur.

C'était un terrible homme, cet abbé Cognasse, grand, maigre, anguleux, avec un menton volontaire et un nez aigu, sous un front bas, à l'épaisse crinière brune. Ses yeux brûlaient d'une flamme agressive, ses mains noueuses, peu lavées, semblaient faites pour tordre le cou aux gens qui oseraient lui résister. Et il avait, à quarante ans, comme unique servante, une vieille fille de soixante ans, Palmyre, un peu bossue, plus terrible que lui, avare et dure, la terreur du pays, qui le gardait et le défendait avec des dents et des grognements de dogue. On le disait chaste, mais il mangeait beaucoup, buvait de même, sans jamais se griser. Fils de paysan, borné et têtu, il s'en tenait à la lettre étroite du catéchisme, il dirigeait rudement ses paroissiens, très âpre sur ses droits, exigeant surtout d'être payé, sans faire grâce d'un sou à personne, même au plus pauvre. Aussi avait-il voulu tenir en son pouvoir le maire Martineau, de façon à être le maître réel de la commune, ce qui, tout en étant l'esprit de la religion, devait lui assurer de plus beaux bénéfices. Et sa querelle avec Marc avait éclaté au sujet d'une somme annuelle de trente francs

que la commune donnait autrefois à l'instituteur pour sonner la cloche, et que Marc touchait toujours, bien qu'il eût refusé de sonner, absolument.

Mais Martineau n'était point d'une conquête facile, quand il était soutenu. De même âge que l'abbé, de face carrée et de forte encolure, roux avec des yeux clairs, il parlait peu, se méfiait beaucoup. Il passait pour le cultivateur le plus riche de la commune, très considéré de ses concitoyens, à cause de ses vastes champs, et depuis dix ans il était maire de Jonville, réélu à chaque élection nouvelle. Sans instruction, sachant à peine lire et écrire, il n'aimait point se prononcer entre l'école et l'église, mettant sa politique à rester en dehors, bien qu'il finît toujours par se donner à celui des deux qu'il sentait le plus solide, du curé ou de l'instituteur. Et, secrètement, il était avec ce dernier plutôt, ayant dans le sang cette hostilité, cette rancune séculaire du paysan contre le prêtre, le prêtre paresseux et jouisseur, qui ne fait rien et veut être payé, qui s'empare de la femme et débauche la fille, au nom d'un Dieu invisible, jaloux et méchant. Mais, s'il ne pratiquait pas, jamais il n'avait marché seul contre son curé, dans la pensée que ces gens-là, tout de même, étaient rudement forts. Et il avait fallu la tranquille énergie de Marc, sa volonté et son intelligence, pour que Martineau se mît de son côté, le laissant marcher, sans trop s'engager lui-même.

Ce fut alors que l'abbé Cognasse eut l'idée d'employer la belle Martineau, non pas qu'elle fût de ses pénitentes, car elle ne pratiquait pas non plus, mais parce qu'il la voyait très régulièrement à l'église, les dimanches et les fêtes. Très brune, avec de gros yeux et une bouche fraîche, le corsage déjà débordant, elle avait la réputation d'être coquette; et c'était vrai, elle aimait étrenner une robe, sortir un bonnet de dentelle, se parer de ses bijoux d'or. Son assiduité aux offices n'avait pas d'autre

cause, l'église avait fini par devenir sa coquetterie et sa distraction, le seul rendez-vous mondain où elle pouvait aller en toilette, voir et se faire voir, passer les voisines en revue. Dans ce village de huit cents habitants à peine, en l'absence de tout autre lieu de réunion, sans autre occasion de cérémonies et de fêtes, la petite nef humide, avec sa messe vivement expédiée, se trouvait être à la fois le salon, le spectacle, la promenade, l'unique et commune récréation des femmes, désireuses de plaisir; et, comme la belle Martineau, presque toutes celles qui venaient là n'avaient plus, pour seule foi, que ce besoin d'être endimanchées et de se montrer. Puis, les mères l'avaient fait, les filles le faisaient, c'était l'usage, ça se devait. Attirée par l'abbé Cognasse, flattée par lui, madame Martineau essaya donc de convaincre Martineau que, dans cette histoire des trente francs, le curé avait raison. Mais Martineau, d'un mot, la pria de se taire et de retourner à ses vaches, car il était encore de la vieille école, il ne permettait pas aux femmes de se mêler des affaires des hommes.

En soi, l'histoire des trente francs était fort simple. Depuis qu'il y avait un instituteur à Jonville, il touchait ces trente francs par an, pour sonner la cloche, à l'église. Et Marc, qui ne sonnait plus la cloche, avait persuadé le conseil municipal de donner aux trente francs une autre destination, en disant que, si le curé voulait avoir un sonneur, il pouvait bien le payer lui-même. La vieille horloge du clocher, détraquée, ne marchait plus guère, continuellement en retard; et un ancien horloger, retiré dans le pays, demandait justement les trente francs annuels pour la réparer et l'entretenir. Marc avait d'abord mis quelque malice à conduire l'aventure, tandis que les paysans s'étaient simplement tâtés, inquiets de savoir si leur intérêt était qu'on leur sonnât la messe ou que l'horloge leur indiquât l'heure exacte; et, quant à voter

trente autres francs pour avoir les deux, ils n'y songèrent même point, leur règle étant de ne pas grever d'inutiles dépenses le budget de la commune. Mais ce fut un beau combat, où se heurtèrent la puissance du curé et celle de l'instituteur, définitivement victorieux, car l'abbé Cognasse, malgré ses prônes foudroyants, ses malédictions lancées contre les impies qui voulaient faire taire la voix de Dieu, dut finir par céder. Et, après un mois de silence, le clocher tout d'un coup, un beau dimanche matin, retrouva sa sonnerie, jeta sur le village une furieuse volée de cloche. C'était la vieille servante, la terrible Palmyre, qui sonnait, de toute la rage de ses petits bras.

Dès lors, l'abbé Cognasse, comprenant que le maire lui échappait, se fit prudent, retrouva sa souplesse d'homme d'Eglise, malgré son continuel bouillonnement de colère. Et Marc se sentit le maître, vit Martineau le consulter de plus en plus, à mesure que ce dernier avait conscience de la solidité des mains auxquelles il se confiait. Secrétaire de la Mairie, Marc en vint à diriger discrètement le conseil municipal, ménageant les amours-propres, restant dans l'ombre, d'autant plus fort, qu'il était simplement l'intelligence, la raison, la volonté saine et droite, qui faisaient agir ces paysans, désireux avant tout de paix et de prospérité. Avec lui, la bonne œuvre de délivrance était en marche, l'instruction se répandait rapidement, apportant en toutes choses de la lumière, détruisant les superstitions imbéciles, chassant, avec la misère des cerveaux, la misère et l'ordure des logis pauvres, car il n'est de richesse que par le savoir. Jamais Jonville ne s'était encore décrassé à ce point, en train de devenir la commune la plus prospère et la plus heureuse du département. A la vérité, Marc se trouvait singulièrement aidé dans cette besogne par mademoiselle Mazeline, l'institutrice qui tenait l'école des filles, de l'autre côté du mur

ou lui-même tenait l'école des garçons. Petite, brune, sans beauté, mais d'un grand charme, avec un visage large, à l'épaisse bouche de bonté, aux yeux noirs admirables, brûlants de tendresse et d'abnégation, sous un front haut et bombé, elle était, elle aussi, l'intelligence, la raison, la volonté saine et droite, née pour être l'éducatrice, l'émancipatrice des fillettes qu'on lui confiait. Elle sortait de cette maison de Fontenay-aux-Roses, de cette Ecole normale où la méthode et le cœur d'un maître illustre ont déjà enfanté toute une cohorte de bonnes pionnières, dont la mission est de créer les épouses et les mères de demain. Et, si, à vingt-six ans, elle se trouvait déjà institutrice titulaire, c'était grâce à l'utile besogne que les supérieurs intelligents, les Salvan et les Le Barazer, attendaient d'elle. Ils l'essayaient dans ce village obscur, un peu inquiets au fond de ses idées avancées, craignant de la voir fâcher les parents par son enseignement anticlérical, son ardente conviction que la femme apportera le bonheur au monde, le jour où elle sera libérée du prêtre. Mais elle y mettait beaucoup de sagesse et de gaieté ; et, bien qu'elle eût cessé de conduire ses fillettes à l'église, elle se montrait si maternelle, elle les instruisait et les soignait si tendrement, que les paysans finissaient par l'avoir en adoration. Et elle fut de la sorte, pour l'œuvre de Marc, une aide puissante, en prouvant au pays qu'on pouvait ne pas aller à la messe, croire moins au bon Dieu qu'au travail et à la conscience humaine, et être cependant la meilleure, la plus intelligente et la plus honnête fille de la terre.

Mis en échec à Jonville, forcé de compter avec l'instituteur, l'abbé Cognasse soulageait ses amertumes et ses colères au Moreux, la petite commune voisine, à quatre kilomètres, qui, n'ayant pas de curé, était desservie par lui. Le Moreux, dont le nombre des habitants n'avait jamais pu atteindre deux cents, se trouvait perdu parmi

des coteaux, aux routes malaisées, l'isolant, le retranchant du monde ; et il n'était point misérable pourtant, on n'y connaissait pas un pauvre, chaque famille y possédait des terres fertiles, y vivait dans la paix endormie de sa routine. Le maire, Saleur, un gros homme trapu, au mufle bovin, la tête dans les épaules, ancien éleveur, s'était brusquement enrichi, en vendant fort cher ses prairies, ses parcs, ses bestiaux, à une Société anonyme qui syndiquait tout l'élevage de l'arrondissement. Depuis cette vente, il avait fait arranger sa maison en villa cossue, il était devenu un rentier, un bourgeois, dont le fils, Honoré, suivait les cours du lycée de Beaumont, en attendant d'aller étudier à Paris. Aussi, bien qu'il fût très jalousé et peu aimé, les gens du Moreux le renommaient-ils maire à chaque élection, pour l'unique raison que, n'ayant rien à faire, il pouvait à l'aise s'occuper des affaires de la commune. Il s'en déchargeait d'ailleurs lui-même sur l'instituteur, Férou, auquel le secrétariat de la mairie rapportait cent quatre-vingts francs par an, et qui, à ce prix, devait fournir un travail considérable, des lettres, des rapports, des écritures, autant de soucis de toutes les heures. D'une ignorance crasse, sachant à peine signer son nom, épais et lourd, quoique pas mauvais homme au fond, Saleur traitait Férou en simple machine à écrire, d'un mépris tranquille d'homme qui n'avait pas eu besoin d'en tant savoir, pour faire fortune et vivre grassement. En outre, il lui gardait rancune d'avoir rompu avec l'abbé Cognasse, en refusant de mener ses élèves à l'église et de chanter au lutrin ; non pas qu'il pratiquât lui-même, allant simplement à la messe au nom du bon ordre, ainsi que sa femme, une maigre rousse insignifiante, ni dévote, ni coquette, pour qui l'office, le dimanche, rentrait dans ses devoirs de paysanne devenue dame ; mais parce que cette attitude révoltée de l'instituteur aggravait encore les continuelles querelles du curé de

Jonville et des habitants du Moreux. Ceux-ci se plaignaient sans cesse d'être traités avec peu d'égards, de de n'obtenir que des bouts de messe comme par charité, d'être obligés d'envoyer leurs enfants à Jonville, pour le catéchisme et la première communion ; et le prêtre répondait furieusement que, lorsqu'on voulait ainsi profiter du bon Dieu, on avait son curé à soi. Fermée durant la semaine, l'église du Moreux n'était qu'une grange morne et vide. Mais l'abbé Cognasse, une demi-heure chaque dimanche, n'y passait pas moins en tempête, redouté de tous, terrorisant la commune par ses caprices et ses emportements.

Et, Marc, très au courant de la situation, ne pouvait songer à Férou sans une grande sympathie pitoyable. Dans ce Moreux si à l'aise, lui seul, l'instituteur, ne mangeait pas tous les jours à sa faim. En lui, l'horrible misère de l'instituteur pauvre prenait une gravité tragique. Comme adjoint, à Maillebois, il avait débuté à neuf cents francs, âgé déjà de vingt-quatre ans. Aujourd'hui, après six années de travail, devenu titulaire, exilé dans ce trou du Moreux pour son mauvais esprit, il ne touchait encore que mille francs par an, soixante-dix-neuf francs par mois avec la retenue, juste cinquante-deux sous par jour; et il avait une femme et trois petites filles à nourrir. C'était, dans la vieille masure humide qui servait d'école, la misère noire, des soupes dont les chiens n'auraient pas voulu, les petites sans souliers, la mère sans robe. Et la dette se dressait toujours croissante, menaçante, la dette mortelle où sombrent tant d'humbles fonctionnaires! Et quel courage héroïque il fallait pour dissimuler le mieux possible cette misère, rester debout en redingote râpée, tenir son rang de monsieur lettré, à qui les règlements défendent tout commerce, tout gain, en dehors de son école! Chaque jour la lutte recommençait, un miracle d'énergie et de volonté. Férou, le fils de berger, dont la vive

intelligence avait gardé une indépendance native, remplissait passionnément sa tâche, parfois sans résignation. Sa femme, une grosse blonde agréable, la fille de boutique qu'il avait connue chez sa tante, la fruitière de Maillebois, puis épousée, en garçon honnête, après avoir eu d'elle sa première fillette, l'aidait bien un peu, s'occupait des petites filles, les faisait lire, leur apprenait à coudre, tandis que lui avait sur les bras les galopins de sa classe, fort mal élevés, têtes dures, cœurs méchants. Comment ne pas céder peu à peu aux découragements de son ingrate besogne, aux brusques révoltes de sa souffrance ? Né pauvre, il avait toujours souffert de la pauvreté, de la nourriture mauvaise, des vêtements rapiécés, blanchis aux coutures ; et, maintenant qu'il était un monsieur, cette pauvreté prenait une amertume affreuse. A son entour, il n'avait que des heureux, des paysans possédant de la terre, mangeant à leur faim, ayant l'orgueil des écus amassés. La plupart étaient des brutes, qui savaient à peine compter leurs dix doigts, qui avaient besoin de lui pour rédiger une lettre. Et lui, le seul intelligent, le seul instruit et cultivé, manquait souvent des vingt sous nécessaires pour s'acheter des faux cols ou faire raccommoder ses souliers troués. Ils le traitaient en valet, l'accablaient de mépris, à cause de son veston en loques, qu'ils jalousaient au fond. Mais, surtout, la comparaison qu'ils établissaient inconsciemment entre l'instituteur et le curé, lui était désastreuse : l'instituteur si mal payé, si misérable, souffrant de l'irrespect des élèves et du dédain des parents, mal soutenu par ses chefs, sans autorité véritable ; le curé, rétribué beaucoup plus grassement, ayant en dehors du casuel l'aubaine de toutes sortes de cadeaux, soutenu par son évêque, choyé par les dévotes, parlant au nom d'un maître farouche, maître de la foudre, de la pluie et du soleil. Et voilà comment l'abbé Cognasse régnait tou-

jours, quoique toujours en querelle, dans ce Moreux qui avait cessé de croire et presque de pratiquer. Et voilà comment l'instituteur Férou, torturé d'indigence, gorgé de fiel, devenu forcément socialiste, se faisait mal noter, en tenant des propos subversifs sur l'ordre social, qui le laissait crever de faim, lui, l'intelligence et le savoir, tandis que la stupidité et l'ignorance, à son entour, possédaient et jouissaient.

L'hiver fut très rude, des glaces et des neiges ensevelirent Jonville et le Moreux, dès novembre. Marc sut que Férou avait deux de ses fillettes malades, par ce froid terrible, sans pouvoir souvent leur donner du bouillon. Et il s'efforça de le secourir, si pauvre lui-même, qu'il dut mettre mademoiselle Mazeline dans sa bonne œuvre. Il n'avait aussi que mille francs de traitement; mais sa place de secrétaire de la mairie était mieux payée, et le bâtiment, assez vaste, de la double Ecole des garçons et des filles, l'ancienne cure restaurée, agrandie, se trouvait dans de meilleures conditions d'hygiène. Jusque-là, d'ailleurs, il n'avait pu joindre les deux bouts que grâce aux libéralités de madame Duparque, la grand'mère de sa femme, des robes pour l'enfant, du linge pour la mère, de petites sommes aux jours de fête. Depuis l'affaire Simon, comme elle ne donnait plus rien, il en était presque soulagé, tant il avait souffert des paroles dures dont elle accompagnait ses cadeaux. Quelle gêne pourtant dans le ménage, quel redoublement de travail, de courage et d'économie il fallait, pour vivre debout à son poste, en toute dignité ! Marc, qui aimait sa besogne, l'avait reprise avec une sorte d'ardeur douloureuse, et personne, lorsqu'il faisait sa classe, remplissant ponctuellement tous ses devoirs, par ces premiers mois d'hiver si terribles aux pauvres, ne se douta même de la sombre douleur, de la désespérance atroce, dont il cachait jalousement les accès, sous son air de tranquille

héroïsme. Il était resté meurtri, bouleversé par la condamnation de Simon ; il ne pouvait se remettre de cette iniquité monstrueuse. Sans cesse il retombait dans des rêveries noires, et Geneviève l'entendait pousser ce continuel cri : « C'est affreux, je croyais connaître mon pays, et je ne le connaissais pas ! » Oui, comment une pareille infamie avait-elle pu se commettre en France, dans cette France qui avait fait la grande Révolution, qu'il avait jusque-là regardée comme la libératrice, la justicière promise au monde ? Il l'aimait passionnément, pour sa générosité, pour l'indépendance de son courage, pour tout ce qu'elle devait accomplir de libre, de noble et de grand. Et elle permettait, elle exigeait la condamnation d'un innocent ; et elle retournait aux vieilles imbécillités, aux barbaries anciennes ! C'était une douleur, une honte, dont il ne pouvait guérir, qui le hantait, comme d'un crime dont il aurait eu sa part. Puis, c'était encore, dans sa passion de la vérité, dans son besoin de la conquérir, de l'imposer à tous, le malaise intolérable de voir ainsi triompher le mensonge, de ne pouvoir le combattre et le détruire en la criant tout haut, cette vérité tant cherchée !

Il revivait l'affaire, il cherchait toujours, sans trouver davantage, au milieu de l'inextricable écheveau que des mains invisibles avaient su emmêler. Et il avait alors, le soir, sous la lampe, après ses rudes journées d'enseignement, de muets désespoirs, si accablés, que Geneviève, silencieuse elle aussi, venait doucement le prendre dans ses bras et le baiser avec tendresse, désireuse de le réconforter un peu.

— Mon pauvre ami, tu te rendras malade, ne songe donc plus à ces tristes choses.

Il était touché aux larmes, il l'embrassait tendrement à son tour.

— Oui, oui, tu as raison, il faut du courage. Mais, que

veux-tu? je ne puis m'empêcher de penser, c'est un grand tourment.

Alors, souriante, un doigt sur la bouche, elle le conduisait au petit lit où leur fillette Louise dormait déjà.

— Ne pense qu'à notre chérie, dis-toi que nous travaillons pour elle. Elle aura du bonheur, si nous en avons nous-mêmes.

— Oui, oui, ce serait le plus sage. Mais notre bonheur, à nous trois, ne sera-t-il pas fait aussi du bonheur de tous?

Geneviève s'était montrée très raisonnable et très affectueuse, pendant l'affaire. Elle avait souffert de l'attitude de ces dames, de sa grand'mère surtout, à l'égard de son mari, auquel la servante Pélagie elle-même affectait de ne plus adresser la parole. Aussi, lorsque le jeune ménage avait quitté la petite maison de la place des Capucins, s'était-on séparé très froidement; et, depuis lors, Geneviève se contentait d'aller de loin en loin voir ces dames, pour éviter une rupture complète. De retour à Jonville, elle avait de nouveau cessé de pratiquer, elle n'était plus retournée à la messe, ne voulant pas que l'abbé Cognasse s'autorisât de sa piété pour battre en brèche son mari. Si elle semblait se désintéresser de la querelle entre l'École et l'Église, elle restait au cou de son bien-aimé Marc, elle s'abandonnait encore, dans le don qu'elle lui avait fait de toute sa personne, même lorsque son hérédité, son éducation catholique l'empêchaient de l'approuver complètement. Et il en était de même pour l'affaire, elle ne pensait peut-être pas comme lui, mais elle le savait si loyal, si généreux, si juste, qu'elle ne pouvait le blâmer d'agir selon sa conscience. Seulement, en femme raisonnable, elle se permettait parfois de le rappeler discrètement à la prudence. Que seraient-ils devenus, avec leur enfant sur les bras, s'il

s'était compromis au point de perdre sa situation? Puis, jusque-là, ils s'aimaient trop, ils se désiraient trop, aucun dissentiment, aucune querelle ne pouvaient devenir graves entre eux. A la fâcherie la plus légère, ils s'embrassaient, et tout finissait dans un grand frisson, dans une pluie de baisers ardents.

— Ah! chère, chère Geneviève, quand on s'est donné, jamais plus on ne se reprend.

— Oui, oui, mon Marc adoré, je t'appartiens, et je te sais si bon, fais de moi ce qu'il te plaira.

Aussi, la laissait-il très libre. Elle serait allée à la messe, qu'il n'aurait pas trouvé la force de l'en empêcher, sous le prétexte de respecter sa liberté de conscience. A la naissance de leur petite Louise, la pensée de s'opposer à son baptême ne lui était pas même venue, tant l'usage, les habitudes reçues le tenaient encore tout entier. Il commençait à éprouver parfois de sourds regrets. Mais est-ce que l'amour ne suffisait pas à tout réparer, est-ce qu'on ne finissait pas toujours par s'entendre, malgré les pires catastrophes, lorsqu'on se retrouvait chaque soir unis étroitement, en une même chair et un seul cœur?

Si Marc restait hanté par l'affaire Simon, c'était qu'il ne pouvait cesser de s'en occuper. Il avait juré de ne prendre aucun repos, tant qu'il n'aurait pas découvert le vrai coupable, et il tenait sa parole, plus encore par passion que par strict devoir. Dès qu'il avait une après-midi libre, chaque jeudi, il courait à Maillebois, il rendait visite aux Lehmann, dans leur sombre et triste boutique de la rue du Trou. La condamnation de Simon avait retenti là en coup de foudre, toute une exécration publique semblait rejeter du monde la famille du forçat, ses amis, jusqu'aux simples connaissances qui lui gardaient quelque fidélité. La clientèle du petit tailleur juif l'abandonnait, le craintif Lehmann et sa femme, si lamentablement résignée, seraient morts de faim, s'il n'avait pas

trouvé à travailler au rabais pour les grands magasins de Paris. Mais, surtout, madame Simon, la dolente Rachel, et ses enfants, Joseph et Sarah, souffraient affreusement de la haine sauvage où leur nom était tombé. Les enfants n'avaient pu retourner à l'école, les gamins les huaient, leur jetaient des pierres; et le petit garçon, un jour, était rentré, la lèvre fendue. La mère, qui avait pris le deuil, d'une beauté plus éclatante en son éternelle robe noire, pleurait les journées entières, n'attendait plus le salut que d'un prodige. Et seul, dans cette maison dévastée, au milieu de ces douleurs qui s'abandonnaient, David restait debout, silencieux et actif, cherchant toujours, espérant toujours. Il s'était donné la tâche surhumaine de sauver et de réhabiliter son frère, il lui avait juré, lors de leur dernière entrevue, de ne plus vivre que pour percer l'affreux mystère, découvrir le véritable meurtrier, faire éclater la vérité au grand jour. Aussi avait-il définitivement confié l'exploitation de sa carrière de cailloux et de sable à un gérant dont il était sûr, ayant compris que, sans argent, il serait paralysé, dès les premières recherches. Lui, désormais, se consacrait à ces recherches, uniquement, sans cesse à l'affût des moindres indices, en quête des faits nouveaux. Et, si son zèle avait pu faiblir, les lettres que sa belle-sœur recevait de son frère, de loin en loin, datées de Cayenne, auraient suffi pour exaspérer son courage. Le départ de Simon, l'embarquement avec d'autres misérables, l'abominable traversée, l'arrivée là-bas, dans cette horreur du bagne, tous ces brûlants souvenirs le bouleversaient, s'évoquaient à chaque heure en un mortel frisson. Puis, maintenant, c'étaient des lettres que l'administration châtrait, mais où l'on sentait, sous chaque phrase, le cri d'une intolérable torture, la révolte de l'innocent qui remâche sans fin son prétendu crime, en ne parvenant pas à s'expliquer comment il expie ainsi le crime d'un autre. La folie ne finirait-elle pas par être

au bout de cette angoisse dévoratrice ? Simon parlait avec douceur des voleurs et des assassins, ses compagnons, et sa haine, on le devinait, allait aux gardiens, aux bourreaux, qui, sans contrôle, en dehors du monde civilisé, redevenus les hommes des cavernes, se plaisaient à faire souffrir d'autres hommes. Il y avait là un milieu de boue et de sang, sur lequel un forçat gracié vint un soir donner des détails atroces à David, en présence de Marc, et la pitié épouvantée et saignante des deux amis fut telle, qu'ils en criaient de douleur, soulevés l'un et l'autre d'une protestation furieuse.

Malheureusement, David et Marc, qui agissaient de concert, n'obtenaient pas grand résultat, malgré leur enquête continue, menée avec une obstination discrète. Surtout, ils s'étaient promis de surveiller l'école des Frères, et particulièrement le frère Gorgias, qu'ils soupçonnaient toujours. Mais, un mois après le procès, les trois adjoints, les frères Isidore, Lazarus et Gorgias, avaient disparu ensemble, envoyés dans une autre communauté, à l'autre bout de la France; et seul le directeur, le frère Fulgence, était resté, avec trois nouveaux ignorantins. Ni David ni Marc ne purent rien tirer d'un tel fait, car il n'avait rien d'anormal, les Frères passaient souvent ainsi d'une maison à une autre. D'ailleurs, du moment que tous les trois étaient déplacés, comment reconnaître celui qui pouvait avoir motivé ce déplacement ? Le pis était que la condamnation de Simon venait de porter un coup terrible à l'école laïque, plusieurs familles en avaient retiré leurs enfants, pour les mettre à l'école des Frères. Les dames dévotes menaient grand bruit de l'abominable histoire, comme si l'enseignement communal, l'enseignement sans Dieu était la cause de toutes les souillures et de tous les crimes. Jamais l'école des Frères n'avait connu une telle prospérité, c'était le triomphe ravi de la congrégation, on ne rencontrait plus

à Maillebois que des faces victorieuses de religieux et de prêtres. Et, fâcheusement, le nouvel instituteur nommé à la place de Simon, un petit homme pâle et chétif du nom de Méchain, ne paraissait guère capable de lutter contre le flot envahissant. On le disait malade de la poitrine, il souffrait beaucoup du rude hiver, abandonnant le plus souvent sa classe à l'adjoint Mignot, qui, désemparé depuis qu'il n'avait plus de directeur pour le conduire, écoutait les conseils de mademoiselle Rouzaire, de plus en plus acquise à la faction cléricale, maîtresse du pays. N'étaient-ce pas les petits cadeaux des parents, les bonnes notes de Mauraisin, l'avancement sûr? et elle l'avait décidé à conduire lui-même les élèves à la messe, elle lui avait fait raccrocher, au mur de la classe, un grand crucifix de bois. En haut lieu, on tolérait ces choses, peut-être en espérait-on un bon effet sur les familles, un retour des enfants à l'école communale. La vérité était que Maillebois entier passait aux cléricaux, et la crise avait pris une gravité extrême.

Aussi la désolation de Marc s'accroissait-elle encore, chaque fois qu'il constatait l'esprit de cruelle ignorance qui régnait dans le pays. Le nom de Simon y était devenu un tel objet d'horreur, un tel épouvantail, qu'on ne pouvait le prononcer, sans jeter les gens hors d'eux, de colère et de crainte. C'était le nom maudit qui portait malheur, le nom où se résumait, pour la foule, tout le crime humain. On devait se taire, ne jamais se permettre la moindre allusion, sous peine de déchaîner sur la patrie les pires catastrophes. Depuis le procès, il y avait bien quelques esprits raisonnables et droits, qui, très troublés, admettaient l'innocence possible du condamné; mais, devant l'énormité furieuse du flot, ils n'ouvraient plus la bouche, ils conseillaient même le silence : à quoi bon protester, vouloir la justice? pourquoi se perdre soi-même, se faire balayer comme une paille, sans utilité

pratique pour personne? Et Marc, après chacune des preuves que les circonstances lui apportaient, restait stupéfait, anéanti, de l'empoisonnement, de l'état de mensonge et d'erreur dans lequel croupissait la population, comme dans une mare immonde, toujours élargie. Successivement, le hasard lui fit rencontrer le paysan Bongard, l'ouvrier Doloir, l'employé Savin, et il sentit que les trois avaient eu grande envie de retirer leurs enfants de l'école laïque, pour les mettre chez les Frères, et que, s'ils n'avaient point osé, c'était par une crainte obscure de se nuire, auprès des autorités. Bongard resta fermé, refusa de répondre sur l'affaire : ça ne le regardait pas, on ne savait même plus s'il fallait être avec les curés ou avec le gouvernement; pourtant, il finit par raconter que les Juifs donnaient la maladie aux bestiaux de la contrée, et il en était bien sûr, car ses deux mioches, Fernand et Angèle, avaient vu un homme qui jetait de la poudre blanche dans un puits. Doloir s'emporta, parla de l'armée que les sans-patrie voulaient détruire, un ancien de son régiment lui ayant expliqué comment, à propos de l'affaire Simon, un syndicat international s'était formé pour vendre la France à l'Allemagne; puis, il jura d'aller gifler le nouvel instituteur, si ses petits, Auguste et Charles, lui rapportaient des choses vilaines, sur cette école de malheur, où l'on pourrissait les enfants. Savin parut plus froid et plus amer, dans sa rancune de misérable en redingote, tout aussi délirant que les deux autres, hanté de l'idée fixe qu'il végétait parce qu'il avait refusé d'être franc-maçon, regrettant sourdement de ne s'être pas donné à l'Eglise, laissant entendre avec quel héroïsme de victime républicaine il repoussait les avances du confesseur de sa femme; et, quant à l'affaire, personne ne l'ignorait, elle était une comédie, le sacrifice d'un seul coupable, pour cacher les turpitudes des écoles de France, tant les laïques que les congréganistes; aussi

avait-il songé un instant à reprendre son Hortense, son Achille et son Philippe, à les laisser en dehors de toute instruction, selon la nature. Marc écoutait, s'en allait le crâne bourdonnant, le cœur brouillé, sans parvenir à comprendre comment des êtres de bon sens, qui n'étaient pas absolument des brutes, pouvaient en arriver à ce degré d'aberration. Une telle mentalité le désespérait, il y sentait quelque chose de plus terrible que l'ignorance innée : un apport continu des sottises courantes, les couches profondes et superposées des préjugés populaires, les virus amassés des superstitions et des légendes, destructives de la raison. Et comment procéder à la besogne d'assainissement, comment refaire à ce pauvre peuple intoxiqué une bonne santé intellectuelle et morale? Mais, surtout, Marc éprouva une émotion profonde, un jour qu'il était entré acheter un livre classique chez les dames Milhomme, les papetières de la rue Courte. Elles étaient là toutes deux, ainsi que leurs fils, madame Alexandre avec Sébastien, madame Edouard avec Victor. Ce fut cette dernière qui le servit, un peu saisie de l'avoir vu entrer brusquement, tout de suite remise d'ailleurs, le front barré d'un pli dur d'égoïste volonté. Frémissante, madame Alexandre s'était levée ; et elle emmena Sébastien, sous le prétexte de lui faire laver les mains. Cette fuite remua Marc, il y vit la preuve de ce dont il se doutait, d'un grand trouble dans cette maison, depuis la condamnation de l'innocent. La vérité sortirait-elle un jour de cette boutique étroite? Il se retira, plus troublé que jamais, après avoir laissé madame Edouard, désireuse de masquer la faiblesse de sa belle-sœur, lui conter des histoires extraordinaires, elle aussi : comment une vieille dame voyait souvent en rêve le petit Zéphirin, la victime de Simon, avec une palme de martyr; comment l'école des Frères, depuis qu'on l'avait soupçonnée, se trouvait protégée de la foudre, car le tonnerre était

tombé trois fois aux alentours, sans jamais l'atteindre.

Enfin, Marc eut besoin de voir Darras, le maire, au sujet d'une affaire administrative, et il remarqua son embarras, lorsqu'il fut reçu par lui, à la mairie. Darras avait toujours passé pour un simoniste convaincu, il s'était même montré ouvertement sympathique, pendant le procès. Mais n'était-il pas magistrat, n'avait-il pas une fonction publique qui l'obligeait à une absolue neutralité? Un peu de lâcheté aggravait sa discrétion, la crainte de heurter la majorité des électeurs, de perdre son mandat de maire, dont il était orgueilleux. Aussi, l'affaire administrative réglée, leva-t-il les deux bras au ciel, lorsque Marc osa le questionner. Il ne pouvait rien, il était le prisonnier de sa situation, avec un conseil municipal si divisé, où les cléricaux finiraient certainement par avoir la majorité, aux élections prochaines, si l'on irritait la population davantage. Et il se lamentait de cette désastreuse affaire Simon qui avait donné à l'Eglise un merveilleux champ de combat, où elle exploitait furieusement de faciles victoires, parmi cette pauvre foule d'ignorants, empoisonnés d'erreurs et de mensonges. Tant que soufflerait cette démence, il n'y aurait rien à tenter, il fallait courber la tête et laisser passer l'orage. Darras exigea même de Marc la promesse de ne répéter à personne ce qu'il lui disait là. Puis, il l'accompagna jusqu'à la porte, pour bien montrer sa secrète sympathie, et pour le supplier encore de ne plus bouger, de faire le mort, jusqu'à des temps meilleurs.

Lorsque Marc était ainsi abreuvé de désespérance et de dégoût, il n'avait qu'un refuge où il trouvait du réconfort, il se rendait chez Salvan, le directeur de l'Ecole normale, à Beaumont. Il l'avait surtout beaucoup visité pendant les durs mois de l'hiver, quand Férou, au Moreux, mourait de faim, en continuelle lutte avec l'abbé Cognasse. Il venait causer avec son ami de cette misère révoltante

de l'instituteur pauvre, si peu payé, en face du curé grassement entretenu. Et Salvan tombait d'accord que cette misère était en grande partie la cause du discrédit sans cesse aggravé qui frappait la situation d'instituteur primaire. Si les Ecoles normales se recrutaient difficilement, c'était que les cinquante-deux sous par jour, à trente ans, des maîtres titularisés, ne tentaient plus personne. On avait trop dit les déboires, les vexations, la gêne honteuse du métier. Les fils de paysans, désireux d'échapper à la charrue, parmi lesquels ces Ecoles, ainsi que les séminaires, trouvaient surtout leurs élèves, préféraient maintenant se faire petits employés, aller à la ville conquérir la fortune. Seule l'exonération militaire, grâce à l'engagement de dix années d'enseignement, les décidait encore à entrer dans cette galère, où il y avait peu d'argent et peu d'honneurs, beaucoup de tourment et beaucoup de mépris à attendre. Et, pourtant, ce recrutement des Ecoles normales était la question mère, celle d'où dépendaient l'instruction du pays, sa force même et son salut. Il n'y en avait qu'une autre d'aussi importante, la préparation de ces maîtres d'école de demain, la bonne flamme de raison et de logique dont on les animerait, le cœur brûlant de vérité et de justice dont on leur chaufferait la poitrine. Le recrutement dépendait uniquement d'une rémunération plus large, enfin raisonnable, permettant de vivre avec dignité, rendant à la profession sa haute noblesse; tandis que l'instruction et l'éducation des élèves-maîtres comportaient tout un nouveau programme. Salvan le disait avec justesse : tant valait l'instituteur primaire, tant vaudrait l'enseignement, la mentalité des humbles, de l'immense majorité de la nation ; et, au bout, il y avait la France future, ce que deviendrait le pays. C'était la question de vie ou de mort. Et la mission que Salvan s'était donnée consistait à préparer les instituteurs pour la besogne de libération dont on

les chargerait. Jusque-là, on n'avait pas fait d'eux les apôtres nécessaires, s'appuyant sur l'unique méthode expérimentale, rejetant les dogmes révélés, les légendes menteuses, tout l'énorme amas des erreurs qui, depuis des siècles, maintiennent les petits de ce monde dans la misère et dans le servage. Ils étaient pour la plupart de braves gens, même des républicains, suffisamment instruits, très capables d'enseigner la lecture, l'écriture, un peu de calcul, un peu d'histoire, mais incapables de faire des citoyens et des hommes. Dans la désastreuse affaire Simon, on venait de les voir presque tous passer aux mensonges du cléricalisme, par incapacité de raisonnement, par défaut de méthode et de logique. Ils ne savaient pas aimer la vérité, il avait suffi de leur dire que les juifs avaient vendu la France à l'Allemagne, et ils déliraient. Ah! où était-il, le bataillon sacré des instituteurs primaires qui devaient instruire tout le peuple de France, à la seule clarté des certitudes scientifiquement établies, pour le délivrer des ténèbres séculaires et le rendre enfin capable de vérité, de liberté et de justice!

Un matin, Marc reçut une lettre de Salvan, qui le priait de venir causer avec lui, au plus tôt. Et, dès le jeudi suivant, il se rendit à Beaumont, à cette Ecole normale, où il ne pouvait entrer sans émotion, pénétré de souvenirs et d'espoirs.

Le directeur l'attendait dans son cabinet, ouvrant sur le petit jardin, que le soleil d'avril dorait déjà de tièdes rayons.

— Mon bon ami, voici ce qui se passe... Vous savez la déplorable situation où se trouve Maillebois. Méchain, le nouvel instituteur qu'on a eu le tort de nommer dans des circonstances si graves, n'est pas un mauvais esprit, je le crois même avec nous; mais c'est un faible, qui, en quelques mois, s'est laissé déborder; et, de plus, il est malade, il vient de demander son changement, désireux

d'être envoyé dans le Midi... Ce qu'il faudrait à Maillebois, ce serait une raison solide, une volonté forte, un instituteur qui eût l'intelligence et l'énergie nécessitées par la situation actuelle. Alors, on a songé à vous.

Le coup fut si brusque, si inattendu, que Marc se récria.

— Comment, à moi !

— Oui, vous seul connaissez admirablement le pays et la crise affreuse à laquelle il est en proie. Depuis la condamnation de ce pauvre Simon, l'école primaire est comme maudite, elle perd des élèves chaque année, pendant que l'école des Frères tend à prendre sa place, en se fortifiant de sa ruine. Il y a là un foyer grandissant de cléricalisme, de superstition basse, d'abêtissement réactionnaire, qui finira par tout dévorer, si nous ne luttons pas. Déjà, la population rétrograde aux passions haineuses, aux stupides imaginations de l'an mille, et il nous faut un ouvrier de l'avenir, un semeur de la bonne moisson future, pour rendre sa prospérité à notre école, refaire d'elle ce qu'elle doit être, l'éducatrice, la libératrice, la créatrice du libre et juste peuple de France... On a donc songé à vous.

— Mais, interrompit de nouveau Marc, est-ce un vœu simplement que vous faites ? ou bien êtes-vous chargé de me consulter ?

Salvan s'était mis à sourire.

— Oh ! je ne suis qu'un bien modeste fonctionnaire, ce serait trop beau, si tous mes vœux s'accomplissaient. La vérité, comme vous dites, est qu'on m'a chargé de vous sonder. On sait que je suis votre ami... Le Barazer, notre inspecteur d'académie, m'a fait demander lundi à la Préfecture. Et, de notre conversation, est née cette idée de vous offrir le poste de Maillebois.

Marc laissa échapper un geste, un haussement d'épaules.

— Sans doute, continua Salvan, Le Barazer n'a pas montré une grande bravoure dans l'affaire Simon. Il aurait pu agir. Mais il faut bien prendre les hommes tels qu'ils sont. Ce que je puis vous promettre, c'est que, dans la suite, si vous ne le trouvez pas à votre côté, il sera le soutien caché, le terrain inerte et sourd où vous pourrez vous appuyer sans crainte. Il finit toujours par avoir raison du préfet Hennebise, qui redoute tant les histoires; et le bon Forbes, le recteur, se contente de régner sans gouverner. Tout le danger vient de ce jésuite de Mauraisin, votre inspecteur primaire, l'ami du père Crabot, que Le Barazer, son supérieur, croit devoir ménager par politique... Voyons, la lutte ne vous effraye pas!

Maintenant, Marc se taisait. Les yeux à terre, il semblait tombé à des réflexions inquiètes, envahi de doute et d'hésitation. Et Salvan, qui lisait en lui, au courant de son drame intime, vint lui prendre les deux mains, très ému.

— Je sais ce que je vous demande, mon ami... J'ai été le grand ami de Berthereau, le père de Geneviève, un esprit très libéré, une raison émancipée, mais un sentimental qui avait fini par accompagner sa femme à la messe. Plus tard, j'ai été le subrogé tuteur de sa fille, que vous avez épousée, et j'ai fréquenté en intime, presque en parent, cette petite maison de la place des Capucins, où madame Duparque, la grand'mère, régnait en dévote despotique, pliant sous elle sa fille, la triste et résignée madame Berthereau, et sa petite-fille, cette Geneviève délicieuse que vous adorez. Peut-être, au moment du mariage, aurais-je dû vous prévenir avec plus d'insistance, car c'est toujours un danger pour un homme comme vous d'entrer dans une famille pratiquante, de s'y unir à une jeune fille imprégnée ainsi dès l'enfance de la religion la plus idolâtre. Enfin, jusqu'ici, je n'ai

pas de trop gros reproches à me faire, puisque vous êtes heureux... Mais, c'est bien vrai, si vous acceptez le poste de Maillebois, vous allez vous trouver en continuel conflit avec ces dames. Et c'est à cela que vous songez, n'est-ce pas ?

Marc releva la tête.

— Oui, je l'avoue, je crains pour mon bonheur... Vous le savez, je suis sans ambition, ce serait pour moi un avancement désirable que d'être nommé à Maillebois ; mais je me déclare parfaitement satisfait de ma situation à Jonville, où j'ai eu la joie de réussir et de rendre des services à notre cause... Et vous voulez que je quitte cette certitude, pour risquer ailleurs toute ma paix !

Il y eut un silence, puis Salvan demanda doucement :

— Douteriez-vous de la tendresse de Geneviève?

— Oh ! non ! cria Marc.

Et le silence recommença, et Marc reprit, après une gêne presque inconsciente, un embarras de quelques secondes :

— Comment pourrais-je douter d'elle? elle est si aimante, si ravie dans mes bras... Mais vous ne vous imaginez pas la vie que nous avons menée chez ces dames, pendant les vacances, au moment où je m'occupais de l'affaire Simon. Ce n'était plus tenable, j'y étais devenu un étranger, auquel la servante elle-même n'adressait pas la parole. Sous les rares mots échangés, une hostilité grondait, toujours sur le point d'éclater en querelles furieuses. Enfin, je me sentais là perdu à mille lieues, comme chez des êtres d'une autre planète, avec qui je n'avais rien de commun. C'était là séparation brutale, totale... Et ces dames commençaient à me gâter ma Geneviève, elle redevenait la pensionnaire des Dames de la Visitation. Aussi a-t-elle fini par prendre peur et par être bien heureuse, quand nous nous sommes

retrouvés à Jonville, dans notre nid si étroit, l'un à l'autre.

Il s'interrompit, frémissant; puis, il cria encore :

— Non, non ! qu'on me laisse où je suis ! J'y fais mon devoir, j'y mène à bien une œuvre que je crois bonne. Chaque ouvrier ne peut qu'apporter sa pierre au monument.

Salvan s'était mis à marcher avec lenteur dans son cabinet. Il s'arrêta devant Marc.

— Mon ami, je ne voudrais pas vous pousser au sacrifice. Si votre bonheur se trouvait compromis, si les amertumes du dehors empoisonnaient jusqu'à votre foyer, j'en aurais un mortel regret. Mais, je le sais, vous êtes du métal dont on fait les héros... Ne me donnez donc pas votre réponse immédiate. Prenez huit jours pour réfléchir, revenez me voir jeudi prochain. Et nous causerons encore, nous prendrons une décision.

Marc rentra le soir à Jonville, très préoccupé, la tête bourdonnante du cas de conscience qu'il se posait. Devait-il faire taire ses craintes, qu'il n'osait s'avouer à lui-même, s'engager dans une lutte certaine avec la grand'mère et la mère de sa femme, où pouvait s'anéantir toute la joie de sa vie? Il résolut d'abord de s'expliquer franchement avec Geneviève; puis, il n'osa pas, il sentait trop bien qu'elle allait simplement lui répondre d'agir à son idée, selon son devoir. Il ne lui parla même pas de l'offre de Salvan, envahi d'une angoisse croissante, mécontent de lui-même. Deux jours se passèrent, dans l'hésitation et le doute, et il en vint à examiner la situation, les raisons diverses qui pouvaient le décider à accepter ou à refuser le poste de Maillebois.

D'abord, la petite ville s'évoqua, telle qu'il la connaissait bien depuis l'affaire Simon. Il revit Darras, le maire, un bon homme, un esprit avancé, n'osant même plus être tout haut un juste, par peur d'y laisser son

mandat, d'y compromettre sa fortune de gros entrepreneur. Il revit passer surtout les Bongard, les Doloir, les Savin, les Milhomme, tous ces êtres d'une intelligence et d'une moralité moyennes, qui lui avaient tenu de si étranges discours, où la cruauté le disputait à l'imbécillité; tandis que, derrière eux, il y avait la masse, la foule, en proie à des contes plus saugrenus encore, capable de férocités plus immédiates. C'étaient des superstitions de sauvages, une mentalité de peuple barbare, adorant des fétiches, mettant sa gloire dans le massacre et le vol, sans tolérance, sans raison, sans bonté. Et, alors, la question se posait très nettement : pourquoi s'enfonçaient-ils, restaient-ils à l'aise, dans cette crasse épaisse d'erreurs et de mensonges? pourquoi se refusaient-ils à la logique, au simple raisonnement, avec une sorte de haine instinctive, comme s'ils avaient une terreur de tout ce qui est pur, simple et clair? pourquoi fermaient-ils les yeux à la splendeur évidente du soleil, niant le jour, plutôt que de l'accepter? enfin, pourquoi, dans l'affaire Simon, avaient-ils donné cet extraordinaire et lamentable spectacle d'un peuple, à la sensibilité, à l'intelligence paralysées, qui ne veut ni voir ni comprendre, qui se butte contre la certitude, qui fait autour de lui, qui ramène sur lui le plus de ténèbres possible, afin de ne pas voir clair, de hurler à la mort, dans la nuit de ses superstitions et de ses préjugés? Certainement, on avait empoisonné ce peuple, des journaux comme « la Croix de Beaumont » et « le Petit Beaumontais » lui versaient chaque matin l'abominable breuvage qui corrompt et fait délirer. Les pauvres cerveaux enfants, les cœurs sans courage, tous les souffrants et les humbles, abêtis de servage et de misère, sont la proie facile des faussaires et des menteurs, des exploiteurs de la crédulité publique. De tous temps, les maîtres du monde, les Eglises, les Empires, les Royautés, n'ont régné sur les cohues de misérables, qu'en

les empoisonnant après les avoir volées, en les maintenant dans l'épouvante et la servitude des croyances fausses. Mais l'empoisonnement ne suffisait pas à expliquer cette somnolence de la conscience, ce néant où sommeillait l'intelligence populaire. Pour que le peuple se laissât empoisonner si aisément, il fallait qu'il n'eût encore en lui aucune force de résistance. Le poison agit surtout sur les ignorants, ceux qui ne savent pas, qui sont incapables de critique, d'examen et de discussion. Et, à la base de tant de douleur, d'iniquité, d'ignominie, on trouvait ainsi l'ignorance, la cause première et unique du long calvaire de l'humanité en marche, cette montée si rude et si lente vers la lumière, au travers de toutes les fanges et de tous les crimes de l'Histoire. Et c'était là sûrement, à cette base, qu'il fallait toujours reprendre la libération des peuples, à l'instruction des masses profondes, car la preuve venait d'en être faite une fois de plus, tout peuple ignorant est incapable d'équité, la vérité seule le met en puissance de justice.

Mais, à ce point de ses réflexions, Marc fut pris d'un étonnement. Comment donc, en France, le petit peuple, les masses profondes des campagnes et des cités industrielles, pouvait-il en être encore à cette mentalité fétichiste et brutale de sauvages? Est-ce qu'on n'était pas en république depuis un tiers de siècle, est-ce que les fondateurs du régime n'avaient pas eu la nette conscience des nécessités nouvelles, en basant le libre Etat sur des lois scolaires, l'école primaire remise en honneur et en force, désormais gratuite, obligatoire et laïque? Ils avaient pu croire dès lors que la bonne œuvre était faite, la république ensemencée. Une démocratie consciente, délivrée enfin des erreurs et des mensonges séculaires, allait pousser du sol de France. Au bout de dix ans, de vingt ans, les générations sorties des écoles, nourries de la vérité, s'évaderaient de plus en plus des antiques

cachots, constitueraient un peuple de plus en plus libre, acquis à la raison et à la logique, capable de certitude et de justice. Et trente années s'étaient passées depuis lors, et le pas fait en avant semblait s'annuler au moindre trouble public, le peuple d'aujourd'hui retournait à l'abêtissement, à la démence du peuple d'hier, sous le brusque retour des ténèbres ancestrales ! Que s'était-il donc passé ? quelle résistance sourde, quelle force souterraine paralysait ainsi l'immense effort tenté pour sortir ces humbles et ces souffrants de leur esclavage obscur ? A cette question, Marc vit tout de suite se dresser l'ennemie, la faiseuse d'ignorance et de mort, l'Eglise. C'était l'Eglise qui, dans l'ombre, avec sa patiente tactique d'ouvrière tenace, avait barré les routes, repris un à un ces pauvres esprits enténébrés, qu'on tâchait d'arracher à sa domination. Toujours elle a compris la nécessité pour elle d'être la maîtresse de l'instruction, c'est-à-dire la maîtresse de faire à sa guise de la nuit et du mensonge, si elle voulait garder en servitude étroite les âmes et les corps. C'est sur le terrain de l'école qu'elle a lutté une fois de plus, d'une admirable souplesse hypocrite, allant jusqu'à se dire républicaine, usant des libres lois pour garder dans la geôle de ses dogmes les millions d'enfants que ces mêmes lois entendaient libérer. Autant de jeunes cerveaux acquis à l'erreur, autant de futurs soldats pour le Dieu de spoliation et de cruauté qui règne sur l'exécrable société actuelle. On a vu un Pape politique mener la campagne, ce mouvement tournant qui devait chasser la révolution de chez elle, de la terre de France, en faisant siennes ses conquêtes, au nom de la liberté. Alors, les fondateurs, les républicains de la veille ont eu la naïveté de se croire vainqueurs devant ce prétendu désarmement de l'Eglise, de se tranquilliser et de lui sourire par un excès de tolérance ; et ils ont célébré un esprit nouveau de concorde, d'apaisement, d'union de toutes les

croyances en une foi nationale et patriotique. Puisque la république triomphait, pourquoi n'aurait-elle pas accueilli tous ses enfants, même les rebelles qui avaient toujours voulu l'étrangler? Mais, grâce à cette belle grandeur d'âme, l'Eglise continuait à cheminer sous terre, les congrégations expulsées rentraient une à une, l'éternelle besogne d'envahissement et d'asservissement se poursuivait sans une heure de repos, les collèges des Jésuites, des Dominicains et autres communautés enseignantes peuplaient peu à peu de leurs élèves, de leurs clients, l'administration, la magistrature, l'armée, tandis que les écoles des Frères et des Sœurs dépossédaient les écoles primaires, laïques, gratuites, obligatoires. Si bien que, brusquement, dans un grand sursaut de réveil, le pays entier s'était retrouvé aux mains de l'Eglise, avec des hommes à elle aux meilleurs postes de son organisme gouvernemental, et avec son avenir engagé, son peuple futur, ses paysans, ses ouvriers, ses soldats, sous la férule des ignorantins.

Justement, Marc eut, le dimanche, un spectacle extraordinaire, qui vint apporter à ses réflexions une éclatante preuve. Il discutait toujours avec lui-même, sans pouvoir se décider encore à accepter l'offre de Salvan. Et, s'étant rendu à Maillebois, ce dimanche-là, pour voir David, chez les Lehmann, il était tombé sur une grande cérémonie religieuse, à laquelle il eut la curiosité d'assister. Depuis quinze jours, « la Croix de Beaumont » et « le Petit Beaumontais » annonçaient cette cérémonie par de flamboyants articles; et tout l'arrondissement en avait la fièvre. Il s'agissait du don, à la Chapelle des Capucins, d'un reliquaire superbe, contenant un fragment du crâne de Saint-Antoine de Padoue, inestimable trésor qu'une souscription de fidèles avait payé dix mille francs, disait-on. Et, à ce propos, pour l'inauguration de ce reliquaire, aux pieds de la statue du Saint, une solennité devait avoir

lieu, que monseigneur Bergerot avait consenti à venir rehausser de sa présence. C'était cette bonne grâce de l'évêque qui passionnait et faisait causer le monde ; car personne n'avait oublié avec quel courage il avait soutenu l'abbé Quandieu, le curé de la paroisse, contre les empiétements des Capucins, battant monnaie, attirant à eux toutes les âmes et tout l'argent. On se rappelait, lors de sa tournée épiscopale, la dure façon dont il avait parlé des marchands du temple, que Jésus aurait chassés de nouveau. Sans compter qu'il avait toujours passé pour un simoniste convaincu. Et voilà qu'il acceptait d'apporter aux Capucins et à leur commerce un témoignage public de sa sympathie, en patronnant leur boutique, en une occasion solennelle? Il s'était donc soumis, il avait donc cédé à des considérations bien puissantes, pour se donner ainsi, à quelques mois de distance, un démenti qui devait lui coûter beaucoup, dans sa culture et la douceur de son bon sens?

Marc se rendit à la Chapelle, au milieu d'un flot considérable de foule; et, là, pendant deux heures, il vit les choses les plus étranges du monde. Le commerce que la petite communauté des Capucins de Maillebois faisait avec leur Saint-Antoine de Padoue, était devenu une affaire considérable, remuant des centaines de mille francs, par sommes minimes, d'un à dix francs. Le supérieur, le père Théodose, avec sa belle tête d'apôtre dont rêvaient les pénitentes, s'était révélé inventeur et administrateur de génie. Comme il s'en montrait glorieux, il avait imaginé et organisé le miracle démocratique, le miracle domestique et usuel, à la portée des plus humbles bourses. D'abord, il n'y avait eu dans la Chapelle qu'une assez pauvre statue de Saint-Antoine, et le Saint ne s'était guère occupé que de faire retrouver les objets perdus, sa très ancienne spécialité. Puis, après quelques petits succès, l'argent affluant, le coup de génie

du père Théodose fut d'étendre la sphère d'action miraculeuse du Saint, de l'appliquer à tous les besoins, à tous les désirs de la clientèle toujours croissante. Malades incurables abandonnés par les médecins, ou même simplement indisposés, souffrant d'une colique, d'une migraine; petits commerçants embarrassés, n'ayant pas l'argent de leurs échéances, ne sachant comment écouler des marchandises avariées; spéculateurs engagés dans quelque aventure louche, en danger d'y laisser leur fortune et leur peau; mères trop chargées de famille, désespérant de trouver des maris pour des filles sans beauté et sans dot; pauvres hères sur le pavé, las de courir après des emplois, n'attendant plus que d'un prodige la faveur d'un gagne-pain; héritiers inquiets sur le bon vouloir de quelque grand-parent en agonie, désirant avoir Dieu avec soi pour être couchés sur le testament; écoliers paresseux, écolières bornées, cancres certains de n'être point reçus aux examens, si le ciel ne venait à leur aide : tous les tristes gens, incapables de volonté et d'effort, attendant d'une puissance supérieure l'impossible, le succès immérité, en dehors des conditions logiques de travail et de bon sens, pouvaient s'adresser au Saint, lui confier leur cas, le prendre comme intermédiaire tout-puissant auprès de Dieu, avec six chances contre quatre de réussir, les statistiques ayant donné ces chiffres de probabilités. Et, dès lors, l'affaire s'organisa largement, on remplaça l'ancienne statue par une autre, beaucoup plus grande et plus dorée, on établit des troncs partout, des troncs nouveau modèle, séparés en deux compartiments, l'un pour l'argent, l'autre pour les lettres adressées au Saint, spécifiant l'objet des demandes. Naturellement, on pouvait ne pas payer; mais on avait remarqué que le Saint exauçait seulement ceux qui donnaient une aumône, si légère fût-elle; et un tarif s'était ainsi réglé, sur l'expérience, comme l'affirmait le

père Théodose, un franc et deux francs pour les petites faveurs, cinq francs et dix francs, lorsqu'on avait plus d'ambition. D'ailleurs, si l'on ne donnait pas assez, le Saint vous le faisait comprendre en n'agissant pas, et il fallait doubler, tripler l'aumône. Les clients qui voulaient ne payer qu'après le miracle, couraient le risque de n'être jamais exaucés. Dieu, du reste, gardait sa liberté d'agir, choisissait les élus sans dire ses raisons, de sorte que les clients se trouvaient seuls engagés dans leur contrat avec le Saint, qui lui non plus n'avait pas de compte à rendre. Aussi était-ce ce jeu de hasard, ce numéro bon ou mauvais pris à la divine loterie, qui achevait de passionner les foules, les faisant se ruer autour des troncs, donner vingt sous, quarante sous, cent sous, avec la croyance folle que le gros lot allait sortir, un gain illicite et inespéré, un beau mariage, un diplôme, un héritage colossal. Et c'était bien la plus impudente entreprise d'abêtissement public, la spéculation la plus éhontée sur la stupidité, les instincts de paresse et de convoitise, favorisant l'abandon de soi-même, l'idée du succès dû à la chance, sans mérite aucun, grâce à l'unique caprice d'un Dieu d'ironie et d'iniquité.

A l'enthousiasme fiévreux des groupes qui l'entouraient, Marc comprit que l'affaire allait s'élargir encore, empoisonner tout le pays, avec ce reliquaire d'argent doré et ciselé, où était enchâssé un fragment du crâne de Saint-Antoine de Padoue. C'était la dernière trouvaille du père Théodose, en réponse à des concurrences que d'autres communautés lui faisaient à Beaumont, tout un pullulement de statues et de troncs, invitant les fidèles à tenter le hasard du miracle. Maintenant, l'erreur devenait impossible, lui seul avait l'os sacré, il était seul à fournir le miracle, dans les meilleures conditions de réussite possible. Des affiches couvraient les murs de l'église, le nouveau prospectus annonçant la garantie indiscutable de la

relique, établissant que les tarifs ne seraient cependant pas augmentés, réglementant le bon fonctionnement des opérations, pour qu'il n'y eût pas ensuite de récriminations entre les clients et le Saint. Et ce qui frappa d'abord Marc douloureusement, ce fut la présence de mademoiselle Rouzaire, qui amenait les fillettes de l'école communale à la cérémonie, tranquillement, comme si cela rentrait dans le programme des exercices scolaires. Il resta stupéfait de voir une des fillettes, la plus grande, en tête, porter une bannière de soie blanche, où étaient brodés en or ces mots : « Gloire à Jésus et à Marie ». D'ailleurs, mademoiselle Rouzaire ne se cachait pas, lorsqu'une de ses élèves concourait pour son certificat d'étude, de la faire communier et de lui faire mettre deux francs dans le tronc de Saint-Antoine, afin que Dieu s'occupât de son examen ; et, quand l'élève était tout à fait stupide, elle lui conseillait de mettre cinq francs, parce que le Saint allait avoir sûrement plus de peine. Elle faisait aussi tenir aux élèves des « carnets de péchés », elle leur distribuait des bons points de prière et d'assistance à la messe. Une singulière école laïque, que l'école communale, tenue par mademoiselle Rouzaire ! Les fillettes vinrent se ranger à gauche de la nef, en pendant avec les petits garçons de l'école des Frères, qui occupaient la droite, sous la conduite du frère Fulgence, affairé et excessif, comme à l'ordinaire. Le père Crabot et le père Philibin se trouvaient déjà dans le chœur, ayant voulu honorer la cérémonie de leur présence. Peut-être aussi voulaient-ils jouir de leur victoire sur monseigneur Bergerot, car personne n'ignorait la part que le recteur de Valmarie avait prise dans l'exaltation du culte de Saint-Antoine de Padoue, et il triomphait d'obliger l'évêque à venir là faire amende honorable, après s'être montré sévère aux basses superstitions. Et, quand monseigneur Bergerot entra, suivi du curé de la paroisse, l'abbé Quandieu, ce fut pour Marc

une confusion, une sorte de honte, tant il crut sentir en eux de soumission douloureuse, d'abandon forcé, sous leur visage pâle et grave.

L'histoire était simple, Marc la devinait aisément : toute une démence, une ruée irrésistible des fidèles, qui avait fini par emporter le curé et l'évêque. Quelque temps, l'abbé Quandieu avait résisté, refusant de mettre dans son église paroissiale un tronc pour Saint-Antoine de Padoue, ne voulant pas se prêter à ce qu'il considérait comme une idolâtrie, une corruption de l'esprit religieux. Puis, devant le scandale qu'il soulevait, devant la solitude où il tombait chaque jour davantage, une angoisse l'avait pris, il s'était demandé si la religion ne finissait pas par souffrir de son intransigeance, il avait dû se résigner à couvrir la plaie nouvelle du manteau sacré de son sacerdoce. Un jour, il était allé porter son doute, sa lutte, sa défaite à l'évêché, et monseigneur Bergerot, vaincu comme lui, craignant comme lui une diminution du pouvoir de l'Eglise, si elle avouait ses folies et ses tares, l'avait embrassé en pleurant, en lui promettant d'assister à la solennité, qui devait sceller la réconciliation. Mais quelle amertume, quelle douleur secrète chez les deux prêtres, le prélat et le simple curé de petite ville, unis dans la même foi! Ils souffraient de leur impuissance, de leur lâcheté nécessaire, de cette déroute à laquelle ils s'abandonnaient, en en réprouvant les misères et les hontes; et ils souffraient plus encore de leur idéal sali, jeté à toutes les sottises, à toutes les cupidités humaines, de leur foi dont on trafiquait, qui saignait en eux, agonisante. Ah! ce christianisme, si pur à ses débuts, un des plus beaux cris de fraternité et de délivrance, et même ce catholicisme, d'un vol si hardi, machine puissante de civilisation, dans quelle boue ils allaient finir, s'il fallait ainsi les laisser choir parmi les plus vilains commerces, devenus la proie des passions basses, objets de

négoce, d'abrutissement et de mensonge! Les vers s'y mettaient, comme à toutes les vieilles choses, et c'était la pourriture prochaine, la décomposition finale qui ne laisserait sur le sol qu'un peu de débris et de moisissure.

La cérémonie fut triomphale. Toute une constellation de cierges luisait autour du reliquaire, que l'on bénit et que l'on encensa. Il y eut des oraisons, des allocutions et des cantiques, au milieu du grondement souverain des orgues. Plusieurs dames se trouvèrent mal, il fallut emporter une des fillettes de mademoiselle Rouzaire, tant l'on étouffait. Et le délire ne connut plus de bornes, lorsque le père Théodose, étant monté dans la chaire, rendit compte des miracles du Saint : cent vingt-huit objets perdus et retrouvés; cinquante transactions commerciales, très douteuses, menées à bien; trente commerçants sauvés de la faillite, par l'écoulement brusque d'anciennes marchandises, restées en magasin; quatre-vingt-treize malades rendus à la santé, estropiés, phtisiques, cancéreux, goutteux; vingt-six filles mariées sans dot, trente femmes accouchées sans douleur, d'un garçon ou d'une fille, à leur choix; cent trois employés placés dans de bonnes administrations, avec le chiffre d'appointements demandés; six héritages réalisés subitement, contre toute espérance; soixante-dix-sept élèves, filles et garçons, reçus à leurs examens, malgré la certitude d'un échec, annoncé par leurs maîtres; et toutes sortes d'autres grâces, des conversions, des unions illégitimes devenues légales, des incroyants morts chrétiennement, des procès gagnés, des ventes de terrains invendables, des locations faites, attendues depuis dix ans. Et, à chaque miracle nouveau, une brûlante convoitise soulevait la foule, lui arrachait un grand murmure. Et, bientôt, une clameur de passion contentée accueillit chaque faveur du Saint, que le père Théodose lançait d'une voix tonnante. Et cela se termina dans une crise de véritable démence, tous les

fidèles debout, hurlant, tendant leurs mains ouvertes et convulsives, pour recevoir la pluie des lots gagnés, qui tombaient du ciel.

Saisi de colère et de dégoût, Marc ne put rester davantage. Il avait vu le père Crabot attendre un sourire bienveillant de monseigneur Bergerot, puis avoir avec lui un amical entretien, remarqué de tous ; et, pendant ce temps, l'abbé Quandieu souriait lui aussi, avec un pli d'amère douleur au coin des lèvres. C'en était fait, la victoire des Frères et des Moines, du catholicisme d'idolâtrie, de servitude et d'anéantissement, allait être complète. Et il sortit de la chapelle, étouffant, ayant le besoin d'un flot de soleil et d'air pur.

Mais, sur la place des Capucins, le Saint le poursuivit. Il y avait là des groupes de dévotes qui causaient avec animation, comme il arrivait autrefois, lorsque la foule des joueuses s'attardait à la porte des bureaux de loterie.

— Oh ! moi, disait une grosse femme, très grasse et dolente, je n'ai pas de chance, je ne gagne jamais à aucun jeu. C'est peut-être bien pour ça que Saint-Antoine ne m'écoute guère. Trois fois j'ai donné quarante sous, une fois pour ma chèvre malade, qui n'en est pas moins morte, la seconde pour une bague perdue, que je n'ai pas retrouvée, la troisième pour des pommes en train de se pourrir, dont je n'ai pu me défaire... Enfin, un vrai guignon !

— Ah bien ! ma chère, vous avez trop de patience ! répondait une petite vieille, sèche et noire. Moi, quand Saint-Antoine fait la sourde oreille, je le force bien à m'entendre.

— Comment ça, ma chère ?

— Je le punis donc !... Tenez ! j'avais ma petite maison qui ne se louait pas, parce qu'on se plaint qu'elle est trop humide et que les enfants y meurent. Alors, j'ai donné trois francs, et j'ai attendu : rien, toujours pas de

locataires. J'ai redonné trois francs ; et toujours rien. La colère m'a prise, j'ai bousculé la statuette du Saint, qui est dans ma chambre, sur la commode. Et, comme il continuait à ne pas bouger, je lui ai tourné le nez contre le mur, pour qu'il réfléchisse. Il est resté une semaine ainsi : toujours rien. Ça ne l'humiliait pas assez, j'ai dû chercher ce qui le mortifierait davantage de son peu d'empressement, et je l'ai mis dans ma table de nuit, où il a passé toute une autre semaine, inutilement encore. J'étais furieuse, j'ai fini par le descendre dans mon puits, pendu à une corde, la tête en bas... Ah ! ma chère, cette fois, il a compris qu'avec moi il n'aurait pas le dernier mot, et il n'y était pas depuis deux heures, que des locataires se présentaient et louaient ma petite maison.

— Et vous l'avez retiré du puits ?

— Oh ! tout de suite, je l'ai remis sur ma commode, en l'essuyant bien proprement et en lui faisant des excuses... Nous ne sommes pas fâchés, au contraire. Seulement, quand on a payé, il faut être énergique.

— Bon ! ma chère, je tâcherai... J'ai des ennuis avec le juge de paix, je vais entrer donner quarante sous, et si le Saint ne me fait pas gagner, je lui marquerai mon mécontentement.

— C'est ça, ma chère. Attachez-lui une pierre au cou, ou bien fourrez-le dans votre linge sale. Il n'aime pas beaucoup ça, non plus. Ça le décidera.

Marc, dans son amertume, ne put s'empêcher de s'égayer un instant. Et il continuait d'écouter, il entendait près de lui un groupe d'hommes graves, parmi lesquels il reconnut le conseiller municipal Philis, le rival clérical du maire Darras, déplorer que pas une commune de l'arrondissement ne se fût encore consacrée au Sacré-Cœur de Jésus. Ce culte du Sacré-Cœur était l'autre invention géniale, plus dangereuse que la basse exploitation de Saint-Antoine de Padoue, destinée à recon-

quérir la France à Dieu. Le petit peuple y restait encore indifférent, n'y trouvant pas l'attrait du miracle, la passion du jeu. Mais le péril n'en devenait pas moins grave, de cette idolâtrie du cœur de Jésus, du cœur réel, rouge et saignant, représenté comme à l'étal d'un boucher, arraché de la poitrine ouverte, dans une palpitation dernière. Il s'agissait de faire de cette image sanglante l'emblème même de la France moderne, de l'imprimer en traits de pourpre, de la broder en soie et en or sur le drapeau national, pour que la nation entière ne fût plus que la dépendance de l'Eglise agonisante, capable d'un si répugnant fétichisme. C'était toujours la même manœuvre, la mainmise sur le pays, la volonté de reconquérir la foule par les moyens les plus grossiers de la superstition et de la légende, l'espoir de la replonger dans l'ignorance et dans la servitude, en agissant sur ses nerfs, sur ses passions de grande enfant, trop lente à se libérer. Et là encore, pour le Sacré-Cœur comme pour Saint-Antoine de Padoue, les jésuites agissaient, désorganisaient inconsciemment le vieux catholicisme de leur force mauvaise, au point que le nouveau culte absorbait peu à peu l'ancien, aboutissant à une seconde incarnation de Jésus, ravalant la religion à des pratiques charnelles de peuples sauvages.

Marc s'en alla. Il étouffait de nouveau, il sentait le besoin des rues désertes, de l'espace libre. Ce dimanche-là, Geneviève l'avait accompagné à Maillebois, désireuse de passer l'après-midi chez sa grand'mère et sa mère. Madame Duparque, qui souffrait d'accès de goutte, se trouvait immobilisée, ce qui expliquait pourquoi elle n'avait pu se rendre à la Chapelle des Capucins, pour fêter Saint-Antoine. Et, comme Marc n'allait plus chez les parentes de sa femme, il était convenu, entre cette dernière et lui, qu'il l'attendrait à la gare, au train de quatre heures. Il n'en était guère plus de trois, et, lentement,

d'un pas machinal, il marcha jusqu'à la place plantée d'arbres, où la gare se trouvait, il s'y laissa tomber sur un banc, dans une grande solitude. Ses réflexions continuaient, il était en proie à une discussion intérieure, décisive, qui l'absorbait tout entier.

Une brusque clarté se fit. L'extraordinaire spectacle auquel il venait d'assister, ce qu'il avait vu et entendu, l'emplit d'une certitude aveuglante. Si la nation souffrait, traversait une crise affreuse, si la France se divisait en deux Frances ennemies, de plus en plus étrangères l'une à l'autre, prêtes à se dévorer, c'était simplement que Rome avait porté sa bataille chez elle. La France était la dernière des grandes puissances catholiques ; elle seule avait encore les hommes et l'argent nécessaires, la force qui pouvait imposer le catholicisme au monde ; et, dès lors, il devenait logique que Rome l'eût choisie pour y livrer le suprême combat, dans son âpre désir de reconquérir le pouvoir temporel, qui seul lui permettrait de réaliser son rêve séculaire d'universelle domination. Alors, la France entière se trouvait être comme ces plaines frontières, ces labours, ces vignes, ces vergers fertiles, où deux armées se rencontrent et s'entrechoquent pour vider quelque vaste querelle : les moissons sont ravagées par les charges de cavalerie, les vignes et les vergers sont éventrés par les batteries de canons lancées au galop, les obus font sauter les villages, la mitraille rase les arbres, change la plaine en un désert de mort. Et c'est la France d'aujourd'hui que dévaste et que ruine la guerre faite chez elle par l'Eglise à la Révolution, à l'esprit de liberté et de justice, guerre exterminatrice sans pitié ni trêve, l'Église ayant bien compris que, si elle ne tue pas la Révolution, la Révolution la tuera. De là cette lutte acharnée, engagée sur tous les terrains, parmi toutes les classes, empoisonnant toutes les questions, fomentant la guerre civile, transformant

la patrie en un champ de massacre, où il n'y aura plus bientôt que débris et décombres. Et là était le danger mortel, la mort certaine, si l'Eglise triomphante rejetait la France aux ténèbres et aux misères du passé, faisait d'elle une de ces nations déchues qui agonisent dans la misère et le néant dont le catholicisme a frappé toutes les terres où il a régné.

Alors, les réflexions qui avaient rendu Marc si perplexe, lui revinrent en foule, comme éclairées d'une grande lumière nouvelle. Depuis un demi-siècle, tout le travail souterrain de l'Eglise lui apparaissait, d'abord la savante manœuvre de l'enseignement congréganiste, la conquête de l'avenir par l'enfant, puis la politique de Léon XIII, la République acceptée pour être envahie et domptée. Mais, surtout, si la France de Voltaire et de Diderot, la France de la Révolution et des trois Républiques était devenue la pauvre France actuelle, troublée, dévoyée, éperdue, près de retourner au passé, au lieu de marcher à l'avenir, c'était que les jésuites et les autres ordres enseignants avaient mis la main sur l'enfant, triplant en trente années le nombre de leurs élèves, élargissant leurs puissantes maisons sur le pays entier. Et, brusquement, sous la poussée des faits, l'Eglise, se croyant triomphante, forcée, d'ailleurs de prendre parti, démasquait son œuvre au grand jour, avouait, tenait tête, entendait être la maîtresse souveraine de la nation. Toute sa conquête déjà accomplie se dressait aux yeux effarés : les hautes situations sociales, dans l'armée, la magistrature, l'administration, la politique, aux mains des hommes élevés, formés par elle ; la bourgeoisie, autrefois libérale, incroyante et frondeuse, désormais reconquise à son esprit rétrograde, par terreur d'être dépossédée, de ceder la place au flot populaire montant ; les masses populaires elles-mêmes, empoisonnées de superstitions grossières, maintenues dans la

crasse ignorance, dans le mensonge, pour n'être toujours que le bétail à tondre et à égorger. Et l'Eglise, impudente, ne se cachant plus, achevait sa conquête au grand soleil, multipliait partout les troncs de Saint-Antoine de Padoue, à grand renfort de réclames et d'affiches, distribuait ouvertement aux communes des drapeaux ornés de l'emblème sanglant du Sacré-Cœur, ouvrait des écoles congréganistes en face des écoles laïques, s'emparait même de ces dernières, où les instituteurs et les institutrices étaient souvent des créatures à elle, travaillant pour elle, par lâcheté ou par intérêt. Elle était maintenant, vis-à-vis de la société civile, sur le pied de guerre ouverte. Elle battait monnaie pour soutenir sa guerre, des congrégations s'étaient faites industrielles et marchandes, une seule, celle du Bon-Pasteur, réalisait un bénéfice d'une douzaine de millions par an, avec les quarante-sept mille ouvrières, exploitées dans les deux cent dix ateliers de ses ouvroirs. Elle vendait de tout, des liqueurs et des souliers, des remèdes et des meubles, des eaux miraculeuses et des chemises de nuit brodées, pour les maisons de tolérance. Elle faisait argent de tout, elle prélevait l'impôt le plus lourd sur la stupidité et la crédulité publiques, par ses faux miracles, par l'exploitation continue de son paradis menteur, de son Dieu de caprice et de méchanceté. Elle devenait riche à milliards, maîtresse de domaines immenses, ayant en caisse assez d'argent pour acheter les partis, les jeter les uns contre les autres, triompher au milieu des ruines et du sang de la guerre civile. Et la lutte se posait terrible, immédiate, aux yeux de Marc, qui jamais n'avait senti avec cette force la nécessité pour la France de tuer l'Eglise, si la France ne voulait pas être tuée par elle.

Tout d'un coup, il revit les Bongard, les Doloir, les Savin, les Milhomme, il les entendit bégayer leurs pauvres raisons de lâches cœurs et d'esprits empoisonnés, se réfu-

gier dans l'ignorance épaisse, comme dans un lit de craintif égoïsme. C'était ça, la France, cette masse ahurie, abrutie, livrée aux préjugés, maintenue dans l'imbécillité cléricale. On avait inventé, pour la pourrir plus vite, l'exécrable antisémitisme, ce réveil des haines religieuses, ce catholicisme exaspéré et masqué, avec lequel on espérait ramener aux curés le peuple incroyant, qui avait déserté les églises. Le jeter sur les juifs, exploiter ses passions ancestrales, il n'y avait là qu'un commencement, puis, au bout, le retour sous le joug, la culbute aux ténèbres, dans l'antique servage. Et c'était, demain, la France tombée plus bas encore, avec des Bongard, des Doloir, des Savin, des Milhomme plus hébétés, plus envahis d'ombre et de mensonge, si on laissait leurs enfants aux mains des Frères et des Jésuites, sur les bancs des écoles congréganistes. Fermer celles-ci n'aurait pas même suffi, il fallait purifier, rendre à leur véritable rôle les écoles laïques, ces écoles communales que le sourd travail de l'Eglise avait fini par atteindre, y paralysant l'enseignement libéré des dogmes, y casant des instituteurs, des institutrices de réaction, dont les leçons et les exemples entretenaient l'erreur. Pour un Férou, d'intelligence si nette, si vaillante, mais que la misère affolait, pour une mademoiselle Mazeline surtout, admirable éducatrice de raison et de cœur, que de non-valeurs inquiétantes, que d'esprits mauvais, vendus à l'ennemi, dévoyés, faisant la pire des besognes : une mademoiselle Rouzaire, ambitieuse acquise aux plus forts, d'un cléricalisme intéressé et outré, un Mignot flottant sans direction, allant où le poussait son entourage, un Doutrequin honnête homme, républicain de la veille, devenu antisémite et réactionnaire par erreur patriotique; et, derrière ceux-là, tous les autres suivaient, tout l'enseignement primaire du pays se trouvait ainsi troublé, gâté, ayant perdu la route droite, en danger de mener à l'abîme les enfants qu'on leur

confiait, les générations dont sera fait l'avenir. Marc en eut froid au cœur, jamais le péril que courait la nation ne lui était apparu si pressant et si redoutable, et il en fut saisi, comme d'une certitude indiscutable, définitive.

Cela était certain, la lutte allait s'engager sur le terrain même de l'école primaire, car la question unique était de savoir quelle instruction on donnerait au peuple, appelé peu à peu à déposséder la bourgeoisie de son pouvoir usurpé. En 89, victorieuse de la noblesse agonisante, la bourgeoisie l'avait remplacée ; et, pendant un siècle, elle venait de garder tout le butin, en refusant au peuple sa juste part. Maintenant, son rôle était fini, elle le confessait elle-même, en passant à la réaction, affolée à l'idée de rendre, terrifiée par la montée de la démocratie, qui devait l'emporter. Hier voltairienne, lorsqu'elle se croyait en pleine et tranquille jouissance, aujourd'hui cléricale, dans son besoin inquiet d'appeler à sa défense les réactions du passé, elle n'était plus qu'un rouage usé, pourri par l'abus du pouvoir, que les forces sociales, toujours en marche, allaient éliminer fatalement. Et, dès lors, les énergies de demain se trouvaient dans le peuple, c'était là que dormaient des provisions, des réserves immenses d'hommes, d'intelligences, de volontés, encore endormis. Aussi Marc n'avait-il plus d'espoir que dans ces enfants du peuple qu'on lui confiait, qui fréquentaient les écoles primaires, d'un bout de la France à l'autre. Ils étaient la matière brute dont serait faite la nation future, il fallait les instruire pour leur rôle de citoyens libérés, sachant et voulant, dégagés des dogmes absurdes, des mortelles erreurs religieuses, meurtrières de toute liberté, de toute dignité humaine. Il n'était de bonheur possible, moral et matériel, que dans la connaissance. La parole de l'Evangile : Heureux les pauvres d'esprit, était la plus effroyable fausseté, qui,

pendant des siècles, avait maintenu l'humanité dans le bourbier de misère et de servitude. Non, non! les pauvres d'esprit sont forcément du bétail, de la chair à esclavage et à souffrance. Tant qu'il y aura des multitudes de pauvres d'esprit, il y aura des multitudes de misérables, de bêtes de somme, exploitées, mangées par une minorité infime de voleurs et de bandits. Un jour, l'humanité heureuse sera l'humanité qui saura et qui voudra. C'était du noir pessimisme de la Bible qu'il fallait enfin délivrer le monde, épouvanté, écrasé depuis deux mille ans, ne vivant que pour la mort, et rien n'était plus caduc ni plus mortellement dangereux que le vieil Evangile sémite appliqué encore comme le seul code moral et social. Heureux ceux qui savent, heureux les intelligents, les hommes de volonté et d'action, parce que le royaume de la terre leur appartiendra! Ce cri, maintenant, montait aux lèvres de Marc, de son être entier, dans un grand élan de foi et d'enthousiasme.

Et, brusquement, sa décision fut prise, il accepterait l'offre de Salvan, il viendrait à Maillebois, comme instituteur primaire, lutter contre l'Eglise, contre cet empoisonnement du peuple, dont l'imbécile cérémonie de l'après-midi était une crise délirante. Il travaillerait à la libération des humbles, il tâcherait de faire d'eux les libres citoyens de demain. Cette population qu'il venait de voir si alourdie d'ignorance et de mensonge, incapable d'être juste, il fallait la reprendre dans les enfants, dans les enfants des enfants, les instruire, refaire peu à peu un peuple de vérité, qui seulement alors serait un peuple capable de justice. C'était le devoir le plus haut, la bonne œuvre a plus pressante, celle dont dépendait le salut même du pays, sa force et sa gloire, dans sa mission libératrice et justicière, au travers des âges et des autres nations. Et, si une minute venait de suffire à le décider, après trois jours d'hésitations, d'angoisses, à

l'idée de troubler le bonheur qu'il goûtait aux bras de sa Geneviève, n'était-ce point que le grave problème de la femme, serve hébétée de l'Eglise, instrument faussé et destructeur, s'était aussi posé en lui? Ces fillettes que mademoiselle Rouzaire conduisait aux Capucins, quelles épouses, quelles mères feraient-elles un jour? Quand l'Eglise les aurait prises, les tiendrait par leurs sens, par leur faiblesse et leur souffrance, elle ne les lâcherait plus, elle les emploierait comme des machines terribles, démolisseuses de l'homme, pervertisseuses de l'enfant. Tant que la femme, dans son antique querelle avec l'homme, au sujet des injustes lois et des mœurs iniques, resterait ainsi la propriété, l'arme de l'Eglise, le bonheur social était impossible, la guerre s'éterniserait entre les deux sexes désunis. Et la femme ne serait enfin la libre créature, la libre compagne de l'homme, ne disposerait d'elle, de son bonheur, pour le bonheur de l'époux et de l'enfant, que le jour où elle cesserait d'appartenir au prêtre, son maître actuel, désorganisateur et corrupteur. Au fond de Marc, n'était-ce point une peur inavouée, le frisson d'un drame possible et prochain, ravageant son propre ménage, qui l'avait ainsi fait trembler, reculer, devant son devoir? Sa décision brusque pouvait être la la lutte acceptée même à son foyer, son devoir rempli à l'égard des siens, quitte à ce que son cœur en saignât cruellement. Il le savait maintenant, et il y avait quelque héroïsme dans son acte, et il l'accomplissait avec simplicité, par enthousiasme pour la bonne œuvre qu'il entreprenait. Le rôle le plus haut, le plus noble, dans une démocratie naissante, est celui de l'instituteur primaire, si pauvre, si méprisé, qui est chargé d'instruire les humbles, d'en faire les futurs citoyens heureux, les constructeurs de la Cité de justice et de paix. C'était sa mission qui, tout d'un coup, se précisait, son apostolat de la vérité, la passion où il avait toujours été de péné-

trer la vérité certaine, de la crier ensuite et de l'enseigner à tous.

Comme Marc levait les yeux, il vit, à l'horloge de la gare, qu'il était quatre heures passées. Le train de quatre heures venait de partir, il faudrait attendre celui de six heures. Et, presque aussitôt, il aperçut Geneviève qui arrivait, désolée, tenant dans ses bras la petite Louise, pour aller plus vite.

— Ah! mon ami, excuse-moi, j'ai totalement oublié l'heure... Grand'mère me retenait, paraissait si fâchée de voir mon impatience à te rejoindre, que j'ai fini par ne plus avoir conscience du temps.

Elle s'était assise près de lui, sur le banc, en gardant Louise sur les genoux. Lui, souriant, se pencha, baisa l'enfant qui avait tendu ses menottes, pour lui prendre la barbe. Et, tranquillement :

— Nous attendrons six heures, ma chérie. Personne ne nous gêne, nous allons rester là... D'autant plus que j'ai quelque chose à te dire.

Mais Louise ne l'entendait point ainsi, elle voulait jouer, elle avait sauté au cou de son père et elle lui piétinait les cuisses.

— A-t-elle été sage?

— Oh ! sage, elle l'est toujours chez grand'mère, elle a peur d'être grondée... Aussi, vois-tu, elle se rattrape.

Puis, quand elle eut réussi à reprendre l'enfant, ce fut elle qui demanda :

— Qu'as-tu donc à me dire ?

— Une chose dont je ne t'ai pas parlé encore, parce que je n'étais pas décidé... On m'offre la situation d'instituteur, ici, à Maillebois, et je vais accepter. Qu'en penses-tu ?

Elle le regarda, saisie, sans pouvoir répondre tout de suite. Et il vit clairement passer dans ses yeux, d'abord

comme une surprise joyeuse, ensuite comme une inquiétude croissante.

— Oui, qu'en penses-tu?

— Mais, mon ami, j'en pense que c'est un avancement sur lequel tu ne comptais pas si tôt... Seulement, la situation ne va pas être commode, ici, au milieu des passions exaspérées, avec tes idées qui sont connues de tout le monde.

— Sans doute, j'ai réfléchi à cela, mais ce serait lâche de refuser la lutte.

— Et puis, mon ami, pour te dire toute ma pensée, je crains bien que, si tu acceptes, cela n'achève de nous fâcher avec grand'mère. Ma mère, encore, on s'arrangerait avec elle. Mais, tu le sais, grand'mère est intraitable, elle va croire que tu viens faire ici la besogne de l'Antéchrist. C'est la rupture certaine.

Il y eut un silence gêné. Puis, il reprit:

— Alors, tu me conseilles de refuser, toi aussi tu me désapprouverais, tu ne serais pas contente, si je venais ici.

Elle leva de nouveau les yeux sur lui, dans un élan de sincérité véritable.

— Moi te désapprouver, mon ami, oh! tu me fais de la peine, pourquoi me dis-tu cela? Il faut agir selon ta conscience, remplir ton devoir, comme tu l'entends. Tu es le seul bon juge, et tout ce que tu feras sera bien fait.

Cependant, il entendait trembler sa voix, comme sous la crainte d'une péril inavoué, dont elle sentait déjà l'effleurement. Et il y eut un nouveau silence, pendant lequel il lui prit les deux mains, pour la rassurer, d'une caresse tendre.

— Alors, tu es tout à fait décidé, mon ami?

— Oui, tout à fait, je croirais mal agir si j'agissais autrement.

— Eh bien! puisque nous avons près d'une heure et demie encore à attendre notre train, nous devrions, je crois, retourner immédiatement chez grand'mère, afin de lui faire connaître ta décision... Je désire que tu te conduises franchement vis-à-vis d'elle, sans avoir l'air de te cacher.

Elle le regardait toujours, il ne lut en elle, à cette minute, que beaucoup de loyauté, mêlée à un peu de tristesse.

— Tu as raison, ma chérie, allons tout de suite chez grand'mère.

Et ils se remirent doucement en marche, vers la place des Capucins. Louise, que sa mère tenait par la main, les attardait, de ses petites jambes. Mais cette fin d'une belle journée d'avril était délicieuse, et ils firent le court trajet, sans dire un mot, dans une sorte de rêverie grave. La place venait de retomber à sa solitude, la maison de ces dames y semblait dormir de son habituel sommeil. Ils trouvèrent madame Duparque assise dans l'étroit salon du rez-de-chaussée, la jambe allongée sur une chaise, tricotant des bas pour une œuvre religieuse; tandis que madame Berthereau, près de la fenêtre, travaillait, elle aussi, à un ouvrage de broderie.

Très étonnée de ce retour de Geneviève, et surtout de la présence de Marc, la grand'mère avait lâché son tricot, attendant, sans même les faire asseoir. Et, lorsque Marc l'eut mise au courant, l'offre qui lui était faite, sa résolution bien arrêtée d'accepter le poste d'instituteur à Maillebois, enfin son désir de la prévenir, par déférence, elle eut un sursaut, elle haussa d'abord les épaules.

— Mais, mon garçon, c'est fou! Vous ne garderez pas la place un mois.

— Pourquoi donc?

— Pourquoi? mais parce que vous n'êtes pas l'instituteur qu'il nous faut. Vous connaissez bien le bon esprit

du pays, où la religion remporte de si beaux triomphes. Et vous auriez une situation impossible, avec vos idées révolutionnaires, vous seriez bientôt en guerre avec toute la population.

— Eh bien! je serais en guerre. Il faut malheureusement se battre pour être victorieux un jour.

Alors, elle commença à se fâcher.

— Ne dites donc pas de sottises! Toujours, votre orgueil, votre révolte contre Dieu! Vous n'êtes qu'un grain de sable, mon pauvre garçon, vous me faites pitié, quand vous vous croyez assez fort pour vaincre, dans une lutte où les hommes et le ciel vous écraseront.

— Ce n'est pas moi qui suis fort, c'est la raison, et c'est la vérité.

— Oui, je sais... Et puis, peu importe. Vous m'entendez, je ne veux pas que vous veniez ici comme instituteur, parce que je tiens à ma tranquillité, à mon honorabilité, parce que ce serait pour moi trop de douleur et trop de honte, de voir, à ma porte, notre Geneviève, la femme d'un homme sans Dieu et sans patrie, qui ferait le scandale de toutes les âmes pieuses... Je vous dis que c'est fou. Vous allez refuser.

Désespérée de cette brusque querelle, madame Berthereau baissait le nez sur sa broderie, pour ne pas avoir à intervenir. Toute droite, Geneviève était très pâle, tenant par la main la petite Louise, qui, prise de peur, se cachait le visage dans sa jupe. Et, bien résolu à rester calme, Marc répondait avec douceur, sans élever la voix.

— Non, dit-il, je ne puis refuser. Ma décision est prise, et j'ai tenu à vous la communiquer, simplement.

Du coup, madame Duparque perdit toute mesure, dans l'immobilité où son accès de goutte la maintenait. Personne ne lui résistait, elle s'exaspérait de se briser à cette volonté tranquille. Et ce qu'elle n'aurait pas voulu dire,

ce dont il était convenu qu'on ne parlerait jamais chez elle, lui échappa, en un flot de terrible colère.

— Allons, dites tout, avouez, vous ne venez ici que pour vous occuper sur place de cette abominable affaire Simon. Oui, vous êtes avec ces ignobles juifs, vous rêvez de remuer encore cette ordure, de trouver quelque innocent, pour l'envoyer là-bas, au bagne, à la place de votre immonde assassin, si justement condamné. Et cet innocent, n'est-ce pas? vous vous entêtez à le chercher parmi les plus dignes des serviteurs de Dieu... Avouez, avouez donc!

Marc ne put s'empêcher de sourire; car, il le sentait bien, il n'y avait, au fond des colères dont on le poursuivait, que l'affaire Simon, la terreur de la lui voir reprendre, de le voir atteindre enfin le véritable coupable. Derrière madame Duparque, il devinait son directeur, le père Crabot; et tout l'effort pour l'empêcher de mener campagne à Maillebois, venait de là, de la volonté bien arrêtée de n'y plus tolérer un instituteur qui ne serait pas dans les mains de la congrégation.

— Mais certainement, répondit-il de son air paisible, je suis toujours convaincu de l'innocence de mon camarade Simon, et je ferai tout au monde pour la faire éclater.

Madame Duparque se tourna violemment vers madame Berthereau, puis vers Geneviève.

— Vous entendez, et vous ne dites rien! Notre nom va être mêlé à cette campagne d'ignominie. On verra notre fille dans le camp des ennemis de la société et de la religion... Voyons, voyons! toi qui es sa mère, dis-lui donc que c'est impossible, qu'elle doit empêcher cette infamie, pour son honneur, pour le nôtre à tous!

Elle s'adressait à madame Berthereau, dont les mains tremblantes venaient de laisser échapper la broderie, dans son effarement d'une telle querelle. Elle resta un instant

muette, ayant peine à sortir de l'effacement morose où elle vivait d'habitude. Puis, se décidant :

— Ta grand'mère a raison, ma fille, ton devoir est de ne pas permettre des actes où tu aurais, devant Dieu, une part de responsabilité. Si ton mari t'aime, il t'écoutera, et tu es même la seule qui puisse parler à son cœur. Jamais ton père n'est allé contre mon désir, dans les questions de conscience.

Très émue, Geneviève se tourna vers Marc, en serrant contre elle la petite Louise, qui ne la quittait pas. Elle était remuée jusqu'au fond de son être : tout son passé de pensionnaire, à la Visitation, toute son éducation dévote s'éveillait, la troublait d'un vertige ; et, pourtant, elle répéta ce qu'elle avait déjà dit à son mari.

— Marc est le seul bon juge, il fera ce qu'il croira être son devoir.

Terrible, madame Duparque avait trouvé la force de se mettre debout, malgré sa jambe malade.

— C'est ta réponse ! Toi que nous avons élevée chrétiennement, toi qui as été une enfant aimée de Dieu, tu en es déjà à le renier, à vivre sans religion, comme les bêtes ! Et c'est Satan que tu choisis, au lieu de faire un effort pour le terrasser ! Eh bien ! ton mari n'en est que plus coupable, oui ! il sera puni aussi de cela, vous serez punis tous les deux, et la malédiction atteindra jusqu'à votre enfant !

Elle étendait les bras, elle se dressait si redoutable, que la petite Louise, saisie d'épouvante, se mit à sangloter. Vivement, Marc la souleva, la serra contre son cœur, tandis que la fillette, comme pour se réfugier en lui, lui jetait au cou ses petits bras. Et Geneviève s'était rapprochée, elle aussi, s'appuyant à l'épaule de l'homme auquel elle avait donné sa vie.

— Allez-vous-en, allez-vous-en tous les trois ! cria madame Duparque. Allez à votre folie et à votre orgueil,

ce sera votre perte... Tu entends, Geneviève, tout est rompu entre nous, jusqu'au jour où tu nous reviendras, car tu nous reviendras, tu as trop longtemps appartenu à Dieu, et je vais le prier si fort, qu'il saura bien te reprendre tout entière... Allez-vous-en, allez-vous-en, je ne veux plus vous connaître!

Déchirée, en larmes, Geneviève regarda sa mère éperdue, qui pleurait silencieusement. Elle semblait de nouveau hésitante, devant la cruauté de cette scène, lorsque Marc la prit avec douceur et l'emmena. Madame Duparque était retombée sur son fauteuil, la petite maison rentra dans son ombre froide et dans son morne silence.

Le jeudi suivant, Marc se rendit à Beaumont pour dire à Salvan qu'il acceptait. Et, dès les premiers jours de mai, il était nommé, il quittait Jonville, il venait s'installer, comme instituteur maître, à l'école primaire de Maillebois.

LIVRE DEUXIÈME

I

Ce fut par une matinée ensoleillée de mai que Marc fit sa première classe à Maillebois. La grande salle de l'école, récemment construite, ouvrait sur la place par trois hautes baies, dont les vitres dépolies laissaient entrer à flots une lumière vive, blanche et gaie. Et, en face du bureau du maître, posé sur une estrade de trois marches, les petites tables à pupitre des élèves, chacune de deux places, s'alignaient en quatre travées, sur huit rangs de profondeur.

Un gros tapage, des rires éclatèrent, parce qu'un des élèves avait culbuté exprès, en gagnant sa place.

— Mes enfants, dit tranquillement Marc, vous allez être sages. Je ne vous punirai pas, mais vous verrez, avec moi, qu'il y a tout intérêt et tout amusement à se bien conduire... Monsieur Mignot, veuillez faire l'appel.

Il avait tenu à ce que l'adjoint Mignot l'assistât, pendant cette première classe; et celui-ci, par son attitude, disait son hostilité, la surprise goguenarde où il était encore qu'on eût songé à lui donner pour directeur un

homme si compromis dans les récents scandales. Il s'était même permis de ricaner avec les élèves, lorsqu'un d'eux, pour égayer les autres, s'était laissé tomber. Et l'appel commença.

— Auguste Doloir.

— Présent! cria un garçon réjoui, d'une voix si grosse, que, de nouveau, toute la classe éclata de rire.

C'était le fils du maçon, le même enfant qui avait fait un faux pas, un bonhomme de neuf ans à l'air casseur, intelligent, mais mauvaise tête, dont les farces révolutionnaient l'école.

— Charles Doloir.

— Présent!

Et cette fois, le frère du précédent, son cadet de deux années, répondit d'une voix si aiguë, que la tempête de rires recommença. Charles, plus doux et plus fin, n'en marchait pas moins toujours derrière son aîné.

Marc, très patient, laissa passer encore, pour ne point sévir. Et l'appel continua, pendant qu'il examinait la vaste salle où il allait travailler à la bonne œuvre, avec ce petit peuple turbulent. A Jonville, il n'avait pas un tel luxe de tableaux noirs, un derrière son bureau pour lui, deux autres à droite et à gauche pour les élèves, ni tant de belles images en couleurs, les poids et mesures, le règne minéral, le règne végétal, le règne animal, les insectes utiles et nuisibles, les champignons bons et mauvais, sans compter de grandes et nombreuses cartes géographiques. Il y avait même, dans une armoire, une collection complète des corps solides et quelques instruments de physique et de chimie. Mais il ne retrouvait pas là l'ambiance de bonne entente, la gaie affection des élèves qu'il venait de laisser. Evidemment, le dernier instituteur, Méchain, malade et faible, avait aidé par sa nonchalance à la désorganisation de l'école, tombée de cinquante et quelques élèves à une quarantaine au plus.

Et c'était toute une situation très compromise à sauver, un établissement à rétablir dans sa prospérité et dans son bon ordre.

— Achille Savin, appelait Mignot.

Personne ne répondit, et il dut lancer le nom de nouveau. A une table, pourtant, les deux petits Savin, les fils jumeaux de l'employé, étaient là, le nez baissé, l'air sournois. Leurs huit ans semblaient déjà pleins de prudente hypocrisie.

— Achille et Philippe Savin, répéta Mignot, en les regardant.

Alors, ils se décidèrent, ils dirent ensemble, sans hâte :

— Présent !

Surpris, Marc leur demanda pourquoi ils se taisaient, puisqu'ils avaient entendu. Mais il n'en put rien tirer de net, les deux bambins l'examinaient d'un air de défiance, comme s'ils avaient eu à se défendre contre lui.

— Fernand Bongard, continua Mignot.

Cette fois encore, personne ne répondit. Fernand, le fils du paysan Bongard, un solide garçon de dix ans, à la mine hébétée, aveuli et tassé sur ses coudes, paraissait dormir, les yeux ouverts. Il fallut qu'un camarade le poussât. Alors, il cria, effaré :

— Présent !

On redoutait ses gros poings, pas un des galopins n'osa recommencer à rire. Et Mignot, dans le silence, put jeter le dernier nom.

— Sébastien Milhomme.

Marc avait reconnu le fils de la papetière, à la première table de droite, avec son doux visage, si fin et si intelligent. Et il lui souriait, heureux de ces candides yeux d'enfant de huit ans, où il croyait voir luire déjà une de ces petites âmes, qu'il se proposait d'éveiller.

— Présent ! répondit Sébastien, d'une voix claire et

gaie, qui lui fut une musique, parmi les voix grosses et moqueuses des autres.

L'appel était terminé. Toute la classe, sur un signal de Mignot, s'était mise debout, pour la prière. Depuis le départ de Simon, Méchain avait laissé s'introduire la prière, au commencement et à la fin des classes, cédant au sourd travail de mademoiselle Rouzaire, qui, donnant sa pratique en exemple, prétendait que la peur du bon Dieu faisait tenir ses fillettes plus tranquilles. En outre, ça plaisait aux familles, et l'inspecteur primaire Mauraisin voyait ça d'un bon œil, bien que ce ne fût plus dans les programmes. Mais Marc coupa court, en disant de son air paisible et résolu :

— Asseyez-vous, mes enfants. Vous n'êtes pas ici pour dire des prières. Vous les direz chez vous, si vos papas et vos mamans le désirent.

Interloqué, Mignot le regarda, de son air de curiosité goguenarde. Ah bien ! cet instituteur-là ne pèserait pas lourd à Maillebois, s'il commençait par supprimer la prière ! Marc comprit parfaitement, car c'était là le sentiment général qu'il sentait naître autour de lui, depuis son arrivée : la certitude où l'on était de son échec complet et prochain. Salvan l'avait d'ailleurs averti, en lui recommandant la plus grande prudence, toute une tactique de tolérance opportune, pendant les premiers temps. Et, s'il risquait la suppression de la prière, c'était comme premier essai, après y avoir réfléchi. Il aurait voulu décrocher tout de suite le grand crucifix, que Méchain, par lassitude, avait laissé pendre derrière lui, au-dessus du tableau noir. Mais il eut conscience qu'il devait s'installer solidement d'abord ; car, pour lutter, il fallait avant tout être maître du terrain. De même, quatre tableaux, violemment enluminés, accrochés aux murs, l'irritaient : Sainte Geneviève délivrant Paris, Jeanne d'Arc écoutant ses voix, Saint Louis guérissant

des malades, Napoléon passant à cheval sur un champ de bataille. Toujours le miracle et la force, toujours le mensonge religieux et la violence militaire, donnés en exemple, jetés en semence dans les cerveaux des enfants, des citoyens de demain ! Est-ce que tout cela n'était pas à changer ? Est-ce qu'il ne fallait pas reprendre l'instruction et l'éducation à la base, par des leçons de vérité et de solidarité, si l'on voulait enfin faire des hommes intelligents et libres, capables de justice ?

La première classe se passa de la sorte, une installation douce et ferme de Marc, au milieu de ses nouveaux élèves, que semblait animer un souffle de curiosité et de révolte. Et, dès lors, la conquête pacifique qu'il voulait faire d'eux, de leur cerveau et de leur cœur, commença, se poursuivit patiemment pendant toutes les autres classes. Au début, il éprouva parfois de secrètes amertumes, son esprit retourna souvent aux élèves aimés, déjà fils de son intelligence, qu'il avait laissés à Jonville et qu'il savait désormais aux mains d'un instituteur inquiétant, son ancien camarade Jauffre, dont il connaissait l'esprit d'intrigue, le besoin de succès immédiat. C'était un peu son remords, d'avoir ainsi livré son œuvre, si heureusement commencée là-bas, à un successeur qui ne pouvait que la détruire ; et il fallait, pour l'en consoler, la certitude d'être venu reprendre, à Maillebois, une autre œuvre nécessaire, plus pressante encore. Puis, à mesure que les jours coulaient, que les classes succédaient aux classes, il se passionna davantage, il fut tout à sa besogne, avec sa foi enthousiaste en sa mission.

Au lendemain des élections générales, qui eurent lieu en mai, le calme se fit brusquement. Jusque-là, on avait invoqué la nécessité de se taire, de ne pas provoquer le pays, par crainte d'aboutir à des élections exécrables, dangereuses pour la république ; et, tout de suite après les élections, qui reconstituèrent identiquement la même

Chambre, on imagina une nouvelle nécessité de silence, celle de ne pas retarder encore les réformes promises, en soulevant des questions inopportunes. La vérité était qu'à la suite de la dure guerre des candidatures, les vainqueurs désiraient jouir en paix des situations si chèrement acquises. Aussi, à Beaumont, ni Lemarrois, ni Marcilly, réélus, ne consentaient à prononcer le nom de Simon, malgré leur promesse d'agir, lorsque leur mandat serait renouvelé et qu'ils n'auraient plus à craindre l'aveuglement du suffrage universel. Simon était jugé, et bien jugé : il devenait antipatriotique de risquer même une simple allusion à son affaire. Et, naturellement, à Maillebois, la consigne était la même, exagérée encore, à ce point que le maire Darras avait supplié Marc, dans le propre intérêt du misérable innocent et des siens, de ne point agir, d'attendre un réveil de l'opinion. On affectait l'oubli, défense était faite de parler, comme s'il n'existait plus de simonistes ni d'anti-simonistes. Marc dut se résigner, supplié par la famille Lehmann, toujours si humble, si inquiète, et par David lui-même, qui sentait le besoin de patienter, dans sa ténacité héroïque. Pourtant, il était sur une piste grave, il avait appris d'un façon détournée, et sans preuve certaine, la communication illégale que le président Gragnon s'était permis de faire aux membres du jury, dans la salle de leurs délibérations; et c'était là un cas de cassation absolu, s'il parvenait à l'établir. Mais il avait conscience de toutes les difficultés du moment, il continuait son enquête dans l'ombre, désireux de ne pas avertir ses adversaires. Et Marc, plus fiévreux, finit par accepter cette tactique, par consentir à feindre de se désintéresser. L'affaire Simon entrait en sommeil, elle devait longtemps paraître terminée, oubliée, lorsqu'elle restait comme le mal caché, la blessure empoisonnée et inguérissable dont le corps social se mourait, sans cesse à la veille d'un accès de fièvre délirante et

mortelle. Il suffit d'une seule injustice, pour qu'un peuple en meure lentement, frappé de démence.

Marc, pendant quelque temps, fut donc tout entier à son œuvre scolaire, convaincu qu'il travaillait à l'unique façon de détruire l'iniquité, de la réparer et d'en rendre le retour impossible, en répandant la connaissance, en semant la vérité dans les générations à venir. Rude besogne, dont il n'avait jamais senti à ce point les terribles difficultés. Il se vit seul, il eut conscience d'avoir contre lui, et ses élèves, et leurs parents, et Mignot son adjoint, et mademoiselle Rouzaire, l'institutrice voisine, dont la classe n'était séparée de la sienne que par leurs logements, presque communs. D'autre part, le moment était désastreux, l'école des Frères avait encore gagné cinq élèves sur l'école laïque, pendant le dernier mois. C'était comme un vent d'impopularité qui soufflait, les familles allaient aux ignorantins, pour sauver leurs enfants des abominations du nouvel instituteur, qui s'était permis de supprimer la prière, le jour même de son entrée en fonction. Le frère Fulgence, triomphant, avait de nouveau avec lui les frères Gorgias et Isidore, disparus un moment après l'affaire Simon, rappelés sans doute pour montrer que la communauté se déclarait désormais au-dessus du soupçon; et, si le troisième, le frère Lazarus, n'était pas là aussi, c'était simplement qu'il venait de mourir. Ils tenaient le haut du pavé, on ne voyait plus que des soutanes dans les rues de Maillebois. Mais le pis encore, pour Marc, fut le mépris moqueur où tout ce monde semblait le tenir. On ne daignait même pas le combattre violemment, on attendait qu'il se suicidât, par quelque énorme folie. L'attitude de Mignot, le premier jour, était devenue celle du pays entier : une curiosité méchante, la conviction d'un échec rapide et scandaleux. Mademoiselle Rouzaire avait dit : « Je ne lui donne pas deux mois pour se rendre impossible. » Et, surtout, il sentit cet espoir de ses adversaires,

dans la façon dont l'inspecteur primaire Mauraisin lui parla, lors de sa première visite. Ce dernier, qui le savait couvert par Salvan et par son chef hiérarchique, l'inspecteur d'académie Le Barazer, se montra d'une indulgence ironique, le laissant aller, guettant la faute grave qui lui permettrait de demander son déplacement. Il ne dit même rien de la suppression de la prière, il lui fallait quelque chose de plus décisif, un ensemble de faits accablants. On l'en avait vu rire avec mademoiselle Rouzaire, une de ses préférées; et, dès lors, Marc ne fut plus entouré que d'espions, de mouchards, prêts à dénoncer ses pensées et ses actes.

— Soyez prudent, mon ami ne cessait de répéter Salvan, chaque fois que Marc allait chercher près de lui quelque réconfort. Le Barazer a encore reçu hier une lettre anonyme, où vous étiez traité d'empoisonneur et de suppôt de l'enfer. Vous savez si j'ai hâte de voir la bonne œuvre s'accomplir; mais je crois que c'est tout compromettre que de vouloir tout conquérir d'un coup... D'abord, rendez-vous nécessaire, ramenez la fortune, faites-vous aimer.

Et Marc, abreuvé d'amertume, en arrivait à sourire.

— Vous avez raison, je le sens bien, c'est par la sagesse et par l'amour qu'il faut vaincre.

Il s'était installé, avec sa femme Geneviève et leur fillette Louise, dans l'ancien logement de Simon. C'était beaucoup plus grand et plus confortable qu'à Jonville : deux chambres à coucher, une salle à manger, un salon, sans compter la cuisine et les dépendances. Le tout très propre, très gai, envahi de soleil, ouvrant sur le jardin assez vaste, où poussaient des légumes et des fleurs. Mais leur pauvre mobilier dansait là dedans; et, depuis qu'ils étaient fâchés avec madame Duparque, ils avaient grand'peine à vivre du maigre traitement. Celui-ci allait

être de douze cents francs désormais, et cela valait les mille francs de Jonville, puisqu'il ne fallait plus songer aux deux cents francs du secrétariat de la mairie. Comment vivre avec cent francs par mois, dans cette petite ville où la vie était plus chère? Comment garder sa dignité, des redingotes propres, une apparence de ménage à l'aise? Grave problème dont la solution nécessitait des prodiges d'économies, tout un héroïsme secret dans les détails infimes de l'existence. On mangeait souvent du pain sec, pour avoir du linge blanc.

Geneviève fut alors pour Marc une aide précieuse, une compagne admirable. Elle renouvela ses prodiges de Jonville, trouva le moyen de faire face aux besoins du ménage, sans trop laisser voir la grande gêne cachée. Elle devait s'occuper de tout, des blanchissages, des raccommodages, et Louise était toujours pimpante, souriante, avec de petites robes claires. Si, comme il était d'usage, l'adjoint Mignot avait pris ses repas chez son directeur, la pension payée par lui aurait un peu aidé Geneviève. Mais Mignot, garçon, ayant, de l'autre côté du palier, sa chambre à part, avait préféré manger dans un restaurant voisin, peut-être pour marquer son hostilité et ne pas se compromettre dans la compagnie d'un homme que mademoiselle Rouzaire vouait aux pires catastrophes. Lui-même menait la misère des jeunes adjoints, avec ses soixante et onze francs vingt-cinq centimes par mois, mal vêtu, mal nourri, n'ayant d'autre plaisir que la pêche, le jeudi et le dimanche. Il n'en était que plus fâché, plus méfiant, comme si Marc eût été la cause des mauvaises soupes de sa gargote. Et Geneviève pourtant se montrait très prévenante : elle lui avait offert de raccommoder son linge, elle s'était empressée de lui faire de la tisane, un soir de rhume. Ce garçon n'était pas méchant, comme elle et son mari le disaient; seulement, il se trouvait bien mal conseillé; et on finirait sans doute par le gagner à des sen-

timents meilleurs, en se montrant bon et juste pour lui.

Mais ce que n'osait dire Geneviève, de peur de chagriner Marc, c'était que le ménage souffrait surtout de sa brouille avec madame Duparque. Autrefois, la grand'mère habillait Louise, faisait des cadeaux, venait en aide aux fins de mois, dans les moments difficiles. Et, maintenant qu'on était à Maillebois, presque porte à porte, elle aurait pu être d'un secours constant. Puis, quelle gêne quotidienne de la savoir là, d'être obligé de tourner la tête, quand on la rencontrait! Deux fois, Louise, dont les trois ans ne savaient pas, avait tendu ses menottes, au passage de la vieille dame, en l'appelant. Si bien que l'aventure fatale arriva, Geneviève rentra un jour, très émue, ayant cédé aux circonstances, en embrassant sa grand'mère et sa mère, qui traversaient la place des Capucins, et dans les bras desquelles Louise était allée se jeter innocemment.

Lorsqu'elle se fut confessée à Marc, celui-ci l'embrassa à son tour, avec un bon sourire.

— Mais c'est très bien, ma chérie, je suis très heureux pour toi et pour Louise de cette réconciliation. Elle devait se produire, et tu ne me penses pas assez barbare, si je suis fâché avec ces dames, de vouloir que vous le soyez aussi?

— Sans doute, mon ami. Seulement, c'est si gênant, dans un ménage, quand une femme va où son mari ne peut aller.

— Et pourquoi donc gênant? Pour notre paix, il est préférable, je crois, que je ne revoie pas ta grand'mère, avec laquelle je ne saurais m'entendre. Mais toi et l'enfant, rien ne vous empêche de lui rendre visite, ainsi qu'à ta mère, de temps à autre.

Geneviève était devenue grave, les yeux à terre, réfléchissant. Elle eut un léger frisson.

— J'aurais préféré ne pas aller chez grand'mère sans

toi. Je me sens plus solide, quand nous sommes ensemble... Enfin, tu as raison, je comprends combien il te serait pénible de m'accompagner; et, d'autre part, il m'est difficile de rompre maintenant.

Et la vie se régla ainsi, Geneviève commença par n'aller qu'une fois par semaine chez ces dames, madame Duparque et madame Berthereau, dans la petite maison de la place des Capucins. Elle y menait Louise, y passait une heure, pendant une classe de Marc, qui se contentait de saluer ces dames, lorsqu'il les rencontrait.

Alors, pendant deux années, avec infiniment de patience et de bonhomie, Marc fit la conquête de ses élèves, dans le milieu hostile, au travers d'ennuis sans nombre. C'était son génie propre, il était l'instituteur-né, qui savait redevenir enfant pour se faire comprendre par les enfants. Il se montrait surtout très gai, il jouait volontiers avec eux, n'était plus qu'un camarade, un grand frère. Sa force était d'oublier sa science, de se mettre à la portée des jeunes cerveaux mal éveillés, de trouver les mots qui expliquaient tout, comme si lui-même, ignorant encore, eût partagé la joie d'apprendre. Dans les programmes si chargés, lecture, écriture, grammaire, orthographe, rédaction, calcul, histoire, géographie, éléments des sciences, chant, gymnastique, agriculture, travail manuel, morale, instruction civique, il s'efforçait de ne rien laisser en arrière, tant que les enfants n'avaient pas compris. Et tout son premier effort portait de la sorte sur la façon d'enseigner, de manière à ce que rien de l'enseignement ne fût perdu, une assimilation certaine et complète, la vérité s'imposant par elle-même, nourrissant les intelligences grandissantes, devenant la chair et l'esprit des hommes de demain.

Ah! cet ensemencement, cette culture de la vérité, avec quelle passion il lui donnait ses soins! Et quelle vérité encore, car toutes les erreurs ne se réclament-elles

pas de la vérité ? L'Eglise catholique elle-même, basée sur des dogmes absurdes, n'a-t-elle pas la prétention d'être la vérité unique ? Aussi enseignait-il d'abord qu'il n'y avait pas de vérité en dehors de la raison, de la logique, et surtout de l'expérience. Un fils de paysan ou d'ouvrier, auquel on dit que la terre est ronde et tourne dans l'espace, accepte cela de confiance, comme il accepte les contes du catéchisme, les trois personnes en Dieu, l'incarnation et la résurrection. Il faut que l'expérience lui en démontre la certitude scientifique, pour qu'il puisse faire la différence. Toute vérité révélée est un mensonge, la vérité expérimentale est seule vraie, une et entière, éternelle. Et de là venait la nécessité première d'opposer au catéchisme catholique le catéchisme scientifique, le monde et l'homme expliqués par la science, rétablis en leur réalité vivante, en leur marche vers un continuel avenir, de plus en plus parfait. Il n'y avait d'amélioration véritable, de libération et de bonheur, que par la vérité, la connaissance des conditions où l'homme existe et progresse. Tout ce besoin de savoir pour aller plus vite à la santé, à la paix, portait en lui sa méthode, la libre expansion, la science cessant d'être une lettre morte, devenant une source de vie, une excitatrice des tempéraments et des caractères. Aussi, dans sa classe, laissait-il les livres de côté le plus possible, afin de forcer ses élèves à juger par eux-mêmes. Ils ne savaient bien que lorsqu'ils avaient touché les choses. Il ne leur demandait jamais de croire qu'après leur avoir prouvé expérimentalement la réalité d'un phénomène. Tout le domaine des faits non prouvés était mis à l'écart, comme en réserve, pour les recherches futures ; et, déjà, avec les vérités acquises, les hommes pouvaient se bâtir une grande et belle demeure de sécurité et de fraternité. Voir ainsi par soi-même, se convaincre de ce qu'il faut croire, développer son raisonnement, son individualité,

d'après les raisons qu'on a d'être et d'agir, c'était là toute sa méthode d'enseignement, la seule qui pût enfanter des hommes.

Mais il ne suffisait pas de savoir, il fallait un lien social, un esprit de perpétuelle solidarité. Et Marc le mettait dans la justice. Il avait remarqué avec quelle flamme de révolte un enfant, lésé dans son droit, crie: « Ce n'est pas juste! » Toute injustice soulève une tempête au fond de ces petites âmes, dont elles souffrent affreusement. C'est que l'idée de justice, en elles, est absolue. Et il utilisait cette candeur d'équité, ce besoin inné du vrai et du juste chez l'enfant, que la vie n'a pas encore plié aux compromissions menteuses et iniques. Par la vérité à la justice, telle était sa route, la route droite où il engageait ses élèves, en les faisant le plus possible leurs propres juges, quand ils se mettaient en faute. S'ils avaient menti, il les forçait à convenir du tort qu'ils portaient à leurs camarades et à eux-mêmes. S'ils avaient troublé l'ordre, retardé les leçons, il leur démontrait qu'ils en étaient les premiers punis. Souvent, un coupable s'accusait lui-même, méritait ainsi son pardon. Une émulation d'équité finissait par animer ce petit peuple, tous rivalisaient de franchise, travaillaient à ce que la classe se passât honnêtement, au mieux des devoirs et des droits de chacun. Sans doute, cela n'allait pas sans des heurts et même sans des catastrophes, car c'était là un commencement, il faudrait des générations d'écoliers pour que l'Ecole devînt la vraie Maison de vie saine et heureuse. Marc n'en était pas moins ravi des moindres résultats, dans sa conviction que, si le savoir est la condition première de tout progrès, rien ne se réalisera de définitif pour le bonheur des hommes, sans l'esprit de justice. Pourquoi donc la classe bourgeoise, la mieux instruite, tombait-elle si vite à la pourriture finale? N'était-ce pas à cause de son iniquité, du crime de déni de justice où

elle était tombée, en refusant de rendre les biens volés, la part légitime des humbles et des souffrants? On condamnait l'instruction, en donnant en exemple la déchéance de la bourgeoisie, en accusant la science de faire des déclassés, d'accroître le mal et la douleur. Certes, oui, tant que le savoir pour le savoir s'exaspérerait dans une société de mensonge et d'injustice, il semblerait ajouter aux ruines. C'était pour la justice que devait travailler la science, c'était à une morale humaine de liberté et de paix qu'elle devait aboutir, au sein même de la fraternelle Cité future.

Et ce n'était pas encore assez d'être juste, Marc exigeait de ses élèves la bonté et l'amour. Rien ne germait, rien ne fleurissait que par et pour l'amour. Le foyer central du monde était là, dans cette flamme universelle de désir et d'union. Chacun avait l'impérieux besoin de se fondre parmi tous les autres; et l'action personnelle, l'individualité nécessaire, la liberté de chaque être, pouvait se comparer au jeu distinct des organes, sous la dépendance de l'être universel. Si l'homme isolé était une volonté et une puissance, ses actes commençaient seulement à être, lorsqu'ils agissaient sur la communauté. Aimer, se faire aimer, faire aimer tous les autres : le rôle de l'instituteur se trouvait en entier dans ces trois termes, ces trois degrés de l'enseignement humain. Aimer, Marc aimait ses élèves de tout son cœur, se donnait à eux sans réserve, sachant bien qu'il faut aimer pour enseigner, car l'amour seul peut toucher et convaincre. Se faire aimer, il s'y employait à chaque heure, fraternisait avec les petits, sans jamais chercher à se faire craindre, mais au contraire à ne les conquérir que par la persuasion, l'affection, la bonne camaraderie d'un aîné qui achève de grandir en compagnie de ses cadets. Faire aimer tous les autres, c'était son souci continuel, le rappel incessant de cette vérité que le bonheur de chacun est simplement

fait du bonheur de tous, l'exemple quotidien des progrès et de la joie de chaque élève, lorsque la classe entière a bien travaillé. Sans doute, l'école devait être une culture de l'énergie, une libération et une exaltation de l'individualité, l'enfant ne devait juger et agir que par lui-même, afin que l'homme un jour donnât toute la somme de sa valeur personnelle. Seulement, la moisson de cette culture intensive n'irait-elle pas grossir le trésor commun de tous, et pouvait-on imaginer la grandeur solitaire d'un citoyen, dont le geste, en faisant de la gloire pour lui, n'aurait pas fait du bonheur pour les autres? L'instruction, l'éducation aboutissaient nécessairement à la solidarité, à cette attraction universelle dont la force fond peu à peu l'humanité en une seule famille. Et il ne voulait que de la sympathie, de la tendresse, l'école joyeuse, fraternelle, emplie de soleil, de chants et de rires, enseignant la vie heureuse, faisant vivre les écoliers de cette vie de science, de vérité, de justice, dont l'idéal se réaliserait, quand des générations d'enfants, instruits enfin, l'auraient longuement préparé.

Marc, surtout, dès les premiers jours, voulut réagir contre l'éducation de violence, de terreur et de sottise donnée à l'enfant. On n'exaltait en lui, par le livre, par l'image, par les leçons de chaque heure, que le droit du plus fort, les massacres, les carnages, les villes dévastées, anéanties. De l'histoire, on étalait les pages sanglantes, les guerres, les conquêtes, les noms des capitaines qui avaient décimé l'humanité. On enfiévrait les petits cerveaux d'un fracas d'armes, de cauchemars de tueries rougissant les plaines. Les livres de prix donnés aux élèves, les petits journaux publiés pour eux, jusqu'aux couvertures de leurs cahiers de devoirs, ne leur mettaient sous les yeux que des armées s'égorgeant, des navires s'incendiant, l'éternel désastre de l'homme devenu un loup pour l'homme. Et, quand il ne s'agissait pas d'une bataille,

c'était d'un miracle, quelque légende absurde, source de ténèbres : un saint ou une sainte délivrant un pays par la force de la prière, une intervention de Jésus ou de Marie assurant aux riches la propriété de ce monde, un prêtre dénouant d'un signe de croix les difficultés sociales et politiques. Toujours on faisait appel à l'obéissance, à la résignation des humbles, tandis que passaient dans un ciel d'orage les coups de foudre d'un Dieu irrité et méchant. L'épouvante régnait, la peur de Dieu, la peur du diable, la peur basse et laide qui prenait l'homme dès l'enfance, le courbait jusqu'au tombeau, au travers de l'épaisse nuit de l'ignorance et du mensonge. On ne fabriquait ainsi que des esclaves, de la chair bonne à être utilisée pour le caprice du maître, et de là venait la nécessité de cette éducation de foi aveugle, de perpétuelle extermination, afin d'avoir des soldats toujours prêts à défendre l'ordre des choses établies. Mais quelle conception surannée, que de mettre dans la guerre l'unique culture de l'énergie humaine ! Cela pouvait correspondre à des temps sociaux, où l'épée seule tranchait les questions de peuple à peuple, de roi à sujets. Aujourd'hui, si les nations se gardent encore, et formidablement, dans l'affreux malaise d'une fin de monde, qui oserait dire que la victoire restera aux peuples guerriers? qui ne voit au contraire que le triomphateur de demain battra les autres sur le terrain économique, en réorganisant le travail et en apportant à l'humanité plus de justice et de bonheur? Il n'était qu'un rôle digne de la France, achever la révolution, être l'émancipatrice. Aussi cette pensée étroite qu'il fallait quand même et uniquement faire des soldats, soulevait-elle Marc de douleur et de colère. Au lendemain de nos désastres, un tel programme avait encore son excuse ; et, pourtant, tout le malaise, toute l'abominable crise actuelle venait de là, de l'espoir suprême mis dans l'armée, de l'abandon d'une démocratie aux mains

des chefs militaires. S'il était nécessaire de continuer à se garder, au milieu des voisins en armes, il était plus nécessaire encore d'être les travailleurs, les libres et les justes citoyens, à qui demain appartiendrait. Quand la France entière saura et voudra, quand elle sera le peuple libéré, les empires les plus bardés de fer crouleront autour d'elle, envahis par son souffle de vérité et de justice, qui fera ce que ne feront jamais ses armées et ses canons. Les peuples éveillent les peuples, et le jour où les peuples, un à un, se lèveront, instruits par l'exemple, ce sera la victoire pacifique, la fin de la guerre. Marc ne concevait pas de plus beau rôle pour son pays, il mettait la grandeur de la patrie, dans ce rêve de fondre toutes les patries en une même patrie humaine. Et c'était pourquoi il surveillait les livres et les images mis entre les mains de ses élèves, écartant les mensonges des miracles, les égorgements des batailles, les remplaçant le plus possible par les vérités de la science, les travaux féconds de l'homme. L'unique source d'énergie est dans le travail, pour le bonheur.

Au cours de la deuxième année, les bons résultats se firent déjà sentir. Marc, divisant son école en deux classes, s'était chargé de la première, les enfants de neuf à treize ans, tandis que Mignot s'occupait de la seconde, ceux de six à neuf ans. Il avait adopté aussi l'usage des moniteurs, dont il savait tirer des avantages, pour l'économie de temps et l'émulation entre élèves. Pas une minute n'était perdue, les devoirs écrits, les leçons orales, les explications au tableau, tout le travail scolaire marchait à la fois, d'un train régulier, dans un grand ordre; et, pourtant, il laissait aux enfants le plus d'indépendance possible, causant avec eux, provoquant leurs objections, n'imposant rien par son autorité de maître, voulant que leur certitude vînt surtout d'eux-mêmes; de sorte que les deux classes gardaient une libre gaieté, un continuel attrait, grâce à cette

étude vivante, sans cesse variée, où les jeunes intelligences allaient ainsi de découverte en découverte. Il exigeait seulement une grande propreté, menant les enfants à la fontaine comme à un jeu, ouvrant les fenêtres toutes larges, au milieu et à la fin de chaque classe. Avant lui, selon l'usage, les enfants balayaient, soulevaient une poussière terrible, redoutable véhicule de contagion ; et il leur avait appris à se servir de l'éponge, il leur faisait donner partout un coup de lavage, qui les égayait et leur servait de récréation. Les jours de soleil, la vaste salle, si claire, si propre, emplie de son petit peuple sain et joyeux, était une continuelle allégresse.

Et ce fut, par un jour ensoleillé de mai, deux ans après l'installation de Marc, que Mauraisin, l'inspecteur primaire, tomba dans la classe du matin, sans avoir prévenu, espérant prendre le maître en faute. Vainement, il l'avait guetté jusque-là, déconcerté par sa prudence, furieux de ne pouvoir le mal noter, ce qui aurait justifié une demande de déplacement. Ce songe-creux, ce révolutionnaire maladroit, qui ne devait pas rester six mois en place, s'éternisait, à l'ébahissement et au scandale de tous.

Justement, les élèves achevaient de laver la classe, et le beau Mauraisin, serré dans sa redingote, petit et luisant, poussa un cri d'inquiétude.

— Quoi donc? vous êtes inondés?

Puis, lorsque Marc lui eut expliqué que, pour la bonne hygiène, il avait remplacé le balayage par le lavage, l'inspecteur haussa les épaules.

— Encore une nouveauté ! Vous auriez bien pu prévenir l'administration. Et, d'ailleurs, ce n'est pas sain, toute cette eau répandue, ça doit donner des douleurs... Vous me ferez le plaisir de reprendre le balai, tant que vous ne serez pas autorisé à employer ainsi l'éponge.

Ensuite, comme les enfants avaient une récréation de

quelques minutes, il se mit à fouiller partout, poussant son inspection jusqu'à regarder dans les armoires, si tout s'y trouvait bien en ordre. Il devait nourrir l'espoir d'y découvrir de mauvais livres, des brochures anarchistes. Et il critiquait chaque chose, s'attachait aux moindres négligences, parlant haut parmi les élèves, cherchant à humilier le maître devant eux. Enfin ceux-ci reprirent leur place à leur banc, l'inspection orale commença.

Il s'attaqua d'abord à Mignot, parce que le petit Charles Doloir, âgé de huit ans, ne put répondre à une question, ne l'ayant pas encore étudiée.

— Alors vous êtes en retard sur le programme? Voilà deux mois que vos élèves en devraient être à cette leçon!

Mignot, debout, respectueux, mais visiblement agacé de ce ton agressif, se contenta de se tourner vers Marc. En effet, c'était celui-ci que visait Mauraisin. Aussi finit-il par répondre.

— Pardon, monsieur l'inspecteur, c'est moi qui ai cru devoir intervertir certaines parties du programme, pour plus de clarté. Et puis, le mieux n'est-il pas de s'en tenir moins aux livres qu'à l'esprit des connaissances enseignées, de façon à faire vivre aux élèves, dans l'année, l'ensemble des leçons?

Mauraisin affecta une véritable indignation.

— Comment, monsieur, vous vous permettez de toucher aux programmes, vous décidez à vous tout seul ce qu'il est bon d'en prendre et d'en laisser? Et vous substituez votre fantaisie à la sagesse de vos chefs? C'est bien, on saura à quel point votre classe est en retard.

Puis, avisant l'autre Doloir, Auguste, qui avait dix ans, il le fit se lever et le questionna sur la Terreur, lui en fit nommer les chefs, Robespierre, Danton, Marat.

— Marat était-il beau, mon enfant?

Auguste, un peu conquis par Marc à plus de sagesse, n'en restait pas moins l'indiscipliné, le farceur de la

classe. On ne put savoir si ce fut par ignorance ou par malice qu'il répondit :

— Oh ! très beau, monsieur !

Toute la classe, égayée, se roula sur les bancs.

— Mais non, mais non, mon enfant, Marat était un être hideux, qui avait sur le visage tous les vices et tous les crimes !

Et, se tournant vers Marc, il eut la maladresse d'ajouter :

— Ce n'est pas vous, je pense, qui leur enseignez la beauté de Marat ?

— Non, monsieur l'inspecteur, répondit le maître en souriant.

De nouveaux rires éclatèrent. Il fallut que Mignot passât parmi les bancs pour rétablir l'ordre, pendant que Mauraisin, vexé, s'entêtant sur Marat, en venait à Charlotte Corday. Et la malchance encore le fit s'adresser à Fernand Bongard, un grand de onze ans passés, qu'il jugeait sans doute plus instruit.

— Vous, là-bas, le gros garçon, pouvez-vous me dire comment est mort Marat ?

Il tombait fort mal, Fernand avait une peine extrême à apprendre, la tête dure, sans aucune bonne volonté d'ailleurs, et brouillé surtout avec les noms et les dates de l'histoire. Il s'était levé, ahuri, les yeux ronds.

— Voyons, remettez-vous, mon enfant. Marat n'est-il pas mort dans des circonstances particulières ?

Fernand restait muet, la bouche béante. Par derrière, un camarade compatissant lui souffla : « Dans un bain ». Alors, d'une voix forte, il se décida.

— Marat s'est noyé en prenant un bain.

Cette fois, ce fut du délire, pendant que Mauraisin s'emportait.

— En vérité, ces enfants sont stupides... Marat fut tué

dans sa baignoire par Charlotte Corday, une jeune fille exaltée qui se sacrifia pour sauver la France d'un monstre altéré de sang... On ne vous apprend donc rien, que vous ne puissiez répondre à des questions aussi simples ?

Il questionna ensuite les deux jumeaux, Achille et Philippe Savin, sur les guerres de religion, en obtint des réponses assez satisfaisantes. Les deux frères n'étaient guère aimés, sournois, menteurs ; et ils dénonçaient leurs camarades en faute, ils rapportaient chez eux, à leur père, tout ce qui se faisait en classe. Aussi, l'inspecteur, gagné par leur petit air hypocrite, les donna-t-il en exemple.

— Voilà des enfants qui savent au moins quelque chose.

Puis, s'adressant de nouveau à Philippe :

— Et pouvez-vous me dire ce qu'il faut faire pour bien pratiquer sa religion

— Il faut aller à la messe, monsieur.

— Sans doute, mais cela ne suffit pas, il faut faire tout ce que la religion enseigne. Vous entendez, mon enfant, tout ce que la religion enseigne.

Stupéfait, Marc l'avait regardé. Pourtant, il n'intervint pas, devinant la raison d'une question si singulière, le désir de le faire se compromettre par quelque parole imprudente. Et l'intention de l'inspecteur était si bien celle-là, qu'il continua d'un ton agressif, en s'adressant à Sébastien Milhomme :

— Vous, là-bas, le petit blondin, dites-moi ce que la religion enseigne.

Sébastien, debout, l'air consterné, ne répondit rien. Il était le meilleur élève de la classe, d'une intelligence vive, d'un caractère affectueux et doux. L'impossibilité où il était de satisfaire monsieur l'inspecteur lui fit venir des larmes dans les yeux. On ne lui avait pas appris ça,

il ne comprenait même pas ce qu'on lui demandait, à neuf ans à peine.

— Eh bien ! quand vous me regarderez, petite bête, ma question est claire !

Marc ne put se contenir davantage. L'embarras de son élève le plus cher, qu'il finissait par aimer tendrement, lui fut insupportable. Et il vint à son secours.

— Pardon, monsieur l'inspecteur, ce que la religion enseigne se trouve dans le catéchisme, et le catéchisme n'est pas dans le programme. Comment voulez-vous que cet enfant vous réponde ?

C'était ce que Mauraisin devait attendre. Il affecta de se fâcher.

— Je n'ai pas à recevoir de leçon de vous, monsieur le maître. Je sais ce que je fais, et il n'est pas d'école un peu bien tenue où un enfant ne puisse répondre en gros à une question sur la religion de son pays.

— Je vous répète, monsieur l'inspecteur, déclara Marc d'une voix nette, où commençait à monter un peu de colère, que je n'ai pas à enseigner le catéchisme. Vous vous trompez, vous n'êtes point ici chez les Frères de la Doctrine chrétienne, qui en font la base de leur enseignement. Vous êtes ici dans une école républicaine et laïque, résolument en dehors de toute Eglise, ne basant la connaissance que sur la raison et la science. Et, s'il le faut, j'en appellerai à mes chefs.

Mauraisin comprit qu'il était allé un peu loin. Chaque fois déjà qu'il s'était efforcé d'ébranler Marc, il avait senti son supérieur hiérarchique, l'inspecteur d'académie Le Barazer, passivement acquis au jeune homme, demandant des faits graves et prouvés, avant d'agir contre lui ; et il n'ignorait pas son opinion sur l'absolue neutralité religieuse de l'école. Aussi, sans insister, brusqua-t-il la fin de son inspection, avec des critiques encore, résolu à ne trouver rien de bien. Les élèves eux-mêmes le ju-

geaient ridicule, s'égayaient en dessous de son air rageur de petit homme vaniteux, à la barbe et aux cheveux bien peignés. Et, comme il partait, Mignot alla jusqu'à hausser les épaules, en disant tout bas à Marc :

— Nous aurons un mauvais rapport, mais vous avez eu raison, il devient trop bête, cet homme.

Depuis quelque temps, Mignot revenait à Marc, gagné par son action si ferme et si douce ; non pas qu'il fût encore de son opinion en toutes choses, inquiet toujours pour son avancement ; mais, d'esprit droit en somme, il s'abandonnait peu à peu à ce bon conducteur d'âmes.

— Oh ! un mauvais rapport, répéta Marc gaiement, il n'osera même pas y risquer autre chose que des attaques hypocrites et empoisonnées... Tenez ! regardez-le donc entrer chez mademoiselle Rouzaire, le voilà chez le bon Dieu. Et le pis est que son attitude n'est au fond que politique, désir adroit de se pousser dans le monde.

En effet, Mauraisin, à chaque inspection, comblait mademoiselle Rouzaire de bonnes notes. Celle-là conduisait ses fillettes à l'église, leur faisait réciter leur catéchisme, les lui laissait interroger sur la religion tant qu'il voulait. Elle avait surtout une élève très remarquable, la petite Hortense Savin, qui se préparait à la première communion et qui étonnait l'inspecteur par sa science de l'Histoire sainte. Angèle Bongard, tête dure ainsi que son frère, mordait moins aux bons principes, malgré son obstination douloureuse à apprendre. Et une gamine de six ans, Lucile Doloir, qui venait d'entrer seulement, promettait au contraire une petite personne très intelligente, dont on ferait plus tard une délicieuse fille de la Vierge. Comme la classe était finie, Marc revit encore Mauraisin, que mademoiselle Rouzaire accompagnait jusqu'au seuil de l'école. Là, tous deux achevèrent une conversation commencée, d'un air d'intimité étroite, avec de grands gestes lamentables. Certainement, ils déploraient

l'abomination voisine de l'école des garçons, où s'entêtait cet instituteur de scandale, qu'ils se promettaient de déloger depuis deux ans, sans y parvenir.

Dans Maillebois, après avoir attendu le déplacement de Marc, en quelque coup de foudre, on finissait aussi par s'habituer à lui. Le maire Darras avait pu faire publiquement son éloge, pendant une séance du conseil municipal, et sa situation venait de se consolider encore, à la suite d'un fait considérable : deux élèves, passés chez les Frères, lui étaient revenus. C'était le signe évident que les familles se rassuraient, l'acceptaient; et c'était en outre un échec pour l'école congréganiste, si prospère et victorieuse jusque-là. Par la sagesse et par l'amour, comme il l'avait dit, allait-il donc remettre en honneur l'école laïque, lui rendre sa place et son rôle au premier rang? Un vent d'inquiétude dut passer chez les Ignorantins et chez les Moines, dans toute la faction cléricale. Et l'attaque vint si singulière, que Marc en fut surpris. Laissant prudemment à l'écart la question du catéchisme, Mauraisin n'avait parlé, chez le maire, un peu partout, que du fameux lavage à l'éponge, levant les bras au ciel, affectant une terreur pour la santé des enfants. Alors, une grosse question surgit: fallait-il laver, fallait-il balayer? Maillebois ne tarda pas à être séparé en deux camps, qui se passionnèrent, se jetèrent des arguments à la tête. Les parents surtout furent consultés, l'employé Savin se montra terrible contre le lavage, au point qu'on le crut un instant décidé à retirer ses deux garçons. Mais Marc porta la question plus haut, sollicita l'avis de ses chefs, en les priant de réunir une commission de médecins et d'hygiénistes. Il y eut enquête, sérieuse étude, longue discussion, et la victoire finit par rester à l'éponge. Ce fut pour l'instituteur un triomphe véritable, les parents lui furent conquis davantage, Savin lui-même, si peu commode, dut faire amende honorable. Et un nouvel

élève revint de chez les Frères, où l'on commençait à dire que régnait une saleté repoussante.

Mais, au milieu de cette sympathie naissante, Marc ne s'illusionnait pas, en sentait très bien encore la fragilité. Il faudrait des années pour libérer le pays du poison clérical. Et il continuait à gagner du terrain avec précaution, heureux chaque jour du peu de résultat acquis. Il avait poussé le désir de paix, sur la prière de Geneviève, jusqu'à se remettre avec ces dames ; et ce fut justement à l'occasion de la fameuse question du lavage, où, contre l'ordinaire, elles se trouvèrent d'accord avec lui. Il retournait donc, de temps à autre, faire visite avec sa femme et sa fillette à madame Duparque, dans la petite maison de la place des Capucins. Les deux vieilles dames restaient cérémonieuses, évitaient soigneusement les sujets de conversation inquiétants, ce qui enlevait à la causerie toute bonne intimité. Cependant, Geneviève se montrait ravie de cette réconciliation, délivrée de la gêne où elle était, lorsqu'elle venait voir seule sa grand'mère et sa mère, comme en cachette de son mari. Dès lors, elle les revit presque tous les jours, elle laissait parfois Louise chez elles, allait et venait d'un logis à l'autre, sans que Marc s'en préoccupât, heureux même de la joie de sa femme, que ces dames, de nouveau, comblaient de gentillesses et de petits présents.

Un dimanche, étant allé déjeuner chez un ami, à Jonville, dont il avait quitté l'école depuis deux ans, Marc sentit tout d'un coup, par comparaison, le terrain considérable qu'il avait déjà gagné, dans sa bonne œuvre, à Maillebois. Jamais il ne s'était mieux rendu compte de l'influence décisive de l'instituteur, excellente quand l'instituteur était un esprit de vérité et de progrès, désastreuse s'il s'enfermait dans l'erreur et dans la routine. Tandis que Maillebois revenait lentement à plus de justice, à plus de santé prospère, Jonville retournait aux

dures ténèbres, s'immobilisant, s'appauvrissant. Le grand chagrin de Marc fut de voir que son œuvre heureuse d'autrefois s'y trouvait enrayée, comme disparue déjà. Et il n'y avait pas d'autre cause à cela que l'action mauvaise du nouvel instituteur, ce Jauffre, dont l'unique souci était son succès personnel. Petit, brun, vif et rusé, avec de minces yeux fouilleurs, il devait sa fortune au curé de son village, qui l'avait autrefois enlevé à la forge de son père, simple maréchal ferrant, pour lui donner ses premières leçons. Plus tard, un curé encore l'avait enrichi en lui faisant épouser la fille d'un boucher, brune et petite comme lui, qui lui apportait deux mille francs de rente. De sorte qu'il était convaincu de la nécessité de rester avec les curés, s'il voulait devenir un personnage, le jour où ils lui décrocheraient quelque belle situation. Déjà ses deux mille francs de rente le rendaient respectable, ses chefs surtout avaient pour lui une grande considération, car ce n'était pas un homme à bousculer, ainsi qu'un meurt-de-faim, un Férou, par exemple, du moment où il n'avait pas besoin de l'administration pour vivre. Dans l'enseignement comme ailleurs, les faveurs vont toujours aux riches, jamais aux pauvres. On exagérait sa fortune, tous les paysans lui tiraient leur chapeau. Et, avec cela, il achevait leur conquête par une grande âpreté au gain, sacrifiant le reste à l'argent, d'une adresse remarquable pour tirer des gens et des choses le plus de bénéfice possible. Aucune croyance sincère ne le gênait, il était républicain, bon patriote, bon catholique, mais dans la mesure où l'exigeait son intérêt bien entendu. Aussi, tout en ayant rendu visite à l'abbé Cognasse, dès son arrivée, ne lui avait-il pas livré d'un coup l'école, trop fin pour ne pas comprendre l'esprit anticlérical du pays ; et c'était peu à peu qu'il avait laissé le curé redevenir tout-puissant, par un abandon calculé, par une résistance sourde aux volontés du conseil municipal et

du maire. Ce dernier, Martineau, si fort et si net, lorsqu'il s'appuyait sur la volonté de Marc, se trouvait désemparé, depuis qu'il devait agir seul contre l'instituteur, le vrai maître à la mairie. Défiant, n'osant se prononcer dans son ignorance, dans sa continuelle crainte de se compromettre, il finissait toujours par vouloir ce que voulait l'instituteur, et ce que voulait celui-ci, la commune le voulait bientôt. Ce fut ainsi qu'au bout de six mois, Jonville, par abdication volontaire, passa des mains du maître d'école dans les mains du curé.

Mais la tactique de Jauffre surtout intéressa Marc comme un chef-d'œuvre de jésuitisme. Il eut des renseignements très précis chez mademoiselle Mazeline, l'institutrice, qu'il alla voir. Cette haute raison, cette claire intelligence était désolée de ne pouvoir lutter avec avantage, maintenant qu'elle se trouvait seule à combattre le bon combat, dans une commune où tout se pourrissait. Et elle conta la comédie jouée par Jauffre, les premiers temps, lorsque le maire Martineau se révoltait contre quelque empiètement du curé, que l'instituteur avait sourdement provoqué. Ce dernier alors feignait de s'indigner avec lui, et il chargeait sa femme : c'était sa femme, madame Jauffre, pratiquante, d'une dévotion outrée, qui se laissait endoctriner par l'abbé Cognasse. Le ménage, très d'accord, avait imaginé cette façon d'échapper aux responsabilités. Aussi Martineau fut-il vite vaincu, d'autant plus que la belle madame Martineau, si friande de cérémonies religieuses, pour y étaler ses robes neuves, était devenue l'amie de madame Jauffre, qui affectait des allures de dame, à cause des deux mille francs de rente qu'elle avait eus en dot. Jauffre, ne se gênant plus, recommençait à sonner la messe, fonction ancienne de l'instituteur, que Marc, autrefois, avait refusé de remplir. Ça ne rapportait que trente francs par an, mais trente francs étaient toujours bons à prendre. Et, comme

Marc avait fait attribuer les trente francs à un ancien horloger, retiré dans le pays, pour qu'il réparât et entretînt la vieille horloge du clocher, détraquée toujours, il arriva qu'elle se détraqua de nouveau, et que les paysans ne surent plus jamais l'heure, tellement elle avait des sauts brusques d'avance ou de retard. Ainsi que le disait mademoiselle Mazeline, avec un sourire désespéré, cette horloge était l'image du pays, où plus rien ne marchait selon le bon sens et la logique.

Le pis était que le triomphe de l'abbé Cognasse avait son retentissement au Moreux, dont le maire, Saleur, l'ancien marchand de bœufs, impressionné par ce qui se passait à Jonville, craignant de gâter sa vie grasse d'enrichi, retournait à l'église, malgré son peu de tendresse pour les curés. Et, en fin de compte, c'était l'instituteur Férou, le misérable, le révolté, qui payait les frais de la réconciliation. Maintenant, les jours où l'abbé Cognasse venait dire la messe au Moreux, il avait la victoire insolente, il infligeait à l'instituteur des humiliations, que celui-ci devait accepter, abandonné du maire et du conseil municipal. Jamais pauvre homme n'avait vécu dans une rage pareille, avec sa vaste et vive intelligence, au milieu de tant d'ignorance et de méchanceté, jeté aux idées extrêmes par la misère croissante. Sa femme, exténuée de gros travaux, et ses trois fillettes, si pâles, si chétives, mouraient de faim. Bien que la dette achevât de le dévorer, il ne se soumettait pas, plus âpre, plus dégingandé, dans ses vieilles redingotes blanchies, refusant non seulement de conduire ses élèves à la messe, mais grondant des injures, le dimanche, sur le passage du curé. La catastrophe était prochaine, la révocation inévitable, avec cette aggravation que le malheureux, ayant encore deux ans à faire, avant la fin de son engagement décennal, serait repris par le service militaire. Et que deviendraient la triste femme

et les tristes fillettes, pendant que le père serait à la caserne ?

Comme Marc quittait Jonville, accompagné jusqu'à la gare par mademoiselle Mazeline, ils passèrent justement devant l'église, où s'achevaient les vêpres. Palmyre, la terrible servante de l'abbé Cognasse, était là, sur le seuil, en sentinelle sévère qui notait les bons chrétiens. Jauffre sortit, et deux de ses élèves qui passaient, lui firent le salut militaire, le revers de la main à la casquette : il exigeait cette déférence, son patriotisme en était flatté. Puis, ce furent madame Jauffre et madame Martineau qui parurent, Martineau lui-même, avec un flot de paysans et de paysannes. Marc avait hâté le pas pour n'être pas reconnu et n'avoir pas à dire son chagrin tout haut. Ce qui le frappait, c'était la petite ville moins bien tenue, des signes déjà visibles d'abandon, de prospérité amoindrie. Et n'était-ce pas la loi, la misère intellectuelle n'engendre-t-elle pas la misère matérielle ? La saleté et la vermine se sont mises dans tous les pays où le catholicisme a triomphé, partout il a passé comme un souffle de mort, frappant de stérilité la terre, jetant les hommes à la paresse et à l'imbécillité morne, car il est la négation même de la vie, il tue les nations modernes, ainsi qu'un poison lent et sûr.

Le lendemain, à Maillebois, lorsque Marc se retrouva dans sa classe, parmi les enfants dont il s'efforçait d'éveiller les intelligences et les cœurs, il éprouva un soulagement. Sans doute, son œuvre se faisait d'une marche bien lente, mais il puisait dans les quelques résultats acquis la force de la continuer. Il n'est de victoire que dans la continuité du courage et de l'effort. Les familles ne l'aidaient malheureusement pas, il aurait avancé plus vite, si les enfants, rentrés chez eux, avaient trouvé au foyer comme la prolongation de ses leçons. Et le contraire arrivait parfois, c'était ainsi qu'il sentait chez les

deux Savin, Achille et Philippe, l'âcreté maussade et jalouse de leur père. Il devait se contenter de les amender un peu, de combattre en eux le mensonge, la sournoiserie et la délation. De même les Doloir, Auguste et Charles, l'un dissipé, querelleur, l'autre plus apathique, marchant dans l'ombre de son aîné, ne se corrigeaient guère, d'une intelligence suffisante pourtant, s'ils avaient voulu apprendre. Et, avec Fernand Bongard, c'était une autre difficulté, le cerveau le plus obtus, une peine incroyable à lui faire comprendre et retenir la moindre chose. Toute la classe d'une cinquantaine d'élèves en était là, l'amélioration restait médiocre, à prendre ainsi chaque élève en particulier. Mais, dans son ensemble, ce petit peuple de demain valait déjà mieux, depuis qu'il l'avait mis de la sorte au régime de la vérité et de la raison. Et, d'ailleurs, il n'espérait pas changer le monde en une génération de bons écoliers. C'étaient les enfants de ceux-ci, et les enfants des enfants encore, qui finiraient un jour par savoir, par être délivrés de l'erreur séculaire et par devenir ainsi capables de justice.

Œuvre modeste, œuvre toute de patience et d'abnégation, que celle de l'instituteur primaire. Marc voulait simplement donner l'exemple d'une vie entière consacrée à la tâche obscure de préparer l'avenir. Si les autres remplissaient comme lui leur devoir, on pouvait espérer, en trois ou quatre générations, refaire une France libératrice, émancipatrice du monde. Et il n'ambitionnait aucune récompense immédiate, aucun succès personnel, et il avait cependant la grande joie d'être payé de ses efforts par la satisfaction délicieuse que lui donnait un de ses élèves, le petit Sébastien Milhomme. Ce doux enfant, d'une intelligence remarquable, s'était passionné pour la vérité. Il n'était pas seulement le premier de la classe, il montrait encore une flamme de sincérité, une droiture d'une intransigeance puérile et charmante. Ses camarades

le prenaient souvent pour arbitre ; et, quand il avait jugé, il n'admettait pas qu'on échappât au jugement. Marc était heureux de le voir à son banc, avec sa face longue, un peu pensive, sous les boucles de ses cheveux blonds, avec ses jolis yeux bleus, qui buvaient la leçon, fixés sur le maître, en un ardent désir d'apprendre. Et il ne l'aimait pas seulement pour ses progrès rapides, il l'aimait plus encore pour tout ce qu'il sentait pousser en lui de bon et de généreux. C'était une petite âme exquise qu'il se plaisait à éveiller, une de ces âmes d'enfant où commençait à éclore toute la floraison des belles pensées et des belles actions.

Un jour, à la classe de l'après-midi, il y eut une scène pénible. Fernand Bongard, que ses voisins taquinaient, pour sa bêtise, venait de trouver la visière de sa casquette arrachée ; et il s'était mis à fondre en larmes, en disant que sa mère le battrait sûrement. Forcé d'intervenir, Marc voulut connaître le coupable de cette mauvaise farce. Tous riaient, Auguste Doloir plus effrontément que les autres, bien que le méfait parût être son œuvre. Et, comme il était question de garder la classe entière en retenue, jusqu'à ce que le coupable se fût loyalement fait connaître, Achille Savin livra Auguste, son voisin, en tirant de la poche de celui-ci la visière de la casquette. Ce fut une occasion pour Marc de flétrir le mensonge avec une telle force, que le coupable lui-même pleura, demanda pardon. Mais l'émotion du petit Sébastien Milhomme fut surtout extraordinaire, et il resta le dernier dans la classe vide, et il ne s'en allait pas, regardant le maître d'un air éperdu.

— Vous avez quelque chose à me dire, mon enfant ? demanda Marc.

— Oui, monsieur.

Pourtant, il se taisait, les lèvres tremblantes, son joli visage rouge de confusion.

— C'est donc bien difficile à dire?

— Oui, monsieur, c'est un mensonge que je vous ai fait et qui me rend malheureux.

Marc souriait, s'attendait à quelque peccadille, quelque gros scrupule enfantin.

— Alors, dites-moi la vérité, ça vous soulagera.

Il y eut encore un assez long silence, tout un combat intérieur qui se lisait dans les limpides yeux bleus, et jusque sur les lèvres pures. Enfin, Sébastien se décida.

— Eh bien! monsieur, je vous ai menti, autrefois, lorsque j'étais un tout petit garçon ignorant, je vous ai menti, en vous disant que ce n'était pas vrai, que je n'avais pas vu, entre les mains de mon cousin Victor, le modèle d'écriture, vous vous souvenez, ce modèle dont on a tant causé. Il m'en avait fait cadeau, inquiet de l'avoir apporté de chez les Frères, ne voulant pas le garder lui-même. Et, le jour où je vous ai dit ne pas même savoir ce dont il s'agissait, je venais de le cacher dans un cahier à moi.

Saisi, Marc l'écoutait. C'était comme une évocation de l'affaire Simon, toute l'affaire qui se dressait du sommeil où elle semblait dormir. Il voulut cacher son frémissement, cette secousse profonde dont il était bouleversé.

— Vous ne vous trompez pas cette fois encore, le modèle portait bien ces mots: « Aimez-vous les uns les autres »?

— Oui, monsieur.

— Et il y avait bien, au bas, un paraphe? Je vous ai expliqué ce qu'on appelle un paraphe.

— Oui, monsieur.

Marc se tut un instant. Son cœur battait violemment dans sa poitrine, il craignait de laisser échapper le cri qui montait à ses lèvres. Puis, il désira plus de certitude encore.

— Mais, mon enfant, pourquoi avez-vous gardé le

silence jusqu'à ce jour, et qu'est-ce donc qui vous décide, ce soir, à me dire la vérité?

Sébastien, soulagé déjà, le regardait avec une candeur charmante, les yeux dans les yeux. Il retrouvait son fin sourire, il expliqua l'éveil de sa conscience avec simplicité.

— Oh! monsieur, si je ne vous disais pas la vérité, c'était que je n'en éprouvais pas du tout le besoin. Je ne me souvenais même plus de vous avoir menti, c'était trop ancien. Et puis, un jour, ici, vous nous avez expliqué combien le mensonge était une mauvaise chose, et ça s'est réveillé, j'ai commencé à en souffrir. Ensuite, chaque fois que vous êtes revenu sur le bonheur de toujours dire la vérité, j'ai souffert davantage de ne pas vous l'avoir dite... Et voilà, et aujourd'hui j'ai eu le cœur trop gros, il m'a fallu parler.

Un grand attendrissement mouilla les yeux de Marc. Ainsi, c'étaient ses leçons qui fleurissaient déjà dans cette petite âme, c'était lui qui en moissonnait la première récolte; et de quelle précieuse vérité! d'une vérité qui allait l'aider peut-être à faire un peu de justice. Jamais il n'avait espéré une si prompte et si douce récompense. Ce fut une émotion exquise, il se baissa en un élan de tendre affection, il embrassa l'enfant.

— Merci, mon petit Sébastien, vous venez de me faire un grand plaisir et je vous aime de tout mon cœur.

L'émotion avait gagné le petit homme.

— Oh! je vous aime bien aussi, monsieur. Sans ça, je n'aurais point osé vous tout dire.

Marc résista au désir de le questionner davantage, se réservant de voir sa mère, madame Alexandre. Il craignait d'être accusé d'avoir abusé de son autorité de maître sur son élève, pour aggraver la confession reçue. Il sut seulement que madame Alexandre avait repris à son fils le modèle d'écriture, sans que celui-ci pût dire

ce qu'elle en avait fait, car jamais plus elle ne lui en avait reparlé. Elle seule pouvait donc le donner, si elle le possédait encore; et quel document précieux, le fait nouveau tant cherché, qui sans doute permettrait à la famille de Simon de demander la revision de l'inique procès! Resté seul, Marc sentit monter en lui une joie débordante. Il aurait voulu courir chez les Lehmann, leur annoncer la bonne nouvelle, pour apporter un peu de bonheur à la triste maison en deuil, accablée sous l'exécration populaire. Enfin, c'était donc un rayon de soleil, dans la nuit noire de l'iniquité! Et, comme il remontait près de sa femme, il cria dès le seuil, exalté, ayant le besoin de vider son cœur :

— Tu sais, Geneviève, j'ai la preuve de l'innocence de Simon... Ah! la justice se réveille, nous allons pouvoir marcher!

Mais il n'avait pas aperçu, dans l'ombre, madame Duparque, qui, depuis la réconciliation, daignait parfois rendre ainsi visite à sa petite-fille. Elle eut un sursaut, elle dit de sa voix sèche :

— Comment! l'innocence de Simon! vous en êtes encore à votre folie... Une preuve, quelle preuve? mon Dieu!

Et, lorsqu'il eut raconté l'entretien qu'il venait d'avoir avec le petit Milhomme, elle recommença à se fâcher.

— Le témoignage d'un enfant, belle affaire! Il prétend qu'il a menti autrefois, qui vous prouve que ce n'est pas aujourd'hui qu'il ment?... Et alors, le coupable serait un Frère? Dites toute votre pensée, vous n'avez d'autre but que d'accuser un Frère, n'est-ce pas? Toujours votre rage d'impiété!

Un peu déconcerté de tomber ainsi sur la vieille dame, voulant éviter à sa femme le chagrin d'une rupture nouvelle, il se contenta de dire gentiment :

— Grand'mère, je ne veux pas discuter avec vous...

J'annonçais simplement à Geneviève une nouvelle qui devait lui faire plaisir.

— Mais elle ne lui fait pas plaisir, votre nouvelle, cria madame Duparque. Regardez-la.

Surpris, Marc se tourna vers sa femme, debout dans le jour pâlissant de la fenêtre. Et, en effet, il la vit grave, avec ses beaux yeux assombris, comme emplis de ténèbres par la lente nuit qui tombait.

— Est-ce vrai, Geneviève, une œuvre de justice ne serait-elle plus une joie pour toi ?

Elle ne répondit pas immédiatement, devenue pâle et gênée, l'air envahi d'une hésitation douloureuse. Et, comme il répétait sa question, pris lui-même de malaise, elle fut sauvée du tourment de répondre par la brusque entrée de madame Alexandre, qui accourait. Très bravement, Sébastien avait tout dit à sa mère, sa confession, son aveu de l'existence du modèle. Elle n'avait pas eu la force de le gronder de sa belle action. Mais, saisie de crainte en pensant que l'instituteur allait venir s'expliquer avec elle, la questionner, lui demander le document, devant sa terrible belle-sœur, madame Edouard, toujours attentive à la prospérité de leur petit commerce de papeterie, elle avait préféré se rendre à l'école et enterrer l'affaire tout de suite.

Cependant, lorsqu'elle fut là, madame Alexandre acheva de se troubler. Elle était partie en coup de vent, sans trop savoir ce qu'elle dirait ; et, maintenant, elle restait balbutiante, gênée surtout de trouver Geneviève et madame Duparque avec Marc, qu'elle espérait entretenir secrètement, seule à seul.

— Monsieur Froment, Sébastien vient de m'avertir... Oui, cet aveu qu'il a cru devoir vous faire... Alors, j'ai pensé à vous donner les raisons de ma conduite. Vous comprenez, n'est-ce pas ? tout l'ennui d'une pareille histoire, pour nous dont le commerce est si difficile... En-

fin, voilà, c'est vrai, j'ai eu ce papier, mais il n'existe plus, je l'ai détruit.

Elle respira, comme soulagée, ayant trouvé ce qu'il fallait dire, pour être d'un coup débarrassée d'inquiétude.

— Vous l'avez détruit! cria Marc douloureusement. Oh! madame Alexandre!

Un peu d'embarras la reprit, elle chercha de nouveau ses paroles.

— J'ai eu tort peut-être... Seulement, songez à notre situation. Nous sommes deux pauvres femmes sans soutien. Et puis, nos enfants mêlés à cette abominable affaire, c'était si triste... Je n'ai pas voulu garder un papier qui m'empêchait de dormir, je l'ai brûlé.

Et elle était si frémissante encore, que Marc la regarda. Grande et blonde, avec son doux visage de femme tendre, elle lui parut souffrir d'un tourment caché. Un instant, il eut un soupçon, il se demanda si elle ne mentait point. Et il voulut la soumettre à une épreuve.

— En détruisant ce papier, c'est vous, madame Alexandre, qui avez condamné l'innocent une seconde fois... Songez à tout ce qu'il endure, là-bas, au bagne. Ses lettres, si je vous les lisais, vous mettraient en larmes. Il n'est pas de pire douleur, le climat meurtrier, la dureté des gardiens, et par-dessus tout le sentiment de son innocence, l'effroyable obscurité dans laquelle il se débat... Et quel cauchemar pour vous, si vous veniez à penser que c'est votre œuvre!

Elle était devenue très pâle, elle eut un mouvement involontaire de la main, écartant quelque horrible vision. Dans son être de bonté et de faiblesse, il ne sut s'il surprenait le frisson d'un remords ou d'un furieux débat. Un instant, éperdue, elle bégaya, comme si elle demandait un secours :

— Mon pauvre enfant, mon pauvre enfant...

Et cet enfant, ce petit Sébastien qu'elle adorait, à qui elle aurait tout sacrifié, dut s'évoquer, lui rendre un peu de sa force.

— Oh! monsieur Froment, vous êtes cruel, vous me rendez bien malheureuse... Mais, que voulez-vous? puisque c'est fait, je ne puis pas le retrouver parmi les cendres, ce papier.

— Alors, madame Alexandre, vous l'avez brûlé, vous en êtes sûre?

— Certainement, puisque je vous l'ai dit... Je l'ai brûlé, dans la crainte que mon petit homme ne fût compromis, et qu'il n'en souffrît ensuite toute son existence.

Elle avait prononcé cette dernière phrase d'une voix ardente, avec une sorte de résolution farouche. Il fut convaincu, il eut un geste de désespoir, c'était le triomphe de la vérité qui reculait, qui croulait une fois encore. Sans une parole, il accompagna jusqu'à la porte madame Alexandre, de nouveau très gênée pour sortir, ne sachant comment prendre congé des deux dames présentes. Elle balbutia des excuses, elle s'en alla en saluant. Et, quand elle fut partie, un grand silence régna dans la pièce.

Ni Geneviève, ni madame Duparque n'étaient intervenues, l'une et l'autre immobiles, l'air glacé. Et elles ne disaient toujours rien, pendant que Marc marchait lentement, la tête basse, tout à son chagrin. Enfin, madame Duparque se leva, pour s'en aller à son tour. Puis, sur le seuil :

— C'est une folle, cette femme... Vous savez, son histoire de papier détruit, ça m'a l'air d'un conte à dormir debout, à laquelle personne ne croirait. Et vous auriez tort de la raconter, ça n'arrangerait pas vos affaires... Bonsoir, soyez sage.

Marc ne répondit même pas. Il continuait de marcher

longuement, d'un pas appesanti. La nuit était complètement venue, Geneviève alluma la lampe. Et, dans la clarté pâle, lorsqu'elle mit silencieusement la table, il ne voulut même pas la confesser, il écarta cet autre chagrin de ne plus, peut-être, la savoir d'accord avec lui, sur bien des choses.

Mais, les jours suivants, les dernières paroles de madame Duparque le hantèrent. En effet, s'il tentait de faire usage du fait nouveau, venu si heureusement à sa connaissance, quelle créance trouverait-il près du public ? Sans doute il aurait le témoignage de Sébastien, l'enfant répéterait qu'il avait vu le modèle d'écriture apporté de chez les Frères par son cousin Victor. Seulement, ce serait là le témoignage d'un petit garçon de dix ans à peine, dont la mère s'efforcerait d'affaiblir la portée. C'était le document lui-même qu'il aurait fallu produire, et venir dire qu'on l'avait brûlé, n'était-ce pas enterrer l'affaire une seconde fois? Plus il réfléchissait, plus il se convainquait de la nécessité d'attendre encore, le fait nouveau n'étant pas utilisable, dans les conditions où il l'avait découvert. Combien pourtant il était précieux pour lui, fertile en preuves décisives! Il achevait de rendre sa foi inébranlable, il confirmait toutes ses déductions, matérialisait la certitude à laquelle il était arrivé par le raisonnement. Un Frère était le coupable, il ne restait qu'un pas à franchir pour savoir lequel, une enquête loyale l'aurait immédiatement découvert. Et il dut se résigner à patienter de nouveau, à compter sur la force de la vérité, qui était en marche, qui ne s'arrêterait plus, avant que la pleine lumière éclatât. Mais, dès ce moment, son angoisse grandit, le débat devint de jour en jour plus tragique dans sa conscience. Savoir qu'un innocent souffre au bagne une abominable torture, que le vrai coupable est là, impudent, triomphant, continuant sa besogne d'empoisonneur d'enfants, et ne pouvoir crier cela tout haut,

et ne pouvoir le prouver, devant la basse complicité de toutes les forces sociales, conjurées dans leur égoïste intérêt à maintenir la monstrueuse iniquité! Il n'en dormait plus, il portait son secret comme un aiguillon de fer, qui sans cesse le rappelait à son devoir de faire justice. Et il n'y eut plus, dans son existence, une heure où il cessa de penser à sa mission, saignant et désespéré de ne savoir comment en hâter le succès.

Même chez les Lehmann, Marc se tut, ne dit rien de ce que le petit Sébastien lui avait confessé. A quoi bon donner à ces pauvres gens un espoir incertain? La vie continuait à être si dure pour eux, avec cet opprobre et cette douleur du galérien là-bas, dont les lettres les bouleversaient, et dont on leur jetait le nom à la face comme un suprême outrage! La clientèle du vieux Lehmann avait encore diminué, Rachel n'osait même plus sortir, toujours en deuil ainsi qu'une veuve, désolée de voir grandir ses enfants qui finiraient par comprendre. Et Marc ne mit au courant que David, en qui brûlait la ferme volonté de faire reconnaître et acclamer un jour l'innocence de son frère. Dans sa fraternité héroïque, il restait à l'écart, ignoré, évitant avec soin de paraître; mais pas une heure ne se passait sans qu'il travaillât à l'œuvre de réhabilitation, devenue l'unique but de son existence. Il réfléchissait, étudiait, suivait des pistes, que trop souvent il devait abandonner dès les premiers pas. En deux années de continuelles recherches, il n'avait encore rien trouvé de décisif. Son soupçon d'une communication illégale, faite par le président Gragnon aux membres du jury, dans la chambre des délibérations, était devenu une certitude; seulement, tous ses efforts avaient jusque-là échoué à s'en procurer la preuve, il ne pouvait même prévoir comment il arriverait à en établir la réalité. Cela ne le décourageait pas, il dépenserait dix ans, vingt ans de sa vie, s'il le fallait, pour atteindre le vrai coupable.

Aussi la communication de Marc ne fit-elle que lui donner plus de courage et de patience. Il fut également d'avis de tenir secrète la confession du petit Sébastien, comme peu utilisable, tant qu'une preuve matérielle ne l'appuierait pas. C'était un espoir de triomphe de plus. Et il se remit à chercher, avec calme, avec force, agissant sans hâte, d'une action prudente et continue.

Un matin, avant la classe, Marc se décida enfin à enlever le crucifix, qu'il avait laissé, derrière son bureau, pendu au mur. Depuis deux ans, il attendait d'être assez maître de la situation, pour affirmer par cet acte l'indépendance confessionnelle de l'école laïque, telle qu'il la comprenait et la voulait. Jusque-là, il avait volontiers cédé aux sages conseils de Salvan, comprenant la nécessité de se maintenir d'abord à son poste, s'il désirait en faire ensuite un poste de combat. Maintenant, il se sentait assez fort, il pouvait engager la lutte : n'avait-il pas rendu sa prospérité à l'école communale, en y ramenant des élèves, reconquis sur celle des Frères? ne s'y était-il pas fait peu à peu respecter, adoré des enfants, accepté des familles, désormais solide? Et puis, ce qui le poussait encore à agir, c'était sa récente visite à Jonville, ce pays en train de s'instruire, dont l'abbé Cognasse refaisait un coin de ténèbres, c'était aussi tout ce que l'aveu de Sébastien avait remué en lui d'inquiétude et de colère contre l'ignominie qu'il devinait à son entour, Maillebois asservi, empoisonné par la faction cléricale.

Il était donc, ce matin-là, monté sur un escabeau, lorsque Geneviève, tenant la petite Louise par la main, entra dans la classe, pour lui dire qu'elle menait l'enfant passer la journée chez grand'mère. Elle fut toute surprise.

— Que fais-tu là?

— Tu le vois, je décroche ce crucifix, que je reporterai moi-même à l'abbé Quandieu, pour qu'il le remette dans

l'église, d'où il n'aurait pas dû sortir... Tiens! aide-moi, prends-le.

Mais elle ne tendit pas le bras, elle ne bougea pas. Devenue très pâle, elle le regardait faire, comme si elle assistait à un acte défendu et dangereux, qui la frappait de crainte. Et il dut, sans son aide, descendre de l'escabeau, les mains embarrassées par le grand crucifix, qu'il enferma tout de suite dans un bas d'armoire.

— Tu ne veux pas m'aider?... Qu'as-tu? est-ce que tu me désapprouves?

Nettement, malgré son émotion, elle répondit :

— Oui, je te désapprouve.

Il fut saisi, il se mit à frémir comme elle. C'était la première fois qu'elle prenait avec lui ce ton fâché et agressif. Il sentit un petit choc, le brisement léger qui annonce la rupture. Et il la regarda, n'ayant pas reconnu sa voix, étonné et inquiet comme si une personne étrangère venait de lui parler.

— Comment, tu me désapprouves! Est-ce bien toi qui as dit cela?

— Oui, c'est moi. Tu as tort de faire ce que tu fais.

C'était bien elle, en effet. Elle se tenait là, devant lui, grande et fine, avec son aimable visage blond, où un peu de la passion sensuelle de son père luisait dans son gai regard. C'était bien elle, et pourtant cela commençait à n'être plus elle, car il y avait quelque chose de changé déjà en son air, en ses grands yeux bleus, où un trouble apparaissait, un peu de l'obscurité mystique de l'au-delà. Et il s'étonnait, il sentait un froid lui venir au cœur de ce changement, dont il s'apercevait ainsi tout d'un coup. Que s'était-il donc passé, pour qu'elle ne fût plus la même? Il recula devant une explication immédiate, il se contenta d'ajouter :

— Jusqu'à présent, même lorsque tu ne pensais peut-être pas comme moi, tu m'avais toujours dit d'agir selon

ma conscience, et c'est ce que je viens de faire encore. Aussi, suis-je très douloureusement surpris de ton blâme... Nous en causerons.

Elle ne désarma pas, gardant sa froideur fâchée.

— Nous en causerons, si tu le désires... En attendant, je vais conduire Louise chez grand'mère, qui doit ne nous la rendre que ce soir.

Une brusque lumière l'éclaira. C'était madame Duparque qui était en train de lui reprendre Geneviève et qui allait sans doute lui prendre Louise. Il avait eu le grand tort de se désintéresser, de laisser sa femme et son enfant vivre dans cette maison dévote, aux ombres et aux odeurs de chapelle. Depuis deux ans, il ne s'était pas aperçu du sourd travail qui se faisait chez sa femme, du réveil en elle de sa jeunesse pieuse, de tout ce qui remontait de l'éducation indélébile d'autrefois, la ramenant peu à peu aux dogmes, qu'il croyait avoir abolis, sous l'effort de sa raison, dans l'étreinte de son amour. Elle ne s'était pas remise encore à pratiquer, mais il la sentait déjà séparée de lui, en marche pour ce retour au passé, une marche lente dont chaque pas les éloignerait davantage l'un de l'autre.

— Chérie, demanda-t-il tristement, nous ne sommes donc plus d'accord ?

Très franche, elle répondit :

— Non, et vois-tu, Marc, grand'mère avait raison, tout le mal vient de cette abominable affaire. Depuis que tu défends cet homme qui est au bagne et qui a mérité sa peine, le malheur est entré dans la maison, nous finirons par ne plus nous entendre.

Il eut un cri désespéré, il répéta :

— C'est toi qui dis cela ! Tu es maintenant contre la vérité, contre la justice !

— Je suis contre les égarés et les méchants dont les passions mauvaises s'attaquent à la religion. C'est Dieu

qu'on veut détruire, et même si l'on s'écarte de l'Eglise, on doit en respecter les ministres, qui font tant de bien.

Cette fois, il se tut, il sentit l'inutilité d'une telle querelle, à cette heure, au moment où les élèves allaient arriver. Le mal était-il donc si profond déjà? Sa douleur venait de trouver, au fond de ce dissentiment, l'affaire Simon, la mission d'équité qu'il s'était donnée; car toute concession de sa part serait impossible, aucun accord ne pourrait se produire. Depuis deux ans, l'affaire était ainsi à la naissance de chaque événement, comme la source empoisonnée qui pourrissait les gens et les choses, tant que justice ne serait pas faite. Et, jusque dans son ménage, l'empoisonnement avait lieu.

Voyant qu'il gardait le silence, Geneviève se dirigea vers la porte, en disant de nouveau, tranquillement :

— Je mène Louise chez grand'mère.

Alors, d'un geste prompt, Marc prit l'enfant, comme pour l'embrasser. Est-ce qu'il allait aussi la laisser prendre, cette fillette, cette chair de sa chair? est-ce qu'il ne devait pas la garder dans ses bras, la sauver de la contagion imbécile et mortelle? Un instant, il la regarda. Comme sa mère, comme sa grand'mère et son arrière-grand'mère, elle était déjà, à cinq ans, mince et longue. Mais elle n'avait plus leurs cheveux pâles et blonds, et elle avait le haut front des Froment, la tour inexpugnable de raison et de sagesse. Gentiment, elle jeta les deux bras autour du cou de son père, avec de grands rires.

— Tu sais, papa, je te dirai ma fable en rentrant, je la sais très bien.

Et Marc, une seconde fois, ne voulut pas de discussion, cédant à un scrupule de tolérance. Il rendit la fillette à sa mère, qui l'emmena. D'ailleurs, les élèves arrivaient, la classe se remplit rapidement. Mais une angoisse était restée au cœur du maître, à l'idée de la lutte qu'il avait résolu de livrer, en enlevant le crucifix du mur de l'école.

Cette lutte, à présent, allait envahir jusqu'à son foyer. C'étaient ses larmes et celles des siens qui couleraient. Et, d'un effort héroïque, il dompta cette souffrance, il appela le petit Sébastien, le moniteur, pour qu'il surveillât la lecture, tandis que lui, gaiement, au tableau, donnait une leçon de choses, dans la claire allégresse dont le soleil inondait la classe.

II

Trois jours plus tard, dans leur chambre, un soir que Geneviève était déjà couchée, et comme Marc se déshabillait pour la rejoindre au lit, il lui apprit qu'il venait de recevoir une lettre pressante de Salvan, qui l'attendait le lendemain dimanche. Et il ajouta :

— Sans doute, il s'agit de ce crucifix, que j'ai enlevé du mur de l'école. Des parents se sont plaints, paraît-il, et cela menace de faire toute une histoire. Je m'y attendais, d'ailleurs.

Geneviève, la tête dans l'oreiller, ne répondit pas. Mais, lorsqu'il fut couché, la lumière éteinte, il fut surpris délicieusement de la sentir qui le prenait avec douceur entre ses bras, et qui lui disait très bas, à l'oreille :

— Je t'ai parlé avec dureté, l'autre jour, et c'est vrai, je ne pense pas comme toi, ni sur la religion, ni sur l'affaire ; mais je t'aime toujours bien, je t'aime de tout mon cœur.

Il fut d'autant plus ému, que, depuis trois nuits, elle lui tournait le dos, comme s'il y avait eu entre eux rupture conjugale.

— Et, continua-t-elle tendrement, puisque tu vas avoir de la peine, je ne veux pas que tu me croies fâchée. On peut avoir des idées différentes et s'adorer quand m me, n'est-ce pas? et, si tu es à moi, je suis encore à toi tout entière, mon cher petit mari.

D'une étreinte éperdue, il l'avait attirée et prise, en une caresse de flamme.

— Ah! chère femme, tant que tu m'aimeras, tu seras à moi, je ne craindrai rien des terribles menaces qui nous entourent!

Elle se donna, frémissante, emportée dans cette joie d'aimer dont elle avait le besoin. Ils eurent un instant de communion parfaite, ce fut la réconciliation irrésistible. La bonne entente d'un jeune ménage, s'aimant d'amour et se retrouvant au lit chaque soir, n'est sérieusement menacée que le jour où il y a querelle d'alcôve. Tant que les amants se désirent, les époux restent d'accord, au travers des pires contrariétés. Et qui veut les séparer, doit d'abord leur ôter le goût l'un de l'autre.

Dans un dernier baiser, avant de la laisser s'endormir, Marc crut devoir rassurer Geneviève.

— Je serai très prudent, dans toute cette histoire, je te le promets. Au fond, je suis un homme modéré et raisonnable, tu le sais bien.

— Ah! fais comme tu voudras, dit-elle gentiment. Pourvu que tu me reviennes et que nous nous aimions, je n'en demande pas davantage.

Le lendemain, Marc se rendit à Beaumont, tout ragaillardi par cette tendresse si ardente de sa femme. Il y puisait un nouveau courage, et ce fut en souriant, d'un air de combat, qu'il entra chez Salvan, à l'Ecole normale.

Mais, après l'amicale poignée de main échangée, la première parole du directeur le surprit et l'embarrassa.

— Dites donc, mon brave, vous avez donc enfin découvert le fait nouveau, la preuve tant cherchée de l'innocence de notre pauvre Simon, qui va permettre de reviser son procès?

Marc s'attendait à une explication immédiate, au sujet du crucifix. Et il resta un instant muet, ne sachant s'il

devait dire, même à Salvan, la vérité exacte, qu'il avait cachée à tous. Puis, lentement, en cherchant ses mots :

— Le fait nouveau... Non, je n'ai encore rien de décisif.

Salvan ne remarqua pas son hésitation.

— C'est bien ce que je pensais, car vous m'auriez prévenu, n'est-ce pas? Le bruit n'en court pas moins d'une trouvaille faite par vous, un document d'une importance capitale mis par le hasard entre vos mains, la foudre enfin que, dès maintenant, vous tiendriez suspendue sur la tête du vrai coupable et de ses complices, toute la cléricaille du pays.

Stupéfait, Marc écoutait toujours. Qui avait pu parler, comment l'aveu du petit Sébastien et la démarche de la mère, madame Alexandre, s'étaient-ils ainsi répandus, en se grossissant? Brusquement, il se décida, il jugea nécessaire de mettre au courant son ami, son conseiller, l'homme brave et sage en qui était toute sa confiance. Il lui conta les choses, et comment il savait qu'un modèle d'écriture venant de chez les Frères, semblable au modèle accusateur, avait existé, et comment ce modèle se trouvait détruit.

Très ému, Salvan se leva.

— C'était la preuve! cria-t-il. Mais vous avez raison de vous taire et de ne pas bouger, puisque nous ne tenons rien. Il faut attendre... Et je comprends, maintenant, d'où vient l'inquiétude, la terreur sourde que je sens depuis quelques jours chez nos adversaires. Quelques mots auront échappé, vous savez l'inexplicable travail qui se fait parfois, une parole dite par hasard et dès lors livrée aux quatre vents du ciel. Peut-être même n'a-t-on rien dit, une force mystérieuse livre les secrets à la circulation, en les dénaturant... Enfin, une secousse vient de se produire, le coupable et ses complices ont certainement senti la terre trembler sous eux. Et ils s'effarent, c'est bien naturel, car ils ont à défendre leur crime.

Puis, abordant le sujet qui avait motivé son pressant appel.

— J'ai voulu vous voir pour causer avec vous de l'incident dont tout le monde s'occupe, de ce crucifix que vous avez décroché du mur de votre classe... Vous connaissez ma façon de penser, l'école doit être essentiellement laïque, et vous avez bien agi en y supprimant tout symbole religieux. Mais vous ne vous imaginez pas la tempête que vous allez soulever... Le pis est l'intérêt que les bons Frères et les Jésuites, leurs soutiens, ont maintenant à ruiner votre situation, à vous supprimer, dans la terreur où ils sont des armes qu'ils croient en vos mains. Et, du moment où vous prêtez le flanc, ils se ruent à l'attaque.

Marc comprit alors. Il eut un geste de bravoure, comme pour accepter la lutte.

— N'ai-je pas été prudent, selon vos bons conseils? n'ai-je pas attendu deux grandes années, avant d'enlever cette croix, pendue là après la condamnation et le départ de Simon, ainsi qu'une prise de possession de notre école communale par le cléricalisme triomphant? Je l'ai remise debout, prospère et libre, cette pauvre école, suspectée, frappée de discrédit, et n'est-il pas bien légitime que mon premier acte de maître accepté, aujourd'hui victorieux, soit de la libérer de tout emblème, de la rendre à la neutralité religieuse dont elle n'aurait pas dû sortir?

Salvan l'interrompit.

— Encore une fois, je ne vous blâme pas. Vous avez été plein de patience et de tolérance. Votre acte n'en tombe pas moins dans un terrible moment. Et je tremble pour vous, et j'ai voulu précisément m'entendre avec vous, afin de faire face au danger, s'il est possible.

Ils s'assirent, ils causèrent longuement. La situation politique du département continuait à être exécrable. De nouvelles élections venaient d'avoir lieu, et elles avaient indiqué un pas de plus dans la voie de la réaction cléri-

cale. Un fait extraordinaire s'était produit : Lemarrois, le maire, l'ancien ami de Gambetta, le député intangible de Beaumont, s'était trouvé mis en ballottage par un candidat socialiste, l'avocat Delbos, que sa plaidoirie dans l'affaire Simon avait désigné aux faubourgs révolutionnaires ; et, au second tour, il ne l'avait emporté que d'un millier de voix. Pendant ce temps, la réaction monarchique et catholique conquérait un siège, le bel Hector de Sanglebœuf réussissait à faire passer un général de ses amis, grâce aux fêtes qu'il donnait à la Désirade, distribuant sans compter l'or juif de son beau-père, le baron Nathan. Et l'aimable Marcilly, l'espoir autrefois de la jeunesse lettrée, avait achevé adroitement, pour être réélu, son évolution vers l'Eglise accueillante, toute désireuse de conclure un nouveau pacte avec la bourgeoisie, que terrifiaient les progrès du socialisme. Après avoir accepté l'égalité politique, la bourgeoisie ne voulait pas de l'égalité économique, car elle entendait garder le pouvoir usurpé, ne rien rendre de ce qu'elle possédait, résolue à s'allier plutôt avec ses anciens adversaires, pour résister à la poussée d'en bas. De voltairienne, elle devenait mystique, elle recommençait à trouver que la religion avait du bon, qu'elle était une police d'une utilité indispensable, une barrière nécessaire, seule capable d'arrêter encore les appétits grandissants du peuple. Et elle se pénétrait ainsi peu à peu de militarisme, de nationalisme, d'antisémitisme, de toutes les formes hypocrites sous lesquelles cheminait le cléricalisme envahisseur. L'armée était simplement l'affirmation de la force brutale, consacrant les vols séculaires, le mur inexpugnable de baïonnettes, derrrière lequel la propriété et le capital digéraient en paix. La nation, la patrie était l'ensemble des abus et des iniquités auquel on ne pouvait toucher sans crime, le monstrueux édifice social dont il était défendu de changer une simple poutre, dans la terreur d'un écrou-

lement total. Les juifs, comme au moyen âge, servaient de prétexte à réchauffer les croyances tièdes, monstrueuse exploitation d'une haine ancestrale, semence atroce de guerre civile. Et il n'y avait, au fond de ce vaste mouvement de réaction, que le sourd travail de l'Eglise, profitant de l'heure historique pour tâcher de regagner le terrain perdu par elle jadis, dans la débâcle du vieux monde sous le souffle libérateur de la Révolution. C'était l'esprit de la Révolution qu'il fallait tuer, en reconquérant la bourgeoisie portée par elle au pouvoir, résolue maintenant à la trahir, afin de conserver ce pouvoir illégitime, dont elle avait à rendre compte au peuple. Avec la bourgeoisie rentrant dans le giron, le peuple lui-même serait reconquis, car la vaste entreprise était de reprendre l'homme par la femme, de reprendre surtout l'enfant sur le banc de l'école, en l'enfermant de nouveau dans l'obscurité du dogme. Si la France de Voltaire était en train de redevenir la France de Rome, c'était que les congrégations enseignantes avaient remis la main sur l'enfant. Et la campagne s'aggravait, l'Eglise criait déjà victoire, contre la démocratie, contre la science, toute gonflée de l'espoir d'empêcher l'inévitable, la Révolution complétée, achevée, le peuple venant rejoindre la bourgeoisie au pouvoir, la nation entière enfin libre.

— La situation empire donc de jour en jour, conclut Salvan. Vous savez quelle enragée campagne est menée contre notre enseignement primaire. L'autre dimanche, à Beaumont, un prêtre a osé dire en chaire que l'instituteur laïque était Satan converti en pédagogue ; et il a crié : « Pères et mères, vous devez désirer la mort de vos enfants, plutôt que de les voir dans de tels enfers de perdition »... L'enseignement secondaire se trouve également en proie à la pire réaction cléricale. Je ne parle pas de la prospérité sans cesse croissante des établissements congréganistes, semblables au collège de Valmarie, où les

Jésuites achèvent d'empoisonner les fils de la bourgeoisie, nos futurs officiers, fonctionnaires et magistrats. Mais, dans nos lycées eux-mêmes, l'action du prêtre demeure toute-puissante. Ici, par exemple, le proviseur, le dévot Depinvilliers, reçoit ouvertement chez lui le père Crabot, qui confesse, je crois, sa femme et ses deux filles. Dernièrement, il s'est fait donner un aumônier de combat, mécontent de l'abbé Leriche, un brave homme très vieux, endormi dans sa fonction. Sans doute les exercices religieux sont facultatifs; seulement, pour qu'un élève en soit dispensé, il faut une demande des parents; et, naturellement, l'élève est dès lors mal noté, mis à part, en butte à toutes sortes de petites persécutions... Après trente ans de République, malgré l'effort de plus d'un siècle de libre pensée, l'Eglise demeure donc chez nous l'institutrice et l'éducatrice de nos enfants, la maîtresse souveraine qui entend garder la domination du monde, en fabriquant sur de vieux moules les hommes de servage et d'erreur dont elle a besoin pour gouverner. Et toute notre misère actuelle vient de là.

Marc savait ces choses. Il finit par demander :

— Enfin, mon ami, que me conseillez-vous? Faut-il que je recule, après avoir agi?

— Ah! certes, non. Si vous m'aviez prévenu, je vous aurais peut-être prié d'attendre encore. Mais, puisque vous avez enlevé ce crucifix de votre classe, il faut défendre votre acte, en faire une victoire de la raison... Depuis que je vous ai écrit de venir causer, j'ai vu mon ami Le Barazer, l'inspecteur d'académie, et je suis un peu plus tranquille. Vous le connaissez, il est assez difficile de savoir ce qu'il pense, il est l'homme des atermoiements, il use la volonté des autres pour imposer la sienne. Au fond, je le crois avec nous, je serais surpris s'il faisait le jeu de vos ennemis... Tout va dépendre de vous, de votre force de résistance, de la situation plus ou moins

solide que vous avez déjà su prendre à Maillebois. J'y prévois une furieuse campagne des Frères, des Capucins, des Jésuites, car vous n'êtes pas seulement l'instituteur laïque, Satan, vous êtes surtout le défenseur de Simon, le porteur de torche, l'homme de vérité et de justice dont il faut sceller la bouche. Enfin, soyez toujours sage et bon, et courage!

Salvan s'était levé et il avait saisi les deux mains de Marc. Un moment, ils restèrent ainsi, les mains dans les mains, à se regarder avec un sourire, les yeux luisants de vaillance et de foi.

— Vous ne désespérez pas au moins, mon ami?

— Désespérer, mon enfant? ah! jamais! La victoire est certaine; je ne sais quand, c'est vrai; mais elle est certaine... Et puis, il y a plus de lâches et d'égoïstes que de méchantes gens. Ainsi, dans l'Université, combien d'esprits ni bons ni mauvais, d'une moyenne plutôt bonne. Ce sont des fonctionnaires, voilà la tare; et ils fonctionnent, que voulez-vous? Ils fonctionnent pour et par la routine, ils fonctionnent aussi pour leur avancement, c'est bien naturel... Notre recteur, Forbes, est un homme doux, très lettré, désireux surtout de n'être pas dérangé dans ses études d'histoire ancienne. Je le soupçonne même d'avoir un sourd mépris de philosophe pour les abominables temps actuels, ce qui le fait se renfermer strictement dans son rôle de simple rouage administratif, entre le ministre et le personnel universitaire. Depinvilliers lui-même ne se met du côté de l'Eglise, que parce qu'il a deux filles laides à marier et qu'il compte sur le père Crabot pour lui trouver des épouseurs riches. Et quant au terrible Mauraisin, une vilaine âme celui-ci, dont vous aurez raison de vous méfier, il voudrait bien avoir ma place, il serait demain avec vous, s'il vous croyait en état de la lui donner... Mais oui, mais oui, tous de pauvres hères, des affamés, ou encore des âmes faibles,

qui passeront de notre côté et nous aideront, lorsque nous aurons vaincu.

Il riait d'un air de grande indulgence. Il ajouta, redevenu grave et ému :

— Et, d'ailleurs, je fais de trop bonne besogne ici, pour désespérer. Vous le savez bien, mon enfant, je tâche de me faire oublier dans mon coin ; mais il n'est pas de jour où, tout doucement, en silence, je ne m'efforce de préparer l'avenir. Nous l'avons répété vingt fois ensemble : l'école de demain vaudra ce que vaudra l'instituteur. C'est l'instituteur laïque, l'instrument de vérité et de justice, qui seul peut sauver la nation, lui rendre son rang et son action dans le monde... Et ça marche, ça marche, je vous assure. Je suis très content de mes élèves. Sans doute, le recrutement se fait encore assez mal, tellement le métier apparaît ingrat, mal rétribué, méprisé, un destin de misère certaine. Cependant, il y a eu davantage de concurrents, cette année. On espère que les Chambres finiront par voter des traitements raisonnables, permettant aux plus humbles des instituteurs de vivre avec dignité... Et vous verrez, vous verrez, lorsque, peu à peu, des maîtres sortiront d'ici, instruits pour être les apôtres de la raison et de l'équité, vous les verrez se répandre dans les campagnes, dans les villes, portant la bonne parole de délivrance, détruisant partout l'erreur et le mensonge, tels que des missionnaires de l'humanité nouvelle ! Alors, l'Eglise sera vaincue, car elle ne peut vivre et triompher que sur l'ignorance, et toute la nation se mettra en marche, sans entraves désormais, vers la Cité future de solidarité et de paix.

— Ah ! mon vieil ami, cria Marc, c'est le grand espoir, c'est ce qui nous donne à tous la force et l'allégresse de faire notre œuvre... Merci de la foi dont vous m'animez, je vais tâcher d'être sage et brave.

Les deux hommes se serrèrent énergiquement la main,

et Marc revint à Maillebois, où l'attendait la plus féroce des luttes, une véritable guerre au couteau.

Le pis était que la situation politique s'y aggravait, comme à Beaumont. Les dernières élections municipales, à la suite des élections législatives, avaient, elles aussi, donné des résultats désastreux. Darras, dans le nouveau conseil municipal, s'était trouvé en minorité, et Philis, le conseiller clérical, le soutien de la réaction, venait d'être élu maire. Aussi Marc voulut-il avant tout voir Darras, pour savoir jusqu'à quel point celui-ci pourrait le soutenir encore.

Il le visita un soir, dans le salon confortable de la belle maison que l'entrepreneur enrichi s'était construite. Tout de suite, ce dernier, en l'apercevant, leva les bras au ciel.

— Eh bien ! mon cher instituteur, voilà la meute lâchée sur vos talons ! Et je vais être avec vous, comptez sur moi, maintenant que je suis battu, réduit à un rôle d'opposition... Quand j'étais maire, il m'était bien difficile de vous donner raison toujours ; car, vous le savez, je n'avais guère qu'une majorité de deux voix, je me trouvais souvent dans l'impossibilité d'agir. Souvent, je vous ai contrecarré, tout en vous donnant mille fois raison au fond... Mais, à cette heure, nous allons marcher, puisque je n'ai plus qu'à me battre, pour tâcher de démolir le Philis et lui reprendre la mairie. Vous avez bien fait de décrocher ce bon Dieu du mur, où il n'était pas autrefois, du temps de Simon, et où il n'aurait jamais dû être.

Marc se permit de sourire.

— Toutes les fois que je vous ai parlé de l'enlever, vous avez jeté les hauts cris, en prétextant des nécessités de prudence, la crainte d'effrayer les parents, de donner une arme à nos adversaires.

— Mais puisque je vous confesse l'embarras où j'étais !

Allez, il n'est pas commode d'administrer une ville comme Maillebois, où les forces des partis se sont balancées jusqu'à ce jour, et où l'on ne savait pas qui l'emporterait, des libres penseurs ou des curés... En ce moment, nous ne sommes pas brillants, c'est vrai. N'importe, il ne faut pas perdre courage, et nous finirons par leur allonger une bonne tripotée, qui nous rendra définitivement les maîtres du pays.

Cette belle vaillance de l'entrepreneur ambitieux, brave homme au fond, enchantait Marc.

— C'est certain, affirma-t-il.

— D'autant plus, continua Darras, que, si mes deux pauvres voix de majorité me rendaient timide, Philis ne va pouvoir de même rien oser de sérieux, avec les deux voix de majorité qu'il a aujourd'hui. Il est condamné à piétiner sur place, il vivra dans la crainte du moindre déplacement, qui le mettrait en minorité. Je connais ça.

Et il s'égaya bruyamment, nourrissant contre Philis une haine de gros homme bien portant, estomac et cerveau solides, que chagrinaient la petite taille maigre, le masque noir et dur, au nèz aigu, à la bouche mince, du nouveau maire. Ancien fabricant de bâches, retiré du commerce depuis la mort de sa femme, riche d'une dizaine de mille francs de rente dont la vraie source restait assez obscure, Philis vivait très retiré, servi par une seule bonne, une blonde énorme, « la bassinoire », comme la nommaient les méchantes langues, qui l'accusaient de bassiner chaque soir de ses rotondités opulentes le lit du maître, et d'y rester. Il avait une fille de douze ans, Octavie, chez les dames de la Visitation, à Beaumont, et un fils de dix ans, Raymond, qu'il avait mis pensionnaire chez les Jésuites, à Valmarie, et qui se destinait à Saint-Cyr. Ainsi débarrassé de ses enfants, il menait la vie la plus fermée, la plus étroite, d'une dévotion méti-

culeuse, sans cesse en conférence avec des robes noires, véritable exécuteur des volontés de la congrégation. Et son élection comme maire disait à quelle phase aiguë en était arrivée la crise religieuse, dans ce Maillebois que ravageait la lutte entre la République laïque et l'Eglise.

— Alors, demanda Marc, je puis marcher, vous me soutiendrez, avec la minorité du Conseil ?

— Mais certainement, cria Darras. Pourtant, soyez raisonnable, ne nous mettez pas une trop grosse affaire sur les bras.

Dès le lendemain, la lutte, à Maillebois, fut engagée. Et ce fut Savin, l'employé, le père d'Achille et de Philippe, qui sembla chargé de porter le premier coup. Serré dans sa mince redingote, maigre et chétif, il vint à l'école, le soir, après son bureau, chercher querelle à l'instituteur.

— Vous savez qui je suis, n'est-ce pas? monsieur Froment. Je suis un républicain radical, et ce n'est pas moi qu'on soupçonnera de pactiser avec les curés. Je n'en viens pas moins vous demander, au nom de tout un groupe de parents, de rependre au mur cette croix que vous en avez arrachée, parce que la religion est nécessaire aux enfants, comme aux femmes... Pas de prêtre à l'école, je le veux bien ; mais le Christ, le Christ, songez donc ! c'est le premier des républicains et des révolutionnaires.

Marc voulut connaître les autres parents qu'il représentait.

— Si vous ne venez pas en votre nom seul, dites-moi les familles qui vous ont délégué.

— Oh ! qui m'ont délégué, ce n'est pas tout à fait exact. J'ai vu le maçon Doloir et le fermier Bongard, j'ai pu constater qu'ils vous blâment comme moi. Seulement, n'est-ce pas ? c'est toujours compromettant de pro-

tester, de donner sa signature. Ainsi moi, je risque beaucoup en me mettant en avant, à cause de mes chefs... Mais ma conscience de père de famille parle trop haut. Que voulez-vous que je fasse de mes deux garnements, Achille et Philippe, sournois et indisciplinés, si vous ne les effrayez pas un peu, avec le bon Dieu et son enfer? Voyez ma grande fille Hortense, si gentille, dont la première communion, cette année, a émerveillé tout Maillebois. Mademoiselle Rouzaire, en la menant à l'église, a su la rendre vraiment parfaite... Et je vous prie de comparer votre œuvre à celle de mademoiselle Rouzaire, mes deux garçons à ma fille. Ça vous juge, monsieur Froment.

De son air tranquille, Marc souriait. Cette aimable Hortense, une jolie fille de treize ans, formée déjà, très précoce, une des préférées de mademoiselle Rouzaire, enjambait parfois le mur mitoyen des deux cours de récréation, pour venir s'oublier avec les garçons de son âge, dans les coins. Souvent, il l'avait faite, cette comparaison, entre ses élèves à lui, les petits hommes dont il obtenait peu à peu plus de raison, plus de vérité, et les élèves de l'institutrice voisine, les fillettes nourries de la moelle cléricale, du mensonge et de l'hypocrisie, toutes confites en douceur, troublées et secrètement gâtées par la perversion du mystère. Ah ! qu'il aurait voulu les avoir, avec les garçons, ces filles qu'on élevait, qu'on instruisait à part, en leur cachant tout, en les échauffant de toutes les flammes mystiques : elles n'auraient plus enjambé les murs, pour venir à ce qu'on leur disait être le péché, le fruit défendu de damnation et de délices! Il n'y avait de sain et de fort que l'école mixte, pour la libre, l'heureuse nation de demain.

Simplement, il finit par répondre :

— Mademoiselle Rouzaire fait son devoir comme elle l'entend; et, de même, je fais le mien... Si les familles

m'aidaient, la bonne besogne d'instruction et d'éducation irait plus vite.

Du coup, le petit Savin se fâcha, redressé sur ses courtes jambes.

— Prétendez-vous que je donne de mauvais exemples à mes enfants ?

— Oh ! certes, non. Seulement, tout ce que je leur enseigne ici est ensuite démenti par ce qu'ils voient autour d'eux. La vérité devient une audace dangereuse, la raison est condamnée comme incapable de suffire à faire un honnête homme.

C'était le grand chagrin de Marc, d'être contrecarré par les familles, lorsqu'il rêvait d'avoir en elles l'aide nécessaire pour hâter l'émancipation des humbles. Si l'enfant, au sortir de chez lui, avait trouvé au foyer les leçons réalisées, la mise en pratique des devoirs et des droits sociaux qu'il s'efforçait d'enseigner, combien serait devenue aisée et rapide la marche vers le mieux ! Il y avait même là une collaboration indispensable, l'instituteur ne pouvait suffire à bien des enseignements, les plus délicats, les plus utiles, du moment que les familles ne complétaient pas sa besogne, en la continuant dans le même esprit de délivrance. Il aurait fallu que l'instituteur et les parents marchassent, la main dans la main, au même but de vérité et de justice. Et quelle tristesse, lorsqu'il les voyait, au lieu de l'aider, détruire le peu qu'il réalisait, inconscients presque toujours, cédant à l'incohérence de leurs idées et de leur vie !

— Bref, reprit Savin, vous allez raccrocher cette croix dans votre classe, monsieur Froment, si vous voulez nous faire plaisir à tous et vivre en bon accord avec nous, ce que nous désirons, car vous n'êtes pas un mauvais instituteur.

Marc se remit à sourire.

— Je vous remercie... Mais, dites-moi, pourquoi madame Savin ne vous a-t-elle pas accompagné ? Elle, au

moins, aurait été dans son rôle, car elle pratique, je le sais.

— Elle a de la religion, comme toutes les honnêtes femmes doivent en avoir, répondit sèchement l'employé. J'aime mieux qu'elle aille à l'église que de prendre un amant.

Et il regardait Marc d'un air soupçonneux, toujours travaillé de sa jalousie maladive, voyant dans chaque homme un rival possible. Pourquoi donc l'instituteur regrettait-il de ne pas voir sa femme avec lui? n'était-elle pas venue deux fois déjà le visiter, sous le prétexte de lui expliquer des absences d'Achille et de Philippe? Il la forçait, depuis quelque temps, à se confesser une fois par semaine au père Théodose, le supérieur des Capucins, dans l'idée que la honte de l'aveu l'arrêterait au bord de la faute. Et, si d'abord elle n'avait pratiqué que pour avoir la paix dans son ménage, sans foi aucune, elle se rendait désormais avec quelque empressement au tribunal de la pénitence, le père Théodose étant un homme superbe et délicieux, dont rêvaient toutes les jeunes dévotes.

Marc eut la malice d'ajouter :

— Justement, j'ai eu le plaisir, jeudi, de rencontrer madame Savin qui sortait de la Chapelle, place des Capucins, et nous avons causé un instant. Et, comme elle n'a eu pour moi que des paroles de bonne grâce, c'est pourquoi j'ai exprimé le regret de ne pas la voir avec vous.

Le mari eut un geste de souffrance. Dans son continuel et injurieux soupçon, il en était à reporter lui-même les petits travaux de perles qu'il lui laissait faire en cachette, afin d'ajouter à ses maigres appointements les quelques sous indispensables. C'était la misère cachée, et c'était l'enfer des ménages d'employés nécessiteux, chargés d'enfants, l'homme aigri, despote insupportable, la femme

douce et jolie, résignée jusqu'au jour où elle trouve une consolation discrète.

— Ma femme n'a pas et ne doit pas avoir d'autre opinion que la mienne, finit par déclarer Savin. C'est en son nom, comme au mien, comme en celui de beaucoup d'autres parents, je vous le répète, que j'ai fait ma démarche auprès de vous... Maintenant, c'est à vous de voir si vous devez en tenir compte. Vous réfléchirez.

Redevenu grave, Marc répondit :

— J'ai réfléchi, monsieur Savin. Avant d'enlever cette croix, j'ai parfaitement su ce que j'allais faire ; et, puisqu'elle n'est plus là, je ne l'y remettrai certainement pas.

Le lendemain, le bruit courait dans Maillebois qu'une délégation de parents, des pères, des mères, étaient allés trouver l'instituteur, et qu'il y avait eu toute une explication orageuse, un affreux scandale. Mais Marc comprit surtout d'où partait le coup, quand un hasard lui apprit la vraie cause de la démarche de Savin. La jolie madame Savin, si désintéressée dans l'affaire, toute à son unique désir personnel d'être plus heureuse, n'en avait pas moins servi d'instrument, aux mains du père Théodose ; car c'était, prévenu par elle, que son mari avait eu une entrevue secrète avec le capucin, qui l'avait décidé à se rendre chez l'instituteur, pour faire cesser un état de choses si préjudiciable aux bonnes mœurs, à la bonne police dans le ménage et dans la famille. Plus de croix à l'école, n'était-ce pas l'indiscipline chez les garçons, le dévergondage chez les filles et chez la mère ? Et le petit et maigre Savin, le républicain, l'anticlérical, malade de sa misérable vie manquée et de son imbécile jalousie, avait marché pour la vertu, en autoritaire, en catholique à rebours, qui rêve le paradis humain comme une geôle où tout l'homme serait dompté, écrasé

Puis, derrière le père Théodose, Marc devina aisément

le frère Fulgence, avec ses adjoints, les frères Gorgias et Isidore, enragés contre l'école laïque, depuis que celle-ci leur reprenait des élèves. Et, derrière ceux-ci, il y avait encore le père Philibin et le père Crabot, le préfet des études et le recteur du collège de Valmarie, les puissants personnages dont les mains adroites, invisibles, menaient la campagne, depuis la monstrueuse affaire Simon. C'était tout le crime qui dormait là, dans l'ombre, et que les complices, l'obscure et sourde masse ignorée, soupçonnée, semblaient résolus à défendre par d'autres crimes. Dès le premier jour, Marc avait bien deviné où devait se terrer la bande, du plus infime au plus haut. Mais comment les saisir et les convaincre? Si le père Crabot, aimable, mondain, continuait à se prodiguer parmi la belle société de Beaumont, tout à la direction de ses pénitentes et à la fortune rapide de ses anciens élèves, son sous-ordre, le père Philibin, semblait avoir totalement disparu, comme enfermé en son absorbante fonction de la surveillance effective de Valmarie. Rien ne décelait le sourd travail poursuivi âprement dans l'ombre, sans qu'une minute fût perdue pour le triomphe de la bonne cause. Marc avait seulement pu constater l'espionnage dont il était l'objet : on le filait avec une discrétion ecclésiastique, de perpétuelles ombres noires rôdaient autour de lui. Pas une de ses visites chez les Lehmann, pas un de ses entretiens avec David, ne devaient être ignorés. Et, comme Salvan le disait, c'était bien le passionné de vérité, le justicier futur qu'on traquait en sa personne, le témoin aux mains duquel on devinait un commencement de preuves, et dans la gorge de qui on voulait rentrer le cri vengeur, en l'exterminant. La bande des frocs et des soutanes s'y employait avec une audace croissante, jusqu'à ce pauvre abbé Quandieu, désespéré de mettre la religion au service d'une telle œuvre d'iniquité, mais qui, résigné, obéissait à son évêque, le triste

monseigneur Bergerot, dont il allait chaque semaine recevoir les ordres et consoler la défaite, au fond de son palais épiscopal de Beaumont. Tous les deux, l'évêque et le curé, jetaient le manteau de leur sacerdoce sur la plaie dévorante de l'Eglise, en enfants respectueux, cachant leurs larmes et leurs craintes, ne pouvant avouer à quel danger mortel ils la voyaient tomber.

Un soir, l'adjoint Mignot, qui revenait de la cour de récréation, dit furieusement à Marc :

— Vous savez, monsieur, c'est dégoûtant : j'ai encore surpris mademoiselle Rouzaire sur une échelle, en train de nous moucharder.

En effet, quand elle croyait ne pas être vue, l'institutrice appuyait une échelle contre le mur mitoyen, afin de se renseigner sur ce qui se passait dans l'école des garçons ; et Mignot l'accusait d'envoyer ensuite, chaque semaine, des rapports secrets à Mauraisin, l'inspecteur primaire.

— Qu'elle moucharde ! dit Marc gaiement. Elle a bien tort de se fatiguer les pieds sur une échelle. Je lui ouvrirai la porte toute grande, si elle veut.

— Ah ! non, par exemple ! cria l'adjoint. Chacun chez soi. Si elle recommence, j'irai la tirer par les pieds.

Peu à peu, Marc avait achevé de le conquérir, et c'était là comme le sauvetage d'une conscience, dont il se montrait très heureux. Avec Simon, autrefois, Mignot s'était toujours méfié, fils de paysans, simplement désireux d'échapper au labour, d'esprit et de caractère moyens, ne songeant guère qu'à son intérêt immédiat, comme il y en a tant. Ce juif ne lui disait rien de bon, il jugeait prudent de se tenir à l'écart. Aussi, lors du procès, tout en ayant la sourde honnêteté de ne pas accabler l'innocent, il n'avait pas apporté le véridique et bon témoignage qui aurait pu le sauver. Puis, à l'égard de Marc, plus tard, il

s'était remis sur la défensive. Encore un avec lequel il ne fallait pas non plus faire cause commune, si l'on tenait à son avancement! Pendant près d'une année, il avait donc montré son hostilité, prenant pension au dehors, aidant à regret son chef, le blâmant par son attitude. Il fréquentait alors beaucoup mademoiselle Rouzaire, semblait prêt à se mettre aux ordres de la congrégation. Et Marc ne paraissait pas s'en émouvoir, très affectueux pour son adjoint, ayant l'air de vouloir lui donner le temps de réfléchir et de comprendre où était son véritable intérêt, avec la vérité et la justice. En somme, ce gros garçon, si calme, sans autre passion que la pêche à la ligne, n'était-il pas un champ d'expérience intéressante? Lâche devant les nécessités de l'avenir, un peu gâté par le milieu de féroce égoïsme, il n'avait rien de foncièrement mauvais, il devait devenir plutôt bon, s'il tombait en de bonnes mains. Il était du grand troupeau, de la moyenne des hommes, ni meilleurs ni pires, qui sont ce que les font les circonstances. D'une instruction suffisante, il avait en lui l'étoffe d'un excellent instituteur, et même d'un esprit droit, à la condition d'être soutenu, aidé par une volonté, une intelligence. Et c'était cette expérience, ce sauvetage qui avait tenté Marc, heureux de gagner pas à pas la confiance, puis l'affection de cet égaré, de se prouver ainsi cette vérité dans laquelle il mettait tout son grand espoir de délivrance future, qu'il n'est pas un homme, même en perdition, dont on ne puisse faire un ouvrier du progrès. Mignot avait fini par être acquis à tant de gaieté active, à cette bienfaisante chaleur du juste et du vrai que Marc épandait autour de lui, telle qu'une émanation de sa personne. Maintenant, l'adjoint prenait ses repas chez le directeur, et il était comme de la famille.

— Vous avez tort de ne pas vous méfier de mademoiselle Rouzaire, reprit-il. Vous ne vous doutez pas de ce

dont elle est capable... Elle vous vendrait dix fois, pour être bien notée par son Mauraisin.

Et, en veine de confidences, il raconta comment, à plusieurs reprises, l'institutrice l'avait poussé à écouter aux portes, pour savoir. Il la connaissait, c'était une terrible femme, avec sa politesse exagérée, dure au fond et avare; et, bien que pas belle, grande, osseuse, la face plate, tachée de rousseur, elle finissait par séduire tout le monde. Comme elle s'en vantait elle-même, elle savait faire. Aux anticléricaux, qui se fâchaient en lui reprochant de trop conduire ses fillettes à l'église, elle répondait qu'elle était forcée d'obéir aux désirs des parents, sous peine de perdre ses élèves. Aux cléricaux, elle donnait les gages les plus solides, et elle penchait visiblement en leur faveur, convaincue d'être ainsi du côté des plus forts, de ceux dont dépendaient les belles situations, même dans l'enseignement laïque. Mais, au fond, elle n'avait d'autre intérêt que le sien, simplement avec le bon Dieu pour qu'il s'occupât de ses affaires. Fille d'une fruitière de Beaumont, elle avait gardé l'âme du petit commerce, les accommodements et le lucre. Elle ne s'était pas mariée, voulant mener sa vie à son gré, et si elle ne faisait pas ses farces avec les curés, comme le méchant bruit en courait, il semblait acquis qu'elle avait des complaisances pour le beau Mauraisin, dont le goût de petit homme allait volontiers aux femmes taillées en gendarmes. De même, elle ne se grisait pas, bien qu'elle adorât les liqueurs; et, quand elle était très rouge parfois, au début de sa classe de l'après-midi, cela venait de ce que, mangeant beaucoup, elle avait les digestions difficiles.

Marc avait eu un geste d'indulgence.

— Elle ne tient pas mal son école, dit-il. Je suis seulement désespéré de la direction étroitement religieuse qu'elle donne à son enseignement. Ce n'est pas un simple

mur, ici, qui sépare les garçons des filles : c'est un abîme. Et, quand ils se retrouveront, à leur sortie, pour se marier, ils seront de deux mondes différents... N'est-ce pas, d'ailleurs, de tradition? et la lutte des sexes, en grande partie, vient de là..

Il ne disait pas sa grande rancune contre mademoiselle Rouzaire, la raison qui l'avait écarté d'elle, sans rapprochement possible, l'attitude abominable de cette femme dans l'affaire Simon. Il se la rappelait toujours, au procès de Beaumont, chargeant l'innocent de mensonges effrontés, l'accusant de donner aux élèves des leçons immorales et antipatriotiques, faisant le jeu de la congrégation avec une impudence tranquille. Aussi jamais les rapports entre elle et lui, après sa nomination à Maillebois, n'étaient-ils allés au delà de la stricte politesse, nécessitée par leur voisinage. Pourtant, depuis qu'il avait affermi solidement sa situation et qu'elle n'espérait plus le voir culbuter d'un jour à l'autre, elle avait tenté un rapprochement, car elle n'était pas femme à tenir rigueur aux victorieux, dans la pensée qu'il fallait toujours être avec les forts. Et, surtout, elle manœuvrait pour se faire bien venir de Geneviève, qui la tenait à distance, partageant sur elle l'opinion de son mari.

— Enfin, monsieur, conclut Mignot, méfiez-vous, je vous le répète. Si je l'avais écoutée, je vous aurais trahi vingt fois. Elle ne cessait de me questionner sur votre compte, en me disant que j'étais une bête et que je n'arriverais jamais à rien... Vous avez été si bon pour moi, vous ne vous doutez pas des vilaines choses dont vous m'avez sauvé, car on les écoute aisément, ces coquines, qui vous promettent tous les succès. Et, puisque j'ose vous parler de cela, excusez-moi si je me permets de vous donner un conseil. Vous devriez avertir madame Froment.

— Comment, avertir?

— Oui, oui, je n'ai pas mes yeux dans ma poche, je

vois depuis quelque temps la Rouzaire tourner autour de votre femme. Et ce sont des « chère madame » par-ci, des sourires et des caresses par-là, toutes sortes d'avances dont je tremblerais, à votre place.

Marc, étonné, affecta de rire.

— Oh! ma femme n'a rien à craindre, elle est prévenue. Il lui est bien difficile de se montrer impolie à l'égard d'une voisine, dont nous rapprochent des fonctions communes.

Mignot n'insista pas. Mais il hochait la tête, il semblait ne pas vouloir tout dire, son existence près du ménage l'ayant mis au courant du drame secret qui s'y nouait lentement. Et Marc se tut, lui aussi, pris de cette crainte sourde, de cette faiblesse inavouée qui le paralysaient, chaque fois qu'une lutte possible, entre Geneviève et lui, venait à sa pensée.

Brusquement, l'attaque de la congrégation, qu'il attendait, depuis sa visite à Salvan, se produisit. La campagne débuta par un furieux rapport de Mauraisin, dans lequel il relatait le crucifix décroché du mur, le scandale soulevé chez les parents par cet acte d'intolérance religieuse. La protestation de l'employé Savin y était mentionnée, les familles Doloir et Bongard s'y trouvaient citées également, comme ayant témoigné leur blâme. Un tel fait prenait une gravité exceptionnelle, dans une petite ville d'esprit clérical, lieu réputé et très fréquenté de nombreux pèlerinages, où l'école laïque avait besoin de se faire accepter grâce à beaucoup de concessions, si l'on ne voulait pas la faire battre par l'école congréganiste; et Mauraisin concluait au déplacement de l'instituteur, un sectaire de la pire espèce, assez peu avisé pour compromettre ainsi l'Université. En outre, une foule de petits faits complétaient l'acte d'accusation, toute la moisson des espionnages quotidiens de mademoiselle Rouzaire, dont les fillettes si dociles, sans cesse à la messe,

au catéchisme, aux processions, portant des bannières, étaient mises en parallèle avec les garçons de l'instituteur anarchiste, des paresseux, des révoltés, ne croyant ni à Dieu ni à diable.

Trois jours plus tard, Marc apprit que le comte Hector de Sanglebœuf, le député catholique, accompagné de deux autres de ses collègues, avait fait une démarche décisive près du préfet Hennebise. Il avait eu évidemment connaissance du rapport de Mauraisin, si lui-même et le père Crabot, familier de la Désirade, n'avaient pas aidé à le rédiger, et la tactique allait être de s'appuyer sur ce rapport pour exiger l'exécution de l'instituteur. Hennebise, dont l'unique politique était de vivre en paix avec tout le monde et qui répétait sans cesse à son personnel : « Oh ! surtout pas d'affaire ! » dut être très ennuyé de l'incident, qu'il sentait gros de complications désastreuses. Son cœur penchait vers Sanglebœuf, mais il y avait des dangers à épouser publiquement la réaction. Aussi, tout en sympathisant avec le fougueux député antisémite, gendre du baron Nathan, lui expliqua-t-il qu'il n'était pas le seul maître dans la question, car la loi était formelle, il ne pouvait déplacer un instituteur, sans que la proposition lui en fût faite par l'inspecteur d'académie, Le Barazer. C'était une garantie d'indépendance accordée au corps enseignant. Et, soulagé pour l'instant, il renvoya donc ces messieurs à l'inspecteur, auquel ils rendirent visite immédiatement, dans son cabinet, à la Préfecture même. Le Barazer, un ancien professeur agrégé devenu un prudent diplomate, les reçut, les écouta, d'un air de déférence attentive. La face large et colorée, à peine grisonnant malgré la cinquantaine, il avait grandi dans la haine de l'Empire, il était un des républicains de la première heure, qui considéraient l'enseignement laïque comme le fondement même de la république. Par tous les moyens, il poursuivait l'écrasement des écoles congré-

ganistes, dont la France libre devait mourir. Mais l'expérience lui avait démontré le danger d'une action violente, il s'en tenait à un plan médité longuement et sagement exécuté, qui le faisait passer pour tiède aux yeux des ardents. Sans doute sa nature pondérée, sa volonté douce et tenace était-elle pour beaucoup dans son attitude. On citait de lui des victoires lentes et extraordinaires, dues à des années d'efforts cachés, irrésistibles. Dès les premiers mots, il parut désapprouver l'acte de Marc, l'enlèvement du crucifix, une manifestation inutile, disait-il, tout en faisant remarquer que rien dans la loi ne forçait un instituteur à tolérer des emblèmes religieux, aux murs de sa classe. Il y avait là simplement un usage, sur lequel il laissa même percer son opinion, une condamnation discrète. Puis, comme Sangleboeuf s'emportait, parlait haut en défenseur de l'Eglise, traitant l'instituteur d'homme de scandale et de honte, qui ameutait tout Maillebois contre lui, l'inspecteur promit placidement d'étudier la question avec tout le soin qu'elle méritait. N'avait-il donc pas reçu un rapport de son subordonné Mauraisin ? ce rapport ne suffisait-il donc pas à lui montrer la gravité du mal, un poison, une démoralisation dont il fallait arrêter les effrayants progrès par un déplacement immédiat ? Et, à cette question du député, Le Barazer affecta la plus profonde surprise : quel rapport ? ah, oui ! le rapport trimestriel de l'inspecteur primaire ! On le connaissait donc ? Mais ces rapports, purement administratifs, ne sont que des éléments d'appréciation pour l'inspecteur d'académie, dont le rôle strict est de se renseigner par lui-même. Et il renvoya ces messieurs, en leur promettant encore de tenir un grand compte de leur démarche.

Un mois se passa. Marc, qui, chaque jour, s'attendait à être appelé à la Préfecture, ne vit rien venir. Sans doute, Le Barazer suivait son habituelle tactique, laissait

dormir l'affaire, pour gagner du temps, user les volontés. Son sourd appui donné à l'instituteur n'était pas douteux, comme Salvan, son collaborateur et ami, en avait discrètement prévenu ce dernier. Mais il n'aurait pas fallu que l'affaire s'aggravât, que le scandale croissant l'obligeât d'intervenir; car, pour qui le connaissait, il ne défendrait pas Marc au delà du possible, il l'exécuterait certainement, s'il croyait opportun ce sacrifice, afin de sauver le reste de son action, plus lente et plus opportune, contre les écoles congréganistes. Tout héroïsme révolutionnaire lui était fermé, déplaisant même. Et le pis était que les choses se gâtaient chaque jour à Maillebois. Sous une inspiration aisée à reconnaître, « le Petit Beaumontais » menait à présent une campagne atroce contre Marc. Il avait commencé, comme toujours, par des notes brèves et vagues : des abominations se passaient dans une petite ville voisine, et il finirait par préciser, si on l'y forçait. Puis, il avait carrément nommé l'instituteur Froment, ouvrant une rubrique presque quotidienne, sous ce titre : « le Scandale de Maillebois », y publiant d'extraordinaires commérages, une prétendue enquête auprès des élèves et de leurs familles, dans laquelle l'instituteur était convaincu des crimes les plus noirs. La population bouleversée se passionnait, les bons Frères et les Capucins achevaient de souffler la terreur, il n'était pas une dévote qui ne se signât en passant devant l'école communale, où se pratiquaient de telles abominations. Et Marc, dès lors, eut conscience d'être en grand péril. Mignot, bravement, faisait ses paquets, certain d'être emporté dans la débâcle de son directeur, pour lequel il avait pris parti. Mademoiselle Rouzaire affectait déjà des airs de victoire, le dimanche, quand elle menait, en grand étalage, ses fillettes à la messe. Le père Théodose, dans sa Chapelle, et même le curé Quandieu, à son prône, dans sa chaire

paroissiale de Saint-Martin, promettaient le prochain rétablissement de Dieu chez les infidèles, ce qui annonçait qu'on raccrocherait solennellement Jésus crucifié au mur de l'école laïque. Et, comme dernier désastre, Marc, ayant rencontré Darras, le sentit très froid, résolu à l'abandonner, par crainte de perdre jusqu'à la minorité républicaine du conseil municipal.

— Que voulez-vous, mon cher? vous êtes allé trop loin, nous ne pouvons vous suivre en ce moment... Ce cafard de Philis me guette et je resterais sur le carreau avec vous, ce qui est inutile.

Marc, désespéré, courut voir Salvan. C'était le dernier appui solide qui lui demeurât fidèle. Et il le trouva soucieux, assombri, presque gêné.

— Ça va très mal, mon enfant. Le Barazer est muet, l'air préoccupé, et je crains qu'il ne finisse par vous lâcher, tant on mène autour de lui une furieuse campagne... Vous avez peut-être marché un peu trop vite.

Saisi de douleur, voyant dans ces paroles un abandon encore, Marc s'écria :

— Vous, vous aussi, mon maître !

Mais, déjà, très ému, Salvan lui avait saisi les mains.

— Non, non, mon enfant, ne doutez pas de moi, je reste avec vous de tout mon cœur et de tout mon courage. Seulement, vous ne vous doutez pas des difficultés que votre acte si simple et si logique nous a créées à tous. Ici, mon Ecole normale est suspectée, dénoncée comme un foyer d'irréligion. Le proviseur Depinvilliers en profite pour exalter les services rendus par l'aumônier de son lycée à la cause de l'apaisement, de la réconciliation des partis dans le giron de l'Eglise. Et il n'est pas jusqu'à notre recteur, le paisible Forbes, qui ne s'agite, en tremblant de voir sa tranquillité troublée... Le Barazer est bien adroit, mais aura-t-il une force de résistance suffisante?

— Alors, que faire?

— Rien, attendre. Soyez simplement sage et brave, je vous le répète. Embrassons-nous et comptons sur la force de la vérité et de la justice.

Pendant les deux mois qui suivirent, Marc fut admirable de sérénité vaillante, au travers des outrages dont on l'abreuvait chaque jour. Il avait l'air d'ignorer l'immonde flot boueux, battant sa porte. Il continuait à faire sa classe, avec une gaieté, une honnêteté merveilleuses. Jamais il n'accomplit une plus large ni plus utile besogne, se donnant tout à ses élèves, leur enseignant par la parole et par l'exemple la nécessité du travail, la passion du vrai et du juste, au milieu des pires événements. Tout ce que ses concitoyens lui jetaient de salissant et d'amer, il le rendait en douceur, en bonté, en sacrifice. Il s'efforçait tendrement de faire les enfants meilleurs que les pères, il ensemençait l'exécrable présent de l'heureux avenir, rachetant le crime des autres au prix de son propre bonheur. Entouré des petites intelligences dont il avait la charge, il retournait à leur candeur, à leur pureté, à la soif qu'elles avaient de découvrir le monde; et il le redécouvrait, dans sa beauté, dans l'espoir que l'homme y serait fraternel et joyeux, lorsqu'il en saurait assez pour y vivre de certitude, de sagesse et d'amour, après avoir conquis les forces naturelles. C'était ce petit peuple à sauver un peu chaque jour de l'erreur et du mensonge, qui faisait son calme, sa force d'innocence. Et il attendait avec son tranquille sourire le coup qui devait le frapper, en homme content et certain, chaque soir, de sa besogne accomplie.

Un matin, « le Petit Beaumontais » annonça que la révocation de « l'ignoble empoisonneur de Maillebois », comme il nommait l'instituteur, était signée. La veille, Marc avait appris une nouvelle démarche du comte de Sanglebœuf à la Préfecture, et il n'eut plus d'espoir, sa

perte allait être consommée. La soirée fut rude. Au sortir de sa classe, lorsque les petites têtes rieuses, blondes ou brunes, n'étaient plus là pour lui parler du meilleur avenir, il tombait à des tristesses, luttant afin de retrouver tout son courage, le lendemain. Aussi, cette soirée-là fut-elle particulièrement amère. Il songeait à son œuvre brutalement interrompue, à ces enfants aimés qu'il avait peut-être enseignés pour la dernière fois, dont on ne lui permettrait pas d'achever le salut. On les lui reprenait, on les rendrait à quelque déformateur d'intelligences et de caractères; et c'était tout son apostolat détruit qui saignait en lui. Il se coucha si sombre, que Geneviève, doucement, en silence, le prit dans ses bras, comme elle le faisait parfois encore, par tendresse d'épouse.

— Tu as de la peine, mon pauvre chéri?

Il ne répondit pas d'abord. Il la savait de moins en moins dans ses idées et il évitait toujours des explications pénibles, malgré son remords secret de la laisser ainsi s'écarter, sans rien tenter pour la faire complètement sienne. Bien que, de nouveau, il cessât d'aller voir ces dames, la grand'mère et la mère, il ne trouvait pas le courage d'interdire à sa femme cette petite maison froide, où il devinait un si grand danger pour leur bonheur. Chaque fois que Geneviève en revenait, il la sentait un peu moins à lui. Surtout dans ces derniers temps, lorsque toute la meute cléricale se ruait à ses talons, il avait appris que ces dames le reniaient partout, rougissaient de lui comme d'une honte imméritée souillant leur famille.

— Pourquoi ne me réponds-tu pas, mon chéri? crois-tu donc que ton chagrin ne soit pas le mien?

Il fut touché, il lui rendit son étreinte, en disant :

— Oui, j'ai de la peine. Mais ce sont des affaires que tu ne sens pas comme moi, et je ne veux pas même t'en

faire un reproche. Alors, à quoi bon te les confier?... Je crains bien que, très prochainement, nous ne soyons plus ici.

— Comment ça?

— Je vais être sûrement déplacé, sinon révoqué. Tout est fini... Et nous serons forcés de partir, je ne sais où.

Elle eut un cri de contentement.

— Ah! mon chéri, tant mieux! c'est ce qui peut nous arriver de meilleur.

Etonné, il ne comprit pas d'abord, et il la questionna. Elle parût un peu gênée, elle tâcha de rattraper sa phrase.

— Mon Dieu! je dis ça, parce que ça me serait bien égal de m'en aller, avec toi et avec notre Louise, naturellement. On est heureux partout.

Et, comme il la pressait davantage :

— Puis, vraiment, nous n'aurions pas ailleurs toutes ces vilaines histoires d'ici, qui finiraient peut-être par nous fâcher ensemble. Je serais si heureuse de nous retrouver seuls, au fond d'un trou perdu où personne ne se mettrait entre nous deux, où rien du dehors ne nous séparerait... Oh! mon chéri, partons demain!

Déjà, plusieurs fois, aux heures de tendre abandon, il lui avait vu cette crainte de la rupture, ce désir et ce besoin de rester à lui. Elle semblait lui dire : « Garde-moi sur ton cœur, contre ta chair. Emporte-moi, pour qu'on ne m'arrache pas de tes bras. Je sens bien qu'on m'en détache un peu chaque jour, je tremble de ce grand froid qui m'envahit, dès que tu ne me possèdes plus. » Et rien ne le bouleversait davantage, dans la terreur de ce qui devait être l'inévitable.

— Partir, mon cher amour, il ne suffit pas de partir. Mais quelle joie tu me causes, et combien je te remercie de ce grand réconfort!

Des journées encore s'écoulèrent, la terrible lettre at-

tendue de la Préfecture tardait toujours à venir. C'était sans doute que tout un événement nouveau, qui passionnait le pays, détournait l'attention de ce qui se passait à l'école laïque de Maillebois. Depuis quelque temps, le curé de Jonville, l'abbé Cognasse, dont le triomphe était complet, méditait de frapper un grand coup, en décidant le maire Martineau à lui laisser consacrer la commune au Sacré-Cœur de Jésus. L'idée ne devait pas être de lui, on l'avait vu pendant un mois se rendre chaque jeudi matin au collège de Valmarie, où il avait de longues conférences avec le père Crabot. Et un mot de Férou, l'instituteur du Moreux, courait, indignant les uns et faisant plaisanter les autres.

— Si ces sales Jésuites apportent ici leur cœur de bœuf éventré, j'irai leur cracher à la figure.

Désormais, le culte du Sacré-Cœur absorbait toute la religion du Christ, finissait par être comme une seconde incarnation de Jésus, un nouveau catholicisme. Cette vision maladive d'une pauvre hystérique, l'ardente et triste Marie Alacoque, ce cœur réel et sanglant, à demi arraché d'une poitrine ouverte, devenait le symbole d'une foi plus grossière, rabaissée à des besoins de satisfaction charnelle. Il semblait que l'ancien culte épuré d'un Jésus immatériel, envolé dans la nue près du Père, fût trop délicat pour des âmes modernes, désireuses de jouissances terrestres ; et c'était la chair même de Jésus, son cœur de chair, mis à l'étal de la boucherie divine, qu'on avait résolu de servir aux peuples dévots, pour leur pâture quotidienne de superstition et d'abêtissement. On aurait dit la préméditation d'un attentat contre la raison humaine, un avilissement voulu de la religion d'autrefois, déjà si obscure, pour que les masses profondes des fidèles en devinssent plus écrasées par le mensonge, plus stupides et plus serviles. Sous le culte du Sacré-Cœur, il n'y avait plus que des tribus d'idolâtres, de fétichistes, adorant un

débris d'abattoir, le portant au bout d'une pique, comme un drapeau. Et tout le génie des Jésuites se retrouvait là, la religion humanisée, Dieu venant à l'homme, du moment que des siècles d'efforts n'avaient pu amener l'homme à Dieu. Il fallait bien donner à ce peuple ignorant le seul Dieu qu'il comprenait, fait à son image, saignant et douloureux comme lui, une idole violemment enluminée dont la matérialité brutale achevât de changer ses fidèles en un troupeau de bêtes grasses, bonnes à tuer. Toute conquête sur la raison est une conquête sur la liberté, et il devenait nécessaire de rabaisser la France à ce culte sauvage du Sacré-Cœur, si l'Eglise voulait la faire rentrer en soumission sous l'imbécillité de ses dogmes. Et, dès le lendemain de la défaite, dans la douleur des deux provinces perdues, on avait vu la tentative se produire, l'Eglise profiter du désarroi public pour essayer de consacrer au Sacré-Cœur la France repentante de ses fautes, châtiée si rudement par la main de Dieu. Sur le sommet le plus haut du grand Paris révolutionnaire, elle avait dressé ce Sacré-Cœur pantelant et rouge, tel qu'on en voit de pendus aux crocs des bouchers. De là, il saignait sur le pays entier, jusqu'au fond des campagnes reculées; et, s'il provoquait, là-haut, à Montmartre, des adorations de dames et de messieurs, appartenant à l'administration, à la magistrature, à l'armée, de quelle émotion ne devait-il pas troubler les êtres simples, les ignorants et les croyants des villages? Il devenait l'emblème national du repentir et de l'abandon complet aux mains de l'Eglise, on le brodait au milieu du drapeau tricolore, dont les trois couleurs n'étaient plus que l'azur du ciel, les lis de la Vierge, le sang des martyrs. Et il apparaissait de la sorte, énorme, gonflé et ruisselant de sang, pendu ainsi que le Dieu nouveau du catholicisme dégénéré, offert à la basse superstition de la France asservie.

Le père Crabot avait dû d'abord avoir l'idée de triom-

pher à Maillebois même, au chef-lieu de canton, en y faisant consacrer la commune au Sacré-Cœur. Mais il s'était ensuite méfié, il y avait là tout un faubourg industriel, les quelques centaines d'ouvriers qui envoyaient des socialistes au conseil municipal ; et, malgré les Frères, malgré les Capucins, la crainte lui était venue de quelque échec retentissant. Aussi avait-il préféré agir à Jonville, où le terrain semblait admirablement préparé, quitte une autre fois, si l'on y réussissait, à recommencer ailleurs, sur un théâtre plus large. Désormais, l'abbé Cognasse régnait à Jonville, que l'instituteur Jauffre avait achevé de lui livrer, en lui abandonnant peu à peu les gens et les choses, tout le pouvoir si bravement conquis par Marc autrefois. La théorie de Jauffre était simple : il fallait être bien avec les parents, le maire, le curé surtout. Puisque le cléricalisme soufflait dans le pays, pourquoi ne pas se laisser porter par le cléricalisme? N'était-ce pas le plus court chemin pour obtenir, à Beaumont, la direction d'une école importante? Et gras, riche des quelques sous que lui avait apportés sa femme, il venait décidément, après avoir poussé celle-ci à se rapprocher du curé, de se donner également tout entier, sonnant la messe, chantant aux offices, conduisant ses élèves chaque dimanche à l'église. Le maire Martineau, autrefois anticlérical avec Marc, s'était d'abord ému des agissements du nouvel instituteur. Mais que dire à un instituteur qui n'était pas un pauvre, qui trouvait les meilleures raisons du monde pour expliquer qu'on avait toujours tort d'être contre les prêtres ? Martineau, ébranlé, avait commencé par laisser faire; puis, la belle madame Martineau aidant, il s'était mis à déclarer en plein conseil que, tout de même, il y aurait intérêt à vivre d'accord avec le curé. Et un an avait dès lors suffi pour que l'abbé Cognasse devînt le maître absolu de la commune, son influence n'étant plus contre-

balancée par celle de l'instituteur, qui marchait volontairement derrière lui, en homme certain de tirer un beau bénéfice de sa soumission.

Cependant, quand l'idée naquit de consacrer Jonville au Sacré-Cœur, il y eut quelque effarement et quelque résistance. Cette idée venait on ne savait d'où, personne n'aurait pu dire qui en avait parlé le premier. Mais immédiatement l'abbé Cognasse, avec sa nature âpre et combative, en avait fait une affaire à lui, mettant une grande gloire personnelle à être le premier curé de la contrée qui conquerrait ainsi toute une commune à Dieu. Il déchaîna un tel bruit, que monseigneur Bergerot le fit mander à Beaumont, mécontent, désespéré de cette menace d'une superstition nouvelle, dont la basse idolâtrie le navrait secrètement; et la scène fut lamentable et terrible, disait-on, l'évêque dut céder une fois de plus. A Jonville, il y eut deux séances du conseil municipal tumultueuses, des membres voulaient savoir ce que ça leur rapporterait. Un instant, on put croire l'affaire condamnée, enterrée. Alors, Jauffre, qui, lui aussi, alla un jour à Beaumont, sans qu'on pût deviner exactement avec quel personnage il s'y était rencontré, reprit en douceur les pourparlers entre le curé et le conseil municipal. Il s'agissait d'établir ce que gagnerait la commune à se consacrer ainsi au Sacré-Cœur; et, d'abord, il annonça des cadeaux promis par des dames de Beaumont, un calice d'argent, une nappe d'autel, avec des vases de fleurs et une grande statue de Jésus, à l'énorme cœur flambant et saignant, peint sur la poitrine. Ensuite, on parlait de donner cinq cents francs de dot à la fille de la Vierge la plus méritoire, lorsqu'elle se marierait. Et ce qui parut surtout décider le conseil, ce fut la promesse d'établir dans le pays une succursale du Bon-Pasteur, où deux cents ouvrières travailleraient à de la lingerie fine, chemises, jupons et pantalons de femme, pour les grands magasins de Paris. Déjà les paysans

voyaient leurs filles toutes placées chez les bonnes Sœurs, sans compter l'argent qu'un établissement pareil devait faire affluer dans la commune.

Enfin, la cérémonie fut fixée au 10 juin, un dimanche, et jamais grande fête, comme le fit remarquer l'abbé Cognasse, ne se trouva favorisée d'un soleil plus éclatant. Depuis trois jours, sa servante, la terrible Palmyre, aidée de madame Jauffre et de la belle madame Martineau, ornait l'église de plantes vertes et de tentures prêtées par tous les habitants. Les dames de Beaumont, la présidente Gragnon, la générale Jarrousse, la préfète Hennebise, et même, disait-on, madame Lemarrois, la femme du maire, député radical, avaient fait présent d'un superbe drapeau tricolore, où le Sacré-Cœur était brodé, avec les mots : Dieu et patrie. Et c'était Jauffre lui-même qui devait porter ce drapeau, à la droite du maire de Jonville. Un extraordinaire concours de personnages importants ne cessait d'arriver depuis le matin : les notabilités de Beaumont, avec les dames qui avaient fait les cadeaux ; le maire de Maillebois, Philis, accompagné de la majorité cléricale de son conseil ; puis, une nuée de soutanes et de frocs, un grand vicaire, délégué de monseigneur, le père Théodose et des capucins, le frère Fulgence et ses frères adjoints, le père Philibin, enfin le père Crabot en personne, très entourés et salués très bas. On remarqua l'absence de l'abbé Quandieu, pris au dernier moment d'une attaque de goutte violente.

Alors, à trois heures, sur la place de l'Eglise, une musique, venue du chef-lieu, attaqua une marche héroïque. C'était le conseil municipal qui arrivait, ayant à sa tête le maire Martineau, tous en écharpe ; tandis que l'instituteur Jauffre tenait à deux mains le drapeau du Sacré-Cœur. Il y eut une halte, jusqu'à ce que le morceau de musique fût fini. Une foule énorme, des familles paysannes endimanchées, des dames en toilette, se pressaient, atten-

daient. Puis, tout d'un coup, la grande porte de l'église s'ouvrit à deux battants, et l'on vit paraître le curé Cognasse, en riches vêtements sacerdotaux, suivi d'un clergé nombreux, de la queue des prêtres accourus des environs. Des chants éclatèrent, l'assistance se prosterna dévotement, pendant la bénédiction solennelle du drapeau. Et ce fut ensuite le moment pathétique, le maire Martineau se mit à genoux, ainsi que tout le conseil municipal, sous les plis de l'étendard symbolique, dont Jauffre penchait la hampe, pour en mieux dérouler les trois couleurs au cœur saignant. Et, à très haute voix, le maire prononça l'acte de la consécration officielle de la commune de Jonville au Sacré-Cœur.

— Je reconnais les droits souverains de Jésus-Christ sur tous les citoyens dont je suis le mandataire, sur leurs personnes, leurs familles et leurs biens. Jésus-Christ sera leur premier, leur unique maître, et désormais il inspirera les actes de notre administration municipale pour notre salut et pour sa gloire.

Des femmes pleuraient, des hommes applaudirent. Un vent de folie heureuse monta dans le clair soleil, au bruit des cuivres et des tambours, qui avaient repris la marche triomphale. Et le cortège entra dans l'église, le clergé, le maire et le conseil municipal, toujours accompagnés de l'instituteur et du drapeau. Il y eut une bénédiction du Saint-Sacrement, luisant comme un astre sur l'autel, entouré de cierges, et devant lequel la municipalité s'agenouilla encore, très dévotement. Puis, l'abbé Cognasse parla, d'une éloquence enflammée, exultant de voir ainsi l'autorité civile, abritée sous le drapeau national du Sacré-Cœur de Jésus, prosternée devant le Saint-Sacrement, abdiquant tout orgueil et toute révolte aux mains de Dieu, s'en remettant désormais à lui pour gouverner et pour sauver la France. N'était-ce pas la fin de l'impiété, l'Eglise maîtresse des

âmes et des corps, seule représentante de la force et de l'autorité sur la terre ? Elle ne tarderait pas à refaire le bonheur de sa bien-aimée Fille aînée, enfin repentante de ses erreurs, soumise et uniquement désireuse de son salut. Toutes les communes allaient suivre l'exemple de Jonville, la patrie entière se donnerait bientôt au Divin Cœur, la France retrouverait son empire sur le monde, par le culte du drapeau national devenu le drapeau de Jésus. Il y eut des cris de sainte ivresse, et la magnifique cérémonie se termina dans la sacristie, où défila de nouveau le conseil municipal, le maire en tête, pour signer l'acte officiel et authentique, sur parchemin, où il était écrit que la commune de Jonville se consacrait tout entière et pour toujours au Divin Cœur, en un pieux renoncement du pouvoir civil devant le pouvoir religieux.

Mais, à la sortie, un scandale éclata. Férou, l'instituteur du Moreux, était parmi la foule, plus ravagé et plus ardent, vêtu d'une redingote lamentable. Il avait glissé aux pires tortures de la dette, traqué pour des pièces de dix et de vingt sous, ne trouvant même plus le crédit des six livres de pain dont il avait besoin chaque jour pour nourrir sa femme, épuisée de gros travaux, et ses trois maigres filles, toujours souffrantes. Ses misérables cent francs par mois tombaient à l'avance au fond de ce gouffre sans cesse élargi, et ses petits appointements de secrétaire de la mairie se trouvaient frappés de continuelles oppositions. Aussi cette misère croissante, inguérissable, avait-elle achevé de le faire tomber dans le mépris des paysans de la commune, tous à leur aise, mis en défiance contre la science qui ne nourrissait pas même l'homme chargé de l'enseigner. Et Férou, le seul intelligent, le seul cultivé, dans ce milieu d'épaisse ignorance, s'exaspérait chaque jour davantage d'être le pauvre, lui qui savait, lorsque les ignorants étaient les

riches, enfiévré de cette iniquité sociale, affolé par les souffrances des siens, poussé à rêver la destruction violente de cet abominable monde, afin de rebâtir sur les ruines la Cité de vérité et de justice.

Il aperçut Saleur, le maire du Moreux, venu en belle redingote neuve, désireux d'être agréable à l'abbé Cognasse, depuis que ce dernier triomphait. Au Moreux, la paix régnait maintenant entre la commune et l'abbé, malgré l'exécrable humeur de celui-ci, grondant toujours d'avoir à faire quatre kilomètres pour des paroissiens qui auraient bien pu se donner le luxe d'un curé. Toute l'estime qui s'était retirée de l'instituteur, maigre, hâve, mal payé, sans un sou de bien au soleil et rongé de dettes, était allée au prêtre, solide et florissant, beaucoup mieux renté, ayant pour lui les baptêmes, les mariages, les enterrements. Et, dans ce duel inégal, l'instituteur, fatalement battu, enrageait.

— Eh bien! monsieur Saleur, en voilà un carnaval! ça ne vous fait pas honte de vous prêter à des ignominies pareilles?

Saleur, tout en n'étant pas au fond avec les prêtres, fut vexé. Il vit là une attaque contre sa situation bourgeoise d'ancien marchand de bœufs enrichi, vivant de ses rentes dans la jolie maison qu'il s'était fait arranger, rajeunie et peinte à l'huile. Aussi chercha-t-il une parole digne.

— Vous feriez mieux de vous taire, monsieur Férou. La honte est pour ceux qui ne savent pas réussir dans la vie à être des gens propres.

Férou allait répondre, irrité de trouver là toute la basse morale dont il souffrait, lorsque Jauffre parut à son tour, ce qui détourna sa colère.

— Ah! c'est vous, mon collègue, qui portez leur drapeau de mensonge et d'imbécillité! Belle action pour un éducateur des petits et des humbles de notre démocratie! Vous

le savez bien pourtant, ce que gagne le curé, l'instituteur le perd.

Mais Jauffre, en homme qui avait des rentes, et très content d'ailleurs de son acte, se montra écrasant de pitoyable dédain.

— Mon pauvre camarade, avant de juger les autres, vous devriez bien avoir de quoi mettre des chemises aux derrières de vos filles.

Alors, Férou perdit toute mesure. Hérissé, sauvage, il agita ses grands bras, il cria :

— Tas de calotins! tas de jésuites! promenez-le donc, adorez-le donc, votre cœur de bœuf éventré, et mangez-le tout cru, et soyez-en, s'il est possible, plus inhumains et plus stupides encore!

On s'était attroupé autour du blasphémateur, il y eut des huées, des menaces, et les choses allaient mal tourner pour lui, si Saleur, en maire prudent, inquiet pour le bon renom de sa commune, ne l'avait dégagé de la foule hostile et emmené à son bras.

Le lendemain, l'incident fut grossi, on parla partout d'un exécrable sacrilège. « Le Petit Beaumontais » raconta que l'instituteur du Moreux avait craché sur le drapeau national du Sacré-Cœur, au moment où le digne abbé Cognasse bénissait ce divin emblème de la France repentante et sauvée. Puis, dans le numéro suivant, il annonça comme certaine la révocation de l'instituteur Férou.

Si la nouvelle était vraie, cette révocaion devait avoir pour celui-ci une grave conséquence, la nécessité de faire immédiatement ses trois ans de service militaire, car son engagement décennal n'était pas rempli, il lui restait à servir dans l'Université pendant trois années encore, avant d'être complètement exempté. Et, pendant qu'il serait à la caserne, que deviendraient sa femme et ses trois filles, les misérables créatures dont il n'assurait

déjà pas l'existence, et qui, lui parti, achèveraient de mourir de faim?

Lorsque Marc apprit l'événement, il courut voir Salvan, à Beaumont. Cette fois, « le Petit Beaumontais » n'avait pas menti, la révocation allait être signée, Le Barazer se montrait intraitable. Et, comme Marc suppliait son vieil ami de tenter une démarche encore, celui-ci tristement refusa.

— Non, non, c'est inutile, je me heurterais à une volonté formelle. Le Barazer ne peut pas faire autrement que d'agir; du moins, il en a la conviction, toute sa politique d'opportuniste trouve là un moyen de se débarrasser des difficultés présentes... Et ne vous plaignez pas trop: s'il frappe Férou, c'est pour vous épargner.

Marc se récria, dit son trouble et sa douleur d'un tel dénouement.

— Vous n'en êtes pas responsable, mon cher enfant. Il jette aux cléricaux cette proie, puisqu'il leur en faut une, et il espère sauver ainsi le bon ouvrier que vous êtes. C'est une solution très distinguée, comme quelqu'un me l'expliquait hier... Ah! oui, que de larmes, que de sang, pour réaliser le moindre progrès, et combien de pauvres morts doivent combler le fossé, afin que les héros passent!

Ce que Salvan avait annoncé se réalisa de point en point. Férou fut révoqué deux jours plus tard; et, plutôt que de se résigner à faire son service militaire, il déserta, il se réfugia en Belgique, dans l'exaspération du déni de justice dont il était la victime. Son espoir était de trouver à Bruxelles une petite situation, qui lui permettrait d'y appeler près de lui sa femme et ses filles, de façon à reconstituer au loin le foyer détruit. Il se disait même soulagé d'échapper ainsi au bagne universitaire, il respirait à pleins poumons, en homme enfin libre de penser et d'agir. En attendant, sa femme était venue, avec les

trois fillettes, s'installer à Maillebois, dans deux petites chambres sordides, où elle s'était mise tout de suite à faire courageusement de la couture, sans pouvoir gagner le pain quotidien. Marc la visita, la soutint, le cœur crevé de ce coin de pitoyable misère. Et il en gardait un remords, car l'affaire du crucifix qu'il avait décroché du mur de sa classe, semblait oubliée, au milieu de la grosse émotion soulevée par le sacrilège de Jonville et par la révocation qui s'en était ensuivie. « Le Petit Beaumontais » avait triomphé bruyamment, le comte de Sanglebœuf se promenait à Beaumont avec des attitudes de vainqueur, comme si les Frères, les Capucins, les Jésuites, et le frère Fulgence, et le père Philibin, et le père Crabot, fussent devenus du coup les maîtres absolus du département. Et la vie recommença, la lutte allait reprendre, inexorable, sur un autre terrain.

Un dimanche, Marc fut surpris de voir sa femme rentrer, tenant à la main un livre de messe.

— Comment, tu vas à l'église? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle simplement. Je viens de communier.

Il la regarda, pâlissant, envahi d'un froid brusque, d'un petit frisson qu'il s'efforçait de cacher.

— Tu pratiques maintenant, et tu ne m'as pas prévenu?

Elle affecta de l'étonnement à son tour, très calme d'ailleurs, très douce, selon son habitude.

— Te prévenir, pourquoi? C'est affaire de conscience... Je te laisse agir selon tes idées, je pense que je puis agir selon les miennes.

— Sans doute, mais tout de même, pour notre bonne entente, j'aurais voulu savoir.

— Eh bien! tu sais à présent. Je ne me cache pas, tu le vois... Nous n'en resterons pas moins de grands amis, j'espère.

Et elle n'ajouta rien, et il n'eut pas la force de dire tout ce qui grondait en lui, de provoquer l'explication dont il sentait l'impérieux besoin. Mais la journée fut lourde de silence, quelque chose venait, cette fois, de se briser, entre eux.

III

Des mois se passèrent, et Marc sentit chaque jour grandir et se poser la question redoutable : pourquoi avait-il épousé une femme dont la foi n'était pas la sienne ? n'allaient-ils pas tous les deux souffrir affreusement de ce désaccord, du gouffre qui séparait les deux mondes ennemis auxquels ils appartenaient ? Déjà, dans son esprit, la certitude inflexible était que, pour la bonne santé d'un ménage, comme on commençait à vouloir établir un examen physiologique, un certificat constatant l'absence de toute tare physique, il aurait fallu constater aussi le bon fonctionnement de la raison, le cœur et l'esprit indemnes de toute imbécillité héréditaire ou acquise. Deux êtres qui s'ignorent totalement, venus de deux patries différentes, avec des conceptions contradictoires et hostiles, l'un en marche vers la vérité, l'autre immobilisé dans l'erreur, ne peuvent que se heurter, se torturer et s'anéantir. Mais que d'excuses, au début, sous l'impérieux aveuglement de l'amour, et combien les réponses décisives étaient difficiles, lorsqu'on en venait aux cas particuliers, aux plus charmants et aux plus tendres !

D'ailleurs, Marc devait faire la part de l'exception où il se trouvait. Il n'accusait point encore Geneviève, il redoutait simplement de la voir devenir une arme mortelle aux mains de ces prêtres et de ces moines, contre lesquels il

menait campagne. Puisque l'Eglise, en agissant auprès de ses chefs, n'avait pu le ruiner et l'abattre, elle devait songer maintenant à l'atteindre dans son bonheur domestique, à le frapper au cœur. C'était là une besogne essentiellement jésuitique, l'éternelle manœuvre du moine confesseur, directeur de consciences, qui reprend sournoisement l'œuvre de la domination catholique, en bon psychologue mondain, rompu aux passions, leur faisant leur part immense, les utilisant pour le triomphe du Christ sur la bête humaine, caressée et gorgée, étranglée dans son assouvissement. Se glisser au sein d'un ménage, se mettre entre les deux époux, et reprendre la femme par son éducation, ses traditions pieuses, et désespérer, détruire ainsi l'homme dont on veut se débarrasser : il n'est pas de tactique plus indiquée, plus commode, d'usage plus courant, dans le monde noir et chuchotant des confessionnaux. Tout de suite, derrière la soutane de l'abbé Quandieu, derrière les robes du père Théodose et du frère Fulgence, Marc avait vu passer le profil aimable et fuyant du père Crabot.

Depuis le premier jour, l'Eglise a pris et a gardé la femme, comme l'aide la plus puissante de son œuvre de propagande et d'asservissement. Mais, dès l'abord, un obstacle se dressait. La femme n'était-elle pas la honte et la perdition, une créature de dégoût, de péché et de terreur, devant laquelle tremblent les saints? En elle, l'immonde nature a mis son piège, elle est la source charnelle de la vie, elle est la vie elle-même, dont le catholicisme enseigne le mépris. Aussi l'Eglise a-t-elle un instant refusé une âme à la bête de fornication, que les hommes purs fuyaient au désert, dans la certitude de succomber, si le vent du soir leur apportait la seule odeur de sa chevelure. Toute beauté et toute volupté étant mises hors de ce monde, elle n'était plus, sur la terre, que la beauté et la volupté condamnées, tenues

pour diaboliques, dénoncées comme des ruses de Satan, contre lesquelles on recommandait la prière, les mortifications, surtout l'abstention totale de l'acte. Et il s'agissait d'écraser le sexe dans la femme, la femme idéale était désexuée, la vierge trônait en reine des cieux, grâce au miracle imbécile d'avoir enfanté sans avoir cessé d'être vierge. Puis, voilà que l'Eglise avait compris l'irrésistible toute-puissance sexuelle de la femme sur l'homme, et malgré sa répugnance et sa terreur du sexe, elle avait fini par se servir du sexe pour agir sur l'homme, le reconquérir et l'enchaîner. C'était toute une armée, ce troupeau de femmes, affaiblies par une éducation déprimante, terrorisées par la peur de l'enfer, devenues des serves sous la haine et la dureté du prêtre ; et, puisque l'homme ne croyait plus, s'écartait de l'autel, on pouvait tenter de l'y ramener, en employant à cette besogne le charme satanique et toujours victorieux de la femme : elle n'avait qu'à se refuser, il la suivrait jusqu'au pied de la croix. Sans doute, l'obstacle d'immorale inconséquence était vif, mais le catholicisme n'avait-il pas perdu de sa primitive rudesse et les Jésuites n'étaient-ils pas nés pour lutter sur ce nouveau terrain de la casuistique et des accommodements avec le monde ? Dès ce moment, l'Eglise avait manié la femme d'une main plus douce, plus adroite. Si elle la repoussait toujours à titre d'épouse, dans son dégoût peureux du plaisir condamné, elle employait ce plaisir à son propre triomphe. Sa politique était d'abord de garder la femme toute à elle, en continuant à l'hébéter, en la maintenant à l'état d'éternelle enfance. Elle en faisait ensuite une arme de guerre, certaine de vaincre l'homme incroyant par la femme pieuse. Elle avait par elle un continuel témoin au foyer domestique, elle agissait même jusque dans l'alcôve, quand il fallait réduire l'homme aux pires angoisses. Et la femme, ainsi, était toujours la bête de luxure, dont

le prêtre simplement se servait aujourd'hui pour assurer le règne de Dieu.

Marc rétablissait sans peine les conditions dans lesquelles avait grandi Geneviève. C'était, au premier âge, l'aimable couvent des sœurs de la Visitation, avec toutes sortes de douceurs dévotes : la prière du soir, à genoux dans le petit lit blanc ; le bon Dieu qui s'occupe paternellement des enfants dociles ; la chapelle étincelante, où monsieur le curé racontait des histoires admirables de chrétiens sauvés des lions, d'anges gardiens veillant sur des berceaux, emmenant au ciel les pures âmes aimées du Seigneur. Puis, venait la première communion, et il y fallait des années de préparations savantes ; les extraordinaires mystères du catéchisme enseignés au fond de ténèbres redoutables, troublant à jamais la raison, allumant la fièvre perverse des curiosités mystiques. Dès lors, à l'heure trouble de la puberté, la jeune fille naissante, ravie de sa robe blanche, la première robe de mariée, était fiancée à Jésus, s'unissait à l'amant divin, dont pour toujours elle acceptait le doux esclavage ; et l'homme pouvait venir ensuite, il la trouvait déjà possédée, déflorée par cet amant qui renaîtrait et la lui disputerait, avec toute la force obsédante du souvenir. Sans cesse, au cours de sa vie, la femme reverrait les cierges luire, sentirait l'encens la pénétrer de langueur, retomberait à cet éveil de ses sens, parmi les chuchotements du confessionnal et les pâmoisons de la sainte table. Elle achevait ensuite de grandir, au milieu des pires préjugés, nourrie des erreurs et des mensonges séculaires, enfermée étroitement surtout, afin que rien du monde réel ne pût parvenir jusqu'à elle. Et, quand elle quittait les bonnes sœurs de la Visitation, la grande fille de seize ans était ainsi un miracle de perversion et d'abêtissement, la femme obscurcie, déviée de son rôle, ignorante des autres et d'elle-même, n'apportant dans sa beauté, pour son action d'amante et d'épouse, que le

poison religieux, ferment mauvais de tous les désordres et de toutes les souffrances.

Plus tard, Marc voyait Geneviève dans la petite maison dévote de la place des Capucins. C'était là qu'il l'avait connue, entre sa grand'mère, madame Duparque, et sa mère, madame Berthereau, dont la tendresse vigilante s'exerçait surtout à parfaire l'œuvre du couvent, en écartant de la jeune fille tout ce qui aurait pu en faire une créature de vérité et de raison. Pourvu qu'elle pratiquât en paroissienne obéissante, on lui demandait simplement de se désintéresser du reste des choses, on la préparait à vivre dans un aveuglement complet de la vie. Et il fallait à Marc un certain effort déjà, pour se la rappeler telle qu'il l'avait aimée, dès les premières entrevues, délicieusement blonde, le visage doux et fin, si désirable, avec son éclat de jeunesse, son odeur pénétrante de belle amoureuse, qu'il ne se souvenait plus très bien du reste, de l'intelligence et du bon sens qu'elle montrait alors. Il y avait eu entre eux le coup de passion, la flamme de désir qui soulève le monde, et dont il l'avait sentie brûler comme lui, car elle tenait de son père ce besoin d'amour, sous son éducation glacée. Sans doute elle n'était point une sotte, il devait la juger pareille aux autres jeunes filles, desquelles on ne sait rien; et, certainement, il s'était promis de voir ça plus tard, au lendemain du mariage, quand elle serait tout entière à lui. Mais, à cette heure, s'il évoquait leurs premières années de Jonville, il s'apercevait de son peu d'efforts pour la mieux connaître et pour la faire sienne davantage. Ces années, ils les avaient passées tous deux dans un ravissement mutuel, dans une telle ivresse de leurs baisers de chaque soir, qu'ils n'avaient pas même conscience des différences morales qui pouvaient les séparer. Elle était vraiment intelligente, et il ne la chicanait pas trop sur les singuliers trous qu'il découvrait parfois dans son en-

tendement. Comme elle avait cessé de pratiquer, il croyait l'avoir acquise à ses idées de pensée libre, sans même s'être donné la peine de l'en instruire. Au fond, il soupçonnait bien un peu de lâcheté de sa part, l'ennui d'une éducation à refaire, la peur aussi de se heurter à des obstacles, de gâter leur adorable paix d'amour. Mais, puisque leur vie marchait heureusement ainsi, pourquoi courir ce risque de querelles, dans la certitude où il était que leur grande tendresse suffirait toujours à maintenir leur bonne entente?

Et voilà que la crise était venue, menaçante. Lorsque Salvan, autrefois, s'était occupé du mariage, il n'avait pas caché à Marc son inquiétude de l'avenir, pour deux époux si mal appareillés. Aussi, désireux de se tranquilliser un peu, avait-il simplement conclu, avec Marc, que l'homme fait la femme, dans un ménage qui s'adore. Tout mari, auquel on confie une jeune fille ignorante, n'est-il pas le maître de la refaire à sa volonté, à son image, lorsque cette jeune fille l'aime? Il est le dieu, il peut la recréer, par la toute-puissance de l'amour. Mais une langueur, un aveuglement l'envahissent lui-même, et Marc n'avait constaté que plus tard la réelle ignorance où il était demeuré du cerveau de sa Geneviève, tout un cerveau de femme inconnue, ennemie, dont le réveil lent se produisait, au choc des circonstances. C'était le bas âge, la jeunesse qui renaissaient, la fillette agenouillée dans son petit lit blanc, sous l'aile de son ange gardien, la première communiante, fiancée de Jésus, en belle robe blanche, la jeune fille pâmée en un coin de chapelle, à l'ombre du confessionnal, la tête encore bourdonnante de l'aveu de ses fautes. Le bain tiède de religiosité où elle avait grandi était indélébile, l'Eglise imprégnait à jamais l'enfant de sa flamme et de son odeur, et tout repoussait plus tard, le bercement des orgues, le troublant éclat des cérémonies, la poésie des cloches. La

femme vieillie retournait à l'enfance, se rendormait dans les heureuses croyances du catéchisme, absurdes et puériles. Cette Geneviève adorée que Marc croyait à lui entièrement, se révélait comme possédée par un autre, emplie d'un passé indestructible dont il n'était pas, dont il ne pourrait être. Avec stupeur, il commençait à s'apercevoir qu'ils n'avaient rien de commun, qu'il avait pu passer en elle sans rien modifier de l'être intérieur, pétri dès le berceau par des mains savantes. Et quel regret alors de n'avoir pas, dès les premiers jours du mariage, pendant les heures d'abandon complet, essayé de pénétrer jusqu'à l'intelligence, d'aller conquérir l'esprit, au delà de ce charmant visage qu'il couvrait de ses baisers! Il aurait dû ne pas s'endormir dans son bonheur, recommencer l'instruction de la grande enfant si tendrement pendue à son cou. Puisqu'il se proposait de la faire sienne, pourquoi n'y avait-il pas travaillé en homme prudent et sage, dont la joie d'amour ne trouble pas la raison? S'il souffrait maintenant, c'était de son illusion vaniteuse, de sa paresse et de son égoïsme à ne pas agir, par crainte lâche, au fond, de gâter sa félicité d'amant.

Mais, désormais, le péril devenait si grave, qu'il était résolu à lutter. Une dernière excuse lui restait, pour ne pas intervenir rudement : le respect de la liberté d'autrui, la tolérance de toute foi sincère, chez la créature dont on a fait sa compagne. De même qu'autrefois il avait consenti à se marier à l'église, et qu'il ne s'était pas plus tard opposé au baptême de sa fille Louise, par une faiblesse d'homme amoureux, il ne trouvait pas la force intolérante de faire défense à sa femme de pratiquer, de se confesser et de communier, si telle était sa foi. Pourtant, les époques avaient changé, il aurait pu plaider l'indifférence où il était encore, au moment des noces et de la naissance de sa fille, tandis qu'il s'était libéré et affirmé de plus en plus, en acceptant la mission d'enseigner

la vérité aux petits de ce monde. Cela lui créait un devoir, celui de donner l'exemple, de ne pas permettre à son foyer ce qu'il condamnait au foyer des autres. Ne lui reprocherait-on pas, à lui l'instituteur laïque, si nettement hostile à toute ingérence du prêtre dans l'instruction de l'enfant, de laisser sa femme se rendre assidûment chaque dimanche à la messe et y conduire leur petite Louise, dont les sept ans précoces bégayaient déjà de longues prières? Et, cependant, il continuait à ne pas se trouver le droit d'empêcher ces choses, tellement il avait en lui ce respect inné de la liberté de conscience, dont il réclamait la pleine jouissance pour lui-même. S'il sentait donc l'impérieuse nécessité de défendre son bonheur, il ne voyait d'autres armes possibles, surtout à son foyer domestique, que la discussion, la persuasion, la leçon quotidienne de la vie, dans ce qu'elle a de sain et de logique. Et ce qu'il aurait dû faire, dès le premier jour, afin de conquérir sa Geneviève, il voulut désormais le tenter, et non seulement pour la ramener à la saine vérité humaine, mais encore pour empêcher leur chère Louise de la suivre dans la mortelle erreur catholique.

Toutefois, le cas de Louise était moins grave. Marc se trouvait forcé d'attendre, malgré la conviction où il était que, chez l'enfant, les impressions premières sont les plus vives et les plus tenaces. Il avait dû laisser entrer sa fillette à l'école voisine, chez mademoiselle Rouzaire, où, déjà, celle-ci la gorgeait d'histoire sainte. Il y avait aussi la prière avant et après la classe, les offices du dimanche, les bénédictions et les processions. L'institutrice s'était bien inclinée, avec un mince sourire, lorsqu'il avait exigé d'elle la promesse que sa fille ne serait astreinte à suivre aucun exercice religieux. Mais l'enfant était si jeune encore, il semblait ridicule de la préserver ainsi, et il n'était point toujours là pour s'assurer si elle disait

ou ne disait pas la prière avec les autres. Ce qui le répugnait, chez mademoiselle Rouzaire, c'était moins ce zèle clérical, dont elle semblait brûler, que son hypocrisie certaine, l'âpre intérêt personnel qui dirigeait chacun de ses actes. Et ce manque de foi véritable, cette simple exploitation de la sentimentalité pieuse, apparaissait si nettement, que Geneviève elle-même s'en trouvait blessée, dans sa droiture encore intacte. Aussi ce que Mignot redoutait ne s'était-il pas produit, Geneviève avait repoussé les avances de mademoiselle Rouzaire, prise d'une soudaine amitié pour sa voisine, désireuse de se glisser dans ce ménage, où elle flairait le drame possible. Quelle joie mauvaise et quelle gloire, si elle avait pu travailler aussi là pour l'Eglise, rendre ce service à la congrégation de séparer la femme du mari, de montrer le doigt de Dieu s'appesantissant sur l'instituteur laïque, le foudroyant à son foyer! Elle essayait bien, très aimable, très insinuante, sans cesse aux aguets derrière le mur mitoyen, dans l'attente d'une occasion qui lui permettrait d'intervenir, de consoler la pauvre petite femme persécutée; et elle risquait parfois des allusions, des sympathies, des conseils : c'était si triste de n'avoir pas les mêmes croyances dans un ménage, on ne pouvait pourtant perdre son âme, le mieux était alors de résister avec douceur. Elle avait eu la joie, à deux reprises, de voir pleurer Geneviève. Puis, celle-ci s'était écartée, envahie de malaise, évitant toutes confidences nouvelles. Cette femme, si doucereuse, avec sa taille de gendarme, son goût pour l'anisette et sa façon de parler des prêtres, des hommes comme les autres après tout, dont on avait bien tort de dire du mal, lui causait une répulsion invincible. Et mademoiselle Rouzaire, blessée, avait exécré un peu plus le ménage voisin, ne gardant d'autre action pour lui être désagréable que son autorité d'institutrice sur la petite Louise, cette élève intelligente dont elle s'entêtait à

soigner l'instruction religieuse, malgré la défense formelle du père.

Mais, si le cas de sa fillette ne préoccupait pas encore Marc sérieusement, il comprenait la nécessité pressante d'agir, pour que la mère, sa Geneviève adorée, ne lui fût pas reprise, arrachée bientôt tout entière. Il en avait eu déjà la nette sensation, et maintenant l'évidence s'imposait : c'était chez madame Duparque, la grand'mère, dans la petite maison dévote de la place des Capucins, que Geneviève avait senti repousser en elle sa longue hérédité catholique, les ferments pieux de son enfance et de sa jeunesse. Il existait là comme un foyer de contagion mystique, où devait se rallumer une foi mal éteinte, simplement en sommeil sous les joies premières de l'amour humain. S'ils étaient restés à Jonville, Marc se rendait bien compte qu'il aurait pu suffire à l'inquiète passion de Geneviève, dans leur solitude tendre. A Maillebois, des éléments étrangers étaient intervenus, cette terrible affaire Simon surtout qui avait comme déterminé la cassure, puis les conséquences sans cesse aggravées, la lutte entre lui et la congrégation, la mission libératrice dont il s'était chargé. Et ils n'avaient plus été seuls, le flot des gens et des choses s'était peu à peu élargi entre eux, de sorte qu'ils sentaient venir le jour où ils se retrouveraient complètement étrangers l'un à l'autre. Maintenant, chez madame Duparque, Geneviève rencontrait les adversaires les plus acharnés de Marc. Celui-ci finit par apprendre que la terrible grand'mère, si rude et si têtue, avait obtenu, après des années d'humbles sollicitations, la faveur insigne d'avoir pour directeur le père Crabot. D'ordinaire, le recteur de Valmarie se réservait aux dames de la belle société de Beaumont, et il lui avait fallu certainement des raisons puissantes avant de se résoudre à confesser cette très vieille bourgeoise, de si peu d'importance. Et non seulement il la recevait, dans la chapelle de Valmarie, à

ses jours de confessionnal, mais encore il lui faisait l'honneur de la visiter place des Capucins, lorsqu'un accès de goutte la clouait sur un fauteuil. Il se rencontrait là avec des personnages discrets, un choix de prêtres et de religieux, l'abbé Quandieu, le père Théodose, le frère Fulgence, heureux de ce coin dévot d'ombre et de silence, de cette petite maison fermée, où leurs conciliabules passaient inaperçus. Des rumeurs couraient bien, on disait que la faction cléricale avait là son siège secret, l'officine cachée, de laquelle partaient les graves résolutions prises en commun. Mais comment soupçonner cette si modeste demeure des deux vieilles dames, qui avaient certes le droit de recevoir chez elles des amis, dont on voyait à peine se glisser les ombres? Pélagie, la servante, refermait la porte doucement, aucun visage ne paraissait aux fenêtres, pas un souffle ne sortait de l'étroite façade endormie. Et cela était très digne, une grande déférence entourait ce logis respectable.

Alors, Marc regretta de n'être pas allé plus souvent chez ces dames. Sa grande faute n'était-elle pas de leur avoir abandonné Geneviève, pendant les longues journées qu'elle passait près d'elles, avec la petite Louise? Sa seule présence aurait combattu la contagion du milieu, on se serait contenu devant lui, dans la sourde attaque qu'il sentait dirigée contre ses idées et sa personne. Geneviève, comme si elle avait eu encore conscience du danger dont on menaçait la paix de son ménage, résistait parfois, luttait pour ne pas entrer en guerre avec son mari, qu'elle aimait toujours. C'était ainsi que, le jour où elle s'était remise à pratiquer, elle avait voulu pour confesseur l'abbé Quandieu, au lieu du père Théodose, dont madame Duparque cherchait à lui imposer la direction. Elle sentait bien l'âpreté belliqueuse du capucin, sous la beauté arrangée de la grande barbe noire, de l'admirable visage aux yeux de flamme, qui faisaient rêver

les dévotes; tandis que l'abbé était un homme doux et sage, un directeur paternel, aux longs silences de tristesse, et dans lequel elle devinait confusément un ami, souffrant des luttes fratricides, souhaitant la paix de tous les travailleurs de bonne volonté. Elle se trouvait encore à cette minute de tendresse, où sa raison s'inquiétait, tout en s'obscurcissant peu à peu, avant de sombrer dans la passion mystique. Et, chaque jour, elle subissait des assauts plus graves, elle se laissait reprendre et posséder davantage, par l'entourage troublant de ces dames, un lent engourdissement de gestes onctueux et de paroles caressantes, qui achevaient de l'assoupir. Vainement Marc retourna plus souvent place des Capucins, il ne put empêcher le poison de faire son œuvre.

D'ailleurs, rien encore d'autoritaire ni de brutal n'apparaissait. On attirait simplement Geneviève, on la flattait, on la cajolait, avec des mains de douceur. Et aucune parole violente n'était prononcée contre son mari, c'était au contraire un homme bien à plaindre, un pécheur dont on voulait le salut. Le malheureux ignorait l'incalculable mal qu'il faisait à la patrie, toutes ces âmes d'enfants qu'il perdait, qu'il envoyait en enfer, dans son abominable obstination de révolte et d'orgueil. Puis, on en vint à exprimer devant elle le vœu, d'abord à peine formulé, de plus en plus net ensuite, de la voir se consacrer à une œuvre admirable, la conversion du pécheur, le rachat divin de l'homme coupable qu'elle avait la faiblesse d'aimer toujours. Quelle joie et quelle gloire pour elle, si elle le ramenait à Dieu, si elle arrêtait ainsi sa rage de destruction, en le sauvant et en sauvant par là même ses victimes innocentes de la damnation éternelle! Pendant plusieurs mois, avec un art infini, elle fut de la sorte préparée, travaillée pour la besogne qu'on attendait d'elle, dans l'espoir évident de déterminer la rupture conjugale, en heurtant les deux principes inconciliables,

la femme du passé, toute pleine de l'erreur séculaire, contre l'homme de pensée libre, en marche vers l'avenir. Et les événements voulus, inévitables, se produisirent.

Maintenant, l'intimité de Marc et de Geneviève s'attristait de jour en jour, cette intimité autrefois si tendre et si gaie, de continuels baisers au milieu de grands rires. Ils n'en étaient pas encore aux querelles; mais, dès qu'ils restaient seuls, inoccupés, sans la distraction des gens et des choses, ils éprouvaient une sorte de gêne, comme s'ils avaient craint d'en venir aux mauvaises paroles, à la moindre contrariété. Ils sentaient grandir entre eux tout un inconnu qu'ils taisaient et qui de plus en plus les glaçait, les rendait ennemis. Pour lui, c'était la sensation croissante d'avoir là, mêlée à son existence de chaque heure, et jusque dans ses bras, au lit, une étrangère dont il condamnait les idées et les sentiments; et, pour elle, c'était une sensation pareille, l'exaspérante certitude d'être jugée en enfant ignorante et déraisonnable, adorée encore, mais d'un amour où il entrait beaucoup de douloureuse pitié. Les premières blessures étaient prochaines.

Un soir, au lit, dans les tièdes ténèbres, comme il la tenait en une muette étreinte, ainsi qu'une enfant boudeuse, elle finit par éclater en gros sanglots.

— Ah! tu ne m'aimes plus!

— Comment, je ne t'aime plus, ma chérie! Pourquoi me dis-tu cela?

— Est-ce que, si tu m'aimais, tu me laisserais dans l'affreux chagrin où je suis?... Chaque jour, tu te détaches un peu de moi. Tu me traites en pauvre tête, comme si j'étais une malade et une folle. Rien de ce que je dis ne semble plus compter, et tu commences à en hausser les épaules... Va, je le sens bien, tu t'impatientes, je deviens un souci et une gêne.

Il ne l'interrompait pas, le cœur serré, voulant savoir jusqu'au bout.

— Oui, je vois clair, malheureusement. Le moindre de tes élèves t'intéresse plus que moi. Tant que tu es en bas, avec eux, dans ta classe, oh! tu te passionnes, tu te donnes de toute ton âme, te surmenant pour leur expliquer les moindres choses, riant et jouant comme un grand frère, comme un gamin. Et puis, dès que tu remontes ici, tu deviens sombre, tu ne trouves plus rien à me dire, l'air mal à l'aise, en homme que sa femme inquiète et fatigue... Mon Dieu! que je suis malheureuse!

Et, de nouveau, elle éclata en larmes. Alors, doucement, il se décida.

— Ma pauvre chérie, je n'osais point te dire la cause de ma tristesse; mais, justement, si je souffre, c'est de trouver en toi tout ce que tu me reproches. Jamais plus tu n'es avec moi. Tu passes dehors tes journées entières, et quand tu rentres, c'est pour m'apporter un air de déraison et de mort, dont notre pauvre logis est ravagé. C'est toi qui ne m'adresses plus la parole, l'esprit toujours absent, perdu au fond de quelque rêve trouble, lorsque ton corps est ici, les mains occupées à coudre, à servir la soupe, même à soigner notre Louise. C'est toi qui me traites avec une pitié indulgente, en homme coupable, peut-être inconscient de son crime, et c'est toi qui bientôt ne m'aimeras plus, si tes yeux ne s'ouvrent pas à un peu de simple vérité raisonnable.

Elle se récriait, coupait chaque phrase d'une protestation stupéfaite, véhémente.

— Moi! moi! c'est moi que tu accuses de ces choses! tu ne m'aimes plus, et c'est moi qui vais ne plus t'aimer!

Puis, s'abandonnant, livrant le fond de sa hantise quotidienne :

— Ah! qu'elles sont heureuses les femmes dont les

maris partagent la foi! J'en vois à l'église que leurs maris accompagnent, et combien cela doit être suave de se remettre ensemble aux mains de Dieu! Ces ménages bénis n'ont vraiment qu'une âme, il n'est pas de félicités dont le ciel ne les comble.

Marc ne put s'empêcher d'avoir un léger rire, très doux et très navré.

— Ma pauvre femme, voilà que tu vas tenter de me convertir.

— Mais où serait le mal? répliqua-t-elle vivement. Crois-tu que je ne t'aime pas assez pour ressentir une douleur affreuse du péril mortel où tu es? Sans doute, tu ne crois pas aux châtiments futurs, tu braves la colère divine. Moi, il n'est pas de jour où je ne supplie le ciel de t'éclairer, et je donnerais dix ans de ma vie, oh! de grand cœur, pour t'ouvrir les yeux et t'arracher aux effroyables catastrophes qui te menacent... Ah! si tu m'aimais, et si tu m'écoutais, et si tu me suivais au pays des délices éternelles!

Elle tremblait toute dans ses bras, elle s'embrasait d'une telle fièvre de désir surhumain, qu'il en restait saisi, n'ayant pas cru jusque-là le mal si profond. C'était elle qui le catéchisait à présent, et il en éprouvait une honte, car ne faisait-elle pas là ce qu'il aurait dû faire, dès le premier jour, en tâchant de l'amener à sa foi? Il pensa tout haut, il eut le tort de dire :

— Ce n'est pas toi qui parles, on t'a chargée là d'une mission bien dangereuse pour notre bonheur à tous deux.

Alors, elle commença de s'irriter.

— Pourquoi me blesses-tu, en me croyant incapable d'agir de ma propre initiative, par conviction et par tendresse? Suis-je donc sans intelligence, stupide et docile au point de n'être qu'un instrument? Et, si des personnes infiniment respectueuses, dont tu méconnais le caractère sacré, s'intéressent à toi, me parlent de toi en des termes

fraternels qui te surprendraient, ne devrais-tu pas t'en attendrir, te rendre à tant de bonté divine?... Dieu, qui pourrait te foudroyer, te tend les bras, et quand il se sert de moi, de mon amour, pour te ramener à lui, tu plaisantes, tu me traites en petite fille imbécile répétant une leçon!... Nous ne pouvons plus nous entendre, c'est ce qui me fait tant de peine.

A mesure qu'elle parlait, il sentait grandir sa crainte désolée.

— C'est vrai, répéta-t-il lentement, nous ne pouvons plus nous entendre. Les mots n'ont plus la même signification pour nous, et tout ce que je te reproche, tu me le reproches. Lequel de nous deux va rompre? lequel aime-t-il l'autre, travaille-t-il au bonheur de l'autre?... Ah! c'est moi le coupable, et il est trop tard, je le crains, pour réparer ma faute. J'aurais dû t'apprendre où sont la vérité et la justice.

Elle acheva de se révolter devant cette affirmation de maître.

— Oui, toujours l'élève sotte, qui ne sait rien et dont il faut ouvrir les yeux... C'est moi qui sais où sont la vérité et la justice. Tu n'as pas le droit de prononcer ces mots-là.

— Je n'ai pas le droit?

— Non, tu t'es engagé dans cette monstrueuse erreur, cette ignoble affaire Simon, où ta haine de l'Eglise t'aveugle et te jette à la pire iniquité. Quand un homme comme toi en arrive au mépris de toute vérité, de toute justice, pour atteindre et salir les ministres de Dieu, il vaut mieux croire qu'il a perdu la tête.

Cette fois, Marc toucha le fond de la querelle que lui cherchait Geneviève. L'affaire Simon était là, au principe de tout le travail savant et discret dont il voyait le résultat. Si, chez ces dames, on lui reprenait sa femme, si on se servait d'elle comme d'une arme pour le frapper mor-

tellement, c'était surtout afin d'atteindre en lui l'artisan de vérité, le justicier possible. Il fallait le supprimer, sa destruction assurait seule l'impunité des vrais coupables. Une grande douleur fit trembler sa voix.

— Ah! Geneviève, ceci est plus grave, ce serait la fin de notre ménage, si nous ne pouvions même plus nous entendre sur une question si claire et si simple... N'es-tu donc plus avec moi, dans cette douloureuse affaire?

— Certes, non!

— Et tu crois ce malheureux Simon coupable?

— Mais ça ne fait pas un doute! Toutes vos raisons pour l'innocenter ne reposent sur rien. Je voudrais que tu entendisses causer les personnes dont tu oses soupçonner la vie pure. Et, lorsque tu te trompes si grossièrement sur un cas évident, jugé sans appel, comment veux-tu que j'aie la moindre foi en tes autres idées, ta société chimérique, où tu commences par tuer Dieu?

Il l'avait reprise dans ses bras, il la serrait fortement. C'était bien cela, leur lente rupture partait de leur divergence sur ce point précis, cette question de vérité et de justice, où l'on avait réussi à lui empoisonner l'entendement, pour les briser l'un contre l'autre.

— Ecoute, Geneviève, il n'y a qu'une vérité, il n'y a qu'une justice. Il faut que tu m'entendes et que notre accord fasse notre paix.

— Non, non!

— Geneviève, il n'est pas possible que tu restes dans de telles ténèbres, lorsque moi je suis dans la lumière certaine. Ce serait notre séparation à jamais.

— Non, non! laisse-moi. Tu me fatigues, je ne t'écouterais même pas.

Et elle s'arracha de son étreinte, elle éloigna son corps du sien, en lui tournant le dos. Vainement, il essaya de la reprendre entre ses bras, avec de douces paroles et des

baisers. Elle se refusait, elle ne répondait même plus. Il sembla que le lit d'amour se fût glacé brusquement. Et la chambre était toute noire, toute douloureusement morte du malheur à venir.

Dès lors, l'attitude de Geneviève se fit plus nerveuse et plus fâchée. Chez ces dames, on ménageait moins son mari, on osait l'attaquer devant elle, par une gradation savante, en voyant diminuer sa tendresse pour lui. Il devenait peu à peu un malfaiteur public, un damné, un tueur du Dieu qu'elle adorait. Et le contre-coup de chacune des révoltes où elle était ainsi poussée, se faisait sentir dans son ménage, par des paroles plus âpres, une aggravation de malaise et de froideur. De loin en loin, leur querelle recommençait, presque toujours le soir, au lit; car, dans la journée, ils ne se voyaient guère, lui très pris par sa classe, elle sans cesse dehors, chez sa grand'mère ou à l'église. Leur tendresse achevait d'en être gâtée, elle se montrait très agressive, tandis que lui, si tolérant, cédait aussi à des impatiences.

— Ma chérie, j'aurai besoin de toi, demain, l'après-midi, pendant la classe.

— Demain, je ne peux pas, l'abbé Quandieu m'attend. Et puis, ne compte plus sur moi, pour n'importe quel travail.

— Tu ne veux plus m'aider?

— Non, je réprouve tout ce que tu fais. Damne-toi, si cela t'amuse. Moi, je songe à mon salut.

— Alors, autant aller chacun de son côté?

— Comme il te plaira.

— Oh! chérie, chérie, est-ce toi qui parles? Après avoir obscurci ton esprit, on va donc aussi te changer le cœur!... Te voilà complètement avec les corrupteurs, les empoisonneurs!

— Tais-toi, tais-toi, malheureux!... C'est ton œuvre qui n'est que mensonge et que poison. Tu blasphèmes,

avec ta vérité, ta justice immondes, et c'est le diable, oui ! le diable qui fait la classe, en bas, à ces misérables enfants, que je finis même par ne plus plaindre, tant ils sont stupides de rester là.

— Ma pauvre chérie, tu étais si intelligente, comment peux-tu dire des bêtises pareilles?

— Eh bien ! quand les femmes sont bêtes, on les laisse.

Et, s'irritant à son tour, il la laissait en effet, ne tâchait pas de la ramener, dans une bonne caresse, comme autrefois. Souvent, ils ne pouvaient plus s'endormir, ils restaient l'un et l'autre les yeux grands ouverts sur les ténèbres de la chambre. Et ils savaient très bien qu'ils ne dormaient pas, et ils veillaient ainsi, muets, immobiles dans le noir, comme si l'étroit espace qui les séparait, entre les draps, fût devenu un gouffre sans fond.

Ce qui désespérait Marc surtout, c'était cette sorte de haine croissante que Geneviève témoignait contre son école, les chers enfants dont l'instruction le passionnait. A chaque explication, elle disait son amertume, elle semblait devenir jalouse de ces petits êtres, en le voyant si tendre pour eux, si zélé à faire d'eux des hommes de raison et de paix. Même, au fond, leur querelle n'avait pas d'autre cause, car elle n'était qu'un de ces enfants, un de ces esprits à instruire et à libérer, qui se révoltait, s'obstinant dans l'erreur séculaire. Toute la tendresse humaine qu'il leur donnait, ne la lui volait-il pas, à elle? Tant qu'il s'occuperait si paternellement d'eux, elle ne le reprendrait pas, ne l'emmènerait pas avec elle dans cet abêtissement divin, si doux, où elle aurait voulu l'endormir, entre ses bras. La lutte finissait par être uniquement là, et elle ne passait plus devant la classe sans avoir envie de se signer, bouleversée de l'œuvre diabolique qui s'y accomplissait, irritée de ne pouvoir arracher à sa besogne impie l'homme dont elle partageait encore la couche.

Des mois et des années coulèrent, la lutte empira entre Marc et Geneviève. Chez ces dames, on ne compromettait rien par une hâte inutile, l'Eglise a toujours eu l'éternité pour vaincre. Sans parler du frère Fulgence, vaniteux et brouillon, le père Théodose, et surtout le père Crabot, étaient des manieurs d'âmes trop avisés, pour n'avoir pas compris la nécessité d'avancer lentement, avec une femme de chair passionnée, d'intelligence droite, quand elle n'était pas obscurcie, sous la perversion des crises mystiques. Tant qu'elle aimerait son mari, tant qu'il n'y aurait pas rupture charnelle entre elle et lui, l'œuvre de séparation totale ne serait pas accomplie, la femme ne serait pas complètement à eux, l'homme ne se trouverait pas réduit à l'état de misère, de ruine où ils voulaient l'amener. Et tout ce grand amour humain à détruire, dans un cœur et une chair de femme, jusqu'aux racines profondes, sans qu'il puisse y repousser jamais, demandait beaucoup de temps. Aussi, laissaient-ils Geneviève entre les mains de l'abbé Quandieu, afin de l'y endormir en douceur, avant d'agir sur elle avec plus d'énergie ; et ils se contentaient de la surveiller. Ce fut un long chef-d'œuvre d'envoûtement délicat et sûr.

Un événement vint encore troubler le ménage. Marc s'intéressait beaucoup à madame Férou, la femme de l'ancien instituteur du Moreux, révoqué à la suite de son attitude scandaleuse, lors de la consécration de la commune de Jonville au Sacré-Cœur. Il s'était expatrié en Belgique, pour échapper aux deux ans de service militaire qu'on exigeait de lui, et sa misérable femme, mourant de faim avec ses trois filles, avait dû venir s'installer à Maillebois, dans un taudis, où elle s'efforçait de trouver des travaux de couture, en attendant que son mari pût l'appeler à Bruxelles, dès qu'il y aurait découvert un emploi. Mais les jours passaient, lui-même ne parvenait pas à y vivre, s'épuisait en vaines recherches. Et, torturé de

la séparation, exaspéré par l'amertume de son exil, à bout de force, il avait perdu la tête, il était revenu un soir à Maillebois, sans se cacher, en une bravade d'homme que la misère traque et qui n'a plus de malheur à connaître. Dénoncé le lendemain, il était tombé aux mains des autorités militaires, comme déserteur, et il avait fallu des démarches actives de Salvan, pour qu'on ne l'envoyât pas tout de suite dans une compagnie de discipline. Maintenant, il se trouvait en garnison à l'autre bout de la France, dans une petite ville des Alpes, tandis que sa femme et ses filles continuaient, presque sans toit et sans vêtements, à n'avoir pas même du pain tous les jours.

Marc s'était, lui aussi, employé pour Férou, lors de son arrestation. Il l'avait vu quelques instants, et il ne pouvait plus oublier ce grand diable hagard, hérissé, qui demeurait dans son esprit comme la victime de toute l'abomination sociale. Certainement, il s'était rendu impossible, ainsi que disait Mauraisin; mais que d'excuses, le fils de berger devenu instituteur, affamé plus tard, méprisé pour sa pauvreté, jeté aux idées extrêmes, lui l'intelligent, le savant, qui n'avait ni biens ni joies, lorsque les brutes ignorantes, autour de lui, possédaient et jouissaient! Et cette longue iniquité aboutissait à cet encasernement brutal, loin des siens, étranglés de misère.

— N'est-ce pas à tout culbuter? avait-il crié à Marc, en agitant ses grands bras maigres, les yeux flamboyants. J'ai signé l'engagement décennal, c'est vrai, qui m'exemptait de la caserne, si je donnais dix années de ma vie à l'enseignement. Et, c'est vrai encore, je n'ai donné que huit ans, puisqu'on m'a révoqué, pour avoir dit tout haut ce que je pensais de leur dégoûtante idolâtrie. Mais est-ce moi qui ai voulu manquer à mon engagement? et, après m'avoir jeté sur le pavé, brutalement, sans un moyen d'existence, n'est-ce pas monstrueux de me reprendre, d'exiger le payement de la dette ancienne, de sorte que

voilà ma femme et mes enfants sans un soutien, sans un homme qui gagne leur vie? Mes huit ans de ce bagne universitaire, où les hommes de vérité ne peuvent ni parler ni agir, ne leur suffisent pas : ils ont besoin de me voler deux années encore, dans leur geôle de fer et de sang, toute cette obéissance passive nécessaire au savant apprentissage de la destruction et du massacre, dont la pensée seule m'exaspère. Ah! non, c'est trop! j'ai donné assez de moi, et ils finiront par me rendre enragé, à me demander davantage!

Très inquiet de le voir dans une exaltation pareille, Marc s'était efforcé de le calmer en lui promettant de s'occuper de sa femme et de ses filles. Dans deux ans, il reviendrait, on lui trouverait une situation, il pourrait recommencer sa vie. Mais il restait sombre, il mâchonnait des paroles de colère.

— Non, non! je suis un homme fichu, jamais je ne ferai ces deux années tranquillement. Ils le savent bien, et c'est pour me tuer comme un chien enragé, qu'ils m'envoient là-bas.

Puis, Férou avait voulu savoir qui le remplaçait au Moreux. Et, en entendant le nom de Chagnat, un ancien adjoint de Brévannes, grosse commune voisine, il s'était mis à rire amèrement. Chagnat, petit homme noir, avec son front bas, sa bouche rentrée et son menton fuyant, était le parfait bedeau, pas même le Jauffre hypocrite, utilisant le bon Dieu pour son avancement, mais le croyant stupide, abêti au point d'accepter du curé les pires niaiseries. Sa femme, une rousse énorme, était encore plus bête que lui. Et l'amère gaieté de Férou avait augmenté, en apprenant l'abdication complète du maire Saleur, entre les mains de cet imbécile Chagnat, dont l'abbé Cognasse usait comme d'un sacristain dévoué, chargé par lui d'administrer le pays.

— Quand je vous disais autrefois que toute cette sale

clique, les curés, les bons Frères, les bonnes Sœurs, nous avaleraient d'une bouchée et régneraient ici, vous ne vouliez pas me croire, vous m'accusiez d'avoir le cerveau malade... Eh bien! vous y êtes, les voilà vos maîtres, vous verrez à quel ignoble gâchis ils vous mèneront. C'est à dégoûter d'être un homme, les chiens qui passent sont moins à plaindre... Non, non! j'en ai assez, j'en finirai, si l'on m'embête!

Férou était parti au régiment, trois mois encore s'étaient écoulés, et la misère, chez la triste madame Férou, avait grandi. Elle, si blonde, si agréable, avec sa face ronde, fraîche et gaie, semblait avoir le double de son âge, vieillie par les besognes trop rudes, les yeux brûlés par ses longues heures de couture. Elle ne trouvait pas toujours du travail, elle resta tout un mois d'hiver sans feu et presque sans pain. Pour comble de malheur, une de ses filles, l'aînée, venait de tomber malade, d'une fièvre typhoïde, et elle agonisait, dans la mansarde glacée, où le vent soufflait par les trous de la fenêtre et de la porte. Et ce fut alors que Marc, en dehors des aumônes discrètes qu'il avait déjà portées, pria sa femme de confier quelque travail à la malheureuse.

Geneviève s'était attendrie au récit de tant d'infortune, bien qu'elle parlât de Férou, comme on en parlait chez ces dames, avec une irritation vengeresse. Il avait outragé le Sacré-Cœur, il n'était qu'un sacrilège.

— Oui, promit-elle à Marc, Louise a besoin d'une robe, j'ai l'étoffe et je la porterai à cette femme.

— Merci pour elle, je t'accompagnerai, répondit-il.

Le lendemain, ils se rendirent ensemble chez madame Férou, dans le logement sordide dont le propriétaire menaçait de l'expulser, faute de payement. Sa fille aînée était mourante. Ils trouvèrent la mère sanglotant, au milieu d'un affreux désordre, tandis que ses deux plus jeunes filles, en loques, pleuraient, elles aussi, à fendre

l'âme. Et, un instant, ils restèrent debout, saisis, ne pouvant comprendre.

— Vous ne savez pas, vous ne savez pas? cria-t-elle enfin, eh bien! c'est fait, ils vont me le tuer. Ah! il le sentait, il le disait, que ces bandits-là achèveraient d'avoir sa peau!

Et, comme elle continuait à gémir, avec des paroles entrecoupées, Marc finit par lui arracher la navrante histoire. Au régiment, Férou s'était fatalement montré un très mauvais soldat. Et, mal noté par ses chefs, traité en esprit révolutionnaire, il en était venu, dans une querelle avec son caporal, à tomber sur lui à coups de pied et à coups de poing. Après l'avoir jugé pour ce fait, on allait l'expédier en Algérie, dans un bagne militaire, une de ces compagnies de discipline où persistent les tortures abominables d'autrefois.

— Il n'en reviendra pas, ils l'assassineront, reprit-elle furieusement. Il m'a écrit pour me dire adieu, il sait bien qu'il va mourir... Et qu'est-ce que je vais faire, moi? qu'est-ce que vont devenir mes pauvres enfants? Ah! les bandits, les bandits!

Pendant que Marc écoutait, navré, sans pouvoir trouver une parole de consolation, Geneviève commençait à donner des signes d'impatience.

— Mais, ma chère madame Férou, pourquoi voulez-vous qu'on vous tue votre mari? Les officiers, dans l'armée, n'ont pas l'habitude de tuer leurs hommes... Vous aggravez votre peine, en vous montrant injuste.

— Ce sont des bandits! répéta la malheureuse avec un redoublement de violence. Comment! voilà mon pauvre Férou qui a crevé de faim pendant huit ans, à faire la plus ingrate des besognes; et on le reprend pour deux ans, on le traite en bête, parce qu'il a parlé en homme de bon sens; et, maintenant qu'il arrive ce qui nécessairement devait arriver, on l'envoie au bagne, on achève de

l'assassiner, après l'avoir traîné d'agonie en agonie!... Non, non! je ne veux pas, j'irai leur dire que ce sont tous des bandits, des bandits!

Marc essaya de la calmer. Tout son être de bonté et de justice se soulevait, devant cet excès d'iniquité sociale. Mais que pouvaient les victimes dernières, la femme et les enfants, sous cette meule du sort tragique qui les écrasait?

— Soyez raisonnable, nous tâcherons d'agir, nous ne vous abandonnerons pas.

Geneviève semblait s'être glacée, aucune pitié ne lui venait plus du logement misérable, où la mère se tordait les bras, où les filles, si chétives, continuaient à se lamenter. Elle ne voyait même plus, dans son lambeau de couverture, l'aînée si malade, avec ses grands yeux vides, qui regardait fixement la scène, sans avoir la force de trouver une larme. Et, debout, rigide, elle tenait toujours à la main le petit paquet, la robe de Louise qu'elle voulait donner à faire.

— Il faut vous remettre entre les mains de Dieu, dit-elle lentement. Ne continuez pas à l'offenser, il vous punirait davantage.

Madame Férou eut un rire terrible.

— Oh! le bon Dieu, il a trop à faire avec les riches, il ne s'occupe pas des pauvres... C'est en son nom qu'on nous a réduits à notre malheur et qu'on va tuer mon pauvre homme.

Une brusque colère emporta Geneviève.

— Vous blasphémez, vous ne méritez pas qu'on vienne à votre aide. Si vous aviez quelque religion, je connais des personnes qui vous auraient déjà secourue.

— Mais, madame, je ne vous demande rien... Oui, je sais, on m'a refusé un secours, parce que je ne vais pas à confesse; et l'abbé Quandieu lui-même, si charitable, n'ose pas m'avoir parmi ses pauvres... Je ne suis pas

une hypocrite, je tâche simplement de gagner notre pain, en travaillant.

— Eh bien ! demandez donc du travail aux misérables fous qui traitent les prêtres et les officiers de bandits.

Et Geneviève, hors d'elle, s'en alla, remportant la robe à faire. Marc fut obligé de la suivre. Mais lui-même était frémissant, secoué d'indignation. Et, dans l'escalier, il ne put se contenir.

— Tu viens de commettre une action mauvaise.

— Pourquoi ?

— S'il y avait un Dieu de bonté, il serait charitable à tous. Ton Dieu de colère et de châtiment n'est qu'une imagination monstrueuse... Pour être secouru, il n'est pas besoin de s'humilier, il suffit de souffrir.

— Non, non ! ceux qui ont péché méritent leur souffrance. Qu'ils souffrent, s'ils s'entêtent dans l'impiété ! Mon devoir est de ne rien faire pour eux.

Le soir, au lit, dans l'intimité conjugale, la querelle recommença ; et, pour la première fois, Marc fut violent à son tour, ne pouvant trouver de pardon à ce manque de charité, qui le bouleversait. Jusqu'à ce moment, l'esprit seul de Geneviève lui avait paru menacé : est-ce que le cœur, lui aussi, allait être gâté par la contagion ? Et, ce soir-là, des paroles irréparables furent dites, les époux s'aperçurent de l'abîme sans cesse creusé entre eux par des mains invisibles. Ensuite, ils tombèrent l'un et l'autre à un grand silence, dans la chambre noire et douloureuse, et ils ne se parlèrent pas de toute la journée du lendemain.

Mais une cause décisive de continuelle discussion venait de naître, qui devait par la suite consommer la rupture. Les années avaient marché, Louise allait avoir dix ans, et il était question de l'envoyer au catéchisme de l'abbé Quandieu, pour qu'elle se préparât à la première communion. Marc, qui avait prié mademoiselle Rouzaire

d'exempter sa fille de tous les exercices religieux, s'était bien aperçu de la façon tranquille avec laquelle l'institutrice passait outre, en bourrant l'enfant de prières et de cantiques, comme ses autres élèves; et il avait dû fermer les yeux, car il sentait celle-ci toujours sur le point d'en appeler à la mère, ravie de lui susciter des ennuis de ménage, s'il s'entêtait. Cependant, quand se posa cette question du catéchisme, il voulut agir enfin avec fermeté, il attendit l'occasion d'avoir avec Geneviève une explication formelle. Et cette occasion se présenta naturellement, le jour où Louise, au retour de la classe, dit, en sa présence :

— Maman, mademoiselle Rouzaire m'a avertie que tu dois aller voir monsieur l'abbé Quandieu, pour me faire inscrire au catéchisme.

— C'est bon, mon enfant, j'irai demain.

Marc, qui lisait, avait vivement levé la tête.

— Pardon, ma chérie, tu n'iras pas voir l'abbé Quandieu.

— Comment ça?

— C'est bien simple, je ne veux pas que Louise suive le catéchisme, parce que je ne veux pas qu'elle fasse sa première communion.

Sans se fâcher encore, Geneviève eut un rire de pitié ironique.

— Tu es fou, mon ami. Une fille qui ne ferait pas sa première communion ! comment la marierais-tu ? quelle situation de déclassée, de dévergondée, lui créerais-tu dans la vie?... Et puis, n'est-ce pas? tu l'as fait baptiser, tu lui as laissé apprendre son histoire sainte et ses prières. Alors, il est simplement illogique que tu lui défendes de suivre le catéchisme et de faire sa première communion.

Lui, non plus, ne se fâchait pas encore.

— Tu as raison, j'ai été faible, et voilà bien pourquoi je suis décidé à ne pas l'être davantage. J'ai pu me mon-

trer tolérant pour tes croyances, tant que l'enfant, très jeune, ne quittait pas tes jupes. On veut que la fille surtout appartienne à la mère, et j'y consens, mais seulement jusqu'au jour où se pose la question de l'existence morale, de tout l'avenir de l'enfant... Le père alors, j'imagine, a bien le droit d'intervenir.

Elle eut un geste d'impatience, et sa voix se mit à trembler.

— Moi, je veux que Louise suive le catéchisme. Toi, tu ne le veux pas. Et, si nous avons, l'un autant que l'autre, des droits sur la petite, nous pouvons nous disputer longtemps, sans jamais arriver à une solution. Comment vas-tu arranger cela ? Ce que je veux, te semble idiot, et ce que tu veux, me semble abominable.

— Oh ! ce que je veux, ce que je veux ! Je veux simplement qu'on n'empêche pas ma fille de vouloir un jour... On veut profiter de son jeune âge, lui déformer l'esprit et le cœur, l'empoisonner des pires mensonges, la rendre à jamais incapable de raison et d'humanité. Et cela, je ne veux pas qu'on le fasse... Mais ce n'est pas ma volonté à moi que je veux lui imposer, c'est sa volonté à elle que je veux sauvegarder pour plus tard.

— Alors, encore un coup, comment arranges-tu cela ? que faut-il faire de cette grande fille ?

— La laisser grandir, bonnement. L'instruire, lui ouvrir les yeux sur toutes les vérités. Et, quand elle aura vingt ans, elle décidera elle-même qui a raison de toi ou de moi, elle reviendra au catéchisme et elle fera sa première communion, si elle juge cet acte sage et logique.

Brusquement, Geneviève éclata.

— Tu es fou, décidément. Tu dis devant cette enfant des choses dont j'ai honte pour toi, tellement elles sont absurdes.

Marc, à son tour, perdait patience.

— Absurdes, ma pauvre femme, ce sont tes croyances

qui sont absurdes. Et, justement, je m'oppose à ce qu'on pervertisse l'intelligence de mon enfant avec des absurdités pareilles.

— Tais-toi, tais-toi! cria-t-elle. Tu ne sais pas tout ce que tu arraches de moi, en me parlant ainsi. Oui, tout mon amour pour toi, tout notre bonheur que je voudrais sauver encore!... De quelle façon nous entendre, si nous ne donnons plus aux mots le même sens, si ce que tu déclares l'absurde est à mes yeux le divin, l'éternel?... Et ta belle logique n'est-elle pas en défaut? Comment Louise pourra-t-elle choisir entre tes idées et les miennes, si tu m'empêches de la faire dès aujourd'hui instruire comme je l'entends?... Je ne t'empêche pas de la renseigner à ton gré, mais j'entends être libre de la conduire au catéchisme.

Déjà Marc faiblissait.

— Je connais la théorie : l'enfant au père et à la mère, en réservant à l'enfant le droit de choisir plus tard. Seulement, le lui laisse-t-on bien intact, ce droit, du moment où toute une éducation religieuse, aggravant sa longue hérédité catholique, lui enlève jusqu'à la force de penser librement et d'agir? C'est une duperie pour le père, si mal armé, parlant vérité et raison à une petite créature dont on trouble les sens et le cœur ; et, quand elle a grandi dans les pompes de l'Eglise, au milieu des mystères terrifiants et des folies mystiques, il est trop tard pour revenir à un peu de bon sens, son esprit est à jamais faussé.

— Si tu as ton droit de père, répéta-t-elle violemment, j'ai mon droit de mère, n'est-ce pas? Tu ne vas pas me prendre ma fille, à dix ans, lorsqu'elle a besoin de moi encore. Ce serait simplement monstrueux, je suis une honnête femme et j'entends faire de Louise une femme honnête... Elle ira au catéchisme. S'il le faut, c'est moi-même qui l'y conduirai.

Debout, Marc eut un geste de furieuse protestation. Mais il trouva la force de retenir les paroles de suprême violence, qui auraient rendu la rupture immédiate. Que dire et que faire ? Il reculait, comme toujours, devant l'affreuse tristesse de son foyer détruit, de son bonheur changé en une torture de chaque heure. Cette femme, qui se révélait bornée et surtout têtue, il l'aimait toujours, il avait toujours aux siennes le goût de ses lèvres, et il ne pouvait abolir les jours heureux des premiers temps de leur ménage, tout ce qu'ils avaient alors noué entre eux de fort et d'indestructible, l'enfant où ils s'étaient comme fondus, cause aujourd'hui de leurs querelles. Il y avait là une impasse où il se sentait acculé, garrotté, ainsi que tant d'autres avant lui. A moins de se conduire en brutal, d'arracher la fille à la mère, de recommencer chaque matin à désoler, à bouleverser la maison, il n'existait point de façon d'agir possible et pratique. Et, dans sa douceur, dans sa bonté, il était incapable de l'énergie froide nécessaire pour une lutte où saignaient son cœur et celui des siens. Aussi, sur ce terrain, se trouvait-il vaincu à l'avance.

Jusque-là, immobile, muette, Louise avait écouté son père et sa mère se disputer, sans se permettre d'intervenir. Depuis quelque temps, à les entendre ainsi n'être plus d'accord, ses grands yeux bruns allaient de l'un à l'autre, avec une expression attristée de surprise croissante.

— Mais, papa, dit-elle enfin au milieu du grand silence pénible qui s'était fait, pourquoi donc ne veux-tu pas que j'aille au catéchisme ?

Elle était très grande pour son âge, et elle avait un visage doux et calme, où les ressemblances mêlées des Duparque et des Froment se retrouvaient. Si elle gardait la face un peu longue des premiers, leurs mâchoires obstinées et solides, elle avait de ceux-ci le haut front,

la tour de raison et de volonté saine. Ce n'était encore qu'une enfant, mais elle montrait une vive intelligence, un goût de la vérité, dont l'aiguillon la faisait questionner son père sans cesse. Et elle l'adorait, tout en aimant aussi beaucoup sa mère, qui s'occupait d'elle passionnément.

— Alors, papa, reprit-elle, tu crois que, si on me dit, au catéchisme, des choses pas raisonnables, je vais les accepter?

Dans son émotion, Marc ne put s'empêcher de sourire.

— Raisonnables ou non, il faudra bien que tu les acceptes.

— Mais tu me les expliqueras?

— Non, mon enfant, elles sont et doivent rester inexplicables.

— Tu m'expliques bien tout ce que je te demande, quand je reviens de chez mademoiselle Rouzaire et que je n'ai pas compris... Même que c'est grâce à toi que je suis la première de la classe.

— Si tu revenais de chez l'abbé Quandieu, je n'aurais rien à t'expliquer, parce que les prétendues vérités du catéchisme ont pour essence de ne pas être accessibles à notre raison.

— Ah! c'est drôle!

Et Louise, un instant, fit silence, les yeux perdus, tombée en de grandes réflexions. Puis, d'une voix lente, l'air absorbé toujours, elle acheva de réfléchir à voix haute.

— C'est drôle, moi, quand on ne m'a pas expliqué et que je n'ai pas compris, je ne retiens rien, ça reste comme si ça n'existait pas. Je ferme les yeux, et je ne vois rien, c'est tout noir. Aussi, j'ai beau alors me donner de la peine, je suis dernière.

Elle était charmante, avec sa petite mine sérieuse, en enfant déjà pondérée, allant d'instinct à tout ce qui était

bon, clair et sage. Lorsqu'on voulait lui faire entrer de force dans la tête des choses dont le sens lui échappait et qui lui semblaient mauvaises, elle avait une façon tranquille de sourire, pour ne pas désobliger les gens, mais formellement décidée au fond à passer outre.

Geneviève intervint, mécontente, la voix un peu nerveuse.

— Si ton père ne peut t'expliquer le catéchisme, je te l'expliquerai, moi.

Et Louise alla tout de suite embrasser sa mère, très tendrement, comme si elle craignait de l'avoir blessée.

— C'est ça, maman, tu me feras répéter mes leçons. Tu sais que je ne mets aucune mauvaise volonté à comprendre.

Puis, se tournant vers son père, d'une voix gaie :

— Va, papa, tu peux me laisser aller au catéchisme, et tu verras, je saurai en faire mon profit, puisque tu dis toi-même qu'il faut tout apprendre, pour mieux savoir et pour choisir.

De nouveau, Marc céda, n'ayant ni la force, ni le moyen d'agir autrement. Il s'accusait de sa faiblesse, sans pouvoir cesser d'aimer et d'être faible, à son foyer dévasté, où il sentait chaque jour la lutte devenir plus douloureuse. Un peu d'espoir encore lui venait de sa Louise si raisonnable, si tendre, si désireuse d'éviter les querelles à son père et à sa mère. Mais fallait-il compter sur les paroles d'une enfant, trop jeune pour bien peser ce qu'elle disait? N'allait-on pas finir par la lui prendre, comme on en prenait tant d'autres? Et il s'inquiétait, se torturait, fâché contre lui surtout, dans la terreur de l'avenir.

Un dernier événement devait bientôt achever la rupture. Les années avaient marché, et la classe de Marc se renouvelait. Son élève favori, Sébastien Milhomme, âgé de quinze ans déjà, se préparait, sur son conseil, à

entrer à l'Ecole normale de Beaumont, après avoir obtenu son certificat d'étude, dès sa douzième année. Quatre autres de ses élèves étaient aussi sortis avec ce certificat, les deux Doloir, Auguste et Charles, et les deux Savin, les jumeaux, Achille et Philippe. Auguste avait pris le métier de maçon, comme son père, tandis que Charles était entré en apprentissage chez un serrurier. Quant à Savin, il n'avait jamais voulu écouter Marc qui lui conseillait de faire de ses fils des instituteurs, ne tenant pas, criait-il, à les voir mourir de faim, dans un métier ingrat, déshonoré, méprisé de tous; et il s'était montré très fier de placer Achille chez un huissier, en attendant de découvrir un autre petit emploi pour Philippe. De son côté, Fernand Bongard venait tranquillement de reprendre le labour, dans la ferme de son père, n'ayant pu décrocher le certificat, tête dure, un peu affiné et d'esprit pourtant plus ouvert que ses parents. Il en était de même pour les filles, sorties de chez mademoiselle Rouzaire : Angèle Bongard, mieux douée que son frère, avait rapporté à la ferme son certificat, en petite personne ambitieuse et maline, très capable de tenir les comptes, rêvant d'améliorer son sort; et Hortense Savin, sans certificat encore, à seize ans passés, était une jolie brune, très dévote, très sournoise, restée demoiselle de la Vierge, pour qui son père rêvait un beau mariage, mais sur laquelle courait une mystérieuse histoire de séduction, même d'une grossesse de jour en jour plus difficile à cacher. Et de nouveaux élèves étaient déjà venus chez Marc remplacer les aînés, dans le continuel flot montant des générations, un petit Savin, Léon, dont il avait vu l'adorable madame Savin enceinte, au moment de l'affaire Simon, et un petit Doloir, Jules, né après l'affaire, et qui allait avoir sept ans. Plus tard, les enfants de ces enfants, instruits par lui, viendraient à leur tour, et ce serait peut-être toujours lui, si on le laissait à son poste, qui

les instruirait, qui ferait ainsi franchir un pas encore, vers plus de savoir, à l'humanité en marche.

Mais un nouvel élève que Marc avait tenu à prendre dans sa classe, lui causait surtout des ennuis. C'était le petit Joseph, le fils de Simon, qui achevait sa onzième année. Longtemps Marc n'avait point osé l'exposer aux mauvaises paroles et aux coups des autres enfants. Puis, avec l'espoir que les passions se calmaient enfin, il s'était risqué, insistant près de madame Simon et des Lehmann, leur promettant de veiller sur le cher petit. Et, depuis près de trois ans, il le gardait, il finissait par l'imposer à la bonne camaraderie de ses condisciples, après avoir dû le défendre contre toutes sortes de vexations. Même il s'était servi de lui comme d'un vivant exemple, pour enseigner la tolérance, la dignité, la bonté. Joseph était un très bel enfant, chez lequel la grande beauté de la mère s'alliait à l'intelligence solide du père, et qui se trouvait comme mûri avant l'âge, l'air grave et réservé, par l'histoire affreuse dont il avait fallu l'instruire. Il travaillait avec une ardeur sombre, il semblait tenir à être toujours le premier de sa classe, afin d'avoir au moins ce triomphe, de se hausser ainsi au-dessus de l'outrage. Son rêve, son désir formel, que Marc encourageait, était de devenir instituteur, mettant dans cette volonté d'enfant une sorte de revanche et de réhabilitation. Et, sans doute, ce fut cette ferveur secrète de Joseph, cette gravité passionnée d'un enfant si intelligent et si beau, qui toucha beaucoup la petite Louise. Il avait juste trois ans de plus qu'elle, et elle devint sa grande amie, tous deux riaient d'aise à se retrouver ensemble. Parfois, Marc le retenait après la classe, et parfois aussi sa sœur Sarah le venait chercher, lorsque Sébastien Milhomme, resté là également, consentait à être de la partie. Alors, c'était un charme, les quatre enfants jouaient sans se quereller jamais, tellement ils se sentaient d'accord en toutes

choses. Pendant des heures, les deux petits couples se lisaient des histoires, découpaient des images, galopaient en chevreaux échappés. A dix ans, Sarah, que sa mère gardait près d'elle, n'osant la risquer comme son garçon, était une délicieuse fillette, très douce et très bonne; et Sébastien, son aîné de cinq ans la traitait en grand frère attendri, riant aux éclats, quand elle lui sautait brusquement sur le dos, pour qu'il fît le cheval. Seule, Geneviève finissait par se montrer violente, les jours où les quatre enfants se rencontraient chez elle. Elle y puisait une nouvelle raison de colère contre son mari. Pourquoi introduisait-il ainsi toute cette juiverie à leur foyer? Sa fille n'avait pas besoin de se compromettre avec les enfants de l'immonde criminel qui était au bagne. Et ce fut là une cause encore de querelles dans le ménage.

La catastrophe enfin se produisit. Justement, un soir que les quatre enfants jouaient après la classe, Sébastien fut pris d'un subit malaise, Marc dut le reconduire à sa mère, chancelant, l'air ivre. Le lendemain, il resta couché, et une terrible fièvre typhoïde se déclara, qui, pendant trois semaines, menaça de l'emporter. Sa mère, madame Alexandre, traversa des heures affreuses, immobilisée auprès du lit de son cher malade, ne descendant plus à la papeterie. D'ailleurs, depuis l'affaire Simon, elle s'en était retirée comme pas à pas, laissant à madame Edouard, sa belle-sœur, le soin de conduire leurs affaires communes, au mieux de leurs intérêts. Celle-ci, qui était l'homme dans l'association, se trouvait en outre la directrice toute désignée, depuis le triomphe des cléricaux. Si la présence, derrière elle, de madame Alexandre, avec son fils Sébastien, qui se préparait à l'Ecole normale, assurait suffisamment à la papeterie la clientèle de l'école laïque, elle entendait élargir victorieusement la vente parmi l'autre clientèle, la majorité dévote, grâce à elle et à son fils Victor, qui venait de sortir

de l'école des Frères. La boutique restait de la sorte ouverte à toutes les opinions, avec ses livres classiques, ses tableaux scolaires, ses paroissiens, ses images et ses journaux. A dix-sept ans, n'ayant pu obtenir son certificat d'étude, Victor était un gros garçon carré, avec une tête forte, à la face dure, aux yeux violents. Il s'était toujours montré un exécrable élève, il rêvait de s'engager et de devenir général, comme aux jours de son enfance, lorsqu'il jouait au soldat et prenait d'assaut son cousin Sébastien, sur lequel il tapait passionnément. Et, en attendant d'avoir l'âge, il ne faisait rien, il échappait à la surveillance de sa mère, plein de dégoût pour la vente du papier et des plumes, vagabondant au travers de Maillebois, en compagnie d'un autre élève des bons Frères, Polydor, fils du cantonnier Souquet et neveu de Pélagie, la vieille servante de madame Duparque. Celui-ci, blême et sournois, d'une extraordinaire paresse, se destinait au métier d'ignorantin, pour flatter sa tante, dont il tirait des douceurs. Au fond, il y voyait le moyen de ne pas aller casser des cailloux le long des routes, comme son père, et surtout d'échapper à la caserne, qui lui faisait horreur. Victor et Polydor, de goûts si différents, s'entendaient sur leur commune joie à flâner du matin au soir, les mains dans les poches, sans parler des petites gourgandines des fabriques, avec lesquelles ils culbutaient, parmi les hautes herbes de la Verpille. Et, depuis que Sébastien était si dangereusement malade, sa mère, madame Alexandre, ne descendait même plus à la papeterie, où madame Edouard, toujours seule, ignorant où pouvait se trouver son fils Victor, s'empressait à la vente, très occupée, heureuse des belles recettes.

Tous les soirs, Marc vint prendre des nouvelles de son élève le plus cher, et il assista ainsi, jour par jour, à un drame poignant, l'atroce douleur de cette mère qui voyait, d'heure en heure, la mort lui prendre son enfant.

Cette douce madame Alexandre, avec son pâle visage blond, et qui avait passionnément aimé son mari, s'était comme cloîtrée depuis son veuvage, en reportant toute sa passion contenue sur cet enfant blond comme elle, doux comme elle. Et Sébastien, caressé et gâté par elle, l'aimait de son côté, d'une sorte d'idolâtrie filiale, ainsi qu'une mère divine à laquelle il ne pourrait jamais rendre les délicieux bienfaits qu'il en avait reçus. Il y avait là tout un lien puissant et fort d'adorable tendresse, un de ces amours infinis où deux êtres se confondent, à ce point que l'un d'eux ne saurait quitter l'autre, sans lui arracher le cœur. Lorsque Marc arrivait dans l'étroite pièce de l'entresol, au-dessus de la boutique, une pièce sombre et chaude, il trouvait madame Alexandre éperdue, contenant ses larmes, s'efforçant de sourire à son fils, amaigri déjà, brûlant de fièvre.

— Eh bien! mon bon Sébastien, ça va mieux, aujourd'hui?

— Oh! non, monsieur Froment, ça ne va pas bien, pas bien du tout.

Il pouvait à peine parler, la voix basse et courte. Mais la mère, les yeux brûlés, frissonnante, s'écriait gaiement:

— Ne l'écoutez pas, monsieur Froment, il est beaucoup mieux, nous le tirerons de là.

Et, quand elle accompagnait l'instituteur jusque sur le palier, elle s'effondrait, la porte close.

— Ah! mon Dieu! il est perdu, mon pauvre enfant est perdu! N'est-ce pas abominable, un garçon si beau, si fort? Et le voir si changé, avec son pauvre visage réduit à rien, où il n'y a plus que des yeux!... Mon Dieu! mon Dieu! je me sens mourir avec lui!

Elle étouffait ses cris, elle essuyait rudement ses larmes, puis elle rentrait avec son sourire dans la chambre d'agonie, où elle passait les heures, sans sommeil, sans aide, à lutter contre la mort.

Un soir, Marc la trouva seule toujours, tombée à genoux devant le lit, et sanglotante, la face contre le drap. Son fils ne pouvait plus l'entendre, pris de délire depuis la veille, terrassé par le mal, désormais sans oreilles et sans yeux. Et elle s'abandonnait, elle criait son effroyable douleur.

— Mon enfant, mon enfant!... Qu'ai-je donc fait, pour qu'on me vole mon enfant?... Un enfant si bon, un enfant qui était mon cœur, comme j'étais son cœur... Qu'ai-je donc fait? qu'ai-je donc fait?

Elle se releva, elle saisit les deux mains de Marc, elle les serra éperdument.

— Dites-moi, monsieur, vous qui êtes un juste... N'est-ce pas? il est impossible qu'on souffre tant, qu'on soit ainsi frappé, si l'on est exempt de toute faute... Ce serait monstrueux d'être puni, quand on n'a rien fait de mal... N'est-ce pas, n'est-ce pas? ça ne peut être qu'une expiation, et si c'était vrai, mon Dieu! si je savais, si je savais!

Et elle paraissait en proie au plus horrible des combats. Depuis quelques jours, une continuelle angoisse l'agitait. Pourtant, elle ne parla pas encore ce jour-là, et ce fut seulement le lendemain qu'elle courut à la rencontre de Marc, comme emportée par la hâte d'en finir. Dans le lit, Sébastien gisait, presque sans souffle.

— Ecoutez, monsieur Froment, il faut que je me confesse. Le médecin sort d'ici, mon enfant va mourir, un prodige seul peut le sauver... Et, alors, ma faute m'étouffe. Je finis par croire que c'est moi qui tue mon enfant, moi qui suis punie par sa mort de l'avoir fait mentir autrefois et de m'être plus tard entêtée dans ce mensonge, pour avoir la paix, lorsqu'un autre, un innocent, souffrait les pires tortures... Ah! toute cette lutte, tout ce débat dont je suis déchirée depuis tant de jours!

Marc l'écoutait, frappé de surprise, n'osant comprendre encore.

— Vous savez, monsieur Froment, ce malheureux Simon, l'instituteur, qu'on a condamné pour le viol et le meurtre du petit Zéphirin... Voilà plus de huit ans qu'il est au bagne, et vous m'avez dit souvent ce qu'il souffrait là-bas, des atrocités qui me rendaient malade... J'aurais voulu parler, oui! je vous le jure, à plusieurs reprises, j'ai été sur le point de soulager ma conscience, tant le remords me hantait. Puis, j'étais lâche, je pensais à la paix de mon enfant, à tous les ennuis que j'allais lui causer... Hein? étais-je assez stupide, je me taisais pour son bonheur, et voilà que la mort me le prend, c'est bien certain, parce que j'ai commis la faute de me taire!

Et elle eut un geste de folle, comme si l'éternelle justice tombait sur elle, en coup de foudre.

— Alors, monsieur Froment, il faut que je me soulage, voyez-vous. Il est peut-être temps encore, peut-être la justice me prendra-t-elle en pitié, si je répare ma faute... Vous vous souvenez, le modèle d'écriture dont on a tant cherché un autre exemplaire. Au lendemain du crime, Sébastien vous avait dit qu'il en avait vu un entre les mains de son cousin Victor, qui venait de l'apporter de chez les Frères, malgré la défense; et c'était vrai. Mais, le jour même, on nous effraya tellement, que ma belle-sœur força mon fils à mentir, en disant qu'il s'était trompé... Puis, longtemps après, je retrouvai ce modèle, oublié dans un vieux cahier, et ce fut à cette époque que Sébastien, tourmenté par son mensonge, vous le confessa. Quand il revint m'apprendre cet aveu, je fus saisie de crainte, je mentis à mon tour, je lui mentis à lui-même, en lui affirmant, pour calmer ses scrupules, que le papier n'existait plus, que je l'avais détruit. Et c'est sûrement là la faute dont je suis punie, le papier existe toujours, car je n'ai jamais osé le réduire en cendre, par un reste d'hon-

nèteté... Tenez, tenez! monsieur Froment, le voici! débarrassez-moi de ce papier abominable, c'est lui qui attire le malheur et la mort dans la maison!

Elle courut à une armoire, elle prit sous un paquet de linge un ancien cahier d'écriture à Victor, dans lequel se trouvait le modèle, qui dormait là depuis huit ans. Saisi, Marc le regardait. Enfin, c'était donc le document qu'il avait cru détruit, c'était le fait nouveau tant cherché! Il tenait un exemplaire, exactement pareil à celui qui avait figuré au procès, avec les mots: « Aimez-vous les uns les autres », accompagnés du paraphe illisible, où les experts avaient voulu voir les initiales de Simon; et il devenait difficile de soutenir que ce modèle ne sortait pas de chez les Frères, car il était reproduit sur toute une page du cahier de Victor, de la main même de l'enfant. Mais, tout d'un coup, Marc eut comme un éblouissement: dans le coin de gauche, en haut, le coin qui manquait à la pièce du procès, se trouvait, très net et intact, le cachet dont les Frères timbraient les objets appartenant à leur école. L'affaire s'éclairait d'une brusque lueur, quelqu'un avait déchiré le coin du modèle trouvé chez Zéphirin, pour supprimer le cachet et dépister les recherches de la justice.

Frémissant, Marc prit les deux mains de madame Alexandre, dans un élan de gratitude et de sympathie.

— Ah! madame, vous faites là une belle et grande action, et que la mort ait pitié, qu'elle vous rende votre fils!

A ce moment, ils s'aperçurent que Sébastien, qui n'avait point donné signe de connaissance depuis la veille, venait d'ouvrir les yeux et les regardait. Ils en furent bouleversés. Le malade reconnut Marc, mais il avait du délire encore, il balbutia d'une voix très basse:

— Monsieur Froment, quel beau soleil! je vais me le-

ver, et vous m'emmènerez, pour que je vous aide à faire votre classe.

Eperdue, sa mère l'embrassa.

— Oh! guéris, guéris, mon enfant! et jamais plus il ne faudra mentir, toujours il faudra être bon et juste.

Lorsque Marc quitta la chambre, il s'aperçut que madame Edouard était montée au bruit, et qu'elle venait d'assister à toute la scène. Elle l'avait vu mettre dans la poche intérieure de son veston le cahier d'écriture de son fils et le modèle. Silencieusement, elle redescendit avec lui. Puis, elle l'arrêta dans la boutique.

— Je suis désespérée, monsieur Froment. Vous auriez tort de nous mal juger, nous ne sommes que deux pauvres femmes seules qui avons grand'peine à gagner une petite aisance pour nos vieux jours... Je ne vous demande pas de me rendre ce papier. Vous allez en faire usage, et je ne puis m'y opposer, je le comprends bien. Seulement, c'est une vraie catastrophe qui nous tombe là sur la tête... Et, je vous en prie encore, ne me croyez pas une mauvaise femme, si je songe à sauvegarder notre commerce.

Elle n'était pas mauvaise en effet, sans autre foi ni passion que la prospérité de l'humble papeterie. Déjà elle s'était dit que, si l'école laïque l'emportait, elle en serait quitte pour passer au second plan, tandis que madame Alexandre tiendrait la boutique, recevrait la clientèle. Mais cela, pourtant, coûtait à son génie des affaires, à son besoin de domination. Et elle cherchait à conjurer autant que possible la catastrophe.

— Vous pourriez vous contenter d'utiliser le modèle, sans produire le cahier de mon fils... Je songe aussi à une chose. Si vous vouliez bien arranger l'histoire, dire par exemple que c'est moi qui ai retrouvé le modèle et qui vous l'ai donné, cela nous ferait jouer un beau rôle... Alors, nous passerions de votre côté, avec éclat, dans la certitude de votre triomphe.

Marc, malgré son émotion, ne put s'empêcher de sourire.

— La vérité, madame, est encore, je crois, ce qu'il y aura de plus facile et de plus honorable à dire. Votre rôle sera quand même très louable.

Elle parut se rassurer un peu.

— Vraiment, c'est votre avis... Moi, n'est-ce pas? je ne demande pas mieux que la vérité se fasse, si nous ne devons pas en souffrir.

Complaisamment, Marc avait tiré les pièces de sa poche, afin de lui bien montrer ce qu'il emportait. Et elle disait les reconnaître parfaitement, lorsque son fils Victor rentra d'une escapade, accompagné de son ami Polydor Souquet. Les deux jeunes gens, qui se dandinaient et ricanaient, heureux de quelque frasque connue d'eux seuls, jetèrent un coup d'œil sur le modèle d'écriture. Polydor, aussitôt, témoigna la plus vive suprise.

— Tiens! cria-t-il, le papier!

Mais, comme Marc levait vivement la tête, frappé de cette exclamation, ayant la brusque conscience qu'un peu plus de vérité venait de se faire, le jeune homme voulut rattraper son commencement d'aveu, en reprenant son air hypocrite et endormi.

— Quel papier, vous le connaissez donc?

— Moi, non... J'ai dit, comme ça, le papier, parce que c'est un papier.

Marc ne put rien en tirer davantage. Quant à Victor, il continuait de ricaner, l'air amusé de cette vieille affaire qui revenait au jour. Ah! oui, le modèle qu'il avait apporté de l'école, autrefois, et dont cette petite bête de Sébastien avait fait une histoire. Et, comme Marc se retirait, madame Edouard l'accompagna jusque dans la rue, pour le supplier encore de leur éviter tout ennui. Elle venait de songer au général Jarousse, leur cousin, qui ne serait certainement pas content. Jadis, il leur avait

fait le grand honneur de leur rendre visite, afin de leur expliquer que, lorsque la patrie pouvait souffrir de la verité, le mensonge était préférable et glorieux. Et; si le général Jarousse se fâchait, que deviendrait son fils Victor, qui comptait bien sur son oncle, pour être un jour général comme lui?

Le soir, Marc devait dîner chez madame Duparque, où il continuait à se rendre, ne voulant pas y laisser aller sa femme toujours seule. Le mot de Polydor le hantait, car il sentait, derrière, la vérité enfin certaine; et, quand il arriva chez ces dames, avec Geneviève et Louise, il aperçut, au fond de la cuisine, le jeune homme et sa tante Pélagie, qui chuchotaient passionnément. D'ailleurs, ces dames eurent pour lui un accueil si froid, qu'il devina dans l'air une menace. Depuis les événements des dernières années, madame Berthereau, la mère de Geneviève, s'affaiblissait beaucoup, toujours souffrante, envahie d'une sorte de tristesse désespérée, en sa résignation.

Mais madame Duparque, la grand'mère, malgré ses soixante-onze ans, restait combative et terrible, d'une foi implacable. Lorsque Marc dînait chez elle, pour bien lui marquer à quel titre exceptionnel elle se croyait tenue de le recevoir, elle n'invitait jamais personne; et cette solitude lui disait aussi sa situation de paria, l'impossibilité de le faire se rencontrer avec d'honnêtes gens. Cette fois-là, comme les fois précédentes, le dîner fut donc d'une intimité absolue, silencieux et gêné. Et Marc, aux attitudes hostiles, et surtout à la brusquerie de Pélagie, qui servait, s'apercevait très bien que quelque orage allait éclater.

Jusqu'au dessert, pourtant, madame Duparque se contint, en bourgeoise qui entend tenir correctement son rôle de maîtresse de maison. Enfin, comme Pélagie apportait des poires et des pommes, elle lui dit :

— Vous pouvez garder à dîner votre neveu, je vous le permets.

Et la vieille servante, de sa voix grondante et agressive, répondit :

— Ah ! le pauvre enfant, il a bien besoin de se refaire un peu, après la violence qu'on a voulu exercer sur lui, tantôt !

Marc comprit brusquement, ces dames étaient au courant de sa trouvaille du modèle d'écriture, par un rapport du jeune homme, accouru chez sa tante pour tout lui conter, dans un but qui restait obscur, et il ne put s'empêcher de rire.

— Oh ! oh ! qui donc a voulu violenter Polydor ?... Serait-ce moi, cette après-midi, chez les dames Milhomme, où le cher garçon s'est permis de me duper agréablement, en faisant la bête ?

Mais madame Duparque n'accepta pas cette façon ironique de traiter une question si grave. Elle parla sans colère apparente, avec sa rudesse froide, de son air tranchant qui n'admettait pas même de défense. Etait-ce possible que le mari de sa Geneviève s'obstinât encore à réveiller cette abominable affaire Simon ? Un assassin immonde, condamné justement, qui ne méritait pas la moindre pitié, et dont on aurait bien dû couper la tête, pour en finir une bonne fois ! Une coupable légende d'innocence, dont les pires esprits entendaient se servir dans le but d'ébranler la religion et de livrer la France aux juifs ! Et voilà que Marc, en s'obstinant à fouiller ce tas de malpropretés, prétendait avoir trouvé la preuve, le fameux fait nouveau, annoncé tant de fois ! Une belle preuve en vérité, un bout de papier, venu on ne savait d'où, ni comment, toute une invention d'enfants qui mentaient ou qui se trompaient !

— Grand'mère, répondit Marc avec tranquillité, nous étions convenus de ne plus parler de ces choses, et c'est

vous qui recommencez, sans que je me sois permis la moindre allusion. A quoi bon cette dispute encore? ma conviction est absolue.

— Et vous connaissez le vrai coupable, vous allez le dénoncer à la justice? demanda la vieille dame hors d'elle.

— Evidemment.

Tout d'un coup, Pélagie, qui commençait à desservir, ne put se contenir davantage.

— En tout cas, ce n'est pas le frère Gorgias, moi, j'en réponds!

Soudainement illuminé, Marc se tourna vers elle.

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Mais parce que, le soir du crime, le frère Gorgias était allé accompagner mon neveu Polydor jusque chez son père, sur la route de Jonville, et qu'il est rentré à l'école avant onze heures. Polydor et d'autres témoins en ont témoigné, au procès.

Il continuait à la regarder fixement, et tout un travail achevait de se faire en lui. Ce qu'il avait longtemps soupçonné se matérialisait, devenait une certitude. Il voyait le Frère accompagner Polydor, revenir dans la nuit chaude, s'arrêter devant la fenêtre grande ouverte de Zéphirin; et il l'entendait causer avec l'enfant, à moitié dévêtu déjà; et le Frère enjambait l'appui bas de la fenêtre, pour regarder les images sans doute; et il se ruait, pris d'une folie brusque, à la vue de cette pâle chair du petit infirme séraphique, le jetant sur le carreau, étouffant son cri; et, l'enfant violé, étranglé, il repartait par la fenêtre, qu'il laissait grande ouverte. C'était dans sa poche qu'il avait pris le numéro du « Petit Beaumontais », pour en faire un tampon, sans s'apercevoir, en son trouble, que le modèle d'écriture s'y trouvait avec le journal. Et c'était le père Philibin qui, le lendemain, lors de la découverte du crime, ne pouvant détruire ce

modèle, que l'adjoint Mignot venait de voir, avait dû se contenter d'en déchirer le coin, d'en enlever au moins le cachet, afin de faire disparaître cette preuve certaine de la provenance.

Lentement, gravement, Marc déclara :

— Le frère Gorgias est le coupable, tout le prouve, et je le jure !

Une protestation indignée s'éleva autour de la table. Madame Duparque suffoquait. Madame Berthereau, dont les tristes yeux allaient de sa fille à son gendre, dans la crainte de leur désunion, eut un geste de suprême désespérance. Et, tandis que la petite Louise, très attentive aux paroles de son père, ne bougeait pas, Geneviève se leva violemment, quitta la table, en disant :

— Tiens ! tu ferais mieux de te taire... Je ne pourrais plus bientôt rester à côté de toi, car tu me forcerais à te haïr.

Le soir, quand Louise fut au lit et que le ménage lui aussi se trouva couché, dans la chambre noire, il y eut un moment de grand silence. Depuis le dîner, et même en chemin, pour le retour au logis, ni lui ni elle n'avaient prononcé une parole. Toujours, cependant, il revenait le premier, le cœur attendri, souffrant trop de leurs brouilles. Mais, lorsqu'il voulut la prendre avec douceur dans ses bras, elle le repoussa nerveusement, frissonnante d'une sorte de répulsion.

— Non, laisse-moi !

Blessé, il n'insista point. Et le lourd silence recommença. Puis, au bout d'un long moment, elle reprit :

— Je ne t'ai pas encore dit une chose... Je crois que je suis enceinte.

Vivement, dans une grande émotion heureuse, il se rapprocha d'elle, il s'efforça encore de la ramener contre sa poitrine.

— Oh! chère, chère femme, quelle bonne nouvelle! Nous voilà donc de nouveau l'un à l'autre!

Alors, elle se dégagea, d'un mouvement plus impatient, comme si elle eût décidément souffert de cet homme, de ce mari couché près d'elle.

— Non, non! laisse-moi... Je suis toute mal à l'aise, et je ne vais pas dormir, tant le moindre mouvement m'agace... Si ça continue, je crois bien que nous serons forcés de faire deux lits.

Et ils n'échangèrent plus une parole, ils ne reparlèrent pas plus de l'affaire Simon que de cette grossesse annoncée si brusquement. Seules, leurs deux respirations oppressées s'entendaient dans les ténèbres mortes de la chambre. Ni l'un ni l'autre ne dormaient, mais leurs pensées d'inquiétude et de souffrance leur restaient impénétrables, comme s'ils avaient habité deux mondes, à des milliers de lieues. Et des sanglots indistincts semblaient venir de très loin, du fond de la nuit noire et douloureuse, pleurant leur amour.

IV

Après avoir réfléchi quelques jours, Marc, en possession du modèle d'écriture, se décida, fit prier David de se trouver un soir chez les Lehmann, rue du Trou.

Depuis dix ans bientôt, les Lehmann, sous l'exécration publique, vivaient dans l'ombre de leur petite maison humide et comme morte. Quand des bandes antisémites et cléricales venaient menacer leur boutique, ils mettaient les volets, ils étaient forcés de continuer leur travail à la clarté fumeuse de deux lampes. Toute la clientèle de Maillebois, même celle de leurs coreligionnaires, les ayant abandonnés, ils ne vivaient plus que des vêtements confectionnés à la grosse pour des magasins de Paris; et cette dure besogne, très mal payée, tenait le vieux Lehmann et sa triste femme courbés sur leur établi pendant quatorze heures, en leur donnant à peine du pain, de quoi les nourrir eux deux, leur fille Rachel et les enfants de Simon, en tout cinq personnes enfouies là, au fond de cette détresse morne, sans une joie, sans un espoir. Maintenant encore, après tant d'années, les personnes qui passaient sur le trottoir crachaient devant leur porte, par mépris et terreur de cet antre immonde, où la légende voulait qu'on eût apporté le sang de Zéphirin, tout chaud, pour quelque magie. Et c'était dans cette misère affreuse, cette grande douleur cloîtrée, que tombaient les lettres de Simon, du pitoyable forçat, de plus en

plus rares et courtes, disant la lente agonie de l'innocent.

Ces lettres, elles étaient devenues l'unique émotion qui pût tirer Rachel de la torpeur résignée où elle avait fini par vivre. Sa grande beauté n'était plus qu'une ruine, ravagée de larmes. Seuls, ses enfants la rattachaient à la vie : Sarah, fillette encore, qu'elle gardait près d'elle, n'osant l'exposer aux outrages des mauvaises gens, Joseph, grand déjà, comprenant tout, et que Marc défendait à son école. Longtemps, on était parvenu à leur cacher l'histoire effroyable de leur père. Puis, il avait bien fallu les instruire, leur dire la vérité, afin d'éviter à leurs petites têtes un travail douloureux. Et, maintenant, quand une lettre arrivait du bagne, on la lisait devant eux : épreuve amère, virile éducation, où se mûrissait leur intelligence naissante. A chacune de ces lectures héroïques, leur mère les prenait dans ses bras, en leur répétant qu'il n'y avait pas, sous le ciel, d'homme plus honnête, plus noble, plus grand que leur père. Elle leur jurait son innocence, elle leur disait l'atroce martyre qu'il endurait, elle leur annonçait qu'il serait libre un jour, réhabilité, acclamé; et, pour ce jour-là, elle leur demandait de l'aimer, de le vénérer, de l'entourer d'un culte dont la douceur lui fît oublier tant d'années de tortures. Mais vivrait-il jusqu'à ce jour de vérité et de justice? C'était un miracle déjà qu'il n'eût pas succombé, parmi les brutes qui le crucifiaient. Il lui avait fallu une énergie morale extraordinaire, sa résistance froide, son heureux tempérament d'équilibre et de logique. Pourtant, les dernières lettres se faisaient plus inquiétantes, il était à bout de force, brisé, fiévreux. Et les craintes de Rachel en vinrent au point que, sans consulter personne, elle si peu active, osa prendre la décision de se rendre un matin auprès du baron Nathan, en villégiature chez les Sanglebœuf, à la Désirade. Elle avait emporté la dernière lettre de son mari, elle voulait la communiquer au baron, en le sup-

pliant d'user de sa haute influence, d'obtenir, lui, le juif triomphal, roi dè l'argent, un peu de pitié pour le misérable pauvre, le juif crucifié, qui agonisait là-bas. Et elle revint en larmes, frissonnante, comme au sortir d'un lieu éblouissant et redoutable. Elle ne se souvenait même plus bien. Le baron l'avait reçue avec un visage sévère, l'air irrité de son audace. Peut-être l'avait-elle trouvé avec sa fille, la comtesse de Sanglebœuf, une dame au visage blanc et glacé. Elle n'aurait pas su dire au juste comment on s'était débarrassé d'elle, ainsi que d'une pauvresse, avec des paroles de refus. Puis, elle s'était retrouvée dehors, les yeux aveuglés de tant de richesses entassées, cette Désirade merveilleuse, aux somptueux salons, aux eaux vives, aux claires statues. Et, depuis cette tentative avortée, elle était retombée dans son attente morne, elle n'était plus, toujours en deuil, sous la persécution des hommes et des choses, que la protestation vivante et silencieuse de la douleur.

Marc, dans cette maison de misère et de souffrance, ne comptait que sur David, d'une raison si nette, d'un cœur si droit et si solide. Depuis la condamnation de son frère, depuis dix ans bientôt, il le voyait à l'œuvre, sans impatience ni défaillance, ne désespérant jamais, malgré la difficulté de la tâche. Il gardait sa foi entière, la conviction de l'innocence de Simon, la certitude de la faire éclater un jour; et il poursuivait son œuvre, dans une discrétion absolue, avec une limpidité, une déduction admirables, mettant des semaines, des mois pour avancer d'un pas, ne se laissant distraire par rien. Tout de suite il avait compris que, pour une telle besogne, quelque argent lui était nécessaire. Aussi avait-il fait deux parts de sa vie, en reprenant ostensiblement la direction de la carrière de cailloux et de sable, dont il tenait le fermage du baron Nathan. Aux yeux de tout le monde, il l'exploitait en personne, tandis qu'un homme dévoué, son contremaître,

en avait en réalité le gros souci. Et les bénéfices, prudemment employés, lui suffisaient pour son autre œuvre, sa vraie mission, la continuelle enquête poursuivie sans relâche. Même on le croyait avare, on l'accusait de gagner des sommes considérables et de ne pas venir en aide à sa belle-sœur, dans ce pauvre logis des Lehmann, où tant de travail aboutissait à tant de privations. Un instant, il faillit être dépossédé de sa carrière, les Sanglebœuf menaçaient de lui faire un procès, poussés évidemment par le père Crabot, qui aurait voulu chasser du pays, ou tout au moins priver de ressources, ce David si muet et si actif, dont il sentait le continuel cheminement dans l'ombre. Heureusement, il avait un bail de trente années consenti autrefois par le baron, et il put continuer l'extraction des cailloux et du sable, qui lui assurait l'argent dont il avait besoin. Son gros effort portait depuis longtemps sur la communication illégale qu'il soupçonnait, faite par le président Gragnon au jury, dans la chambre des délibérations, après la clôture des débats. A la suite de recherches sans fin, il avait à peu près reconstitué la scène : le président appelé par les jurés, pris de scrupules, désireux de le questionner sur l'application de la peine ; et l'ancienne lettre de Simon qu'il avait alors cru pouvoir leur montrer, pour calmer leurs scrupules, lettre remise entre ses mains à l'instant même ; et cette lettre à un ami, d'un texte insignifiant, mais qui était suivie d'un post-scriptum signé d'un paraphe absolument semblable, disait-on, à celui du modèle d'écriture. Ce document singulier, produit ainsi au dernier moment, en dehors de l'accusé et de la défense, avait à coup sûr entraîné la condamnation. Seulement, de quelle façon établir la vérité ? comment amener un des jurés à témoigner du fait, qui aurait provoqué la revision immédiate, d'autant plus que David était convaincu que le post-scriptum et le paraphe étaient faux ? Longtemps, il avait

tâché d'agir sur le chef du jury, l'architecte Jacquin, homme d'une honnêteté stricte, catholique pratiquant; et il venait enfin, croyait-il, de soulever en lui un grand trouble de conscience, en lui faisant savoir l'illégalité d'une pareille communication, dans les circonstances où elle s'était passée. Le jour où il lui prouverait le faux, cet homme parlerait.

Lorsque Marc vint, rue du Trou, au rendez-vous qu'il avait donné à David, il trouva la petite boutique close, la maison morte. Pour plus de prudence, la famille s'était réfugiée dans l'arrière-boutique, où Lehmann et sa femme travaillaient encore sous la lampe; et ce fut là que l'émouvante scène eut lieu, devant Rachel frémissante et les deux enfants dont les yeux étincelaient.

Avant de parler, Marc voulut savoir où David en était de son enquête.

— Eh bien! les choses marchent, dit celui-ci, mais toujours si lentement! Jacquin est un de ces bons chrétiens qui adorent un Jésus de tendresse et d'équité; et, si j'ai eu peur un instant, en apprenant la pression dont le père Crabot l'accable, par tous les intermédiaires imaginables, je suis maintenant tranquille, il obéira à sa seule conscience... Le difficile est d'obtenir l'expertise du document communiqué.

— Mais, demanda Marc, Gragnon ne l'a donc pas détruit, ce document?

— Il paraît que non. L'ayant montré aux jurés, il n'a point osé le faire disparaître, et il l'aurait simplement joint au dossier, où il doit être encore. C'est ce dont Delbos est convaincu, d'après certains renseignements. Il faudrait donc l'exhumer du greffe, ce qui ne lui paraît pas commode... Enfin, nous avançons.

Puis, après un lourd silence :

— Et vous, mon ami, avez-vous donc quelque bonne nouvelle?

— Oui, une bonne et grosse nouvelle.

Lentement, Marc leur conta toute l'aventure, la maladie du petit Sébastien, le désespoir de madame Alexandre, puis son remords terrifié, et comment elle lui avait remis le modèle d'écriture, et comment ce modèle portait le cachet de l'école des Frères et le paraphe indéniable du frère Gorgias.

— Tenez! le voici... Le cachet est là, dans cet angle, qui a été arraché de l'exemplaire trouvé près du petit Zéphirin. Nous avions cru à un coup de dents possible de la victime. Et c'est le père Philibin qui a eu le temps de déchirer cet angle-là, mon adjoint Mignot en a le souvenir très net... Maintenant, regardez le paraphe. Il est, sur cet exemplaire, beaucoup plus lisible, tout en étant identique. Aussi distingue-t-on très bien un F et un G enlacés, les initiales du frère Gorgias, que les extraordinaires experts, les sieurs Badoche et Trabut, par une aberration incroyable, se sont obstinés à prendre pour une L et une S, les initiales de votre frère... Ma conviction est aujourd'hui absolue, c'est le frère Gorgias qui est le coupable.

Passionnément, tous regardaient l'étroit papier jauni, à la clarté pâle de la lampe. Les deux vieux Lehmann, quittant leur couture, avançaient leurs visages ravagés, comme ressuscités à un peu de vie. Mais Rachel surtout, sortie de son engourdissement, frémissait, tandis que les deux enfants, Joseph et Sarah, debout, se poussaient pour mieux voir, avec des yeux de flamme. Et David prit le papier, dans le grand silence de la maison en deuil, le retourna, l'examina.

— Oui, oui, répéta-t-il, ma conviction est faite comme la vôtre. Ce que nous avions soupçonné devient aujourd'hui certain. Le frère Gorgias est le coupable.

Une longue discussion suivit, où tous les faits furent rappelés, rapprochés, réunis en un faisceau complet,

d'une force irrésistible d'évidence. Ils s'éclairaient les uns les autres, ils aboutissaient tous à la même conclusion. En dehors même des preuves matérielles qu'on commençait à posséder, il y avait là une certitude, comme la démonstration d'un problème de mathématique, que le raisonnement suffisait à résoudre. Deux ou trois points cependant restaient obscurs, la présence du modèle dans la poche du Frère, la disparition du coin où se trouvait le cachet, détruit sans doute. Mais avec quelle limpidité tout le reste se déroulait, le retour de Gorgias, le hasard qui l'amenait devant la fenêtre éclairée, la tentation, le meurtre, puis le lendemain l'autre hasard, le père Philibin et le frère Fulgence passant là, mêlés au drame, forcés d'agir, afin de sauver un des leurs ! Et quel aveu devenait aujourd'hui ce coin déchiré, de quelle indéniable façon il désignait le coupable, dont la féroce campagne qui avait suivi criait aussi le nom, tout cet effort de l'Eglise pour le couvrir et faire condamner un innocent à sa place! Chaque jour amenait une clarté nouvelle, l'énorme édifice du mensonge allait bientôt crouler.

— C'est donc la fin de la misère! dit le vieux Lehmann, pris de gaieté. On n'a qu'à montrer ce papier-là, et on nous rendra tout de suite Simon.

Déjà, les deux enfants dansaient de joie, chantaient sur un rythme d'allégresse :

— Oh! papa va revenir ! papa va revenir !

Mais David et Marc restaient graves. Eux, renseignés, savaient combien la situation restait difficile et dangereuse. Les questions les plus redoutables se posaient, comment utiliser le nouveau document, par quelle voie introduire la demande en revision? Et ce fut Marc qui murmura :

— Il faut réfléchir, il faut attendre.

Alors, Rachel, reprise par les larmes, bégaya dans un sanglot :

— Attendre quoi ? que le pauvre homme soit mort là-bas, dans les tortures dont il se plaint !

Et la petite maison noire retomba dans sa détresse. Tous sentirent que le malheur n'était point fini. La grosse joie d'un moment faisait place de nouveau à l'anxiété affreuse du lendemain.

— Delbos seul peut nous guider, conclut David. Si vous le voulez bien, Marc, nous irons le voir jeudi.

— C'est cela, venez me prendre jeudi.

A Beaumont, la situation de l'avocat Delbos, en dix années, avait grandi singulièrement. L'affaire Simon avait décidé de son avenir, cette affaire compromettante refusée prudemment par tous ses confrères, acceptée et plaidée si bravement par lui. Il n'était alors qu'un fils de paysan, d'instincts démocratiques, doué d'éloquence. Mais, en étudiant l'affaire, en devenant peu à peu le défenseur passionné de la vérité, il s'était trouvé en présence de tous les pouvoirs bourgeois coalisés au profit du mensonge, pour le maintien des iniquités sociales, et il avait fini par être un socialiste militant, convaincu que l'unique salut du pays était dans le peuple. Tout le parti révolutionnaire de la ville s'était peu à peu groupé autour de lui, il avait un instant, aux dernières élections, mis en ballottage le radical Lemarrois, député depuis vingt ans. Et, s'il souffrait encore dans ses intérêts immédiats d'avoir défendu le juif, chargé de tous les crimes, il conquérait lentement une situation admirable par la solidité de sa foi et par la vaillance tranquille de ses actes, souriant et fort, certain de la victoire.

Dès que Marc lui eut montré le modèle d'écriture, remis par madame Alexandre, Delbos eut un cri de joie.

— Enfin, nous les tenons !

Et, se tournant vers David :

— Cela nous donne un second fait nouveau... Le premier est la lettre qui a été communiquée illégalement au

jury et qui doit être un faux. Nous verrons à la retrouver dans le dossier... Et le second est ce modèle, avec le cachet de l'école des Frères et le paraphe évident du frère Gorgias. Je crois ce fait d'un emploi plus facile et plus direct.

— Alors, reprit David, que me conseillez-vous? Ma pensée était d'écrire une lettre au ministre, au nom de ma belle-sœur, une dénonciation en règle contre le frère Gorgias, l'accusant du viol et du meurtre du petit Zéphirin, et demandant la revision du procès de mon frère.

Mais Delbos était redevenu soucieux.

— Sans doute, ce serait la marche à suivre. Mais la question reste bien délicate, il ne faut pas nous hâter... Je reviens à la communication illégale de la lettre, qu'il sera si difficile d'établir, tant que nous n'aurons pas décidé l'architecte Jacquin à soulager sa conscience. Vous vous souvenez de la déposition du père Philibin, de la pièce dont il a parlé vaguement, signée du paraphe de votre frère, semblable à celui du modèle, et que le secret confessionnel lui empêchait de désigner d'une façon précise. Je suis convaincu qu'il risquait une allusion à la lettre qui a été remise entre les mains du président Gragnon, au dernier instant, et c'est pourquoi je soupçonne un faux. Mais ce ne sont toujours là que des suppositions, des raisonnements, et il serait nécessaire de donner une preuve... Or, si nous nous contentons pour le moment du fait que nous fournit cet exemplaire du modèle, avec son cachet et le paraphe plus lisible, nous sommes encore devant des obscurités inquiétantes. Sans trop m'arrêter à la présence un peu inexplicable d'un pareil papier dans la poche du Frère, au moment du crime, je suis très ennuyé de la disparition du coin où devait être le cachet, et c'est ce coin que je voudrais tâcher de retrouver, avant d'agir, car je sens toutes les

raisons qu'on va nous opposer et dont on s'efforcera d'embrouiller l'affaire.

Marc le regarda avec étonnement.

— Comment, retrouver ce coin ? Ce serait un bien grand hasard. Nous avions même admis qu'il avait pu être arraché par les dents de la victime.

— Oh ! cela n'est pas croyable, répondit Delbos. Et puis, on aurait ramassé le fragment par terre. Si l'on n'a rien ramassé, c'est que le coin a été déchiré volontairement. D'ailleurs, ici encore, le père Philibin intervient, puisque votre adjoint Mignot se rappelle que le modèle lui avait d'abord paru intact et qu'il a eu une sensation de surprise, en le revoyant incomplet aux mains du père, après l'avoir perdu de vue un instant. Il n'y a aucun doute, c'est le père Philibin qui l'a fait disparaître. Lui, toujours lui, aux moments décisifs, lorsqu'il s'agit de sauver le coupable !... Et voilà pourquoi je voudrais ravoir la preuve totale, le petit fragment qu'il a emporté.

A son tour, David se récria de surprise.

— Vous croyez qu'il l'a gardé ?

— Mais certainement, je le crois. En tout cas, il a pu le garder. Ce Philibin est un silencieux, un homme d'une adresse profonde sous son apparente lourdeur. Il a dû garder le coin comme une arme de défense personnelle, un moyen de tenir en respect ses complices. Je finis par le soupçonner d'avoir été le grand artisan de l'iniquité, dans un but qui reste obscur, peut-être fidélité à son chef, le père Crabot, peut-être cadavre commun, cette affaire si louche de la donation de Valmarie, peut-être même simple foi militante travaillant au salut de l'Eglise. Enfin, c'est un terrible homme, l'homme qui veut et qui agit, à côté de ce frère Fulgence, vide et bruyant, da vanité imbécile !

Marc était tombé dans une rêverie.

— Le père Philibin, le père Philibin... Oui, je me suis

radicalement trompé sur son compte. Même après le procès, je le croyais encore un brave homme, une nature fruste mais droite, dévoyée par le milieu... Oui, oui, le grand coupable alors, le terrible ouvrier de faux et de mensonges !

De nouveau, David questionna Delbos.

— Mettons qu'il ait gardé le coin déchiré, vous n'espérez pas qu'il vous le remettra, si vous lui en faites la demande ?

— Ah ! non, répondit l'avocat en riant. Mais avant de rien tenter de définitif, je voudrais réfléchir, voir si nous n'ayons pas un moyen de nous assurer la preuve irréfutable. D'ailleurs, l'introduction d'une demande en revision est une chose bien grave, il ne faut rien laisser au hasard... Laissez-moi compléter le dossier, donnez-moi quelques jours, deux ou trois semaines, s'il est nécessaire, et nous agirons.

Dès le lendemain, Marc comprit, à l'attitude de sa femme, que ces dames avaient parlé et que la congrégation, depuis le père Crabot jusqu'au dernier des ignorantins, était avertie. Ce fut tout d'un coup un réveil de l'affaire, une agitation croissante, terrifiée, dont il subit autour de lui le sourd ébranlement. Prévenus de la trouvaille d'un exemplaire du modèle, voyant désormais la famille de l'innocent en marche vers la vérité, s'attendant d'une heure à l'autre à ce que le frère Gorgias fût dénoncé, les coupables, et le frère Fulgence, et le père Philibin, et le père Crabot lui-même, rentraient en campagne, s'efforçaient de couvrir leur ancien crime par de nouveaux crimes. Ce chef-d'œuvre d'iniquité, si laborieusement construit, si âprement défendu jusque-là, ils le devinaient en grand péril, ils étaient prêts aux pires actions pour le sauver, par la fatalité qui, d'un mensonge, fait naître sans fin les mensonges. Et il n'y avait pas que leurs personnes à sauvegarder, le salut de l'Eglise elle-

même allait dépendre de la victoire. Sous l'effondrement des ignominies entassées, la congrégation ne se trouverait-elle pas ensevelie? C'était l'école des Frères ruinée, fermée, en face de l'école laïque réhabilitée, triomphante; c'étaient les Capucins atteints dans leur négoce, ne réalisant plus que des recettes dérisoires, avec leur Saint-Antoine de Padoue; c'était le collège de Valmarie menacé, les Jésuites forcés de quitter le pays, où ils continuaient à enseigner sous le masque; et c'était davantage encore le catholicisme diminué, la brèche élargie au flanc de l'Eglise, la pensée libre déblayant la route de l'avenir. Aussi, quelle résistance désespérée, et comme toute l'armée cléricale se levait pour ne rien céder des misérables terres d'erreurs et de souffrances, où elle faisait la nuit depuis des siècles!

Immédiatement, avant même que le frère Gorgias fût dénoncé, ses chefs cédèrent à la nécessité de le défendre. Il fallait le couvrir à tout prix, prévenir l'attaque, en lui composant une innocence. Dans le premier moment, il y eut pourtant un terrible désarroi, on vit le Frère éperdu battre Maillebois et les chemins d'alentour de ses grandes jambes maigres. Avec son nez en bec d'aigle, entre ses pommettes saillantes, et ses profonds yeux noirs aux épais sourcils, il ressemblait à un oiseau de proie, d'air farouche et goguenard. On l'aperçut, le même jour, sur la route de Valmarie, puis sortant de chez le maire Philis, puis descendant d'un train qui le ramenait de Beaumont. On remarqua aussi beaucoup de soutanes et de frocs par la ville et les campagnes, dont les courses affolées témoignaient d'une véritable panique. Et, le lendemain seulement, on eut le mot de cette agitation, un article parut dans le « Petit Beaumontais », où toute l'affaire Simon était reprise, pour annoncer, en phrases violentes, que les amis de l'ignoble juif allaient recommencer à bouleverser le pays, en dénonçant un digne religieux, le

plus saint des hommes. Le frère Gorgias n'était pas nommé; mais, à partir de ce moment, chaque jour, il y eut un article; et, peu à peu, toute la version imaginée par les supérieurs du Frère se déroula, en opposition avec la version de David, déjà prévue, sans que celui-ci l'eût fait connaître. Il s'agissait de la ruiner à l'avance. Carrément, on niait tout : le frère Gorgias n'avait pu s'arrêter devant la fenêtre de Zéphirin, des témoins ayant établi sa rentrée à l'établissement dès dix heures et demie; le paraphe du modèle n'était pas de lui, puisque les experts y avaient formellement reconnu l'écriture et la main de Simon. Et, dès lors, c'était bien simple. Simon, après s'être procuré un modèle, avait imité le paraphe du Frère, pris sur le cahier de Zéphirin. Puis, sachant que les modèles étaient timbrés, il avait déchiré le coin, avec une astuce vraiment diabolique, afin de faire croire à une précaution de l'assassin. Tout cela dans le but infernal de rejeter son crime sur un serviteur de Dieu, pour assouvir sa haine de damné contre l'Eglise. Et cette histoire extravagante, répétée chaque matin par le journal, ne tarda pas à devenir l'acte de foi des lecteurs abêtis, empoisonnés de mensonges.

Mais, cependant, il y avait eu un peu de flottement d'abord, d'autres explications avaient circulé, le frère Gorgias lui-même semblait s'être abandonné à des confidences inquiétantes. C'était une extraordinaire figure que ce frère Gorgias, jusque-là resté dans l'ombre, tout d'un coup jeté au plein jour. Il avait eu pour père un braconnier, Jean Plumet, dont la comtesse de Quédeville, l'ancienne propriétaire de Valmarie, s'était ingéniée à faire un garde-chasse; et il n'avait jamais connu sa mère, une rôdeuse de bois, ramassée un soir, puis disparue après ses couches. L'enfant, Georges, allait avoir douze ans, lorsqu'il avait perdu son père, abattu d'un coup de feu, par un ancien compagnon de braconnage. Il était resté à

Valmarie, en faveur près de la comtesse, compagnon de jeu de son petit-fils Gaston, sans doute très renseigné sur tout ce qui s'était passé au moment de la mort accidentelle du jeune homme, pendant une promenade avec son précepteur, le père Philibin, ainsi que sur les événements qui avaient suivi, lors de la mort de la dernière des Quédeville et de la donation du domaine à son confesseur, le père Crabot. Les deux pères, en tout cas, n'avaient pas cessé depuis cette époque de s'intéresser à lui, et c'était grâce à eux qu'il avait fini par se faire ignorantin, malgré de graves empêchements, disait-on ; ce qui induisait certains mauvais esprits à soupçonner l'existence de quelque cadavre entre les deux supérieurs et ce subalterne compromettant. On donnait toutefois le frère Gorgias comme un religieux admirable, selon l'esprit de Dieu. Il avait la foi, cette foi sombre et sauvage, qui remet entre les mains d'un maître absolu, roi de colère et de châtiment, l'homme faible, en proie au continuel péché. Dieu seul régnait, l'Eglise devait être l'exécutrice de ses vengeances, le reste de la terre n'avait qu'à courber la tête, sous une servitude sans fin, jusqu'au jour de la résurrection, parmi les délices du royaume céleste. Lui-même péchait souvent, mais il confessait alors sa faute avec une grande véhémence de repentir, se frappant des deux poings la poitrine, s'humiliant dans la boue ; et, ensuite, il se relevait, absous, tranquille, d'une sérénité provocante de conscience pure. Il avait payé, il ne devait plus rien, jusqu'à la faute prochaine, où la fragilité de sa chair le faisait bientôt retomber. Enfant, il galopait à travers bois, grandissait dans la maraude, culbutait déjà les filles. Plus tard, entré chez les Ignorantins, il était devenu d'appétits exaspérés, gros mangeur, gros buveur, hanté de lubricité et de violence. Mais, comme il le disait au père Philibin et au père Crabot, d'un air humble, goguenard et menaçant quand ceux-ci lui repro-

chaient quelque frasque trop rude : tout le monde ne péchait-il pas? tout le monde n'avait-il pas besoin de pardon? Il les amusait, il les terrorisait aussi, trouvait grâce auprès d'eux, tant son remords paraissait énorme et sincère, jusqu'à se condamner à huit jours de jeûne et à porter sur le bas-ventre des cilices garnis de clous. Et c'était pour ces raisons que ses supérieurs l'avaient toujours bien noté, reconnaissant en lui le véritable esprit religieux, les vices déchaînés du moine se rachetant sous le fouet vengeur de la pénitence.

Dans ses premières confidences aux rédacteurs du « Petit Beaumontais », le frère Gorgias eut donc le tort de trop parler. Sans doute, ses supérieurs ne lui avaient point encore imposé leur version, et il était trop intelligent pour ne pas en sentir la parfaite absurdité. Désormais, devant le nouveau modèle découvert, avec son paraphe, il lui semblait inepte de nier que ce paraphe était de son écriture. Tous les experts du monde n'empêcheraient pas l'aveuglante clarté de se faire sur ce point. Et il avait donc laissé percer sa version à lui, plus raisonnable, avouant une partie de la vérité, sa halte d'un instant devant la fenêtre de Zéphirin, sa causerie amicale avec le petit infirme, qu'il avait même grondé, en apercevant sur sa table le modèle d'écriture, emporté de l'école sans permission ; puis, le mensonge reprenait, lui s'en allait, l'enfant fermait la fenêtre, Simon venait commettre l'immonde crime, se servait du modèle grâce à une brusque inspiration de Satan, rouvrait la fenêtre, afin de faire croire que le meurtrier s'était échappé par là. Mais cette version, indiquée le premier jour dans le journal, comme sortant d'une source sûre, fut énergiquement démentie le lendemain, et par le frère Gorgias en personne, qui prit la peine de protester lui-même aux bureaux de la rédaction. Sur l'Evangile, il y jura qu'il était rentré directement, le soir du crime, et que le pa-

raphe était un faux, ainsi que les experts l'avaient démontré. Il se trouvait bien forcé d'accepter l'invention de ses supérieurs, s'il voulait être soutenu et sauvé par eux. Il en maugréait, en haussait les épaules, tant c'était bête ; et il ne s'en inclinait pas moins, tout en prévoyant l'effondrement inévitable, plus tard. A ce moment, le frère Gorgias fut vraiment beau d'impudence railleuse, de mensonge héroïque. Dieu n'était-il pas derrière lui ? ne mentait-il pas pour le salut de la sainte Eglise, certain que l'absolution laverait ses péchés ? Même il rêvait les palmes du martyre, chacune de ses pieuses ignominies lui vaudrait une joie au ciel. Et, dès lors, il ne fut plus qu'un instrument docile aux mains du frère Fulgence, derrière lequel agissait dans l'ombre le père Philibin, sous les ordres discrets du père Crabot. Leur tactique était de tout nier, même l'évidence, dans la crainte que la moindre brèche, au mur sacré de la congrégation, ne devînt le commencement de l'inévitable ruine ; et leur version absurde pouvait paraître imbécile à des cerveaux logiques, elle n'en constituerait pas moins longtemps encore la vérité unique pour le peuple abêti de leurs fidèles, avec lequel ils se permettaient de tout oser, connaissant sa crédulité sans bornes, insondable.

La congrégation ayant ainsi pris l'offensive, sans attendre la dénonciation dont le frère Gorgias était menacé, ce fut surtout le directeur de l'école, le frère Fulgence, qui se montra d'un zèle intempérant. Aux heures de grande émotion, son père, le médecin aliéniste mort dans une maison de fous, semblait renaître en lui. Il cédait à l'impulsion première, cervelle brouillée et fumeuse, détraqué de vanité et d'ambition, rêvant de rendre quelque éclatant service à l'Eglise, qui le ferait monter à la tête de son ordre. Aussi, depuis l'affaire, avait-il achevé de perdre son peu de sens commun, dans l'espérance d'y trouver la gloire attendue ; et, la voyant

renaître, il délirait de nouveau. On n'apercevait plus que lui dans les rues de Maillebois, petit, noir et chafouin, laissant voler les plis de sa robe, comme emporté par un vent de tempête. Il défendait passionnément son école, prenait Dieu à témoin de la pureté angélique des Frères, ses adjoints. Les abominables bruits qui avaient couru jadis, les deux Frères ignoblement compromis qu'on avait dû se hâter de faire disparaître, toutes ces infamies étaient des inventions du diable. Et, dans ses affirmations véhémentes, contraires à la vérité, peut-être avait-il commencé par être de bonne foi, tellement il vivait autre part, hors de la simple raison. Mais il s'était trouvé pris sous la meule du mensonge, il lui fallait bien continuer à mentir sciemment, et il y mettait à cette heure une sorte de rage dévote, mentant avec excès pour l'amour de Dieu. Lui-même n'était-il pas un chaste ? N'avait-il pas toujours lutté contre les tentations honteuses ? Alors, il se donnait le devoir de jurer l'absolue chasteté de son ordre, il répondait des Frères défaillants, il niait aux laïques le droit de les juger, ceux-ci n'étant que du troupeau, ignorant le temple. Si le frère Gorgias avait péché, il en devait compte à Dieu seul, et non aux hommes. Religieux, il n'était plus fait pour la justice humaine. Et, dévoré du besoin de se mettre en avant, le frère Fulgence allait ainsi, poussé par des mains savantes et discrètes, accumulant sur lui les responsabilités.

Derrière lui, dans l'ombre, il n'était point difficile de soupçonner le père Philibin, qui lui-même était l'instrument du père Crabot. Mais quel instrument souple et fort à la fois, gardant sa personnalité jusque dans l'obéissance ! Il exagérait volontairement son origine paysanne, affectait l'épaisse bonhomie d'un enfant de la terre à peine dégrossi ; et il était plein de l'astuce la plus déliée, de la patience des longs projets, menés avec une sûreté de main extraordinaire. Toujours il était en marche pour

quelque but ténébreux, mais sans fracas, sans ambition personnelle, ne goûtant que l'âpre joie solitaire de voir son œuvre réussir. Homme de foi peut-être, il se serait alors battu en soldat obscur et sans scrupule, dans l'unique besoin de servir ses supérieurs et l'Eglise. A Valmarie, préfet des études, il surveillait tout, s'occupait de tout, voyait tout, alerte malgré sa carrure, d'une gaieté de gros homme roux, aux épaules solides, à la face large. Mêlé sans cesse aux élèves, jouant avec eux, les guettant, les fouillant, les pénétrant à fond, jusque dans leur parenté et leurs amitiés, il était l'œil qui savait, l'intelligence qui dénudait les cerveaux et les cœurs. Puis, disait-on, il s'enfermait en compagnie du père Crabot, le recteur, dont l'attitude affectée était de diriger la maison de haut, sans jamais s'occuper directement des élèves; et il lui communiquait ses notes, ses rapports, des dossiers sur chacun, nourris des détails les plus complets, les plus intimes. On prétendait même que le père Crabot, qui avait pour principe prudent de ne garder aucun papier, de tout détruire, n'approuvait pas cette méthode d'amasser, de cataloguer les documents. Il laissait faire pourtant, devant les grands services rendus, et il se croyait la main directrice, l'intelligence supérieure qui utilisait le père Philibin. De sa cellule austère, grâce à ses succès mondains, ne régnait-il pas sur la belle société du département? Les dames qu'il confessait, les familles dont il instruisait les enfants, ne lui appartenaient-elles pas, grâce à la toute-puissance de son caractère sacré? Et il se flattait d'ourdir les trames, le vaste filet où il espérait prendre le pays entier, lorsqu'en réalité c'était le plus souvent le père Philibin qui préparait sourdement les campagnes et assurait les victoires. Dans l'affaire Simon surtout, il semblait bien être le grand ouvrier caché, l'homme à qui ne répugnait aucune besogne, les basses, les souterraines, le politique sans

dégoût resté l'ami du gamin vicieux et renseigné d'autrefois, du terrible frère Gorgias d'aujourd'hui, le suivant dans la vie, le protégeant en créature aussi dangereuse qu'utile, et veillant à le tirer d'une effroyable histoire, afin de ne pas y culbuter avec lui, en compagnie de son supérieur, le triomphant père Crabot, une des gloires de l'Église.

De nouveau, Maillebois se passionna. Mais ce n'étaient encore que des rumeurs rasant le sol, tout un effroi semé par la congrégation, au sujet des criminelles manœuvres que les juifs préparaient pour substituer à l'infâme Simon l'admirable frère Gorgias, le saint homme vénéré du pays entier. Il se faisait un travail extraordinaire autour des parents des élèves, on les amenait à exprimer, même ceux dont les enfants suivaient l'école laïque, leur réprobation. Tous parlaient comme si les rues se trouvaient minées par une bande secrète de scélérats, les ennemis de Dieu et de la France, résolus un beau matin à faire sauter les maisons, sur un signal venu de l'étranger. Le maire Philis, dans une séance du conseil municipal, se permit une allusion au danger vague, qui menaçait la ville; et il dénonça même l'or des juifs, une caisse mystérieuse où s'entassaient les millions, pour l'œuvre diabolique. Plus clairement, il se remit à flétrir les agissements impies de l'instituteur, ce Marc Froment dont il n'avait pu encore débarrasser ses administrés. Il le guettait toujours, il espérait cette fois forcer l'inspecteur d'académie à une exécution exemplaire. Les versions successives données par « le Petit Beaumontais » avaient troublé les esprits. Il était bien question d'un document retrouvé chez les dames Milhomme, les papetières; mais les uns parlaient d'un autre faux abominable de Simon, les autres d'une pièce écrasante, prouvant la complicité du père Crabot. Et la seule chose certaine était une nouvelle visite du général Jarousse à sa petite-cou-

sine, madame Edouard, cette parente pauvre dont il oubliait volontiers l'existence. On l'avait vu arriver un matin, s'engouffrer violemment dans l'étroite boutique, puis en ressortir une demi-heure plus tard, très rouge. Et le résultat de cette intervention tempêtueuse fut, le lendemain, le départ pour le Midi de madame Alexandre, avec son fils Sébastien, en convalescence de sa terrible fièvre typhoïde, tandis que madame Edouard, avec son fils Victor, continuait à gérer la boutique, donnant une complète satisfaction à la clientèle cléricale, expliquant l'absence de sa belle-sœur par le souci de son amour maternel, toute prête d'ailleurs à la rappeler, dans l'intérêt de leur commerce, si l'école laïque sortait victorieuse de la grande lutte prochaine.

Au milieu de ces grondements, annonçant le furieux orage qui montait, Marc s'appliquait à remplir son rôle d'instituteur avec une correction parfaite. L'affaire était désormais dans les mains de David, il attendait de pouvoir l'aider de son témoignage. Jamais encore il ne s'était donné plus entièrement à sa classe, à ces enfants dont il voulait faire des hommes de raison et de bonté, comme exalté davantage vers la divine solidarité humaine par son rôle actif dans la réparation d'une des plus monstrueuses iniquités du siècle. Avec Geneviève surtout, il évitait d'aborder les sujets de leur désunion, très tendre, l'air uniquement occupé des petits riens si importants de chaque jour. Mais, lorsque sa femme revenait de chez ces dames, il la sentait nerveuse, impatiente, de plus en plus exaspérée contre lui, la tête visiblement pleine des histoires contées par ses ennemis. Et il ne pouvait toujours éviter les querelles, qui peu à peu s'empoisonnaient, devenaient meurtrières.

Un soir, la guerre éclata, au sujet du lamentable Férou. Dans la journée, Marc avait appris une nouvelle tragique, l'assassinat de Férou, abattu d'un coup de revolver par

un sergent, contre lequel il s'était révolté. Et il était monté chez madame Férou, qu'il avait trouvée dans les larmes, au milieu de son atroce misère, souhaitant que la mort la prît elle-même avec ses deux filles cadettes, comme elle avait déjà fait la grâce d'emporter l'aînée. C'était l'effroyable et logique dénouement, l'instituteur pauvre, méprisé, aigri jusqu'à la rébellion, chassé de son poste, désertant pour ne pas payer à la caserne la dette acquittée en partie déjà à l'école, puis vaincu par la faim, incorporé de force le jour où l'appel désespéré des siens le rappelait, et finissant comme un chien pris de rage, là-bas, sous le ciel de flammes, dans les tortures d'une compagnie de discipline. Et, devant cette femme sanglotante et ces deux filles hébétées, devant ces pauvres loques que l'iniquité sociale jetait à l'agonie dernière, Marc avait senti se soulever toute son humanité fraternelle, en une furieuse protestation.

Il n'était pas calmé le soir, il s'oublia, parla devant Geneviève, comme celle-ci vaguait encore par la chambre commune, avant de se retirer dans la petite pièce voisine, où elle s'était décidée à coucher.

— Sais-tu la nouvelle? dans une révolte, en Algérie, un sergent a cassé la tête de ce malheureux Férou.

— Ah!

— J'ai vu madame Férou cette après-midi, elle en devient folle... Et c'est vraiment un assassinat voulu, prémédité. Je ne sais si le général Jarousse, qui s'est montré si dur dans cette histoire, dormira tranquille cette nuit. Il a sur les mains un peu du sang de ce pauvre grand fou, dont on a fait une bête fauve.

Vivement, comme attaquée dans ses idées, Geneviève répondit :

— Le général serait bien bon de mal dormir, Férou ne pouvait finir autrement.

Marc eut un geste douloureux et indigné. Mais il se

contint, revenant à lui, regrettant d'avoir nommé le général, un des pénitents les plus chers du père Crabot, et auquel on avait même songé un moment pour un coup d'Etat militaire. Bonapartiste, disait-on, il était d'une corpulence décorative, très sévère à l'égard de ses hommes, jovial au fond, aimant la table et les filles, ce qui ne gâtait rien; mais, décidément, après des pourparlers, on l'avait trouvé trop bête. Et il restait simplement, pour l'Eglise, un pis-aller qu'on ménageait encore.

— Au Moreux, reprit Marc doucement, nous avons connu les Férou si pauvres, si écrasés de travail et de soucis, dans leur misérable école, que je ne puis songer à cet homme, à ce maître, traqué et supprimé comme un loup, sans me sentir au cœur une infinie souffrance d'angoisse et de pitié.

Alors, Geneviève, bouleversée, tombant de l'irritation à une sorte d'exaspération nerveuse, éclata en larmes.

— Oui, oui, je t'entends bien, je suis une sans-cœur, n'est-ce pas? Tu m'as cru une sotte et maintenant tu me crois une méchante. Comment veux-tu que nous puissions nous aimer encore, si tu me traites en femme stupide et mauvaise?

Il voulut l'apaiser, stupéfait et très malheureux d'avoir déterminé une telle crise. Mais elle s'affolait de plus en plus.

— Non, non, c'est bien fini entre nous. Puisque tu m'exècres chaque jour davantage, il vaudrait mieux, vois-tu, nous séparer tout de suite, sans attendre d'en venir à des choses indignes.

Et, violemment, elle passa dans la pièce où elle couchait, elle s'y enferma d'une main rude, à double tour. Lui, devant cette porte ainsi close, resta désespéré, gagné par les larmes. D'habitude, jusque-là, la porte restait chaque nuit grande ouverte, les deux époux cau-

saient, continuaient à être ensemble, bien que faisant deux lits. Et, désormais, c'était la séparation totale, le mari et la femme allaient vivre en étrangers.

Les nuits suivantes, Geneviève s'obstina de la sorte à s'enfermer chez elle. Puis, l'habitude prise, elle ne se montra plus à Marc que vêtue, coiffée, comme si la moindre intimité de toilette l'eût gênée à présent. Elle était enceinte de sept mois, elle avait d'abord profité de son état pour rompre tous rapprochements conjugaux ; et, à mesure qu'elle approchait de ses couches, elle témoignait une répugnance croissante des caresses, le plus léger effleurement la faisait se reculer, inquiète et maussade, elle si tendre, si passionnée autrefois. Etonné, il mettait cela, les premières semaines, sur le compte de ces perversions singulières qui accompagnent parfois certaines grossesses, se soumettant d'ailleurs, attendant le réveil du désir, avec une fraternelle affection. Il avait cependant senti sa surprise croître, en la voyant arriver à la répulsion, presque à la haine, car il lui semblait que la naissance d'un nouvel enfant aurait au contraire dû la rapprocher de lui, les unir l'un à l'autre plus étroitement. Et, d'autre part, son inquiétude augmentait, il savait le terrible danger des querelles, des malentendus d'alcôve : tant que la femme et l'homme demeurent aux bras l'un de l'autre, ils sont une même chair, il n'y a pas de rupture possible, les pires sujets de dispute se fondent chaque nuit dans un baiser; mais, dès que l'étreinte a cessé, dès qu'il y a divorce consenti, le moindre conflit devient mortel, sans réconciliation possible. Aussi, dans la débâcle de certains ménages qui étonne souvent, inexplicable, la cause profonde est toujours l'arrachement charnel, le lien de chair coupé à jamais. Tant que sa Geneviève était restée à son cou, l'adorant, le voulant, Marc n'avait pas tremblé de la campagne qu'on menait pour la lui reprendre. Il la savait

profondément à lui, aucune force au monde ne vaincrait le tout-puissant amour. Mais, si elle ne l'aimait plus, si elle ne le désirait plus, le furieux effort de ses adversaires n'allait-il pas la lui arracher enfin? Et, à mesure qu'il la voyait se glacer, il sentait la catastrophe devenir possible, il avait son pauvre cœur serré d'une anxiété croissante, intolérable.

Un fait éclaira Marc un instant, dans l'obscur problème de cette femme adorée, de nouveau mère, et qui semblait cesser d'être amante. Il apprit qu'elle avait changé de directeur, quittant l'abbé Quandieu, le doux prêtre, pour passer au père Théodose, le supérieur des Capucins, l'apôtre, l'admirable metteur en scène des miracles de Saint-Antoine de Padoue. La raison donnée en était l'état de malaise, la faim inapaisée où la laissait le curé de Saint-Martin, trop tiède maintenant pour sa foi ardente; tandis que le père Théodose, si beau, si grand de ferveur, devait la nourrir du fort pain mystique, dont elle avait le besoin de se rassasier. En réalité, c'était le père Crabot, maître souverain chez ces dames, qui avait décidé le changement, afin de hâter sans doute la victoire certaine, après tant de savante lenteur. Marc ne songeait pas à soupçonner Geneviève d'une intrigue basse avec le capucin superbe, un Christ brun, dont les grands yeux de flammes et la barbe frisée faisaient pâmer les dévotes : il la savait trop loyale, trop digne, de cette dignité du corps qu'il avait reconnue en elle, même aux heures voluptueuses où elle donnait tout son être. Mais, sans pousser les choses à ce point, n'était-il pas admissible, dans l'influence grandissante du père Théodose sur une femme jeune encore, de faire une part à la domination du beau mâle, à la souveraineté sensuelle de l'homme devenu Dieu, parlant en Dieu obéi? Après les entretiens dévots, surtout après les heures prolongées de confessionnal, elle revenait à son mari toute frissonnante,

éperdue, comme jamais il ne l'avait sentie, quand elle rentrait de ses anciennes visites à l'abbé Quandieu. Elle nouait certainement là quelque passion mystique, elle trouvait un aliment nouveau à son besoin d'aimer, qui remplaçait pour un temps les caresses conjugales, grâce à la crise de trouble étrange où la jetait sa grossesse. Peut-être aussi le moine agissait-il contre cette fécondité, agenouillée si près de lui, la terrorisant avec l'enfant du damné qu'elle portait. A plusieurs reprises, elle parla désespérément du pauvre petit être qui allait naître, prise d'une sorte de terreur, ainsi qu'il arrive à certaines mères hantées de la crainte d'accoucher d'un monstre. Et, s'il naissait normal, comment le protégerait-elle du péché environnant, où l'emporterait-elle, afin de le soustraire à la demeure sacrilège de son père? Cela faisait un peu de lumière sur la rupture d'alcôve exigée par elle, sans doute le remords d'avoir enfanté d'un incroyant, le serment de ne plus enfanter jamais, l'amour perverti, exaspéré, rêvant de se satisfaire désormais dans l'au-delà du désir. Et pourtant que d'obscurité encore, et quelle souffrance était celle de Marc de ne pas comprendre, de sentir à chaque heure lui échapper cette femme adorée, que l'Eglise lui reprenait pour l'anéantir, lui et son œuvre de libération humaine, en le torturant!

Ce fut au retour d'un de ses longs entretiens avec le père Théodose que Geneviève, l'air exalté et brisé à la fois, dit à Louise, qui rentrait de l'école :

— Demain, tu iras te confesser chez les Capucins, à cinq heures. Si tu ne te confessais pas, on ne te recevrait plus au catéchisme.

Résolument, Marc intervint. Il avait laissé Louise suivre le catéchisme. Mais, jusque-là, il s'était opposé à ce qu'elle se confessât.

— Louise n'ira pas chez les Capucins, dit-il avec fer-

meté. Tu le sais, ma chère, j'ai cédé sur tout, je ne céderai pas sur la confession.

Se contenant encore, Geneviève demanda :

— Et pourquoi ne veux-tu pas céder?

— Je ne puis le dire devant cette enfant. Mais tu connais mes raisons, je n'entends pas qu'on salisse l'esprit de ma fille, sous le prétexte de l'absoudre de fautes puériles, que la famille suffit à connaître et à corriger.

Il s'en était en effet expliqué avec elle, trouvant abominable cette initiation d'une fillette aux fièvres de la chair, par un homme que son vœu de chasteté peut conduire à toutes les curiosités, à toutes les aberrations sexuelles. Sur dix prêtres prudents, il suffit d'un détraqué, et la confession n'est plus qu'une ordure, dont il ne voulait pas laisser courir le risque à sa Louise. Puis, cette promiscuité troublante, ce colloque secret dans l'ombre et l'énervement mystique d'une chapelle, n'étaient pas seulement un outrage, une démoralisation possible, pour une petite femme de douze ans, âge inquiet où les sens s'éveillaient à la vie; il y avait encore là comme une prise de possession de la jeune fille, de l'amante et de la mère à venir, qui à jamais restait ensuite l'initiée, la déflorée de ce ministre sacré, dont les questions, en violentant sa pudeur, la fiançaient à son Dieu jaloux. Dès lors, par ses aveux, la femme appartenait au confesseur, devenait sa chose tremblante et obéissante, toujours prête à être, dans ses mains, un instrument d'enquête et de servage.

— Si notre fille a commis quelque faute, répéta Marc, c'est à toi ou à moi qu'elle s'en confessera, le jour où elle en éprouvera le besoin. Ce sera plus logique et plus propre.

Geneviève haussa les épaules, en femme qui trouvait cette solution blasphématoire et grotesque.

— Je ne veux plus discuter avec toi, mon pauvre ami... Seulement, dis-moi, si tu empêches Louise d'aller à confesse, comment pourra-t-elle faire sa première communion?

— Sa première communion? mais n'est-il pas convenu qu'elle attendra d'avoir vingt ans, pour en décider elle-même? Je l'ai laissée aller au catéchisme, comme elle va à son cours d'histoire et de sciences, simplement afin qu'elle sache, de façon à pouvoir juger et prendre un parti plus tard.

La colère, alors, emporta Geneviève. Elle se tourna vers l'enfant :

— Et toi, Louise, c'est ce que tu penses, c'est ce que tu veux?

Immobile, avec son gai visage déjà grave, la fillette avait écouté, silencieuse, entre son père et sa mère. Quand de pareilles querelles éclataient, elle s'efforçait visiblement de rester neutre, par crainte de les aggraver. Ses yeux intelligents allaient de l'un à l'autre, comme pour les supplier de ne pas se faire de la peine, à cause d'elle, désespérée d'être ainsi devenue une cause continuelle de désunion. Elle demeurait très déférente, très tendre pour sa mère; et celle-ci, pourtant, la sentait pencher vers son père, qu'elle adorait, dont elle avait la raison solide, la passion du vrai et du juste.

Un instant, Louise, combattue, continua de les regarder, de son air de grande affection. Puis, doucement :

— Ce que je pense, ce que je veux, maman, ce serait si volontiers ce que vous penseriez et ce que vous voudriez tous les deux!... Est-ce que le désir de papa te semble si déraisonnable? Pourquoi ne pas attendre un peu?

La mère, hors d'elle, ne put en entendre davantage.

— Ce n'est pas répondre, ma fille... Reste avec ton

père, puisque tu n'as plus pour moi ni respect, ni obéissance. Vous finirez par me chasser d'ici.

Et elle s'en alla, elle s'enferma violemment dans sa chambre, ainsi qu'elle le faisait désormais, aux moindres contrariétés. C'était sa façon de terminer les querelles; et, chaque fois, elle paraissait s'éloigner davantage, mettre plus d'espace entre elle et le cher foyer domestique d'autrefois.

Un événement acheva de lui faire croire qu'on agissait sur sa fille, pour la soustraire à son autorité. Mademoiselle Rouzaire, grâce à ses longues et savantes pratiques, venait enfin d'obtenir à Beaumont le poste de première adjointe, qu'elle ambitionnait depuis si longtemps. L'inspecteur d'académie Le Barazer avait cédé aux instances des députés et des sénateurs cléricaux, en tête desquels le comte Hector de Sanglebœuf marchait avec des allures bruyantes de grand capitaine. Mais, par compensation politique, et avec une malice dont il était coutumier, Le Barazer avait fait nommer, au poste de directrice devenu vacant à Maillebois, mademoiselle Mazeline, l'institutrice de Jonville, l'ancienne collaboratrice de Marc, dont celui-ci estimait si haut la claire raison, la belle passion de vérité et d'équité. Peut-être aussi l'inspecteur d'académie, qui soutenait toujours ce dernier sourdement, avait-il voulu mettre à son côté une amie, travaillant à la même œuvre, ne l'entravant plus à chaque heure, comme faisait mademoiselle Rouzaire; et il affecta de s'étonner, lorsque le maire Philis, au nom du conseil municipal, osa se plaindre d'un tel choix, qui allait mettre les filles de Maillebois entre les mains d'une incroyante : n'avait-il pas fait ce que demandait le comte Hector de Sanglebœuf? pouvait-on s'en prendre à lui, si le roulement administratif du personnel l'avait amené à choisir une personne des plus méritantes, dont les familles ne s'étaient jamais plaintes jusque-là? Et, en effet, ses débuts à Maillebois furent très heureux,

elle plut beaucoup par sa gaieté sereine, par la façon maternelle dont elle sut gagner l'affection de ses élèves, dès le premier jour. Elle était admirable de douceur et de zèle, travaillant surtout à faire de ses filles, comme elle les nommait, de braves femmes, des épouses et des mères, libres et enfantant des hommes libres. Mais elle ne conduisait plus les fillettes à la messe, elle avait supprimé les processions, les prières, le catéchisme, de sorte que Geneviève, qui la connaissait bien, depuis leur voisinage à l'école de Jonville, s'irritait, protestait, avec les quelques parents faisant partie de la faction cléricale. Tout en n'ayant pas eu à se louer de mademoiselle Rouzaire, dont les sourdes intrigues avaient troublé la paix de son ménage, elle semblait maintenant la regretter, elle parlait de la nouvelle institutrice comme d'une femme suspecte, capable des plus noirs desseins.

— Entends-tu, Louise, si mademoiselle Mazeline vous tenait des discours inconvenants, tu me le dirais. Je ne veux pas qu'on me vole l'âme de ma fille.

Impatienté, Marc ne pouvait s'empêcher d'intervenir.

— Voyons, c'est fou, mademoiselle Mazeline volant les âmes! Tu l'admirais comme moi, il n'est pas de raison plus haute, ni de cœur plus tendre.

— Oh! naturellement, mon ami, tu la soutiens. Vous êtes bien faits pour vous entendre. Va donc la retrouver, donne-lui notre fille, puisque moi je ne compte plus.

Et, une fois encore, Geneviève courait sangloter dans sa chambre, où la petite Louise devait aller pleurer avec elle, la supplier pendant des heures, avant de la décider à se remettre aux soins de son ménage.

Brusquement, une incroyable nouvelle circula, souleva une émotion considérable. L'avocat Delbos s'était rendu à Paris, avait agi dans les ministères, en promenant le fameux modèle d'écriture, remis par madame Alexandre Milhomme; et, on ne savait grâce à quelle haute influence,

il avait enfin obtenu qu'une perquisition judiciaire serait faite à Valmarie, chez le père Philibin. Mais l'extraordinaire était cette perquisition exécutée en coup de foudre, le commissaire de police tombant là sans être attendu, commençant à fouiller, parmi les dossiers si nombreux du préfet des études, découvrant dans la seconde chemise qu'il ouvrait une enveloppe déjà jaunie, où se trouvait, précieusement conservé, le coin déchiré autrefois. Il n'y avait d'ailleurs pas à nier, le fragment se rapportait exactement à la déchirure du modèle ramassé près de la victime. On ajoutait que le père Philibin, interrogé tout de suite par son supérieur, le père Crabot, éperdu d'une telle aventure, avait avoué carrément. Il donnait pour unique explication une sorte de mouvement instinctif, une telle inquiétude à voir, sur le modèle, le cachet de l'école des Frères, que sa main avait agi, plus prompte que sa pensée. Et si, plus tard, il avait gardé le silence, c'était dans la conviction absolue, après une étude approfondie de l'affaire, que Simon était bien le coupable, dont l'intention, en laissant en évidence ce faux grossier, avait dû être de nuire à la religion. Le père Philibin se faisait donc gloire de son acte, car son geste et plus tard son silence étaient d'un héros, qui mettait l'Eglise au-dessus de la justice des hommes. Un complice vulgaire n'aurait-il pas détruit le fragment ? et, du moment où il l'avait conservé, ne comprenait-on pas sa volonté de tout rétablir, le jour où il l'aurait fallu ? A la vérité, dans cette singulière imprudence, certains voyaient sa manie de classer les moindres bouts de papier, peut-être aussi le désir de se réserver une arme. On disait le père Crabot, lui qui détruisait jusqu'aux cartes de visite reçues, affolé, exaspéré contre cet imbécile besoin de dossiers, de fiches, de répertoires. On allait jusqu'à répéter son premier cri de surprise furieuse : « Comment! je lui avais donné l'ordre de tout brûler, et il a gardé ça! » D'ailleurs, dès le

soir de la trouvaille, le père Philibin, qui ne tombait encore sous le coup d'aucun mandat d'arrestation, disparut. Et, comme des âmes pieuses s'informaient de son sort avec sollicitude, il leur fut répondu que le père Poirier, provincial de Beaumont, avait décidé de l'envoyer en retraite dans un couvent d'Italie, où, d'un coup, et ainsi qu'en un gouffre, il se trouva enseveli sous l'éternel silence.

Maintenant, la revision du procès Simon paraissait inévitable. Delbos, triomphant, appela tout de suite David et Marc, afin d'arrêter la façon dont la demande serait lancée au ministre de la justice. C'était Delbos qui avait soupçonné l'existence possible du fragment portant le cachet de l'école des Frères, et c'était lui qui venait de provoquer la trouvaille, fait nouveau suffisant pour faire casser l'arrêt de la cour de Beaumont. Il fut même d'avis de se contenter de ce fait, en laissant de côté, pour le moment, la communication illégale du président Gragnon aux membres du jury, difficile encore à prouver, et sur laquelle l'enquête ferait sûrement la lumière. La meilleure tactique à suivre lui semblait être de marcher droit au frère Gorgias, maintenant que la vérité éclatait, ruinant le rapport des experts, apportant des certitudes indiscutables, la provenance du modèle, timbré, paraphé, à ce point accusateur que le père Philibin s'était rendu complice, par la dissimulation et le mensonge. Et, quand David et Marc sortirent de chez Delbos, la décision était prise, David écrivit dès le lendemain au ministre une lettre de dénonciation formelle, dans laquelle il accusait le frère Gorgias d'avoir violé et assassiné le petit Zéphirin, crime pour lequel son frère Simon était au bagne depuis dix ans.

Alors, l'émotion fut à son comble. Le lendemain de la trouvaille du fragment, parmi les dossiers du père Philibin, il y avait eu une heure de lassitude et de défaite, même chez les plus ardents soutiens de l'Eglise.

Cette fois, la partie semblait perdue, et l'on put lire, dans « le Petit Beaumontais », un article où l'action du père jésuite se trouvait nettement blâmée. Mais, deux jours plus tard, la faction s'était ressaisie, le même journal inventa la canonisation du vol et du mensonge, saint Philibin, héros et martyr. Des portraits furent publiés, avec une auréole et des palmes. Une légende se créa, le père dans un couvent ignoré des Apennins, au milieu de forêts sauvages, portant un cilice, priant les jours et les nuits, s'offrant en holocauste pour les péchés du monde; et de petites images pieuses circulèrent, le représentant à genoux, avec une prière au verso, qui gagnait des indulgences. L'accusation publique, retentissante, lancée contre le frère Gorgias, acheva de rendre aux cléricaux leur furieuse rage d'attaque, dans leur conviction que la victoire du juif serait l'ébranlement fatal de la congrégation, une brèche au cœur même de l'Eglise. Tous les anti-simonistes d'autrefois se retrouvèrent debout, plus intransigeants, plus âpres à vaincre ou à disparaître. Et, à Maillebois, à Beaumont, d'un bout à l'autre du pays, ce fut la même bataille qui recommença, d'un côté tous les esprits libérés, les cerveaux de vérité et de justice allant à l'avenir, de l'autre tous les hommes de réaction, les croyants de l'autorité, qui s'attardaient au passé d'un Dieu de colère, faisant le salut du monde à coups de soldats et de prêtres. On revit le conseil municipal de Maillebois se quereller violemment au sujet de l'instituteur, les familles se déchirer entre elles, les élèves de Marc et les élèves des Frères se jeter des cailloux, sur la place de la République, au sortir de l'école. On revit surtout la belle société de Beaumont bouleversée, sous le souffle d'inquiétude qui enfiévrait les acteurs du premier procès, les fonctionnaires, les magistrats, les simples comparses, dont la peur était de se trouver compromis, si l'on fouillait le monstrueux entassement, enterré dans

l'ombre. Pour un Salvan qui se réjouissait avec Marc, à chacune de leurs entrevues, que d'autres ne dormaient plus la nuit, devant la menace de tant de cadavres gênants, près de sortir de terre! A la veille des élections prochaines, les hommes politiques tremblaient d'y laisser leur mandat : le radical Lemarrois, l'ancien maire, indispensable jadis, regardait avec terreur monter la popularité de Delbos; l'aimable Marcilly, toujours aux aguets de la victoire, perdait pied, ne savait plus de quel parti être; les députés et les sénateurs réactionnaires, avec le farouche Hector de Sanglebœuf à leur tête, résistaient désespérément, en sentant monter l'orage qui devait les balayer. Dans l'administration, dans l'université, l'anxiété n'était pas moins grande, le préfet Hennebise se lamentait de ne pouvoir étouffer l'affaire, le recteur Forbes débordé se déchargeait sur l'inspecteur d'académie Le Barazer, le seul calme et souriant au milieu de la tourmente, tandis que le proviseur Depinvilliers continuait à mener ses filles à la messe comme on se jette à l'eau, et que l'inspecteur Mauraisin, angoissé, étonné de la façon dont tournaient les choses, se demandait si l'heure n'était pas venue de passer à la franc-maçonnerie. Mais, surtout, l'émoi était grand parmi la magistrature, car l'ancien procès revisé n'était-ce pas un procès nouveau fait aux premiers juges, et si l'on rouvrait le dossier, quelles révélations terribles allait-il en sortir? Le juge d'instruction Daix, l'honnête homme malchanceux qui promenait le remords d'avoir cédé à l'âpre ambition de sa femme, ne se rendait plus que livide et muet à son cabinet du Palais de Justice. Le fringant procureur de la République, Raoul de La Bissonnière, s'y montrait au contraire d'une belle humeur, d'une liberté d'esprit excessives, où l'on devinait le désir torturé de ne rien laisser voir de ses craintes. Quant au président Gragnon, le plus compromis, il semblait avoir vieilli tout d'un coup,

traînant son grand corps, la face épaissie et lourde, courbant les épaules sous un poids invisible, se redressant avec un regard oblique, lorsqu'il se sentait regardé. Et les dames de ces messieurs, elles aussi, avaient recommencé à faire de leurs salons des foyers d'intrigues, de marchandages, d'effrénée propagande. Et des familles bourgeoises aux domestiques, des domestiques aux fournisseurs, des fournisseurs aux ouvriers, toute la population suivait, s'affolait, dans la tempête de démence générale qui emportait les hommes et les choses.

On remarqua le brusque effacement du père Crabot, dont la haute taille élégante, les belles robes fines étaient bien connues, aux heures mondaines, avenue des Jaffres. Il ne s'y montra plus, et l'on vit une preuve de bon goût, de piété profonde, dans ce besoin de retraite, dont ses amis parlèrent avec un attendrissement dévot. Le père Philibin avait disparu, il ne restait que le frère Fulgence, toujours compromettant, s'agitant trop, si maladroit à chacune de ses démarches, que de vilains bruits commençaient à courir, parmi les cléricaux, sans doute un mot d'ordre venu de Valmarie, sacrifiant le Frère. Mais le héros, l'extraordinaire figure qui se dressait plus étonnante chaque jour, était le frère Gorgias, qui tenait tête à l'accusation, avec une prodigieuse audace. Le soir même du jour où l'on avait publié la lettre de David le dénonçant, il était accouru au « Petit Beaumontais », pour répondre, insultant les juifs, inventant d'extravagantes histoires, habillant les vérités de mensonges de génie, capables de troubler les plus solides têtes ; et il goguenardait, il demandait si les instituteurs avaient l'habitude de se promener avec des modèles d'écriture dans leurs poches ; et il niait tout, le paraphe, le cachet, expliquant comment Simon, qui avait imité son écriture, pouvait très bien s'être procuré un cachet de l'école, ou même en avoir fait fabriquer un. C'était fou, il n'en criait pas moins cette

version d'une voix si tonnante, avec des gestes si rudes, que la version nouvelle était acceptée, devenait la vérité officielle. Dès lors, le « Petit Beaumontais » n'hésita plus, il adopta l'histoire du cachet faux, comme du paraphe faux, de cette préméditation abominable de Simon, qui, en commettant son crime, avait eu l'infernale ruse de le mettre au compte d'un saint religieux, pour salir l'Eglise. Et l'imbécile invention passionna les pauvres cerveaux du moyen peuple abêti par des siècles de catéchisme et de servitude, le frère Gorgias monta au rang des martyrs de la foi, à côté du père Philibin. Il ne pouvait plus paraître sans qu'on l'acclamât, des femmes baisaient le bord de sa robe, des enfants se faisaient bénir, tandis que lui, impudent, triomphant, haranguait les foules, se livrait à d'extravagantes parades, en idole populaire, certaine d'être applaudie. Mais, cependant, derrière cette assurance, les gens avertis, sachant la vérité, voyaient la détresse éperdue du misérable, forcé de jouer un rôle dont il sentait le premier l'inepte fragilité ; et il était bien évident qu'il y avait simplement là, sur la scène, un acteur, une tragique marionnette, que des mains invisibles faisaient mouvoir. Le père Crabot avait eu beau disparaître, se cloîtrer avec humilité dans sa cellule de Valmarie, froide et nue, son ombre noire passait sans cesse sur la scène, ses mains souples se devinaient, tirant les fils, poussant les pantins, travaillant au triomphe de la congrégation.

Au milieu des plus rudes secousses, et malgré l'opposition de toutes les forces réactionnaires coalisées, le ministre de la justice dut saisir la Cour de cassation de la demande de revision, lancée par David, au nom de madame Simon et de ses enfants. Il y eut là une première victoire de la vérité, dont la faction cléricale parut accablée un moment. Dès le lendemain, d'ailleurs, la lutte recommença, la Cour de cassation elle-même fut

jetée à la boue, outragée chaque matin, accusée de s'être vendue aux juifs. Le « Petit Beaumontais » indiquait nettement les sommes, diffamait le président, le procureur général, les conseillers, en racontant d'abominables histoires intimes, inventées de toutes pièces. Pendant les deux mois que dura l'instruction de l'affaire, le fleuve d'immondices ne cessa de couler, il n'y eut pas d'iniques manœuvres, de mensonges et même de crimes, qui ne furent tentés, pour arrêter dans sa marche l'inexorable justice. Enfin, après des débats mémorables, où quelques magistrats donnèrent un grand exemple de saine raison et d'équité courageuse, au-dessus des passions, l'arrêt fut rendu, et bien que prévu à l'avance, il éclata en coup de foudre. La Cour retenait la demande, disait qu'il y avait lieu à reviser et concluait à la nécessité d'une enquête, dont elle-même se chargeait.

Ce soir-là, Marc, ayant fini sa classe, se trouvait seul dans son petit jardin, par un doux crépuscule de printemps. Louise n'était pas revenue encore de l'école, où mademoiselle Mazeline la retenait parfois, en élève préférée. Geneviève, depuis le déjeuner, était partie chez sa grand'mère, près de laquelle, désormais, elle passait ses journées presque entièrement. Et, malgré le frais parfum des lilas, dans l'air si tiède, Marc promenait le long des allées l'amère torture de son ménage dévasté. Il n'avait pas cédé sur la confession, sa fille venait même de quitter le catéchisme, le prêtre n'ayant plus voulu l'y admettre, si elle ne passait point par le confessionnal. Mais il lui fallait batailler, matin et soir, sous les attaques de sa femme, exaspérée, affolée à l'idée de la damnation de Louise, dont elle se rendait complice, en ne trouvant pas la force de la prendre dans ses bras, de la porter elle-même au tribunal de la pénitence. Elle se rappelait son adorable communion à elle, ce plus beau jour de sa vie, avec la robe blanche, l'encens, les cierges, le doux

Jésus qu'elle choisissait si délicieusement pour fiancé, et qui était resté son seul, son unique époux, l'amour divin dont elle jurait, à cette heure, de ne plus goûter que les délices. Sa fille allait donc être privée d'une telle félicité, comme déchue, tombée au rang des bêtes qui n'ont pas de religion? Et elle profitait des moindres occasions pour arracher un consentement à son mari, changeant le foyer domestique en un terrain de combat, où les plus futiles circonstances donnaient naissance à des querelles sans fin.

La nuit lente tombait, pleine d'apaisement, et Marc, dans une heure de grande lassitude, s'étonnait de résister de la sorte, avec un courage si cruel pour eux trois. Toute son ancienne tolérance lui revenait, il avait bien laissé baptiser sa fille, ne pouvait-il lui laisser faire sa première communion? Les raisons que lui donnait sa femme, ces raisons devant lesquelles il s'était longtemps incliné, n'étaient pas sans force : le respect de la liberté individuelle, les droits de la mère, les droits de la conscience. Au foyer, la mère était forcément l'éducatrice, l'initiatrice, surtout lorsqu'il s'agissait des filles. Et ne tenir aucun compte de ses idées, agir contre son esprit et son cœur, c'était vouloir la rupture même du ménage. Plus rien ne restait du lien nécessaire, le bonheur était détruit, les parents et l'enfant tombaient à cette affreuse guerre intime, dont sa pauvre maison, si unie et si douce autrefois, souffrait maintenant. Et il marchait toujours, par les allées étroites du petit jardin, envahi d'ombre, en se demandant de quelle façon il pourrait bien céder encore, pour avoir un peu de paix et de bonheur.

Mais, surtout, un remords l'angoissait, n'était-il pas coupable de ce grand malheur? Déjà, sa part de responsabilité lui était apparue, il s'était parfois demandé pourquoi, dès le lendemain du mariage, il n'avait pas tenté de conquérir Geneviève à ses croyances. Alors, dans la

révélation de l'amour, elle lui appartenait toute, elle s'abandonnait entre ses bras, si confiante, si prête à ne faire qu'une avec lui, chair et pensée. Lui seul aurait eu le pouvoir, à cette heure unique, d'arracher la femme au prêtre, en faisant de l'éternelle enfant, courbée sous la peur de l'enfer, la compagne consciente de sa vie, une intelligence libérée, capable de vérité et de justice. Dans leurs premières querelles, Geneviève le lui avait crié : « Si tu souffres de voir que nous ne pensons pas de même, c'est ta faute. Il fallait m'instruire. Je suis ce qu'on m'a faite, et le malheur est que tu n'as pas su me refaire. » Désormais, elle n'en était plus là, elle ne lui accordait pas qu'il pût agir sur elle, dans l'inébranlable orgueil de sa foi. Seulement, il se souvenait amèrement de l'occasion perdue, il déplorait son adoration égoïste, en ce délicieux printemps de leur ménage, toujours à s'émerveiller de sa beauté, à la trouver parfaite, sans que l'inquiétude le prît de descendre en sa conscience et de l'éclairer. Puis, à cette époque-là, il ne songeait point encore à être l'artisan de vérité qu'il était devenu, il acceptait certains compromis, en se croyant assez aimé, assez fort, pour rester le maître. Et toute sa torture, aujourd'hui, venait de sa vanité d'homme, des faiblesses aveugles de son amour.

Marc s'arrêta devant un lilas fleuri de la veille, d'un parfum pénétrant, tandis qu'une flamme, un besoin de lutte remontait en lui. S'il n'avait pas fait son devoir, autrefois, en agissant, en s'efforçant de libérer cette intelligence qu'on lui livrait, si imprégnée d'erreurs, était-ce donc une raison pour ne pas le faire aujourd'hui, en empêchant la fille de se perdre après la mère? La faute allait devenir d'autant plus impardonnable, qu'il s'était maintenant donné une tâche. Il avait accepté de sauver du mensonge séculaire les enfants des autres, et il offrirait le lâche exemple de ne pouvoir en préserver sa

propre enfant! Qu'un père de famille obscur, pour avoir la paix, s'accommodât d'une femme dévote, s'obstinant à hébéter sa fille dans de basses et dangereuses pratiques, cela s'excusait encore. Mais lui! lui qui avait enlevé le crucifix de sa classe, qui s'en tenait au strict enseignement laïque, qui professait hautement la nécessité d'arracher la femme à l'Eglise, si l'on voulait bâtir enfin la Cité heureuse! Ne serait-ce pas le pire aveu d'impuissance, la pire des défaites? Toute sa mission en serait comme niée, contredite, anéantie. Il perdrait toute puissance, il n'aurait plus l'autorité de demander aux autres ce qu'il était incapable de réaliser lui-même, à son foyer, où sa raison et son cœur devaient vaincre d'abord. Puis, quelle éducation d'hypocrisie, d'égoïste faiblesse, pour sa fille, au courant de ses idées, de ses croyances, le sachant contraire à la confession, à la communion, et se demandant alors pourquoi il laissait accomplir chez lui des actes qu'il condamnait absolument chez le voisin! Il pensait donc d'une façon et il agissait d'une autre? Non, non! la tolérance lui était impossible, il ne pouvait céder de nouveau, sans que son œuvre de délivrance croulât sous le mépris universel.

Et Marc se remit à marcher sous le ciel pâlissant, où s'allumaient les premières étoiles. Un des triomphes de l'Eglise était de voir que les parents libres penseurs n'osaient lui reprendre leurs enfants, dans la peur du scandale, liés par les habitudes mondaines. Qui donc commencerait, sans craindre de ne pas établir son fils, de ne pas marier sa fille, s'ils ne passaient point par les sacrements, même réduits à de simples formalités? Il faudrait certainement attendre longtemps encore, le temps indéterminé que la science mettra à détruire le dogme, à ruiner dans l'usage ce qu'elle a ruiné déjà dans la raison. Mais les esprits braves devaient commencer à donner l'exemple, et Marc était surtout frappé de l'effort

considérable tenté par l'Eglise actuelle sur les femmes, qu'elle a pendant des siècles brutalisées, outragées, traitées en filles du diable, coupables de tous les péchés du monde. Les Jésuites, avec leur coup de génie d'accommoder Dieu aux nécessités des passions, lui paraissaient être les ouvriers de ce grand mouvement qui a mis les femmes, aux mains des prêtres, comme des instruments de conquête politique et sociale. Ils avaient foudroyé l'amour, et ils l'utilisent. Ils avaient traité la femme en bête de luxure, à laquelle les saints ne devaient point toucher, et ils la caressent, la comblent de flatteries, en font l'ornement et le soutien du temple, le jour où l'idée leur vient d'exploiter sa toute-puissance sexuelle sur l'homme. Le sexe flamboie parmi les cierges de l'autel, ils l'acceptent comme une voie de la grâce, ils s'en servent comme du piège où ils espèrent reprendre et dompter l'homme. Toute la désunion, toute la douloureuse querelle de la société contemporaine ne venait-elle pas de là, de ce divorce entre l'homme à demi libéré et la femme restée serve, esclave adulée, hallucinée du catholicisme agonisant? Le problème n'était pas ailleurs, ne point laisser à l'Eglise le profit de la tendresse tardive dont elle endort nos filles et nos épouses, lui enlever le mérite de la fausse délivrance qu'elle leur apporte, les délivrer réellement et les lui reprendre, puisqu'elles sont à nous, comme nous sommes à elles. Trois forces se trouvaient en présence, l'homme, la femme, l'Eglise; et il ne fallait pas que l'Eglise et la femme fussent contre l'homme, il fallait que l'homme et la femme fussent contre l'Eglise. Le couple, d'ailleurs, n'était-il pas un? Ni l'époux ni l'épouse ne pouvaient rien l'un sans l'autre. Unis, chair et intelligence, ils devenaient invincibles, la force même de la vie, le bonheur enfin réalisé dans la nature conquise. Et, brusquement, Marc vit éclater la vérité, la solution unique : instruire la

femme, lui donner près de nous sa vraie place d'égale et de compagne, car, seule, la femme libérée peut libérer l'homme.

Au moment où Marc, calmé, réconforté, reprenait tout son courage pour lutter encore, il entendit Geneviève qui rentrait, il la rejoignit dans la classe, vaguement éclairée d'un reste de jour. Et il la trouva debout, la taille épaissie par sa grossesse à terme bientôt, mais grande et redressée, les yeux si brillants, l'attitude si agressive, qu'il sentit monter un suprême orage.

— Eh bien, lui demanda-t-elle d'une voix brusque, tu es content?

— Content de quoi, ma chérie?

— Ah! tu ne sais pas... Je vais donc avoir le plaisir d'être la première à te donner la grande nouvelle... Vos héroïques efforts ont réussi, et la dépêche en arrive à l'instant. La Cour de cassation vient de décider la revision de l'affaire.

Il eut un cri d'immense joie, sans vouloir remarquer le ton de furieuse ironie dont le triomphe lui était annoncé.

— Enfin, il y a donc des juges! l'innocent ne souffrira plus!... Mais la nouvelle est-elle bien certaine?

— Oui, oui, tout à fait certaine, je la tiens d'honnêtes gens à qui elle a été télégraphiée. Va, va, l'abomination est complète, et tu peux te réjouir!

Et on retrouvait, dans cet amer frémissement, l'écho de la scène violente à laquelle sans doute elle venait d'assister chez ces dames, quelque saint personnage, prêtre ou religieux, un familier du père Crabot accouru pour dire la catastrophe, qui mettait Dieu en péril.

Gaiement, s'obstinant à ne pas vouloir comprendre, Marc tendit les bras à sa femme.

— Merci, il ne pouvait y avoir pour moi de bonne messagère plus aimée. Embrasse-moi.

Geneviève, immobile, l'écarta d'un geste de haine.

— T'embrasser, pourquoi? parce que tu as été l'ouvrier d'un acte infâme, parce que tu es heureux de cette victoire criminelle contre la religion? C'est ton pays, c'est ta famille, c'est toi-même que tu jettes à la ruine, à la boue, pour sauver ton juif immonde, le plus grand scélérat de la terre.

Avec douceur encore, il tâcha de l'apaiser.

— Voyons, ma chérie, ne dis pas ces choses. Toi si intelligente, si bonne autrefois, comment peux-tu répéter de pareilles monstruosités? C'est donc vrai, que l'erreur est contagieuse, au point d'obscurcir les plus solides raisons?... Réfléchis, tu connais l'affaire, Simon est innocent, le laisser au bagne est une iniquité affreuse, un poison de pourriture sociale dont la nation finirait par mourir.

— Non, non! cria-t-elle, dans une sorte d'exaltation mystique, Simon est coupable, il a été condamné irrévocablement, des hommes d'une sainteté reconnue l'ont accusé et l'accusent encore, et pour qu'il fût innocent, il faudrait donc ne plus croire à la religion, croire capable d'erreur Dieu lui-même. Non, non! il doit rester au bagne, le jour où il en sortirait serait la fin de tout ce qu'il y a ici-bas de vénérable et de divin.

Peu à peu, Marc était pris d'impatience.

— Je ne comprends pas qu'une question de vérité et de justice si claire puisse nous séparer. Le ciel n'a rien à voir en tout ceci.

— Pardon, il n'y a ni vérité ni justice en dehors du ciel.

— Ah! tu viens de dire le grand mot, voilà qui explique notre désaccord et notre torture. Tu penserais encore comme moi, si tu n'avais pas mis le ciel entre nous deux, et tu me reviendras, le jour où tu consentiras à redevenir, sur cette terre, une intelligence saine, un

cœur fraternel. Il n'est qu'une vérité, il n'est qu'une justice, celles que la science établit, sous le contrôle de la certitude et de la solidarité humaines.

Geneviève elle-même s'exaspéra.

— Expliquons-nous donc une bonne fois, c'est ma religion, c'est mon Dieu que tu veux détruire.

— Oui! cria-t-il. C'est le catholicisme que je combats, l'imbécillité de son enseignement, l'hypocrisie de sa pratique, la perversion de son culte, et son action meurtrière sur l'enfant, sur la femme, et sa nuisance sociale. L'Eglise catholique, voilà l'ennemie, dont nous devons d'abord débarrasser la route. Avant la question sociale, avant la question politique, il y a la question religieuse, qui barre tout. Jamais nous ne ferons un pas en avant, si nous ne commençons point par abattre l'Eglise, la corruptrice, l'empoisonneuse, l'assassine...Et, entends-moi bien! telle est la raison de ma volonté formelle à ne pas laisser notre Louise se confesser et communier. Je croirais ne pas faire mon devoir, je me mettrais en contradiction complète avec mes idées et mes leçons; et, le lendemain, il me faudrait quitter cette école, cesser d'instruire les enfants des autres, puisque je n'aurais ni la loyauté ni la force de conduire mon enfant à moi vers la vérité, la seule vraie, la seule bonne... Je ne céderai pas, notre fille elle-même jugera, prendra un parti, quand elle aura vingt ans.

Hors d'elle, Geneviève allait répondre, lorsque Louise entra. Après la classe, mademoiselle Mazeline l'avait longtemps retenue, et même elle la ramenait pour expliquer gaiement comment elle lui avait appris un point difficile de crochet. Petite et mince, sans beauté, mais d'un charme profond, avec sa face large où s'ouvrait une grande bouche tendre, où ses yeux noirs admirables brûlaient d'ardente sympathie, l'institutrice cria dès la porte :

— Quoi donc? vous n'avez pas de lumière... Et moi qui voulais vous montrer le beau travail d'une petite fille bien sage!

Mais, tout de suite, Geneviève, sans écouter, appela l'enfant d'une voix rude.

— Ah! c'est toi, Louise. Avance un peu... Ton père me brutalise encore à ton sujet. Il s'oppose définitivement à ce que tu fasses ta première communion... Moi, j'exige que tu la fasses cette année. Tu as douze ans, tu ne peux tarder davantage, sans scandale... Et, avant de prendre un parti, je veux connaître ton avis, à toi.

Grande pour son âge, formée déjà, Louise était presque une petite femme, avec son visage intelligent, où les traits fins de sa mère semblaient se fondre dans une expression de tranquille bon sens, qu'elle tenait de son père. Elle répondit sans hâte, d'un air d'affectueuse déférence :

— Mon avis à moi, oh! maman, je ne peux pas en avoir. Seulement, je croyais la chose arrangée, puisque le désir de papa est uniquement qu'on attende ma majorité... Alors, je te dirai mon avis.

— Est-ce ta réponse, malheureuse enfant? s'exclama la mère, dont l'irritation croissait. Attendre, lorsqu'il est évident pour moi que les affreuses leçons de ton père te corrompent et t'enlèvent un peu chaque jour à mon cœur!

A ce moment, mademoiselle Mazeline eut le tort d'intervenir, en bonne âme qui souffrait de ce drame intime, dans un ménage dont le bonheur autrefois l'attendrissait.

— Oh! chère madame Froment, votre Louise vous adore, et ce qu'elle vient de dire est bien raisonnable.

Violemment, Geneviève se tourna vers elle.

— Vous, mademoiselle, mêlez-vous de vos affaires. Je ne veux pas chercher votre part, dans tout ceci; mais

enseignez donc à vos élèves le respect de Dieu et de leurs parents... Chacun chez soi, n'est-ce pas?

Et, comme l'institutrice, le cœur gros, se retirait, sans une parole, désireuse surtout de ne pas aggraver la querelle, la mère revint à sa fille.

— Tu m'écoutes, Louise... Et toi, Marc, écoute-moi bien aussi... J'en ai assez, je vous jure que j'en ai assez, et ce qui se passe ce soir, ce qui vient de se dire achève de combler la mesure... Vous ne m'aimez plus, vous me torturez dans ma foi, vous voulez me chasser de la maison.

Au fond de la grande salle pleine d'ombre, la fille pleurait, désolée, bouleversée, tandis que le mari, immobile, saignait de cet arrachement suprême. Une même protestation leur échappa.

— Te chasser de la maison !

— Oui ! vous faites tout pour me la rendre insupportable... Eh bien ! il m'est impossible de rester davantage dans ce lieu de scandale, d'erreur et d'impiété, où chaque parole, chaque geste me blessent et me révoltent. On me l'a répété vingt fois, que ce n'était pas ma place, et je ne veux pas me damner avec vous, et je m'en vais, je retourne d'où je viens.

Elle avait mis une force extraordinaire dans ce cri.

— Chez ta grand'mère, n'est-ce pas ?

— Chez ma grand'mère, oui ! C'est l'asile, le refuge de souveraine paix. On sait au moins m'y comprendre et m'y aimer. Jamais je n'aurais dû quitter cette maison sainte de ma jeunesse... Adieu ! ni mon âme ni mon corps n'ont plus rien qui les retienne ici !

Et, farouche, elle se dirigea vers la porte, d'une marche un peu vacillante, alourdie par sa grossesse. Louise pleurait toujours à gros sanglots. Mais, résolument, Marc fit un dernier effort, en essayant de barrer le passage.

— A mon tour, je te prie de m'écouter... Que tu veuilles retourner d'où tu viens, cela ne me surprend pas, car, je le sais, on y a tout fait pour te reprendre, pour t'arracher de moi. C'est une maison de deuil et de vengeance... Seulement, tu n'es pas seule, il y a l'enfant que tu portes et que tu ne peux m'enlever ainsi, pour le donner à d'autres.

Geneviève s'était arrêtée devant son mari, adossé à la porte. Elle sembla grandir, plus haute, plus têtue, et elle lui jeta dans la face :

— Je pars justement afin de te l'enlever, de le soustraire à ton abominable influence. Je n'entends pas que tu en fasses aussi un païen, de celui-là, que tu le perdes d'esprit et de cœur, comme cette malheureuse enfant. Il est encore à moi, je pense, et tu ne vas pas me battre, sous prétexte de le garder... Allons, ôte-toi de cette porte, laisse-moi partir.

Il ne répondit pas, il faisait un effort surhumain pour ne pas employer la force, en cédant à la colère. Un instant, ils se regardèrent, dans la faible lueur qui achevait de s'éteindre.

— Ote-toi de cette porte, répéta-t-elle durement. Comprends donc que ma résolution est formelle. Tu ne veux pas d'un scandale, n'est-ce pas? Tu n'aurais rien à y gagner, on te révoquerait, on t'empêcherait de poursuivre ce que tu appelles ton œuvre, ces enfants que tu m'as préférés et dont tu feras des bandits, avec tes belles leçons... Va, va, ménage-toi, conserve-toi pour ton école de damnés, et laisse-moi retourner à mon Dieu, qui te châtiera un jour.

— Ah! ma pauvre femme, murmura-t-il très bas, blessé au cœur, ce n'est pas toi qui parles, heureusement; ce sont les tristes gens qui t'emploient contre moi, comme une arme meurtrière; et je reconnais bien leurs paroles, l'espoir d'un drame, le désir ardent de ma révocation, mon école fermée, mon œuvre morte. C'est toujours le

justicier, n'est-ce pas? c'est l'ami de Simon, dont il est sur le point de faire éclater l'innocence, qu'il s'agit d'abattre... Et, tu as raison, je ne veux pas d'un scandale, qui ferait plaisir à trop de monde.

— Alors, laisse-moi partir, dit-elle encore avec obstination.

— Oui, tout à l'heure... Auparavant, sache bien que je t'aime toujours, davantage même, comme une pauvre enfant souffrante, prise d'une de ces fièvres contagieuses, dont la guérison est si longue. Mais je ne désespère pas, car tu es au fond une bonne et saine créature, une raisonnable et une amoureuse, qui forcément se réveillera un jour de son cauchemar... Et puis, nous avons vécu près de quatorze ans ensemble, c'est moi qui t'ai faite femme, épouse et mère, et même si j'ai eu le tort de ne pas te refaire toute, j'ai mis pourtant trop de choses nouvelles en toi, pour qu'elles ne continuent pas d'agir... Tu me reviendras, Geneviève.

Elle eut un rire de bravade.

— Je ne crois pas.

— Tu me reviendras, reprit-il d'une voix convaincue. Quand tu sauras la vérité, l'amour que tu as eu pour moi fera le reste; et tu es une tendre, tu n'es pas capable d'une longue injustice... Jamais je ne t'ai fait violence, j'ai toujours respecté ta volonté, va donc à ta folie, épuise-la jusqu'au bout, puisqu'il n'y a pas d'autre façon de t'en guérir.

Il s'était écarté de la porte, il lui livrait passage. Un instant, elle parut hésiter, sous toute l'ombre frissonnante qui envahissait cette maison chère, le foyer domestique en larmes. On ne voyait plus son visage, que les paroles de son mari avaient bouleversé. Et elle se décida, brusquement, ce fut d'une voix étranglée qu'elle cria :

— Adieu!

Mais Louise, perdue dans les ténèbres, s'élança, voulut à son tour l'empêcher de partir.

— Oh! maman, maman, tu ne peux pas nous quitter ainsi. Nous qui t'aimons tant, qui ne voulons que ton bonheur!

La porte s'était refermée, il ne vint plus qu'un dernier cri lointain, étouffé dans un bruit de pas rapides.

— Adieu! adieu!

Alors, Louise, chancelante, sanglotante, alla s'abattre entre les bras de son père, et longtemps, tombés tous les deux sur un banc de la classe, ils pleurèrent ensemble. La nuit s'était complètement faite, on n'entendait plus que le petit bruit de leurs sanglots, dans la vaste salle obscure. De la maison vide, venait un grand silence d'abandon et de deuil. L'épouse, la mère, s'en était allée, on l'avait volée à l'homme et à l'enfant, pour les torturer, les jeter au désespoir. Toute la longue machination venait d'apparaître à Marc, l'hypocrite travail souterrain qui lui faisait saigner le cœur, en lui arrachant sa Geneviève adorée, dans le but de l'affaiblir, de le pousser à quelque brusque révolte, qui les emporterait, lui et son œuvre. Et il avait eu la force d'accepter son supplice, et personne au monde ne saurait son tourment, car personne ne le voyait sangloter avec sa fille, dans les ténèbres de son foyer désert, en pauvre homme qui n'avait plus que cette enfant, pris de terreur à l'idée de se la voir, elle aussi, arracher un jour.

Puis, le soir même, comme Marc devait faire un cours d'adultes, les quatre becs de gaz flambèrent, la classe s'éclaira, s'emplit de monde. Plusieurs de ses anciens élèves, des ouvriers, des jeunes gens du petit commerce, suivaient très assidûment ces cours d'histoire, de géographie, de science physique et naturelle. Marc, installé à son bureau, parla pendant une heure et demie, très clairement, combattant l'erreur, apportant aux cerveaux confus des

humbles un peu de vérité. Et une douleur affreuse le suppliciait, son foyer était saccagé, détruit, son amour pleurait l'amante, l'épouse perdue, qu'il ne retrouverait plus là-haut, dans la chambre froide, autrefois si tiède de tendresse. Mais, brave, en héros obscur, il continuait son œuvre.

LIVRE TROISIÈME

I

Dès que la Cour de cassation eut commencé son enquête, un soir, chez les Lehmann, dans la petite boutique obscure, David et Marc décidèrent que la meilleure attitude était désormais de cesser toute agitation, en affectant de se tenir à l'écart. Une grande joie, un grand espoir donnaient du courage à la famille, maintenant que l'idée de revision était acceptée. Si la Cour menait l'enquête loyalement, l'innocence de Simon serait à coup sûr reconnue, l'acquittement devenait certain ; et il suffisait donc de rester en éveil, de surveiller la marche de l'affaire, sans paraître mettre en doute la conscience, l'esprit d'équité des plus hauts magistrats du pays. Un seul souci empêchait l'allégresse des pauvres gens d'être complète : les nouvelles de la santé de Simon continuaient à n'être pas bonnes, n'allait-il pas succomber là-bas, avant le triomphe ? La Cour avait déclaré qu'il n'y avait pas lieu de le ramener en France, avant l'arrêt définitif, et l'enquête menaçait de durer plusieurs mois. Mais David, malgré tout, était plein d'une superbe confiance, comp-

tant sur l'extraordinaire force de résistance montrée jusque-là par son frère. Il le connaissait, il les rassura tous, les fit rire, en racontant des histoires de leur jeunesse, des traits de Simon, replié sur lui-même, méthodique et méticuleux, avec une singulière puissance de volonté, dans le souci de sa dignité et du bonheur des siens. Et l'on se sépara, résolu à ne témoigner ni inquiétude, ni impatience, comme si la victoire, déjà, se trouvait acquise.

Dès lors, Marc s'enferma dans son école, tout à ses élèves du matin au soir, se donnant à eux avec une abnégation, un dévouement qui semblaient croître au milieu des obstacles et des souffrances. En leur compagnie, pendant les classes, tant qu'il était leur grand frère, s'efforçant de leur partager le pain du savoir, les certitudes de la vérité, il oubliait un peu de ses tortures, il sentait moins la plaie toujours saignante de son cœur. Mais, le soir, quand il se retrouvait seul dans la maison vide de son amour, il retombait à une désespérance affreuse, il se demandait comment il continuerait à vivre, sous le froid noir de son veuvage. Louise, en revenant de chez mademoiselle Mazeline, lui apportait quelque soulagement ; et, pourtant, lorsque la lampe était allumée pour le repas du soir, quels longs silences entre le père et la fille, qui chacun avait conscience de sa misère inconsolable, cet abandon de l'épouse, de la mère, dont le regret les hantait ! Ils tâchaient d'échapper à l'obsession, de causer des menus faits de la journée ; puis, tout les ramenait à elle, ils finissaient par ne parler que d'elle, rapprochant leur chaise, se prenant les mains, comme pour se réchauffer dans leur solitude ; et toutes leurs soirées s'achevaient ainsi, la fille sur les genoux du père, un bras passé à son cou, l'un et l'autre en larmes, et frissonnant, près de la triste lampe. Le logis était mort, l'absente en avait emporté la vie, la chaleur et la lumière.

Cependant, Marc ne fit rien pour forcer Geneviève à revenir près de lui. Il ne voulait rien devoir au droit qu'il pouvait exercer. L'idée d'un scandale, d'un débat public lui était odieuse ; et, non seulement il entendait ne pas tomber dans le piège tendu par les auteurs du rapt, qui devaient compter sur un drame conjugal, afin de le faire révoquer ; mais encore il mettait tout son espoir dans l'unique force de l'amour. Geneviève allait réfléchir, elle reviendrait sûrement au foyer. Surtout, cet enfant dont elle était grosse, il lui semblait impossible qu'elle le gardât pour elle seule, elle le lui rapporterait, dès qu'il serait né, puisqu'il était à eux deux. Si l'Eglise avait réussi à pervertir en elle l'amante, elle n'arriverait sans doute pas à tuer la mère ; et la mère, ramenée ainsi, resterait avec l'enfant. Ce n'était donc qu'un mois à attendre, les couches étant très prochaines. Peu à peu, après avoir espéré ce dénouement, en manière de consolation, il en était venu à le croire certain, il vivait dans l'attente de l'accouchement, comme s'il avait dû être la fin de leur souffrance. Et, en brave homme, ne voulant pas séparer la fille de la mère, il envoyait Louise passer les après-midi du jeudi et du dimanche près de Geneviève, chez madame Duparque, dans cette petite maison dévote, humide et sombre, dont pourtant il avait eu déjà tant à souffrir. Peut-être, à son insu, était-ce là aussi une satisfaction dernière et mélancolique, une façon de ne pas couper brusquement tous rapports, de garder un lien entre lui et l'absente. Louise, à chaque visite, lui rapportait un peu de Geneviève, et les soirs des jours où elle avait passé plusieurs heures avec sa mère, il la gardait plus longtemps sur ses genoux, il la questionnait, désireux de savoir et de souffrir.

— Mon enfant, comment l'as-tu trouvée aujourd'hui? Rit-elle un peu, paraît-elle contente? A-t-elle joué avec toi?

— Non, non, mon père... Tu le sais bien, il y a longtemps qu'elle ne joue plus. Mais, ici, elle était encore un peu gaie, tandis que je la trouve maintenant bien triste, l'air malade.

— Malade !

— Oh ! pas malade à se mettre au lit. Au contraire, elle ne peut rester en place, ses mains brûlent comme si elle avait la fièvre.

— Et qu'avez-vous fait, mon enfant ?

— Nous sommes allées aux vêpres, ainsi que tous les dimanches. Puis, nous sommes rentrées pour goûter. Il y avait là un religieux que je ne connais pas, un missionnaire qui a raconté des histoires de sauvages.

Alors, il se taisait un instant, pris d'une grande amertume, ne voulant pas juger la mère devant la fille, ni donner à celle-ci l'ordre de lui désobéir, en refusant de l'accompagner à l'église. Doucement, il reprenait :

— Et t'a-t-elle parlé de moi, mon enfant ?

— Non, non, mon père... Personne ne me parle de toi dans la maison ; et, comme tu m'as recommandé de ne jamais en parler la première, ça se passe comme si tu n'existais pas.

— Pourtant, grand'mère n'est pas méchante avec toi ?

— Grand'mère Duparque ne me regarde seulement pas, et j'aime mieux ça, car elle a des yeux qui me font peur, quand il lui arrive de me gronder... C'est grand'mère Berthereau qui est gentille, et encore lorsque personne n'est là pour la voir. Elle me donne des bonbons, elle me prend dans ses bras et m'embrasse très fort.

— Grand'mère Berthereau ?

— Mais oui. Et même, un jour, elle m'a dit de bien t'aimer. C'est la seule qui m'ait parlé de toi.

De nouveau, il se taisait, par crainte d'initier l'enfant trop tôt aux misères de la vie. Toujours il avait soupçonné la dolente et silencieuse madame Berthereau,

autrefois si aimée, si baignée de tendresse aux bras de son mari, d'agoniser depuis son veuvage sous la règle dévote de sa mère, la dure madame Duparque. Et il se sentait une alliée possible en elle, mais si brisée, qui jamais ne retrouverait le courage de parler ni d'agir.

— Sois donc bien affectueuse avec elle, concluait-il. Je crois que, sans le dire, elle a de la peine comme nous... Mais surtout embrasse ta mère pour nous deux, elle sentira que je suis de moitié dans ta caresse.

— Oui, mon père.

Et les soirées se prolongeaient ainsi, très amères et très douces, dans le logis dévasté. Quand, le dimanche, la fille apportait au père quelque nouvelle mauvaise, une migraine de la mère, des troubles nerveux dont elle souffrait maintenant, il en avait jusqu'au jeudi à se forger des inquiétudes. Ces troubles ne le surprenaient pas, il tremblait de voir la pauvre femme se consumer dans les flammes imbéciles et perverses du mysticisme. Puis, si le jeudi suivant, sa fille lui apprenait que maman avait souri, s'était informée du petit chat laissé à la maison, il reprenait espoir, il riait lui-même d'aise, soulagé. Et il se remettait à attendre la chère absente, qui allait lui revenir avec son nouveau-né au sein.

Depuis le départ de Geneviève, mademoiselle Mazeline était devenue forcément une confidente, une intime de Marc et de Louise. Presque chaque soir, après la classe, elle ramenait l'enfant, elle rendait de petits services dans ce ménage désorganisé, où il n'y avait plus de ménagère. Le logement de l'instituteur et celui de l'institutrice se touchaient presque, elle n'avait qu'une petite cour à traverser ; et même, derrière, les deux jardins mitoyens communiquaient par une porte. Aussi les rapports furent-ils de plus en plus étroits, surtout grâce à la grande sympathie qui rapprochait Marc de cette vaillante, de cette admirable femme. A Jonville, déjà, il avait

appris à l'estimer, en la voyant dégagée de l'erreur religieuse, s'efforçant de faire de ses écolières des raisons solides et des cœurs tendres. Puis, maintenant, à Maillebois, une sorte d'amitié passionnée lui était venue pour elle, tant elle réalisait son idéal de la femme éducatrice, initiatrice, la seule capable de libérer la société future. C'était maintenant sa certitude, aucun progrès sérieux ne se réaliserait, si la femme n'accompagnait l'homme, ne le précédait même, sur la route de la Cité heureuse. Et combien cela était réconfortant de rencontrer au moins une de ces annonciatrices, très intelligente, très simple et très bonne, accomplissant sa besogne de salut comme une fonction même de sa tendresse humaine ! Elle se trouva ainsi être pour lui, dans le drame intime qui le torturait, l'amie sereine et gaie, la consolation et l'espérance.

Cela commença par la satisfaction que Marc éprouva, lorsque Louise ne fut plus aux mains de mademoiselle Rouzaire. Il ne pouvait la retirer de l'école voisine, il souffrait de la savoir sous l'autorité d'une dévote d'ambition, travaillant à son avancement en conduisant ses élèves à la messe. Puis, il y avait aussi l'embarras que lui causait ce détestable voisinage, l'école des garçons instruite par lui en dehors de toute conception religieuse, tandis que l'école des filles suivait les processions, se confessait et communiait. Les deux instructions se heurtaient, se nuisaient, le contre-coup retentissait dans les familles en continuelles querelles. C'était d'ailleurs de la sorte que la France se trouvait coupée en deux peuples ennemis, luttant sans fin, éternisant la misère sociale. Comment le frère et la sœur, le mari et la femme, le fils et la mère pourraient-ils jamais s'entendre, puisque, dès le berceau, on leur construisait des cervelles désappareillées, où ni les idées ni les mots n'avaient la même valeur? Si, d'une part, le bon Salvan avait voulu soulager Marc

du souci de voir sa fille aux mains dévotes de mademoiselle Rouzaire, en travaillant à la nomination de mademoiselle Mazeline, l'inspecteur d'académie Le Barazer, d'autre part, en faisant signer cette nomination, s'était proposé surtout de réaliser un de ses secrets désirs, celui d'unifier l'instruction primaire dans les communes où il y avait une école de garçons et une école de filles. L'instituteur et l'institutrice n'y pouvaient accomplir d'utile besogne qu'en marchant côte à côte, animés du même esprit, des mêmes croyances, résolus à enseigner les mêmes vérités. Et, depuis que Marc et mademoiselle Mazeline s'entendaient si bien, allaient du même pas au même avenir, la bonne semence germait enfin à Maillebois, les petits hommes et les petites femmes y poussaient ensemble, pour les grandes moissons futures.

Ensuite, ce qui acheva de toucher Marc profondément, ce fut l'attitude si émue, si obligeante de mademoiselle Mazeline, après le départ de Geneviève. Elle lui parlait d'elle continuellement avec une affection inquiète, l'excusant, expliquant son cas en femme raisonnable que la déraison des autres trouve pleine d'une tendre sympathie. Surtout elle lui recommandait de ne pas être un mari violent, un maître égoïste et jaloux, faisant de l'épouse l'esclave, la chose que lui livre la loi. Et, sûrement, il y eut beaucoup d'elle dans la sage conduite de Marc, qui patientait, s'en remettait au bon sens, à l'amour, pour convaincre un jour Geneviève, et la ramener. Enfin, elle s'efforçait de remplacer auprès de Louise la mère absente, avec une telle délicatesse, qu'elle était ainsi devenue l'amie délicieuse, la joie du foyer si triste où le père et la fille grelottaient de leur abandon.

Par ces premiers beaux jours, Marc et Louise se retrouvaient chaque soir avec mademoiselle Mazeline dans leur petit jardin, derrière l'école. L'institutrice n'avait qu'à

ouvrir la porte de communication, dont les verrous étaient tirés de part et d'autre, et elle voisinait, elle délaissait un peu son propre jardin pour celui de l'instituteur, où il y avait une table et des sièges, sous une touffe de lilas. Ils en plaisantaient, ils appelaient cela le bois, comme s'ils se fussent abrités sous de grands chênes, en un coin de forêt. La maigre pelouse devenait une vaste prairie, les deux plates-bandes prolongeaient tout un royal parterre. Et, après la rude journée, la conversation était très douce, dans la paix du crépuscule.

Un soir, Louise, qui réfléchissait de son air grave de grande fillette, demanda brusquement :

— Mademoiselle, pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée ?

L'institutrice eut un bon rire.

— Oh ! ma chérie, tu ne m'as donc pas regardée ! Ce n'est pas avec mon nez trop gros et ma taille de rien du tout qu'on trouve aisément un mari.

Étonnée, l'enfant l'examina, car jamais elle ne l'avait vue laide. C'était bien vrai, elle n'était pas grande, elle avait un nez trop gros, une face large au front bombé, aux pommettes saillantes. Mais ses admirables yeux souriaient si tendrement, que tout le visage en resplendissait d'un charme profond.

— Vous êtes très jolie, déclara Louise avec conviction. Moi, si j'étais un homme, je voudrais bien me marier avec vous.

Cela égaya beaucoup Marc, tandis que mademoiselle Mazeline était prise d'une émotion contenue, où il y avait quelque mélancolie.

— Il paraît que les hommes n'ont pas ton goût, dit-elle en retrouvant sa tranquille joie. De vingt à vingt-cinq ans, je me serais mariée volontiers ; mais je n'ai rencontré personne qui voulût bien de moi. Et ce n'est pas aujourd'hui, à trente-six ans, que je me marierais.

— Pourquoi donc cela? demanda Marc.

— Oh! parce que l'heure est passée... Une femme dans l'enseignement, une humble institutrice primaire, quand elle est née de parents pauvres, ne tente guère les épouseurs. Où trouver l'homme qui veuille bien accepter la charge d'une compagne gagnant peu, astreinte à de lourds devoirs, forcée de vivre au fond de quelque pays perdu. Si elle n'a pas la chance d'épouser un instituteur et de mettre leur misère en commun, elle reste fatalement vieille fille:.. Moi, j'en ai fait mon deuil, je suis heureuse tout de même.

Et, vivement, elle ajouta :

— Bien entendu, le mariage est l'acte nécessaire, il faut qu'une femme se marie, car elle n'a pas vécu, elle n'a pas rempli sa destinée, si elle n'a pas été épouse et mère. Il n'est point de santé ni de bonheur possible, pour une créature humaine, en dehors de sa complète floraison. Et je n'oublie jamais, dans mes leçons à mes fillettes, qu'elles doivent avoir un jour un mari et des enfants... Seulement, quand on est une oubliée, une sacrifiée, on est bien forcée de s'arranger un coin de contentement. C'est pourquoi je me suis taillé ma part de besogne, et je ne me plains pas trop, j'ai réussi à être mère tout de même, parce que j'ai à moi toutes les enfants des autres, ces chères petites dont je m'occupe du matin au soir. Je ne suis pas seule, j'ai une grande famille.

Elle riait, elle disait avec simplicité son admirable dévouement, comme si elle s'était crue l'obligée des générations d'écolières qui consentaient à être les innombrables filles de son esprit et de son cœur.

— Oui, conclut Marc, lorsque la vie se montre dure pour un de nous, il faut que ce déshérité se montre bon pour elle. C'est l'unique façon qu'il a de conjurer le malheur.

Mais, le plus souvent, dans le petit jardin envahi par le crépuscule, Marc et mademoiselle Mazeline causaient de Geneviève, surtout les soirs où Louise, ayant passé l'après-midi chez madame Duparque, apportait quelque nouvelle de sa mère. Un jour, elle revint très troublée : sa mère, qu'elle avait dû accompagner à la chapelle des Capucines, pour une grande cérémonie donnée en l'honneur de Saint-Antoine de Padoue, s'y était évanouie ; et il avait fallu l'emporter dans un état inquiétant, à cause de sa grossesse.

— Ils me la tueront, dit Marc avec désespoir.

Mademoiselle Mazeline, désireuse de le réconforter, se montrait volontairement optimiste.

— Non, non, votre Geneviève n'est en somme qu'une raison malade dans un corps sain et solide. Vous verrez, mon ami, l'intelligence un jour, aidée du cœur, triomphera... Mais, que voulez-vous? elle paie son instruction et son éducation mystiques, dans un de ces couvents d'où continueront à sortir les maux de la femme et les désastres du mariage actuel, tant qu'on ne les aura pas fermés. Il faut lui pardonner, elle n'est pas la vraie coupable, elle subit la longue hérédité des aïeules, possédées, terrorisées, abêties par l'Église.

Marc, que la tristesse accablait, eut une plainte à voix basse, un aveu exhalé malgré lui, devant sa fille.

— Ah! pour son bonheur et le mien, il eût mieux valu ne jamais nous unir. Elle ne pouvait être ma compagne, l'autre moi-même.

— Mais qui donc auriez-vous épousé, alors? demanda l'institutrice. Dans les familles bourgeoises, où donc auriez-vous trouvé une jeune fille qui ne fût pas élevée sous la règle catholique, empoisonnée d'erreurs et de mensonges? Mon pauvre ami, la femme qu'il vous fallait, à vous esprit libre, ouvrier de l'avenir, oui! cette femme-là est encore à faire. Il en existe peut-être quelques

échantillons, mais si peu nombreux, gâtés toujours par les tares de l'atavisme et d'une éducation bâtarde.

Puis, se mettant à rire, de son air si doux et si résolu :

— Vous savez, je suis en train d'y travailler, à ces compagnes pour maris dégagés des dogmes, avides de vérité et de justice, je m'efforce d'en fabriquer quelques-unes pour les braves garçons que vous faites pousser de votre côté... Vous êtes né trop tôt, voilà tout, mon ami.

Et l'un et l'autre, l'instituteur et l'institutrice, humbles artisans de la société future, oubliaient un peu la grande enfant de treize ans qui les écoutait, silencieuse, les oreilles larges ouvertes. Lui, par une sorte de discrétion sentimentale, s'était abstenu jusque-là de donner des leçons directes à sa fille. Il se contentait de prêcher d'exemple, il s'était fait adorer d'elle, en se montrant très bon, très sincère, très juste. Et la grande fille, éveillée peu à peu à la raison, n'osait encore intervenir dans ces conversations entre son père et mademoiselle Mazeline; mais, sûrement, elle en tirait profit, avec cet air de ne pas comprendre, de ne pas entendre, que prennent les enfants quand on s'oublie devant eux à dire des choses jugées au-dessus de leur intelligence. Les regards perdus dans la nuit tombante, la bouche immobile, à peine agitée d'un léger frémissement aux coins des lèvres, elle s'instruisait, elle classait dans sa petite tête toutes ces idées des deux personnes qu'elle aimait le plus au monde, avec sa mère. Et, un jour, à la suite d'un de ces entretiens, une réflexion enfantine qui lui échappa, comme au réveil d'une profonde rêverie, montra qu'elle comprenait parfaitement.

— Moi, quand je me marierai, je veux un homme qui ait les idées de papa, pour que nous puissions nous expliquer et nous entendre. Oh! si nous pensons de même, ça marchera très bien.

Cette façon de résoudre le problème amusa beaucoup

mademoiselle Mazeline. Mais Marc était attendri, il sentait chez sa fille renaître un peu de sa passion de la vérité, de son intelligence claire et solide. Sans doute, dans cette obscure formation du cerveau d'une enfant, il n'est point aisé de prévoir ni d'analyser ce que sera la pensée mûrie et agissante de la femme. Il croyait pourtant la pressentir déjà raisonnable, saine, libérée de bien des erreurs. Et cela lui était d'une grande douceur, comme s'il attendait de cette fille, si puérile encore, l'aide future, la tendre médiatrice qui, en ramenant l'absente au foyer, renouerait tous les liens si tragiquement rompus.

Mais les nouvelles que Louise apportait, après chaque de ses visites à la petite maison de la place des Capucins, devinrent tout à fait mauvaises. A mesure que le moment de ses couches approchait, Geneviève tombait à une tristesse plus sombre, d'humeur si capricieuse, si âpre, que parfois même elle repoussait les caresses de sa fille. Elle avait eu de nouveaux évanouissements, elle semblait se jeter dans une exaltation religieuse croissante, comme ces malades qui, déçus par l'inefficacité de certains stupéfiants, en doublent la dose, en arrivent au poison final. Et, par une délicieuse soirée, dans l'étroit jardin en fleurs, les nouvelles données par Louise inquiétèrent tellement mademoiselle Mazeline, qu'elle fit une proposition à Marc.

— Mon ami, voulez-vous que j'aille voir votre femme? Elle me témoignait de l'affection autrefois, peut-être m'écoutera-t-elle si je lui parle raison.

— Et que lui direz-vous, mon amie?

— Mais que sa place est d'être auprès de vous, qu'elle vous adore toujours sans le savoir, sans comprendre de quel affreux malentendu est faite sa souffrance, et qu'elle sera guérie seulement le jour où elle vous rapportera le cher enfant, dont elle étouffe comme d'un remords.

Des larmes étaient montées aux yeux de Marc, boule-

versé par ces paroles. Vivement, Louise se permit d'intervenir.

— Oh! non, mademoiselle, n'allez pas voir maman, je ne vous le conseille pas.

— Pourquoi donc, ma chérie ?

La fillette, alors, rougit, resta très embarrassée. Elle ne savait plus comment dire en quels termes méprisants et haineux on parlait de l'institutrice dans la petite maison de la place des Capucins. Celle-ci comprit, et doucement, en femme habituée à l'outrage :

— Est-ce que ta maman ne m'aime plus? crains-tu qu'elle ne me reçoive mal?

— Oh! maman ne dit trop rien, finit par confesser Louise, ce sont les autres.

Marc s'était repris, domptant son emotion.

— L'enfant a raison, mon amie, votre démarche pourrait être pénible, et elle ne servirait sans doute à rien. Je ne vous en remercie pas moins de votre bonté, je sais quel est votre grand cœur.

Il y eut alors un long silence. Le ciel était d'une pureté admirable, une paix lente tombait de cet infini bleu, où le soleil s'éteignait en une grande lueur rose. Les quelques œillets et les quelques giroflées du petit jardin embaumaient l'air tiède. Ce soir-là, ils ne parlèrent plus, baignés de mélancolie par toute cette fin délicieuse d'un beau jour.

Et ce qui devait se produire arriva. Geneviève n'avait pas quitté Marc depuis huit jours, que tout Maillebois parlait de la liaison scandaleuse, affichée publiquement par l'instituteur et l'institutrice. Ils s'échappaient à chaque instant de leurs classes, pour se retrouver; même le soir, ils avaient l'audace de vivre ensemble dans le jardin de l'école des garçons, où tout le monde pouvait parfaitement les voir, de certaines fenêtres voisines; et l'abomination était que la petite Louise se trouvait là, toujours

présente, mêlée à leurs saletés. Les détails les plus orduriers circulaient, des passants prétendaient les avoir entendus, de la place de la République, rire et chanter de sales chansons. Une légende se forma, il fut nettement établi que, si Geneviève avait quitté le domicile conjugal, c'était dans un moment de révolte et de dégoût bien légitime, pour laisser la place à l'autre, cette femme sans Dieu, qui débauchait les fillettes confiées à sa garde. Et ce n'était pas seulement Louise qu'il fallait rendre à sa mère, on devait chasser à coups de pierres l'instituteur et l'institutrice, pour sauver de la perdition diabolique tous les enfants de Maillebois.

Quelques-unes de ces rumeurs parvinrent aux oreilles de Marc. Mais il se contenta d'en hausser les épaules, car, tout de suite, à leur imbécile violence, il avait compris d'où elles venaient. Elles étaient la continuation de la guerre au couteau que lui faisait la Congrégation. Celle-ci, n'ayant pu obtenir le scandale espéré, au lendemain du départ de Geneviève, grâce à l'attitude digne qu'il gardait dans sa torture, reprenait souterrainement son œuvre de calomnie, tâchait d'empoisonner la situation nouvelle. Puisqu'il n'avait pas suffi de lui reprendre sa femme, pour le faire révoquer, on y arriverait peut-être en lui prêtant une maîtresse, dans des conditions immondes. L'école laïque elle-même s'en trouvait atteinte et souillée, c'était là de la louche besogne de sacristie, assurant le triomphe de Dieu à coups de mensonges. Si le père Crabot, depuis la reprise de l'affaire Simon, vivait cloîtré, comme au fond d'un sanctuaire inaccessible, toutes les soutanes et tous les frocs s'agitaient dans Maillebois. Lui semblait placé trop haut pour lancer ces inventions abominables, mais les Frères et les Capucins étaient comme un vol de robes noires, en continuelles allées et venues par la route de Valmarie. On les en voyait revenir très affairés, et c'était ensuite dans les

confessionnaux du pays entier, dans les coins de chapelle et dans les parloirs, des chuchotements sans fin avec les dévotes excitées, indignées de tant d'horreurs. De là, les horreurs se répandaient à voix basse, à demi-mots, gagnaient les familles, les fournisseurs, le petit peuple, devenaient la hantise des vieilles filles brûlées par le culte inassouvi de Jésus. Et la seule colère de Marc était de se douter que, chez ces dames, on devait, par un raffinement cruel, murmurer d'ignobles contes aux oreilles de sa Geneviève, afin de consommer à jamais leur séparation.

Enfin, le mois s'écoula, les couches étaient proches. Marc, qui avait compté les jours dans une attente fiévreuse, s'étonnait de n'avoir reçu encore aucune nouvelle, lorsque Pélagie, un jeudi matin, vint à l'école dire sèchement de ne pas envoyer mademoiselle Louise à sa maman, l'après-midi. Et comme, à sa voix, Marc était accouru, exigeant une explication, la servante finit par lui apprendre que madame était accouchée depuis le lundi soir et qu'elle n'allait même pas bien du tout. Puis, elle se sauva, ennuyée d'avoir parlé, ayant reçu évidemment l'ordre de ne rien dire. Un instant, Marc resta confondu devant cette volonté d'agir comme s'il n'existait pas. Un enfant lui était né, et personne ne le prévenait. Ensuite, ce fut une telle révolte, un tel besoin de protester, le cœur saignant, qu'il prit son chapeau et se rendit tout droit chez ces dames.

Lorsque Pélagie lui ouvrit, elle resta suffoquée, l'air saisi de son audace. Mais il l'écarta d'un geste, entra directement, sans une parole, dans le petit salon, où, selon leurs habitudes, madame Duparque tricotait devant la fenêtre, tandis que madame Berthereau, un peu en arrière, s'occupait à un travail de broderie, d'une main lente. Il retrouvait la petite pièce avec son odeur accoutumée d'air humide et moisi, ensommeillée dans le grand silence et dans la clarté morne qui venaient de la place.

Mais, brusquement, à sa vue, la grand'mère s'était levée toute droite, stupéfaite, outrée.

— Comment! vous vous permettez, monsieur... Que voulez-vous? que venez-vous faire ici?

La violence incroyable de cet accueil, lorsque lui-même accourait avec un si légitime sujet de colère, l'arrêta, lui rendit son calme.

— Je viens voir mon enfant... Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu?

La vieille femme était restée debout, rigide, et elle aussi parut comprendre que l'emportement serait pour elle une cause d'infériorité.

— Je n'avais pas à vous prévenir... J'attendais que Geneviève me demandât de le faire.

— Elle ne l'a donc pas demandé?

— Non.

Tout d'un coup, il croyait comprendre. L'Église ne s'était pas seulement efforcée de tuer l'amante chez sa femme, elle avait encore voulu tuer la mère. Pour que celle-ci, à la veille des couches, ne fût pas revenue près de lui, selon son espoir, pour qu'elle se fût comme cachée, assombrie, honteuse, avant d'enfanter de ses œuvres, il fallait bien qu'on lui eût fait un crime de ce triste enfant de querelle qui allait naître. On avait dû, pour la garder, lui en donner la crainte et l'horreur, ainsi que d'un péché dont elle ne pourrait être absoute, si elle n'achevait pas de couper tous les liens de chair qui l'avaient unie au démon.

— C'est un garçon? demanda-t-il.

— Oui, un garçon.

— Où est-il? je veux le voir et l'embrasser.

— Il n'est plus ici.

— Comment, plus ici?

— Non, hier il a été baptisé, sous le nom du bienheureux saint Clément, et il est parti en nourrice.

Une brusque douleur fit crier Marc.

— Mais c'est un crime que vous avez commis là! On ne baptise pas un enfant sans la volonté de son père, on ne l'enlève pas ainsi, comme en un rapt prémédité... Geneviève, Geneviève qui a nourri Louise, dans une telle allégresse maternelle, ne nourrira pas son petit Clément!

Très maîtresse d'elle toujours, avec un sourd grondement de vieille rancune satisfaite, à le voir souffrir, madame Duparque répondit :

— Une mère catholique a toujours le droit de faire baptiser son enfant, surtout lorsqu'elle se doute que le salut de celui-ci peut être mis en péril par l'incroyance du père. Et quant à le garder ici, il n'y fallait pas songer, car cela n'aurait sans doute rien valu, ni pour lui, ni pour personne.

C'était bien ce que Marc avait pensé, l'enfant du démon attendu comme un Antéchrist, qu'il devenait nécessaire de baptiser et d'éloigner au plus tôt, si l'on voulait éviter de grands malheurs. Plus tard, on le reprendrait, on tâcherait de le consacrer à Dieu, d'en faire un prêtre, afin d'apaiser la colère divine. Ainsi, la petite maison pieuse de la place des Capucins n'aurait pas la honte de l'abriter, son père ne la souillerait pas de sa présence en venant l'y embrasser, sa mère surtout serait délivrée du remords de l'avoir conçu, du moment où il ne se trouverait plus là, continuellement sous ses yeux.

Marc qui, d'un effort, s'était calmé, déclara nettement :

— Je veux voir Geneviève.

Mais, avec une décision égale, madame Duparque dit à son tour :

— Vous ne pouvez la voir.

— Je veux voir Geneviève, répéta-t-il. Où est-elle ? là-haut, dans son ancienne chambre. Je la trouverai bien.

Et, déjà, il marchait vers la porte, lorsque la grand'-mère lui barra le passage.

— Vous ne pouvez la voir, c'est impossible... N'est-ce pas ? vous n'avez pas envie de la tuer, et votre vue serait certainement pour elle l'émotion la plus terrible. Elle a failli mourir pendant ses couches. Depuis deux jours, elle est sans couleur et sans voix, la moindre fièvre la rend comme folle, on a dû emporter l'enfant en évitant de le lui montrer... Ah ! vous avez raison d'être fier de votre œuvre, le ciel foudroie tout ce que vous avez sali.

Alors, Marc, ne se contenant plus, soulagea son cœur en paroles basses et tremblantes.

— Mauvaise femme, qui avez vieilli dans la cruauté morne de votre Dieu et qui achevez d'anéantir toute votre descendance... Votre œuvre à vous est notre torture, la mort lente dont nous agonisons. Vous vous acharnerez à dessécher votre race, tant qu'elle gardera dans sa chair un peu de sang, un peu de bonté humaine... Depuis son veuvage, vous avez comme supprimé de la douce vie votre fille ici présente, vous lui avez enlevé jusqu'à la force de parler et de se plaindre. Et, si votre petite-fille se meurt là-haut, d'avoir été arrachée à son mari et à son enfant, c'est encore vous qui l'avez voulu, car vous seule avez servi d'instrument aux abominables ouvriers de ce crime... Ah ! oui, ma pauvre, mon adorée Geneviève, que de mensonges, que d'effrayantes imbécillités il a dû falloir pour me la reprendre ! Puis, ici, on l'a tellement abêtie, pervertie de noire religion, de pratiques démentes, qu'elle n'est même plus femme, ni épouse, ni mère. Son mari est le diable, qu'elle ne pourrait revoir sans tomber à l'enfer, son enfant est le produit inquiétant de son péché, qui la mettrait en péril de damnation, si elle lui donnait le sein... Eh bien ! écoutez, de tels forfaits ne se consommeront pas jusqu'au bout. Oui, la vie a toujours raison, elle emporte les ténèbres et leurs cauchemars

délirants, à chaque nouveau lever du soleil. Vous serez vaincue, j'en suis bien sûr, et vous me faites encore moins horreur que pitié, triste vieille femme, sans raison et sans cœur!

Madame Duparque l'avait écouté, de son air de sévérité hautaine, sans même chercher à l'interrompre.

— Est-ce tout? demanda-t-elle. Je n'ignore pas que vous êtes sans respect. Vous qui niez Dieu, comment sauriez-vous vous incliner devant les cheveux blancs d'une aïeule?... Mais, en somme, pour vous montrer combien vous faites erreur, en m'accusant de cloîtrer ici Geneviève, je veux bien vous livrer passage... Montez près d'elle, tuez-la tout à votre aise, vous seul serez responsable de la crise affreuse où vous allez la jeter.

Et, en effet, elle s'écarta de la porte, elle revint s'asseoir devant la fenêtre, où, froidement, sans que la moindre émotion apparente fît trembler ses mains, elle se remit à tricoter.

Un instant, Marc demeura immobile, éperdu, ne sachant que résoudre. Revoir Geneviève, lui parler, tâcher de la convaincre et de la reprendre, était-ce possible en un tel moment? Il sentit le peu d'opportunité, même le péril d'un pareil effort. Lentement, il se dirigea vers la porte, sans un mot d'adieu. Puis, une pensée lui revint, il se retourna.

— Puisque le petit Clément n'est plus ici, donnez-moi l'adresse de la nourrice.

Madame Duparque ne répondit pas, ses grands doigts secs continuèrent de manœuvrer les aiguilles, du même mouvement régulier.

— Vous ne voulez pas me donner l'adresse de la nourrice?

Au bout d'un nouveau silence, elle finit par dire :

— Je n'ai pas d'adresse à donner. Montez la demander à Geneviève, puisque votre idée est de tuer la pauvre enfant.

Une fureur emporta Marc. Il revint d'un saut, il cria dans la face impassible de la grand'mère :

— Vous allez tout de suite me donner l'adresse de la nourrice !

Et, muette, elle le bravait toujours, elle le regardait de ses yeux clairs, lorsque madame Berthereau, bouleversée, intervint. Au commencement de la querelle, elle avait tenu obstinément la tête baissée sur son ouvrage de broderie, en femme résignée, devenue lâche, qui désirait ne pas se compromettre, par terreur de gros ennuis personnels. Mais, lorsque Marc, reprochant à la grand'mère sa dure tyrannie de dévote, avait fait allusion à tout ce qu'elle-même souffrait, depuis son veuvage, dans cette maison pieuse, elle avait cédé à une émotion croissante, au flot de larmes, si longtemps refoulé, qui montait et l'étouffait. Elle oubliait un peu de sa silencieuse timidité, elle relevait la tête, se passionnait, après tant d'années. Et, quand elle entendit sa mère refuser à ce pauvre homme, torturé, volé, l'adresse de la nourrice de son enfant, elle eut enfin une révolte, elle cria l'adresse.

— La nourrice est une femme Delorme, à Dherbecourt, près de Valmarie.

D'une brusque détente, comme sous le ressort de muscles jeunes, madame Duparque s'était remise debout, et elle foudroya du geste l'audacieuse, qu'elle traitait toujours en gamine, malgré ses cinquante ans passés.

— Qui donc t'a permis de parler, ma fille ?... Est-ce que tu vas retourner à ta faiblesse passée ? Des années de pénitence sont-elles impuissantes à effacer la faute d'un mariage impie ? Prends garde, le péché est toujours en toi, je le sens bien, malgré ton apparente résignation... Pourquoi as-tu parlé sans mon ordre ?

Toute frémissante encore de tendresse et de pitié, madame Berthereau résista un instant.

— J'ai parlé parce que mon cœur à la fin saigne et proteste. Nous n'avons pas le droit de cacher à Marc l'adresse de la nourrice... Oui, oui ! c'est abominable, ce que nous faisons !

— Tais-toi ! cria furieusement la grand'mère.

— Je dis que c'est abominable d'avoir séparé la femme du mari d'abord, et maintenant de séparer d'eux l'enfant. Jamais Berthereau, mon pauvre mort, qui m'a tant aimée, n'aurait accepté ce meurtre de l'amour, s'il avait vécu.

— Tais-toi ! tais-toi !

Et la vieille femme, l'air grandi, dans la sécheresse vigoureuse de ses soixante-treize ans, avait répété ce cri d'une voix si impérieuse, que sa fille en cheveux blancs, prise de terreur, céda, courba de nouveau la tête sur son ouvrage de broderie. Et il y eut un silence lourd, pendant qu'un petit tremblement convulsif l'agitait et que des larmes lentes ruisselaient le long de ses pauvres joues, dévastées par tant d'autres larmes secrètes.

Marc était resté saisi, devant l'éclat brusque de ce drame intime, si poignant, qu'il avait seulement soupçonné jusque-là. Une immense sympathie lui venait pour la triste veuve, hébétée, écrasée depuis plus de dix ans sous ce despotisme maternel, exercé au nom d'un Dieu de jalousie et de vengeance. Et, si la pauvre femme n'avait point défendu sa Geneviève, si elle les abandonnait, elle et lui, à la rage noire de la terrible grand'mère, il lui pardonnait cette lâcheté frissonnante, tant il la voyait souffrir elle-même.

Tranquillement, madame Duparque s'était reprise.

— Vous le voyez, monsieur, votre présence ici est une cause de scandale et de violence. Tout ce que vous touchez se corrompt, votre souffle suffit même à pervertir l'air du lieu où vous êtes. Voilà ma fille, qui ne s'est jamais permis d'élever la voix contre moi, et dès que vous entrez, elle tombe dans la désobéissance et dans

l'injure... Allez, allez, monsieur, à vos sales besognes. Laissez les honnêtes gens tranquilles et travaillez à sortir du bagne votre juif immonde, qui achèvera d'y pourrir, je vous le prédis, car Dieu ne permettra pas la défaite de ses vénérables serviteurs.

Malgré l'émotion dont il frémissait, Marc ne put s'empêcher de sourire.

— Ah ! nous y sommes, dit-il doucement, il n'y a que l'affaire au fond de tout ceci, n'est-ce pas? C'est l'ami, le défenseur de Simon, c'est le justicier qu'il s'agit de supprimer, à force de persécutions et de tortures morales... Eh bien ! soyez-en convaincue, la vérité et la justice l'emporteront tôt ou tard, Simon sortira du bagne, et il triomphera un jour, et un jour les vrais coupables, les menteurs, les ouvriers de ténèbres et de mort seront balayés, avec leurs temples, où depuis des siècles ils terrorisent et abêtissent l'humanité.

Puis, d'une voix plus douce encore, se tournant vers madame Berthereau, retombée dans son écrasement silencieux.

— Et j'attends Geneviève, dites-lui que je l'attends, quand elle pourra vous comprendre. Je l'attendrai, tant qu'elle ne me sera pas rendue. Serait-ce dans des années, elle me reviendra, je le sais... La souffrance ne compte pas, il faut beaucoup souffrir, pour avoir raison et pour connaître enfin un peu de bonheur.

Alors, il s'en alla, le cœur déchiré, gonflé d'amertume et quand même de courage. Madame Duparque avait repris son éternel tricot, et il lui sembla que, derrière lui, la petite maison sombrait de nouveau dans l'ombre froide dont l'église voisine la glaçait.

Un mois s'écoula. Marc sut que Geneviève se remettait lentement. Un dimanche, Pélagie vint chercher Louise; et, le soir, il apprit de l'enfant qu'elle avait trouvé sa mère debout, très amaigrie, très brisée, capable pourtant

de descendre s'asseoir à la table, dans la petite salle à manger. Alors, il fut pris d'une nouvelle espérance, celle de voir Geneviève lui revenir, dès qu'elle serait capable de faire à pied le trajet de la place des Capucins à l'école. Elle avait certainement réfléchi, son cœur devait s'être réveillé dans la souffrance, il tressaillait au moindre bruit, croyant à son retour. Mais les semaines se passèrent, les mains invisibles qui la lui avaient prise barricadaient sans doute les portes et les fenêtres pour la retenir encore. Il retomba à de grandes tristesses, sans perdre jamais son invincible foi, sa certitude de vaincre par la vérité et par l'amour. Et sa consolation, en ces jours noirs, fut d'aller embrasser le plus souvent possible le petit Clément, chez sa nourrice, dans ce joli village de Dherbecourt, si frais au milieu des prairies de la Verpille, parmi les peupliers et les saules. Il passait là une heure de délicieux réconfort, comptant peut-être sur un bon hasard qui le ferait se rencontrer avec Geneviève, près du berceau du cher petit. On disait qu'elle était toujours trop faible pour venir voir l'enfant, et la nourrice le lui portait une fois par semaine.

Dès lors, Marc resta dans l'attente. Depuis un an bientôt, la Cour de cassation avait ouvert son enquête, retardée par toutes sortes de complications, entravée de continuels obstacles, qui sans cesse renaissaient, grâce au travail souterrain des puissances mauvaises. Chez les Lehmann, après la joie vive du premier arrêt, décidant l'enquête, on commençait à désespérer de nouveau, devant tant de lenteur, lorsque les nouvelles de Simon étaient si mauvaises. La Cour, qui avait jugé inutile de le faire tout de suite ramener en France, s'était bien arrangée pour lui apprendre qu'elle s'occupait de la revision de son procès. Mais dans quel état allait-il revenir ? Ses longues souffrances ne l'achèveraient-elles pas, avant ce retour, éternellement ajourné ? David lui-même, si

ferme, si brave, s'épouvantait. Et cette longue attente angoissée, dans laquelle vivaient David et Marc, le pays entier en souffrait, Maillebois surtout en était ravagé, comme d'une crise épuisante dont la continuité suspendait la vie sociale. Elle finissait par profiter aux antisimonistes, qui s'étaient remis de la terrible trouvaille faite chez le père Philibin. Peu à peu, et grâce aux formalités si lentes, aux nouvelles fausses, nées du secret de l'enquête, ils affectaient de triompher encore, ils annonçaient l'écrasement certain des simonistes. Les articles infâmes du « Petit Beaumontais » retrouvèrent leurs mensonges et leurs outrages des grands jours. On entendit le père Théodose, à une cérémonie en l'honneur de Saint-Antoine de Padoue, se permettre en chaire une allusion au prochain triomphe de Dieu sur la race maudite de Judas. On revit, par les rues, par les places, le frère Fulgence passer en coup de vent, l'air affairé, la face exultante, comme s'il traînait derrière lui le char de l'Église, dans une apothéose. Quant au frère Gorgias, que la congrégation commençait à juger fort compromettant, on tâchait de le cloîtrer le plus possible, sans oser encore le faire disparaître, au fond de quelque retraite sûre, ainsi que le père Philibin. Et il n'était point commode, il aimait à se montrer, à étonner le monde, par des attitudes de saint religieux, traitant directement de son salut avec le ciel. Deux fois, il souleva un scandale, en allongeant des gifles à des enfants, qui ne sortaient pas de son école d'un air assez recueilli. Aussi le maire Philis, dont la dévotion correcte s'effarait de ce personnage d'une piété extraordinaire et violente, crut-il devoir intervenir, dans l'intérêt même de la religion. Il en fut question au conseil municipal, où Darras se trouvait toujours en minorité de quelques voix, paralysé, d'autant plus prudent, qu'il ne désespérait pas de redevenir maire, avec une majorité accrue, si l'affaire

Simon tournait bien. En attendant, il fuyait les occasions d'en parler, la bouche cousue, très inquiet lorsqu'il voyait les moines et les prêtres reprendre le haut du pavé, dans Maillebois, comme en une cité désormais conquise.

Les nouvelles avaient beau devenir mauvaises, Marc voulait se forcer à l'espoir. Il était maintenant très soutenu par la fidélité brave de son adjoint Mignot, qui se donnait à lui chaque jour davantage, en vivant de sa vie intime de dévouement et de lutte. Un singulier phénomène moral s'était produit là, cette sorte d'action lente d'un maître sur un disciple d'abord révolté, ramené et absorbé ensuite. Certes, chez Mignot, personne autrefois n'aurait soupçonné l'étoffe du héros qu'il devenait aujourd'hui. Il s'était montré très louche dans l'affaire, chargeant Simon, songeant surtout à ne pas se compromettre. Il paraissait uniquement préoccupé de son avancement, ni bon ni mauvais au fond, prêt à tourner bien ou mal, selon les circonstances et les hommes. Et Marc était venu, et dans la tragique histoire, il s'était trouvé l'homme, l'intelligence et la volonté, qui devaient décider de cette conscience, l'embellir, la hausser à la vérité et à la justice. Ainsi la leçon éclatait, lumineuse, certaine : il suffisait de l'exemple, de l'enseignement d'un héros, pour faire lever d'autres héros, du sein obscur et vague de la foule moyenne. Depuis dix ans, on avait à deux reprises voulu nommer Mignot instituteur dans un petit village voisin, et il avait refusé, il préférait rester auprès de Marc, dont l'action sur lui était devenue si grande, qu'il parlait de ne le quitter jamais, en disciple fidèle, résolu à vaincre ou à être vaincu avec le maître. De même, après avoir attendu pour se marier, selon son attitude première de prudente expectative, il avait décidé de rester garçon, disant qu'il était trop tard, que ses élèves à présent lui servaient de famille. Et, d'ailleurs, ne pre-

nait-il pas ses repas chez Marc, où il était accueilli en frère, faisant de ce foyer son propre foyer, goûtant là toute la douceur du lien le plus étroit, celui qui se resserre à mesure qu'on sent et qu'on pense de même ? Aussi, la lente désunion du ménage, à laquelle il assistait, lui avait-elle été très douloureuse ; et, depuis le départ de Geneviève, il était désespéré, forcé de manger dans un petit restaurant voisin, afin de ne pas accroître l'embarras de la triste maison sans femme. Mais il redoublait d'affection respectueuse pour Marc, il tâchait de le consoler, au milieu des coups dont on l'accablait. S'il ne revenait pas chaque soir après le dîner, afin de lui tenir compagnie, c'était par un sentiment de délicate discrétion, voulant le laisser seul avec sa fille, comprenant bien que celle-ci devait lui suffire. Il s'effaçait également devant mademoiselle Mazeline, plus utile au mari abandonné, plus savante à panser les blessures, avec ses mains légères de sœur. Et, lorsqu'il voyait Marc par trop assombri, près de céder à la souffrance, il n'avait encore trouvé qu'une façon de ramener la joie et l'espoir sur sa tace, celle de s'accuser de son ancien témoignage au procès Simon comme d'un crime, et de lui promettre, au procès futur, de soulager sa conscience publiquement, en criant la vérité. Ah ! oui, il la jurerait, l'innocence de Simon, dont il était maintenant convaincu, grâce au flot de lumière qui avait éclairé ses souvenirs !

Cependant, les lenteurs de la Cour de cassation continuaient d'encourager la furieuse campagne des anti-simonistes, et il y eut surtout une reprise acharnée de calomnies contre Marc, qu'il s'agissait de perdre, pour assurer le triomphe de l'école des Frères sur les ruines de l'école laïque. Si elle laissait passer l'occasion favorable, l'Eglise se sentait menacée elle-même, atteinte mortellement, le jour où on lui reprendrait le droit d'enseigner, de pétrir à son usage les générations nouvelles. Un matin

donc, le bruit se répandit dans Maillebois qu'on venait de surprendre mademoiselle Mazeline couchée avec Marc, et cela près de la chambre de Louise, sans que même la porte de communication fût fermée. On ajoutait des détails ignobles, un raffinement satanique d'impudence, œuvre évidente d'imaginations dévotes surchauffées. Seulement, l'histoire restait en l'air, il était impossible de retrouver un témoin, des versions se succédaient d'autant plus terribles qu'elles devenaient contradictoires, élargissant l'infamie. Ce fut Mignot, très inquiet, qui osa prévenir Marc de la gravité du scandale, et ce dernier ne put se contenter, cette fois, d'opposer à une telle ignominie le hautain silence de son dédain. Il passa une journée d'affreux combat, le cœur déchiré par le nouveau sacrifice que son œuvre exigeait de lui. Et, quand vint le crépuscule, il était décidé, il se rendit à son habitude dans le petit jardin où il passait chaque soir une heure si douce, si réconfortante, en compagnie de mademoiselle Mazeline. Puis, comme elle était déjà là, assise sous la touffe de lilas, l'air songeur et bien triste, elle aussi, il prit un siège en face d'elle, il la regarda quelques secondes sans parler.

— Ma pauvre amie, dit-il enfin, j'ai un gros chagrin et je vais en soulager mon cœur, avant que Louise nous rejoigne... Nous ne pouvons continuer à nous voir ainsi chaque jour. Je crois même que nous serions sages en nous abstenant désormais de toutes relations... Vous le voyez, c'est un véritable adieu. Il va falloir nous séparer, mon amie.

Elle l'avait écouté sans surprise, comme sachant à l'avance ce qu'il avait à lui dire. Et, d'une voix courageuse et désolée :

— Oui, mon ami, c'est pour cet adieu que, moi-même, je suis venue, ce soir encore, m'asseoir ici. Vous n'aurez pas à me convaincre, je sens comme vous la douloureuse

nécessité de notre séparation... Quelqu'un m'a tout conté. En face de telles infamies, il ne nous reste d'autres armes que l'abnégation et le renoncement.

Un long silence se fit, sous le vaste ciel calme, où le jour se mourait lentement. Une odeur pénétrante montait des giroflées, tandis que le gazon, chauffé par le soleil, retrouvait un peu de fraîcheur.

Et Marc reprit, à demi voix, comme s'il réfléchissait tout haut :

— Ces malheureux, qui vivent en dehors de la simple nature et du bon sens, ne peuvent toucher à rien de l'homme et de la femme, sans y mettre aussitôt l'ordure de leur imagination, pervertie par l'idée du péché. La femme n'est plus que le diable, dont le contact corrompt tout, tendresse, affection, amitié... J'avais bien prévu ce qui arrive, je faisais la sourde oreille, ne voulant pas leur donner la joie de paraître tenir compte de leurs calomnies. Mais si, moi, je puis hausser les épaules, il y a vous, mon amie, il y a Louise surtout, que cette boue finit par atteindre... Alors, les voilà victorieux de nouveau, ils vont se réjouir d'ajouter une grosse peine à toutes nos peines.

Très émue, mademoiselle Mazeline répondit :

— Ce sera pour moi la plus dure... Et je ne vais pas y perdre seulement la douceur de nos conversations du soir, j'en emporterai la tristesse de me dire que je cesse de vous être utile, que je vous laisse plus seul et plus malheureux. Pardonnez-moi cette petite vanité, mon ami, j'étais si heureuse de vous aider dans votre œuvre, de me croire un peu votre réconfort et votre soutien ! Maintenant, je ne songerai plus à vous, sans vous voir abandonné, solitaire, réduit à cette misère de n'avoir même plus une amie... Ah ! il y a vraiment de bien exécrables gens !

Il eut un geste tremblant qui trahissait sa douleur.

— C'est ce qu'ils voulaient, m'isoler, me réduire, en

faisant autour de moi le vide de toute affection. Et je puis vous l'avouer, c'est l'unique blessure dont je souffre réellement. Le reste, les attaques directes, les outrages, les menaces, tout cela me fouette, me grise d'un besoin d'héroïsme. Mais être frappé dans les miens, les voir salis, empoisonnés, jetés en victimes parmi les cruautés et les hontes de la lutte, il y a là une affreuse chose dont j'agonise et qui me rend lâche... Ils m'ont pris ma pauvre femme, les voilà qui vous séparent de moi, et je m'y attends, ils finiront par m'enlever ma fille.

Mademoiselle Mazeline, dont les yeux se mouillaient de larmes, le fit taire.

— Prenez garde, mon ami, voici justement Louise.

Vivement, il répliqua :

— Je n'ai pas à prendre garde. Je l'attendais, il faut qu'elle sache.

Et, comme l'enfant souriante s'était approchée et s'asseyait entre eux, il lui dit :

— Ma chérie, tu vas faire tout à l'heure un petit bouquet pour mademoiselle. Je désire qu'elle ait de nous quelques fleurs, avant que je verrouille cette porte, entre les deux jardins.

— Verrouiller la porte! pourquoi donc, père?

— Parce que mademoiselle ne doit plus revenir ici... On nous prend notre amie, comme on nous a pris ta mère.

Louise demeura réfléchie et grave, dans le grand silence qui suivit. Elle avait regardé son père, puis elle regarda mademoiselle Mazeline. Et elle ne demanda aucune explication. Mais elle semblait comprendre, toutes sortes de pensées précoces passaient en légères ombres sur le haut front pur qu'elle tenait de son père, tandis qu'une grande bonté désolée attendrissait ses yeux.

— Je vais faire le bouquet, finit-elle par répondre, et c'est toi, père, qui le donneras à mademoiselle.

Et, pendant que l'enfant, cherchant les fleurs les plus fraîches, allait et venait le long de la plate-bande, ils passèrent encore là quelques minutes tristes et délicieuses. Ils ne disaient plus rien, leurs idées seules s'échangeaient, fraternelles, uniquement pleines du bonheur des autres, des sexes réconciliés, de la femme instruite et libérée, libérant l'homme à son tour. C'était la grande solidarité humaine, tout ce que l'amitié peut mettre d'étroit et d'absolu, entre deux créatures, homme et femme, en dehors de l'amour. Il était son frère, elle était sa sœur. Et la nuit qui tombait de plus en plus sur le jardin embaumé, leur apportait à eux-mêmes une fraîcheur reposante, dans leur chagrin.

— Père, voici le bouquet, je l'ai noué avec un brin d'herbe.

Alors, mademoiselle Mazeline se leva, et Marc lui donna le bouquet. Puis, tous les trois marchèrent vers la porte. Quand ils furent devant elle, ils restèrent là un instant encore, ne disant toujours rien, heureux simplement de retarder un peu la séparation. Enfin, Marc ouvrit la porte toute grande, et mademoiselle Mazeline, après être passée dans son jardin, se retourna, regarda une dernière fois le père, que la fille avait pris entre ses bras, en appuyant la tête à sa poitrine.

— Adieu, mon ami.

— Adieu, mon amie.

Il n'y eut rien autre, la porte fut lentement refermée. Ensuite, des deux côtés, les verrous furent poussés avec douceur; mais ils s'étaient rouillés, ils eurent un petit cri plaintif. Et cela parut plein de tristesse, c'était fini, quelque chose de bon et de consolant que la haine aveugle venait de tuer.

Un mois s'écoula encore. Marc n'avait plus que sa fille, et il sentait le cercle d'abandon et de solitude se resserrer autour de lui. Louise continuait à suivre la classe de

mademoiselle Mazeline, qui, sous les regards curieux des écolières, s'efforçait de la traiter comme ses autres élèves, sans préférence. L'enfant ne s'attardait plus, rentrait vite faire ses devoirs près de son père. Et, s'il arrivait que l'instituteur et l'institutrice se rencontrassent, ils échangeaient un simple salut, ils évitaient de s'adresser la parole, en dehors des nécessités absolues de leurs fonctions. Dans Maillebois, cette attitude fut très remarquée, très commentée. Les gens raisonnables leur surent gré de couper court ainsi aux vilains bruits mis en circulation. Seulement, les autres ricanaient, triomphaient : c'était très bien de sauver les apparences, mais ça n'empêchait pas les deux amoureux de se retrouver la nuit, et la fillette devait continuer à en entendre de propres, si elle avait le sommeil léger. Lorsque Marc connut par Mignot ces nouvelles infamies, il tomba en une grande amertume. Il y avait des heures où son courage faiblissait : à quoi bon désoler sa vie, renoncer à tous les bonheurs, si nul sacrifice ne doit compter pour les méchants? Jamais, sa solitude ne lui avait paru si empoisonnée, si lourde. Dès que, la nuit venue, il se retrouvait seul avec Louise, dans le logis froid et désert, il se sentait envahi d'une invincible désespérance, à l'idée que, s'il perdait un jour cette enfant, il n'aurait plus personne pour l'aimer et lui tenir chaud au cœur.

La fillette allumait la lampe, se mettait à sa petite table d'écolière.

— Papa, je vais rédiger ma leçon d'histoire, avant de me coucher.

— C'est ça, ma chérie, travaille.

Lui, sous le grand silence de la maison vide, était pris d'une angoisse. Il ne pouvait continuer à corriger les copies de ses élèves, il se levait, marchait d'un bout à l'autre de la pièce, d'un pas alourdi. Longtemps, il piétinait de la sorte, comme enfoncé dans l'ombre, hors du cercle étroit

de lumière qui tombait de l'abat-jour de la lampe. Et, parfois, en passant derrière sa fille, il se penchait, il lui baisait brusquement les cheveux, les yeux en pleurs.

— Oh! mon papa, qu'as-tu donc? disait-elle. Voilà que tu te fais encore de la peine!

Elle avait senti une larme chaude lui tomber sur le front. Elle se retournait, l'enveloppait de ses bras caressants, le forçait à se rasseoir près d'elle.

— Tu n'es pas raisonnable, mon papa, à te désespérer toujours ainsi, lorsque nous sommes seuls. Toi si vaillant dans la journée, on te dirait pris de peur, le soir, comme moi jadis, quand je ne voulais pas rester sans lumière... Puisque tu as du travail, tu devrais travailler.

Il s'efforçait de rire.

— Alors, c'est toi la grande personne sage, ma chérie... Sans doute, je vais me remettre à la besogne.

Mais, en la regardant, ses yeux s'obscurcissaient de nouveau, et il recommençait à lui baiser les cheveux, éperdument.

— Quoi donc? quoi donc? balbutiait-elle, attendrie, en larmes à son tour. Pourquoi m'embrasses-tu si fort?

Et lui, frémissant, avouant sa terreur, disait la menace dont semblait l'environner toute cette ombre.

— Pourvu que tu me restes, mon enfant, pourvu qu'on ne t'emporte pas, toi aussi!

Elle demeurait sans paroles, elle le caressait, ils pleuraient ensemble. Puis, lorsqu'elle avait réussi à le faire se rasseoir devant les copies de ses élèves, elle se remettait elle-même à sa leçon d'histoire. Quelques minutes alors s'écoulaient, et il était repris de son inquiétude, il devait se lever de nouveau, pour marcher, marcher encore. Et il semblait comme à la poursuite du bonheur perdu, dans tout ce silence et toutes ces ténèbres de son foyer détruit.

L'époque de la première communion approchait, et le

scandale recommença. Louise venait d'avoir treize ans, tout le Maillebois dévot s'indignait de cette grande fille qui restait sans religion, refusant de se confesser, n'allant même plus à la messe. Depuis le départ de sa mère surtout, on disait qu'elle vivait comme les bêtes ; et, naturellement, on parlait d'elle avec une grande pitié, ainsi que d'une victime, car on la représentait écrasée sous l'autorité brutale de son père, qui, matin et soir, en façon de prière sacrilège, la faisait cracher sur le crucifix. Mademoiselle Mazeline, aussi, lui donnait sûrement des leçons de diaboliques débauches. N'était-ce pas un crime de laisser cette pauvre âme en perdition, aux mains de ce couple de damnés, dont l'inconduite notoire révoltait toutes les consciences? On parlait d'agir, d'organiser des manifestations, pour forcer le père dénaturé à rendre sa fille à la mère, cette sainte femme qu'il avait forcée à fuir, tant il la révoltait par la répugnante bassesse de sa vie.

Marc, qui s'accoutumait aux outrages, s'inquiéta seulement des scènes violentes que Louise devait subir, à chacune de ses visites chez ces dames. Sa mère, toujours souffrante, très lente à se remettre de ses couches, se contentait de se montrer froide, d'une tristesse muette, laissant madame Duparque, la terrible aïeule, gronder au nom du Dieu de colère, attiser les flammes infernales sous les chaudières de Satan. Une grande fille, entrée dans sa quatorzième année, n'avait donc pas honte de vivre en sauvage, comme les chiens qui ne savent rien de Jésus et qu'on chasse des églises? Ne tremblait-elle pas, à l'idée du châtiment éternel dont elle serait punie, l'huile bouillante, les fourches de fer, les crocs rougis au feu, toute sa chair de maudite bouillie, rôtie, déchirée, pendant des milliards et des milliards de siècles? Et, quand Louise lui revenait le soir, quand elle lui parlait de ces menaces, Marc frémissait de ces tentatives de

viol d'une conscience par la peur, tâchant de lire dans les yeux de l'enfant si elle était ébranlée.

Elle en était parfois émue, mais on lui contait de trop abominables choses. Alors, elle disait de son air calme et raisonnable :

— C'est drôle, mon papa, ce bon Dieu qui serait si méchant! Grand'mère, aujourd'hui, a prétendu que, si je manque une seule fois la messe, le diable me coupera les pieds en petits morceaux, pendant toute l'éternité... Ce ne serait pas juste. Et puis, vraiment, ça ne me paraît guère possible.

Il se rassurait un peu. Dans son scrupule de ne pas violenter cette intelligence naissante, il ne discutait pas directement les étranges leçons reçues chez ces dames, il se contentait d'un enseignement général, basé sur la raison, d'un continuel appel à la vérité, à la justice, à la bonté. Et ce qui le ravissait, chez sa fille, c'était cet éveil précoce du bon sens, ce besoin inné de la logique et de la certitude, qu'elle devait tenir de lui. Avec quelle joie, de la fillette encore fragile, en proie aux faiblesses, aux enfantillages de son âge, il voyait se dégager une femme d'esprit clair et solide, de cœur tendre ! Ses inquiétudes venaient de la crainte qu'on ne détruisît les promesses de cette belle moisson future. Et il se calmait, les jours seulement où l'enfant l'étonnait par ses raisonnements de grande et sage personne déjà.

— Oh! tu sais, continuait-elle, je suis très polie avec grand'mère. Je lui réponds que, si je ne vais pas à confesse et si je ne fais pas ma première communion, c'est que j'attends d'avoir vingt ans, comme tu me l'as demandé... Ça m'a l'air très raisonnable, Et, alors, je suis très forte, en ne sortant pas de là, parce que, n'est-ce pas? quand on a raison, on est très fort.

Parfois, malgré son affection, sa déférence pour sa mère, elle s'égayait, plaisantait doucement.

— Tu te souviens, mon papa, maman m'avait dit : « Je t'expliquerai le catéchisme, moi. » Et j'avais répondu : « C'est ça, tu me feras répéter mes leçons, et tu sais, je ne mets aucune mauvaise volonté à comprendre. » Alors, comme je n'ai jamais compris rien de rien au catéchisme, maman a donc voulu me l'expliquer; et le malheur, c'est que je continue à ne comprendre rien du tout... Ça me met dans un gros embarras. J'ai peur de lui faire de la peine, j'en suis réduite à feindre de saisir brusquement quelque chose. Mais je dois avoir l'air si bête, qu'elle finit toujours par interrompre la leçon d'un air fâché, en me traitant de sotte... L'autre jour encore, à propos du mystère de l'Incarnation, elle m'a répété qu'il ne s'agissait pas de comprendre, mais de croire; et, comme j'ai eu le malheur de lui répondre que je ne pouvais pas croire, sans comprendre, elle m'a dit que c'était là une phrase de toi, mon papa, et que le diable nous prendrait tous les deux... Oh ! j'ai pleuré, j'ai pleuré !

Elle souriait pourtant, et elle ajouta plus bas :

— Le catéchisme, ça m'a plutôt détachée des idées de maman. Il y a là dedans trop de choses qui me tourmentent... Maman a bien tort de vouloir me les entrer quand même dans la tête.

Son père l'aurait embrassée. Allait-il donc avoir la grande joie de trouver en sa fille une exception, un de ces petits cerveaux pondérés, mûris de bonne heure, dans lesquels la raison semble pousser comme dans une terre propice ? Les autres fillettes, à cet âge trouble de la puberté, sont si gamines encore, si agitées d'un frisson nouveau, toute une proie facile aux contes bleus, aux rêveries mystiques ! Et quelle chance rare, si la sienne échappait au sort commun de ses compagnes envahies, conquises par l'Eglise, grâce à l'heure louche où le prêtre s'emparait d'elles ! Grande et forte, très saine, elle venait de se former sans accident. Mais, si elle était déjà

une petite femme, il y avait des jours où elle restait bien enfant, s'amusant à des riens, disant de grosses sottises, retournant à sa poupée, avec qui elle tenait d'extraordinaires conversations. Et c'était ces jours-là que son père se sentait repris d'inquiétude, tremblant devant tant de puérilité encore, se demandant si l'on ne finirait pas par la lui voler et par obscurcir cette raison, d'une aube si limpide et si fraîche.

— Ah! oui, mon papa, c'est bête, ce que me disait tout à l'heure ma poupée. Mais, que veux-tu? elle n'est pas encore bien raisonnable, elle!

— Et tu espères la rendre raisonnable, ma chérie?

— Je ne sais pas trop. Elle a la tête si dure! Pour l'Histoire sainte, ça va encore; elle en retient le mot à mot. Mais, pour la grammaire et l'arithmétique, c'est une vraie bûche.

Et de rire. Le triste logis avait beau être vide et glacé, elle l'emplissait par moments de sa gaieté enfantine, sonnante comme une fanfare d'avril.

Cependant, à mesure que les jours s'écoulaient, elle devenait plus grave, plus préoccupée. Quand elle rentrait de ses visites du jeudi et du dimanche à sa mère, elle rapportait de chez ces dames des airs de réflexion, de grands silences rêveurs. Le soir, lorsqu'elle travaillait sous la lampe, elle s'oubliait parfois à regarder longuement son père, avec des yeux de bonté triste. Et ce qui devait arriver finit par se produire.

Ce fut pendant une chaude soirée, sous la menace d'un orage, dont la nuée d'encre alourdissait le ciel. A leur habitude, le père et la fille travaillaient, dans l'étroit rond de clarté qui tombait de l'abat-jour; et, par la fenêtre grande ouverte sur Maillebois, noir et endormi, des papillons de nuit entraient, troublant seuls le profond silence du petit frémissement de leurs ailes. La fillette, qui avait passé l'après-midi place des Capu-

cins, semblait très lasse, le front chargé d'une pensée trop lourde. Maintenant, penchée sur son papier, elle n'écrivait pas, elle réfléchissait. Et elle se décida enfin à poser sa plume, elle parla dans la grande paix triste de la maison.

— Mon papa, j'ai quelque chose à te dire qui me chagrine beaucoup. Je vais te faire certainement une grosse, grosse peine, et c'est pourquoi je n'en ai pas encore trouvé le courage. Mais, pourtant, je me suis bien promis de ne pas me coucher, sans t'apprendre ma résolution, tellement je la crois raisonnable et nécessaire.

Marc avait vivement levé la tête, le cœur serré, pris de peur, devinant le dernier désastre, à la voix tremblante de l'enfant.

— Quoi donc? ma chérie.

— Eh bien! mon papa, j'ai réfléchi, j'ai passé toute la journée encore à retourner cette chose dans ma petite tête, et il me semble que, si tu es de mon avis, je dois te quitter pour aller vivre avec maman, chez grand'mère.

Il fut bouleversé, il protesta d'abord violemment.

— Comment, de ton avis! Mais je ne veux pas! Mais, de toutes mes forces, je te retiendrai, je t'empêcherai de m'abandonner à ton tour!

— Oh! mon papa, murmura-t-elle, désolée, réfléchis rien qu'un tout petit peu, et tu verras bien que j'ai raison.

Il ne l'écoutait pas, il s'était levé, il marchait éperdument dans la pièce à demi obscure.

— Je n'ai plus que toi, et tu partirais! On m'a pris ma femme, et maintenant on me prendrait ma fille, on me laisserait seul, nu, abandonné, sans une tendresse! Ah! je le sentais venir, ce coup de grâce, je prévoyais bien que les mains abominables, dans l'ombre, m'arracheraient ce dernier lambeau de mon cœur!... Non, non! c'est trop, jamais je ne consentirai à cette séparation!

Et, s'arrêtant tout d'un coup devant elle, il continua d'une voix rude :

— On t'a donc gâté l'esprit et le cœur, à toi aussi, pour que tu ne m'aimes plus ?... N'est-ce pas ? à chacune de tes visites, on recommence mon procès, on te répète des infamies, afin de te détacher de moi. Il s'agit, n'est-ce pas ? de t'arracher à l'influence du maudit, du damné, et de te rendre aux bons amis de ces dames, qui feront de toi une hypocrite et une démente... Et ce sont mes ennemis que tu écoutes, et c'est à leurs obsessions continuelles que tu vas obéir, en m'abandonnant !

Désespérée, elle leva vers lui des mains suppliantes, les yeux en larmes

— Mon papa, mon papa, calme-toi... Je t'assure, tu te trompes, maman n'a jamais laissé dire devant moi des choses trop vilaines sur ton compte. Sans doute, grand'mère ne t'aime pas, et elle ferait mieux de se taire souvent, quand je suis présente. Je mentirais, si je disais qu'elle ne fait pas tout son possible pour que j'aille rejoindre maman et habiter chez elle. Mais, je te le jure, ni elle ni les autres ne sont pour rien dans ma détermination... Tu le sais bien, je ne mens jamais. C'est moi, moi seule, qui ai réfléchi et qui ai songé à notre séparation, comme à une chose bonne et sage.

— Une chose bonne, ton départ ! J'en mourrai.

— Non, tu comprendras, et tu es si brave !... Assieds-toi, écoute-moi.

Elle le força doucement à se rasseoir devant elle. Dans ses deux mains caressantes, elle lui avait pris les mains, et elle le raisonnait, en petite personne très avisée.

— Chez grand'mère, tout le monde est convaincu que c'est uniquement toi qui me détournes de la religion. Tu pèses sur moi, tu me brutalises pour m'imposer tes idées, et si je t'échappais, je me confesserais demain, je ferais

ma première communion... Alors, pourquoi ne pas leur prouver qu'ils se trompent? Demain, j'irai habiter chez grand'mère, et ils verront bien, ils devront reconnaître leur erreur profonde, car ça ne m'empêchera pas de leur répéter toujours la même réponse : « Je me suis engagée à ne pas faire ma première communion, avant mes vingt ans, de façon à pouvoir accepter pleinement la responsabilité d'un tel acte, et je tiendrai ma promesse, j'attendrai. »

Il eut un geste de doute.

— Ma pauvre enfant, tu ne les connais guère, ils t'auront brisée, conquise, au bout de quelques semaines. Tu n'es encore qu'une petite fille.

A son tour, elle se révolta.

— Ah! tu n'es guère gentil, mon papa, de me croire si peu sérieuse! Un petite fille c'est vrai, mais ta petite fille, et qui s'en fait gloire!

Elle avait dit ça d'un tel air de bravoure enfantine, qu'il ne put s'empêcher d'en sourire. Elle lui faisait chaud au cœur, cette mignonne, en qui, par moments, il se retrouvait tout entier, avec de la réflexion et de la logique dans la passion. Il la regardait, la trouvait très belle et très sage, le visage à la fois solide et fier, les yeux clairs, admirables de franchise. Et il l'écoutait toujours, tandis que, lui gardant les deux mains entre les deux siennes, elle continuait à faire valoir les raisons qui la décidaient à rejoindre sa mère, dans la petite maison dévote de la place des Capucins. Sans même effleurer les affreuses calomnies répandues, elle laissa entendre combien on leur saurait gré de ne pas braver l'opinion publique. On disait partout que sa place était chez ces dames, elle consentait donc à s'y rendre, et elle avait beau n'avoir que treize ans, elle y serait certainement la plus raisonnable, on verrait bien si elle n'y ferait pas la meilleure besogne.

— N'importe, mon enfant, finit-il par dire, d'un air de

grande lassitude, jamais tu ne me convaincras de la nécessité d'une rupture entre nous deux.

Elle le sentit qui faiblissait.

— Mais ce n'est pas une rupture, mon papa. J'allais bien voir maman deux fois par semaine, je viendrai te voir, et plus souvent... Enfin, comprends-tu? maman m'écoutera peut-être un peu, lorsque je serai près d'elle. Alors, je lui parlerai de toi, je lui dirai combien tu l'aimes toujours, combien tu la pleures. Et, qui sait? elle réfléchira, je te la ramènerai.

Leurs larmes coulèrent à tous les deux, ce fut un grand attendrissement, aux bras l'un de l'autre. Le père était bouleversé par le charme profond de cette enfant, chez laquelle tant de puérilité encore se mêlait à tant de raison, de bonté et d'espoir. Et la fille s'abandonnait à son cœur, comme mûrie avant l'âge, par des choses qu'elle sentait confusément et qu'elle n'aurait pu dire.

— Fais donc comme il te plaira, finit-il par bégayer, au milieu des pleurs. Mais, si je cède, je ne puis t'approuver, tout mon être se révolte et proteste.

Telle fut la dernière soirée qu'ils passèrent ensemble. Au dehors, la chaude nuit restait d'un noir d'encre, sans un souffle. Par la fenêtre grande ouverte, pas un bruit ne venait de la ville anéantie. Seuls, des vols silencieux de papillons entraient, se brûlaient à la lampe. L'orage n'éclata pas, et très tard, le père et la fille, sans se parler davantage, demeurèrent assis face à face, à leur table de travail, comme enfoncés dans leur besogne, simplement heureux d'être encore ensemble, au milieu de cette paix immense.

Mais, le lendemain, quelle affreuse soirée pour Marc! Sa fille était partie, il se trouvait absolument seul, dans le logis vide et morne. Après l'épouse, l'enfant, et il n'avait plus personne qui l'aimât, on lui avait arraché, lambeau à lambeau, tout son cœur. Auparavant, afin

qu'il ne lui restât pas même la consolation d'une amie, on l'avait bassement forcé à rompre avec l'unique femme dont le haut esprit fraternel l'aurait soutenu. C'était bien le complet désastre qu'il sentait venir depuis longtemps, le sourd travail de destruction accompli autour de lui par les exécrables mains invisibles, pour le miner et l'abattre sur les décombres de toute son œuvre. Maintenant, on croyait le tenir, saignant de cent blessures, torturé, abandonné, sans force dans sa maison frappée de la foudre, à ce foyer souillé et désert, où il agonisait. Et, ce premier soir de solitude, il était vraiment un vaincu, ses ennemis l'auraient cru désormais à leur merci, s'ils avaient pu le voir allant et venant d'un pas chancelant, dans le pâle crépuscule, ainsi qu'une misérable bête blessée cherchant un trou d'ombre, pour y tomber et mourir.

En vérité, l'heure était affreuse. On avait les plus mauvaises nouvelles de l'enquête, ouverte par la Cour de cassation, dont les lenteurs semblaient vouloir enterrer l'affaire. Vainement, il avait tenté jusque-là de se forcer à l'espoir, sa crainte grandissait chaque jour d'apprendre la mort de Simon, avant même que la revision de son procès fût acquise. Dans ces jours de tristesse, il voyait tout perdu, la revision rejetée, son long effort inutile, la vérité et la justice égorgées définitivement, exécrable crime social, catastrophe honteuse où sombrait la patrie tout entière. Il en éprouvait comme une horreur sacrée, un frisson d'épouvante qui le glaçait. Et puis, c'était, à côté de ce désastre public, son désastre personnel dont il sentait davantage l'inévitable accablement. Maintenant que Louise n'était plus là, à l'attendrir de son charme, à lui donner l'illusion de sa raison et de son courage précoces, il se demandait comment il avait pu être assez fou pour la laisser aller chez ces dames. Elle n'était qu'une enfant, elle serait envahie, conquise en quelques semaines, par la toute-puissante Église, victo-

rieuse de la femme depuis des siècles. On la lui avait prise, on ne la lui rendrait jamais, il ne la verrait même plus. Et c'était lui qui avait envoyé à l'erreur cette victime, sans défense encore, et il tombait dans une atroce désespérance, dans l'anéantissement de son œuvre, de lui-même et des siens.

Huit heures sonnèrent, Marc n'avait pas eu la force de s'asseoir seul à sa table, pour dîner, dans la pièce devenue noire, lorsque quelqu'un frappa timidement à la porte. Étonné, il vit entrer Mignot, qui eut quelque peine à s'expliquer d'abord.

— Voilà, monsieur Froment... Comme vous m'avez annoncé ce matin le départ de votre petite Louise, une idée m'a roulé dans la tête toute la journée... Alors, ce soir, avant d'aller dîner à mon restaurant...

Il s'arrêta, cherchant sa phrase.

— Comment! s'écria Marc, vous n'avez pas encore dîné, Mignot?

— Mais non, monsieur Froment... Voilà, mon idée était de venir dîner avec vous, pour vous tenir un peu compagnie; et j'ai hésité, j'ai perdu du temps... Si ça vous faisait plaisir, à présent que vous êtes seul, je pourrais reprendre pension chez vous. Deux hommes, ça s'entend toujours. Nous ferions la cuisine, nous viendrions bien à bout du ménage, que diable!... Voulez-vous? ça me rendrait bien heureux.

Un peu de joie était rentré dans le cœur de Marc. Il eut un sourire ému.

— Je veux bien... Vous êtes un brave garçon, Mignot... Tenez! asseyez-vous, nous allons commencer par dîner ensemble.

Et ils dînèrent en face l'un de l'autre, le maître retombé dans son amertume, l'adjoint se levant sans bruit, pour un plat ou un morceau de pain, au milieu de la grande paix mélancolique du soir.

II

Alors, pendant les mois et les mois que dura encore l'enquête de la Cour de cassation, Marc dut s'enfermer de nouveau dans son école, se donner corps et âme à sa besogne d'instruire les humbles, de les rendre capables de plus de vérité et de plus de justice.

Mais, parmi les espoirs et les désespoirs qui continuèrent de l'enfiévrer, selon les nouvelles bonnes ou mauvaises, il était une hantise qui s'aggravait sans cesse en lui. Autrefois, dès le premier jour, il s'était demandé comment la France ne se levait pas tout entière, pour exiger la délivrance de l'innocent. C'était une de ses chères illusions, la France généreuse, la France magnanime et juste, qui tant de fois s'était passionnée au nom de l'équité, qui une fois de plus allait sûrement donner au monde la preuve de son grand cœur, en s'efforçant de réparer la plus exécrable des erreurs judiciaires. Et la douloureuse surprise qu'il avait éprouvée, à la voir comme alourdie et indifférente, au lendemain du procès de Beaumont, grandissait, devenait chaque jour plus angoissante ; car il pouvait l'excuser alors en la sentant ignorante des faits, empoisonnée de mensonges ; tandis que, maintenant, après tant de vérité, tant de lumière faite déjà, il ne trouvait plus d'explication possible, à un si long sommeil, si épais et si honteux, dans l'iniquité.

On lui avait donc changé sa France? elle n'était donc plus la libératrice? Puisqu'elle savait à cette heure, pourquoi donc ne se levait-elle pas en masse, au lieu de continuer à être l'obstacle, la foule aveugle et sourde barrant la route?

Et il retournait toujours au point d'où il était parti, lorsque la nécessité de sa besogne d'humble instituteur lui était apparue. Si la France dormait toujours son lourd sommeil d'inconscience, cela venait simplement de ce que la France ne savait pas encore assez. Un frisson le prenait : combien de générations, combien de siècles fallait-il pour qu'un peuple, nourri de vérité, devînt capable de justice? Depuis quinze ans bientôt, il s'efforçait de faire des hommes justes, une génération déjà lui était passée par les mains, dont il pouvait constater l'étape vers l'avenir; et il se questionnait, il se demandait quel était le chemin réellement parcouru. Souvent, il tâchait de revoir ses anciens élèves, étonné de ne pas les sentir plus étroitement avec lui. Quand il les rencontrait, il aimait à causer, il les comparait à leurs parents, moins dégagés de la terre originelle, et aux élèves actuellement sur les bancs de son école, qu'il comptait bien dégager davantage. Là était la grande œuvre, la mission acceptée en un jour de mortelle crise, poursuivie au travers de toutes les souffrances, dont il pouvait douter dans ses heures de lassitude, mais qu'il reprenait le lendemain avec une foi nouvelle.

Ce fut ainsi que par une claire soirée d'août, ayant poussé sa promenade, sur la route de Valmarie, jusqu'à la ferme des Bongard, il aperçut Fernand, son ancien élève, qui rentrait de la moisson, une faux à l'épaule. Fernand venait d'épouser la fille du maçon Doloir, Lucile, lui âgé de vingt-cinq ans, elle de dix-neuf, tous les deux camarades, ayant joué jadis ensemble, aux sorties de l'école. Et la jeune femme, une petite blonde, l'air doux

et souriant, était également là, assise dans la cour, en train de raccommoder du linge.

— Eh bien! Fernand, êtes-vous satisfait, les blés sont-ils beaux, cette année?

Fernand gardait sa face épaisse, le front étroit et dur, la parole lente.

— Oh! monsieur Froment, on ne peut jamais être satisfait, il y a trop d'ennuis avec cette sacrée terre, qui retient plus qu'elle ne donne.

Son père, à cinquante ans à peine, se sentait déjà les jambes lourdes, ravagées de douleurs; et lui, en rentrant du service, avait résolu de l'aider, au lieu de se louer ailleurs. C'était toujours l'ancienne et âpre lutte, la famille vivant de père en fils sur le même champ, dont elle semblait née, s'acharnant à un labeur aveugle, dans son ignorance têtue de tout progrès.

— Et, reprit Marc gaiement, vous ne songez pas encore au petit homme qui viendra chez moi user ses culottes à son tour?

Lucile se mit à rougir comme une innocente, tandis que Fernand répondait :

— Ma foi, monsieur Froment, je crois bien qu'il est en train de pousser. Mais il ne sera pas pour vous de si tôt, n'est-ce pas? et qui sait où nous serons tous, quand ce gaillard-là apprendra ses lettres!... Puis, vous n'en êtes pas plus content, vous qui avez tant d'instruction!

Marc sentit là un peu du mépris goguenard du mauvais écolier, crâne obtus, intelligence endormie, qui avait tant de peine jadis à retenir une leçon. Il y vit aussi une allusion prudente aux événements dont le pays était bouleversé, et tout de suite il en profita pour se rendre compte de l'état d'esprit où se trouvait son ancien élève. Aucune question au monde ne le passionnait davantage.

— Oh! je suis toujours content, dit-il avec un nouveau rire, quand mes gamins font à peu près leurs devoirs

et qu'ils ne me mentent pas trop. Vous le savez bien, souvenez-vous... Et, d'ailleurs, j'ai eu aujourd'hui de bonnes nouvelles de l'affaire dont je m'occupe depuis si longtemps. Oui, l'innocence de mon pauvre ami Simon va être définitivement reconnue.

Fernand devint très gêné, le visage plus lourd, l'œil éteint.

— Ce n'est pas ce qu'on dit pourtant.

— Et que dit-on?

— On dit que les magistrats ont trouvé encore des choses contre l'ancien maître d'école.

— Quelles choses?

— Ah! des choses!

Enfin, il consentit à s'expliquer et il s'embarqua dans une histoire saugrenue. Les juifs avaient donné une grosse somme d'argent, cinq millions, à Simon leur coreligionnaire, pour que celui-ci fît guillotiner un Frère de la Doctrine chrétienne. Alors, Simon ayant manqué son coup, les cinq millions attendaient dans une cachette, et c'étaient les juifs qui travaillaient aujourd'hui à faire envoyer le frère Gorgias au bagne, quittes à noyer la France dans le sang, afin que Simon revînt en personne déterrer le trésor du lieu secret, connu de lui seul.

— Voyons, mon garçon, s'écria Marc ahuri, vous ne pouvez croire des absurdités pareilles.

Le jeune paysan, l'air mal éveillé, le regardait de ses yeux ronds.

— Dame! pourquoi pas?

— Mais parce que votre bon sens devrait se révolter... Vous savez lire, vous savez écrire, je m'étais flatté d'avoir éveillé un peu votre raison, en vous enseignant les moyens de distinguer la vérité du mensonge... Voyons, voyons! vous n'avez donc rien retenu de ce que vous avez appris chez moi?

Il eut un geste de lassitude et d'insouciance.

— Ah ! s'il fallait tout retenir, monsieur Froment, on aurait vraiment la tête trop encombrée... Moi, je vous répète ce que j'entends dire partout. De plus malins que moi en donnent leur parole d'honneur... Et, du reste, j'ai lu quelque chose comme ça dans « Le Petit Beaumontais » d'avant-hier. Puisque c'est imprimé, faut bien tout de même qu'il y ait du vrai.

Marc eut un geste désespéré. Eh quoi ! par des années d'efforts, il n'avait pas gagné davantage sur l'ignorance ! Ce garçon restait une proie si aisée à l'erreur et au mensonge, il accueillait les plus stupides inventions, il n'avait ni la liberté d'esprit ni la logique nécessaires pour discuter les fables de son journal. Et sa crédulité demeurait telle, que sa femme elle-même, la blonde Lucile, plus affinée, parut en souffrir.

— Oh ! dit-elle en levant les yeux de son ouvrage, un trésor de cinq millions, c'est beaucoup.

Elle, une des élèves passables de mademoiselle Rouzaire, bien qu'elle n'eût pas obtenu son certificat d'études, semblait s'être éveillée à l'intelligence. On la disait dévote, l'institutrice la citait autrefois avec quelque orgueil, pour la façon dont elle récitait le long évangile de la Passion, sans une faute. Mais, depuis son mariage, elle ne pratiquait plus, tout en gardant les soumissions sournoises, les restrictions hypocrites de la femme que l'Église a faite sienne. Et elle discutait même un peu.

— Cinq millions dans une cachette, répéta Marc, cinq millions qui dormiraient là, en attendant le retour de mon pauvre Simon, c'est fou !... Et que faites-vous de tous les nouveaux documents découverts, de toutes les preuves qui accablent le frère Gorgias ?

Lucile s'enhardissait. Elle eut un joli rire, elle s'écria :

— Celui-là, sûrement, ne vaut pas cher. Peut-être bien qu'il en a gros sur la conscience, mais on devrait

tout de même le laisser tranquille, à cause de la religion... Moi aussi, j'ai lu, et ça me fait réfléchir.

— Ah bien! conclut Fernand, s'il fallait encore réfléchir après avoir lu, on n'en finirait jamais. Vaut mieux rester tranquille dans son coin.

Marc allait protester de nouveau, lorsqu'un bruit de pas le fit se tourner. C'étaient le père Bongard et sa femme, qui, de leur côté, revenaient des champs, avec leur fille Angèle. Bongard avait entendu les paroles de son fils, et il se tourna vers l'instituteur.

— C'est bien vrai, monsieur Froment, ce qu'il dit là, le garçon. Et le mieux est de ne pas se casser la tête à lire tant d'affaires... De mon temps, nous ne lisions pas le journal, et nous n'en étions pas plus malheureux. N'est-ce pas? la femme.

— Pour sûr! appuya énergiquement la Bongard.

Mais Angèle, qui, elle, malgré sa tête dure, avait obtenu son certificat d'études, chez mademoiselle Rouzaire, à force d'obstination, souriait d'un air éveillé. Toute sa face obscure encore, au nez court, à la bouche grande, semblait s'éclairer par moments d'une lumière intérieure, en lutte pour percer l'épaisse matière. Elle allait épouser le mois suivant Auguste Doloir, le frère de sa belle-sœur Lucile, un fort gaillard, maçon de son état comme son père, pour lequel elle nourrissait un avenir ambitieux, quelque entreprise à son compte, lorsqu'elle serait là et qu'elle le dirigerait. Et elle se contenta de dire :

— Moi, j'aime mieux savoir. On n'arrive à rien, quand on ne sait pas. Le monde vous trompe et vous vole... Hier encore, maman, tu aurais donné trois sous de trop au rétameur, si je n'avais relu sa note.

Tous hochèrent la tête, Marc continua sa promenade, songeur. Cette cour de ferme, où il venait de s'arrêter quelques minutes, n'avait point changé depuis l'époque

lointaine, où il y était entré un matin, le jour de l'arrestation de Simon, en quête de témoignages favorables. Les Bongard, eux aussi, étaient restés les mêmes, dans leur ignorance crasse, méfiants, silencieux, en pauvres êtres, à peine dégagés de la terre, qui tremblaient toujours d'être dévorés par de plus gros et de plus forts. Et il n'y avait là de nouveau que les enfants, si peu en progrès, se libérant à peine, ayant plus de connaissance, mais comme affaiblis par cette instruction incomplète, tombés à d'autres imbécillités. Cependant, ils avaient marché, le moindre pas en avant est un espoir, sur la longue route humaine.

Ce fut quelques jours plus tard que Marc se rendit chez Doloir, pour lui parler d'un projet qui lui tenait au cœur. Après avoir eu autrefois dans sa classe les deux aînés du maçon, Auguste et Charles, il venait de voir le cadet, Jules, y remporter de grands succès. L'enfant, d'une intelligence vive, ayant obtenu son certificat d'études, dès sa douzième année, devait quitter l'école. Et Marc se désespérait, car il rêvait de faire de lui un instituteur, toujours préoccupé de ce recrutement d'un bon personnel, pour l'enseignement primaire, dont son ami Salvan lui parlait parfois avec tant d'inquiétude.

Rue Plaisir, dans le logement que le maçon y occupait toujours, au-dessus d'un marchand de vins, il trouva madame Doloir seule, avec Jules. Les hommes allaient rentrer du travail. Elle l'écouta très attentivement, de son air sérieux et un peu borné, en bonne ménagère uniquement soucieuse de veiller aux intérêts de la famille.

— Oh ! monsieur Froment, ça ne m'a pas l'air possible. Nous avons besoin de Jules, nous allons tout de suite le mettre en apprentissage. Où trouverions-nous l'argent pour lui faire continuer ses études ? Ça coûte toujours trop, même quand ça ne coûte rien.

Et, se tournant vers l'enfant :

— N'est-ce pas ? c'est encore l'état de menuisier qui te va le mieux. Mon père, à moi, était menuisier.

Mais Jules, les yeux luisants, osa dire son goût.

— Oh non! maman! Si je pouvais continuer à apprendre, ça me ferait tant de plaisir !

Marc venait à son aide, lorsque Doloir entra, accompagné de ses deux fils. Auguste travaillait au même chantier que lui, et ils avaient pris en passant Charles, ouvrier chez un maître serrurier voisin. Mis au courant, le père se rangea vite à l'avis de sa femme, qui était la forte tête du ménage, la conservatrice, la gardienne des saines traditions. Honnête et brave femme, mais d'une obstinée routine et d'un égoïsme étroit. Et le mari pliait, malgré ses bravades d'ancien militaire, dont la caserne aurait élargi les idées.

— Non, non, monsieur Froment, ça ne me paraît pas possible.

— Voyons, il faut raisonner, reprit Marc avec patience. Je me charge de préparer Jules à l'Ecole normale. Puis, à l'Ecole normale, nous lui obtiendrons une bourse. Ça ne vous coûtera donc absolument rien.

— Et la nourriture jusque-là ? demanda la mère.

— Mon Dieu ! la nourriture d'une personne de plus, lorsqu'on est déjà plusieurs à table, ce n'est pas une grosse dépense... On peut bien risquer quelque chose pour un enfant qui donne de si vives espérances.

Les deux frères aînés se mirent à rire, en bons garçons amusés de l'air à la fois anxieux et fier de leur cadet.

— Dis donc, gamin, cria Auguste, tu vas être alors le grand homme de la famille ? Faut pas tant crâner, nous l'avons eu aussi, nous autres, ton certificat d'études. Seulement, ça nous a suffi, nous en étions tout embarbouillés, du tas d'histoires qu'il y a dans les livres et qui n'en fi-

nissent jamais... Vrai, j'aime encore mieux gâcher mon plâtre.

Puis, s'adressant à l'instituteur, de son air gai :

— Oh ! monsieur Froment, je vous en ai fait, des misères ! Je ne pouvais pas rester en place, je me souviens des jours où je révolutionnais toute la classe. Heureusement, Charles était un peu plus raisonnable que moi.

— Bien sûr, dit Charles en s'égayant à son tour, seulement je finissais quand même par te suivre, ne voulant pas être pris pour un capon ou une bête.

Et Auguste conclut :

— Bêtes, oh ! non, nous n'étions que des mauvaises têtes et des paresseux... Aujourd'hui, monsieur Froment, nous vous faisons toutes nos excuses. Et je suis avec vous, moi, je trouve que, si Jules a des dispositions, on doit le pousser. Que diable ! il faut être avec le progrès.

Ces paroles causèrent un grand plaisir à Marc, qui dut s'en contenter, ce jour-là, remettant à plus tard le soin de décider complètement le père et la mère. Il continua de s'entretenir un instant avec Auguste, auquel il conta qu'il avait vu la veille sa fiancée, Angèle Bongard, une petite personne qui semblait décidée à se débrouiller, dans la vie. Et, voyant le jeune homme rire de nouveau, très flatté, il voulut poursuivre son expérience, savoir où en était aussi cet ancien élève, sorti de ses mains, sur la question qui le passionnait.

— Fernand Bongard, le frère d'Angèle, Fernand qui a épousé votre sœur Lucile, vous vous souvenez, n'est-ce pas ? quand il était chez moi, avec vous deux...

Les deux frères furent remis en joie.

— Oh ! Fernand, en voilà un qui avait la caboche dure !

— Eh bien ! Fernand, dans cette malheureuse affaire

Simon, en est à croire qu'un trésor de cinq millions, donné par les juifs et caché quelque part, attend le malheureux, quand on aura réussi à le faire revenir du bagne et à l'y remplacer par un Frère de la Doctrine chrétienne ?

Brusquement, madame Doloir devint très grave, immobile, ramassée dans sa courte taille. Doloir lui-même, toujours robuste, d'un blond cendré maintenant, eut un geste d'ennui. Et, silencieux jusque-là, il dit entre ses dents :

— Encore des histoires dont ma femme a bien raison de ne pas vouloir qu'on s'occupe.

Mais Auguste s'exclamait, très amusé.

— Oui, je sais, l'histoire du trésor qui a paru dans « le Petit Beaumontais ». Ça ne m'étonne pas, si Fernand avale un pareil conte... Cinq millions dans la terre, ah ! non !

Le père parut vexé, et il sortit de sa réserve.

— Un trésor, pourquoi pas ?... Tu te crois trop malin, mon petit. C'est que tu ignores ce dont les juifs sont capables. Au régiment, j'ai connu un caporal, qui avait servi chez un banquier juif. Eh bien ! il avait vu, tous les samedis, ce banquier expédier en Allemagne des tonneaux d'or, tout l'or de la France, comme il disait... Nous sommes vendus, c'est bien certain.

— Non, non ! papa, interrompit Auguste de son air de gaillard peu respectueux, faut pas nous resservir les histoires de ton régiment. Tu sais, j'en reviens, moi, de la caserne, et c'est trop bête !... Tu verras ça, mon pauvre Charles.

En effet, il venait de rentrer du service, tandis que son frère Charles devait partir à son tour, en octobre.

— Alors, continua-t-il, vous comprenez, je n'avale plus cette absurdité, les cinq millions enterrés au pied d'un arbre, qu'on ira chercher, un soir de lune... Seulement,

ça ne m'empêche pas de trouver qu'on ferait aussi bien de laisser là-bas ce Simon, sans nous tracasser la cervelle davantage, avec son innocence.

Cette brusque conclusion, que Marc n'attendait pas, heureux déjà des choses intelligentes dites par son ancien élève, le surprit douloureusement.

— Comment cela? demanda-t-il. S'il est innocent, songez donc quelle torture! Jamais nous n'aurions de réparation assez éclatante à lui offrir.

— Oh! innocent, ça reste à prouver. J'ai beau lire souvent ce qu'on imprime, ça se brouille de plus en plus dans ma tête.

— C'est que vous ne lisez que des mensonges. Enfin, voyons, il est prouvé que le modèle d'écriture venait de l'école des Frères. Le coin déchiré, découvert chez le père Philibin, en est la preuve, et l'erreur grossière des experts se trouve aujourd'hui démontrée, le paraphe est certainement de l'écriture et de la main du frère Gorgias.

— Ah! je ne sais pas tout ça, comment voulez-vous que je lise tout ce qu'on imprime? Je vous l'ai dit, plus on veut m'expliquer la chose, moins je comprends. En somme, puisque les experts et le tribunal ont attribué jadis le modèle d'écriture au condamné, le plus simple est de croire qu'il vient bien de lui.

Et il ne sortit pas de là, malgré les efforts de Marc, qui se désespérait de le trouver si fermé encore, si peu capable de vérité, après l'avoir cru un moment libéré davantage.

— En voilà assez! dit enfin madame Doloir, avec son autorité de femme simple et prudente. Vous m'excuserez, monsieur Froment, si je vous prie de ne plus parler de cette affaire-là chez nous. Vous faites comme il vous plaît, et je n'ai rien à en dire. Seulement, nous autres, pauvres gens, le mieux encore est que nous évitions de nous mêler de ce qui ne nous regarde pas.

— Pourtant, madame, si on vous prenait un de vos fils, si on l'envoyait au bagne, innocent, l'affaire vous regarderait. Et nous luttons uniquement pour empêcher le retour de cette monstrueuse injustice.

— Possible, monsieur Froment. Mais on ne me prendra pas un de mes fils, parce que, justement, je tâche d'être bien avec tout le monde, même avec les curés. Ils sont très forts, les curés, voyez-vous! J'aime mieux ne pas me les mettre sur le dos.

Doloir voulut intervenir, en bon patriote.

— Oh! les curés, je m'en fiche! C'est la patrie qu'il faut défendre, et le gouvernement est en train de l'humilier devant les Anglais.

— Toi, tu vas me faire aussi le plaisir de te taire, reprit sa femme. Le gouvernement comme les curés, le mieux est de laisser tout ça tranquille. Tâchons de manger du pain, ça sera déjà bien gentil.

Et Doloir dut plier les épaules, bien que, devant les camarades, il se posât en socialiste, sans trop savoir. Auguste et Charles, d'une génération plus instruite, donnaient cependant raison à leur mère, presque gâtés par leur demi-instruction mal digérée, comme tombés à plus de doute et d'égoïsme, trop ignorants encore pour admettre cette loi d'humaine solidarité, qui veut que le bonheur de chacun soit fait du bonheur de tous. Et, seul, le petit Jules, avec son ardente soif d'apprendre, se passionnait, attendait, inquiet de la façon dont tournaient les choses.

Marc, désolé, sentant l'inutilité de discuter davantage, se dirigea vers la porte. Il se contenta de dire, en prenant congé :

— Eh bien! madame, nous nous reverrons, nous recauserons, et j'espère vous amener à mon idée de laisser Jules travailler pour être instituteur.

— C'est ça, monsieur Froment. Mais, vous savez, il ne

faut pas que ça nous coûte un sou, et nous y serons encore joliment du nôtre.

Quand il rentra chez lui, Marc fut envahi par d'amères réflexions. Comme chez les Bongard, il venait de revivre, chez les Doloir, l'ancienne visite qu'il leur avait faite, jadis, le jour de l'arrestation de Simon. Et les tristes êtres, dans leur écrasement social, condamnés à une vie d'injuste travail, croyant se défendre en se désintéressant, au fond de leurs ténèbres, n'avaient pas changé, ne voulaient rien savoir, de peur d'y trouver plus de misère. Et, certes, leurs enfants savaient davantage, mais trop confusément, et pas assez pour faire œuvre de vérité. Si, à côté de Fernand Bongard, resté près de la terre, Auguste et Charles Doloir se dégageaient déjà, commençaient à raisonner, n'acceptaient plus les fables imbéciles, que de chemin leurs enfants auraient à parcourir encore, avant d'être libérés tout à fait! C'était un grand chagrin, qu'une marche d'une telle lenteur, et dont il fallait pourtant se contenter, si l'on voulait avoir le courage de poursuivre la rude tâche d'enseignement et de délivrance.

Un autre jour, Marc rencontra l'employé Savin, avec lequel il avait eu de fâcheuses querelles, autrefois, lorsque les deux fils, les deux jumeaux de ce pauvre homme aigri, Achille et Philippe, fréquentaient son école. Savin était alors l'instrument peureux de la congrégation, toujours tremblant de mécontenter ses chefs, se croyant obligé de servir l'Église par politique, bien qu'il affectât personnellement de se passer d'elle, en républicain autoritaire et morose. Mais, coup sur coup, deux catastrophes fondirent sur lui, qui achevèrent de le noyer d'amertume. D'abord, sa fille, cette Hortense si jolie, l'écolière modèle dont la ferveur ardente de première communiante avait fait la gloire de mademoiselle Rouzaire, d'une délicieuse hypocrisie de petite femme précoce, s'était livrée dès seize ans au premier gamin

venu, à un garçon laitier du voisinage; et le père, désespéré, meurtri dans son orgueil, en la voyant grosse, avait dû la marier à cet inférieur, lui qui rêvait pour elle le fils d'un de ses chefs, grâce à sa beauté. Puis, c'était sa femme dont la trahison l'avait fait saigner d'une blessure plus empoisonnée encore, cette fine et tendre Marguerite, qu'il forçait à pratiquer malgré sa répugnance, par un excès de maladive jalousie, convaincu que la religion était le frein nécessaire à la perversité féminine. Il lui avait donc imposé pour directeur le supérieur des Capucins, le père Théodose, ce Jésus brun dont rêvaient les dévotes; et l'on ne sut jamais bien l'histoire, mais le bruit d'un flagrant délit courait, le mari allant chercher un soir d'hiver sa femme à la Chapelle, la trouvant dans un coin de ténèbres, aux bras de son confesseur, en train tous les deux de se baiser goulûment, à pleine bouche. Combattu entre sa rage et sa peur, il n'avait point fait de scandale, souffrant surtout de l'ironie des choses, de cette épouse fidèle jusque-là, et qu'il avait lui-même jetée à la faute, en jaloux imbécile. Et, disait-on, il se vengeait terriblement sur la malheureuse, dans l'abominable enfer qu'était devenu leur ménage.

Maintenant, Savin s'était rapproché de Marc, en haine des curés et des moines. Et, comme il sortait de son bureau, la bouche amère, l'air abêti par sa besogne de vieux cheval de manège, il parut s'éveiller, en apercevant l'instituteur.

— Ah! monsieur Froment, je suis heureux de la rencontre... Vous devriez m'accompagner jusque chez moi, car mon fils Philippe me donne des inquiétudes, tant il est paresseux, et vous seul pouvez le sermonner un peu.

— Volontiers, répondit Marc, toujours désireux de voir et de juger.

Rue Fauche, dans le petit logement maussade, ils

trouvèrent madame Savin, encore charmante à quarante-quatre ans, très occupée à terminer des fleurs de perles, qu'elle devait livrer le soir même. Depuis son malheur, Savin ne semblait plus rougir de laisser voir sa femme besognant en simple ouvrière, comme s'il y avait eu là une expiation de sa faute. Elle pouvait bien porter des tabliers et contribuer à l'entretien de la famille, elle dont il s'était montré si fier, quand elle sortait avec des chapeaux de dame. D'ailleurs, lui-même se négligeait, délaissait la redingote. Et, tout de suite, il fut brutal.

— Tu as encore envahi la pièce! Où veux-tu que je fasse asseoir monsieur Froment?

Très douce, très craintive, un peu rougissante, elle s'empressa de ranger ses bobines et ses cartons.

— Mais, mon ami, quand je travaille, il me faut pourtant un peu de place. Je ne t'attendais pas si tôt.

— Oui, oui, je sais, tu ne m'attends jamais.

Ces mots, qui pouvaient être une cruelle allusion, achevèrent de la troubler. Ce qu'il ne lui pardonnait pas, c'était le beau mâle aux bras duquel il l'avait trouvée, lorsqu'il se sentait si petit, si ravagé par son étroite existence de bureau, sans aucun espoir d'avancement ni de fortune. Maladif, quinteux, envieux, il enrageait de lire dans ses yeux clairs son excuse, la tentation fatale à laquelle sa chair faible d'amoureuse avait succombé, après l'avoir comparé, maigre et chétif, au gaillard florissant dont il lui avait imposé l'approche. Elle baissa la tête sur son ouvrage, en se faisant toute petite.

— Asseyez-vous, monsieur Froment, reprit-il. Je vous disais donc que ce grand garçon que vous voyez là, me désespère. A vingt-deux ans bientôt, il a déjà tâté de deux ou trois métiers, et il n'est guère bon qu'à regarder sa mère travailler et à lui passer des perles.

Philippe, en effet, se tenait dans un coin, silencieux, l'air effacé. Madame Savin, humiliée, avait levé sur

lui un regard très tendre, auquel il avait répondu par un faible sourire, comme pour la consoler. Entre sa mère et lui, on sentait une entente de souffrances communes. Pâle, de santé pauvre, l'écolier sournois d'autrefois, poltron et menteur, semblait être devenu un triste garçon, sans énergie, se réfugiant dans la bonté de cette mère d'apparence si jeune encore, une grande sœur souffrante et compatissante.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas écouté? dit Marc. Nous aurions fait de lui un instituteur.

Mais Savin se récria.

— Ah! non par exemple! J'aime encore mieux qu'il me reste sur les bras... Est-ce un métier, de se bourrer la tête dans des écoles jusqu'à vingt ans passés, pour gagner ensuite soixante et quelques francs par mois, et n'arriver à en toucher cent qu'après plus de dix années de service?... Instituteur! mais personne ne veut plus l'être, les derniers des paysans préfèrent aller casser des cailloux sur les routes!

Marc évita de répondre directement.

— Je croyais vous avoir décidé pour votre fils Léon. Vous ne le destinez donc pas à l'enseignement primaire?

— Ma foi, non! Je l'ai mis chez un marchand d'engrais chimique. Il a seize ans à peine, et il y gagne vingt francs déjà... Il me remerciera plus tard.

D'un geste, Marc dit son regret. Il se rappelait ce petit Léon, encore au maillot, entre les bras de sa mère. Et, plus tard, il l'avait eu pour élève, de six à treize ans, un élève d'une intelligence supérieure à celle de ses aînés, les deux jumeaux, et dont il espérait beaucoup. Sans doute, madame Savin partageait l'ennui de voir son cadet interrompre ainsi ses études, car elle leva de nouveau ses beaux yeux, dans un furtif et triste regard.

— Voyons, reprit Savin, quel conseil me donnez-vous? Et, d'abord, je vous en prie, faites honte à ce

grand fainéant de passer ainsi les journées. Il vous écoutera peut-être, vous qui avez été son maître.

Mais, à ce moment, Achille rentra de chez son huissier. Il y avait débuté à quinze ans, pour faire les courses, et il y était depuis sept ans bientôt, sans y gagner encore son pain. Plus pâle et de sang plus pauvre que son frère, il restait un gamin imberbe, ayant gardé la sournoiserie et la lâcheté inquiète du mauvais écolier d'autrefois, toujours prêt à vendre un camarade, afin de s'épargner une punition. Il parut surpris de trouver là son ancien maître ; et, méchamment sans doute, après l'avoir salué, il donna des nouvelles.

— Je ne sais pas ce qu'il peut y avoir dans « le Petit Beaumontais ». On s'arrache les exemplaires chez les dames Milhomme. Sûrement, c'est encore cette sale affaire.

Marc connaissait l'article, une rectification du frère Gorgias, d'une extraordinaire impudence de mensonge. Et il profita simplement de l'occasion pour sonder les jeunes gens.

— « Le Petit Beaumontais », dit-il, aura beau faire, avec ses histoires de millions enterrés et les démentis superbes qu'il donne aux faits les mieux établis, l'innocence de Simon n'en commence pas moins à être admise par tout le monde.

Les deux jumeaux eurent un léger haussement d'épaules. Ce fut Achille, la voix traînante, qui répondit.

— Oh ! leurs millions enterrés, c'est bon pour les imbéciles, et il est bien vrai qu'ils mentent trop, ça finit par se voir. Mais qu'est-ce que ça nous fiche ?

— Comment, qu'est-ce que ça vous fiche ? demanda l'instituteur interloqué, ne comprenant pas.

— Oui, je veux dire en quoi ça nous intéresse-t-il, cette histoire-là, dont on nous ennuie depuis si longtemps ?

Alors, Marc se passionna peu à peu.

— Mes pauvres garçons, vous me faites de la peine... Ainsi, vous admettez l'innocence de Simon?

— Mon Dieu ! oui. Ce n'est pas toujours très clair; mais, quand on a lu les choses avec attention, on se dit que tout de même il peut bien être innocent.

— Et, dès lors, vous ne vous révoltez pas, à l'idée abominable de le savoir au bagne?

— Ah ! bien sûr, ça n'a rien de drôle pour lui. Seulement, il y en a tant d'autres, des innocents, au bagne! D'ailleurs, qu'on le relâche, moi je ne m'y oppose pas. Et puis, on a assez de ses ennuis personnels, à quoi bon se gâter la vie avec le malheur des autres?

A son tour, Philippe se prononça d'une voix plus douce.

— Je ne m'en occupe pas, de cette histoire, parce qu'elle me ferait trop de peine. Si l'on était les maîtres, je comprends, on aurait le devoir d'agir. Mais, quand on ne peut rien, le mieux n'est-il pas d'ignorer et de se tenir tranquille?

Vainement, Marc s'éleva contre cette indifférence, cet égoïsme lâche, où il voyait la pire des désertions. C'était de la protestation de chacun, des plus humbles, des plus débiles, que se faisait la grande voix, l'irrésistible volonté du peuple. Personne ne devait se dire exempt de son devoir, un acte isolé pouvait suffire à changer le destin. Et, du reste, il était faux que le sort d'un seul fût engagé dans la lutte, tous les membres d'une nation se trouvaient solidaires, chacun y défendait sa liberté, en sauvegardant celle d'autrui. Puis, quelle admirable occasion, pour accomplir d'un coup la besogne d'un siècle de pénible progrès politique et social. D'un côté, toutes les puissances de réaction liguées contre un misérable innocent, dans l'unique besoin de maintenir le vieil échafaudage catholique et monarchique; de l'autre, toutes

les volontés d'avenir, tous les esprits de raison et de liberté, venus des quatre points de l'horizon, réunis au nom de la vérité et de la justice; et il devait suffire d'un effort de ceux-ci pour anéantir ceux-là, sous les débris du vieil échafaudage vermoulu, craquant de partout. L'affaire s'élargissait, n'était plus seulement le cas d'un pauvre diable d'innocent, condamné à tort. Elle avait fini par incarner en lui le martyre même de l'humanité, qu'il fallait tirer de sa geôle séculaire. Et Simon délivré, c'était le peuple de France affranchi davantage, en marche pour plus de dignité et de bonheur.

Brusquement, Marc se tut, en voyant Achille et Philippe, qui le regardaient ahuris, de leurs faibles yeux clignotants, dans leur face blême.

— Oh! monsieur Froment, que nous racontez-vous là? Si vous mettez tant de choses dans l'affaire, nous n'allons pas vous suivre, c'est bien sûr. Nous ne savons pas, nous ne pouvons pas.

Ricanant, s'agitant, Savin avait écouté, sans vouloir interrompre. Il finit par éclater; et, se tournant vers l'instituteur :

— Tout ça, c'est des bêtises, permettez-moi de le dire, monsieur Froment. L'innocence de Simon, en voilà encore une chose dont je doute! Moi, je ne m'en cache pas, j'en suis resté à mon idée d'autrefois, et je ne veux rien lire, on me tuerait plutôt que de me faire avaler une ligne du fatras qui se publie. Et, Dieu merci! je ne parle pas de la sorte par amour pour les curés! Ah! les sales bêtes, la peste peut bien les étouffer tous! Seulement, quand il y a une religion, il y a une religion. C'est comme pour l'armée, elle est le sang de la France. Je suis républicain, je suis franc-maçon, j'ose même dire que je suis socialiste, dans le bon sens du mot; mais, avant tout, je suis Français, je ne veux pas qu'on touche à ce qui est la grandeur de ma patrie. Alors, Simon est

donc coupable, tout le prouve, le sentiment public, les preuves fournies au tribunal, sa condamnation, les ignobles trafics que les juifs ont faits, qu'ils font encore, afin de le sauver. Et, si, par miracle, il n'était pas coupable, ce serait un trop grand malheur pour le pays, il faudrait absolument qu'il le fût.

Devant tant d'aveuglement, mêlé à tant de sottise, Marc dut s'incliner. Et il allait partir, lorsqu'il vit arriver Hortense, avec sa fillette Charlotte, âgée de bientôt sept ans. Ce n'était déjà plus la jolie Hortense, soucieuse, réduite à un ménage laborieux de pauvre, depuis qu'elle avait dû épouser son séducteur, le garçon laitier. Du reste, Savin la recevait assez mal, en père rancunier, honteux de ce mariage, dont souffrait son incurable orgueil de petit employé rageur. Et il fallait toute la grâce, toute l'intelligence vive de la petite Charlotte, pour adoucir tant d'amertume.

— Bonjour, grand-père, bonjour, grand'mère... Tu sais, j'ai encore été première en lecture, mademoiselle Mazeline m'a donné la médaille.

Elle était délicieuse, madame Savin avait lâché ses perles, la prenant dans ses bras, la baisant, consolée, heureuse. Et la fillette se tourna encore vers Marc, qu'elle connaissait très bien.

— Vous savez, monsieur Froment, j'ai été première. C'est beau, ça, d'être première!

— Mais oui, ma mignonne, c'est très beau d'être première. Et je sais aussi que tu es très sage... Vois-tu, il faut toujours écouter mademoiselle Mazeline, parce qu'elle fera de toi une petite femme bien instruite, bien raisonnable, qui sera très heureuse et qui donnera autour d'elle du bonheur à tous les siens.

Hortense s'était assise, l'air gêné, tandis que ses deux frères, Achille et Philippe, se consultaient du regard, désireux de sortir, jusqu'au dîner. Mais Savin recommen

çait à gronder sourdement : du bonheur à tous les siens, ah! certes, ce serait du nouveau, car ni la grand'mère ni la mère ni lui en avaient guère donné, à lui; et, si mademoiselle Mazeline accomplissait un tel miracle, de faire d'une fille quelque chose de propre et d'utile, il l'irait dire à mademoiselle Rouzaire. Puis, agacé de voir sa femme rire, comme rajeunie, embellie par l'enfant, il la força de se remettre au travail, d'un mot si rude, qu'elle baissa la tête sur son ouvrage, les yeux gros de larmes.

Et, Marc s'étant levé, il revint à sa préoccupation.

— Alors, vous ne me conseillez rien, pour mon fainéant de Philippe... Par monsieur Salvan, qui est l'ami de monsieur Le Barazer, vous lui auriez peut-être une petite situation à la Préfecture.

— En effet, on pourrait tenter cela. Je vous promets d'en parler à monsieur Salvan.

Dans la rue, la tête basse, la marche ralentie, Marc résuma le résultat de ses trois visites, faites ainsi coup sur coup, aux parents de ses anciens élèves. Sans doute, il avait trouvé Achille et Philippe, les fils de l'employé Savin, d'esprit plus mûri, plus libéré, que ceux du maçon Doloir, Auguste et Charles, qui, eux-mêmes, étaient dégagés de la basse crédulité de Fernand, le fils du paysan Bongard. Chez les Savin encore, il venait de constater l'aveugle entêtement du père, n'ayant rien appris, rien oublié, s'attardant dans la même ornière de stupide erreur; tandis que les enfants à peine avaient évolué vers un peu plus de raison et de logique. Un léger pas était fait dont il devait se contenter. Mais quelle tristesse, à comparer son effort de quinze années bientôt au peu d'amélioration obtenu! Un frisson le prit, devant tout ce qu'il faudrait d'obstiné travail, de dévouement, de foi, parmi l'humble monde des instituteurs primaires, avant de les voir réussir à changer les petits et les souffrants, abêtis, asservis, salis, en hommes conscients et

libres. Des générations seraient nécessaires. La pensée de son pauvre Simon le hantait, dans sa douleur de n'avoir pu faire lever, comme une saine moisson, le peuple de vérité et de justice, capable de se révolter contre l'iniquité ancienne et de la réparer. La nation se refusait toujours à être la noble, la généreuse, l'équitable, en laquelle il avait cru si longtemps. Cela lui meurtrissait le cerveau et le cœur, il ne pouvait s'habituer à une France d'imbécile fanatisme. Puis, une gaie vision passa, il revit la petite Charlotte, si éveillée, si heureuse avec sa place de première, et il se reprit à espérer, l'avenir était à l'enfant, pourquoi des enjambées de géant ne seraient-elles pas faites par ces petits êtres délicieux, le jour où des intelligences solides et droites les mèneraient à la lumière?

Comme il rentrait chez lui, à l'école, il fit une rencontre qui, de nouveau, lui serra le cœur. Madame Férou passait, un paquet à la main, reportant de l'ouvrage. Elle avait perdu sa fille aînée, morte plus de misère que de fièvre, après de longues souffrances. Et elle continuait de vivre avec la cadette, dans un taudis infâme, se tuant l'une et l'autre de travail, sans pouvoir manger à leur faim.

Marc l'arrêta, en la voyant filer, les regards baissés, très honteuse de son indigence. Ce n'était plus la grosse blonde agréable, à la bouche charnue et aux beaux yeux clairs, à fleur de tête, mais une pauvre femme tassée, ravagée, vieillie avant l'âge.

— Eh bien! madame Férou, la couture va-t-elle un peu?

Elle balbutia, finit par se rassurer.

— Oh! monsieur Froment, ça ne va jamais, nous avons beau nous abîmer les yeux, c'est la fortune, quand nous arrivons à nous faire vingt-cinq sous par jour, à nous deux.

— Et la demande de secours que vous avez adressée à la Préfecture, comme veuve d'instituteur?

— Oh! monsieur Froment, on ne nous a pas répondu. Puis, lorsque je me suis risquée à me présenter moi-même, j'ai bien cru qu'on allait m'arrêter. Un grand brun, avec une jolie barbe, m'a demandé si je me fichais du monde, d'oser rappeler le souvenir de mon mari, le déserteur, l'anarchiste, le condamné du conseil de guerre, qu'on avait dû abattre comme un chien enragé. Et il m'a fait tellement peur, que je cours encore.

Puis, comme Marc, frémissant, se taisait, elle s'enhardit de plus en plus.

— Mon Dieu! mon pauvre Férou, un chien enragé! Vous l'avez connu, vous, quand nous étions au Moreux. Il ne rêvait que dévouement, fraternité, vérité, justice, et c'est à force de misère, de persécutions et d'iniquités, qu'on a fini par le rendre fou... Lorsqu'il m'a quittée pour ne plus revenir, il m'a dit : « La France est un pays fichu, complètement pourri par les curés, empoisonné par les journaux immondes, enfoncé dans une telle boue d'ignorance et de crédulité, que jamais plus on ne l'en tirera »... Et, voyez-vous, monsieur Froment, il avait raison.

— Non, non, madame Férou, il n'avait pas raison. Il ne faut jamais désespérer de son pays.

Mais elle s'emportait maintenant, elle cria :

— Je vous dis, moi, qu'il avait raison!... Vous n'avez donc pas d'yeux pour voir? N'est-ce pas une honte, ce qui se passe au Moreux, ce Chagnat, cette créature des prêtres, dont tout l'effort est d'abêtir les enfants, au point que, depuis des années, pas un d'eux n'a obtenu son certificat d'études? Et monsieur Jauffre, votre successeur à Jonville, en voilà encore un qui fait de la belle besogne, pour complaire à son curé, l'abbé Cognasse! Du train dont ils s'y emploient tous, on espère bien que la France va désapprendre à lire et à écrire avant dix ans.

Elle se redressait, elle prophétisait, dans sa haine, dans sa noire rancune de pauvre femme broyée par l'injustice sociale.

— Vous entendez, monsieur Froment, un pays fichu, dont on ne tirera plus rien de bon ni de juste, qui va tomber au rang des nations mortes, auxquelles le catholicisme s'est mis comme la vermine et la pourriture !

Et, toute secouée de cette sortie, tremblante d'avoir trop parlé, elle fila d'un air inquiet et humble, elle regagna son coin de souffrance, où sa pâle et muette fille l'attendait.

Marc resta saisi, croyant avoir entendu la voix de Férou. C'était la voix de Férou qui sortait de la tombe, pour crier le dur pessimisme, la sauvage protestation de son calvaire d'humble instituteur foudroyé. Et, la part faite à l'exagération rancunière, rien n'était plus vrai : Chagnat continuait d'abêtir le Moreux, Jauffre achevait son œuvre de mort à Jonville, sous la direction têtue et bornée de l'abbé Cognasse, malgré la sourde colère où il était de voir qu'on mettait si longtemps à reconnaître ses services, en ne lui donnant pas tout de suite une direction d'école, à Beaumont. D'ailleurs, dans le pays entier, la grande œuvre de l'instruction primaire ne marchait guère mieux. Les écoles de Beaumont se trouvaient encore presque toutes entre les mains d'instituteurs et d'institutrices timorés, songeant à leur avancement, ménageant l'Église. Mademoiselle Rouzaire, avec son zèle dévot, y remportait les plus grands succès. Doutrequin, aujourd'hui à la retraite, ce républicain de la première heure que des préoccupations patriotiques avaient jeté peu à peu dans la réaction, y restait une autorité toute-puissante, un haut caractère donné en modèle aux nouveaux venus. Comment les jeunes instituteurs auraient-ils pu croire à l'innocence de Simon et poursuivre la ruine des écoles congréganistes, lorsqu'un homme

pareil, un combattant de 1870, un ami du fondateur de la République, se mettait du côté des congrégations, au nom de la patrie menacée par les juifs? Pour une mademoiselle Mazeline, si ferme toujours dans sa besogne de raison et de bonté, pour un Mignot, converti par l'exemple, acquis au bon combat, que de lâches et de traîtres, et avec quelle lenteur le personnel de l'enseignement primaire gagnait en libre esprit, en générosité, en dévouement, malgré les renforts qui lui venaient chaque année de l'École normale! Et, cependant, Salvan y poursuivait son œuvre de régénération, avec sa foi ardente, dans la conviction où il était que, seul, le modeste instituteur sauverait le pays du noir anéantissement clérical, le jour où l'instituteur serait libéré lui-même, capable d'enseigner la vérité et la justice. Ainsi qu'il le répétait sans cesse : autant vaut l'instituteur primaire, autant vaudra la nation. Et, si les progrès se trouvaient si lents, c'était donc que le travail d'évolution, pour produire de bons maîtres, devait se répartir sur des générations successives, de même que des générations d'élèves seraient nécessaires, avant de voir naître le peuple juste, dégagé de l'erreur et du mensonge.

Alors, de toute son enquête désastreuse, du cri de désespérance sorti de la tombe de Férou, Marc ne garda que la fièvre de continuer la lutte, en redoublant d'efforts. Depuis quelque temps, il s'occupait surtout des œuvres post-scolaires, pour maintenir un lien entre les instituteurs et leurs anciens élèves, que la loi leur reprenait dès l'âge de treize ans. Des sociétés amicales se créaient partout, et l'on rêvait la fédération des amicales d'un même arrondissement, d'un département, de la France entière. Puis, c'étaient des sociétés de patronage, de mutualité, de retraite et de secours. Mais, pour le but qui le hantait, l'organisation de cours d'adultes, le soir, à l'école communale, lui semblait particulièrement dési-

rable. Déjà, mademoiselle Mazeline avait donné un excellent exemple, couronné du plus vif succès, en ouvrant, certains soirs de la semaine, des cours de cuisine, d'hygiène familiale, de soins aux malades, destinés à ses élèves, devenues de grandes filles. Devant l'affluence de ces dernières, elle avait même fini par sacrifier ses dimanches, afin de faire un cours l'après-midi, où viendraient celles qui n'étaient pas facilement libres le soir. Elle était si heureuse, comme elle le disait souvent, d'aider ses fillettes, après leur avoir enseigné le plus de vérité possible, à être de bonnes épouses et de bonnes mères, capables de tenir une maison, d'épandre autour d'elles de la gaieté, de la santé et du bonheur. Et Marc agissait comme elle, rouvrait son école le soir, trois fois par semaine, y rappelait les garçons qui l'avaient quitté, s'efforçait de compléter leur instruction sur toutes les questions pratiques de l'existence. Il jetait la bonne semence sans compter, dans ces jeunes cervelles, en se disant qu'il serait récompensé de sa fatigue, si un seul grain, sur cent, germait et fructifiait. Surtout, il s'intéressait aux rares élèves qu'il décidait à faire leur carrière de l'enseignement, il les gardait, les préparait, pour l'examen de l'Ecole normale, se donnant tout entier. Et, lui, c'était à ces leçons particulières qu'il consacrait ses après-midi du dimanche, ravi le soir comme de la plus amusante des distractions.

Une des victoires de Marc fut alors de convaincre madame Doloir et d'obtenir qu'elle lui laissât continuer l'instruction du petit Jules, pour lui permettre d'entrer ensuite à l'École normale. Un de ses anciens élèves s'y trouvait déjà, le plus cher à son cœur, Sébastien Milhomme, dont la mère, madame Alexandre, était revenue prendre sa place à la papeterie, près de sa belle-sœur, madame Édouard, depuis que l'innocence de Simon était en question de nouveau, remettant en honneur l'École

laïque. Mais elle continuait à y rester discrètement dans l'ombre, afin de ne pas effaroucher la clientèle cléricale, qui tenait toujours le haut du pavé. En seconde année déjà, Sébastien était également devenu très cher à Salvan, heureux de compter sur lui comme sur un des missionnaires de la bonne parole, qu'il rêvait d'envoyer par les campagnes. Et, à la rentrée des classes, Marc avait encore eu la satisfaction de confier à son vieil ami un autre de ses élèves, Joseph Simon, le fils de l'innocent, dont la résolution était d'être instituteur, comme son père, malgré tous les pénibles obstacles, dans la pensée de vaincre où le cher foudroyé avait lui-même si tragiquement combattu. Sébastien et Simon s'étaient ainsi retrouvés, animés du même zèle, de la même foi, nouant d'une sympathie plus étroite leur ancien lien de camaraderie. Et quelles bonnes heures, quand ils pouvaient profiter d'une après-midi de congé, pour venir, à Maillebois, serrer la main de leur ancien maître!

Marc, au milieu de ce lent déroulement des faits, restait en attente, désespérant un jour, espérant le lendemain. Vainement, il avait compté sur le retour de Geneviève, enfin éclairée, sauvée du poison; et il mettait sa consolation unique, son espoir persistant, dans la tranquille fermeté de sa fille Louise. Celle-ci, comme elle le lui avait promis, venait le voir le jeudi et le dimanche, toujours gaie, pleine de douce résolution. Il n'osait point la questionner sur sa mère, car elle se taisait, trouvant sans doute le sujet pénible, tant qu'elle n'aurait pas une bonne nouvelle à donner. Elle allait avoir seize ans bientôt, elle pénétrait mieux la plaie vive dont ils souffraient tous les trois, à mesure qu'elle avançait en âge, et elle aurait tant voulu être la médiatrice, la guérisseuse, en remettant aux bras l'un de l'autre les deux parents bien-aimés! Pourtant, les jours où elle remarquait trop d'angoisse impatiente dans les regards

de son père, elle abordait discrètement l'affreuse situation qui les hantait et dont ils ne parlaient pas.

— Maman est encore bien souffrante, il faut beaucoup de ménagements, je n'ose causer avec elle comme avec une amie. J'espère cependant, il est des heures où elle me prend dans ses bras, où elle me serre à m'étouffer, les yeux en larmes. D'autres fois, il est vrai, elle est dure et injuste, elle m'accuse de ne pas l'aimer, elle se plaint de n'avoir jamais été aimée par personne... Vois-tu, père, il faut être bon pour elle, car elle doit souffrir affreusement, de croire ainsi que jamais plus elle ne contentera son amour.

Alors, Marc s'exaltait, criait :

— Mais pourquoi ne revient-elle pas ici? Moi, je l'aime toujours à en mourir, et si elle m'aimait encore, nous serions si heureux!

Doucement, d'un geste triste et câlin, Louise lui mettait la main sur la bouche.

— Non, non! père, ne parlons pas de cela. J'ai eu tort de commencer, ça ne peut que nous faire souffrir davantage. Il faut attendre... Maintenant, n'est-ce pas? je suis près de maman, et elle verra bien un jour que nous deux seuls nous l'aimons. Elle m'écoutera, elle me suivra.

D'autres fois, la jeune fille arrivait chez son père les yeux brillants, l'allure résolue, comme au sortir d'une lutte récente. Il ne s'y trompait pas, il lui disait :

— Tu as encore dû te quereller avec ta grand'mère.

— Ah! tu vois ça! C'est vrai, elle m'a tenue de nouveau ce matin, pendant une bonne heure, pour me faire honte et me terrifier, au sujet de la première communion. Elle me parle comme à la dernière des créatures, elle me décrit les abominables supplices de l'enfer, stupéfaite et scandalisée de ce qu'elle nomme mon inconcevable obstination.

Et Marc se rassurait, s'égayait un moment. Il avait tant

redouté que son enfant cédât, comme les autres fillettes! il était si heureux de lui voir cette fermeté, cette raison déjà solide, même lorsqu'il n'était plus là, pour la soutenir! Puis, un attendrissement le prenait, il se l'imaginait au milieu des obsessions de toutes sortes, des gronderies et des scènes dont on devait la tracasser à chaque heure.

— Ma pauvre petite, comme il te faut du courage! Ça doit être si pénible pour toi ces continuelles querelles.

Mais, remise, paisible, elle souriait.

— Oh! des querelles, non! mon papa. Je suis bien trop respectueuse à l'égard de grand'mère, pour avoir des querelles avec elle. C'est elle qui se fâche et qui me foudroie tout le temps. Moi, j'écoute d'un grand air de déférence, sans jamais risquer la moindre objection. Puis, quand elle a fini, quand elle a recommencé deux ou trois fois, je me contente de dire, très doucement : « Que voulez-vous? grand'mère, j'ai promis à papa que j'attendrais d'avoir vingt ans, avant de me décider à faire ou à ne pas faire ma première communion, et je tiendrai ma parole, puisque c'est juré ». Tu comprends, je ne sors pas de cette phrase, je la sais par cœur, je la répète sans y changer un mot. C'est ça qui me rend invincible. Et je commence à prendre en pitié cette pauvre grand'mère, tellement elle entre en fureur, en me faisant claquer les portes à la figure, dès que j'entame la phrase.

Elle souffrait au fond de ce continuel état de guerre. Mais, en voyant son père ravi, elle lui sautait gentiment au cou.

— Sois tranquille, va! je suis bien ta fille. On ne me décidera jamais à faire ce que j'ai décidé de ne pas faire.

Elle devait aussi livrer toute une bataille, pour continuer ses études, dans la résolution formelle de se consacrer à l'enseignement. Elle voulait être institutrice, et elle avait heureusement avec elle sa mère, qui appuyait

ce projet, devant l'avenir incertain, inquiète de l'avarice croissante de madame Duparque, dont la petite fortune passait à des fondations pieuses. Celle-ci, d'ailleurs, depuis qu'elle hébergeait la mère et la fille, exigeait d'elles une pension, afin d'être désagréable à Marc, qui se trouvait ainsi forcé de leur servir une lourde rente, sur son maigre traitement. Peut-être avait-elle espéré un refus, un scandale, conseillée en cela par ses bons amis, les maîtres dont les mains invisibles conduisaient tout. Mais, immédiatement, Marc, vivant de peu, avait consenti, comme heureux de rester le père de famille, le travailleur et le soutien. Une grande gêne aggravait sa solitude, leurs repas, à Mignot et à lui, étaient d'une frugalité extrême. Et il n'en souffrait point, il lui suffisait de savoir que Geneviève s'était montrée émue de son désintéressement et qu'il y avait eu là une raison pour elle d'approuver la vocation de Louise, désireuse de la voir assurer son avenir. Louise continuait donc de travailler avec mademoiselle Mazeline, ayant déjà obtenu son brevet élémentaire, préparant son examen pour le brevet supérieur, ce qui était une nouvelle cause de fâcheuses discussions avec madame Duparque, exaspérée de toute cette science que la mode était maintenant de donner aux jeunes filles, à qui, disait-elle, le catéchisme aurait dû suffire. Et, comme Louise lui répondait toujours, de son air de grande déférence : « Oui, grand'mère... certainement, grand'mère... », elle s'exaspérait davantage, elle finissait par s'en prendre à Geneviève, qui parfois, excédée, lui tenait tête.

Un jour, Marc, en écoutant les nouvelles que lui donnait sa fille, s'étonna.

— Maman s'est donc querellée avec grand'mère? demanda-t-il.

— Oh! oui, mon papa. C'est même la deuxième ou la troisième fois. Et, tu sais, maman n'y met pas tant de

façons. Elle s'irrite tout de suite, elle crie, elle va bouder dans sa chambre, comme elle faisait ici, avant son départ.

Il écoutait, sans vouloir dire la joie secrète, l'espoir qui se réveillait en lui.

— Et, reprit-il, madame Berthereau, s'en mêle-t-elle, de ces discussions-là?

— Oh! grand'mère Berthereau ne dit jamais rien. Elle est, je crois, avec maman et moi; mais elle n'ose pas nous soutenir, dans la crainte d'avoir des ennuis... Elle a l'air bien souffrant et bien triste.

Mais des mois encore s'écoulèrent, et Marc ne voyait aucune de ses espérances se réaliser. Il mettait d'ailleurs à questionner sa fille une grande discrétion, car il lui répugnait d'en faire une sorte d'espionne, le renseignant sur tout ce qui se passait dans la petite maison morne de la place des Capucins. Pendant des semaines, lorsqu'elle cessait de parler d'elle-même, il retombait dans son ignorance anxieuse, il perdait de nouveau tout espoir. Et il lui restait l'unique consolation des bonnes après-midi du jeudi et du dimanche, si délicieusement passées avec elle. Souvent, les deux camarades de l'École normale, Joseph Simon et Sébastien Milhomme, arrivaient de Beaumont vers trois heures, restaient à Maillebois jusqu'à six, heureux de retrouver là leur ancienne petite amie Louise, toute vibrante comme eux de jeunesse, de courage et de foi. C'étaient de grandes causeries, égayées de rires, qui laissaient de la joie pour la semaine dans le triste logis solitaire. Marc en était réconforté, priant parfois Joseph de ramener sa sœur Sarah de chez les Lehmann, où il allait d'abord embrasser les siens, disant aussi à Sébastien combien il serait heureux de voir venir avec lui sa mère, madame Alexandre. Il aurait voulu grouper autour de sa personne tous les braves gens, toutes les forces de l'avenir. Et, dans ces réunions si

affectueuses, les sympathies anciennes se renouaient, prenaient une force tendre et grave, entre Sébastien et Sarah, entre Joseph et Louise, tandis que lui, souriant, n'attendant plus la victoire que du petit peuple de demain, laissait agir la bonne nature, le bienfaisant amour.

Brusquement, au milieu des lenteurs désespérantes de la Cour de cassation, dans un moment où tout courage les abandonnait, David et Marc reçurent une lettre de Delbos leur apprenant une grande nouvelle et les priant d'en venir causer chez lui. Ils y coururent. La grande nouvelle, qui allait éclater dans Beaumont comme un coup de foudre, était que Jacquin, l'architecte diocésain, le chef du jury qui avait autrefois condamné Simon, se décidait enfin à soulager sa conscience, après un long et cruel débat. Très pieux, se confessant et communiant, cet homme d'une foi stricte et d'une parfaite honnêteté, avait fini pas se sentir inquiet sur son salut, en se demandant si, détenteur de la vérité, il pouvait la taire davantage, sans courir le risque de se damner à jamais. On racontait que son directeur, perplexe, n'osant se prononcer, lui avait donné le conseil de consulter le père Crabot; et, disait-on, si l'architecte, pendant des mois encore, avait gardé le silence, cela venait de l'extraordinaire pression exercée sur lui par le père jésuite, qui l'empêchait de parler, au nom des intérêts politiques de l'Eglise. Mais, justement, si Jacquin ne pouvait garder son terrible secret plus longtemps, c'était dans son angoisse de chrétien, dans sa foi en la divinité du Christ, descendu sur la terre pour assurer le triomphe de la vérité et de la justice. Cette vérité dont la possession le brûlait, aujourd'hui, était la communication au jury, par le président Gragnon, d'un document dont ni la défense ni l'accusé n'avaient eu connaissance. Appelé dans la chambre des délibérations, afin d'éclairer les jurés sur l'application de la peine, le

président leur avait montré une lettre reçue à l'instant, après la clôture des débats, la fameuse lettre de Simon à un ami, suivie d'un post-scriptum, puis d'un paraphe, absolument semblable à celui du modèle d'écriture. C'était à cette pièce qu'avait fait allusion le père Philibin, dans sa déposition sensationnelle, lorsqu'il s'était écrié qu'il avait eu sous les yeux la preuve de la culpabilité de Simon, sans pouvoir en dire davantage, étant lié par le secret confessionnel. Et l'on venait d'établir que, si le corps de la lettre était bien de l'écriture de Simon, le post-scriptum et le paraphe constituaient à coup sûr le faux le plus impudent, un faux même grossier auquel un enfant n'aurait pu se laisser prendre.

Aussi David et Marc trouvèrent-ils Delbos triomphant.

— Eh bien ! ne vous l'avais-je pas dit ? Voilà la communication illégale désormais prouvée ! Jacquin vient d'écrire au président de la Cour de cassation, en confessant la vérité et en demandant à être entendu... Cette lettre de Simon, je la savais au dossier, Gragnon n'ayant point osé la détruire. Mais que de peine pour l'en tirer et pour en faire expertiser l'écriture ! Je flairais le faux, je sentais là-dedans la main du terrible père Philibin... Ah ! cet homme, il avait l'air si lourd, si commun, et plus j'avance dans l'affaire, plus je le sens grandir en souple génie de ruse et d'audace. Vous le voyez, il ne s'était pas contenté d'arracher le coin timbré du modèle d'écriture, il avait aussi falsifié une lettre de Simon, en s'arrangeant pour qu'elle décidât le jury au dernier moment, car ce faux est sûrement son œuvre.

David, si souvent déçu, gardait une crainte.

— Mais, demanda-t-il, êtes-vous bien convaincu que ce Jacquin, cet architecte diocésain, à la merci des prêtres, marchera jusqu'au bout ?

— Absolument convaincu... Vous ne connaissez pas

Jacquin. Il n'est pas à la merci des prêtres, c'est un des très rares chrétiens qui dépendent uniquement de leur conscience. On m'a conté, sur ses entrevues avec le père Crabot, des choses extraordinaires. Le jésuite parlait de haut, croyait l'écraser d'abord, au nom de son Dieu autoritaire, qui absout et glorifie les pires actions, lorsqu'il s'agit du salut de l'Eglise. Mais Jacquin répondait aussi au nom de Dieu, de son Dieu de bonté, d'équité, du Dieu des innocents et des justes, qui n'admet ni l'erreur, ni le mensonge, ni le crime. Un beau combat auquel j'aurais voulu assister, entre le simple croyant et l'agent politique d'une religion qui croule. Et, m'a-t-on dit, c'est le jésuite qui a fini par s'humilier, par supplier à genoux l'honnête homme, sans parvenir à l'empêcher de faire son devoir.

— Pourtant, interrompit Marc, il a mis bien longtemps à soulager sa conscience.

— Oh ! sans doute, je ne dis pas que son devoir lui soit apparu tout de suite. D'abord, pendant des années, il a ignoré que la communication faite au jury par Gragnon fût illégale. La presque totalité des jurés en sont là, ne savent rien de la loi, acceptent tout des hauts magistrats. Puis, il a hésité ensuite, c'est bien évident, il a dû promener son trouble de conscience, pendant des années et des années encore, par crainte du scandale. Saurons-nous jamais ses angoisses et ses combats, à cet homme qui se confessait, qui communiait, avec la terreur de se damner ? Mais, je vous l'affirme, du jour où il a été certain que la pièce était un faux, il n'a plus eu une hésitation, il a résolu de parler, quitte à voir s'écrouler la cathédrale de Saint-Maxence, dans la conviction où il était de servir quand même son Dieu.

Puis, Delbos résuma gaiement la situation, en homme qui touchait au but, après de longs efforts.

— Pour moi, la revision est acquise. Nous tenons aujour-

d'hui les deux faits nouveaux, que je soupçonnais et qu'il nous a été si difficile d'établir. D'abord, le modèle d'écriture vient de chez les Frères, le paraphe n'est pas de l'écriture de Simon. Ensuite, le président Gragnon a communiqué illégalement au jury une pièce qui se trouve être un faux. Dans ces conditions, il est impossible que l'arrêt ne soit pas cassé par la Cour.

David et Marc s'en allèrent radieux. Mais quelle terrible rumeur dans Beaumont, lorsqu'on y connut la lettre de Jacquin, sa confession, son offre de témoignage ! Personnellement visé, le président Gragnon ferma sa porte, refusa de répondre aux journalistes, parut se draper dans un silence hautain. On le disait anéanti, ne retrouvant plus son ironie joviale de grand chasseur et de coureur de filles, sous cet effondrement qui le menaçait, à la veille de sa retraite, au moment de recevoir la cravate de commandeur. Sa femme, la belle madame Gragnon, n'étant plus d'âge à lire des vers, en compagnie des jeunes officiers du général Jarousse, l'avait converti sur le tard, en lui démontrant sans doute les avantages d'une vieillesse pieuse; et il la suivait, se confessait, communiait, donnait le haut exemple d'un catholique fervent, ce qui expliquait le zèle passionné mis par le père Crabot à empêcher Jacquin de soulager sa conscience. Le jésuite voulait surtout sauver Gragnon, un fidèle de cette importance, dont l'Eglise était fière. D'ailleurs, toute la magistrature de Beaumont se solidarisait avec le président, défendait l'ancien arrêt comme son œuvre propre, son chef-d'œuvre, auquel il n'était pas permis de toucher, sans crime de lèse-patrie. Par dessous cette belle attitude indignée, grelottait une peur basse, lâche, immonde, la peur du bagne, des gendarmes abattant un soir leurs mains lourdes sur les robes noires ou rouges, fourrées d'hermine. L'ancien procureur de la république, le joli Raoul de La Bissonnière, n'était plus à Beaumont, nommé

au même poste, dans une cour d'appel voisine, à Mornay, où il achevait de s'aigrir, désespéré de ne s'être pas encore haussé jusqu'à Paris, malgré sa souplesse adroite sous tous les ministères. Le juge d'instruction Daix, devenu conseiller, n'avait pas quitté la ville, toujours torturé par la terrible madame Daix, dont l'ambition, le besoin de luxe, inapaisés, ravageaient le pauvre ménage; et le pis était qu'on disait Daix, comme Jacquin, en proie au remords, sur le point d'échapper à l'âpre autorité de sa femme, en racontant comment autrefois il avait eu la lâcheté de l'écouter, au moment de rendre une ordonnance de non-lieu, devant le manque de preuves. Tout le Palais était ainsi bouleversé, traversé de grands courants de colère et de terreur, dans l'attente du cataclysme qui finirait par emporter l'antique charpente vermoulue de la justice humaine.

Et, dans Beaumont, le monde politique n'était pas moins secoué, éperdu. Le député Lemarrois, maire de la ville, sentait sa situation d'ancien républicain radical débordée, près d'être emportée par cette crise suprême, qui déclassait les partis, en faisant monter à l'horizon les forces vives du peuple. Aussi le salon si fréquenté de l'intelligente madame Lemarrois venait-il encore d'accentuer son orientation réactionnaire. On y revoyait beaucoup Marcilly, jadis le député de la jeunesse intellectuelle, l'espoir de la pensée française, aujourd'hui tombé dans une sorte de paralysie politique, effaré de ne plus voir où était son intérêt personnel, immobilisé par la continuelle crainte de n'être pas réélu. On y rencontrait aussi le général Jarousse, d'une nullité agressive, depuis qu'on ne songeait plus à lui pour un coup de main militaire, comme éperonné sous les continuelles criailleries de sa femme, la petite et noire madame Jarousse, si desséchée, qu'on la disait sage maintenant. Le préfet Hennebise venait même parfois, accompagné de la tranquille madame

Hennebise, l'un et l'autre simplement désireux de vivre en paix avec tout le monde, car c'était le désir du gouvernement : pas d'histoires, rien que des poignées de main et des sourires. On craignait beaucoup de mauvaises élections, dans le département enfiévré par la reprise de l'affaire Simon, et Marcilly, Lemarrois lui-même, sans l'avouer, étaient résolus à faire sournoisement cause commune avec leurs collègues de la réaction, Hector de Sangleboeuf en tête, afin d'écraser les candidats socialistes, Delbos surtout, dont le succès devenait certain, s'il gagnait la cause de l'innocent, du martyr. De là, le bouleversement, lorsqu'on sut l'intervention de Jacquin, qui rendait inévitable la revision du procès. Les simonistes triomphaient, les anti-simonistes restèrent quelques jours écrasés. De nouveau, aux Jaffres, la promenade du beau monde, on ne causait pas d'autre chose; et « le Petit Beaumontais » avait beau chaque matin, pour satisfaire sa clientèle, écrire que la revision serait rejetée par les deux tiers des voix, la désolation n'en était pas moins parmi les amis de l'Eglise, car les pointages auxquels on se livrait furieusement dans les familles, donnaient tout justement le résultat opposé.

Chez les universitaires, la joie fut discrète. Presque tous étaient des simonistes convaincus, mais ils avaient si souvent espéré en vain, qu'ils n'osaient trop se réjouir. Le recteur Forbes eut surtout un grand soulagement à prévoir le jour où il serait délivré du cas de l'instituteur de Maillebois, ce Marc Froment au sujet duquel les forces réactionnaires lui donnaient de continuels assauts. Malgré son désir de ne se mêler de rien, de s'en remettre complètement à l'inspecteur d'académie Le Barazer, il avait dû causer avec celui-ci de la nécessité d'une exécution. Le Barazer lui-même était à bout de résistance, il prévoyait le moment où sa politique savante l'obligerait de sacrifier Marc; et il s'en était ouvert à

Salvan, qui s'en montrait désolé. Aussi quel gai et triomphal accueil, lorsque le bon Salvan reçut la visite de Marc, avec la grande nouvelle, la certitude de la revision prochaine. Il l'embrassa, il lui apprit le pressant danger dont pouvait seule le tirer la décision heureuse de la Cour.

— Mon cher enfant, si la revision n'était pas accordée, vous seriez révoqué certainement, car vous vous êtes trop engagé cette fois, toute la réaction demande votre tête... Enfin, je suis bien content, vous voilà victorieux, c'est notre Ecole laïque qui triomphe.

— Et elle en a grand besoin, dit Marc, tant sont encore étroits les terrains conquis sur l'erreur et l'ignorance, malgré vos efforts personnels pour doter le pays de bons instituteurs.

Salvan eut son geste d'inébranlable espoir.

— Certes, il y faudra plusieurs vies d'hommes. N'importe, nous marchons, nous arriverons.

Mais ce qui acheva de prouver à Marc qu'il était vraiment victorieux, ce fut la façon dont l'inspecteur primaire, le beau Mauraisin, se précipita vers lui, ce jour-là, au moment où il sortait de chez Salvan.

— Ah! cher monsieur Froment, que je suis heureux de vous rencontrer! On a si peu occasion de se voir, en dehors des nécessités du service!

Depuis la reprise de l'affaire, Mauraisin était travaillé d'une inquiétude mortelle. Le modèle d'écriture retrouvé, le coin déchiré par le père Philibin, le faux nouvellement découvert, l'avaient jeté dans la crainte terrible d'avoir fait fausse route. Jusque-là, il s'était ouvertement engagé avec les anti-simonistes, en pensant que les curés s'arrangeraient toujours pour ne pas rester sur le carreau. Et, s'ils perdaient la partie, comment allait-il s'en tirer lui-même, éperdu à la pensée de n'être pas avec les plus forts?

Il se pencha vers Marc, pour lui dire à l'oreille, bien que personne ne passât dans la rue :

— Vous savez, mon cher Froment, moi, je n'ai jamais douté de l'innocence de Simon. J'en étais convaincu, au fond. Seulement, n'est-ce pas? nous sommes tenus à tant de prudence, nous autres hommes publics!

Depuis longtemps, Mauraisin guettait la succession de Salvan; et, si les simonistes l'emportaient, il trouvait bon de se les ménager, d'être avec eux, dès la veille de leur victoire. Mais il n'était pas encore assez certain de cette victoire, pour trop s'afficher en leur compagnie. Aussi se hâta-t-il de quitter Marc, en lui chuchotant, avec une dernière poignée de main :

— Le triomphe de Simon sera notre triomphe à tous.

A Maillebois, quand il y rentra, Marc sentit aussi quelque chose de changé. Darras, l'ancien maire, qu'il rencontra, ne se contenta pas de le saluer discrètement, comme il faisait d'habitude. Il l'arrêta au beau milieu de la Grand'Rue, il causa plus de dix minutes, très haut, s'égayant, riant. Lui était un simoniste de la première heure; mais, depuis, dans son ennui d'avoir dû céder sa situation de maire au clérical Philis, et dans son désir de le déloger, il avait mis son drapeau en poche, muet et diplomatique, verrouillant les portes, avant de dire ce qu'il pensait. Pour qu'il s'oubliât de la sorte, au grand jour, il fallait vraiment que le prochain acquittement de Simon lui parût certain. Et, justement, comme le clérical Philis vint à passer, se hâtant le long du trottoir, la tête basse, l'œil furtif, Darras s'amusa, jeta un regard d'intelligence à Marc, en disant :

— Hein? mon cher monsieur Froment, ce qui fait le plaisir des uns fait le tourment des autres. Chacun son tour.

Un grand revirement, en effet, s'indiquait dans le public. Pendant les quelques semaines qui suivirent, Marc

put constater, jour par jour, le succès grandissant de la cause qu'il défendait. Mais ce qui lui fit surtout mesurer l'importance décisive du terrain conquis, ce fut de recevoir une lettre du baron Nathan, alors en villégiature à la Désirade, chez son gendre, Hector de Sanglebœuf, le priant de venir causer avec lui d'un prix qu'il voulait fonder pour l'Ecole laïque. Tout de suite, il flaira un prétexte. Le baron, à deux ou trois reprises déjà, avait donné cent francs, qu'on distribuait aux meilleurs élèves, en livrets de la Caisse d'épargne. Et Marc se rendit à la Désirade, surpris et curieux.

Il n'y était pas retourné, depuis le jour lointain où il avait accompagné David, désireux d'intéresser à la cause de son frère emprisonné, accusé, le tout-puissant baron. Et il se rappelait les moindres détails de cette visite, la façon dont le juif triomphant, roi de la finance, beau-père d'un Sanglebœuf, s'était débarrassé du juif pauvre, écrasé sous l'exécration publique. La Désirade avait encore gagné en majesté et en beauté, un million venait d'y être dépensé pour de nouvelles terrasses et de nouveaux bassins, qui donnaient aux parterres, devant le château, une grandeur souveraine. Et ce fut parmi les eaux ruisselantes, au milieu d'un peuple de nymphes, qu'il finit par atteindre le perron, où deux grands valets en livrée vert et or attendaient. Puis, comme l'un d'eux l'avait conduit dans un petit salon, en le priant d'attendre, il y resta seul un instant, il entendit un bruit confus de voix, qui devait venir d'une pièce voisine. Deux portes se refermèrent, le silence se fit, et le baron Nathan entra, la main tendue.

— Excusez-moi de vous avoir dérangé, mon cher monsieur Froment, mais je sais combien vous êtes dévoué à vos élèves, et je voudrais doubler la somme que je vous ai remise, ces années dernières. Vous n'ignorez pas mes idées très larges, mon désir de récompenser le

mérite partout où il se trouve, en dehors des questions politiques et religieuses... Oui, moi, je ne fais pas de différence entre les écoles congréganistes et les écoles laïques, je suis pour la France.

Et il continua, pendant que Marc le regardait, dans sa taille courte, un peu voûtée, avec sa face jaune, au crâne nu, au grand nez d'oiseau de proie. Il le savait engraissé encore d'un vol récent de cent millions, une affaire coloniale, un colossal butin de rapines qu'il avait dû partager avec une banque catholique. Aussi s'était-il jeté à une réaction exaspérée, en sentant de plus en plus, à mesure que les millions nouveaux s'entassaient sur ses premiers millions, le besoin du prêtre et du soldat, pour lui garder son bien mal acquis. Maintenant, non content d'être entré par sa fille dans l'antique famille des Sanglebœuf, il achevait de renier sa race, il affichait un antisémitisme féroce, monarchiste, militariste, ami respectueux des anciens brûleurs de juifs. Et Marc, en le retrouvant si gonflé de son immense fortune, s'étonnait de son humilité native, de la terreur des persécutions ancestrales qui pâlissait ses yeux inquiets, guettant les portes, comme s'il était toujours prêt à se glisser sous les tables, au moindre danger.

— Voilà qui est donc décidé, reprit-il après toutes sortes d'explications confuses à dessein, vous disposerez de ces deux cents francs vous-même, à votre gré, car j'ai pleine confiance en votre sagacité.

C'était fini, Marc remercia, ne comprenant toujours pas. Même le besoin politique de se mettre bien avec tout le monde, le désir de se trouver en compagnie des vainqueurs, si les simonistes l'emportaient, ne suffisaient pas à expliquer ce rendez-vous flatteur et inutile, cet accueil trop bienveillant à la Désirade. Et il s'en allait, lorsque l'explication vint enfin.

Le baron Nathan, qui l'avait accompagné jusqu'à la

porte du salon, l'y retint, avec un fin sourire, comme sous le coup d'une inspiration brusque.

— Mon cher monsieur Froment, je vais être indiscret... Lorsqu'on est venu m'annoncer votre présence, j'étais avec une personne, un important personnage, qui s'est écrié : « Oh ! monsieur Froment, je serais si heureux de causer un instant avec lui ! » Un cri du cœur, vraiment.

Il se tut, attendit quelques secondes, espérant être interrogé. Puis, devant le silence de Marc, il s'égaya, parut tourner la chose en plaisanterie.

— Votre surprise serait grande, si je vous disais le nom du personnage.

Et, comme il le voyait toujours grave, sur la défensive, il lâcha tout.

— Le père Crabot, hein ! vous ne vous y attendiez guère... Oui, le père Crabot est venu par hasard déjeuner ce matin. Vous savez qu'il fait à ma fille l'honneur de l'aimer beaucoup et de fréquenter sa maison. Alors, le père Crabot m'a donc témoigné le désir de s'entretenir avec vous. En dehors des opinions qui peuvent vous séparer, c'est un homme du plus rare mérite. Pourquoi refuseriez-vous de le voir ?

Marc, comprenant enfin, soulagé, et la curiosité éveillée de plus en plus, répondit tranquillement :

— Mais je ne refuse pas de voir le père Crabot. S'il a quelque chose à me dire, je l'écouterai volontiers.

— Très bien ! très bien ! cria le baron, enchanté du succès de sa diplomatie, je vais le prévenir.

De nouveau, deux portes se rouvrirent coup sur coup, un bruit confus de voix parvint jusqu'au petit salon. Puis, tout retomba dans le silence, et l'attente de Marc fut assez longue. Comme il s'était approché de la fenêtre, il vit sortir, sur une terrasse voisine, les personnes dont il venait d'entendre les voix. Il reconnut Hector de Sanglebœuf et sa femme, la toujours belle Léa, accompagnés

de leur bonne amie, la marquise de Boise, qui, malgré ses cinquante-sept ans sonnés, restait une blonde opulente, aux ruines magnifiques. Nathan parut à son tour, tandis que le haut profil noir du père Crabot se devinait à la porte-fenêtre du grand salon, en vive conversation encore avec ses hôtes, heureux de lui laisser la place, pour qu'il pût recevoir là, comme chez lui. La marquise de Boise semblait surtout très amusée de l'incident. Elle avait fini par habiter le château, après s'être promis de disparaître, le jour de ses cinquante ans, par élégance et maternité, ne voulant pas imposer à Hector une trop vieille maîtresse. Mais, puisqu'on la disait toujours adorable, pourquoi donc n'aurait-elle pas continué à faire le bonheur du ménage, d'Hector qu'elle avait eu la sagesse de marier, au lieu de lui imposer la misère noire avec elle, de Léa dont elle était devenue la tendre amie, en lui évitant des corvées trop lourdes à son tempérament de femme indolente, amoureuse d'elle seule ? Et, malgré l'âge, le bonheur s'éternisait ainsi à la Désirade, dans le grand luxe, sous les sourires discrets et les bénédictions pieuses du père Crabot.

Marc, aux gestes, aux airs de tête, crut comprendre que le terrible Sanglebœuf, avec son épaisse face rousse, son front dur et borné, déplorait tant de diplomatie, l'honneur fait à un petit instituteur anarchiste de le recevoir et de causer avec lui. Bien qu'il ne se fût jamais battu, pendant ses beaux jours aux cuirassiers, il parlait sans cesse de sabrer le monde. Et la marquise, après l'avoir voulu député, avait eu beau le faire se rallier à la république, sur l'ordre formel du pape, il contait des histoires de son régiment, il ne décolérait pas, au nom du drapeau. Sans cette bonne marquise, si intelligente, que de fautes il aurait commises ! et c'était là une des raisons qu'elle se donnait, pour s'excuser de n'avoir pas eu la force de le quitter. Cette fois encore, elle dut

intervenir, l'emmener doucement, s'en aller à petits pas vers le parc, entre lui et sa femme, très gaie et très maternelle pour les deux.

Le baron Nathan était vivement rentré dans le grand salon, dont il referma la porte-fenêtre; et, presque aussitôt, Marc l'entendit qui venait le prendre.

— Mon cher monsieur Froment, si vous voulez bien me suivre.

Il lui fit traverser une salle de billard. Puis, ouvrant la porte du grand salon, il s'effaça, il l'introduisit, comme ravi de l'étrange rôle qu'il jouait, l'échine pliée, en une attitude où l'humilité de la race reparaissait chez le roi triomphant de la finance.

— Veuillez entrer, on vous attend.

Et il n'entra pas, il referma discrètement la porte, disparut, tandis que Marc, stupéfait, se trouvait en présence du père Crabot, debout dans sa longue robe noire, au milieu de la vaste pièce somptueuse, aux tentures rouge et or. Il y eut un instant de silence.

Le jésuite, d'aspect si noble, de haute allure mondaine, lui parut vieilli, blanchi, le visage ravagé par les terribles inquiétudes dont la tourmente passait sur sa tête, depuis quelque temps. Mais la voix avait gardé sa caresse, ses graves inflexions séductrices.

— Monsieur, puisque les circonstances nous ont amenés à la même heure dans cette maison amie, vous m'excuserez d'avoir provoqué un entretien que je désire depuis longtemps. Je connais vos mérites, je sais rendre hommage à toutes les convictions, quand elles sont sincères, loyales et braves.

Il continua longuement, combla d'éloges son adversaire, comme pour l'étourdir et se le gagner. Mais la méthode était vraiment trop connue, trop enfantine, et Marc, après s'être incliné par politesse, attendait d'un air tranquille, s'efforçant même de cacher sa curiosité vive,

car un tel homme devait avoir une raison très grave pour en venir à risquer une pareille entrevue.

— Combien il est déplorable, s'écria enfin le père Crabot, que les malheurs du temps séparent des intelligences dignes de s'entendre ! Il est des victimes de nos discordes vraiment à plaindre. Et, tenez ! par exemple, le président Gragnon...

Mais il se reprit, en voyant le vif mouvement que laissa échapper l'instituteur.

— Je nomme celui-là, parce que je le connais bien. Il est mon pénitent, mon ami. On ne saurait rencontrer une âme plus haute, un cœur plus droit, plus loyal. Et vous n'ignorez pas l'affreuse situation où il se trouve, cette accusation de forfaiture, cet effondrement de toute sa vie de magistrat. Il n'en dort plus, il vous ferait pitié, si vous assistiez à son agonie.

Enfin, Marc comprenait. On voulait sauver Gragnon, le fils hier tout-puissant de l'Eglise, qui elle-même se sentirait diminuée, s'il était abattu.

— Je comprends son tourment, répondit-il enfin, mais il paye sa faute. Un magistrat doit connaître la loi, et la communication illégale dont il s'est rendu coupable a eu d'effroyables conséquences.

— Eh ! non, je vous assure, il a agi très naïvement, s'écria le jésuite. Cette lettre, reçue au dernier moment, lui paraissait sans importance. Il l'avait gardée à la main, en se rendant à la salle des délibérations, sur l'appel du jury, et il ne sait même plus comment il a pu la montrer.

Doucement, Marc haussa les épaules.

— Alors, il n'aura qu'à raconter cela aux nouveaux juges, si le procès recommence... Je ne comprends pas très bien votre intervention auprès de moi. Je ne puis rien.

— Oh ! ne dites pas cela, monsieur ! Nous connaissons

votre grand pouvoir, sous l'apparence modeste de votre situation. Et c'est pourquoi j'ai songé à m'adresser à vous. Vous avez été la volonté pensante et agissante, dans toute l'affaire. Vous êtes l'ami de la famille Simon, elle fera ce que vous lui conseillerez, ne voudrez-vous donc pas épargner un malheureux, dont la perte ne vous est pas indispensable ?

Il joignait les mains, il suppliait son adversaire, avec une telle ferveur, que celui-ci, repris d'étonnement, se demandait pourquoi une démarche si désespérée, une insistance à ce point maladroite et impolitique. Le jésuite sentait donc perdue la cause qu'il défendait ? et avait-il donc des renseignements particuliers qui lui permettaient de considérer la revision comme acquise ? Il en venait à faire la part du feu, il abandonnait ses créatures d'autrefois, trop compromises aujourd'hui. Ce pauvre frère Fulgence était un esprit fumeux, déséquilibré, gâté d'orgueil, dont l'action avait eu des conséquences funestes. Ce malheureux père Philibin avait toujours été, certes, un religieux plein de foi, mais il offrait tant de lacunes, un manque déplorable de sens moral. Et, quant à ce désastreux frère Gorgias, il le jetait complètement à l'eau, un de ces enfants perdus et aventureux qui sont la plaie de l'Eglise. S'il n'allait pas jusqu'à reconnaître l'innocence possible de Simon, il n'était pas loin de croire le frère Gorgias capable de tous les crimes.

— Vous le voyez, cher monsieur, je ne m'abuse guère, mais il est d'autres hommes, vraiment, auxquels il serait cruel de faire payer trop cher de simples erreurs. Aidez-nous à les sauver, nous vous en récompenserons, en cessant de vous combattre sur d'autres points.

Jamais Marc n'avait eu une sensation aussi nette de sa force, la force même de la vérité. Il causa, il entama toute une longue discussion, voulant se faire une opinion définitive, sur la valeur du père Crabot. Et sa stupéfac-

tion grandit encore, à mesure qu'il le pénétra davantage, d'une pauvreté d'arguments extraordinaire, d'une maladresse insigne, dans sa vanité d'homme accoutumé à n'être jamais contredit. Était-ce donc là le profond diplomate dont le génie astucieux était redouté de tous et dont on voulait voir la main au fond de chaque événement, dirigeant le monde? Dans cette fâcheuse rencontre, si misérablement préparée, il apparaissait au contraire comme un pauvre esprit éperdu, se livrant trop, et sans raison, incapable de soutenir sa foi contre un interlocuteur simplement raisonnable et logique. Un médiocre, il n'était que cela, un médiocre, avec une façade de qualités mondaines, dont l'éclat trompait les passants. Sa force réelle se trouvait uniquement faite de la bêtise du troupeau, de la soumission avec laquelle les fidèles se courbaient sous l'absolu indiscutable de ses affirmations. Et Marc, devant cette médiocrité du personnage, finit par comprendre qu'il avait en face de lui un simple jésuite d'apparat, à qui l'ordre permettait de se mettre en avant, de briller et de séduire, pour le décor, tandis que, derrière, d'autres jésuites, par exemple le père Poirier, le père provincial installé à Rozan, dont on ne prononçait jamais le nom, menait tout du fond de sa retraite, en grande intelligence ignorée et souveraine.

Cependant, le père Crabot eut la finesse de s'apercevoir qu'il venait de faire fausse route avec Marc, et il rattrapa comme il put le terrain perdu. Cela se termina par des politesses froides, de part et d'autre. Puis, le baron Nathan qui avait dû rester derrière la porte, reparut, l'air déconfit lui-même, n'ayant plus que l'évident désir de débarrasser vivement la Désirade de ce petit instituteur, assez sot pour n'avoir pas compris où était son intérêt. Il l'accompagna jusqu'au perron, il le regarda partir. Et, lorsque Marc retraversa le parterre, au milieu des eaux ruisselantes, parmi les nymphes de marbre, il

revit au loin, sous les vastes ombrages, la marquise de Boise qui riait tendrement entre son bon ami Hector et sa bonne amie Léa, dans une délicieuse et lente promenade.

Le soir du même jour, Marc alla rue du Trou, chez les Lehmann, où il avait donné rendez-vous à David. Il y tomba dans une joie délirante. Une dépêche, envoyée par un ami de Paris, venait d'y apprendre que la Cour de cassation avait enfin rendu un arrêt, à l'unanimité des voix, cassant l'arrêt de Beaumont et renvoyant Simon devant la cour d'assises de Rozan. Ce fut pour lui un trait de lumière, le père Crabot lui sembla d'une sottise plus excusable : évidemment, très bien renseigné, il connaissait déjà la nouvelle, et il avait voulu uniquement, devant la revision acquise, sauver ce qu'il croyait pouvoir sauver encore. Chez les Lehmann, on pleurait de joie, le long malheur était fini, Joseph et Sarah embrassaient éperdument Rachel, la mère, l'épouse vieillie, épuisée, dans leur ivresse du retour prochain de ce père, de ce mari, tant regretté, tant souhaité. On oubliait les outrages, les tortures, car l'acquittement était désormais certain, personne n'en doutait plus, ni à Maillebois, ni à Beaumont. Et David et Marc, les deux bons ouvriers de la justice, s'embrassèrent également, en un grand élan attendri.

Mais, les jours suivants, les inquiétudes devaient recommencer. Au bagne, Simon venait de tomber si dangereusement malade, qu'on allait, longtemps encore, être dans l'impossibilité absolue de le ramener en France. Des mois et des mois s'écouleraient peut-être, avant que les débats du nouveau procès pussent s'ouvrir à Rozan. Et tout le temps nécessaire serait ainsi donné à l'injustice pour lui permettre de revivre et de croître de nouveau, dans le mensonge et dans la lâche ignorance des foules.

III

Pendant l'année qui se passa encore, si anxieuse, si pleine de malaise et de lutte, l'Église fit un effort suprême pour reconquérir sa puissance. Jamais elle ne s'était trouvée dans une situation plus critique, sous tant de menaces, jouant la partie désespérée qui devait prolonger son empire pendant un siècle ou deux peut-être, si elle la gagnait. Il lui fallait pour cela rester l'institutrice et l'éducatrice de la jeunesse française, garder la mainmise sur l'enfant et sur la femme, sur l'ignorance des petits et des humbles, afin de les façonner, de les pétrir, d'en faire le peuple d'erreur, de crédulité et de soumission, dont elle avait besoin pour régner. Le jour où il lui serait défendu d'enseigner, où elle verrait ses Écoles se fermer et disparaître, serait le commencement de sa fin prochaine, de son anéantissement inévitable, au milieu du nouveau peuple libéré, grandi en dehors de son mensonge, dans un autre idéal de raison et d'humanité libre. Et l'heure était grave, cette affaire Simon, avec le retour attendu et le triomphe de l'innocent, pouvait porter le plus terrible coup à l'École congréganiste, en glorifiant l'École laïque. Le père Crabot, qui voulait sauver le président Gragnon, se trouvait si compromis lui-même, qu'il avait comme disparu du beau monde, ne sortant plus de sa cellule, blême et frissonnant. Le père Philibin, enseveli au fond d'un couvent de Rome, achevait de vivre dans la

pénitence, à moins qu'il ne fût mort. Le frère Fulgence, déplacé par ses supérieurs, en punition du sourd discrédit qui avait diminué déjà d'un tiers les élèves, à l'École des Frères de Maillebois, était tombé dangereusement malade, disait-on, dans un département lointain. Enfin, le frère Gorgias venait de prendre la fuite, par crainte d'une arrestation possible, inquiet de sentir que ses chefs l'abandonnaient, prêts à le sacrifier en victime expiatoire. Et cette fuite avait achevé de jeter l'angoisse parmi les défenseurs de l'Église, ils ne vivaient plus, malgré tant de sujets de trouble, que dans la pensée de livrer une dernière bataille, sans merci, lorsque l'affaire Simon reviendrait devant la cour d'assises de Rozan.

Marc, lui aussi, tout en se lamentant de ce que la mauvaise santé de Simon ne permît pas encore de le ramener en France, s'apprêtait à cette bataille, dont il sentait l'importance décisive. Presque chaque jeudi, il faisait le petit voyage de Beaumont, parfois avec David, souvent seul, cédant au besoin de se renseigner. Il allait voir Delbos, lui apportait des idées, le questionnait sur les moindres incidents de la semaine. Ensuite, il se rendait chez Salvan, qui le tenait au courant des opinions de la ville, dont le flux et le reflux ravageaient toutes les classes. Et ce fut, un jeudi, au sortir de l'École normale, qu'il fit dans le bas de l'avenue des Jaffres, près de la cathédrale de Saint-Maxence, une rencontre qui le bouleversa.

Là, au fond de la contre-allée déserte, à un endroit où personne ne passe plus dès quatre heures, Geneviève était assise sur un banc, l'air abattu de lassitude et d'abandon, dans l'ombre froide de la cathédrale, dont le voisinage verdit de mousse les troncs des vieux ormes.

Un instant, il resta immobile, saisi. De loin en loin, il l'avait rencontrée dans Maillebois, mais elle était toujours accompagnée de madame Duparque, elle se rendait à

quelque dévotion, le regard absent. Cette fois, tous deux se trouvaient face à face, sans que personne pût les séparer, dans une absolue solitude. Elle l'avait bien vu, elle le regardait d'un regard où il crut lire une grande souffrance, un besoin inavoué de secours. Et il s'approcha, il osa venir s'asseoir sur le banc, à quelque distance d'elle, comme s'il craignait de la fâcher et de la mettre en fuite.

Un grand silence régna. On était en juin, le soleil baissait à l'horizon, dans un vaste ciel pur, criblant les feuillages de minces flèches d'or. La chaude après-midi se rafraîchissait déjà de petits souffles errants. Et il la regardait toujours, sans rien dire, très ému de la retrouver maigrie, pâlie, comme à la suite d'une maladie grave qui avait encore affiné sa beauté. Son visage d'autrefois, aux beaux cheveux blonds, aux grands yeux de passion et de gaieté, s'était émacié, avait pris une expression d'inquiétude ardente, le tourment d'une soif dont rien ne pouvait apaiser la brûlure. Ses paupières battirent, deux larmes qu'elle s'efforçait de renfoncer coulèrent sur ses joues. Alors, il parla, il sembla l'avoir quittée de la veille, dans son désir de la rassurer.

— Notre petit Clément va bien ?

Elle ne répondit pas tout de suite, par crainte sans doute de montrer l'émotion dont elle étranglait. L'enfant, qui venait d'avoir quatre ans, n'était plus à Dherbecourt. L'ayant repris à la nourrice, elle le gardait maintenant avec elle, malgré les sourdes gronderies de la grand'mère.

— Il va très bien, dit-elle enfin, avec un léger tremblement de la voix, affectant elle aussi une sorte de paix indifférente.

— Et notre Louise, reprit-il, tu en es satisfaite ?

— Oui, elle n'obéit toujours pas à mon désir, tu es resté le maître de son esprit, mais elle est sage et bonne, elle travaille, je n'ai pas à me plaindre d'elle.

Le silence retomba, une gêne les tint muets de nouveau. Il suffisait de cette allusion à la terrible querelle qui les avait séparés, au sujet de la première communion de leur fille. Mais c'était pourtant là un désaccord dont la violence s'atténuait chaque jour, l'enfant ayant pris toute la responsabilité à son compte, par sa tranquille volonté d'attendre ses vingt ans, avant de faire acte de foi religieuse. Elle avait doucement lassé sa mère, et celle-ci, en en parlant, venait de laisser échapper un geste de fatigue, comme si elle parlait d'un bonheur, longtemps souhaité, dont elle n'espérait plus la joie.

Au bout d'un instant, il osa tendrement lui poser une question encore.

— Et toi, mon amie, tu as été si souffrante, comment vas-tu à présent?

Elle eut un haussement d'épaules désespéré, elle dut retenir deux nouvelles larmes.

— Oh! moi, je ne sais plus depuis longtemps comment je me porte. Ça ne fait rien, je me résigne à vivre, puisque Dieu m'en donne la force.

Il fut si navré, si pénétré d'un frisson de pitoyable amour, devant tant de souffrance, que le cri de son inquiétude lui échappa.

— Geneviève, ma Geneviève, quel est ton mal, quel est ton tourment, dis-le moi? et si je pouvais te consoler, te guérir!

Mais déjà elle s'écartait de lui, en le voyant qui se rapprochait sur le banc, jusqu'à toucher les plis de sa robe.

— Non, non! il n'y a plus rien de commun entre nous, tu ne peux plus rien pour moi, mon ami, car nous sommes de deux mondes différents... Ah! si je te disais! A quoi bon? tu ne comprendrais pas.

Et elle parla pourtant, elle dit sa torture, son angoisse chaque jour grandissante, en petites phrases fiévreuses,

sans même s'apercevoir qu'elle se confessait, tellement elle était dans une de ces heures navrées où le cœur s'ouvre et s'épanche. Elle conta comment elle s'était échappée une après-midi de Maillebois, pour venir, à l'insu de madame Duparque, se faire entendre d'un missionnaire célèbre, le père Athanase, dont les conseils de haute piété révolutionnaient alors les dévotes de Beaumont. Il n'était que de passage, il avait fait, assurait-on, des cures merveilleuses, des âmes de femmes inapaisées, suppliciées par le désir de Jésus, auxquelles il avait rendu d'une bénédiction, d'une prière, le calme souriant des saints Anges. Et elle sortait de la cathédrale voisine, elle y avait prié pendant deux heures, après avoir dit en confession toute sa soif insatiable du bonheur divin au saint religieux, qui s'était contenté de l'absoudre de ce qu'il nommait trop d'orgueil et trop de passion humaine, en lui imposant la pénitence d'occuper son esprit à d'humbles pratiques, par exemple le souci des pauvres et des malades. Et elle avait eu beau s'anéantir, s'humilier au fond de la chapelle la plus noire, la plus déserte de Saint-Maxence, elle n'était point calmée, elle n'était point rassasiée, elle brûlait toujours du même besoin de satisfaction, dans le don total qu'elle avait voulu faire à Dieu de son être, sans que jamais encore elle eût trouvé en lui la paix heureuse de sa chair et de son cœur.

Alors, Marc soupçonna la vérité, et il en eut un grand frémissement d'espérance, dans sa tristesse à voir sa pauvre Geneviève si misérable. Evidemment, ni l'abbé Quandieu, ni même le père Théodose n'avaient satisfait en elle l'éperdu besoin d'aimer. Elle avait connu l'amour, elle devait toujours aimer l'homme, le mari dont elle s'était séparée, et qui l'adorait. Le pâle Jésus, aux dilections mystiques, la laissait inapaisée, irritée. Elle n'était désormais que l'orgueilleuse, l'entêtée catholique, elle

allait à des pratiques religieuses, de plus en plus exaspérées et rudes, comme à des stupéfiants plus forts, dont elle avait besoin pour endormir l'amertume, la révolte de ses désillusions croissantes. Tout l'indiquait, le réveil déjà de la mère en elle, le petit Clément qu'elle avait repris, dont elle se préoccupait, la chère Louise qui redevenait sa consolation, si tendrement diplomatique, exerçant sur elle une douce influence de guérison, en la ramenant chaque jour un peu au père, à l'époux. Puis, c'étaient les fâcheries commençantes avec la terrible grand'mère, la petite maison de la place des Capucins où elle finissait par ne plus pouvoir vivre, tellement elle s'y mourait de froid, de silence et d'ombre. Et la crise venait d'aboutir à cette suprême tentative, ce missionnaire tout-puissant, en qui elle avait mis sa foi, puisque ni l'abbé Quandieu, ni le père Théodose n'avaient pu lui donner Jésus, ce confesseur miraculeux qu'elle était accourue consulter secrètement, pour n'en être point empêchée, et dont elle avait obtenu l'unique soulagement dérisoire d'un régime de pratiques enfantines !

— Mais, ma Geneviève, cria de nouveau Marc, emporté, perdant toute prudence, c'est notre foyer qui te manque, si tu es ainsi désemparée, torturée ! Tu es trop malheureuse, reviens, reviens, je t'en conjure !

Elle se raidit dans son orgueil, elle répéta :

— Non, non ! jamais je ne retournerai près de toi... Je ne suis pas malheureuse, ce n'est pas vrai. Je suis punie de t'avoir aimé, d'avoir été de ta chair et de ton crime. Grand'mère, quand j'ai la faiblesse de me plaindre, a raison de me le rappeler. J'expie ton enfer, c'est moi que Dieu frappe pour te châtier, et c'est ton poison qui me brûle, sans espoir de soulagement.

— Mais, pauvre femme, tu dis là des choses monstrueuses. On te rend folle. Et, s'il est bien certain que j'ai mis en toi une moisson nouvelle, c'est justement

sur cette moisson que je compte pour assurer un jour notre bonheur. Oui, nous nous sommes trop confondus l'un dans l'autre, tu me reviendras, nos enfants te ramèneront. Le prétendu poison dont parle cette grand'mère imbécile est notre amour lui-même, et il travaille en ton cœur, et il te ramènera!

— Jamais!... Dieu nous foudroierait l'un et l'autre. Tu m'as chassée de chez nous par tes blasphèmes. Si tu m'avais aimée, tu ne m'aurais pas enlevé ma fille, en refusant de lui laisser faire sa première communion. Comment veux-tu que je revienne à un foyer impie où il ne me serait pas même permis de prier?... Ah! que de misère, personne ne m'aime plus, et le ciel lui-même ne veut pas s'ouvrir!

Et elle éclata en sanglots. Marc, désespéré devant cette plainte affreuse, sentit la cruelle inutilité de la torturer davantage. L'heure n'était pas venue. Et le silence se fit encore, tandis que, sur l'avenue des Jaffres, on entendait au loin des cris d'enfants joueurs, dans l'air limpide du soir.

Ils s'étaient un peu rapprochés, sur le banc solitaire, pendant leur conversation si vive. Côte à côte maintenant, ils semblaient réfléchir, les yeux perdus, parmi la poussière d'or du couchant. Puis, le premier, il reprit la parole, comme s'il eût achevé ses réflexions à voix haute.

— Je ne pense pas, mon amie, que tu aies donné un seul instant quelque créance aux abominations dont certaines gens ont voulu me salir, à propos de mes relations toutes fraternelles avec mademoiselle Mazeline?

— Oh! non, répliqua-t-elle vivement, je te connais et je la connais. Ne me crois pas devenue assez sotte, pour ajouter foi à tout ce qu'on est venu me répéter.

Elle eut un léger embarras, elle continua :

— C'est comme pour moi, on m'a mise, je le sais,

dans le troupeau dont le père Théodose se serait fait une sorte de cour galante. D'abord, je n'admets pas l'existence de cette cour, le père Théodose est peut-être un religieux un peu trop satisfait de sa personne, mais je le crois d'une foi sincère. Et, ensuite, j'aurais su me défendre, tu n'en doutes pas, je pense.

Malgré son chagrin, Marc ne put réprimer un léger sourire. La gêne évidente de Geneviève lui révélait quelque tentative repoussée du capucin, ce qui achevait de lui faire comprendre son trouble amer et son besoin de changer de directeur.

— Je n'en doute certainement pas, répondit-il. Moi aussi, je te connais, je te sais incapable d'une vilenie... Le père Théodose ne m'inquiète pas pour toi, bien qu'un mari de ma connaissance l'ait sûrement vu en aimable conversation avec sa femme... Et je regrette seulement le très mauvais conseil qui t'a décidée à quitter le bon abbé Quandieu pour te remettre aux mains de ce beau moine.

Une fugitive rougeur de Geneviève lui indiqua qu'il avait deviné juste. Ce n'était point sans une profonde connaissance de la femme jeune encore, de l'amoureuse chez la pénitente, que le père Crabot avait agi, en conseillant à madame Duparque d'enlever sa petite-fille des mains de l'abbé Quandieu, pour la confier à celles du père Théodose. Le prétexte invoqué était l'insuffisance du vieil abbé, sa trop grande indulgence, à l'égard d'une âme exaltée, qui exigeait une ferme direction. Et le capucin, bel homme, aurait toute l'autorité nécessaire, toute la puissance dominatrice, dans ce rôle délicat où il s'agissait de suppléer Jésus, de le faire adorer d'une femme, en arrachant celle-ci à l'amour du mari dont elle était encore possédée. Les docteurs catholiques savent bien que l'amour seul tue l'amour, une chair qui aime en dehors du Christ n'est jamais au Christ tout entière. Le retour de Geneviève à son péché était fatal, si

elle ne cessait d'aimer, ou si elle n'aimait ailleurs. Seulement, le père Théodose, mauvais analyste, se trompant sur cette pénitente passionnée et loyale, devait y avoir mis quelque brutalité. Et il avait ainsi précipité la crise, la répugnance et la révolte éperdue de cette douloureuse créature, qui, sans revenir encore à la saine raison, voyait s'effondrer autour d'elle le glorieux décor mystique du Dieu de son enfance.

Heureux du nouveau symptôme qu'il croyait découvrir, Marc y mit quelque malice.

— Alors, demanda-t-il, tu n'as plus le père Théodose pour directeur ?

Elle le regarda de son regard clair, elle répondit avec netteté :

— Non, le père Théodose ne me convient pas, et je suis retournée à l'abbé Quandieu, que grand'mère a raison d'accuser de tiédeur, mais qui parfois me calme, tant il est bon.

Un instant, elle parut rêver. Puis, à demi-voix, elle laissa de nouveau échapper un aveu.

— Ah ! le cher homme, il ne sait pourtant pas combien il a augmenté le tourment où je vis, avec une confidence qu'il m'a faite sur cette abominable affaire...

Elle s'interrompit, et lui, devinant, se passionnant à la voir aborder ce sujet, dut continuer.

— L'affaire Simon... L'abbé Quandieu croit Simon innocent, n'est-ce pas?

Lentement, elle avait baissé les yeux à terre, elle se taisait. Puis, très bas :

— Oui, il croit à son innocence, il me l'a dit en grand mystère, dans le chœur de son église, au pied de la croix, devant Notre-Seigneur qui l'écoutait.

— Et toi, Geneviève, dis-moi, crois-tu maintenant à l'innocence de Simon ?

— Non, je n'y crois pas, je ne peux pas y croire. Tu

dois te souvenir, jamais je ne t'aurais quitté, si je l'avais cru innocent, car son innocence serait l'immonde culpabilité des défenseurs de Dieu, et toi-même, en le défendant, accusais Dieu d'erreur et de mensonge.

Marc se souvenait parfaitement. Il la revoyait lui apportant la nouvelle de la revision, s'exaspérant de sa joie, criant qu'il n'y avait pas de vérité ni de justice en dehors du ciel, finissant par quitter une maison où sa foi catholique était outragée. Et, ardemment, aujourd'hui qu'il croyait la sentir ébranlée, il désirait de nouveau la convaincre, en sentant bien qu'il l'aurait reconquise, le jour où la nécessité de la justice s'imposerait à elle, dans l'éclatant triomphe de la vérité.

— Encore une fois, Geneviève, ma Geneviève, toi si droite, si sincère, d'une intelligence si nette, lorsque les légendes de ton enfance ne la troublent pas, il est impossible que tu acceptes d'aussi grossiers mensonges. Renseigne-toi, lis les documents.

— Mais, je t'assure, mon ami, je suis renseignée, j'ai tout lu !

— Tu as lu les dossiers publiés, toute l'enquête de la Cour de cassation ?

— Eh ! oui, j'ai lu tout ce qui a paru dans « le Petit Beaumontais ». Tu le sais, grand'mère fait acheter ce journal chaque matin.

D'un geste violent, Marc dit le sursaut de son dégoût et de son indignation.

— Ah bien! ma chérie, te voilà renseignée ! L'ignoble feuille dont tu parles est un égout d'empoisonnement public, qui ne charrie que des ordures et des mensonges. On y falsifie les documents, on y tronque les textes, on y gorge de fables stupides les pauvres cervelles crédules des petits et des humbles... Et tu es empoisonnée comme tant de braves gens!

Sans doute, elle avait eu la sensation de ce trop de

sottise et de ce trop d'impudence, car elle baissait de nouveau les yeux, de son air troublé.

— Ecoute, reprit-il, permets-moi de t'envoyer l'enquête publiée au complet, avec les documents à l'appui, et promets-moi de tout lire attentivement, loyalement.

Mais elle releva la tête avec vivacité.

— Non, non, ne m'envoie rien, je ne veux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est inutile. Je n'ai besoin de rien lire.

Il la regardait avec découragement, repris de tristesse.

— Dis que tu ne veux rien lire.

— Mon Dieu! oui, si ça te plaît ainsi, je ne veux rien lire... A quoi bon? comme dit grand'mère. Ne faut-il pas toujours se défier de sa raison ?

— Tu ne veux rien lire, parce que tu as peur d'être convaincue, parce que tu doutes déjà de tes certitudes d'hier.

Elle eut un simple geste de lassitude, d'amère insouciance.

— Et tu portes en toi la conviction de l'abbé Quandieu, avec épouvante tu te demandes comment un saint prêtre peut croire à une innocence qui te forcerait à renier les années d'erreur dont tu viens de torturer notre pauvre ménage.

Cette fois, elle n'eut pas même de geste, elle sembla ne plus vouloir entendre. Ses regards restèrent un instant fixés à terre. Puis, lentement :

— Ne prends pas plaisir à me chagriner davantage. Notre vie est rompue, c'est une chose finie, je me jugerais plus coupable encore, si je retournais près de toi. Et quel soulagement personnel aurais-tu à t'imaginer que je me suis trompée, que je ne trouve pas chez ma grand' mère la maison de paix et de foi, où j'ai cru me réfugier? Mon mal ne guérirait pas le tien.

C'était presque une confession, le regret caché de sa fuite, le doute anxieux où elle était tombée. Et il le sentit bien, il cria de nouveau :

— Mais si tu es malheureuse, dis-le donc ! et reviens, ramène les enfants, la maison vous attend toujours ! Ce sera une grande joie, un grand bonheur.

Elle s'était levée, elle répéta de sa voix blanche de pénitente, qui demeure têtue, aveugle et sourde :

— Je ne suis pas malheureuse, je suis punie, j'irai jusqu'au bout de mon châtiment Et, si tu as quelque pitié de moi, reste assis là sans chercher à me suivre, tourne la tête s'il t'arrivait de me rencontrer encore, car tout est mort, tout doit être mort entre nous.

Et elle s'en alla, dans l'or pâli du couchant, au travers de l'avenue déserte. Elle était toute sombre, mince et haute, ne montrant plus de sa beauté que son admirable chevelure blonde, dont un dernier rayon incendiait les boucles. Et lui, obéissant, ne bougea pas, la regarda s'éloigner, avec l'espoir d'un dernier adieu. Mais elle ne se retourna pas, elle disparut parmi les arbres, tandis qu'un vent du soir qui se levait faisait passer sous les ombrages un frisson glacé.

Lorsque Marc, à son tour, se leva péniblement, il eut l'étonnement de voir devant lui le bon Salvan, un heureux sourire aux lèvres.

— Ah ! mes amoureux, je vous surprends à vous donner des rendez-vous dans les petits coins ! Je vous avais aperçus il y a un bon moment, et je vous guettais, je ne voulais pas vous déranger... C'est donc ça cachottier, que vous m'avez fait une si courte visite, cette après-midi !

Marc, hochant tristement la tête, s'était mis à marcher à côté du vieillard.

— Non, non, nous nous sommes rencontrés simplement, j'en ai le cœur tout déchiré.

Puis, il raconta cette rencontre, le long entretien, dont il sortait plus saignant, plus convaincu de la rupture définitive. Salvan ne s'était jamais consolé d'avoir été l'ouvrier complaisant d'une union, d'abord si passionnée, si heureuse, et qui finissait si mal. Il s'accusait d'avoir agi sans prudence, en consentant à marier la libre pensée avec l'Eglise. Aussi écoutait-il d'une oreille attentive, ne souriant plus, l'air assez satisfait cependant.

— Mais, finit-il par dire, tout cela n'est pas trop mauvais. Vous n'espériez pas sans doute que notre pauvre Geneviève allait se jeter à votre tête, en vous suppliant de la reprendre. Une femme qui s'est donnée à Dieu, a trop d'orgueil pour avouer ainsi la détresse où Dieu la laisse, en se refusant à elle. Selon moi, elle n'en traverse pas moins une crise terrible, qui peut vous la ramener d'un moment à l'autre... Si la vérité l'éclaire, ce sera le coup de foudre. Elle a gardé trop de raison, pour ne pas être juste.

Et, s'animant, il s'égaya de nouveau.

— Je ne vous ai jamais conté, mon ami, mes démarches chez madame Duparque, pendant ces dernières années. Comme elles n'ont servi à rien, je n'avais pas à m'en vanter près de vous... Oui, lorsque le coup de tête de votre femme s'est produit, j'ai cru devoir aller la sermonner en vieil ami de son père; et, d'ailleurs, n'étais-je pas son ancien tuteur? Ces titres, naturellement, m'ont ouvert la petite maison si fermée et si morne de la place des Capucins. Seulement, vous vous imaginez de quelle façon féroce la terrible grand'mère m'accueillait. Elle ne me laissait pas seul avec Geneviève, elle coupait chacune de mes phrases conciliantes d'un cri d'imprécation à votre adresse. Pourtant, je crois avoir dit tout ce que j'avais à dire... La pauvre enfant, il est vrai, n'était pas en état de pouvoir m'entendre. C'est effrayant, le ravage que l'exaltation religieuse fait dans une cervelle de femme, quand

une éducation catholique y repousse. Celle-là paraissait pondérée, d'une bonne santé, et il a suffi de cette malheureuse affaire Simon pour y produire le déséquilibre le plus complet. Elle ne voulait pas même m'écouter, elle me répondait par des folies à confondre la raison... Enfin, j'ai été battu. On ne m'a pas précisément jeté à la porte. Mais, après deux autres tentatives, à de longs intervalles, j'ai dû renoncer à mettre un peu de logique dans cette maison de démence, où la triste madame Berthereau m'a paru être la seule à garder un peu de bon sens et à en souffrir beaucoup.

Marc restait assombri.

— Vous voyez bien que tout est perdu. On ne ramène pas de si loin des gens qui s'entêtent dans leur volonté de ne pas savoir.

— Pourquoi donc?... Moi, je suis brûlé, c'est vrai. Il est inutile que je fasse une tentative nouvelle, on se boucherait les yeux et les oreilles à l'avance, pour ne pas voir et ne pas entendre. Mais vous avez là une aide toute-puissante, le meilleur des avocats, le plus fin des diplomates, le plus adroit des capitaines, le plus triomphant des vainqueurs.

Et il riait, et il s'exaltait.

— Oui, oui, votre adorable Louise, que j'aime et que j'admire comme un prodige de raison et de grâce... Vous savez que la conduite si ferme et si douce de cette fillette, depuis ses douze ans, est d'une héroïne. Je ne connais pas d'exemple plus haut ni plus touchant. Elle a montré un bon sens, un courage précoces qu'on ne trouverait guère chez ses petites camarades du même âge. Et de quelle déférence, de quelle affection elle a fait preuve dans le refus tranquille qu'elle oppose au désir de sa mère, après vous avoir promis de ne pas se confesser et de ne pas communier, avant d'avoir vingt ans! Aujourd'hui qu'elle a conquis le droit de tenir sa promesse, il

faut la voir manœuvrer si gentiment, si posément, conquérir cette maison où tout lui est hostile, lasser les gronderies de la grand'mère elle-même. Mais où elle est merveilleuse, c'est dans son tendre travail sur sa mère, qu'elle entoure d'une adoration active, comme une convalescente dont il s'agit de rétablir les forces physiques et morales, pour la rendre capable de reprendre la vie de tout le monde. Elle lui parle très rarement de vous, elle l'accoutume à revivre de votre air, de votre pensée, de votre amour. Elle est là comme vous-même, elle ne cesse pas une heure de s'employer au retour de l'épouse, de la mère, en renouant de ses mains caressantes le lien rompu. Et, si votre femme vous revient, mon ami, ce sera l'enfant qui vous la ramènera, l'enfant tout-puissant, santé et paix du foyer.

Marc, très ému, l'écoutait, se sentait repris d'espoir.

— Ah ! si vous disiez vrai ! Mais ma pauvre Geneviève est bien malade encore.

— Laissez faire votre petite guérisseuse, son baiser de chaque matin à sa mère apporte la vie... Si Geneviève est si torturée, c'est que la vie lutte en elle, l'arrache un peu tous les jours à la crise de mort où vous avez failli la perdre. Dès que la bonne nature l'emportera sur la monstrueuse imbécillité mystique, elle sera dans vos bras, avec vos enfants... Allons, mon ami, bon courage ! Quand vous aurez rendu ce pauvre Simon aux siens, il serait bien dur que le triomphe de la vérité et de la justice n'assurât point aussi votre bonheur domestique.

Ils échangèrent une fraternelle poignée de main, et Marc, rentré à Maillebois, un peu réconforté, se retrouva dès le lendemain en pleine bataille. C'était surtout à Maillebois que soufflait la tempête des passions cléricales, dans l'effort suprême tenté par l'Église, pour sauver et glorifier l'enseignement congréganiste. La fuite du frère

Gorgias avait fait un effet désastreux, et les grands jours de l'affaire Simon recommençaient. Il n'était pas une maison où l'on ne se battît, au sujet de la culpabilité possible de ce terrible frère, dont la figure prenait une ampleur démesurée.

Le frère Gorgias, en disparaissant, avait eu la tranquille impudence d'écrire au « Petit Beaumontais » une lettre, dans laquelle il expliquait que, livré à ses ennemis, par le lâche abandon de ses supérieurs, il se mettait en sûreté, afin d'avoir la liberté de se défendre, à son heure et à sa guise. Mais la grande importance de cette lettre venait surtout de la nouvelle version qu'il y donnait, pour expliquer la présence du fameux modèle d'écriture chez Zéphirin. Il avait toujours dû trouver imbécile l'histoire si compliquée d'un faux, inventée par ses chefs, désireux de ne pas même laisser admettre que le modèle pouvait sortir de l'école des Frères. Selon lui, il était stupide de nier cette provenance, comme il était enfantin de l'empêcher de reconnaître l'authenticité du paraphe. Tous les experts du monde pouvaient retrouver la main et l'écriture de Simon, dans ce paraphe, celui-ci n'en restait pas moins, pour les honnêtes gens, de sa main et de son écriture à lui, Gorgias. Cependant, sous l'absolue volonté de ses supérieurs qui menaçaient de le laisser à ses seules forces, s'il n'acceptait pas leur version, il s'était résigné, il avait abandonné la sienne. Et, simplement, à cette heure, il la reprenait, trouvant l'autre ridicule, absurde, depuis qu'on avait découvert, chez le père Philibin, le coin déchiré, portant le cachet. C'était vraiment trop bête de prétendre maintenant, comme la congrégation s'obstinait à le soutenir, que Simon s'était procuré un cachet, ou bien en avait fait fabriquer un, pour perdre les Frères de l'école rivale. Se sentant lâché, exécuté par les siens, qui le jugeaient trop compromettant désormais, il se libérait d'eux, il essayait de les tenir

à sa merci, en disant une partie de la vérité. Et sa nouvelle version, en train de bouleverser les lecteurs crédules du « Petit Beaumontais », était donc que le modèle d'écriture sortait bien de chez les Frères et portait bien son paraphe, mais que sûrement Zéphirin l'avait emporté chez lui, comme Victor Milhomme en avait également emporté un, malgré la défense, et que Simon l'avait ainsi trouvé sur la table, dans la chambre de la victime, la nuit de l'abominable attentat.

Quinze jours plus tard, le journal publiait une nouvelle lettre du frère Gorgias. Il s'était réfugié en Italie, disait-on. Mais il évitait de donner son adresse exacte, et il offrait de venir témoigner au prochain procès de Rozan, si l'on s'engageait formellement à ne pas attenter à sa liberté. Il continuait de traiter Simon de juif immonde, il disait avoir la preuve écrasante de sa culpabilité, qu'il fournirait seulement devant la Cour d'assises. Et cela ne l'empêchait pas de parler de ses supérieurs, du père Crabot surtout, en termes agressifs et outrageants, avec la violence amère du complice accepté autrefois, aujourd'hui renié, sacrifié. Leur histoire du faux cachet était-elle assez imbécile ! Quel pauvre mensonge, lorsque la vérité pouvait si bien se dire ! Des sots et des lâches, et des lâches surtout, car ne venaient-ils pas de commettre la dernière des lâchetés, en l'abandonnant, lui, le serviteur fidèle de Dieu, après avoir sacrifié l'héroïque père Philibin et le malheureux frère Fulgence ! Sur ce dernier, il n'avait que des paroles d'indulgent mépris, un pauvre homme, un détraqué, un vaniteux, dont on s'était débarrassé en l'envoyant au loin, sous prétexte de maladie, après l'avoir laissé se compromettre à plaisir. Quant au père Philibin, il l'exaltait, en faisait son ami, le héros du devoir religieux, d'une obéissance passive entre les mains de ses chefs, utilisé pour les pires besognes, brisé le jour où l'on avait eu intérêt à lui fermer la bouche. Au fond

du couvent des Apennins où ce héros agonisait, il le montrait en martyr de la foi, tel que d'ardents anti-simonistes l'avaient représenté, sur une image pieuse, avec une auréole et une palme. Et il partait de là pour se glorifier lui-même, d'une véhémence extraordinaire, d'une beauté frénétique de carrure et d'impudence. Il en devenait superbe, dans un tel mélange de franchise et de mensonge, d'énergie et de duplicité, qu'à coup sûr le bas coquin qui était en lui aurait pu tourner au grand homme, si le destin l'avait voulu. Ainsi que ses supérieurs se plaisaient à le reconnaître encore, il demeurait le religieux modèle, d'une foi admirable, exclusive et combattante, donnant à l'Eglise la royauté du ciel et de la terre, se considérant comme son soldat, auquel il était permis de tout faire pour la défendre. Il y avait Dieu, puis il y avait ses chefs et lui; et, quand il avait rendu compte de ses actes à ses chefs et à Dieu, le reste du monde n'avait qu'à se soumettre. Encore ses chefs ne comptaient plus, lorsqu'il les jugeait indignes. Il demeurait alors seul devant Dieu, il n'y avait plus que lui et Dieu. Aussi les jours où il s'était confessé, où Dieu l'avait absous, se considérait-il comme l'unique, le pur, ne devant compte de ses actions à personne, en dehors des lois humaines. N'était-ce pas l'essentielle vérité catholique qui ne fait, au fond, relever ses ministres que de l'autorité divine? et ne fallait-il pas toute la lâcheté mondaine d'un père Crabot, pour s'inquiéter de l'imbécile justice humaine et de l'opinion stupide des foules?

Et, du reste, dans sa seconde lettre, le frère Gorgias admettait, avec son impudeur sereine, qu'il lui arrivait de pécher. Il se frappait rudement la poitrine, il criait qu'il n'était qu'un loup et qu'un porc, il se jetait avec humilité dans la poussière, aux pieds de son Dieu. Tranquille ensuite, ayant payé, il continuait à servir saintement l'Église, jusqu'au jour où le limon de la création, le re-

plongeant dans quelque ordure, nécessitait une absolution nouvelle. Seulement, lui, catholique loyal, avait le courage de l'aveu, la force de la pénitence, tandis que ces dignitaires du clergé, ces supérieurs des ordres religieux dont il se plaignait si amèrement, étaient des menteurs et des poltrons, tremblant devant leurs fautes, les cachant en bas hypocrites, les rejetant sur les autres, dans la terreur des conséquences et du jugement des hommes. D'abord, sous ses récriminations passionnées, il n'avait guère laissé paraître que sa colère d'être si brutalement abandonné, après avoir été un simple instrument docile, liant sa cause à celles du père Philibin et du frère Fulgence, les donnant eux et lui comme les victimes de la plus monstrueuse, de la plus inepte des ingratitudes. Mais, depuis quelque temps, des menaces sourdes, voilées, se mêlaient à ses reproches. Si lui avait toujours payé ses fautes, en bon chrétien, d'autres en étaient encore à racheter leurs crimes, par une pénitence publique. Pourquoi ne payaient-ils pas ? Ils payeraient sûrement un jour, s'ils lassaient la patience du ciel, qui saurait bien susciter le vengeur, le justicier criant ces crimes inavoués, impunis ! Et il faisait évidemment allusion au père Crabot, il voulait parler de la mystérieuse histoire dont plusieurs versions confuses avaient couru, la captation de l'immense fortune de la comtesse de Quédeville, ce domaine admirable de Valmarie, où le fameux collège de jésuites s'était fondé plus tard. On rappelait certains détails : la comtesse, une blonde longtemps célèbre par ses débordements, superbe encore à soixante ans passés, tombée dans une dévotion extrême ; le père Philibin, très jeune, entré chez elle comme précepteur de son petit-fils Gaston, un garçonnet de neuf ans à peine, le dernier des Quédeville, et dont les parents venaient de périr tragiquement dans un incendie ; puis, le père Crabot, alors en pleine exaltation de la peine d'amour qui l'avait converti, introduit au

château, devenu peu à peu le confesseur, le directeur, l'ami, certains disaient l'amant de la toujours belle comtesse ; enfin, l'accident, la mort affreuse du petit Gaston, noyé pendant une promenade avec son précepteur, mort qui avait permis à la comtesse de léguer le domaine et la fortune au père Crabot, grâce à un fidéicommis, un obscur banquier clérical de Beaumont institué légataire universel, chargé de transformer le château et le parc en une maison d'enseignement secondaire congréganiste. Et l'on se souvenait aussi que le petit Gaston avait eu pour camarade de jeux le fils d'un braconnier, dont la comtesse s'était plu à faire un garde-chasse, un gamin du nom de Georges Plumet, protégé, poussé plus tard par les jésuites de Valmarie, et qui n'était autre aujourd'hui que le frère Gorgias en personne. Aussi les paroles rudes, l'attitude menaçante de ce dernier réveillaient-elles tout ce passé lointain dans les mémoires, en donnant un regain à l'ancien soupçon d'un cadavre possible entre l'humble fils du garde-chasse et les très puissants religieux, maîtres du pays. Cela n'aurait-il pas expliqué leur longue protection, la façon dont ils l'avaient si audacieusement couvert, dont ils avaient ensuite lié partie avec lui, dans la plus redoutable des aventures ? Sans doute, ils entendaient d'abord sauver l'Église ; mais ils avaient tout fait ensuite pour innocenter le terrible ignorantin ; et, s'ils venaient enfin de l'exécuter, c'était par impossibilité de le défendre davantage. Peut-être, d'ailleurs, le frère Gorgias ne cherchait-il qu'à les terroriser, afin de tirer d'eux le plus qu'il pourrait encore. Et il les terrorisait, cela était certain, car on les sentait éperdus des lettres, des articles de cet effrayant bavard, toujours prêt à se frapper la poitrine, en criant ses fautes et celles des autres. Et, malgré l'abandon apparent où ils le laissaient, on devinait la muette et puissante protection dont il continuait à être entouré, de même qu'on aurait pu

dénoncer à coup sûr les envois de bonnes paroles et d'argent qui lui étaient faits, aux brusques silences qu'il gardait parfois pendant quelques semaines.

Mais quel bouleversement les aveux et les menaces du frère Gorgias jetaient dans la faction cléricale ! C'était la profanation du temple, les secrets du tabernacle donnés en pâture aux curiosités malsaines des incroyants. Beaucoup pourtant lui restaient fidèles, s'exaltaient de son intransigeance catholique, qui s'en remettait à Dieu seul, sans vouloir rien reconnaître des prétendus droits de la société humaine. Puis, pourquoi ne pas accepter sa version, le modèle d'écriture paraphé réellement par lui, emporté par Zéphirin, utilisé par Simon, dans un but diabolique? Elle était moins déraisonnable, elle excusait même le père Philibin, perdant la tête, déchirant le coin où se trouvait le cachet, en une seconde d'amour aveugle pour sa sainte mère l'Eglise. Un plus grand nombre à la vérité, les fidèles du père Crabot, la presque unanimité des prêtres et des religieux, s'entêtaient dans la version première, retouchée, aggravée : Simon signant le modèle d'un faux paraphe, le timbrant d'un cachet faux. C'était fou, et les lecteurs du « Petit Beaumontais » s'en passionnaient davantage, comme ravis de cette invention nouvelle du faux cachet, qui ajoutait une invraisemblance de plus à l'aventure. Chaque matin, le journal répétait avec une certitude imperturbable qu'on avait les preuves matérielles de la fabrication du cachet, et que la recondamnation de Simon, par la Cour d'assises de Rozan, ne pouvait désormais faire doute pour personne. Le mot d'ordre était donné, toute la société bien pensante affectait de croire au triomphe certain de l'école des Frères, lorsque les adversaires impies de l'infortuné frère Gorgias seraient confondus. Cette école avait grand besoin de ce succès, car elle venait de perdre encore deux élèves, dans le sourd discrédit qui la minait, depuis

les demi-aveux et les fâcheuses découvertes. Seul, l'écrasement final de Simon, renvoyé au bagne, pouvait lui rendre tout son lustre, en ruinant une seconde fois l'école laïque. Et c'était chose entendue, le successeur du frère Fulgence avait la mission de s'effacer, de patienter jusque-là, tandis que le supérieur des Capucins, le père Théodose, toujours triomphant, même sur les ruines, exploitait savamment la situation, en poussant les dévotes à faire de petites offrandes régulières à Saint-Antoine de Padoue, quarante sous par mois, pour lui demander le maintien à Maillebois de l'école des bons Frères.

L'incident le plus grave fut l'attitude désolée, indignée, que le curé de Saint-Martin, l'abbé Quandieu, reprit un jour en chaire. Longtemps, il avait passé pour être un simoniste discret, et l'on disait alors que son évêque monseigneur Bergerot était derrière lui, comme le père Crabot était derrière les Capucins et les Frères de la Doctrine chrétienne. C'étaient les séculiers et les réguliers en présence, les deux armées sans cesse près d'en venir aux mains, le prêtre ne voulant pas que le moine le mangeât, détournât à son profit le culte et les revenus; et, cette fois, comme toujours d'ailleurs, la raison se trouvait du côté du prêtre; une conception plus juste et plus humaine de la religion du Christ. Puis, on s'en souvenait, écoutant les conseils de monseigneur Bergerot vaincu, emporté, forcé de céder au flot de la superstition, sous peine de voir lui échapper la direction de son diocèse, l'abbé Quandieu avait dû se soumettre, faire amende honorable, en assistant, la mort dans l'âme, à une cérémonie idolâtre de la Chapelle des Capucins. Depuis, il s'était comme retiré et cloîtré au fond de l'exercice de son ministère, baptisant, confessant, mariant, enterrant ses paroissiens, pareil à un fonctionnaire scrupuleux, qui ne laissait point deviner, derrière sa bonhomie professionnelle, les amertumes de son cœur et les désespérances de son esprit.

Mais, à la suite des événements désastreux, le père Philibin convaincu de mensonge et de faux, le frère Fulgence compromis et escamoté, le frère Gorgias avouant presque, prenant la fuite, une révolte avait rendu le curé de Maillebois à la certitude où il était jadis de l'innocence de Simon. Encore aurait-il gardé le silence, par étroite discipline, si le curé de Jonville, le terrible abbé Cognasse, n'avait fait, dans un de ses prônes, une allusion très claire, en signalant, à la tête d'une paroisse voisine, un prêtre apostat, vendu aux juifs, traître à son Dieu et à sa patrie. Du coup, toute son ardeur de chrétien se ralluma, il ne put contenir davantage sa douleur de voir ceux qu'il nommait les vendeurs du temple, trahir et crucifier Jésus une seconde fois, le Jésus de vérité et de justice. Et, le dimanche suivant, à son prône, il parla des hommes néfastes qui étaient en train d'achever de tuer l'Eglise, par leur abominable complicité avec les auteurs des crimes les plus immondes. On s'imagine le scandale, l'agitation folle parmi ce monde clérical, si anxieux déjà de savoir comment finirait l'affaire Simon. Et le pis était qu'on disait monseigneur Bergerot, de nouveau derrière l'abbé Quandieu, bien résolu cette fois à ne pas laisser des sectes de fanatisme et de haine compromettre la religion davantage.

Enfin, au milieu de ces passions déchaînées, les débats du nouveau procès s'ouvrirent devant la Cour d'assises de Rozan. On avait pu ramener Simon en France, très souffrant encore, mal guéri des fièvres épuisantes qui venaient de retarder son retour pendant près d'une année. Même, durant la traversée, on avait eu peur de ne pas le débarquer vivant. Puis, dans la crainte de scènes de désordre, de violences et d'outrages, il avait fallu dissimuler le lieu de son débarquement, l'amener ensuite à Rozan de nuit, par des chemins détournés, ignoré de tous. Et il était, à cette heure, dans une prison voisin

du Palais de Justice, n'ayant qu'une rue à traverser pour se rendre devant ses juges, étroitement surveillé et gardé, défendu aussi, comme le personnage inquiétant et considérable auquel se trouvait lié le sort de la nation entière.

Ce fut sa femme Rachel qui, la première, put le voir, éperdue de cette réunion après tant d'années affreuses. Elle n'avait point amené ses enfants, Joseph et Sarah, restés à Maillebois, chez les Lehmann. Ah! l'étreinte qu'ils échangèrent! Et elle sortit en larmes, tellement elle le trouva maigri, affaibli, sous ses cheveux blancs. Il s'était montré singulier, ignorant tout encore, n'ayant appris la revision prochaine de son procès que par une communication brève de la Cour de cassation, sans détails. Cette revision enfin décidée ne l'avait pas surpris, il vivait depuis tant d'années dans la certitude qu'elle aurait lieu un jour, debout quand même, malgré les atroces tortures, victorieux de la mort par l'unique force de son innocence. Il voulait vivre, et il vivait, pour revoir ses enfants et leur rendre un nom sans tache. Mais dans quelle noire angoisse d'esprit il était resté plongé, retournant sans cesse l'effrayante énigme de sa condamnation, sans pouvoir en trouver le mot! Et il ne savait toujours rien de précis, et ce furent son frère David et l'avocat Delbos, accourus près de lui, qui finirent par le mettre au courant de la monstrueuse aventure, de la terrible guerre engagée sur son cas, depuis des années, entre les deux camps éternellement ennemis, les hommes autoritaires, défendant l'édifice pourri du passé, et les hommes de pensée libre, en marche vers l'avenir. Alors seulement il comprit, il s'effaça, il considéra ses souffrances personnelles comme un simple incident dont la seule importance était d'avoir été la cause d'un admirable soulèvement de justice, utile à l'humanité entière. D'ailleurs, il ne parlait pas volontiers de ses souffrances, il avait

moins souffert par ses compagnons, les voleurs et les assassins, que par ses gardiens, des brutes féroces, lâchés dans leur bon plaisir, prenant une volupté sadique à supplicier et à tuer impunément. Sans la force de résistance qu'il devait à sa race et à son tempérament de froid logicien, il se serait vingt fois fait abattre d'un coup de revolver. Et il causait de ces choses d'un air paisible, et il avait encore des étonnements naïfs, en apprenant les complications extraordinaires de l'abominable drame dont il était la victime.

Marc, qui s'était fait citer comme témoin, obtint un congé, vint se fixer à Rozan, quelques jours avant le procès Il y retrouva David et Delbos, installés déjà, en pleine et suprême lutte. David, si calme, si brave d'habitude, le surprit par son énervement et son visage soucieux. Delbos lui parut également préoccupé, malgré sa vaillance si gaie d'ordinaire. A la vérité, c'était pour lui une affaire très grosse, où il risquait sa carrière d'avocat, sa popularité grandissante de candidat socialiste aux élections prochaines. S'il gagnait sa cause, il finirait bien par battre Lemarrois, à Beaumont. Seulement, toutes sortes d'inquiétants symptômes se produisaient d'heure en heure, de sorte que Marc ne tarda pas à s'effrayer lui-même, dans ce milieu nouveau de Rozan, où il débarquait avec tant d'espoir. Au dehors, même à Maillebois, l'acquittement de Simon était certain, pour les gens de quelque bon sens. Dans l'intimité, les créatures du père Crabot ne cachaient pas à quel point elles jugeaient la partie compromise. Et les meilleures nouvelles venaient de Paris, la certitude où les ministres se disaient sûrs d'un juste dénouement, la confiance où ils s'endormaient, rassurés par les notes de leurs agents sur la Cour et sur le jury. Mais, à Rozan, l'air était tout autre, une odeur de mensonge et de trahison flottait par les rues, traînait et s'insinuait au fond des âmes. La ville, ancienne capi-

tale d'une province, bien déchue de son importance de jadis, avait gardé sa foi monarchique et religieuse, le fanatisme suranné d'un passé aboli ailleurs. Aussi était-ce un terrain excellent pour la congrégation, où elle s'efforçait de remporter la victoire décisive dont elle avait besoin, si elle voulait conserver son droit à l'enseignement, la force même qui la rendait maîtresse de l'avenir. Simon acquitté, c'était l'école laïque triomphante, la pensée libre en pleine possession de l'enfant, le délivrant de l'erreur, l'armant de la vérité, faisant de lui le citoyen de la future cité de solidarité et de paix. Simon recondamné, c'était l'école des Frères sauvée, retrouvant sa puissance d'obscure oppression, assurant par l'enfant un siècle ou deux encore d'ignorance superstitieuse, de lâche servage, sous l'écrasement social de l'antique charpente catholique et monarchique. Et jamais Marc n'avait mieux senti l'intérêt de Rome à gagner cette bataille, jamais il ne l'avait devinée à ce point derrière les moindres péripéties de l'interminable et monstrueuse affaire, cette Rome papale, entêtée en son rêve de la domination du monde, qu'il retrouvait à chaque pas, sur le pavé de Rozan, chuchotante, agissante, conquérante.

Delbos et David lui conseillèrent une grande prudence. Eux-mêmes étaient gardés par des agents de police, dans la crainte de quelque guet-apens; et, le lendemain de son arrivée, il s'aperçut qu'il avait également autour de lui des ombres discrètes. N'était-il pas le successeur de Simon, l'instituteur laïque, l'ennemi désigné de l'Eglise, dont il s'agissait de se débarrasser, si l'on voulait qu'elle triomphât? Et cette haine sourde dont il se sentait poursuivi, ces menaces d'un mauvais coup dans l'ombre, suffisaient à dire où était le combat, d'où venaient les adversaires, les hommes d'aveugle violence qui ont brûlé et tué au travers des siècles, dans leur rêve

fou d'arrêter l'humanité en marche. Dès lors, il put se rendre compte de la terreur pesant sur la ville, du morne aspect des maisons, aux persiennes closes, comme en temps d'épidémie. Rozan, peu animé d'ordinaire en été, semblait s'être vidé davantage. Sous le grand soleil, les passants se hâtaient, l'œil inquiet, les boutiquiers restaient derrière leurs vitres, à inspecter la rue, ayant l'air de redouter quelque massacre. Surtout, l'élection du jury avait bouleversé cette population tremblante, on citait les noms des jurés avec des hochements de tête mélancoliques, c'était un désastre évident que d'en compter un dans sa famille. Beaucoup pratiquaient, petits rentiers, industriels, commerçants de cette ville cléricale, où le manque avoué de religion constituait une tare honteuse, très préjudiciable aux intérêts. Et l'on s'imagine la furieuse pression des mères, des épouses, sous la conduite des curés, des abbés, des moines sans nombre, peuplant les six paroisses et les trente couvents, aux cloches toujours sonnantes. A Beaumont encore, jadis, l'Eglise avait dû mettre quelque discrétion dans son travail sourd, car on se trouvait là en présence d'une ancienne bourgeoisie voltairienne et de faubourgs révolutionnaires. Mais à Rozan, dans cette vieille cité endormie, aux seules traditions dévotes, pourquoi se serait-on gêné? Les femmes d'ouvriers y allaient à la messe, les bourgeoises y faisaient toutes partie d'associations pieuses, et ce fut ainsi la croisade sainte, pas une ne refusa d'aider à la défaite de Satan. Huit jours avant le procès, la ville entière devint un champ de bataille, il n'y eut plus une maison où un combat ne fût livré pour la bonne cause, les misérables jurés s'enfermaient, n'osant sortir, parce que, jusque sur les trottoirs, des inconnus les abordaient, les terrifiaient de regards, de mots jetés en passant, avec la menace sous-entendue de les châtier dans leurs affaires ou dans leur

personne, s'ils ne faisaient pas acte de bons catholiques en recondamnant le juif.

Et Marc s'inquiéta davantage encore des renseignements qu'on lui donna sur le conseiller Guybaraud, qui devait présider la Cour d'assises, et sur le procureur de la république Pacart, chargé de requérir. Le premier était un ancien élève des Jésuites de Valmarie, auxquels il devait son rapide avancement, et il avait épousé une bossue très riche, très pieuse, qu'il tenait de leurs mains. Le second, ancien démagogue, compromis vaguement dans une affaire de jeu, était devenu un antisémite frénétique, rallié à l'Eglise, dont il attendait un poste à Paris. Marc se méfiait surtout de ce dernier, en voyant les anti-simonistes affecter des craintes sur son attitude probable, comme s'ils redoutaient en lui un réveil de son passé révolutionnaire. Tandis qu'ils ne tarissaient pas sur la haute conscience, sur la belle âme de Guybaraud, ils parlaient de Pacart avec des réticences, des sous-entendus, trouvant son antisémitisme insuffisant, voulant sans doute lui réserver le rôle héroïque de l'honnête homme foudroyé par la vérité, le jour où il demanderait la tête de Simon. Ils allaient donc dans tout Rozan, l'air désolé, en répétant que Pacart n'était pas avec eux, et c'était là ce qui éveillait la défiance de Marc, car il savait de bonne source la vénalité certaine du personnage, résolu aux pires marchés, âprement désireux de se refaire un honneur dans quelque haute situation. D'ailleurs, à Rozan, pour ce second procès, toute l'ardente et meurtrière lutte semblait avoir lieu sous terre. On n'y aurait pas retrouvé, comme à Beaumont, pour le premier, le salon de la belle madame Lemarrois, où se rencontraient l'aimable député Marcilly, le discret préfet Hennebise, l'ambitieux général Jarousse, des universitaires, des fonctionnaires, des magistrats, menant l'affaire avec légèreté, parmi les sourires des dames. De même, il n'était plus question

d'un prélat libéral, tel que monseigneur Bergerot, tenant en échec la congrégation, dans la crainte douloureuse de voir l'Eglise submergée, emportée, par le flot montant des basses superstitions. La lutte, cette fois, s'était enragée, empoisonnée, au fond des affreuses ténèbres où cheminent les grands crimes sociaux; et elle continuait en assassine, sous la morne paix de la ville morte, elle n'apparaissait guère à la surface qu'en un bouillonnement trouble, cette terreur qui soufflait par les rues, comme au travers des cités pestiférées. L'angoisse de Marc venait justement de là, de ne pas revoir le heurt retentissant des simonistes et des anti-simonistes, d'assister aux préparatifs scélérats d'un ténébreux égorgement, dont un Guybaraud et un Pacart lui semblaient devoir être les instruments nécessaires et choisis.

Cependant, chaque soir, David et Delbos se retrouvaient chez Marc, dans la grande pièce que celui-ci avait louée, au fond d'une rue solitaire, et des amis ardents, venus de toutes les classes, les entouraient. C'était la petite phalange sacrée, chacun y apportait ses nouvelles, ses idées, son courage. On ne voulait pas désespérer, on se séparait ragaillardis, prêts à de nouveaux combats. Et ni Marc ni les autres n'ignoraient que, dans une rue voisine, chez un beau-frère de l'ancien président Gragnon, se tenaient les conciliabules de la bande ennemie. Gragnon, cité comme témoin par la défense, était descendu là, et il recevait les anti-simonistes militants de la ville, tout un flot de soutanes et de frocs qu'on voyait, dès la nuit close, discrètement s'y engouffrer. Le père Crabot, disait-on, y avait couché deux fois, puis était rentré à Valmarie, où il se terrait dans la pénitence, avec une grande ostentation d'humilité. Des figures louches rôdaient au fond de ce quartier désert, les rues n'y étaient pas sûres. Aussi, lorsque David et Delbos sortaient de chez Marc, la nuit, leurs amis les accompagnaient-ils en

bande, jusqu'à leurs demeures. Un coup de feu fut tiré un soir, sans que les agents, toujours aux aguets, pussent arrêter personne. Mais l'arme cléricale est plus encore la calomnie empoisonnée, l'assassinat moral pratiqué lâchement dans l'ombre. Et ce fut Delbos la victime choisie, le jour même où devaient s'ouvrir les débats du procès. Le numéro du « Petit Beaumontais » qui arriva, ce matin-là, contenait une abominable délation, aggravée de mensonges, toute une histoire honteusement travestie sur le père de l'avocat, vieille d'un demi-siècle. Delbos père, autrefois petit orfèvre, voisin de l'évêché de Beaumont, s'y trouvait accusé d'un détournement de vases sacrés, dont on lui avait confié la réparation. La vérité était que l'orfèvre, volé lui-même par une femme qu'il ne voulait pas livrer, s'était vu forcé de rembourser les objets disparus ; et il n'y avait pas eu de poursuites, l'affaire restait obscure. Seulement, il fallait lire l'immonde feuille pour comprendre à quel degré certains hommes peuvent descendre dans la haine et dans l'ignominie. Cette douloureuse aventure du père, oubliée, ensevelie, était jetée à la face du fils avec une abondance fangeuse de détails faux, d'imaginations atroces, en une langue qui roulait l'outrage et l'ordure. Et, certainement, le violateur de tombe, le diffamateur assassin, tenait les documents publiés des mains mêmes du père Crabot, auquel sans doute quelque prêtre archiviste les avait communiqués. On espérait, par ce coup de massue inattendu, frapper Delbos en plein cœur, l'assassiner moralement, le discréditer comme avocat, le détruire au point de ne lui laisser, pour la défense de Simon, ni la force de parler, ni l'autorité de se faire entendre.

Alors, le procès commença, un lundi, par une ardente journée de juillet. La défense avait cité de nombreux témoins, en dehors de Gragnon, qu'elle comptait confronter avec Jacquin, le chef de l'ancien jury. Sur la liste, se

trouvaient Mignot, mademoiselle Rouzaire, le juge d'instruction Daix, Mauraisin, Salvan, Sébastien et Victor Milhomme, Polydor Souquet, les enfants des Bongard, des Dolbir et des Savin. Elle avait également cité le père Crabot, le père Philibin, le frère Fulgence, le frère Gorgias; mais on savait que ces trois derniers ne se présenteraient pas. De son côté, le procureur de la république Pacart s'était contenté de rappeler les témoins de l'accusation, qui avaient témoigné au premier procès. Les rues de Rozan, depuis la veille, s'animaient enfin du flot de ces témoins, des journalistes, des curieux, dont chaque train amenait un nouvel arrivage. Autour du Palais de Justice surtout, la foule stationna dès six heures du matin, dans le désir surexcité d'apercevoir Simon. Mais des forces militaires considérables étaient mobilisées, on fit évacuer la rue, Simon la traversa entre deux haies de soldats si épaisses, que personne ne put distinguer ses traits. Il était huit heures. On avait choisi cette heure matinale pour éviter la grosse chaleur, les audiences lourdes et suffocantes.

Ce n'était plus la salle des assises de Beaumont, toute neuve, avec le ruissellement de ses ors, sous la clarté crue des hautes fenêtres. La Cour d'assises de Rozan, installée dans un antique château féodal, occupait une petite salle, longue et basse, lambrissée de vieux chêne, à peine éclairée par des baies profondes. On aurait dit une de ces chapelles noires où l'Inquisition rendait ses sentences. Peu de dames avaient pu être admises, toutes portaient d'ailleurs des toilettes sombres. La presque totalité des bancs se trouvait occupée par les témoins, l'étroit espace réservé au public debout avait dû être réduit encore. Et l'auditoire qui s'écrasait depuis sept heures, dans ce lieu morne et sévère, gardait un silence relatif, agité d'un frémissement sourd, les yeux ardents, les gestes contenus. Les passions semblaient s'être terrées, il s'agissait d'une

exécution souterraine, d'un écrasement accompli loin du jour, avec le moins de bruit possible.

Et Marc, dès qu'il fut assis à son banc, près de David entré avec les témoins, eut cette sensation d'angoisse, une menace d'étouffement, comme si les murs allaient leur crouler sur la tête. Il avait vu tous les yeux se diriger sur eux, David surtout soulevait une grande curiosité. Puis, il s'émut, Delbos venait d'arriver, pâle et résolu, sous les regards mauvais du plus grand nombre, le fouillant, voulant voir où il saignait de l'article infâme paru le matin. Mais l'avocat, comme revêtu d'une armure de mépris et de vaillance, se tint longtemps debout, dans sa force souriante. Et Marc dès lors s'intéressa au jury, dévisagea chaque juré qui entrait, pour essayer de lire à quels hommes était confiée la grande tâche réparatrice. C'étaient d'insignifiantes figures de petits commerçants, de petits bourgeois, un pharmacien, un vétérinaire, deux capitaines retraités. Et, sur tous ces visages apparaissait la même expression d'inquiétude morne, la volonté de ne rien laisser deviner du trouble intérieur. Avec eux, ils apportaient les ennuis dont on gâtait leur existence, depuis que leurs noms étaient connus. Plusieurs avaient des têtes blêmes de donneurs d'eau bénite, de bedeaux rasés et cafards, habitués aux discrétions hypocrites du culte, tandis que d'autres, trop gras, congestionnés, semblaient avoir doublé leur ration matinale d'eau-de-vie pour se donner du cœur au ventre. On sentait derrière eux toute la vieille cité cléricale et militaire, avec ses couvents et ses casernes, et un frisson passait, lorsqu'on songeait de quelle œuvre de justice étaient chargés ces hommes à l'intelligence et à la conscience déformées, étouffées par le milieu.

Mais il y eut un soupir épandu au travers de la salle, et Marc éprouva l'émotion la plus poignante de sa vie. Il n'avait pas encore revu Simon, il l'aperçut tout d'un coup,

derrière Delbos, debout au banc des accusés. Et ce fut une terrible apparition, ce petit homme maigre et courbé, la face ravagée, le crâne nu, à peine couvert de quelques pâles cheveux blancs. Quoi! cet agonisant, ce reste chétif, c'était son ancien camarade, qu'il avait connu si fin et si vif! S'il n'avait jamais eu de grands dons extérieurs, la voix faible, le geste sec, il portait en lui un ardent foyer de jeunesse et de foi. Et c'était ce pauvre être brisé, anéanti, que le bagne rendait, une loque humaine où ne luisaient plus que les deux yeux de flamme, tout ce qui était resté en lui de volonté, de courage invincible! A ses deux yeux seuls, on le reconnaissait, et l'on y trouvait aussi l'explication de sa longue résistance, de sa victoire finale, grâce à ce monde de l'idée pure, de la chimère, dans lequel il avait toujours vécu. Tous les regards de l'auditoire s'étaient tournés vers lui, sans qu'il les sentît seulement, grâce à sa force extraordinaire d'abstraction, regardant lui-même ce monde assemblé, de son air absent. Puis, il eut un sourire d'infinie tendresse, il venait d'apercevoir son frère David, et Marc sentit ce dernier, près de lui, qui tremblait de tous ses membres.

Il était huit heures un quart, lorsque l'huissier lança son cri, et la Cour entra. La salle s'était levée, puis elle se rassit. Marc, qui se rappelait le violent auditoire de Beaumont, grondant, vociférant, s'étonnait du calme lourd de celui-ci, sous lequel il sentait bien les mêmes passions atroces, le besoin muet du meurtre, comme embusqué au fond d'un trou d'ombre. A peine la vue de la victime lui avait-elle tiré un murmure étouffé ; et, maintenant, pendant que la Cour s'installait, il retombait dans son attente noire. De même, comparé à l'ancien président Gragnon, brutal et jovial, le président Guybaraud surprenait, d'une politesse parfaite, le geste onctueux, la parole insinuante. C'était un petit homme exhalant une odeur discrète de sacristie, souriant et doux, mais dont

les yeux gris avaient le froid et le coupant de l'acier. Et l'antithèse n'était pas moins saisissante entre l'ancien procureur de la république, le brillant Raoul de La Bissonnière, et Pacart, le procureur de la république actuel, très long, très mince, très sec, la face cuite et jaune, comme brûlé par le besoin d'effacer son passé louche, en faisant vite fortune. A droite et à gauche du président, les deux assesseurs, des figures quelconques, avaient pris place, de cet air détaché des gens qui ne servent à rien et dont la responsabilité est nulle. Et, tout de suite, le procureur de la république s'était mis à étaler devant lui un énorme dossier, qu'il feuilletait d'une main dure et méthodique.

Après les premières formalités, lorsqu'on eut constitué le jury et que la Cour reparut, un greffier fit l'appel des témoins, qui tous, un à un, se retirèrent. Marc dut sortir avec les autres. Puis le président Guybaraud procéda sans hâte à l'interrogatoire de Simon. Il posait les questions d'une voix blanche, où l'on sentait comme le froid d'une lame, maniée avec une précision, une adresse meurtrière. Cet interrogatoire interminable, s'attardant aux moindres détails de l'ancienne affaire, revenant avec insistance sur l'accusation détruite par l'enquête de la Cour de cassation, fut une surprise. On s'attendait à un déblaiement du terrain, à un simple examen des questions posées par la juridiction suprême, et il fut tout de suite évident que la Cour d'assises de Rozan n'entendait tenir aucun compte des vérités établies par cette juridiction, et que le président allait user de son pouvoir discrétionnaire pour reprendre l'affaire Simon entièrement, dès l'origine. Bientôt même, on put comprendre, aux questions posées, que rien n'était abandonné du premier acte d'accusation, Simon rentrant de Beaumont par le chemin de fer, se trouvant à Maillebois dès onze heures moins vingt, allant embrasser Zéphirin qui se couchait, le

violant, l'étranglant dans un coup de folie monstrueuse ; et là seulement apparaissait la version récente, nécessitée par la découverte, chez le père Philibin, du coin du modèle d'écriture, portant le timbre de l'école des Frères : Simon était accusé maintenant de s'être procuré ce modèle, d'avoir fait fabriquer un faux cachet pour le timbrer, enfin de l'avoir paraphé lui-même des fausses initiales du frère Gorgias. C'était toujours l'histoire enfantine dont ce dernier avait senti l'imbécillité, au point de reconnaître l'authenticité du modèle et de son paraphe. Rien n'était donc abandonné de l'accusation première, on la soutenait même d'une grossière invention nouvelle, tout en gardant comme base unique le fameux rapport des experts, les sieurs Badoche et Trabut, qui, malgré l'aveu formel du frère Gorgias, s'entêtaient dans leurs conclusions premières. Et, pour ne laisser aucun doute, au sujet de son attitude, le procureur de la république Pacart se permit d'intervenir, voulant faire préciser par l'accusé certaines de ses dénégations, relatives à la prétendue fabrication d'un faux cachet.

Pendant ce long interrogatoire, l'attitude de Simon fut jugée pitoyable. On le rêvait, même parmi beaucoup de ses amis, tel qu'un justicier le bras armé de la foudre, se dressant en vengeur, du tombeau où des mains iniques l'avaient muré. Et, comme il répondit d'une voix polie, grelottant encore de fièvre, sans aucun des éclats attendus, il causa une grande déception, ses ennemis recommencèrent à dire qu'il avouait son crime, dont il portait bien l'ignominie sur sa face ingrate. Il ne s'emporta qu'un instant, lorsque le président le questionna, à propos de ce faux cachet, dont il entendait parler pour la première fois. Du reste, aucune preuve n'était fournie, on se contentait de raconter comme quoi un ouvrier inconnu avait confié à une femme, qu'il venait de faire, en secret, un drôle de travail pour l'instituteur de Maillebois. Devant

la violence brusque de Simon, le président n'insista pas, d'autant plus que Delbos s'était levé, prêt à soulever un incident. Et le procureur de la république ajouta simplement que, si l'on n'avait pu retrouver l'ouvrier inconnu, il ne s'en réservait pas moins de donner au fait toute sa gravité de vraisemblance. Le soir, lorsque David lui conta cette première audience, Marc, devinant quelque nouveau travail d'abominable iniquité, éprouva un grand serrement de cœur, la certitude du crime des crimes qui se préparait. Lui ne s'étonnait pas de l'attitude calme, effacée de Simon, confiant dans la force de son innocence, incapable d'extérioriser ses émotions. Mais il se rendait parfaitement compte du mauvais effet produit ; et, surtout, il ressentait, de la froideur aggressive du président, de l'importance qu'il donnait aux questions les plus inutiles, vidées déjà, une impression désastreuse, la presque certitude d'une condamnation nouvelle. David, auquel il ne crut pas devoir cacher son inquiétude, eut de la peine à contenir deux grosses larmes, car lui aussi venait de sortir désespéré du Palais de justice, envahi d'un pressentiment affreux.

Cependant, les journées qui suivirent, entièrement consacrées à l'interrogatoire des témoins, leur rendirent quelque courage et quelque illusion, en les rejetant en pleine bataille. Les anciens témoins de l'accusation furent d'abord entendus, et l'on revit le défilé des employés de chemin de fer, des employés de l'octroi, qui se contredisaient sur la question de savoir comment Simon était rentré à Maillebois, par le train de dix heures et demie, ou bien à pied. Marc, voulant être le plus tôt possible dans la salle, avait prié Delbos de le faire appeler tout de suite ; et il vint déposer sur la découverte du pauvre petit corps de Zéphirin ; puis, il retourna s'asseoir près de David, resté en un coin de l'étroit espace réservé aux témoins. Il put assister ainsi au premier incident

soulevé par l'avocat, très brave et très maître de lui, malgré l'atroce nausée qui lui noyait le cœur. Il s'était levé pour exiger la comparution du père Philibin, des frères Fulgence et Gorgias, cités régulièrement. Alors, le président commença par donner des explications brèves : les citations n'avaient pu atteindre ni le père Philibin, ni le frère Gorgias, tous les deux hors de France sans doute, et dont on ignorait le domicile ; quant au frère Fulgence, il était gravement malade, il avait envoyé un certificat de médecin. Delbos insista pour ce dernier, finit par obtenir qu'un médecin assermenté le visiterait. Ensuite, il ne voulut pas se contenter d'une lettre du père Crabot, cité lui aussi, dans laquelle le jésuite alléguait ses travaux, ses devoirs confessionnels, en déclarant d'ailleurs ne rien savoir de l'affaire ; et il obtint encore, malgré une aigre intervention du procureur de la république, qu'on insisterait près du recteur de Valmarie. Mais ce premier heurt avait exaspéré les colères, le président et l'avocat ne cessèrent plus d'être en conflit. Et, ce jour-là, l'audience prit fin sur la grosse émotion de la déposition inattendue de l'instituteur-adjoint Mignot. Mademoiselle Rouzaire, toujours très âpre, très affirmative, venait de répéter la certitude où elle était d'avoir entendu, vers onze heures moins vingt, les pas et la voix de Simon, rentrant, causant avec Zéphirin, témoignage qui avait pesé si lourd dans la condamnation de jadis, lorsque Mignot, lui succédant à la barre, rétracta toute son ancienne déposition, d'un extraordinaire accent de franchise émue : il n'avait rien entendu, il était maintenant convaincu de l'innocence de Simon, il en donnait les raisons les plus fortes. Rappelée, mademoiselle Rouzaire eut avec lui une confrontation dramatique, où elle finit par perdre pied, s'embarrassant dans ses calculs des heures, ne trouvant rien à répondre sur l'impossibilité d'entendre de chez elle ce qui se serait passé chez le petit Zéphirin. Marc

dut revenir appuyer la démonstration de Mignot, et il se rencontra un instant à la barre avec l'inspecteur primaire Mauraisin, qui, prié de donner son opinion sur l'accusé et sur les témoins, crut se tirer d'affaire en faisant un éloge exagéré des mérites de mademoiselle Rouzaire, sans trop se prononcer contre Mignot, ni contre Marc, ni contre Simon lui-même, dans l'ignorance où il était de la façon dont l'affaire pouvait tourner.

Mais les deux audiences qui suivirent furent meilleures encore pour la défense. La question du huis-clos, qui avait passionné le public, au moment du premier procès, ne fut même pas posée, le président n'ayant point osé la soulever. Il interrogea donc publiquement les anciens élèves de Simon, autrefois des enfants, aujourd'hui des jeunes hommes, mariés presque tous. Fernand Bongard, Auguste et Charles Doloir, Achille et Philippe Savin, vinrent successivement dire le peu dont ils se souvenaient, des choses plutôt favorables à l'accusé; et ainsi s'écroulait la légende abominable, créée à la faveur du huis-clos, les immondes détails donnés par ces enfants, et dont on ne pouvait souiller les oreilles d'un auditoire, où il y avait des femmes. Puis, les dépositions sensationnelles de l'audience furent celles de Sébastien et de Victor Milhomme. Sébastien, âgé déjà de vingt-deux ans, expliqua d'une voix émue son mensonge d'enfant, les alarmes de sa mère, ce faux témoignage qu'elle et lui avaient expié, après l'avoir longtemps porté comme un tourment. Et il rétablit les faits, le modèle d'écriture vu par lui entre les mains de son cousin Victor, disparu, retrouvé, livré enfin, lorsque sa mère, à son chevet d'agonisant, s'était crue punie de sa mauvaise action. Quant à Victor, pour être agréable à sa mère, désireuse de ne pas compromettre davantage la papeterie, il affecta un oubli total, l'intelligence un peu bornée d'un gros garçon qui ne se souvenait de rien. Sans doute, il avait apporté le

modèle de l'école des Frères, puisqu'on l'avait trouvé dans un de ses cahiers ; mais il ne savait rien autre chose, il ne pouvait rien dire. Enfin, un autre des anciens élèves des Frères, Polydore Souquet, le neveu de Pélagie, la vieille servante de madame Duparque, parut à la barre et eut à subir, de la part de Delbos, une série de questions très pressantes sur la façon dont le frère Gorgias l'avait reconduit chez lui, le soir du crime, les incidents de la route, les paroles échangées, l'heure. C'était Marc qui avait conseillé à l'avocat de faire citer ce témoin, en lui disant la conviction où il avait toujours été que ce vaurien sournois d'hier, devenu un louche fainéant, domestique aujourd'hui dans un couvent de Beaumont, détenait sûrement une partie de la vérité. Delbos, d'ailleurs, n'en obtint avec peine que des réponses évasives, des regards de malice voilés de stupidité. Est-ce qu'on pouvait se rappeler, à tant d'années de distance ? L'excuse était trop commode, et le procureur de la république donna des signes d'impatience inquiète, tandis que le public, tout en ne comprenant pas l'insistance de l'avocat, s'acharnant sur ce témoin insignifiant, sentait pourtant dans l'air le frisson de la vérité qui passait, soupçonnée, fuyante encore.

L'audience suivante apporta une émotion nouvelle. Elle avait commencé par les interminables discussions des deux experts, les sieurs Badoche et Trabut, s'obstinant, contre le frère Gorgias lui-même, à ne pas reconnaître les deux initiales de son paraphe F G, dans lesquels eux seuls retrouvaient le paraphe de Simon, un E et un S enlacés, illisibles il est vrai. Pendant plus de trois heures, ils entassèrent les arguments, prodiguèrent les démonstrations, s'agitant à froid dans leur démence. Et le prodigieux était que le président les laissait aller, les écoutait avec une complaisance visible, pendant que le procureur de la république, affectant de

prendre des notes, leur faisait préciser certains détails, comme si l'accusation était toujours acquise à leur système. Dans la salle, devant cette mise en scène, des gens raisonnables se remettaient à hésiter : pourquoi pas? mon Dieu! car, en fait d'écriture, on ne savait jamais. Mais, à la fin de l'audience, un incident, qui ne dura pas dix minutes, bouleversa les esprits. On vit apparaître à la barre, tout vêtu de noir, l'ancien juge d'instruction Daix, cité par la défense. Il avait à peine cinquante-six ans, il en paraissait soixante-dix, maigri et courbé, les cheveux tout blancs, la face réduite à la mince lame du nez. Il venait de perdre sa terrible femme, on racontait la torture où cette ambitieuse, laide et coquette, l'avait fait vivre, en voyant que rien ne les tirait du destin médiocre de leur ménage, pas même cette condamnation du juif Simon qu'elle avait voulue et dont elle avait tant espéré. Et Daix, timide, inquiet, professionnel méticuleux, honnête homme au fond, venait soulager sa conscience, maintenant que sa femme n'était plus là, tourmenté des actes arrachés à sa faiblesse, dans son besoin d'avoir la paix chez lui. Il ne parla pas directement de ces choses, il ne convint même pas que, dans l'état où l'affaire était entre ses mains, après l'instruction ouverte par lui, une ordonnance de non-lieu s'imposait. Seulement, il se fit interroger par Delbos, et questionné sur son opinion actuelle, il déclara nettement que l'enquête de la Cour de cassation ruinait son œuvre, l'acte d'accusation de jadis, et que pour lui désormais Simon était innocent. Puis, il se retira, au milieu du saisissement muet de la salle. L'apparition de cet homme en deuil, l'aveu fait d'une voix lente et triste avaient bouleversé tous les cœurs.

Et, ce soir-là, chez Marc, dans la grande pièce de la maison isolée où l'on se réunissait après chaque audience, pour se concerter, Delbos et David témoignèrent une joie vive, une presque certitude du succès final, tellement la

déposition de Daix semblait avoir impressionné le jury. Cependant, Marc restait soucieux. Il leur conta des bruits qui circulaient sur les agissements sourds de l'ancien président Gragnon, très actif, menant toute une campagne souterraine, depuis son arrivée à Rozan. Tandis qu'on se réunissait chez lui, Marc n'ignorait pas que, dans la rue voisine, chez Gragnon, des conciliabules avaient également lieu chaque soir, en grand mystère; et, certainement, on y décidait la conduite à tenir le lendemain, on y inventait les réponses à faire, les incidents à créer, on y préparait surtout les témoignages, selon les résultats donnés par l'audience du jour. Quand cette audience était jugée désastreuse pour l'accusation, on pouvait être sûr de voir se produire, au début de l'audience du lendemain, quelque coup de surprise accablant l'accusé. On avait revu le père Crabot se glisser chez Gragnon. Plusieurs personnes affirmaient avoir reconnu le jeune Polydor, qui en sortait. D'autres prétendaient s'être heurtés dans la rue, très tard, à une femme et à un monsieur, d'une singulière ressemblance avec mademoiselle Rouzaire et Mauraisin. Mais le pis était une certaine entreprise, un mystérieux travail mené autour des jurés notoirement cléricaux, dont on avait parlé à Marc, sans pouvoir le renseigner pleinement. Gragnon ne commettait pas la faute de les attirer chez lui, ni même de s'adresser à eux en personne; mais il les faisait visiter, il leur faisait montrer, disait-on, la preuve irréfutable de la culpabilité de Simon, une pièce terrible que des raisons graves l'empêchaient de produire au grand jour, et dont pourtant il finirait par faire usage, si la défense le poussait à bout. Et Marc s'inquiétait de la nouvelle abomination qu'il flairait, et il annonçait pour le lendemain, à la suite du coup désastreux porté par Daix à l'accusation, quelque retour offensif, la foudre que Gragnon disait avoir en poche.

En effet, l'audience du lendemain fut une des plus graves, des plus passionnantes. Jacquin, le chef du premier jury, vint à son tour y soulager sa conscience. Il raconta très simplement comment le président Gragnon, appelé par les jurés, désireux d'être renseignés sur l'application de la peine, était entré une lettre à la main, l'air ému, et avait montré cette lettre, signée de Simon, et dont le post-scriptum portait un paraphe absolument semblable à celui du modèle d'écriture. Dès lors, plusieurs jurés, qui hésitaient, s'étaient montrés convaincus de la culpabilité de l'accusé. Quant à lui, Jacquin, il n'avait plus douté, très heureux de cette certitude, pour la paix de sa conscience. Il ignorait alors l'illégalité d'une pareille communication. Plus tard seulement, il en avait eu le tourment, jusqu'au jour où le post-scriptum et le paraphe faux, avérés, prouvés, l'avaient décidé à se libérer de sa faute, même involontaire, en bon chrétien. Un dernier détail, qu'il donna de sa voix paisible, fit courir un frémissement dans l'auditoire : c'était Jésus qui lui avait dit de parler, un soir, où, torturé de remords, il était entré s'agenouiller dans une chapelle obscure de Saint-Maxence. Et Gragnon, introduit ensuite, commença par vouloir traiter l'incident avec son ancienne rondeur brutale de président autoritaire. Gras encore, quoique pâli par la peur, cachant ses longues angoisses sous son impudence de bon vivant, il prétendait ne plus bien se souvenir de détails négligeables. Oui, il croyait être entré dans la salle des délibérations du jury, tenant à la main la lettre qu'il venait de recevoir. Il en était très ému, il l'avait montrée sous le coup de l'émotion, sans se bien rendre compte de son acte, uniquement désireux d'établir la vérité. Jamais il n'avait eu même le regret de cette communication, tant il était convaincu de l'authenticité du post-scriptum et du paraphe; et, d'ailleurs, selon lui, il restait à prouver qu'ils étaient faux. Puis,

comme il accusait formellement Jacquin d'avoir lu tout haut la lettre aux jurés, en la commentant, celui-ci fut rappelé, et une discussion très vive s'engagea entre eux. Gragnon finit par faire surprendre l'architecte en délit d'erreur ou d'oubli, sur le fait de cette lecture à haute voix. Puis, il triompha, tandis que l'auditoire huait l'honnête homme, soupçonné dès lors de s'être vendu aux juifs. Vainement, Delbos était intervenu à plusieurs reprises, s'efforçant d'exaspérer Gragnon, de le démasquer, en l'acculant à un éclat, à la production de cette fameuse pièce qui devait être la foudre. Très maître de lui, satisfait d'avoir échappé au danger immédiat, en jetant un doute sur la véracité de son adversaire, l'ancien président retomba dans ses réponses évasives. On remarqua pourtant qu'un des jurés lui fit poser une question, à laquelle personne ne comprit rien : N'avait-il pas eu connaissance d'une autre manœuvre de Simon, pour donner au modèle d'écriture toute l'authenticité voulue? Et il répondit énigmatiquement qu'il s'en tenait à ses déclarations précédentes, sans vouloir entrer dans un nouvel ordre de faits, si certains qu'ils pussent être. En somme, la journée qui s'annonçait comme devant achever de ruiner l'accusation, fut bonne pour elle. Le soir, chez Marc, on se remit à désespérer.

Pendant quelques audiences encore, l'interrogatoire des témoins traîna. Le médecin, chargé de se rendre près du frère Fulgence, pour examiner son état de santé, était revenu avec un rapport concluant à un état grave, qui interdisait tout déplacement. De même, le père Crabot avait réussi à s'éviter l'embarras d'une comparution, en prétextant un accident brusque, une entorse au pied. Inutilement, Delbos déposa des conclusions pour qu'il fût interrogé par commission rogatoire : le président Guybaraud, si flegmatique au début, sabrait tout maintenant, avec la hâte évidente d'en finir. Et il rudoyait Simon lui-

même, le traitait en coupable condamné déjà, comme enhardi par l'attitude de cet accusé d'un calme si spécial, écoutant les témoins avec la curiosité stupéfaite d'un homme auquel on raconte l'extraordinaire aventure d'un autre. A deux ou trois reprises seulement, il faillit s'emporter contre des témoignages par trop mensongers; et, le plus souvent, il se contentait de sourire, de hausser les épaules. Enfin, le procureur de la république Pacart prit la parole. Grand et maigre, avec de longs gestes cassés, il affectait une éloquence sans ornements, d'une précision mathématique. Sa tâche n'était point commode, devant l'arrêt si net de la Cour de cassation. Mais sa tactique fut très simple, il n'en tint nul compte, il ne fit pas une fois allusion à la longue enquête qui avait abouti au renvoi de l'affaire devant une nouvelle Cour d'assises. Tranquillement, il reprit l'ancien acte d'accusation, il s'appuya sur le rapport des deux experts, il conclut à la culpabilité, en acceptant la nouvelle version aggravée du modèle d'écriture, autrefois paraphé simplement d'un faux, timbré maintenant d'un cachet faux. Il se permit même, à propos de ce cachet, des phrases singulières, des affirmations absolues, comme s'il avait eu des preuves certaines de son emploi, sans pouvoir les donner. Quant au frère Gorgias, ce n'était pour lui qu'un malheureux, peut-être un malade, à coup sûr un besogneux et un passionné, vendu aujourd'hui aux juifs, sorti de l'Église dont il avait toujours été un enfant terrible et compromettant. Et il termina en demandant aux jurés d'en finir avec cette affaire si désastreuse à la paix morale du pays, de dire une fois de plus où était le coupable, parmi les anarchistes, les cosmopolites acharnés à la destruction de l'idée de Dieu et de patrie, ou parmi les hommes de foi, de respect et de tradition, qui avaient fait depuis des siècles la grandeur de la France.

Ensuite, Delbos parla pendant deux audiences. Lui,

âpre et nerveux, d'une éloquence passionnée, reprit aussi toute l'affaire. Mais il la reprenait pour détruire, grâce aux arguments fournis par l'enquête de la Cour de cassation, les faits allégués dans l'ancien acte d'accusation. Il n'en restait pas un debout, la preuve était faite du retour de Simon à pied, de son arrivée à Maillebois vers minuit moins vingt, lorsque le crime était commis depuis une heure déjà ; surtout, la preuve était faite de l'authenticité du modèle d'écriture, timbré à l'école des Frères, paraphé par le frère Gorgias, dont l'aveu n'était pas même nécessaire, puisque des contre-expertises retentissantes avaient ruiné l'extraordinaire rapport des sieurs Badoche et Trabut. Et là, il examina la version nouvelle, surtout la prétendue fabrication du faux cachet. Aucune preuve n'avait pu être donnée ; mais il n'en insista pas moins, sentant bien sous la louche manœuvre, les affirmations et les réticences, quelque abomination suprême. Une femme, avait-on dit, tenait d'un ouvrier malade la vague histoire d'un cachet fabriqué pour l'instituteur de Maillebois. Où était cette femme ? que faisait-elle ? et, personne ne pouvant ou ne voulant répondre, il était en droit de conclure à un de ces absurdes mensonges, comme « le Petit Beaumontais » en avait tant lancé. Cependant, s'il avait pu reconstituer tout le crime, le frère Gorgias revenant de conduire Polydor, passant devant la fenêtre ouverte de Zéphirin, s'approchant et causant, finissant par sauter dans la chambre, par céder à une démence de rut et de mort, devant le pauvre infirme en chemise, si rose, si rieur, avec sa tête de petit ange blond, il avouait qu'une lacune existait encore, dans sa reconstitution de l'affreuse scène ; où donc le frère Gorgias avait-il pris le modèle d'écriture ? car il avait raison, quand il goguenardait, en demandant si l'on a l'habitude de se promener ainsi, le soir, avec des modèles d'écriture dans sa poche. Le numéro du « Petit Beaumontais » s'y trouvait certaine-

ment, et c'était là qu'il l'avait pris, pour bâillonner sa victime. Quant au modèle, il fallait bien qu'il y fût aussi, mais comment? La vérité, Delbos se doutait bien où l'on devait la chercher, il n'avait questionné si vivement Polydor que dans l'unique but de la lui faire dire, sans pouvoir rien tirer de sa stupidité hypocrite. D'ailleurs, qu'importait ce point resté obscur? est-ce que la culpabilité du frère Gorgias n'éclatait pas évidente, aveuglante? Son prétendu alibi s'appuyait uniquement sur un tissu de faux témoignages. Tout la prouvait, cette culpabilité, sa fuite, ses demi-aveux, et les efforts criminels qu'on avait faits pour le sauver, et la dispersion de ses complices, le père Philibin enseveli quelque part, au fond d'un couvent d'Italie, le frère Fulgence réfugié, terré dans une indisposition opportune, le père Crabot lui-même auquel le ciel avait envoyé une salutaire entorse. N'était-ce point aussi pour le sauver, que le président Gragnon en était venu à cette communication illégale d'un faux, prouvée aujourd'hui par la déposition de l'architecte Jacquin? Ce crime seul, dans l'accumulation des autres crimes, aurait dû suffire à ouvrir les yeux les plus prévenus. Et il termina par une peinture des effroyables souffrances de Simon au bagne, des quinze années qu'il avait passées là, au milieu des pires tortures physiques et morales, en jetant son éternel cri d'innocence. Et il dit encore qu'il s'associait au désir d'en finir, exprimé par le procureur de la république, mais d'en finir à l'honneur de la France, en faisant justice; car, si l'innocent était frappé de nouveau, ce serait pour elle une honte sans nom, un avenir de maux incalculables.

Il n'y eut pas de réplique, les débats furent clos, et le jury passa tout de suite dans la salle de ses délibérations. Il était onze heures du matin, par un grand soleil de juillet, dont les rayons brûlants, malgré les stores, chauf-

faient terriblement la salle. L'attente fut au plus d'une heure; et l'auditoire, muet, anxieux, ne rappelait en rien l'ancien auditoire de Beaumont, si tumultueux et si violent. Un air immobile, d'une pesanteur de plomb, semblait tomber du plafond de la salle. On ne causait guère, à peine échangeait-on des regards obliques, entre simonistes et anti-simonistes. On aurait dit une chambre funèbre, dans laquelle se décidait la vie ou la mort, toute l'angoisse de l'avenir d'un peuple. Enfin, les jurés reparurent, la Cour rentra, et ce fut au milieu d'un silence effrayant que le chef du jury se tint debout, un petit homme gris et maigre, un orfèvre de la ville qui avait la clientèle du clergé. Sa voix aigre fut très distinctement entendue. La réponse, sur la question de la culpabilité, était oui, à la majorité; et, à l'unanimité, le jury accordait des circonstances atténuantes. Autrefois, à Beaumont, l'unanimité s'était faite sur la culpabilité, tandis qu'une majorité très faible votait des circonstances atténuantes. Alors, en hâte, après avoir expédié les formalités, le président Guybaraud prononça la peine, dix ans de réclusion, et il s'en alla, et le procureur de la république Pacart le suivit, après avoir salué le jury, comme pour le remercier.

Dans la salle, Marc avait regardé Simon, et il n'avait surpris, sur sa face immobile, qu'une sorte de faible sourire, une contraction douloureuse des lèvres. Delbos, hors de lui, serrait les poings. David n'était pas rentré, trop ému, attendant dehors la nouvelle. La foudre venait de tomber, Marc sentait un froid mortel lui glacer le sang, sous le vent d'horreur qui passait. C'était comme une horreur froide, l'iniquité suprême à laquelle les esprits justes se refusaient de croire, le crime des crimes impossible encore le matin, rejeté par la raison, brusquement devenu une monstrueuse réalité. Et il n'y eut pas, ainsi qu'à Beaumont, de féroces cris de joie, la curée chaude de cannibales se ruant au festin sanglant: la salle, pleine

pourtant d'anti-simonistes acharnés, resta dans son effrayant silence, dans cette horreur qui glaçait tous les os. A peine un long frisson courut-il en un murmure étouffé. Et la sortie eut lieu sans un souffle, sans une poussée, l'écoulement noir d'une assemblée en deuil, étranglée d'émotion, frappée d'épouvante. Dehors, Marc trouva David qui sanglotait.

L'Église l'emportait donc, l'école des Frères allait revivre, pendant que l'école laïque redeviendrait l'antichambre de l'enfer, l'antre satanique où les enfants étaient souillés dans leur corps et dans leur âme. L'effort désespéré, gigantesque, des congrégations et de la presque totalité du clergé, venait d'aboutir à retarder encore leur défaite, certaine dans l'avenir. Durant des années, on reverrait les jeunes générations abêties d'erreurs, pourries de mensonges. La marche en avant de l'humanité en serait entravée de nouveau, jusqu'au jour où la pensée libre, invincible, cheminant quand même, délivrerait le peuple par la science, qui seule pouvait le rendre enfin capable de vérité et de justice.

Le lendemain soir, comme Marc rentrait à Maillebois, brisé de fatigue, le cœur déchiré, il trouva une lettre de Geneviève, qui contenait simplement ces trois lignes : « J'ai lu toute l'enquête, j'ai suivi le procès. On vient de commettre le plus monstrueux des crimes. Simon est innocent. »

IV

Le lendemain, un jeudi, comme Marc se levait, ayant dormi à peine, accablé et dans l'amertume encore des affreuses journées de Rozan, il reçut la visite matinale de sa fille Louise. Elle avait appris son retour, elle s'était échappée un instant de la petite maison toujours close de madame Duparque. Et elle se jeta éperdument à son cou.

— Oh! père, père, que tu as dû avoir de chagrin et que je suis heureuse de t'embrasser!

Grande fille maintenant, elle était très au courant de l'affaire Simon, elle partageait toute la foi, toute la passion de justice de ce père adoré, son maître, dont la haute raison était son guide. Dans son cri, il y avait la révolte et le désespoir où l'avait mise le monstrueux arrêt de Rozan.

Mais, à la revoir ainsi, à lui rendre son étreinte, Marc songeait à la lettre de Geneviève, dont la pensée venait d'être pour beaucoup dans son insomnie de la nuit.

— Et ta mère, sais-tu qu'elle m'a écrit et qu'elle est avec nous désormais?

— Oui, oui, père, je sais... Elle m'en a parlé. Et puis, si je te disais les querelles qu'elle a eues avec grand'-mère, lorsque celle-ci l'a vue se mettre à tout lire, se procurer les documents qui n'étaient jamais entrés dans la maison, sortir chaque matin pour acheter elle-même le

compte rendu complet du nouveau procès. Grand'mère voulait tout brûler, et maman s'enfermait, passait les journées chez elle... Moi aussi, j'ai tout lu, maman m'a permis de lire. Oh! papa, quelle effrayante histoire, ce pauvre homme, cet innocent que tant d'abominables gens accablent! et, si je pouvais, ah! que je t'aimerais davantage encore, de l'avoir aimé et défendu!

Elle le reprit dans ses bras, elle l'embrassa de nouveau, d'un cœur exalté. Lui, malgré sa souffrance, s'était mis à sourire, comme si un baume délicieux eût calmé un peu la cuisson de ses plaies vives. C'était à l'image de sa femme et de sa fille lisant, sachant enfin, lui revenant, qu'il souriait.

— Sa lettre, sa chère lettre, reprit-il à demi-voix, quelle consolation, quelle espérance elle m'a donnée! Une telle joie me viendrait-elle enfin de tant de malheurs?

Puis, anxieux, il questionna Louise.

— Alors, ta mère t'a parlé de moi? Comprend-elle, regrette-t-elle nos tourments? Je l'ai toujours pensé, le jour où elle saura, elle me reviendra.

Mais la jeune fille avait posé gentiment un doigt sur ses lèvres. Elle souriait à son tour.

— Oh! mon papa, ne me fais pas dire ce que je ne puis dire encore. Je mentirais, si je t'apportais de trop bonnes nouvelles. Nos affaires vont bien, voilà tout... Sois patient encore, aie confiance dans ta fille, qui s'efforce d'être aussi raisonnable et aussi tendre que toi.

Ensuite, elle donna des nouvelles peu rassurantes de la santé de madame Berthereau. Depuis des années, cette dernière souffrait d'une maladie de cœur, que les derniers événements semblaient avoir aggravée tout d'un coup. Les colères de madame Duparque, presque continues, à présent, les brusques tempêtes dont elle secouait la petite maison obscure et morne, faisaient sursauter la

malade à chaque heure, en lui causant des frissons, des étouffements, dont elle avait grand'peine à se remettre. Aussi, pour échapper à ces sortes de peurs nerveuses où elle tombait, finissait-elle par ne plus descendre au petit salon. Elle vivait dans sa chambre, couchée sur une chaise longue, regardant la place déserte des Capucins, du matin au soir, de ses pauvres yeux mélancoliques, si navrés des joies perdues depuis tant d'années.

— On ne s'amuse guère, va ! continua Louise. Maman dans sa chambre, grand'maman Berthereau dans la sienne, et grand'mère qui monte, qui descend, qui fait claquer les portes, en se disputant avec Pélagie, quand elle ne trouve plus personne à gronder... Moi, d'ailleurs, je ne me plains pas, je m'enferme aussi, je travaille. Tu sais, maman y consent, je me présente dans six mois à l'École normale, et j'espère bien être admise.

A ce moment, Sébastien Milhomme arriva de Beaumont, libre ce jour-là, voulant lui aussi embrasser son ancien maître, dont il savait le retour. Et, presque aussitôt, Joseph et Sarah se présentèrent également, pour remercier Marc de ses efforts, de son héroïsme inutile, au nom de leur mère et des Lehmann, que la nouvelle condamnation de Simon venait d'anéantir. Ils dirent quel coup de foudre s'était abattu de nouveau dans la misérable boutique de la rue du Trou, la veille, lorsque David avait télégraphié de Rozan la nouvelle affreuse. Madame Simon avait préféré venir l'attendre là, avec ses parents et ses enfants, fuyant le milieu hostile de cette grande ville cléricale, où ses faibles ressources, d'ailleurs, ne lui permettaient pas de vivre. Et la triste maison était en larmes, instruite seulement de l'inique arrêt, ignorante encore de ce qui allait se passer, attendant le retour de David, resté près de son frère, pour aviser, selon les événements.

Alors, il y eut là une scène touchante entre les quatre

jeunes gens, qui, après s'être connus à l'école, dans cette maison amie, continuaient à se voir et à s'aimer. Joseph et Sarah avaient encore les yeux gros de larmes, meurtris par toute une nuit de fièvre, sans une heure de bon repos; et, comme ils s'étaient remis à sangloter, en parlant de leur père, Sébastien embrassa son amie Sarah, dans un élan irrésistible de son cœur, tandis que Louise prenait les deux mains de Joseph, pleurant elle-même, lui disant sa grande tendresse pour lui, avec la naïve pensée de le consoler un peu. Elle avait dix-sept ans et lui vingt. Sébastien allait en avoir vingt et un, et Sarah dix-huit. Marc, qui les regardait, si frémissants de jeunesse, d'intelligence et de bonté, fut attendri. Une pensée lui vint, dont l'espoir bien doux l'avait effleuré déjà, devant leurs anciens jeux d'enfants. Pourquoi donc n'y aurait-il pas eu là des couples prédestinés, en germe pour l'heureuse moisson future, apportant leur cœur élargi et leur intelligence libérée à la grande besogne de demain?

Si la visite de sa fille, l'espoir qu'elle lui apportait, venaient d'être pour Marc une source de délicieux réconfort, dans son amertume, il fut tout de suite repris d'accablement, les jours qui suivirent, au navrant spectacle de son pauvre pays empoisonné et déshonoré. Le crime des crimes avait donc été possible, et la France ne se soulevait pas! Déjà, pendant la longue lutte de la revision, il n'avait plus reconnu en elle la généreuse, la magnanime, la libératrice et la justicière, dont il s'était fait jadis une si haute et si passionnée amante. Mais jamais il ne l'aurait jugée capable de descendre à ce point, d'être cette France sourde, dure, endormie et lâche, qui faisait son lit dans la honte et dans l'iniquité. Combien faudrait-il encore d'années et de générations pour la réveiller de cet abominable sommeil? Un moment, il désespéra, il crut la patrie perdue, comme s'il avait

entendu les malédictions de Férou sortir de terre : un pays fichu, complètement pourri par les curés, empoisonné par les journaux immondes, enfoncé dans une telle boue d'ignorance et de crédulité, que jamais plus on ne l'en tirerait. Au lendemain du monstrueux arrêt de Rozan, il s'était imaginé un réveil possible, il avait attendu un soulèvement des consciences droites, des intelligences saines, sous le vent d'horreur qui soufflait. Et rien ne bougeait, les plus braves semblaient s'être terrés dans leur coin, l'ignominie suprême s'accomplissait, grâce à l'imbécillité et à la lâcheté universelles.

A Maillebois, Marc aperçut Darras, le visage décomposé, simplement désespéré de voir la mairie lui échapper encore, devant le triomphe du clérical Philis. Mais, surtout, la rencontre de ses anciens élèves, Fernand Bongard, Auguste et Charles Doloir, Achille et Philippe Savin, le navra, en lui montrant, d'une façon définitive, combien peu il avait réussi à mettre en eux de justice sociale et de courage civique. Fernand ne savait rien, haussait les épaules. Auguste et Charles s'étaient remis à douter de l'innocence de Simon. Quant aux deux jumeaux, Achille et Philippe, ils restaient convaincus de l'innocence ; mais quoi ? ils ne pouvaient pas faire une révolution à eux seuls ; et d'ailleurs, un juif de plus ou de moins, ça n'avait pas d'importance. La terreur régnait, chacun rentrait chez soi, bien résolu à ne pas se compromettre davantage. C'était pis à Beaumont, où Marc eut la folie d'aller voir s'il ne pourrait pas réveiller certaines consciences, déterminer quelques puissants à tenter un dernier effort, afin de faire casser immédiatement l'arrêt scélérat. Lemarrois, auquel il osa s'adresser, sembla le prendre pour un fou. Il lui répondit nettement, presque brutalement, malgré son habituelle bienveillance, que l'affaire était désormais terminée, et qu'il y aurait de la démence à vouloir la reprendre, tellement le pays en

était excédé, enfiévré, malade. Comme terrain politique, elle était devenue exécrable, et la république resterait certainement sur le carreau, aux élections prochaines, si l'on donnait à la réaction cléricale l'occasion de l'exploiter encore. Les élections prochaines! il avait tout dit, c'était de nouveau le grand argument, le mot d'ordre allait être d'enterrer l'iniquité suprême sous plus de silence qu'au lendemain du premier procès. Les députés, les sénateurs, le préfet Hennebise, toute l'administration, tous les corps constitués, sans avoir besoin d'en faire le complot, tous tombaient à un aplatissement total, à un silence absolu, dans leur inquiétude de l'innocent condamné deux fois, dont on ne devait même plus prononcer le nom, par épouvante du fantôme qu'il évoquait. Et d'anciens républicains, d'anciens voltairiens, comme Lemarrois, achevaient leur revirement, se rapprochaient de l'Église, croyaient avoir besoin d'elle, pour tenir tête au socialisme montant, leur terreur de demain, qui menaçait de déloger la bourgeoisie possédante de sa longue usurpation. Certainement, Lemarrois n'avait pas été fâché de voir Delbos, son adversaire aux élections, dont les voix socialistes augmentaient à chaque scrutin, battu à Rozan, atteint lui-même de la foudre; et son besoin lâche de silence venait beaucoup de son désir de laisser se noyer les héros compromis. Au milieu d'une telle débâcle des consciences et des caractères, Marcilly seul gardait son sourire aimable, très à l'aise, ayant déjà eu le portefeuille de l'Instruction publique dans un ministère radical, certain de le retrouver un jour ou l'autre dans un ministère modéré, tellement convaincu de la force irrésistible de sa souplesse et de ses poignées de main à tous, qu'il fut l'unique à bien accueillir Marc et à lui faire tout espérer, s'il remontait au pouvoir, sans d'ailleurs lui rien promettre formellement.

La Congrégation dès lors exulta, dans l'insolence de

son triomphe. Quel soulagement à se dire que le père Crabot, et ses complices, et ses créatures, étaient désormais sauvés! Il y eut un grand dîner, suivi de réception, chez l'ancien président Gragnon, où l'on vit se presser la foule des magistrats, des fonctionnaires, et même des universitaires. On se souriait, on se serrait les mains, heureux de vivre, après un danger si grave. Chaque matin, le « Petit Beaumontais » célébrait la victoire des vaillants soldats de Dieu et de la patrie. Puis, brusquement, il se tut, lui aussi tombait au grand silence, ayant sans doute reçu le mot d'ordre d'en haut. C'était que, déjà, sous le retentissement de la victoire, chacun commençait à sentir la défaite morale; et la crainte du lendemain revenait, on jugeait sage de distraire les esprits. Les jurés avaient parlé, on savait maintenant qu'ils avaient condamné Simon à une seule voix de majorité. En outre, au sortir de l'audience, tous avaient signé une demande en grâce. Ils ne pouvaient avouer d'une façon plus claire leur mortel embarras, la cruelle nécessité où ils s'étaient vus de confirmer l'ancien verdict de Beaumont, tout en ne doutant guère de l'innocence de l'accusé. Cette innocence, elle achevait d'éclater à tous les yeux, par cette extraordinaire attitude d'un jury frappant et pardonnant à la fois, dans la plus inexplicable des contradictions. Et la grâce s'imposait tellement, chacun la sentait si nécessaire, si inévitable, que personne ne s'étonna, lorsqu'elle fut signée quelques jours plus tard. Le « Petit Beaumontais » crut devoir injurier « le sale juif » une dernière fois; mais lui-même poussait un soupir de soulagement, heureux d'être enfin débarrassé de son abominable rôle. Cette grâce venait d'être pour David un dernier sujet d'angoisse, un affreux débat de conscience. Son frère était à bout de forces, dévoré de fièvre, dans un tel état d'épuisement physique et moral, qu'il n'allait sans doute rentrer en prison que pour y

mourir. Une femme, des enfants en larmes l'attendaient, espéraient encore le sauver, à force de tendresse et de soins. Et, pourtant, David repoussa d'abord la grâce, voulut en causer avec Marc, avec Delbos, avec tous les héroïques défenseurs de l'innocent, comprenant bien que, si la grâce n'enlevait pas à Simon le droit de faire reconnaître son innocence un jour, elle leur enleverait, à eux, leur arme la plus puissante, le martyr souffrant toujours son calvaire, tirant des larmes et des cris de révolte au monde entier. Tous s'inclinèrent cependant, le cœur brisé, et David accepta la grâce. Mais Marc et Delbos le sentirent, la congrégation avait raison de triompher, car l'affaire Simon était humainement finie, du jour où elle ne bouleversait plus l'équité et la générosité des foules.

Tout de suite, le sort de Simon se trouva réglé. Il était impossible de le ramener à Maillebois, où il fut convenu que madame Simon resterait quelques jours encore, chez les Lehmann, avec ses enfants, Joseph et Sarah, qui attendaient la rentrée aux Ecoles normales voisines, dont ils suivaient les cours. De nouveau, David se dévoua. Depuis longtemps, son plan était arrêté : céder l'exploitation de la carrière de sable et de cailloux, laissée aux mains d'un gérant; acheter en échange la concession d'une carrière de marbre, dans une vallée déserte des Pyrénées, affaire excellente, indiquée par un ami, étudiée mûrement ; y emmener Simon, qu'il prendrait pour associé, et dont l'air des montagnes, la joie d'une vie active, remettraient la santé avant six mois. Et, dès l'installation faite, madame Simon rejoindrait son mari, sans compter que les enfants pourraient aller achever leurs vacances près de leur père. Tout cela fut exécuté avec une précision, une promptitude remarquables. On escamota Simon. Il quitta Rozan, encore agité, et pas une âme ne soupçonna même son départ. Il voyagea inconnu,

il sembla disparaître avec David, dans la vallée lointaine, perdu au milieu des hautes cimes. On sut seulement, grâce à un article de journal, que sa famille l'avait rejoint. Et, dès lors, il s'effaça totalement, sa personne finit par tomber à l'oubli.

Le jour même où la famille Simon devait se trouver réunie, au désert, dans la paix d'une grande tendresse encore frissonnante, Marc, appelé par une lettre pressante de Salvan, se rendit près de ce dernier, à l'École normale. Et, dès leur poignée de main, ils en parlèrent, ils évoquèrent la scène si touchante et si douce, qui se passait très loin d'eux, au bout de la France.

— Ce doit être notre récompense à tous, dit Salvan. Si nous n'avons pu tirer immédiatement de l'affaire sa grande sanction sociale, nous aurons au moins fait ce bonheur, ce doux martyr aux bras de sa femme et de ses enfants.

— Oui, dit Marc, j'évoque cette scène, depuis ce matin. Je les vois paisibles, riants, sous le vaste ciel bleu. Et pour lui, le pauvre homme, si longtemps rivé à sa chaîne, quelle joie ce doit être de marcher librement, de respirer la fraîcheur des sources, l'odeur pure des plantes et des arbres ! Et pour eux, les chers petits et la chère femme, quelle chimère réalisée, le ravoir enfin, le promener comme un grand enfant qui sort de maladie, lui sourire, en le regardant renaître !... Vous avez raison, c'est là notre unique récompense.

Il se tut, puis il ajouta plus bas, avec l'amertume secrète d'un combattant qui ne pouvait se consoler d'avoir vu son arme brisée en sa main :

— Notre rôle est bien fini... La grâce était sans doute inévitable, mais elle nous a enlevé toute notre force d'action... Il n'y a plus qu'à attendre la moisson du bon grain semé par nous, s'il veut bien lever un jour, dans le dur terrain auquel nous l'avons confié.

— Oh! il lèvera, n'en doutez pas, mon ami! s'écria Salvan. Il ne faut jamais désespérer de notre pauvre et grand pays. Il peut être trompé et se tromper, il revient toujours à la vérité vraie, à la raison. Soyons contents de notre œuvre, elle est grosse du prochain avenir.

A son tour, il se tut, il eut un geste soucieux.

— Mais je pense au fond comme vous, notre victoire n'est pas pour demain. L'heure actuelle est vraiment abominable, jamais nous n'en avons traversé de plus trouble ni de plus menaçante. Et, justement, je vous ai prié de venir me voir, dans le désir de causer un peu de la situation inquiétante où nous sommes.

Alors, il le mit au courant de ce qu'il avait appris. Depuis l'arrêt de Rozan, tous les simonistes avérés, tous les braves compromis dans l'affaire, se trouvaient désignés à la vengeance de la congrégation, à la haine de la grande foule égoïste et lâche. Ils allaient payer durement dans leurs intérêts, dans leur personne, le crime de s'être mis à part, au nom de la vérité et de la justice.

— Le savez-vous? Delbos n'est plus salué au Palais. On lui a retiré la moitié de ses dossiers, les clients le jugent trop compromettant. C'est toute sa situation à refaire, et le pis est qu'aux prochaines élections, il échouera certainement encore, le parti socialiste lui-même se trouvant coupé en deux par l'affaire... Quant à moi, je vais sauter probablement...

D'un cri de surprise et de désolation, Marc l'interrompit :

— Vous! vous!

— Eh! oui, moi, mon ami... Vous ne l'ignorez pas, Mauraisin convoite la direction de cette École depuis bien longtemps. Il n'a jamais manœuvré que pour m'en déloger et y triompher à ma place. Sa longue compromission avec l'Église était simplement une tactique savante, afin de se faire imposer par elle, le jour où elle serait victorieuse.

Cependant, après l'enquête de la Cour de cassation, il a eu bien peur, il commençait à dire qu'il avait toujours cru Simon innocent. Mais voilà Simon recondamné, et Mauraisin hurle de nouveau avec la faction cléricale, certain cette fois d'obliger Le Barazer à m'exécuter, sous la pression de toutes les forces réactionnaires victorieuses... Je serais très étonné d'être encore ici, à la rentrée d'octobre.

Marc continuait à se désoler.

— Comment ! vous dont l'enseignement primaire a tant besoin, vous qui avez rendu de si grands services, en donnant aux écoles laïques toute une légion de maîtres, de clairs esprits libérés du dogme ! C'était, comme vous le disiez si bien, la question de vie et de mort, des missionnaires de la pensée libre installés partout dans les campagnes, refaisant une mentalité de raison et de solidarité à la France, la sauvant du mensonge séculaire, de sa crédulité de troupeau asservi, portant la vérité chez les souffrants et chez les humbles. Demain, la France vaudra ce que vaudront les instituteurs primaires. Et vous partiriez avant que toute votre besogne soit accomplie, lorsqu'il vous reste tant à faire encore ? Non, non ! c'est impossible, Le Barazer était au fond avec nous, s'il ne se prononçait pas nettement, et jamais il ne commettra cette mauvaise action.

Salvan souriait avec quelque tristesse.

— D'abord, aucun homme n'est indispensable, je puis disparaître, d'autres se lèveront derrière moi, pour continuer la bonne œuvre commencée. Et Mauraisin peut venir prendre ma place, je suis convaincu qu'il n'y fera pas grand mal, car il ne l'occupera guère, et il sera forcé d'y marcher sur ma trace. Voyez-vous, il y a des œuvres, une fois commencées, qui s'accomplissent par la force de l'évolution humaine, en dehors même des hommes... Ensuite, on dirait que vous ne connaissez pas

Le Barazer. Nous ne comptons guère, allez! dans les décisions de sa savante diplomatie républicaine. Il était avec nous, c'est certain; il y serait encore, si nous étions victorieux. Mais, aujourd'hui, notre défaite lui cause le plus mortel embarras. Il n'a au fond qu'un désir, sauver son œuvre, cet enseignement laïque et obligatoire, dont il est un des créateurs, aux âges héroïques de notre pauvre république, si lente à atteindre l'âge de raison. Aussi, puisque l'Eglise, redevenue puissante pour une heure, menace de ruiner son œuvre, se résignera-t-il à lui faire les sacrifices nécessaires, temporisant, attendant de pouvoir reparler en maître, à son tour. L'homme est ainsi, nous ne le changerons pas.

Il continua, il dit toutes les influences, toutes les puissances qui agissaient et pesaient sur lui. Le recteur Forbes, cet érudit si indifférent, si désireux de paix, lui avait nettement ordonné de satisfaire les exigences des députés de l'opposition, dans la crainte d'avoir des ennuis avec son ministre. Ceux-ci, en tête desquels le comte Hector de Sanglebœuf se signalait par sa violence, faisaient démarche sur démarche pour obtenir la révocation des simonistes notoires, appartenant à l'administration et à l'université; et les députés républicains, le radical Lemarrois lui-même ne bougeaient pas, consentaient à l'hécatombe, afin de flatter l'opinion publique et de ne pas trop perdre d'électeurs. Des professeurs, des instituteurs, maintenant, suivaient l'exemple du proviseur Depinvilliers, allaient à la messe, le dimanche, en compagnie de leur dame et de leurs demoiselles. Au lycée, l'aumônier régnait, les exercices religieux redevenaient obligatoires, tout élève qui s'y refusait était mal noté, harcelé, tyrannisé, au point de n'avoir plus qu'à prendre la porte. La main du père Crabot s'appesantissait là, avec l'autorité réactionnaire dont elle faisait preuve dans la direction du collège de Valmarie. Et un fait aurait suffi à

prouver l'audace croissante de la congrégation : ce dernier établissement peuplé ouvertement de professeurs jésuites, lorsque, jusque-là, on avait déguisé ces jésuites en prêtres séculiers, afin de tourner la loi.

— Voilà! conclut Salvan, grâce à la recondamnation de Simon, ils parlent en maîtres, ils obtiennent tout de la lâcheté et de l'imbécillité universelles. Et nous allons être sûrement balayés, pour faire place à leurs créatures... Déjà, on parle de donner la meilleure direction de Beaumont à mademoiselle Rouzaire. D'autre part, Jauffre, l'instituteur de Jonville, serait nommé ici, car il aurait menacé de se retourner contre l'abbé Cognasse, si l'on tardait davantage à récompenser ses services. Enfin, Doutrequin, le républicain d'hier, rallié à l'Eglise par une lamentable aberration patriotique, a obtenu deux écoles de nos faubourgs pour ses deux fils, d'un nationalisme et d'un antisémitisme exaspérés, érigés en dogme ; de sorte que nous sommes une fois encore en pleine réaction aiguë, une crise dernière, je l'espère, en attendant le jour où le pays vomira le poison dont il meurt... Et, si je saute, vous vous doutez, n'est-ce pas? mon ami, que vous devez sauter avec moi.

Marc le regarda, souriant, comprenant enfin pourquoi il l'avait fait venir en hâte.

— Alors, je suis condamné?

— Oui, cette fois, j'en ai peur, et j'ai voulu vous prévenir tout de suite... Oh! l'affaire n'est pas faite encore, Le Barazer reste muet, affecte d'attendre son heure, sans rien dire de ses intentions. Mais vous ne vous imaginez pas les assauts auxquels il est en butte, surtout à votre égard. C'est naturellement vous dont on exige l'exécution, la révocation immédiate. Je vous parlais à l'instant de ce grand niais de Sanglebœuf, dont la vieille marquise de Boise tient la ficelle, et qui la désespère, tant il exécute mal son geste de pantin. Trois fois déjà, il est tombé

à la Préfecture, en menaçant Le Barazer d'une interpellation à la Chambre, s'il ne s'entendait pas avec le préfet Hennebise pour vous exterminer. Je crois que vous seriez déjà mort, sans cette mise en demeure brutale... Mais, mon pauvre ami, il n'est guère possible à Le Barazer de résister plus longtemps. Il ne faut même pas lui en vouloir. Rappelez-vous le doux entêtement, l'art diplomatique avec lesquels il vous a soutenu pendant tant d'années. Il trouvait toujours moyen de vous sauver, en accordant des compensations à vos adversaires : un véritable chef-d'œuvre d'inertie, d'équilibre instable. Maintenant, c'est fini, je ne lui ai même pas parlé de vous, tout plaidoyer serait inutile. Et il faut le laisser faire, il ne retarde sans doute la décision que pour trouver un arrangement ingénieux, car lui-même n'aime pas beaucoup être battu, et jamais il n'abandonnera le succès de son œuvre, cette école laïque et obligatoire qui seule peut refaire la France de demain.

Marc ne souriait plus. Il était tombé dans une grande tristesse.

— Ce sera pour moi un déchirement, murmura-t-il. Je laisserai le meilleur de mon être dans cette modeste école de Maillebois, parmi ces chers écoliers, dont je faisais mes enfants. Tout mon cœur et tout mon cerveau sont là. Puis, comment occuper ensuite ma vie brisée? Je suis incapable d'une autre besogne utile, je m'étais donné cette mission, et quelle douleur de la voir interrompue, inachevée, au moment où la vérité a tant besoin d'ouvriers solides!

Mais, bravement, Salvan s'égayait à son tour. Il lui prit les deux mains.

— Voyons, ne vous découragez pas. Nous saurons bien ne pas rester les bras croisés, que diable!

Et Marc, réconforté, lui rendit son étreinte.

— Vous avez raison! Quand un homme comme vous

est frappé, on peut le suivre dans la disgrâce. L'avenir est à nous.

Quelques jours encore se passèrent. A Maillebois, la congrégation, profitant de sa victoire, s'occupait à monnayer la situation. Tout un vaste effort était tenté pour rendre à l'école des Frères sa prospérité ancienne. C'était là le but, profiter de la honte infligée à l'école laïque, célébrer les vertus de l'école congréganiste, où ne poussaient que des fleurs de simplicité et d'innocence; et plusieurs familles furent conquises, les Frères allaient gagner, à la rentrée, une dizaine d'élèves. Mais, chez les Capucins, l'imagination et l'audace se montrèrent plus étonnantes encore. En somme, n'était-ce pas le glorieux Saint-Antoine de Padoue, qui avait tout conduit, tout obtenu de la bonté de Dieu? Car le fait n'était pas niable, on devait à lui seul la recondamnation de Simon, grâce aux pièces de vingt sous et de quarante sous que tant d'âmes pieuses avaient versées à son tronc, en lui demandant le définitif écrasement du juif. Il y avait là un nouveau miracle, jamais son pouvoir ne s'était si hautement affirmé, les offrandes se multipliaient, affluaient de toutes parts. Et le père Théodose, encouragé, illuminé, venait d'avoir une brusque idée de génie, pour tirer du saint une autre moisson de gros sous. Il lançait une stupéfiante affaire financière, il émettait des obligations hypothécaires de cinq francs sur le paradis. Des circulaires, des prospectus inondaient le pays, expliquant le fonctionnement ingénieux de cette mise en actions des béatitudes célestes. Chaque obligation était divisée en dix coupons de cinquante centimes, chacun à valoir sur le trésor des bonnes œuvres, prières et saintes messes, le tout payable ici-bas au comptant et remboursable au ciel, à la caisse du miraculeux Saint-Antoine. Des primes devaient en outre allécher les souscripteurs, vingt titres donnaient droit à une statuette coloriée du saint, et cent

titres assuraient une messe annuelle. Enfin, le prospectus expliquait qu'on avait donné à ces titres le nom d'obligations de Saint-Antoine, puisque le saint était le caissier chargé de les rembourser au centuple dans l'autre monde. Et il terminait par ces phrases : « De telles garanties surnaturelles font de ces obligations de vraies obligations hypothécaires, d'une sûreté absolue. Aucune catastrophe financière ne peut les menacer. La destruction du monde elle-même, à la fin des temps, les laisserait indemnes, ou plutôt mettrait immédiatement les souscripteurs en jouissance des intérêts capitalisés. »

Ce fut un succès énorme, retentissant. Des milliers d'obligations se trouvèrent placées en quelques semaines. Les dévotes trop pauvres se cotisaient, mettaient chacune vingt sous, puis se partageaient les coupons. Toutes les âmes crédules et souffrantes risquaient leur argent, à cette loterie nouvelle, dont le gros lot représentait la chimère tant caressée, une éternité de survie heureuse. Cependant, le bruit courait que monseigneur Bergerot, très ému, allait interdire cette impudente spéculation, qui scandalisait certains catholiques raisonnables. Puis, il ne dut point oser, dans la fâcheuse situation où l'avait mis la défaite des simonistes, qu'on l'accusait d'avoir toujours appuyés sourdement. Jamais il ne s'était senti le courage de tenir tête à la congrégation toute-puissante, peu sûr de son clergé, navré d'avoir à livrer l'Église au flot de la superstition montante. Avec l'âge, il était devenu plus faible encore, il ne lui restait que la force de s'agenouiller en demandant pardon à son Dieu de laisser ainsi les marchands envahir le temple, pour sauver le temple lui-même, que les fidèles auraient déserté, s'ils n'y étaient venus trafiquer de leur âme. Mais, à Maillebois, le curé de Saint-Martin, l'abbé Quandieu, n'en put supporter davantage. Cette fois, la condamnation de Simon l'avait frappé au cœur, dans son désespoir de voir l'Eglise con-

sommer ce crime de suprême aveuglement. Depuis le jour du meurtre, il était convaincu de l'innocence de Simon, il ne cachait pas sa désolation d'assister à ce spectacle lamentable, les prêtres et les fidèles du Christ, du Dieu de bonté, de vérité et de justice, s'acharnant à l'œuvre la plus monstrueuse d'iniquité, de sauvagerie et de mensonge. Pour lui, cette faute serait durement châtiée, car l'Église, si menacée déjà, se détruisait de ses propres mains, hâtait sa ruine. Son vieux rêve caressé d'une Église de France indépendante et libérale, évoluant dans le grand mouvement démocratique du siècle, semblait bien mort désormais. D'autre part, les Capucins lui rendaient la vie intenable, leur Chapelle si achalandée achevait de tuer la paroisse, et le curé voyait sa chère église de Saint-Martin un peu plus désertée, appauvrie chaque jour. Les offrandes, les messes s'en allaient de plus en plus, passaient toutes au triomphal Saint-Antoine de Padoue. Lui, de mœurs très sobres et très simples, s'accommodait personnellement de son casuel réduit. Mais il souffrait de voir ses pauvres ruinés, leur ayant donné tout, jusqu'à la laine de son matelas. Le lançage des obligations hypothécaires sur le paradis mit alors le comble à sa tristesse, et une colère indignée le jeta hors de toute résignation chrétienne. C'était là une exploitation trop impudente, il osa dire en chaire sa révolte de prêtre du Christ, sa douleur d'assister à cette déchéance grossière de ce grand christianisme qui avait renouvelé le monde et que tant d'illustres esprits avaient haussé aux plus purs sommets de l'idéal. Puis, il était allé rendre une dernière visite à son ancien soutien, son évêque et ami, monseigneur Bergerot. Et, le sentant incapable de continuer la lutte, se voyant lui-même vaincu, paralysé, il avait donné sa démission de curé de Saint-Martin, il s'était retiré dans une petite maison du faubourg, où il comptait vivre d'une rente infime, en dehors de cette

Église dont il ne pouvait plus servir ni la politique de haine ni le culte de basse superstition.

Aussi, les Capucins jugèrent-ils l'occasion bonne de triompher de nouveau. Le père Théodose imagina de célébrer ce qu'il nommait la fuite de leur ancien adversaire. Grâce à de savantes manœuvres, l'évêque venait de nommer à la cure de Maillebois un jeune vicaire arriviste, créature du père Crabot, et l'idée géniale fut d'organiser, de concert avec ce nouveau curé, une procession solennelle qui, partie de la Chapelle des Capucins, porterait un superbe Saint-Antoine rouge et or à l'église paroissiale, pour l'y installer en grande pompe. Ce serait l'éclatante image de la victoire définitive, le couronnement, l'apothéose, la paroisse envahie et conquise par la congrégation, les moines souverains maîtres, installant partout le culte idolâtre, sous lequel ils espéraient rançonner et abêtir la France, au point d'en refaire l'ignorant troupeau des âges de servage. Et, par une chaude journée de septembre, la procession fut vraiment magnifique, avec le concours de tout le clergé des environs, au milieu d'une foule énorme, accourue du département entier. La Chapelle n'était séparée de Saint-Martin que par la place des Capucins et une courte ruelle; mais on fit le grand tour, on alla passer par la place de la République et par la Grand'Rue, on promena le Saint-Antoine d'un bout de la ville à l'autre. Le maire Philis, entouré de la majorité cléricale du conseil, suivait la statue peinturlurée, portée sur un pavois de velours rouge. Toute l'école des Frères s'était mobilisée, bien qu'on fût en vacances, recrutant des enfants, les habillant, leur mettant un cierge au poing. Puis, venaient à la queue les filles de Marie, des confréries, des associations pieuses, un interminable défilé de dévotes, sans compter un flot de bonnes Sœurs, des couvents entiers amenés de Beaumont. Il ne manquait que monseigneur Bergerot, qui s'était fait excuser,

tombé justement malade l'avant-veille. Jamais encore Maillebois ne s'était trouvé en proie à une telle fièvre religieuse. Le monde se mettait à genoux sur les trottoirs, il y avait des hommes qui pleuraient, trois jeunes filles tombèrent, frappées de crises nerveuses, et furent transportées chez le pharmacien. Le soir, la bénédiction, à Saint-Martin, pendant que les cloches sonnaient à toute volée, fut un éblouissement. Et personne n'en douta, Maillebois était enfin racheté et pardonné, Dieu avait voulu permettre, par cette cérémonie grandiose, que l'infâme souvenir du juif Simon fût à jamais effacé.

Ce jour-là, Salvan était justement venu à Maillebois, pour y voir madame Berthereau, dont il avait eu les plus inquiétantes nouvelles. Et, comme il sortait de la petite maison de la place des Capucins, il aperçut Marc, qui rentrait d'une visite faite aux Lehmann, et que la procession interminable avait arrêté au passage. Les deux hommes, immobilisés, durent donc attendre assez longtemps, après s'être donné une muette poignée de main. Puis, quand le dernier des moines eut passé, derrière l'idole dorée, badigeonnée de rouge, ils échangèrent simplement un regard, ils firent quelques pas en silence.

— J'allais chez vous, finit par dire Salvan.

Marc crut qu'il venait lui apporter la nouvelle de sa révocation enfin signée:

— Alors, c'est fait ? demanda-t-il en souriant, je puis apprêter mes malles ?

— Non, non, mon ami, Le Barazer n'a pas encore donné signe d'existence. Il prépare je ne sais quoi... Oh ! notre exécution est sûre, patientez encore un peu.

Puis, ne plaisantant plus, le visage brusquement navré :

— Non, j'ai su que madame Berthereau était au plus mal et j'ai voulu la voir... Je sors de chez elle, j'ai le cœur bien gros, c'est la fin prochaine.

— Louise est venue me prévenir hier soir, dit Marc. J'aurais désiré faire comme vous, me rendre tout de suite auprès de la mourante. Mais il paraît que madame Duparque a signifié sa volonté formelle de quitter immédiatement la maison, si j'osais y mettre les pieds, sous n'importe quel prétexte. Et madame Berthereau, qui voulait me voir, je le sais, évite d'en témoigner l'envie, pour ne pas provoquer quelque scandale, autour de son lit de mort.., Ah ! mon ami, la haine d'une dévote est décidément sans pardon.

De nouveau, ils marchèrent en silence.

— Oui, madame Duparque fait bonne garde, reprit Salvan, j'ai bien cru un moment qu'elle ne me laisserait pas monter moi-même. Et elle ne m'a pas quitté, elle a surveillé mes moindres paroles à la malade et à votre femme... Elle se sent certainement moins forte, elle doit redouter une surprise possible, dans ce deuil dont la maison va être frappée.

— Comment ça ?

— Oh ! je ne saurais dire, c'est une simple sensation. Madame Berthereau, sa fille, va enfin lui échapper dans la mort, et elle peut craindre que Geneviève, sa petite-fille, se trouve elle-même en passe d'être délivrée.

Marc s'arrêta, le regarda fixement.

— Avez-vous donc remarqué quelque symptôme ?

— Eh bien ! oui. Mais j'étais résolu à ne pas vous en parler, car je serais désolé de vous apporter un faux espoir... C'est à propos de cette procession, de cette idolâtrie en plein soleil, dont nous venons d'avoir le déplorable spectacle. Il paraît que votre femme a refusé absolument d'y assister. Et voilà même pourquoi j'ai rencontré madame Duparque chez elle, car vous pensez bien qu'elle tenait à se montrer au premier rang des dames pieuses, affichant leur foi. Mais, si elle s'était absentée une seule minute, elle aurait eu trop peur de voir quelque

Satan, vous ou une autre voleur d'âmes, s'introduire chez elle, pour lui dérober sa fille et sa petite-fille. Aussi est-elle restée, et dans quelle fureur froide, vous ne pouvez-vous l'imaginer ! ses yeux, comme des épées, me perçaient de part en part.

Marc, ardemment, écoutait, se passionnait.

— Ah ! Geneviève a refusé d'assister à cette procession. Elle en a donc compris, la malfaisance, la bassesse et la sottise, et elle revient donc un peu à sa saine raison d'autrefois ?

— Sans doute, continua Salvan. Surtout, elle a été blessée, je crois, par ces extravagantes obligations hypothécaires sur le paradis... Hein ? mon ami, est-ce admirable ? Jamais tant d'impudence religieuse n'a exploité tant d'imbécillité humaine.

Lentement, les deux hommes s'étaient dirigés vers la gare, où Salvan comptait prendre le train, pour rentrer à Beaumont. Et, quand Marc le quitta, il était plein d'une grande espérance.

En effet, dans la petite maison de la place des Capucins, rendue plus morne et plus froide par le prochain deuil dont elle était menacée, Geneviève se trouvait en proie à une crise nouvelle, qui, lentement, la bouleversait, la retournait toute. D'abord, la vérité l'avait comme foudroyée, cette certitude que la lecture des documents lui avait apportée de l'innocence de Simon, terrible lumière au resplendissement de laquelle lui était apparue l'infamie des saints hommes, acceptés jusque-là comme les directeurs de sa conscience et de son cœur. Puis, tout venait de partir de là, le doute désormais entrait en elle, la foi s'en allait, elle ne pouvait plus ne pas discuter, juger, soumettre chaque chose à son libre examen. Le père Théodose lui avait laissé un sentiment de malaise, la honte trouble de s'être sentie avec lui à la veille d'une vilaine action. Et voilà que ce lançage des obligations, cette

exploitation basse de la crédulité publique achevait de la révolter contre lui, en l'éclairant brusquement sur la vénalité du personnage. Et ce n'était pas seulement le moine dont le caractère s'avilissait en elle, c'était encore le culte qu'il représentait, cette religion qui l'avait si longtemps ravie en une délicieuse exaltation de désir mystique. Quoi donc? était-ce ce commerce indigne, cette superstition idolâtre qu'elle devait accepter, si elle voulait rester une catholique pratiquante, fidèle à sa foi? Longtemps, elle s'était soumise aux croyances, aux mystères, même lorsque, sourdement, son bon sens naturel protestait; mais il était pourtant des bornes, elle ne pouvait aller jusqu'à cette mise en actions du ciel, elle refusait de marcher derrière ce Saint-Antoine rouge et or, promené comme un mannequin de réclame, pour décupler aux guichets la foule des souscripteurs. Et, surtout, ce qui accrut encore en elle cette révolte de la raison, ce fut la retraite de l'abbé Quandieu, de ce directeur si doux et si humain auquel elle était retournée, à la suite des ardeurs suspectes du père Théodose. Pour qu'un tel homme ne se sentît plus la force de vivre dans l'Église, telle que la faisait une politique cléricale de haine et de domination, ne fallait-il pas qu'il devînt difficile aux âmes droites et bonnes d'y rester désormais?

Mais, sans doute, jamais Geneviève n'aurait évolué si vite, grâce aux circonstances, si un travail préparatoire ne s'était déjà fait en elle, lentement, à son insu. Il fallait, pour bien saisir les causes premières, reprendre toute son histoire. Tenant de son père, tendre, gaie, passionnée, ayant des sens, elle s'était prise d'amour pour Marc, le voulant, le désirant, jusqu'à consentir à vivre au fond d'un village perdu, avec ce très modeste instituteur. Désireuse aussi de liberté, lasse à dix-huit ans du morne intérieur de madame Duparque, elle avait paru un instant dégagée de son éducation pieuse, elle s'était donnée à

son mari dans un tel élan de jeunesse, que lui-même avait pu croire la posséder tout entière. Et, d'ailleurs, si des craintes sourdes lui étaient restées, il avait passé outre, l'adorant, se croyant assez fort pour la refaire à son image, remettant cette conquête morale à plus tard, dans l'étourdissement de son bonheur. Puis, la tare ancienne avait reparu chez elle, et il s'était de nouveau montré faible, tardant à agir sous le prétexte noble de respecter sa liberté de conscience, la laissant se remettre à la pratique religieuse, fréquenter l'église, s'y oublier. C'était toute son enfance qui repoussait, le poison mystique non éliminé encore, une crise fatale chez les âmes des femmes nourries d'erreurs et de mensonges, aggravée chez elle par la fréquentation d'une grand'mère dévote et dominatrice. Les faits, l'affaire Simon, la communion différée de Louise, avaient alors précipité la rupture entre les époux. En elle, brûlait surtout un désir éperdu d'au delà dans la passion, un espoir de trouver au ciel le bonheur illimité et divin, promis jadis à ses sens précoces de fillette ; et son amour pour Marc s'était obscurci simplement devant le rêve de ces extases que chantent les cantiques, une dilection plus haute et toujours décevante. On avait eu beau l'exalter, lui mentir, la faire agir contre son mari, en lui promettant de la hausser à la vérité supérieure, à la félicité parfaite. Sa continuelle défaite était partie de son abandon du seul bonheur humain naturel et possible, car jamais plus elle ne s'était rassasiée, elle avait vécu dans une détresse croissante, sans repos ni joie, malgré son entêtement à se dire heureuse du vide de sa chimère. Maintenant encore, elle n'avouait pas le néant où l'avaient laissée les longues prières sur les dalles froides des chapelles, les communions inutiles, trompant son espérance de sentir enfin dans sa chair et dans son sang la chair et le sang de Jésus, devenus siens, l'union d'éternelle allégresse. Mais la bonne nature la

reconquérait, un peu tous les jours, la rendait à la santé, à l'amour humain, tandis que le poison ancien du mysticisme s'éliminait davantage, après chaque échec du mensonge religieux, le père Théodose inquiétant et rejeté, l'abbé Quandieu bon homme et inefficace. Et, au milieu de son grand trouble, elle en restait à s'étourdir encore de quelques pratiques religieuses, si lourdes, si amères, pour ne pas comprendre que l'amour de Marc s'était réveillé en elle, un besoin immense de se reposer dans ses bras d'époux et de père, dans cette unique et éternelle vérité qui fait de l'homme et de la femme le couple de santé et de joie.

Alors, des querelles avaient éclaté entre madame Duparque et Geneviève, plus fréquentes et plus vives. La grand' mère sentait bien que sa petite-fille lui échappait. Elle la surveillait étroitement, elle la gardait presque prisonnière ; mais celle-ci, à la moindre discussion, avait toujours la ressource de monter s'enfermer dans sa chambre, après avoir fait claquer les portes ; et, là, elle était au moins à ses pensées, elle ne répondait plus, même quand la terrible aïeule venait frapper du poing. Pendant deux dimanches de suite, elle s'enferma ainsi, elle refusa de l'accompagner aux vêpres, malgré des supplications, suivies de menaces. Madame Duparque, à soixante-dix-huit ans, était la dévote intraitable, façonnée par une longue vie au servage total de l'Église. Elevée par une mère rigide, lorsqu'elle avait épousé Duparque, tout à son commerce, brutal et sans caresses tendres, elle était de sens endormis qui devaient s'éveiller tard. Le ménage, durant près de vingt-cinq ans, allait tenir, en face de la cathédrale de Saint-Maxence, un magasin de nouveautés, fréquenté surtout par une clientèle de couvents et de presbytères. Et ce fut là que, vers la trentaine, si peu aimée, le cœur et la chair si peu contentés par son mari, elle se donna de plus en plus à la religion, d'une honnêteté trop stricte

pour prendre un amant. Elle réfréna son besoin de sensualité, elle parvint à le tromper, à le satisfaire dans les cérémonies du culte, dans les odeurs d'encens, les prières exaltées, les rendez-vous mystiques avec le Jésus blond des Saintes images. N'ayant pas connu l'étreinte passionnée de l'amant, elle put estimer suffisante la consolation de l'effleurement discret des prêtres, de l'homme auprès duquel on ne pèche pas, même en vivant dans son haleine, en lui livrant l'intimité charnelle de son être. Si les gestes onctueux, les caressantes paroles de son directeur la baignaient d'une continuelle joie, il n'était pas jusqu'à ses rigueurs, ses menaces de l'enfer, de tourments affreux, qui ne fissent passer dans sa chair châtiée un délicieux frisson. Et, à croire aveuglément, à se conformer strictement aux pratiques les plus sévères, elle ne trouvait pas seulement la satisfaction de ses sens amortis, elle trouvait encore la règle, le soutien, la domination dont avait soif sa faiblesse séculaire de femme. L'Église le sait bien, elle ne conquiert pas la femme uniquement par la sensualité du culte, elle la fait sienne en la brutalisant, en la terrorisant, elle la traite en esclave habituée aux coups depuis des siècles, et qui a fini par goûter l'amère jouissance du servage. Madame Duparque, rompue dès le berceau à l'obéissance, était ainsi la fille conquise de l'Église, la créature dont elle se méfie, qu'elle foudroie et qu'elle enrégimente, l'instrument à jamais docile, qui lui permet d'atteindre l'homme et de le conquérir à son tour. Lorsque devenue veuve, ayant réalisé sa petite fortune compromise, elle s'était installée à Maillebois, elle n'avait plus eu, dans sa vie brusquement oisive, d'autre occupation, d'autre passion grandissante que cette dévotion autoritaire où elle achevait de contenter son existence manquée de femme, toutes les joies naturelles, tous les bonheurs humains qu'elle n'avait pas connus. Et, dans sa rudesse à vouloir imposer son culte étroit et

glacé à sa petite-fille Geneviève, il entrait sûrement le regret de cette félicité d'amour, la haine de cet affranchissement de la femme, qu'elle aurait voulu lui interdire comme l'enfer ignoré, peut-être délicieux, où ellemême ne devait jamais mettre les pieds.

Mais, entre la grand'mère et la petite-fille, entre la dévote têtue et la croyante près de s'affranchir, il y avait la mère, la dolente madame Berthereau. Celle-ci, d'apparence, n'était aussi qu'une dévote, pliée sous la règle, acquise dès la naissance à l'Eglise. Elle n'avait même jamais cessé de pratiquer un seul jour, puisque son mari, le libre penseur Berthereau, l'ami de Salvan, poussait la faiblesse tendre jusqu'à l'accompagner à la messe, dans son adoration pour elle. Seulement, elle avait connu l'amour de cet homme exquis, la passion ardente de toutes les heures dont il l'entourait, et elle en était restée imprégnée, à jamais possédée et frémissante. Et, depuis tant d'années qu'il était mort, elle lui appartenait toujours, elle vivait de son unique souvenir, achevant solitairement son existence de femme aux bras de sa chère ombre. Cela expliquait ses longs silences, son effacement résigné, dans la petite maison morne, où elle s'était retirée avec sa fille comme dans un couvent. Elle n'avait pas même songé à se remarier, elle était devenue une autre madame Duparque, d'une religion rigide et méticuleuse, toujours vêtue de noir, le visage couleur de cire, l'air dompté, anéanti, sous la rude main de l'aïeule qui pesait sur la maison entière. A peine, parfois, sa bouche lasse avait-elle un pli d'amertume, ses yeux de soumission s'éclairaient-ils d'une fugitive lueur de révolte, quand l'amant disparu, se réveillant en elle, lui donnait le regret immense de l'ancienne félicité d'amour, au fond de ce néant glacé de pratiques religieuses, où elle agonisait si longuement. Et il avait fallu, dans les derniers temps, l'affreux tourment de sa fille Geneviève, auquel elle assistait, cette lutte de la

femme déchirée entre le prêtre et le mari, pour la tirer de son lâche abandon de recluse, morte aux soucis du monde, jusqu'à lui donner l'audace de se dresser contre sa terrible mère.

Maintenant, madame Berthereau allait mourir, heureuse personnellement de cette délivrance. Mais, en voyant ses forces diminuer chaque jour, elle sentait grandir son désespoir de laisser Geneviève dans la torture où elle se débattait, à la merci de madame Duparque. Quand elle-même ne serait plus là, que deviendrait sa pauvre enfant, sous l'impitoyable servage, au fond de cette maison d'agonie humaine, dont elle avait tant souffert? Cela lui devenait intolérable de partir de la sorte, sans avoir rien fait, rien dit, qui pût la sauver, l'aider à retrouver quelque santé et quelque joie. Elle en était hantée, elle trouva le courage de se satisfaire, un soir où elle avait encore la force de parler, en le faisant doucement, avec une grande lenteur.

C'était un soir de septembre, tiède et pluvieux. La nuit venait, la petite chambre, d'une simplicité monacale, avec ses vieux meubles de noyer, s'obscurcissait peu à peu d'un pâle crépuscule. Et, comme la malade ne pouvait rester étendue, étouffant tout de suite, elle se trouvait assise sur sa chaise longue, le dos soutenu par des oreillers. A cinquante-six ans à peine, sa longue face meurtrie et triste, sous ses bandeaux de neige, semblait très ancienne, comme effacée et décolorée par le vide de sa vie. Geneviève était près d'elle, dans un fauteuil, et Louise venait de monter, apportant la tasse de lait, la seule nourriture que la malade pût supporter encore. Un silence lourd endormait la maison, une dernière sonnerie de la Chapelle des Capucins venait de s'éteindre dans l'air mort de la petite place, toujours déserte.

— Ma fille, dit madame Berthereau de sa voix si faible, si lente, puisque nous sommes seules, je te prie de m'é-

couter, car j'ai des choses à te dire, et il est temps que je me hâte.

Surprise, inquiète pour la malade de cet effort suprême, Geneviève voulut l'interrompre. Mais, devant son geste résolu, elle demanda simplement :

— Mère, est-ce à moi seule que tu désires parler? faut-il que Louise se retire?

Un instant, madame Berthereau garda le silence. Elle avait tourné la tête vers la jeune fille, grande et belle, qui la regardait avec une tendresse navrée, les yeux francs, le front haut. Et elle finit par murmurer :

— Je préfère que Louise reste. Elle a dix-sept ans, il faut qu'elle sache, elle aussi... Ma chère mignonne, viens t'asseoir là, tout près de moi.

Puis, lorsqu'elle l'eut à côté d'elle, assise sur une chaise, elle lui prit la main.

— Je sais combien tu es raisonnable et brave, et si je t'ai blâmée parfois, je rends justice à ta franchise... Aujourd'hui, vois-tu, à mon heure dernière, je ne crois plus qu'à la bonté.

Elle se recueillit un moment encore, elle tourna les yeux vers la fenêtre ouverte, vers le ciel pâlissant, comme pour retrouver toute sa longue vie de mélancolie et de résignation dans l'adieu du soleil. Son regard revint ensuite à sa fille, qu'elle contempla longuement, d'un air d'indicible compassion.

— Ma Geneviève, j'ai bien du chagrin de te laisser si malheureuse... Ne dis pas non, j'entends parfois tes sanglots, la nuit, là-haut, au-dessus de ma tête, quand tu ne peux dormir. Et je me doute bien de ta misère, des combats qui te déchirent... Voilà des années que tu souffres, sans que j'aie eu même la bravoure de venir à ton aide.

Des larmes soudaines gonflèrent les paupières de Geneviève. Cette évocation de ses souffrances, à cette heure tragique, la bouleversait.

— Mère, je t'en prie, ne songe pas à moi. Je n'aurai qu'une douleur, celle de te perdre.

— Non, non, ma fille, chacun s'en va à son tour, satisfait ou désespéré, selon la vie qu'il a su se faire. Mais il ne faut pas que ceux qui restent, s'entêtent à souffrir inutilement, quand ils peuvent encore être heureux.

Et, joignant les mains, les élevant dans un geste d'ardente prière :

— Oh ! ma fille, je t'en supplie, ne reste pas un jour de plus dans cette maison. Hâte-toi, prends tes enfants et retourne près de ton mari.

Geneviève n'eut pas même le temps de répondre. Une grande ombre noire s'était dressée, madame Duparque venait d'entrer sans bruit. Rôdant toujours par la maison, elle se tourmentait dès qu'elle ne savait plus où étaient Geneviève et Louise, hantée par le continuel soupçon du péché. Si elles se cachaient, était-ce donc qu'elles faisaient le mal ? Et, surtout, elle n'aimait pas les savoir trop longtemps ensemble près de madame Berthereau, dans la crainte de tout ce qui pouvait se dire là de défendu. Elle était donc montée en étouffant ses pas ; et, l'oreille tendue, ayant surpris certains mots, elle avait ouvert la porte doucement, pour constater le flagrant délit.

— Que dis-tu là, ma fille? demanda-t-elle impérieusement, de sa voix sèche, outrée de colère.

Cette brusque intervention fit pâlir la malade, déjà si pâle, tandis que Geneviève et Louise restaient saisies, très inquiètes de ce qui allait se passer.

— Que dis-tu là, ma fille ? Ne sais-tu pas que Dieu t'entend ?

Madame Berthereau s'était renversée sur ses oreillers, en fermant les yeux, comme pour reprendre courage. Elle espérait tant parler à Geneviève seule, ne pas livrer combat à la redoutable aïeule ! Toute sa vie, elle avait

évité ce choc, cette lutte, où elle se savait vaincue à l'avance. Mais il ne lui restait que quelques heures pour être brave et bonne, elle rouvrit les yeux, elle osa parler enfin.

— Que Dieu m'entende, ma mère! Je crois remplir tout mon devoir, je dis à ma fille de prendre ses enfants et de retourner près de son mari, car sa bonne santé et son unique bonheur sont là, à ce foyer qu'elle a quitté si imprudemment.

D'un geste violent, madame Duparque avait d'abord voulu l'interrompre, dès les premiers mots. Puis, frappée peut-être par la majesté de la mort qui emplissait déjà la chambre de son souffle, gênée de ce cri d'une pauvre créature asservie dont la raison et l'amour se libéraient à l'heure dernière, elle laissa la mourante achever. Et il y eut ensuite une angoisse infinie, et les quatre femmes, les quatre générations étaient en présence.

Toutes quatre avaient un air de famille, grandes de taille, la face longue, avec le nez un peu fort. Mais madame Duparque, les mâchoires dures, les joues coupées de plis rigides, âgée de soixante-dix-huit ans, avait maigri et jauni, dans les pratiques de son étroite dévotion; tandis que madame Berthereau, qui venait d'atteindre sa cinquante-sixième année, plus grasse et plus souple, malgré la maladie, gardait sur son visage blême la douceur de cet amour goûté un instant, dont elle avait gardé l'éternel deuil. Puis, de ces deux femmes brunes et sévères, Geneviève était née, affinée pas son père, blonde, gaie, amoureuse et désirable, encore délicieuse à trente-sept ans passés; et Louise, la dernière, dans sa dix-huitième année bientôt, était redevenue brune, du brun doré de Marc, qui lui avait aussi donné son front large, ses grands yeux de flamme, où brûlait la passion de la vérité. Et, de même, au moral, l'évolution se poursuivait : la grand' mère serve absolue de l'Eglise, la chair et l'esprit domptés,

instrument passif d'erreur et de domination; la fille, restée pratiquante, conquise toujours, mais troublée, torturée d'avoir connu le bonheur humain; la petite-fille en lutte, pauvre cœur, pauvre raison où le catholicisme livrait son dernier combat, déchirée entre le néant menteur de son éducation mystique et la réalité vivante de son amour d'épouse, de sa tendresse de mère, ayant besoin de toutes les forces de son être pour se libérer; l'arrière-petite-fille, libérée enfin, échappée à la mainmise du prêtre sur la femme et sur l'enfant, revenue à l'heureuse nature, à la glorieuse bienfaisance du soleil, dans un cri de jeunesse et de santé.

Madame Berthereau reprit de sa voix basse et lente :

— Écoute, ma Geneviève, ne reste pas ici davantage. Dès que je ne serai plus, va-t'en, va-t'en bien vite... Mon malheur, à moi, a commencé le jour où j'ai perdu ton père. Il m'adorait, les seules heures où j'ai vécu sont celles que j'ai passées près de lui, entre ses bras. Et je me suis souvent reprochée de ne pas les avoir goûtées plus profondément, car j'ignorais leur prix, dans ma stupide erreur, et je ne les ai senties si délicieuses, si uniques, que lorsque je suis retombée ici, veuve, sans amour, retranchée du monde... Ah! le froid de glace de cette maison dont j'ai tant frissonné, le silence et l'ombre où je suis morte heure par heure, sans même oser ouvrir une fenêtre pour respirer un peu de vie, tant j'étais imbécile et lâche!

Debout, immobile, madame Duparque n'intervenait pas. Ce cri de douloureuse révolte lui arracha pourtant un geste de protestation.

— Ma fille, je ne t'empêcherai pas de parler, quoique le mieux serait, si tu as une confession à faire, d'appeler le père Théodose... Mais, puisque tu n'étais pas toute à Dieu, pourquoi est-tu venue te réfugier chez moi? Tu savais bien que tu y trouverais Dieu seul.

— Je me suis confessée, répondit doucement la mourante, je ne m'en irai pas sans recevoir l'extrême-onction, car j'appartiens à Dieu tout entière, je ne puis que lui appartenir maintenant... Si j'ai tant souffert de la perte de mon mari, je n'ai jamais eu le regret d'être venue ici. Où serais-je allée? Je n'avais pas d'autre refuge, j'étais trop acquise à la religion, pour tenter même un instant de chercher ailleurs le bonheur. Et j'ai donc vécu l'existence que je devais vivre... Mais ma fille souffre trop à son tour, et elle qui est libre, qui a encore un mari dont elle est adorée, je ne veux pas qu'elle recommence ma triste histoire, dans ce néant où j'ai si longtemps agonisé. Tu m'entends, tu m'entends, n'est-ce pas? ma fille.

Et, d'un geste de tendre supplication, elle avait tendu ses deux pauvres mains de cire, et Geneviève était venue tomber à genoux près d'elle, si remuée par cette scène extraordinaire, ce poignant réveil de l'amour dans la mort, que de grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Mère, mère, je t'en prie, ne souffre pas davantage de ma souffrance. Tu me déchires le cœur, à ne songer ainsi qu'à moi, lorsque nous sommes tous là, avec l'unique désir de te donner un peu de joie, à toi qui veux partir si désespérée.

Mais madame Berthereau était soulevée d'une exaltation croissante. Elle lui avait pris la tête, elle la regardait de tout près, dans les yeux.

— Non, non, écoute-moi encore... Je ne puis plus goûter qu'une joie, avant de te quitter, celle d'emporter la certitude que tu ne vas pas recommencer ici mon sacrifice et mon tourment. Donne-moi cette dernière consolation, ne me laisse pas partir sans une promesse formelle... Tu entends, je te le répéterai, tant qu'un peu de force me restera pour le dire. Sauve-toi de cette maison de mensonge et de mort, retourne à ton foyer, près de ton mari. Rends-lui ses enfants, aimez-vous de tout

votre être. La vie est là, et la vérité, et le bonheur... Je t'en prie, ma fille, promets-moi, jure-moi de te rendre à mon dernier désir!

Puis, comme Geneviève, bouleversée, étouffée par les sanglots, ne répondait pas, elle se tourna vers Louise, éperdue elle aussi, qui était venue s'agenouiller de l'autre côté de la chaise longue.

— Aide-moi donc alors, ma bonne petite-fille. Je sais tes idées, à toi. J'ai bien vu ton travail, ton effort, ici, pour remmener ta mère chez elle. Tu es une petite fée, une petite personne très sage, qui a beaucoup fait, dans le désir de nous donner un peu de tranquillité, à toutes les quatre... Et il faut que ta mère me promette, n'est-ce-pas? Dis-lui donc de me faire une grande joie, en me promettant d'être heureuse!

Louise avait saisi les mains de la triste femme, et elle les baisait, elle bégayait :

— Oh! grand'mère, grand'mère, que tu es bonne et que je t'aime!... Mère se rappellera ta volonté dernière. Elle réfléchira, elle agira selon son cœur, sois-en certaine.

Rigide, madame Duparque n'avait pas bougé. Les yeux seuls vivaient, dans son visage glacé, coupé de grands plis. Et toute une furieuse colère s'y était rallumée, à mesure qu'elle se violentait pour ne pas brutaliser la mourante. Elle finit par gronder sourdement :

— Taisez-vous toutes les trois! Vous êtes de malheureuses impies, en révolte contre Dieu, et que les flammes de l'enfer puniront... Taisez-vous, je ne veux plus entendre un seul mot! Ne suis-je donc plus la maîtresse ici, l'aïeule? Toi, ma fille, c'est la maladie qui t'égare, je veux le croire; et toi, ma petite-fille, tu as Satan en toi, je t'excuse de n'avoir pu l'en chasser complètement encore, malgré ta pénitence; et toi, mon arrière-petite-fille, j'espère toujours t'empêcher d'aller à ta damnation,

quand je me sentirai libre de te corriger... Taisez-vous, mes filles, vous qui ne seriez pas sans moi! C'est moi qui commande, et ce serait un péché mortel de plus, si vous ne m'obéissiez pas!

Elle avait grandi, elle parlait avec un geste farouche, au nom de son Dieu de colère et de vengeance. Mais sa fille, sentant bien que la mort si proche l'avait délivrée déjà, osa continuer, malgré sa défense.

— Voilà plus de vingt ans que j'obéis, ma mère, voilà plus de vingt ans que je me tais, et si ma dernière heure n'était pas venue, j'aurais peut-être la lâcheté d'obéir et de me taire encore... C'est trop. Tout ce qui m'a torturée, tout ce que je n'ai pas dit, m'étoufferait dans la terre. Je ne peux l'y emporter. Et, quand même, le cri, si longtemps étouffé, sortirait de mes lèvres... Oh! ma fille, je t'en conjure, promets-moi, promets-moi!

Hors d'elle, madame Duparque répéta, d'une voix plus rude :

— Geneviève, c'est moi, ta grand'mère, qui te défends de parler.

Louise, en voyant sa mère toujours sanglotante, livrée au plus affreux des combats, la face abîmée dans la couverture, sur la chaise longue, se permit de répondre, de son air résolu, plein de déférence.

— Grand'mère, il faut être bonne pour grand'maman si malade. Mère aussi est bien souffrante, et c'est cruel de la bouleverser ainsi... Chacun ne doit-il pas agir selon sa conscience?

Alors, sans laisser à madame Duparque le temps d'intervenir de nouveau, Geneviève, le cœur fondu par cette douceur courageuse de sa fille, releva la tête, embrassa la mourante éperdument.

— Mère, mère, dors tranquille, je ne veux pas que tu emportes une amertume, à cause de moi... Oui, je te promets de me rappeler ton désir, je te promets de faire

tout ce que mon amour pour toi me conseillera... Oui, oui, il n'y a que la bonté, il n'y a que l'amour, c'est la vérité unique.

Et, comme madame Berthereau, épuisée, la face illuminée d'un divin sourire, serrait sa fille contre sa poitrine, madame Duparque eut un dernier geste menaçant. Le crépuscule était complètement venu, la chambre ne se trouvait plus éclairée que par la faible lueur du grand ciel pur, semé des premières étoiles; tandis que la fenêtre ouverte laissait monter le profond silence de la petite place déserte, où sonnait seul le rire d'un enfant. Et, dans cet apaisement des choses, traversé de l'auguste souffle de la mort prochaine, l'aïeule têtue, aveugle et sourde, dit encore :

— Vous n'êtes plus de moi, ni fille, ni petite-fille, ni arrière-petite-fille. L'une poussant l'autre, vous vous acheminez à la damnation éternelle. Allez, allez! Dieu vous renie, et je vous renie!

Puis, elle partit, elle referma rudement la porte. Dans la douce pièce obscure, il ne restait que la mère agonisante, entre sa fille et sa petite-fille, réunies en une seule étreinte. Et, longuement, toutes trois pleurèrent des larmes où beaucoup de délices se mêlaient à beaucoup de douleur.

Deux jours plus tard, madame Berthereau mourut très catholiquement, après avoir reçu l'extrême-onction, comme elle l'avait désiré. A l'Église, on remarqua l'attitude sévère de madame Duparque, toute noire, en grand deuil. Louise seule l'accompagnait, Geneviève avait dû reprendre le lit, à la suite d'une telle secousse nerveuse, qu'elle semblait ne plus voir et ne plus entendre. Pendant trois jours encore, elle demeura ainsi, couchée, le visage tourné vers le mur, ne voulant répondre à personne, pas même à sa fille. Elle devait souffrir affreusement, des soupirs lui échappaient, des crises de larmes

la secouaient toute. Lorsque la grand'mère montait, s'entêtant à rester là des heures, la sermonnant, lui démontrant la nécessité d'apaiser la colère de Dieu, des crises plus violentes se déclaraient, des convulsions et des cris. Et Louise, désireuse d'éviter à sa mère cette aggravation de tourment, dans le débat suprême dont elle était déchirée, finit par fermer la porte et par se tenir là, en sentinelle, afin d'interdire l'entrée de la chambre à tout le monde.

Le quatrième jour, le dénouement se produisit. Seule, Pélagie réussissait à forcer la porte, pour certains besoins du service. Agée de soixante ans, elle s'était amaigrie, comme desséchée, avec sa face maussade, au grand nez et aux lèvres minces. Devenue insupportable, toujours à mâchonner des paroles aigres, elle tyrannisait sa terrible maîtresse elle-même, elle jetait dehors les ouvrières que celle-ci se permettait de prendre pour l'aider. D'ailleurs, madame Duparque la gardait comme un vieil instrument à elle, l'ayant toujours eue sous la main, ne s'imaginant pas pouvoir vivre, si elle n'avait plus cette créature, cette serve, qu'elle utilisait ainsi qu'un prolongement de sa domination sur tout ce qui l'entourait. Elle en faisait son espionne, l'exécutrice de ses basses volontés, et elle devait en retour supporter de lui appartenir aussi, de tolérer ses méchantes humeurs, le surcroît d'ennuis et de tristesses dont elle emplissait la maison.

Le matin du quatrième jour, après le premier déjeuner, Pélagie, qui était montée desservir, accourut tout effarée dire à sa maîtresse :

— Madame sait ce qui se passe là-haut ?... Elles font leurs malles.

— La mère et la fille ?

— Oui, madame. Oh ! elles ne se cachent pas, la fille sort, va dans sa chambre, rapporte des brassées de linge... Si madame veut monter, la porte est grande ouverte.

Sans une parole, l'air glacé, madame Duparque monta. Et elle trouva, en effet, Geneviève et Louise qui s'activaient, emplissant deux malles, comme pour un départ immédiat, tandis que le petit Clément, âgé de six ans à peine, bien sage sur une chaise, regardait ces préparatifs. Elles levèrent simplement la tête, elles continuèrent.

Au bout d'un silence, madame Duparque, plus froide et plus dure, sans qu'un pli de sa face eût bougé, demanda :

— Alors, Geneviève, tu te sens mieux ?

— Oui, grand'mère. J'ai encore de la fièvre, mais jamais je ne guérirai, si je reste enfermée ici.

— Et tu as décidé d'aller ailleurs, je le vois. Où vas-tu ?

Elle leva de nouveau la tête, les yeux encore meurtris, toute frémissante.

— Je vais où j'ai promis à ma mère d'aller. Voici quatre jours que je me débats et que j'en meurs.

Il y eut un silence.

— La promesse ne m'avait pas semblé formelle, j'avais cru à une simple consolation... Alors, tu retournes chez cet homme. Il faut vraiment que tu aies peu d'orgueil.

— Ah ! l'orgueil ! oui, je sais, c'est par l'orgueil que depuis longtemps tu me retiens... J'en ai eu, de l'orgueil, jusqu'à pleurer les nuits entières, sans vouloir avouer mon erreur... Et puis, je viens de comprendre la stupidité de cet orgueil, la misère où je suis tombée est trop grande.

— Malheureuse, ni la prière ni la pénitence n'ont donc pu te débarrasser du poison ? C'est le poison qui te reprend et qui achèvera de te jeter aux peines éternelles, si tu retombes dans ton abominable péché.

— De quel poison parles-tu, grand'mère ? Mon mari

m'aime, et j'ai beau faire, je l'aime toujours : est-ce donc là le poison?... J'ai lutté cinq ans, j'ai voulu me donner toute à Dieu, pourquoi Dieu n'a-t-il pas comblé le néant affreux de mon être, où je m'efforçais de faire le vide complet, pour l'y recevoir seul, en maître unique? La religion n'a satisfait ni mon bonheur d'épouse ni ma tendresse de mère, et si je retourne à ce bonheur et à cette tendresse, c'est dans l'effondrement de ce ciel où je n'ai trouvé que déception et que mensonge.

— Tu blasphèmes, ma fille, et tu en seras châtiée par de plus cruelles souffrances... Si le poison qui t'a torturée ne venait pas de Satan, il faudrait donc qu'il vînt de Dieu. La foi t'abandonne, tu es sur le chemin de la négation, de la perdition totale.

— C'est vrai, voici des mois que j'ai cessé de croire un peu chaque jour. Je n'osais me l'avouer à moi-même, mais c'était, au milieu de mes amertumes, un travail lent qui emportait mes croyances d'enfant et de jeune fille... Est-ce singulier! toute cette enfance chimérique, toute cette jeunesse dévote s'étaient réveillées en moi, avec les beaux mystères, les cérémonies du culte, l'ardent désir de Jésus, lorsque je suis venue me réfugier ici. Et, quand j'ai pu de nouveau m'abîmer dans l'au delà des mystères, quand j'ai voulu me donner à Jésus, au milieu des chants et des fleurs, ces rêves ont peu à peu pâli, sont devenus des imaginations décevantes où rien de mon être vivant ne se contentait plus... Oui, le poison, ce serait donc cette éducation première, cette erreur où j'ai grandi, dont un réveil plus tard m'a fait tant souffrir, et dont je ne guérirai que le jour où le ferment mauvais en sera complètement éliminé... Guérirai-je? je suis si combattue encore!

Madame Duparque se contenait, comprenant qu'une violence de sa part achèverait la rupture entre elle et les deux femmes, les seules créatures qui restaient de sa

race, avec le petit garçon, très attentif sur sa chaise, écoutant sans comprendre. Aussi voulut-elle tenter un dernier effort, en s'adressant à Louise.

— Toi, pauvre enfant, tu es la plus à plaindre, et je frémis, quand je pense dans quel abîme d'abominations tu te jettes... Si tu avais fait ta première communion, tous ces maux nous seraient évités. Dieu nous punit de n'avoir pas su vaincre ta résistance impie. Et il serait temps encore, quelles grâces tu obtiendrais de sa miséricorde infinie, pour la maison entière, le jour où tu te soumettrais, où tu t'approcherais de la sainte table, en humble servante de Jésus!

Doucement, la jeune fille répondit :

— Pourquoi revenir sur cela, grand'mère. Tu sais bien la promesse formelle que j'ai faite à mon père. Ma réponse ne peut pas varier, je me déciderai à vingt ans, je verrai si j'ai la foi.

— Mais, misérable obstinée, si tu retournes chez cet homme qui vous a perdues toutes les deux, ta réponse est certaine à l'avance, tu resteras sans croyance, sans religion, comme une bête!

Et, devant le silence déférent de la fille et de la mère, qui, pour ne pas prolonger une discussion inutile et pénible, s'étaient remises à leurs malles, elle exprima un suprême désir.

— Eh bien! si vous êtes résolues à partir toutes les deux, laissez-moi au moins ce petit garçon, laissez-moi Clément. Il sera la rançon de votre folie, je l'élèverai dans l'amour de Dieu, j'en ferai un saint prêtre, et je ne resterai pas seule, nous serons deux ici à prier pour que la colère divine vous épargne, au jour terrible du jugement.

Geneviève, vivement, s'était redressée.

— Te laisser Clément! mais il est la grande raison de mon départ. Je ne sais plus comment l'élever, je veux

le rendre à son père, pour nous entendre et tâcher d'en faire un homme,.. Non, non, je l'emporte.

Louise, elle aussi, s'avança, très tendre et très respectueuse.

— Pourquoi dis-tu que tu resteras seule, grand'mère? Nous ne voulons pas t'abandonner, nous reviendrons te voir souvent, tous les jours, si tu le permets. Et nous t'aimerons bien, et nous nous efforcerons de te montrer combien nous désirons te rendre heureuse.

Alors, madame Duparque ne put se contraindre davantage. Le flot de colère qu'elle avait tant de peine à refouler, déborda, l'emporta en furieuses paroles.

— C'est assez! taisez-vous, je ne veux plus vous entendre! Et vous avez raison, faites vite vos malles et allez-vous-en, allez-vous-en tous les trois, je vous chasse!... Allez retrouver votre damné, votre bandit qui a craché tant de bave sur Dieu et ses ministres, pour tâcher de sauver l'immonde juif, condamné deux fois!

— Simon est innocent, cria Geneviève, hors d'elle à son tour, et ceux qui l'ont fait condamner sont des menteurs et des faussaires.

— Oui, je sais, c'est l'affaire qui t'a perdue et qui nous sépare. Tu crois le juif innocent, tu ne peux plus croire en Dieu. Ta justice imbécile est la négation de l'autorité divine... C'est pourquoi tout est bien fini entre nous. Va-t'en, va-t'en vite avec tes enfants. Ne souillez plus cette maison, n'attirez pas davantage la foudre sur elle. Vous êtes la cause unique des malheurs dont elle a souffert... Et, surtout, n'y remettez jamais les pieds, je vous chasse, je vous chasse pour toujours. Dès que vous aurez franchi le seuil, ne revenez pas frapper à la porte, elle ne s'ouvrirait pas. Je n'ai plus d'enfants, je suis seule au monde, je vivrai et je mourrai seule.

Et cette femme, de quatre-vingts ans bientôt, redressait sa haute taille avec une énergie farouche, la voix forte

encore, le geste dominateur. Elle maudissait, elle châtiait, elle exterminait, comme son Dieu de colère et de mort. Et elle redescendit de son pas impitoyable, elle s'enferma dans sa chambre, en attendant que les derniers enfants de sa chair fussent à jamais partis.

Justement, ce jour-là, Marc reçut la visite de Salvan, qui le trouva dans la grande salle de classe, toute ensoleillée par un clair soleil de septembre. La rentrée des vacances devait avoir lieu dix jours plus tard; et, bien qu'il attendît d'heure en heure sa révocation, l'instituteur revoyait ses cahiers et ses notes, comme pour préparer la nouvelle année scolaire. Mais, à l'air grave et souriant du directeur de l'Ecole normale, il comprit immédiatement.

— Cette fois, ça y est, n'est-ce pas?

— Mon Dieu! oui, ça y est, mon ami... Le Barazer a fait signer tout le mouvement nouveau, une véritable fournée... Jauffre quitte Jonville et vient à Beaumont, un bel avancement. Le clérical Chagnat passe du Moreux à Dherbecourt, ce qui est scandaleux pour une brute de cette espèce... Quant à moi, je suis simplement mis à la retraite, pour céder la place à Mauraisin, qui triomphe... Et vous, mon ami...

— Moi, je suis révoqué.

— Non, non, vous tombez seulement en disgrâce. On vous renvoie à Jonville, en remplacement de Jauffre, et votre adjoint Mignot, compromis et frappé lui aussi, va au Moreux occuper le poste de Chagnat.

Marc, saisi, eut un cri d'heureuse surprise.

— Mais je suis enchanté!

Et Salvan, venu exprès pour lui apprendre plus tôt la nouvelle, riait maintenant d'un bon rire.

— Voilà bien la politique de Le Barazer! C'était là ce qu'il préparait, lorsqu'il gagnait du temps, selon son habitude. Il a fini par satisfaire le terrible Sanglebœuf, la réaction entière du département, en appelant Mauraisin

à ma succession, en donnant de l'avancement à Jauffre et à Chagnat. Et cela lui a permis de vous conserver, vous et Mignot, qu'il semble blâmer, mais qu'il entend ne pas désavouer complètement. En outre, il a laissé ici mademoiselle Mazeline et il a fait nommer à votre place Joulie, un de mes meilleurs élèves, l'intelligence la plus libérée, l'esprit le plus sain; de sorte que, désormais, Maillebois, Jonville et le Moreux se trouvent pourvus d'excellents ouvriers, ardents à la mission de l'avenir... Que voulez-vous? je vous le répète une fois de plus, on ne changera pas Le Barazer, il faut l'accepter ainsi, bien heureux encore de sa demi-besogne.

— Je suis enchanté, répéta Marc. Ma grande tristesse était de quitter l'enseignement. Depuis ce matin, j'avais le cœur bien gros, en songeant à la rentrée prochaine. Où serais-je allé? qu'aurais-je fait? Certes, cela me chagrinera de laisser ici des enfants que j'aime. Mais ma consolation va être d'en retrouver d'autres là-bas, que j'aimerai. Et que m'importe l'humilité de l'école, si je puis y continuer l'œuvre de ma vie, le bon travail d'ensemencement qui seul doit donner la moisson future de vérité et de justice!... Ah! retourner à Jonville, ce sera de grand cœur, avec un renouveau d'espoir!

Gaiement, il marchait dans la vaste classe, si claire, si pleine de soleil, comme pour reprendre possession de cette mission d'instituteur dont l'abandon lui aurait tant coûté. Et il eut un geste charmant de juvénile allégresse, il se jeta au cou de Salvan. Il l'embrassa. Justement, Mignot, qui, certain lui aussi d'être révoqué, cherchait une situation depuis quelques jours, rentra désespéré d'avoir encore essuyé un refus, chez le directeur d'une usine voisine. Puis, quand il sut qu'il était nommé au Moreux, il fut ravi à son tour.

— Le Moreux, le Moreux, un vrai pays de sauvages. N'importe, on tâchera de les civiliser un peu, et nous ne

nous quittons pas, quatre kilomètres à peine. Vous savez, c'est ça qui me fait le plus de plaisir.

Marc s'était calmé, une douleur se réveillait en lui, assombrissait de nouveau ses yeux. Il y eut un silence, les deux autres avaient senti passer le frisson des espérances ajournées, des plaies toujours vives, au milieu de tant de ruines. Combien la lutte serait dure encore, que de larmes elle coûterait, avant de retrouver les bonheurs perdus! Et ils se taisaient tous les trois, et Salvan, debout devant la grande baie ensoleillée donnant sur la place, semblait rêver tristement, dans son impuissance à faire plus de joie.

— Tiens! demanda-t-il brusquement, vous attendez donc quelqu'un?

— Comment, j'attends quelqu'un? dit Marc.

— Oui, voilà une petite charrette à bras, avec des malles.

La porte s'ouvrit, et ils se retournèrent. Ce fut Geneviève qui entra, tenant le petit Clément par la main, ayant Louise à son côté. La surprise, l'émotion furent si fortes, que personne d'abord ne parla. Marc tremblait. Geneviève finit par dire, d'une voix entrecoupée :

— Mon bon Marc, je te ramène ton fils. Oui, je te le rends, il est à toi, il est à nous deux. Tâchons de faire de lui un homme.

L'enfant avait tendu ses petits bras, et le père éperdu l'enleva, le serra dans les siens, tandis que la mère, l'épouse ajoutait :

— Et je te reviens avec lui, mon bon Marc. Tu me l'avais bien dit que je te le rendrais et que je te reviendrais... C'est la vérité qui, d'abord, m'a vaincue. Ensuite, ce que tu avais mis en moi a sans doute germé, et je n'ai plus d'orgueil, et me voici, parce que je t'aime toujours... J'ai vainement cherché un autre bonheur, ton amour seul est vivant. Il n'y a, en dehors de nous deux

et de nos enfants, que déraison et que misère... Reprends-moi, mon bon Marc, je me donne comme tu te donnes.

Lentement, elle s'était approchée, elle allait jeter elle aussi les bras au cou de son mari, lorsque la voix gaie de Louise se fit entendre.

— Et moi, et moi, père? J'en suis, tu sais... Ne m'oubliez pas.

— Oh! oui, elle en est, la chère mignonne! reprit Geneviève. Elle a tant travaillé à ce bonheur, avec tant de douceur et d'adresse!

D'un geste, elle avait pris Louise dans son étreinte, elle les embrassa, elle et Marc, qui tenait déjà Clément contre sa poitrine. Tous les quatre se trouvaient enfin réunis, serrés du même lien de chair et de tendresse, n'ayant plus qu'un même cœur, un même souffle.Et, dans cette grande salle de classe, si nue, si vide, en attendant le flot d'enfants de la rentrée prochaine, quel frisson d'humanité profonde, de joie féconde et saine! De grosses larmes emplirent les yeux de Salvan et de Mignot, bouleversés d'attendrissement.

Enfin, Marc put parler, tout son cœur montait à ses lèvres.

— Ah ! chère femme, si tu me reviens, c'est donc que tu es guérie. Je le savais bien : tu allais à ces pratiques religieuses de plus en plus rigides, comme à des stupéfiants, à des doses de plus en plus fortes, pour endormir la nature en toi ; et la bonne nature, malgré tout, devait éliminer le poison, le jour ou tu te sentirais de nouveau épouse et mère... Oui, oui, tu as raison, c'est l'amour qui t'a délivrée, te voilà reconquise sur cette religion d'erreur et de mort, dont nos sociétés agonisent depuis dix-huit siècles.

Mais Geneviève se remit à frémir, troublée, inquiète.

— Oh ! non, oh ! non, mon bon Marc, ne dis pas cela !

Qui sait si je suis bien guérie? Jamais, sans doute, je ne guérirai complètement... C'est notre Louise qui, tout entière, sera libérée. Chez moi, je le sens, la tare est ineffaçable, je frissonnerai sans cesse de la crainte de retomber au rêve mystique... Et, si je rentre ici, si je me donne de nouveau, c'est pour me réfugier à ton cou et pour que tu achèves l'œuvre commencée. Garde-moi, achève-moi, tâche de faire que jamais plus rien ne nous sépare.

Ils s'étaient ressaisis d'une étreinte plus étroite, confondus en une seule personne. N'était-ce point sa grande œuvre? reprendre la femme à l'Église, lui donner près de l'homme sa vraie place de mère et de compagne, car, seule, la femme libérée peut libérer l'homme. Son esclavage est le nôtre.

Brusquement, Louise, disparue depuis un instant, rouvrit la porte, ramenant avec elle mademoiselle Mazeline, essoufflée et souriante.

— Maman, il faut que mademoiselle soit aussi de notre joie. Si tu savais combien elle m'a aimée et comme elle a été bonne et utile ici!

Geneviève s'était avancée et avait tendrement embrassé l'institutrice.

— Je sais... Merci, mon amie, de tout ce que vous avez fait pour nous, pendant nos longs chagrins.

La bonne Mazeline riait, avec des larmes dans les yeux.

— Ah! ne me remerciez donc pas, mon amie. C'est moi qui vous suis reconnaissante de tout le bonheur que vous me donnez aujourd'hui.

Salvan et Mignot, eux aussi, riaient maintenant. Des poignées de main furent encore échangées. Et, comme, au milieu des paroles hautes qui partaient toutes à la fois, Salvan renseignait l'institutrice sur le mouvement signé la veille, Geneviève eut un cri de joie:

— Eh quoi, nous retournons à Jonville, c'est bien vrai?... Ah! Jonville, ce coin perdu et charmant où nous nous sommes tant aimés, où nous avons commencé à vivre, si heureux! Et quel bon présage d'y retourner, d'y recommencer une existence de tendresse et de paix!... Maillebois m'inquiétait, Jonville est l'espoir certain.

Un nouveau courage, une infinie confiance en l'avenir soulevèrent Marc dans un élan superbe.

— L'amour est rentré chez nous, nous voilà désormais tout-puissants. Et le mensonge, l'iniquité, le crime ont beau triompher aujourd'hui, c'est à nous quand même que sera demain l'éternelle victoire.

LIVRE QUATRIÈME

I

En octobre, ce fut avec une sérénité joyeuse que Marc alla reprendre, à Jonville, son ancien poste si modeste d'instituteur primaire. Un grand calme s'était fait en lui, un courage et un espoir nouveaux venaient de succéder à la désespérance lasse, dont l'avait accablé le monstrueux arrêt de Rozan.

Jamais on ne réalise tout l'idéal, et il se reprochait presque d'avoir compté sur un triomphe d'apothéose. Le train humain ne va pas de la sorte, par bonds superbes et par glorieux coups de théâtre. C'était la chimère, croire que la justice allait être acclamée par les millions de bouches d'un peuple, s'imaginer le retour de l'innocent au milieu d'une grande fête nationale, faisant du pays entier une nation de frères. Chaque progrès, le plus petit, le plus légitime, a dû être conquis par des siècles de lutte. Chaque pas en avant de l'humanité a demandé des torrents de sang et de larmes, des hécatombes de victimes, se sacrifiant pour le bonheur des générations futures. Et, dans cette éternelle bataille contre les forces mauvaises,

il était donc déraisonnable d'attendre une victoire décisive, un de ces coups suprêmes qui réalisent toute l'espérance, tout le rêve d'une humanité fraternelle et juste.

D'ailleurs, il avait fini par se rendre compte du nouveau pas considérable fait sur cette route du progrès, si rude, si meurtrière. Dans la mêlée, sous les outrages, sous les blessures, on ne s'aperçoit pas toujours du terrain conquis. On se croit vaincu, et l'on a beaucoup marché, on se trouve rapproché du but. Si, à Rozan, la seconde condamnation de Simon avait paru une défaite affreuse, la victoire morale de ses défenseurs n'en était pas moins immense. Toutes sortes de biens se trouvaient acquis, un groupement des esprits libres et des cœurs généreux, un élargissement de la solidarité humaine, d'un bout à l'autre du monde, un ensemencement de vérité et de justice, qui pousseraient un jour, même si le bon grain devait germer dans le sillon pendant de longs hivers. A grand'peine, les castes réactionnaires avaient sauvé, pour un temps encore, la charpente pourrie du passé, à force de mensonges et de crimes. Mais elle n'en craquait pas moins de toutes parts, le terrible coup reçu venait de la fendre du haut en bas, et les coups de l'avenir l'achèveraient, l'abattraient en un tas d'ignobles décombres.

Aussi ne gardait-il plus que le regret de n'avoir pu tirer de cette prodigieuse affaire Simon la leçon de choses admirable, qui aurait enseigné le peuple, dans un éclat de foudre. Jamais un cas si complet, si décisif, ne se représenterait sans doute : la complicité de tous les pouvoirs, de toutes les oppressions, se liguant pour écraser un pauvre homme, un innocent, dont l'innocence mettait en péril le pacte d'exploitation humaine signé entre les puissants de ce monde; le crime avéré du prêtre, du soldat, du magistrat, du ministre, entassant pour essayer encore de tromper le peuple, le plus extraordinaire amas d'infamies, tous pris en flagrant délit de mensonge et de

meurtre, n'ayant plus qu'à sombrer dans un océan de boue; le partage enfin du pays en deux camps, d'un côté l'ancienne société autoritaire, caduque et condamnée, de l'autre la jeune société de l'avenir, libérée déjà, allant toujours à plus de vérité, à plus de justice, à plus de paix. L'innocence de Simon reconnue, c'était le passé réactionnaire assommé d'un coup, c'était l'avenir joyeux apparaissant aux yeux des plus simples, enfin grands ouverts. A aucune époque, la hache révolutionnaire ne se serait abattue si profondément dans le vieil édifice social vermoulu. Tout un élan irrésistible aurait emporté la nation vers la cité future. En quelques mois, l'affaire Simon aurait plus fait pour l'émancipation du peuple et pour le règne de la justice que cent années d'ardente politique. Et la douleur d'avoir vu les faits gâter, briser entre leurs mains l'œuvre admirable, devait rester éternellement au cœur des combattants.

Mais la vie continuait, il fallait bien lutter encore, lutter toujours. Un pas était fait, d'autres pas restaient à faire. Au jour le jour, dans le réel amer et obscur le plus souvent, le devoir était de donner de nouveau son sang et ses larmes, quitte à gagner le terrain pouce à pouce, sans avoir la récompense d'assister jamais à la victoire. Marc acceptait ce sacrifice, n'espérant plus voir l'innocence de Simon reconnue légalement, définitive et triomphante pour le peuple tout entier. Il sentait l'impossibilité de reprendre l'affaire au milieu des passions du moment, certain d'un recommencement des atroces campagnes et d'un nouvel écrasement du juif, grâce à la déclaration de quelques-uns et à la lâcheté du plus grand nombre. Sans doute faudrait-il attendre la mort des personnages mis en cause, une transformation des partis, une autre heure politique, avant que le gouvernement osât saisir une seconde fois la Cour de cassation, pour effacer de l'histoire du pays cette abominable page. David et

Simon eux-mêmes en semblaient convaincus, enfermés là-bas dans leur exploitation des Pyrénées, toujours aux aguets d'une circonstance, d'une trouvaille heureuse, mais les mains liées par la situation, sentant bien la nécessité d'attendre, s'ils ne voulaient pas soulever encore un massacre inutile et dangereux. Et, dans cette attente forcée, Marc en revenait à sa mission, à l'œuvre unique en laquelle il mettait sa certitude, l'instruction des humbles et des petits, la vérité engendrée par la connaissance qui peut seule rendre un peuple capable de justice. Les quelques progrès obtenus, il les devait à son enseignement; et les petits-enfants des enfants réaliseraient par le savoir un peu plus d'équité; et les arrière-petits-enfants des petits-enfants seraient enfin peut-être assez libérés de l'erreur, assez justes, pour réparer le crime en glorifiant l'innocent. Une grande sérénité lui était venue, il acceptait que des générations fussent nécessaires, afin de tirer la France de son engourdissement, des poisons dont on l'avait gorgée, tout un sang nouveau qui referait d'elle la France de son ancien rêve, généreuse, libératrice et justicière.

La vérité, la vérité! jamais il ne l'avait encore aimée si passionnément. Autrefois, il en avait le besoin comme de l'air qu'on respire, il ne pouvait vivre sans elle, tombant en souffrance, en une angoisse intolérable, dès qu'il ne la possédait plus. Maintenant, après l'avoir vue si furieusement combattue, niée, enfouie au plus profond du mensonge, ainsi qu'une morte qui ne se réveillerait pas, il croyait en elle davantage, il la sentait d'une façon irrésistible, capable de faire sauter le monde, le jour où l'on voudrait l'enfermer sous terre. Elle cheminait sans une heure de repos, elle marchait à son but de lumière, et rien ne l'arrêterait. Il haussait les épaules d'ironique dédain quand il voyait des coupables croire qu'ils avaient anéanti la vérité, qu'ils la tenaient sous leurs pieds,

comme si elle n'était plus. Le moment venu, la vérité éclaterait, les disperserait en poussière, tranquille et rayonnante. Et c'était cette certitude d'avoir avec lui la vérité toujours vivante et victorieuse, même après des siècles, qui lui donnait cette force tranquille de se remettre à la besogne et d'attendre gaiement, même au delà de son existence, le triomphe certain.

Puis, le spectacle effroyable de l'affaire Simon avait solidifié ses convictions, élargi sa foi. Déjà, il condamnait la bourgeoisie, une classe épuisée par l'abus du pouvoir usurpé, volé le jour du partage, une classe libérale devenue réactionnaire, passée de la libre pensée au plus bas cléricalisme, depuis le jour où elle avait senti dans l'Église l'alliée naturelle de ses rapines et de ses jouissances. Aujourd'hui, il l'avait vue à l'œuvre, lâche et menteuse, faible et tyrannique, déniant toute justice à l'innocent, résignée à tous les crimes pour ne rien lâcher de ses millions, dans sa terreur du peuple peu à peu réveillé, réclamant sa part. Et la jugeant plus pourrie et plus agonisante encore qu'il n'avait cru, il la condamnait à une disparition prompte, si la nation ne voulait pas mourir d'une infection inguérissable. Désormais, l'unique salut était dans le peuple, dans cette force nouvelle, cet inépuisable réservoir d'hommes, de travail et d'énergie. Il le sentait monter sans cesse, comme la jeune humanité renouvelée, apportant à la vie sociale une infinie puissance, pour plus de vérité, plus de justice, plus de bonheur.

Et cela confirmait la mission qu'il s'était donnée, cette mission si modeste en apparence d'instituteur de village, et qui était en somme l'apostolat moderne, la seule œuvre importante dont sortirait la société de demain. Il n'était pas de rôle plus haut, abattre l'erreur de l'Eglise, lui substituer la vérité de la science, la paix humaine faite de connaissance et de solidarité. La France future pous-

sait dans les campagnes, au fond des plus humbles hameaux, et c'était là qu'il fallait agir et vaincre.

Tout de suite, Marc se remit à la besogne. Il s'agissait de réparer le mal que Jauffre avait laissé faire, en abandonnant Jonville à la toute-puissance du curé Cognasse. Mais, pendant les premiers jours d'installation, quelle joie pour le ménage réconcilié, recommençant les jeunes amours, de se retrouver dans le pauvre nid d'autrefois. Depuis seize ans, rien n'y avait été changé, c'était toujours la petite école, avec l'étroit logement et le jardinet derrière. On venait simplement de reblanchir les murs, cela était presque propre, grâce à de grands lavages que Geneviève surveilla. Et elle ne se lassait pas d'appeler Marc, pour éveiller ses souvenirs, heureuse et riant de chaque chose qui lui revenait du passé.

— Oh ! viens donc voir le tableau des insectes utiles accroché par toi dans la classe. Il y est encore... Et ces patères que j'ai posées moi-même, pour les chapeaux des enfants... Et là, au fond de l'armoire, des corps solides, en hêtre, que tu avais fabriqués.

Il accourait, il s'égayait avec elle. Puis, c'était lui qui l'appelait à son tour.

— Monte, monte vite !... Tiens, sur ce mur de l'alcôve, tu vois cette date, gravée au canif ? Tu te souviens, je l'ai inscrite le jour de la naissance de Louise... Et, rappelle-toi, la fente, là-haut, au plafond, nous la regardions quand nous étions couchés, et nous plaisantions, nous disions que les étoiles descendaient nous guetter et nous sourire.

Enfin, tous les deux, en parcourant le petit jardin, s'appelaient encore, s'exclamaient ensemble.

— Mais vois donc le vieux figuier ! il est tout pareil, nous l'avons quitté d'hier... Ah ! à la place de ces oseilles, nous avions une bordure de fraisiers, et il faudra en remettre une... La pompe a été changée, ce n'est pas dom-

mage. On pourra peut-être arroser, avec celle-ci... Notre banç, oh ! notre banc, sous la vigne vierge ! Il faut nous y asseoir et nous y embrasser. Tous les jeunes baisers d'autrefois dans le bon baiser d'aujourd'hui !

Ils étaient attendris aux larmes, et ils restaient un moment entre les bras l'un de l'autre, dans le recommencement délicieux de leur bonheur. Un grand courage leur venait de ce milieu ami, où ils n'avaient pas laissé une larme. Chaque chose les y rapprochait et leur promettait la victoire.

Dès les premiers jours, une séparation s'était imposée, Louise avait dû partir pour l'Ecole normale primaire de Fontenay, où elle se trouvait admise. Elle voulait être, par goût, par adoration de son père, simple institutrice, comme lui-même était simple instituteur de village. Et Marc et Geneviève, restés seuls avec le petit Clément, attristés malgré tout par ce départ, se serraient davantage l'un contre l'autre, pour ne pas trop sentir le vide brusque qui s'était fait. Clément d'ailleurs était là, les occupait, prenait une importance de petit homme, dont ils surveillaient avec tendresse l'éveil à la raison. D'ailleurs, Marc venait de décider Geneviève à se charger de l'école des filles, après avoir prié Salvan d'obtenir de Le Barazer qu'il voulût bien la nommer à ce poste. Geneviève, dès sa sortie du couvent, avait eu son brevet supérieur et son certificat d'aptitude pédagogique ; et si, jadis, lors de la nomination de son mari à Jonville, elle-même n'avait pas pris l'école des filles, c'était que mademoiselle Mazeline la dirigeait. Mais aujourd'hui, l'avancement donné à Jauffre et à sa femme, ayant rendu libres les deux postes, il devenait préférable de confier les deux écoles au nouveau ménage, les garçons au mari, les filles à la femme, ce que l'administration préfère avec raison. Quant à Marc, il y voyait toutes sortes d'avantages, le désir d'une seule direction dans l'enseignement de la

commune, la certitude d'avoir ainsi une collaboratrice dévouée, travaillant à la même œuvre, le servant au lieu de le gêner en sa marche vers l'avenir. Et puis, bien que rien ne l'inquiétât chez Geneviève, n'était-ce pas là une façon de l'occuper, de la forcer à reconquérir toute sa raison, en faisant d'elle une éducatrice, une gardienne de la sensibilité et de l'intelligence des petites femmes naissantes, des épouses et des mères de demain ? Et, enfin, cela n'achèverait-il pas de les unir, de les confondre à jamais l'un dans l'autre, s'ils s'employaient ensemble, de toute leur foi, de toute leur tendresse, à la même et sainte besogne, cet enseignement des petits et des humbles, dont la félicité future devait naître ? Quand la nomination arriva, ils en eurent une joie nouvelle, comme s'ils s'étaient senti désormais un même cœur et un même cerveau.

Ah ! ce Jonville tant aimé autrefois, dans quel état de malaise et de ruine Marc le retrouvait ! Il se rappelait ses premières luttes d'instituteur contre le terrible curé Cognasse, comment il avait fini par triompher en mettant avec lui le maire Martineau, paysan riche, illettré et raisonnable, ayant la haine atavique de sa race contre le prêtre, débaucheur de femmes, paresseux vivant du culte à ne rien faire. Et, à eux deux, ils avaient commencé à laïciser fortement la commune : l'instituteur ne chantait plus au lutrin, ne sonnait plus la messe, ne conduisait plus au catéchisme ses élèves ; tandis que le maire et le conseil municipal en entier s'échappaient de la routine, favorisaient l'évolution qui donnait à l'École le pas sur l'Église. En peu de temps, Marc, par son action sur les enfants et sur les familles, par son influence à la mairie, où il était secrétaire, avait pu voir naître et grandir un mouvement de vive prospérité, tout en conquérant pour sa personne la place qui lui était due, la première. Mais, du jour où il s'en était allé à Maillebois, Martineau,

tombé entre les mains de son successeur Jauffre, l'homme de la Congrégation, avait vite faibli, incapable d'agir, s'il ne sentait pas derrière lui le soutien d'une volonté solide. La prudence paysanne l'empêchait de se prononcer, il appartenait au curé ou à l'instituteur, selon celui des deux qui était le plus fort. Et, pendant que Jauffre s'effaçait, travaillant à son unique avancement, chantant, sonnant et communiant, l'abbé Cognasse redevenait peu à peu le maître de la commune, mettait sous lui le maire et le conseil municipal, à la secrète joie de la belle madame Martineau, qui, sans être dévote, aimait à étrenner des robes neuves aux grand'messes des jours de fête. Jamais cette vérité n'était mieux apparue que tant vaut l'instituteur, tant vaut l'école, et que tant vaut l'école, tant vaut la commune. En moins de quelques années, la prospérité qui se déclarait, le pas en avant fait grâce à Marc, étaient perdus, et Jonville rétrogradait, et une torpeur croissante y paralysait la vie sociale, depuis que Jauffre y avait livré Martineau et ses administrés au triomphant Cognasse.

Seize ans se passèrent ainsi, et ce fut le désastre. Toute déchéance morale et intellectuelle entraîne fatalement une misère matérielle. Il n'est pas un pays où l'Église ait régné en maîtresse absolue, qui ne soit un pays mort. L'ignorance, l'erreur, la crédulité basse frappent l'homme d'impuissance totale. A quoi bon vouloir, agir, progresser, si l'on est entre les mains de Dieu comme un jouet dont s'amuse son caprice? Dieu suffit, supplée à tout. Au bout de cette religion du néant terrestre et humain, il n'y a que la stupidité, l'inertie, l'abandon aux mains de la Providence, les terres cultivées par la routine, les habitants livrés à la paresse et à la famine. Jauffre laissait gorger ses élèves d'Histoire sainte et de Catéchisme, pendant que, dans les familles, toute culture nouvelle semblait suspecte. On ne savait pas, on ne voulait plus

savoir. Des champs restaient improductifs, certaines récoltes étaient perdues, par manque de soins intelligents. Puis, tout effort paraissait excessif, inutile, et la campagne s'appauvrissait, devenait comme déserte, sous la toute-puissante fécondité du soleil, le dieu de la vie, ignorée et insultée. Surtout depuis le jour où le curé Cognasse avait obtenu de la faiblesse du maire Martineau que la commune fût consacrée au Sacré-Cœur, cette ruine du pays s'était rapidement accentuée. On se rappelait la pompe de la cérémonie, l'instituteur portant le drapeau national, brodé d'un cœur saignant, les autorités endimanchées et présentes, le flot de soutanes accourues de partout, parmi les belles paysannes heureuses de montrer leurs robes neuves. Mais, aujourd'hui, les paysans attendaient encore de ce Sacré-Cœur auquel ils s'étaient donnés, les moissons prodigieuses, dues à une faveur spéciale, écartant la grêle, accordant la pluie et le temps clair en une juste proportion. Un peu plus d'imbécillité pesait seulement sur la commune, une attente endormie de l'intervention divine, la lente agonie du croyant fanatisé, en qui toute initiative a été détruite, et qui se laisserait mourir de faim plutôt que de remuer un bras, si son Dieu ne le nourrissait pas.

Marc, les premiers jours, fut navré de ses quelques promenades dans la campagne, en compagnie de Geneviève, tellement l'abandon et l'incurie, les champs mal tenus, les routes à peine praticables, faisaient peine à voir. Un matin, ils poussèrent à quatre kilomètres, jusqu'au Moreux, et là ils trouvèrent Mignot en train de s'installer dans sa triste école, désespéré comme eux de l'état de misère où le pays était tombé.

— Vous n'avez pas idée, mes bons amis, du ravage fait ici par ce terrible Cognasse! A Jonville encore, il se soutient un peu. Mais, dans ce village perdu, ses deux cents habitants sont trop avares pour se payer un curé à

eux, il n'agit qu'en tempête, terrorisant, sabrant tout. Et, depuis que ce bedeau de Chagnat le servait en humble créature, ils régnaient ensemble, ils avaient comme supprimé le maire Saleur, le gros homme simplement heureux d'être renommé à chaque élection, se déchargeant des soucis de la mairie sur le secrétaire, se laissant même conduire par lui à la messe, pour la vanité d'y montrer sa gloire de marchand de bœufs enrichi, bien qu'au fond il n'aimât guère les prêtres... Ah! comme je comprends la torture ici du lamentable et tragique Férou, comme je m'explique son exaspération, le coup de folie qui en a fait un martyr!

D'un geste frémissant, Marc dit à quel point il était hanté par le souvenir du triste mort, abattu au loin d'un coup de revolver.

— Oui, lorsque je suis entré dans cette pauvre école, je l'ai vu qui se dressait. Affamé, n'ayant que les quelques sous de son traitement, pour lui, sa femme et ses filles, il y agonisait de se sentir le seul intelligent, le seul instruit, au milieu d'ignorants à leur aise, qui le méprisaient et le redoutaient comme une force dont ils se sentaient humiliés... Et cela fait comprendre aussi le pouvoir pris par Chagnat sur le maire, désireux de manger ses rentes en paix, dans la béate somnolence de tous ses appétits satisfaits.

— Mais la commune entière en est là, reprit Mignot. Il ne s'y trouve pas un pauvre, chaque cultivateur se contente du pain qu'il récolte, non par sagesse, mais par une sorte d'égoïsme, d'ignorance et de fainéantisme. S'ils sont en continuelle querelle avec le curé, c'est qu'ils l'accusent de manquer d'égards, de ne pas leur donner les messes et cérémonies auxquelles ils ont droit. Grâce à Chagnat, un peu d'entente était pourtant survenue, et ce qui s'est dit et fait ici, en l'honneur de Saint-Antoine de Padoue dépasse l'imagination... Les résultats sont déplo-

rables, j'ai trouvé l'école d'une saleté d'écurie, on aurait cru que le ménage Chagnat y avait laissé passer toutes les bêtes de la contrée, et j'ai dû prendre une femme pour tout lessiver, tout gratter avec moi.

Geneviève était restée rêveuse, les yeux comme perdus dans ses souvenirs.

— Ah! le pauvre Féron! Je n'ai pas été toujours bonne pour lui et les siens. C'est un de mes remords. Et comment réparer tant de souffrances et tant de désastres? Nous sommes si faibles, si peu nombreux encore. Il est des heures où je désespère.

Puis, tout d'un coup réveillée, souriante, se serrant contre son mari :

— Oui, oui, mon bon Marc, ne me gronde pas, j'ai tort. Il faut me laisser le temps de devenir sans peur et sans reproche, comme toi... Nous allons nous mettre à l'œuvre et nous vaincrons, c'est entendu.

Alors, tous les trois s'égayèrent, et Mignot qui voulut accompagner le ménage, en causant, vint avec lui presque jusqu'à Jonville. Là, au bord de la route, s'élevait un grand bâtiment carré, une sorte d'usine, la succursale du Bon Pasteur de Beaumont, promise lors de la consécration de la commune au Sacré-Cœur, et qui fonctionnait depuis des années. Le beau monde clérical avait mené grand bruit de la prospérité qu'un tel établissement allait déterminer sans doute, toutes les filles des paysans placées, devenues d'habiles ouvrières ; une moralité plus grande, les paresseuses et les coureuses corrigées désormais ; un mouvement d'affaires pouvant, à la longue, doter le pays d'une industrie. Le Bon Pasteur confectionnait spécialement, pour les grands magasins de Paris, des jupons, des pantalons et des chemises de femme, toute la lingerie fine de corps, la plus ornée et la plus délicate. Sous la direction d'une dizaine de sœurs, il y avait là deux cents ouvrières, qui, du matin au soir, se tuaient les yeux sur

ces riches dessous mondains, destinés à d'étranges fêtes dont les pauvres filles rêvaient peut-être les secrètes et ardentes fièvres; et ces deux cents petites lingères obscures n'étaient qu'une infime partie des tristes mercenaires exploitées, car l'ordre avait des maisons d'un bout à l'autre de la France, près de cinquante mille ouvrières travaillaient dans ses ateliers, lui rapportaient des millions, à peine payées, mal traitées et mal nourries. A Jonville surtout, le désenchantement venait d'être prompt, aucune des belles promesses ne s'était réalisée, l'établissement semblait un gouffre où disparaissaient les dernières énergies de la contrée. Des rafles enlevaient les travailleuses des fermes, les paysans ne gardaient plus leurs filles, séduites par le rêve d'être des demoiselles, de vivre assises, occupées à des travaux légers. Très vite d'ailleurs elles se repentaient, il n'y avait pas de corvées plus atroces, les longues heures d'immobilité, l'épuisement d'une application continue, l'estomac vide, la tête lourde, sans sommeil l'été, sans feu l'hiver. C'était un bagne, où, sous prétexte de charité, d'œuvre salutaire aux bonnes mœurs, se trouvait pratiquée la plus effroyable exploitation de la femme, la chair broyée, l'intelligence abêtie, des bêtes de somme dont on tirait le plus d'argent possible.

Et, à Jonville surtout, des scandales éclataient, une fille presque morte de froid et de faim, une autre devenue à moitié folle, une autre jetée dehors sans un sou, après des années d'écrasante besogne, et qui se révoltait enfin, menaçant d'intenter aux bonnes sœurs un procès retentissant.

Marc s'était arrêté sur la route, regardant la vaste usine, silencieuse comme une prison, morte comme un cloître, où tant de vies jeunes s'épuisaient, sans que rien chantât au dehors le travail heureux et fécond.

— C'est encore, dit-il, une force de l'Église, si simple,

dans la pratique, à se plier aux exigences modernes, à nous emprunter nos armes pour nous battre. Elle se fait aujourd'hui fabricante, marchande, il n'y a pas un objet ou une denrée de consommation journalière qu'elle ne produise et qu'elle ne vende, depuis les vêtements jusqu'aux liqueurs de table. Des ordres nombreux sont de simples associations industrielles, travaillant au rabais, grâce à la main-d'œuvre presque gratuite, et faisant ainsi une concurrence déloyale aux petits producteurs de nos faubourgs, incapables de lutter. Les millions gagnés tombent dans les caisses noires, alimentent la guerre d'extermination qui nous est faite, élargissent les milliards que les congrégations possèdent déjà et qui peuvent les rendre si redoutables encore.

Geneviève et Mignot écoutaient. Il y eut un silence inquiet, dans la vaste paix du soir, tandis que le soleil couchant incendiait d'une grande lueur rose le bâtiment clos et morne du Bon Pasteur.

— Allons, voilà que j'ai l'air de désespérer, moi aussi! reprit gaiement Marc. Ils sont encore très puissants, c'est vrai. Mais nous avons pour nous le livre, le petit livre d'enseignement primaire, qui apporte la vérité et qui finira par vaincre à jamais leur mensonge de tant de siècles... Toute notre force irrésistible est là, voyez-vous, Mignot. Ils ont eu beau accumuler les ruines ici, ramener les pauvres ignorants en arrière, détruire le peu de bien que nous avions fait : il va suffire que nous nous remettions à notre besogne de progrès par la connaissance, et nous regagnerons le terrain perdu, et nous avancerons sans fin, jusqu'à la Cité de solidarité et de paix. Leur bagne du Bon Pasteur croulera comme tous les autres bagnes, leur Sacré-Cœur ira rejoindre le Phallus antique, les autres fétiches grossiers des religions mortes... Vous entendez, Mignot, chaque élève à qui vous apprenez une vérité est un citoyen de plus pour la justice. A l'œuvre, à

l'œuvre! la victoire est certaine, quelles que soient les difficultés et les souffrances de la route!

Ce beau cri de foi, d'éternelle espérance sonna librement au travers de la campagne recueillie, dans le calme coucher de l'astre qui annonçait un clair lendemain. Et Mignot retourna bravement à sa tâche du Moreux, tandis que Marc et Geneviève rentraient commencer leur œuvre à Jonville.

Œuvre ardue, de volonté et de patience, car il s'agissait de vaincre de nouveau par la raison, d'arracher le maire Martineau, le conseil municipal, le pays entier, des mains tenaces du curé, bien résolu à ne lâcher rien. Lorsque la nomination du nouvel instituteur avait paru, l'abbé Cognasse, au lieu de montrer de la colère et de la crainte, devant cet adversaire redoutable qu'on lui envoyait, s'était contenté de hausser les épaules, affectant un grand mépris. Il se mit à dire partout que ce vaincu, ce médiocre frappé de disgrâce, perdu d'honneur depuis sa complicité dans l'affaire Simon, ne resterait pas six mois à Jonville, où ses chefs l'avaient envoyé pour le finir, ne voulant pas l'exécuter d'un coup. Au fond, il ne devait pas être tranquille, il connaissait l'homme si calme, si fort, dans sa passion de la vérité ; et ce qui prouvait sa sensation nette du danger, c'était la prudence, le sang-froid où il s'efforçait lui-même, par la crainte de tout compromettre, s'il s'abandonnait aux éclats de ses continuels emportements. On eut le spectacle inattendu d'un curé Cognasse diplomatique et superbe, laissant à Dieu en personne le soin de foudroyer son ennemi. Comme sa vieille servante Palmyre, devenue terrible avec l'âge, ne trouvait pas la force d'imiter son mépris muet, il la gronda publiquement, un jour, d'avoir dit que le nouvel instituteur avait volé des hosties à Maillebois, pour les souiller, devant ses élèves. Ce n'était pas prouvé, pas plus que l'histoire où il était conté que Marc avait un diable prêté par l'enfer, qui sor-

tait du mur à son appel, et qui l'aidait à faire sa classe. Mais, les portes closes, le curé et la servante s'entendaient très bien, d'une âpreté et d'une avarice extraordinaires, l'un ramassant le plus de messes possible, l'autre tenant les comptes, se fâchant lorsque l'argent ne rentrait pas. Et ce fut, dès lors, de la part de l'abbé Cognasse une lutte sourde, empoisonnée, tout ce qu'il put inventer de mortel, pour détruire l'instituteur et l'école, afin de continuer à régner en maître sur la commune, dont l'église paroissiale devait rester le centre, l'unique autorité religieuse et civile.

D'ailleurs, de son côté, Marc agissait simplement comme si l'église n'était pas. Pour reprendre Martineau, pour ramener à lui le conseil municipal et tous les habitants, il menait une campagne unique, la vérité enseignée, la raison triomphant peu à peu des dogmes absurdes. Lui, voulait que l'école fût le centre, la maison commune d'où sortaient la fraternité, la force et la joie de vivre, la juste et heureuse société de demain. Et il se renfermait donc strictement dans son rôle d'instructeur et d'éducateur, certain de la victoire du vrai et du bien, le jour où il aurait refait des hommes, des cœurs et des cerveaux capables de comprendre et de vouloir. Toute sa foi, tout son effort étaient là. A la mairie, où il avait dû reprendre sa fonction de secrétaire, il se contentait de conseiller discrètement le maire Martineau, très heureux au fond de son retour. Déjà Martineau avait eu, chez lui, une querelle avec sa femme, à propos des messes chantées, supprimées par l'abbé Cognasse, depuis que Chagnat n'était plus là, pour chanter au lutrin. Il y avait aussi la vieille querelle, à propos de l'horloge de l'église, qui ne marchait plus; et le premier acte où l'on comprit que quelque chose était changé à Jonville, fut une décision du conseil municipal, le vote d'une somme de trois cents francs, destinée à l'achat et à la pose d'une horloge

neuve, au fronton de la mairie. Cela parut très hardi. On approuva pourtant, on aurait enfin l'heure exacte, puisque l'église, avec sa vieille patraque rouillée, ne la donnait plus... On en plaisantait aussi : ce ne serait plus l'église qui donnerait l'heure, ce serait la mairie. Mais, tranquille, Marc évitait de triompher, car il savait que des années seraient nécessaires, avant de regagner le terrain perdu. Chaque jour amènerait un progrès, il semait patiemment l'avenir, avec la certitude d'avoir avec lui les lâches et les égoïstes de la veille, ces paysans qui déjà ne croyaient plus et qui seraient acquis ouvertement à la vérité, le jour où ils verraient en elle l'unique source de santé, de prospérité et de paix.

Alors, ce furent pour Marc et pour Geneviève des années fécondes de travail et de bonheur. Lui surtout n'avait jamais été si courageux, si fort. Le retour tendre de sa femme, cette union maintenant complète qui faisait du ménage un seul cœur et une seule intelligence, lui apportait toute une puissance nouvelle, l'accord entre sa vie et son œuvre. S'il avait tant souffert autrefois de prétendre enseigner la vérité aux autres, sans pouvoir convaincre sa compagne de chaque heure, l'épouse adorée, la mère de ses enfants, s'il s'était senti comme diminué et paralysé dans sa tâche d'arracher autrui à l'erreur, lorsque par faiblesse ou impuissance il tolérait l'erreur chez lui, il possédait maintenant toute la force irrésistible, toute l'autorité que donne l'exemple, le bonheur réalisé au foyer domestique par une entente parfaite, une foi commune. Et que de joie saine, que de bonne besogne, dans la même œuvre poursuivie par le mari et la femme, agissant de concert, chacun librement, avec son individualité propre! Si Geneviève avait encore parfois des défaillances, Marc intervenait à peine, préférait la laisser elle-même regretter et réparer ses heures de trouble, renaissant du passé. Chaque soir, après la classe,

lorsque les garçons et les filles étaient partis, l'instituteur et l'institutrice se retrouvaient ensemble, dans leur étroit logement; et ils causaient de ces enfants qui leur étaient confiés, se rendant compte de la besogne de la journée, et ils tombaient d'accord sur la besogne du lendemain, sans s'astreindre pourtant à des programmes semblables. Elle, sentimentale, croyait moins aux livres, s'attachait davantage à faire de ses fillettes des sincères et des heureuses, en ne les libérant de leur antique servage que par la raison et pour l'amour, dans la crainte de les jeter à l'orgueil et à la solitude. Lui, peut-être, serait allé plus loin, aurait nourri volontiers les filles et les garçons des mêmes connaissances, quitte ensuite à s'en remettre à la vie pour instruire chaque sexe de son rôle social. Leur grand regret fut bientôt de ne pouvoir diriger une école mixte, comme était celle de Mignot, au Moreux, où les deux cents et quelques habitants fournissaient à peine une douzaine de garçons et autant de filles. A Jonville, qui comptait près de huit cents habitants, l'instituteur avait une trentaine de garçons, l'institutrice une trentaine de filles. S'ils les avaient réunis, quelle belle classe cela leur aurait faite, Marc directeur, ayant Geneviève comme adjointe! C'était là leur trouvaille, ne plus séparer les filles des garçons, et confier ce petit monde à un ménage, à un père et à une mère, qui les auraient instruits, élevés en tas, comme leur propre famille. Ils y voyaient toutes sortes de bénéfices, un apprentissage plus logique de l'existence, une émulation excellente, des mœurs plus franches et plus douces. L'introduction de la femme comme adjointe de son mari leur semblait surtout devoir être féconde en bons résultats. Eux dont un simple mur séparait les deux classes, ce qui leur paraissait un non-sens déplorable, quelle joie ils auraient eue à démolir ce mur, à ne plus avoir qu'une école, un petit monde complet, où il aurait mis sa virilité, où elle aurait apporté sa ten-

dresse, et quelle bonne besogne ils auraient accomplie, en se donnant tout entiers à ces petits ménages de l'avenir, dans leur union de grand ménage qui s'adorait, fait d'une même chair et d'un même esprit!

Marc reprit donc son œuvre, telle qu'il l'avait menée pendant quinze ans à Maillebois. Ici sa classe était moins nombreuse, ses ressources plus faibles. Mais il avait la joie d'agir comme en famille, son action se trouvait resserrée, directe et d'une efficacité constante. Qu'importait le nombre restreint des élèves, la vingtaine d'enfants à peine dont il faisait des hommes ! Il aurait suffi que, dans toutes les petites communes de France, les instituteurs suivissent son exemple, donnassent vingt hommes raisonnables et justes à la nation, pour que celle-ci devînt l'émancipatrice et la justicière, la libératrice du monde. Un grand bonheur fut aussi la liberté presque complète où le laissa le nouvel inspecteur primaire, M. Mauroy, un ami que Le Barazer avait nommé à ce poste, en lui donnant des instructions discrètes et spéciales. La commune était si peu importante, Marc pouvait s'y faire oublier, y agir à peu près à sa guise, ce qui lui permettait d'appliquer sa méthode, sans y être trop tracassé. D'abord, il fit disparaître de nouveau tous les emblèmes religieux, tous les tableaux, cahiers, livres, où le surnaturel triomphait, où la guerre, le massacre et l'incendie étaient enseignés comme un idéal de puissance et de beauté. Pour lui, c'était un crime d'empoisonner ainsi le cerveau de l'enfant, de troubler à jamais sa raison par la foi au miracle, de mettre au premier rang de son devoir d'homme et de patriote la force brutale, le meurtre et le vol. Il ne pouvait naître d'un tel enseignement qu'une société d'imbécile inertie, de brusques fureurs criminelles, d'iniquité et de misères. Tandis qu'il rêvait de mettre uniquement sous les yeux de ses élèves des images de travail et de paix, la raison souveraine gouvernant le monde, la justice établis-

sant la fraternité parmi les hommes, l'antique violence des âges guerriers condamnée désormais et faisant place à l'entente solidaire de tous les peuples, pour le plus de bonheur possible. Puis, la classe débarrassée de ces ferments empoisonneurs du passé, il donna surtout de l'importance aux leçons de morale civique, s'efforçant de faire de chaque enfant un citoyen, très renseigné sur son pays, capable de le servir, de l'aimer assez pour ne pas le mettre à part de l'humanité. Ce n'était plus par les armes que la France devait rêver de conquérir le monde, mais par l'irrésistible puissance de l'idée, par tant de liberté, de vérité et d'équité, qu'elle délivrerait toutes les nations et qu'elle aurait la suprême gloire de fonder avec elles la grande confédération des peuples libres et fraternels.

Pour le reste, Marc tâchait de se conformer le plus possible aux programmes, tout en leur échappant parfois, tant ils étaient chargés. Son expérience déjà longue lui avait appris que savoir n'était rien, si l'on n'avait pas compris et si l'on ne pouvait utiliser les connaissances acquises. Aussi, sans exclure le livre, qui restait la base, la lettre écrite, donnait-il le plus grand développement à l'explication orale, à la leçon vécue et vivante. Et c'était là que son don inné d'instituteur faisait merveille, comme si les luttes et les souffrances traversées, toute cette tempête où il venait de vieillir l'avaient encore rapproché des petits et des humbles, heureux de retourner à leur intelligence commençante, si fraîche, si avide de certitude. Jamais il n'avait joué si gaiement avec eux, jamais il ne s'était mis si complaisamment à leur portée, en grand frère qui semblait avoir oublié jusqu'à ses lettres afin de se donner le plaisir de les apprendre de nouveau, en les épelant une à une, en même temps que les gamins de six ans. De même, pour la grammaire, pour l'arithmétique, pour l'histoire et la géographie, il sem-

blait faire des découvertes personnelles, cherchait la vérité avec ses élèves, comme s'il ne l'avait jamais eue, finissait par s'émerveiller de la trouver, grâce à leur aide; et cela passionnait chaque leçon, les élèves s'y intéressaient ainsi qu'au plus amusant des jeux, tout en l'adorant lui-même d'être de la sorte un si bon camarade. On obtient ce qu'on veut des enfants par la chaleur de la sympathie, il suffit de les aimer pour réussir à être entendu et compris. Puis, il tâchait de leur faire vivre ce qu'il leur enseignait, il leur expliquait dans les champs les travaux de la terre, il les menait chez des menuisiers, des serruriers, des maçons, afin de leur donner de premières notions exactes sur les métiers manuels. Selon lui, la gymnastique devait se confondre avec les jeux, les récréations se trouvaient naturellement consacrées aux exercices du corps. Il se faisait aussi le justicier, il priait ses élèves de lui soumettre tous leurs petits différends, et il mettait un soin extrême à rendre des sentences inattaquables, acceptées des deux parties, car il n'avait pas seulement une foi absolue en la force bienfaisante de la vérité sur de jeunes cerveaux, il était encore convaincu de la nécessité de la justice, pour les contenter et les mûrir. Par la vérité, par la justice, pour aboutir à l'amour. Un enfant, à qui on ne ment jamais, et que l'on traite toujours justement, devient un homme amical, raisonnable, intelligent et sain. Et c'était pourquoi il veillait tant sur les livres que les programmes le forçaient à mettre entre les mains de ses élèves, sachant combien les meilleurs, même ceux écrits dans d'excellentes intentions, sont encore pleins des séculaires mensonges, des grandes iniquités consacrées par l'histoire. S'il redoutait les phrases, les mots dont le sens échappait à ses petits paysans, et s'il s'efforçait de les traduire en paroles simples et claires, il craignait davantage les légendes dangereuses, les erreurs devenues

des articles de foi, les leçons abominables données au nom d'une religion menteuse et d'un faux patriotisme. Entre les livres écrits par des religieux pour les écoles des Frères, et ceux que des universitaires rédigeaient pour les écoles laïques, il n'y avait souvent aucune différence, les erreurs volontaires des premiers se trouvant textuellement reproduites dans les seconds; et comment ne serait-il pas intervenu, afin de les éclairer, de les expurger par ses explications orales, lui dont l'œuvre unique était de ruiner l'enseignement congréganiste, source de tout mensonge et de toute misère?

Pendant quatre années, Marc et Geneviève travaillèrent modestement, puissamment. Dans leur domaine étroit, ils tâchaient de faire en silence le plus de bonne besogne possible. Les générations d'enfants se succédaient, et ils se disaient que cinquante ans auraient suffi pour renouveler le monde, si chaque enfant, en devenant un homme, avait apporté un peu plus de vérité et de justice. Certes, l'effort de quatre années était encore peu sensible. Et, pourtant, ils se réjouissaient, de bons symptômes se produisaient déjà, l'avenir germait des terres fécondes vaillamment ensemencées.

Salvan, mis à la retraite, avait fini par venir se retirer à Jonville, dans une petite maison, léguée par un cousin. Il y vivait en sage, d'une rente modique, de quoi vivre et cultiver quelques fleurs. Dans son jardin, il y avait, sous un berceau de clématites et de rosiers, une grande table de pierre, autour de laquelle il aimait voir, le dimanche, des amis, des anciens élèves de l'Ecole normale, causant, fraternisant en beaux rêves. Il devenait le patriarche, il souriait à ces braves, qui continuaient le travail de régénération, si longtemps préparé par lui. Chaque dimanche, Marc venait, et sa joie était complète, lorsqu'il rencontrait là Joulic, l'instituteur de Maillebois, son successeur, qui lui donnait des nouvelles de son ancienne classe,

tant aimée. Joulic était un grand garçon mince, blond, doux et énergique, le fils d'un petit employé qui s'était mis dans l'enseignement par goût, et pour échapper à l'abrutissante vie de bureau, dont il avait vu souffrir son père.

Un des meilleurs élèves de Salvan, il apportait à l'enseignement primaire un esprit libéré de tous les dogmes absurdes, entièrement acquis aux méthodes expérimentales. Et il réussissait beaucoup à Maillebois, grâce à beaucoup de finesse, à une fermeté tranquille qui s'imposait sans violence, en déjouant tous les pièges où la congrégation avait tenté de le faire choir. Il venait de se marier, il avait épousé la fille d'un instituteur, une petite blonde douce comme lui, qui avait achevé de faire de l'école une maison de gaieté et de paix.

Un dimanche, comme Marc arrivait, il trouva Joulie qui causait déjà avec Salvan, assis devant la table de pierre, sous le berceau fleuri de clématites et de roses. Et tous les deux s'égayèrent, quand ils l'aperçurent.

— Arrivez, arrivez donc, mon ami, cria Salvan. Voilà Joulic qui me conte comme quoi l'école des Frères a encore perdu des élèves. On nous dit battus, nous travaillons dans le recueillement, et chaque année, notre action s'élargit et triomphe.

— Oui, confirma l'instituteur, tout va bien à Maillebois, qui semblait le bourg pourri du cléricalisme... Le frère Joachim, le successeur du frère Fulgence, est un homme fort habile, aussi souple et prudent que l'autre était extravagant et rude. Mais il ne peut vaincre la défiance des familles, tout un mouvement sourd d'opinion contre les écoles congréganistes, où les études sont médiocres et les mœurs inquiétantes. On a eu beau recondamner Simon, l'ombre monstrueuse de Gorgias revient dans ces classes qu'il a souillées, ceux mêmes qui l'ont défendu furieusement sont hantés de son crime. Et voilà

comment j'hérite de chaque enfant que perdent les ignorantins.

Marc s'était assis dans l'air frais et embaumé du jardin. Et il riait, et il remerciait son jeune camarade.

— Mon bon Joulic, vous ne savez pas le plaisir que vous me faites. Quand j'ai dû quitter Maillebois, j'y ai laissé une partie de mon cœur. Ma grande amertume était d'y abandonner mon œuvre, poursuivie depuis quinze ans, brusquement interrompue, avec l'inquiétude de ne pas savoir ce qu'elle allait devenir. C'est comme si vous m'annonciez les succès d'un enfant à moi, resté au loin, qui grandirait en force et en beauté... Mais ce que vous ne dites pas, c'est que vous êtes l'ouvrier de cette œuvre continuée si vaillamment, devenue plus solide et plus large. Mon inquiétude a cessé depuis longtemps, je sais en quelles mains se trouve mon ancienne école; et, si un peu du poison s'élimine à Maillebois, si la force de la vérité y fait régner plus de justice, c'est que chaque année les élèves qui sortent de vos mains deviennent des hommes de raison et d'équité... Demandez à votre maître Salvan ce qu'il pense de vous.

D'un geste, Joulic coupa court à tant d'éloges.

— Non, non, je ne suis qu'une unité dans le bon combat, et je vaux ce qu'on m'a fait, tout le grand mérite revient à notre maître... D'ailleurs, je ne suis pas seul à Maillebois, j'ai en mademoiselle Mazeline l'aide la plus précieuse, je dirai même le soutien le plus fort. Elle m'a souvent consolé, encouragé. Vous n'imaginez pas l'énergie morale qu'il y a au fond de cette douce et de cette raisonnable, et certainement la grosse part de nos succès lui est due, car c'est elle qui peu à peu a conquis la famille par les bonnes épouses et les bonnes mères qui sont sorties de son école... La grande force est la femme, quand elle est vérité, justice et amour.

Mais, à ce moment, Mignot parut. Il venait de faire

allègrement à pied les quatre kilomètres qui séparaient le Moreux de Jonville. Ces réunions du dimanche étaient pour lui un repos délicieux. Il avait entendu les dernières paroles de Joulic, et tout de suite il parla.

— Ah! mademoiselle Mazeline, vous savez que j'ai voulu l'épouser. Jamais je n'en ai soufflé mot à personne, mais je puis bien le dire à présent... Elle a beau ne pas être jolie, je rêvais d'elle, à Maillebois, en la voyant si bonne, si sage, si admirable. Je lui ai donc parlé de mon idée un jour, et si vous l'aviez vue devenir très grave, souriante pourtant, émue et fraternelle! Elle m'expliqua très bien sa situation, elle se disait trop vieille déjà, trente-cinq ans, juste mon âge. Puis, ses fillettes étaient devenues sa famille, elle avait renoncé depuis trop longtemps à vivre pour elle. Et je crois bien, cependant, que ma proposition avait remué au fond de son cœur d'anciens regrets, tout un passé douloureux... Enfin, nous sommes quand même de bons amis, et ça m'a décidé à rester garçon, ce qui me gêne parfois au Moreux, à cause de mes écolières, de petites personnes qu'une femme saurait mieux soigner.

Ensuite, il donna, lui aussi, de bonnes nouvelles sur l'état d'esprit de sa commune. Toute la crasse d'ignorance et d'erreur que son prédécesseur Chagnat avait laissé volontairement s'amasser commençait à disparaître. Saleur, le maire, avait eu de grands ennuis, avec son fils Honoré, élevé au lycée de Beaumont, où l'aumônier l'avait bourré de plus de religion que dans un séminaire, à ce point que, nommé à Paris directeur d'une petite banque catholique, il venait d'y culbuter, en frisant la police correctionnelle. L'ancien éleveur retiré, de maquignon devenu bourgeois, déjà peu ami des curés, ne dérageait plus contre ce qu'il appelait la bande noire, exaspéré de cette déchéance de son fils qui le bouleversait dans sa vie cossue de paysan enrichi. Aussi se

mettait-il du côté de l'instituteur Mignot, à chaque querelle avec l'abbé Cognasse, entraînant le conseil municipal, menaçant de déserter l'église, si le curé continuait à les traiter en troupeau conquis. Jamais encore le Moreux, ce coin tranquille et perdu, où il n'y avait pas un pauvre, ne s'était ouvert si largement au souffle nouveau. Cela provenait beaucoup de la situation plus heureuse, plus digne, faite depuis quelques années aux instituteurs. Sans cesse, on se préoccupait d'eux, des lois amélioraient leur condition, les traitements les plus bas se trouvaient maintenant fixés à douze cents francs, sans retenue. Et l'effet ne se faisait pas attendre : si Férou, autrefois, était tombé dans le mépris des paysans, mal payé, loqueteux, minable, en regard de l'abbé Cognasse, engraissé par le casuel et les cadeaux, honoré et redouté, Mignot se relevait aujourd'hui, pouvant vivre dignement, grandi, mis en sa vraie place, la première. Tout un mouvement emportait le pays, dans la lutte séculaire entre l'Église et l'École, à se déclarer pour cette dernière, dont la victoire semblait désormais certaine.

— Oh ! continua Mignot, ils sont encore très ignorants, vous n'imaginez pas un tel trou d'engourdissement et de routine. Ils possèdent des terres, ils ont toujours mangé du pain, ils se laisseraient tondre volontiers comme jadis, dans la crainte des nouveautés et de l'inconnu de demain. Mais, tout de même, il y a déjà quelque chose de changé, et je le vois aux saluts qu'on m'adresse, au rôle de plus en plus prépondérant que joue l'école... Tenez ! ce matin, lorsque l'abbé Cognasse est venu dire sa messe, il a trouvé juste trois femmes et un gamin dans l'église ; et, en partant, il a fait claquer la porte de la sacristie, il a menacé de ne plus revenir. A quoi bon déranger pour rien le bon Dieu et lui-même ?

Marc s'était mis à rire.

— Oui, je sais, il recommence à se fâcher au Moreux.

Ici, il se contient encore, il essaye de lutter par une grande souplesse diplomatique, surtout avec les femmes, car ses maîtres ont dû le lui enseigner : on n'est pas battu, tant qu'on a les femmes avec soi. Il va souvent à Valmarie, m'a-t-on raconté, et il y voit le père Crabot, dans la retraite profonde où celui-ci tâche de disparaître, il en rapporte sûrement cette onction, ces caresses aux dames, qui me surprennent beaucoup chez un brutal de son espèce. Lorsque de nouveau la colère l'emportera, il sera fini... D'ailleurs, tout va bien à Jonville. Nous gagnons un peu de terrain tous les ans, la commune retrouve sa prospérité et sa santé. Voilà les paysans qui ne laissent plus leurs filles aller travailler au Bon-Pasteur, à la suite des derniers scandales. Et le conseil municipal, Martineau en tête, me semble regretter infiniment l'accès d'imbécile faiblesse où l'abbé Cognasse et Jauffre l'ont jeté, le jour où il a laissé consacrer la commune au Sacré-Cœur. Je cherche une occasion d'effacer ce mauvais souvenir, je finirai bien par la trouver.

Il y eut un court silence, la douceur du temps était délicieuse. Et Salvan, qui avait écouté complaisamment, conclut de son air allègre et paisible :

— Tout cela est plein d'encouragement, voilà Maillebois, Jonville et le Moreux en marche vers ces temps meilleurs pour lesquels nous avons si rudement lutté. On a cru nous vaincre, nous exterminer à jamais ; nous avons, pendant des mois, semblé morts ; et voilà le lent réveil, la semence a cheminé en terre, il nous a suffi de nous remettre silencieusement à l'œuvre, pour que le bon grain repoussât et refleurît. Maintenant, rien n'entravera plus la moisson future. C'est que nous sommes la vérité, et que rien ne la détruit, rien ne l'arrête dans son resplendissement... Sans doute, les choses ne vont pas encore très bien à Beaumont. Les fils de Doutrequin, ce républicain des temps héroïques tombé à la réaction cléricale,

ont eu de l'avancement, tandis que mademoiselle Rouzaire continue à empoisonner ses filles d'histoire sainte et de catéchisme. Pourtant, l'esprit de la ville se modifie peu à peu, lui aussi. Mauraisin ne réussit pas à l'École normale, des élèves m'ont raconté en riant que mon ombre y revient et l'y paralyse d'une sourde terreur. L'élan y était trop fortement donné vers l'émancipation complète de l'instituteur, il n'a rien pu faire pour l'enrayer, j'espère même qu'on nous débarrassera de lui prochainement... Et, voyez-vous, le symptôme très heureux, c'est que, derrière Maillebois, derrière Jonville, derrière le Moreux, il y a d'autres communes, presque toutes les communes, où l'instituteur est en train de battre le curé, de mettre l'école laïque à son rang, sur la ruine de l'école congréganiste. A Dherbecourt, à Juilleroy, à Rouville, aux Bordes, la raison triomphe, la vérité et la justice élargissent lentement leur conquête. C'est la poussée générale, un mouvement irrésistible qui emporte la France à sa mission libératrice.

— Mais c'est votre œuvre, cela! cria passionnément Marc. Dans chacune des communes que vous nommez, il y a un de vos anciens élèves. Joulic, ici présent, est en train de transformer Maillebois, parce que vous lui avez donné votre science et votre foi. Tous les autres sont les enfants de votre cœur et de votre cerveau, les missionnaires envoyés par vous au fond des campagnes, pour enseigner le nouvel évangile de vérité et de justice. Et si, enfin, le peuple se réveille, revient à la dignité d'homme, devient capable d'être une démocratie équitable, libre et saine, c'est que la génération de vos élèves occupe les classes, instruit les petits, en fait des citoyens. Vous êtes le bon ouvrier, il n'y a de progrès possible que par le savoir et la raison.

Joulic et Mignot se joignirent à lui, enthousiastes.

— Oui, oui! vous avez été le père, nous sommes tous

vos enfants, le peuple ne vaudra que ce que l'instituteur le fera, et l'instituteur ne peut valoir lui-même que ce que les Écoles normales l'auront fait.

Très ému, Salvan protestait, avec sa modeste bonhomie.

— Des hommes comme moi, mes enfants, mais il y en a partout, il y en aura partout, lorsqu'on leur permettra d'agir. Le Barazer m'a beaucoup aidé en me maintenant à mon poste, sans trop me garrotter. Ce que j'ai fait, Mauraisin lui-même est presque obligé de le faire, car l'évolution l'emporte, la besogne une fois commencée ne s'arrête plus. Et vous verrez le successeur de Mauraisin comme il enfantera des instituteurs encore plus libérés que ceux qui sont sortis de mes mains... Une chose qui me ravit et dont vous ne parlez pas, c'est que le recrutement des Écoles normales se fait beaucoup mieux aujourd'hui. Ma grosse inquiétude, jadis, était de voir la défiance, le mépris, où était tombée la situation d'instituteur, si mal payée et si peu honorée. Mais, depuis que les traitements sont augmentés, depuis qu'un véritable honneur s'attache aux plus humbles membres de l'enseignement, les candidats arrivent de toutes parts, on peut choisir et constituer un excellent personnel !... Et, si j'ai rendu quelques services, dites-vous bien que j'en trouve récompense au delà de tout espoir, en voyant mon œuvre ainsi réalisée et continuée. Je ne veux plus être qu'un spectateur, j'applaudis à vos efforts, et je suis si heureux dans la calme retraite de ce jardin, où ma seule joie est de vivre oublié, excepté de vous autres, mes enfants.

Tous s'attendrirent, autour de la grande table de pierre, sous le berceau dont les roses embaumaient. Du beau jardin verdoyant, de la campagne entière, venait une sérénité infinie.

Chaque année, depuis la réinstallation de ses parents à Jonville, Louise venait passer les vacances près d'eux. Et au sortir de sa chère École normale de Fontenay, où

elle grandissait en raison solide et en claire intelligence, c'était pour elle un repos délicieux que ces deux mois d'intimité étroite avec son frère Clément, son père et sa mère. Clément allait avoir dix ans bientôt, et Marc le gardait simplement sur les bancs de son école, lui donnait d'abord cette instruction primaire qu'il aurait voulu généraliser, étendre à tous les enfants de la nation, sans distinction de classe, afin de baser ensuite sur elle, selon les aptitudes, les études générales et gratuites de l'enseignement supérieur. Plus tard, si son fils avait son goût, il rêvait modestement de le faire entrer à l'École normale de Beaumont, car, de longtemps, la véritable œuvre de salut serait encore dans les humbles écoles de village. Louise, elle aussi, s'en était tenue à l'ambition désintéressée de n'être qu'une petite institutrice primaire. Et, dès qu'elle fut sortie de l'école de Fontenay, avec son brevet supérieur et son certificat d'aptitude pédagogique, elle fut ravie d'être nommée adjointe à Maillebois, dans la classe de mademoiselle Mazeline, son ancienne maîtresse si aimée.

Louise avait alors dix-neuf ans. Salvan s'était employé auprès de Le Barazer pour obtenir cette nomination, qui d'ailleurs passa presque inaperçue. Les temps changeaient chaque jour davantage, on n'en était plus à l'époque délirante où les noms seuls de Simon et de Froment soulevaient des tempêtes. Et, six mois plus tard, cela enhardit Le Barazer, qui osa donner à Joulie, comme adjoint, Joseph, le fils de Simon. Joseph, sorti de l'École normale de Beaumont depuis deux ans, avec des notes excellentes, avait débuté à Dherbecourt. L'avancement était presque nul, mais il y avait du courage à le déplacer, à le mettre dans cette école de Maillebois, où sa présence allait être, pour son père, un commencement de réhabilitation. On cria bien un peu, la congrégation tenta d'ameuter les parents ; puis, le nouvel adjoint plut beaucoup, très discret, très doux et

très énergique dans ses rapports avec les enfants. Un des faits qui achevèrent de montrer alors combien l'opinion publique évoluait, ce fut toute une petite révolution intérieure, à la papeterie Milhomme. On y vit un jour madame Édouard, la maîtresse absolue, s'effacer devant madame Alexandre, disparaître au fond de l'arrière-boutique, où celle-ci s'était tenue pendant tant d'années. Madame Alexandre prit place au comptoir, servit la clientèle; et personne ne s'y trompa, c'était que cette clientèle changeait, indiquait peu à peu le triomphe de l'école laïque sur l'école congréganiste; car madame Édouard, dans sa ferme attitude de bonne commerçante, n'avait jamais eu d'autre souci que d'être avec la majorité de ses acheteurs; et elle était femme assez énergique pour céder la place à sa belle-sœur, s'il s'agissait de sauver la caisse. Voilà comme quoi la présence de madame Alexandre, au comptoir de la papeterie Milhomme, devint pour tous un signe certain que l'école des Frères devait être bien malade. En outre, madame Édouard avait de grands chagrins avec son fils Victor, qui sortait de cette école, et qui, après avoir atteint le grade de sergent, venait de se trouver compromis dans une vilaine histoire; tandis que madame Alexandre pouvait se montrer très fière de son fils Sébastien, un ancien élève de Simon et de Marc, un camarade de Joseph à l'École normale de Beaumont, instituteur-adjoint depuis trois ans, à Rouville. Et toute cette jeunesse, Sébastien, Joseph, Louise, après avoir poussé ensemble, arrivait de la sorte à la vie active, apportait une raison élargie, une amabilité et une intelligence mûries dans les larmes, pour continuer l'œuvre si âprement disputée des aînés.

Une année s'écoula, Louise venait d'avoir vingt ans. Chaque dimanche elle se rendait à Jonville, elle passait la journée près de son père et de sa mère. Et là, souvent, elle trouvait Joseph et Sébastien, restés grands amis, qui

venaient rendre visite à leurs anciens maîtres, Marc et Salvan. Souvent aussi, Sarah accompagnait son frère Joseph, pour la joie de cette journée au plein air, dans une intimité tendre. Elle, depuis trois années, avait voulu rester avec ses grands-parents, les Lehmann, dont elle s'était plu à diriger l'atelier de couture, si active et si adroite, qu'elle finissait par rendre un peu de prospérité à la misérable boutique de la rue du Trou. Une clientèle était revenue, et elle avait gardé les commandes des grands magasins de Paris, prenant des ouvrières, les associant en une sorte de groupe coopératif. Madame Lehmann venait de mourir, le vieux Lehmann, âgé de soixante-quinze ans, n'avait plus qu'un chagrin, celui d'être trop âgé, pour espérer voir jamais la réhabilitation de Simon. Chaque année, il allait vivre quelques jours près de ce dernier, au fond des Pyrénées ; il embrassait sa fille Rachel, il embrassait David, et il revenait heureux de les avoir trouvés tous les trois au travail, dans leur calme solitude, mais très attristé de les sentir sans bonheur possible, tant que le monstrueux arrêt de Rozan ne serait pas revisé. Vainement Sarah aurait voulu qu'il restât là-bas, il s'entêtait à ne pas quitter la rue du Trou, sous prétexte de se rendre utile encore en surveillant lui aussi l'atelier. Et c'était, en effet, ce qui permettait à la jeune fille de prendre quelques vacances, les jours où elle se trouvait un peu lasse d'avoir accompagné son frère Joseph à Jonville.

Alors, ce nouveau rapprochement, ces journées passées si gaiement ensemble amenèrent les mariages prévus. Depuis leurs jeux d'enfants, les deux couples de beaux amoureux s'étaient sans cesse retrouvés, comme réunis par une tendresse croissante. Et il fut d'abord question du mariage de Sébastien et de Sarah, dont l'annonce ne surprit personne. On estima seulement que, si le fils Milhomme épousait la fille de Simon, avec l'autorisation

de sa mère et surtout de sa tante, il y avait là un nouvel indice des temps nouveaux. Puis, lorsque ce mariage fut retardé de quelques mois, pour le faire coïncider avec un autre, celui de Louise et de Joseph, Maillebois finit par s'enfiévrer un peu ; car cette fois, il s'agissait du fils du condamné et de la fille de son plus héroïque défenseur, le fils devenu adjoint dans l'école où le père avait été frappé, la fille, adjointe elle aussi chez mademoiselle Mazeline, son ancienne institutrice ; et, circonstance aggravante, on se demandait comment madame Duparque, l'aïeule de Louise, allait accueillir une pareille union. L'idylle des deux fiancés, leur voisinage classe à classe, leurs rencontres rieuses chaque dimanche, dans la pauvre école de Jonville, tout ce qui allait se confondre en eux des anciennes luttes douloureuses et des anciens héroïsmes, touchèrent bientôt les cœurs, firent même parmi la population un peu plus de paix. Mais la curiosité resta de savoir si Louise serait reçue par sa grand' mère, qui depuis trois ans ne sortait plus de sa petite maison de la place des Capucins. Et, pendant un mois encore, les mariages furent retardés, dans l'attente de ce que déciderait madame Duparque.

Louise, à vingt ans, n'avait pas encore fait sa première communion, et il était convenu que les deux couples ne se marieraient pas à l'église. Elle écrivit vainement à madame Duparque, elle la supplia de lui ouvrir sa porte, sans même recevoir de réponse. Jamais cette porte ne s'était rouverte devant Geneviève et ses enfants, depuis le jour où ils étaient partis pour retourner au mari, au père. Il y avait près de cinq ans que la grand'mère tenait son farouche serment de n'avoir plus de famille, de vivre à l'écart, cloîtrée, seule avec son Dieu. Geneviève avait bien fait quelques tentatives de rapprochement, émue par l'idée de cette femme de quatre-vingts ans passés, menant cette vie d'ombre et de silence. Elle s'était

heurtée chaque fois à une obstination sauvage. Et, pourtant, Louise voulut risquer un essai encore, désolée de n'avoir pas avec elle tous les siens dans son bonheur.

Un soir donc, comme le jour tombait, elle se permit d'aller sonner à la petite maison, déjà noyée de crépuscule. Elle fut très surprise, aucun son ne se fit entendre, on devait avoir coupé le fil de la sonnette. Alors, elle s'enhardit à frapper d'abord avec discrétion, puis avec force. Enfin, il y eut un petit bruit, la planchette d'un étroit judas avait dû glisser, ainsi que dans certains couvents.

— Est-ce vous qui êtes là, Pélagie ?... demanda Louise. Voyons, répondez-moi.

Et elle dut tendre l'oreille, l'appliquer presque contre le judas, pour entendre la voix de la servante, assourdie, méconnaissable.

— Allez-vous-en, allez-vous-en, madame vous dit de vous en aller tout de suite.

— Eh bien ! non, Pélagie, je ne m'en irai pas. Retournez dire à grand'mère que je ne quitterai pas cette porte, tant qu'elle ne sera pas venue me répondre elle-même.

Elle resta là dix minutes, un quart d'heure. Elle continua de frapper de temps à autre, sans rudesse, avec une sorte d'insistance respectueuse et tendre. Tout d'un coup, le judas se rouvrit, mais en tempête, et une voix rude gronda, effrayante et comme souterraine.

— Pourquoi viens-tu ?... Tu m'as écrit à propos d'une abomination nouvelle, d'un mariage qui achèverait de me tuer de honte !... A quoi bon en parler ? Est-ce que tu peux te marier ? Est-ce que tu as fait ta première communion ? Non, n'est-ce pas ? Tu t'es moquée de moi, tu devais communier, lorsque tu aurais vingt ans, et aujourd'hui tu décides sans doute que tu ne communieras jamais... Alors, va-t'en, je suis morte pour toi !

Louise, bouleversée, frissonnante, comme si un souffle

de la tombe lui passait sur la face, eut le temps de crier:

— Grand'mère, je veux attendre encore, je reviendrai dans un mois.

Mais le judas s'était violemment refermé, la petite maison obscure et muette semblait s'être anéantie dans la nuit devenue noire.

Depuis cinq ans, un peu davantage chaque mois, madame Duparque avait ainsi rompu complètement avec le monde. Au lendemain de la mort de madame Berthereau et du départ de Geneviève, elle s'était d'abord contentée de ne plus recevoir sa famille, tout entière à des amies pieuses, à des religieux et à des prêtres familiers de son entourage. Le nouveau curé de Saint-Martin, l'abbé Coquard, qui avait succédé à l'abbé Quandieu, était un prêtre rigide, d'une foi sombre, dont elle aimait à entendre les menaces, l'enfer avec les flammes, ses fourches rouges et son huile bouillante. On la rencontrait matin et soir, se rendant à la paroisse, chez les Capucins, partout où il y avait des offices et des cérémonies. Puis elle sortit de moins en moins, elle finit par ne plus jamais mettre le pied dehors, comme prise par l'ombre et le silence, ensevelie lentement. Un jour, les volets de la petite maison, qu'on ouvrait et fermait encore, matin et soir, avaient eux-mêmes cessé de s'ouvrir; et la façade était devenue aveugle, la maison avait semblé morte, sans qu'une lumière, sans qu'un souffle de vie s'en échappât désormais. On aurait pu la croire abandonnée, inhabitée, si, dès la nuit venue, des soutanes et des frocs ne s'y fussent glissés discrètement. C'était l'abbé Coquard, c'était le père Théodose, parfois même, disait-on, le père Crabot, qui lui rendaient d'amicales visites. La petite fortune qu'elle s'était arrangée pour laisser par moitié au collège de Valmarie et à la Chapelle des Capucins, les deux ou trois mille francs de son héritage n'auraient peut-être pas suffi à expliquer cette fidélité autour d'elle; et il y fallait ad-

mettre aussi un effet de ses exigences, de sa nature despotique qui pliait devant elle les personnages les plus puissants, dans leur inquiétude à la savoir capable de quelques folies mystiques. On racontait qu'elle avait obtenu l'autorisation d'entendre la messe, de communier chez elle, et c'était pourquoi, sans doute, elle n'en sortait plus, puisqu'elle avait, par la force de sa piété, réduit Dieu en personne à prendre la peine de venir dans sa maison, afin de lui éviter l'ennui de se rendre dans la sienne. Voir les rues, voir les passants, voir le siècle abominable où la sainte Église agonisait, lui devenait une telle torture, qu'elle avait fini, assurait-on, par faire clouer ses volets et calfeutrer les fentes des fenêtres, pour que pas un bruit, pas une lueur du dehors ne vinssent jusqu'à elle.

Ce fut la crise suprême. Elle passait les jours en prières. Il ne lui suffisait pas d'avoir rompu avec sa famille, impie, damnée, elle se demandait si son salut n'était pas compromis, si elle n'avait pas quelque responsabilité dans cette damnation de tous les siens. La révolte sacrilège de sa fille, madame Berthereau, à son lit de mort, la hantait, lui faisait croire que la malheureuse était au purgatoire, peut-être même en enfer. C'était ensuite la perdition finale de Geneviève, si combattue par le démon, retournée à son erreur, à son vomissement. Et venait enfin Louise, la païenne, la sans-Dieu définitive, qui avait repoussé jusqu'au divin corps de Jésus. Ces deux-là, d'esprit et de chair, appartenaient au diable; et, si elle faisait dire des messes et brûler des cierges, pour le repos de l'âme de la morte, elle avait abandonné les deux vivantes aux justes vengeances du Dieu de colère et de châtiment. Mais son inquiétude, son angoisse restaient extrêmes, elle se demandait pourquoi le ciel la frappait ainsi dans sa race, elle s'efforçait de voir là une terrible épreuve, dont sa sainteté devait sortir éclatante, triom-

phante. Sa claustration, sa vie murée, donnée entière aux pratiques religieuses, lui semblait une réparation nécessaire, dont elle serait récompensée par d'éternelles délices. Elle expiait ainsi le monstrueux péché de sa race, ces femmes coupables de libre esprit, qui, en trois générations, s'étaient échappées de l'Église, pour aboutir à la folie d'une religion de solidarité humaine. Et, voulant racheter cette apostasie d'une descendance maudite, elle mettait son farouche orgueil à s'humilier, à ne plus vivre que pour garder Dieu, dans le dégoût de son indignité sexuelle, avec l'unique désir de châtier son sexe condamné, en tuant le peu de la femme qui restait en elle.

Alors, elle y mit une ardeur si rude et si sombre qu'elle découragea les quelques prêtres et religieux, les seuls êtres qui la reliaient encore au monde vivant. Elle sentait bien le déclin de l'Église, elle entendait craquer le catholicisme, sous l'effort du siècle diabolique, dont elle s'était retirée, pour protester contre la victoire de Satan, comme si elle l'eût niée en n'y assistant pas. Peut-être son renoncement, ce qu'elle croyait être son martyre allait-il redonner de la vigueur aux soldats du Christ. Et elle les aurait voulus aussi ardents, aussi résolus et frénétiques, à son exemple, s'enfermant dans la rigidité des dogmes, portant le fer et le feu parmi les incrédules, aidant l'Exterminateur à reconquérir son peuple à coups de tonnerre. Elle n'était plus jamais satisfaite, elle trouvait le père Crabot, le père Théodose, le sombre abbé Coquard lui-même beaucoup trop tièdes. Elle les accusait de pactiser avec l'exécrable esprit mondain, d'achever de leurs propres mains la ruine de l'Église, en arrangeant Dieu au goût du jour. Elle leur dictait leur devoir, leur prêchait une campagne de franchise et de violence, la tête délirante, exaltée par la solitude, inassouvie toujours, malgré les pénitences dont ils l'accablaient. Et le père

Crabot fut le premier qui se lassa de cette étrange pénitente, si dure pour elle-même à quatre-vingt-trois ans, si inquiétante par ses allures de prophétesse désespérée, dont l'intransigeance catholique était la condamnation du long effort de son ordre pour humaniser le Dieu terrible des massacres et des bûchers. Il espaça ses visites discrètes, il cessa de venir, estimant sans doute que la part d'héritage espérée pour Valmarie ne valait pas les dangers à courir avec une telle âme, en continuelle tempête. Puis, à quelques mois de distance, l'abbé Coquard le suivit, disparut à son tour, non par la crainte lâche d'être compromis, mais parce que chacun de ses entretiens avec la vieille dame devenait une bataille atroce. Lui, despotique et âpre comme elle, entendait garder sa toute-puissance de prêtre ; et, un jour, il se fâcha, il n'accepta plus de voir les rôles renversés, elle tonnant au nom de Dieu, lui reprochant son inaction, tandis que lui-même avait l'air d'un simple pécheur pris en faute. Et, pendant près d'une année encore, on ne vit plus, au crépuscule, que le froc du père Théodose se glisser dans la petite maison, muette et verrouillée, de la place des Capucins.

Sans doute, le père Théodose trouvait la modeste fortune de madame Duparque bonne à prendre, car les temps étaient durs pour Saint-Antoine de Padoue. Il avait beau lancer de nouveaux prospectus, les troncs ne s'emplissaient plus, comme aux jours heureux où il avait eu le trait de génie de faire bénir par monseigneur Bergerot la châsse contenant un os du Saint. Alors, la loterie du miracle enfiévrait les foules, il n'y avait pas un malade, un paresseux, un pauvre, qui ne rêvât de gagner du ciel le bonheur, pour vingt sous. Maintenant, à mesure qu'un peu de vérité et de raison se répandait, par l'école, les clients devenaient rares, le bas commerce exploité à la Chapelle des Capucins apparaissait dans son imbécillité honteuse. Un instant, l'autre coup de génie du père

Théodose, la création des obligations hypothécaires sur le Paradis, avait de nouveau bouleversé les âmes des humbles et des souffrants, si avides de félicité, même au delà du tombeau, puisque la terre leur était si cruelle ; et, pendant des mois entiers, l'argent des dupes avait afflué, les économies des bas de laine contre la chance d'un peu de paix possible, là-haut, dans l'inconnu. Enfin, devant l'incrédulité croissante, voyant avec quelle peine il finissait par placer ses obligations, le père Théodose venait d'avoir un troisième coup de génie, l'invention de petits jardins, personnels et réservés, aux champs toujours en fleurs des bienheureux. Il s'agissait de coins délicieux d'éternité, avec des roses et des lis de premier choix, sous des ombrages arrangés pour le plaisir des yeux, près de sources particulièrement pures et fraîches. Et, grâce encore à l'intervention décisive de Saint-Antoine de Padoue, on pouvait les retenir à l'avance, s'en assurer la jouissance éternelle ; mais cela, naturellement, coûtait très cher, surtout si l'on voulait quelque chose de vaste, de confortable ; car il y en avait de tous les prix, selon l'agrément, la situation, le voisinage des anges et de Dieu. Deux vieilles dames déjà avaient légué leur fortune aux Capucins pour que le saint miraculeux leur réservât ce qu'il restait de mieux en jardins disponibles, l'un dans le genre des anciens parcs français, l'autre dans un genre plus romantique, avec des labyrinthes et des cascades. Et l'on disait que madame Duparque, elle aussi, avait fait son choix, une grotte d'or au flanc d'un mont d'azur, parmi des bosquets de myrtes et de lauriers-roses.

Seul, le père Théodose la visitait donc toujours, supportant ses humeurs, revenant quand même, lorsqu'elle l'avait chassé, exaspérée de sa tiédeur et de sa résignation devant le triomphe des ennemis de l'Eglise. Il avait même fini par obtenir d'elle une clef de la maison, de façon à

pouvoir entrer quand il lui plairait, sans courir le risque de sonner longtemps, car la pauvre Pélagie, devenue sourde, n'ouvrait souvent pas. Ce fut même à ce moment que les deux femmes, les deux recluses, coupèrent le cordon de la sonnette : à quoi bon garder ce lien avec le dehors? le seul être vivant reçu avait une clef, elles s'éviteraient le sursaut nerveux de cette aigre sonnerie, à laquelle elles ne voulaient pas répondre. Pélagie était devenue aussi farouche, aussi maniaque que sa maîtresse, comme hébétée d'étroite dévotion. Elle avait d'abord cessé de s'attarder chez les fournisseurs, causant à peine, filant comme une ombre le long des maisons. Puis, elle n'était plus allée aux provisions que deux fois par semaine, sa maîtresse et elle se condamnant à manger des pains rassis, quelques légumes, une nourriture d'ermites au désert. Et, maintenant, les quelques rares fournisseurs venaient eux-mêmes le samedi soir, à la nuit tombée, déposer un panier, qu'ils retrouvaient le samedi suivant, vide, avec l'argent, dans un morceau de vieux journal. Mais Pélagie avait un grand tourment, son neveu Polydor, entré comme domestique dans un couvent de Beaumont, et qui venait lui faire des scènes affreuses, pour avoir de l'argent. Il l'effrayait à un tel point, qu'elle n'osait le laisser à la porte, le sachant capable d'ameuter le quartier, de tout enfoncer à coups de pied, si elle ne lui ouvrait pas. Du reste, quand elle l'avait fait entrer, elle tremblait davantage, le sachant capable d'un mauvais coup, si elle lui refusait dix francs. Depuis de longues années, elle caressait le rêve d'employer à ses joies célestes, dans l'autre monde, toutes ses économies, une dizaine de mille francs amassés sou à sou; et si elle tardait, si le magot était toujours dans sa paillasse, caché avec soin, c'était qu'elle hésitait encore sur le meilleur placement, le plus efficace, des messes perpétuelles pour le repos de son âme, ou bien un petit jardin réservé, un coin modeste, à

côté du jardin seigneurial de sa maîtresse. Et le malheur arriva : un soir qu'elle avait dû introduire Polydor, le garnement ne l'assassina pas, mais il se rua sur tous les meubles, finit par éventrer la paillasse et se sauver, avec les dix mille francs; tandis que Pélagie bousculée, tombée devant le lit, râlait de désespoir, en voyant s'en aller ainsi, aux mains d'un bandit de son sang, cet argent bénit que Saint-Antoine de Padoue devait faire fructifier en délices éternelles. Allait-elle donc être damnée, maintenant que les guichets de la loterie du miracle étaient fermés pour elle? Elle en mourut deux jours plus tard, et ce fut le père Théodose qui trouva son corps déjà froid, dans la mansarde nue et sale où il était monté, surpris et inquiet de ne pas la voir. Il dut tout régler, déclarer le décès, s'occuper du convoi, s'inquiéter de la façon dont allait vivre maintenant la seule habitante de la petite maison close et morte, sans personne désormais pour la soigner et la servir.

Depuis plusieurs semaines, madame Duparque était alitée, ses jambes ne la portant plus. Mais dans son lit, elle restait assise sur son séant, elle y était encore très droite, très grande, avec son long visage, coupé de profondes rides symétriques, à la bouche mince, au nez dominateur. Desséchée, n'ayant plus qu'un petit souffle, elle régnait encore despotiquement dans cette maison vide, silencieuse et noire, d'où elle avait chassé les siens, où venait de mourir la seule créature, la bête domestique qu'elle voulait bien tolérer. Et, lorsque le père Théodose essaya de causer avec elle, en revenant de l'enterrement de Pélagie, afin de connaître ses intentions, la façon dont elle comptait vivre désormais, il n'en obtint même pas de réponse. Il insista, très embarrassé, il proposa de lui envoyer une religieuse; car, enfin, elle ne pouvait se soigner elle-même, faire son ménage et se servir, puisqu'il lui était impossible de descendre de son lit. Alors, elle

se fâcha, elle gronda comme un animal souverain, blessé à mort, qui ne veut pas être dérangé dans sa paix. Des mots obscurs sortirent de sa gorge : tous des lâches, tous des traîtres à leur Dieu, tous des jouisseurs qui abandonnaient l'Église, pour que la voûte ne leur croulât pas sur la tête. Et le père Théodose, s'exaspérant à son tour, s'en alla, en se promettant de revenir voir le lendemain si elle ne serait pas plus raisonnable.

Une nuit et un jour se passèrent ainsi, le supérieur des Capucins ne se présenta que vingt-quatre heures plus tard, au crépuscule. Pendant une nuit et un jour, madame Dumarque resta seule, absolument seule, derrière les volets cloués bas, les fenêtres et les portes calfeutrées, au fond de sa chambre noire, où ne parvenait plus une clarté ni un bruit. Depuis tant d'années, elle avait voulu cela, coupant tout lien charnel avec les siens, se retranchant du monde, en protestation contre cette société abominable où, le péché triomphait. Même après s'être donnée totalement à l'Eglise, dans son indignité sexuelle de femme, elle en était venue à juger ces prêtres sans foi militante, ces religieux sans bravoure héroïque, tous des mondains, tous des jouisseurs. Et elle les avait renvoyés à leur tour, et elle était restée seule avec Dieu, son Dieu implacable et têtu, régnant dans l'absolu de toute sa puissance exterminatrice et vengeresse. La lumière était morte, la vie était morte, il n'y avait plus, dans ce morne et froid tombeau, clos de toutes parts, qu'une octogénaire assise encore sur son lit, droite et les yeux ouverts sur les ténèbres, attendant que son Dieu jaloux l'emportât, pour donner aux âmes tièdes l'exemple d'une fin vraiment pieuse. Et, vers le soir, lorsque le père Théodose se présenta, il fut très surpris de trouver une résistance, de ne pouvoir ouvrir la porte. Pourtant, la clef tournait dans la serrure, on aurait dit que les verrous étaient poussés. Mais qui donc les aurait poussés? personne n'était plus là,

et la malade ne pouvait quitter son lit. Il fit de vains efforts, il finit par prendre peur, il courut à la mairie conter les choses, sentant le besoin de ne pas engager davantage sa responsabilité. On alla tout de suite prévenir Louise, chez mademoiselle Mazeline, et le hasard voulut que Marc et Geneviève fussent précisément venus de Jonville, inquiets des dernières nouvelles.

Alors, ce fut tragique. Toute la famille se rendit place des Capucins. La porte ne cédant toujours pas, on fit venir un serrurier qui déclara ne rien pouvoir, les verrous étant sûrement mis. Il fallut appeler un maçon, qui descella les gonds, à coups de pioche. La maison, muette à chaque coup, retentissait comme un caveau muré. Et, quand on eut arraché la porte, Marc et Geneviève, suivis de Louise, rentrèrent avec un mortel frisson dans cette demeure familiale, où l'on n'avait plus voulu d'eux. Il y régnait une humidité glaciale, ils eurent grand'peine à pouvoir allumer une bougie. En haut, sur son lit, et droite toujours, le dos appuyé contre des oreillers, ils trouvèrent madame Duparque morte, tenant entre ses maigres et longues mains crispées un grand crucifix. Elle avait sûrement trouvé la suprême énergie, en un effort surhumain, de quitter son lit, de descendre pousser les verrous, pour que personne au monde, pas même un prêtre, ne la dérangeât plus dans son intimité dernière avec son Dieu. Et elle était remontée, et elle était morte. Frissonnant, le père Théodose était tombé à genoux, bégayant une prière. Mais il restait éperdu, comprenant qu'il n'y avait pas là seulement la fin d'une terrible vieille femme, d'une grandeur farouche dans sa foi intransigeante, mais que c'était aussi toute l'intolérante religion de superstitions et de mensonges qui mourait. Et Marc, entre les bras duquel Geneviève et Louise, terrifiées, se réfugiaient, sentit passer comme un grand souffle, l'éternelle vie renaissant de cette mort.

Après le convoi, dont la famille laissa l'abbé Coquard se charger, on ne trouva rien dans les tiroirs de la morte, ni testament, ni valeurs d'aucune sorte. On ne pouvait accuser le père Théodose de les avoir soustraites, puisqu'il n'était plus entré dans la maison. Les avait-elle, de son vivant, données de la main à la main, à lui ou à d'autres? Ou les avait-elle détruites, pour anéantir ces biens périssables, dont elle ne voulait pas que sa famille profitât? On ne put éclaircir le mystère, jamais un sou ne fut retrouvé. Il restait seulement la petite maison, qui fut vendue, et dont Geneviève fit distribuer l'argent aux pauvres, en disant qu'elle entendait se conformer ainsi aux volontés certaines de sa grand'mère.

Le soir où elle rentra du convoi, elle se jeta au cou de son mari, elle se confessa, en un élan de tout son être.

— Si tu savais... J'étais reprise, depuis que je savais grand'mère toute seule, si brave et si grande dans sa croyance obstinée. Oui, je me demandais si ma place n'était pas auprès d'elle, si j'avais bien agi en la quittant... Que veux-tu? jamais je ne guérirai, toujours j'aurai au fond de moi un peu de ma foi ancienne... Mais, grand Dieu! quelle affreuse chose que cette mort, et comme tu as raison de vouloir la vie, la femme libérée remise en son rôle d'égale et de compagne de l'homme, tout ce qui est bon, tout ce qui est vrai, tout ce qui est juste!

Un mois plus tard, les deux mariages eurent lieu civilement, Louise épousa Joseph, et Sarah épousa Sébastien. Marc y vit un commencement de victoire. Les moissons futures, semées avec tant de peine, au milieu des persécutions et des outrages, germaient et poussaient déjà.

II

Des années s'écoulèrent, Marc continuait son œuvre, solide à soixante ans, passionné de vérité et de justice, comme il l'était au début de la grande lutte. Et, un jour qu'il s'était rendu à Beaumont, pour voir Delbos, celui-ci, brusquement, s'écria :

— A propos, j'ai fait une singulière rencontre... L'autre soir, je rentrais à la nuit tombée, lorsque, sur l'avenue des Jaffres, j'ai remarqué, marchant devant moi, un homme de votre âge, l'air misérable et ravagé... Et voilà que, dans le flamboiement du confiseur qui est au coin de la rue Gambetta, j'ai bien cru reconnaître notre Gorgias.

— Comment, notre Gorgias ?

— Eh ! oui, le frère Gorgias, non plus en soutane d'ignorantin, mais en vieille redingote graisseuse, rasant les murs, avec l'allure oblique d'un loup vieilli et décharné... Il serait rentré secrètement, il vivrait dans quelque coin d'ombre, tâchant encore de terroriser et d'exploiter ses complices d'autrefois.

Marc, très surpris, restait plein de doute.

— Oh ! vous devez vous être trompé. Gorgias tient bien trop à sa peau, pour venir risquer les galères à Beaumont, le jour où un fait nouveau nous permettrait de faire casser l'arrêt de Rozan.

— Mais vous êtes dans l'erreur, mon ami, déclara Delbos. Notre homme ne craint plus rien, l'action

publique en matière de crime se prescrit après dix années révolues, et le meurtrier du petit Zéphirin peut aujourd'hui se promener tranquillement au grand jour... D'ailleurs, il est possible que je me sois trompé. Et puis, le retour de Gorgias n'aurait aucun intérêt pour nous, car vous le pensez comme moi, n'est-ce pas? nous n'avons rien de bon et d'utile à attendre de lui.

— Absolument rien. Il a tellement menti que, s'il parlait, il mentirait encore... La vérité tant désirée, tant cherchée, ne saurait nous venir de lui.

De loin en loin, Marc venait ainsi causer chez Delbos de l'éternelle affaire Simon, qui, depuis tant d'années, restait au cœur du pays comme un cancer dévorant. On avait beau le nier, n'en plus parler, le mal continuait sourdement ses ravages, tel qu'un poison secret, empoisonneur de la vie. Et, deux fois par an, David s'échappait de son désert des Pyrénées, accourait se rencontrer chez Delbos avec Marc, car il n'avait pas cessé une heure, malgré la grâce, de poursuivre l'acquittement de son frère. Leur certitude à eux trois était formelle : ils feraient casser l'arrêt monstrueux, l'affaire se terminerait nécessairement par le triomphe de l'innocent ; mais, comme jadis, avant la première cassation, ils se débattaient au milieu des plus inextricables mensonges. Après avoir quelque temps hésité sur la piste à suivre, ils s'étaient décidés pour le nouveau crime de l'ancien président Gragnon, flairé par eux à Rozan, et dont ils étaient maintenant convaincus. Gragnon avait simplement recommencé son coup de la communication illégale : ce n'était plus, ainsi qu'à Beaumont, une lettre de Simon, un post-scriptum faux, portant le paraphe du fameux modèle d'écriture ; c'était la prétendue confession écrite par l'ouvrier qui avait fabriqué un faux cachet pour l'instituteur de Maillebois, et qui, agonisant à l'hôpital, l'avait remise à une religieuse, avant de mourir. Sûrement,

Gragnon s'était promené à Rozan avec cette confession dans la poche, parlant d'elle comme du coup de foudre qu'il lâcherait, si on le poussait à bout, la montrant ou la faisant montrer à certains membres du jury, les dévots, les têtes faibles, affectant surtout de ne pas vouloir mêler publiquement une sainte religieuse au scandale. Et cela expliquait tout, l'abominable attitude du jury recondamnant l'innocent s'excusait : ces hommes, d'une moyenne intelligence et d'honnêteté suffisante, avaient simplement cédé à des raisons laissées secrètes, trompés dans leur conscience comme les premiers jurés de Beaumont. Marc et David se rappelaient encore certaines questions posées par des jurés, qui leur avaient semblé saugrenues. Maintenant, ils comprenaient, les jurés faisaient allusion à la pièce terrible, colportée dans l'ombre, dont il était sage de ne pas ouvrir la bouche! Et ils avaient condamné. Delbos marchait donc sur ce fait nouveau, la preuve légale de cette seconde communication criminelle, qui, le jour où ils pourraient la produire, entraînerait l'immédiate cassation de l'arrêt. Seulement, il n'était pas de preuve plus difficile à faire, et tous les trois s'épuisaient depuis des années à la trouver, certaine, décisive. Un espoir unique leur restait, un des jurés, un ancien médecin, nommé Beauchamp, était, disait-on, bourrelé de remords, comme autrefois l'architecte Jacquin, ayant acquis la certitude que la prétendue confession de l'ouvrier mort à l'hôpital était un faux grossier. Mais, sans être lui-même clérical, il avait une femme extrêmement dévote, qu'il ne voulait pas désoler, en soulageant sa conscience. Et il fallait attendre.

D'ailleurs, les années, à mesure qu'elles s'écoulaient, créaient un milieu de plus en plus favorable. C'était la vaste évolution sociale qui s'activait et donnait ses grands résultats, grâce à l'instruction laïque, libérée des dogmes, désormais triomphante. La France entière se renouvelait,

tout un peuple nouveau sortait de ses milliers d'écoles communales, les humbles instituteurs primaires achevaient ce prodige de refaire la nation, pour les futures grandes besognes de vérité et de justice. Tout allait partir de l'école, elle était le champ fécond des progrès infinis, on la trouvait à la naissance de chaque réforme accomplie, de chaque nouvelle étape vers la solidarité et la paix. Ce qui avait semblé impossible la veille, s'accomplissait aujourd'hui avec aisance, au milieu d'un peuple meilleur, délivré de l'erreur et du mensonge, sachant et voulant.

Et ce fut ainsi que Delbos, aux élections de mai, battit enfin Lemarrois, le député radical, maire de Beaumont pendant de si longues années. Ancien ami de Gambetta, ce dernier semblait ne devoir jamais être dépossédé de ce siège, tellement il apparaissait alors comme la représentation exacte de la moyenne française. Mais, depuis cette époque, les événements s'étaient précipités, la bourgeoisie avait trahi son passé révolutionnaire, en s'alliant à l'Eglise, pour tenter de ne rien céder du pouvoir usurpé jadis. Elle entendait garder les privilèges conquis, ne partager ni sa royauté, ni son argent, quitte à user de toutes les anciennes forces réactionnaires, à refouler dans le servage le peuple désormais éveillé, instruit, dont le flot montant la terrifiait. Et Lemarrois était l'exemple typique du bourgeois républicain d'hier, croyant devoir défendre sa classe, tombant à une sorte d'involontaire réaction, dès lors condamné, emporté dans la débâcle inévitable de cette bourgeoisie pourrie hâtivement par cent années de négoce et de jouissance. L'avènement du peuple devenait fatal, le jour où il aurait conscience de sa toute-puissance, des réserves inépuisables d'énergie, d'intelligence et de volonté qui dormaient en lui, et il devait suffire que l'école l'émancipât, le tirât du lourd sommeil de l'ignorance, pour qu'il prît

toute la place et rajeunit la nation. La bourgeoisie allait mourir, le peuple était nécessairement la grande France de demain, la libératrice, la justicière. Et il y eut comme une annonciation de ces choses dans le triomphe de la candidature de Delbos à Beaumont, l'avocat de Simon, si longtemps combattu, outragé, et qui n'avait recueilli jusque-là que les quelques voix socialistes, devenues peu à peu une majorité écrasante.

Une autre preuve de cette accession du peuple au pouvoir fut le complet revirement de Marcilly. Il avait fait autrefois partie d'un ministère radical; puis, au lendemain de la recondamnation de Simon, il était entré dans un ministère modéré; et, maintenant, il affichait des professions de foi violemment socialistes, il venait de réussir à se faire nommer encore, en s'attelant au char de triomphe de Delbos. D'ailleurs, dans le département, la victoire restait incomplète, le comte Hector de Sanglebœuf était réélu, lui aussi, comme réactionnaire intransigeant, grâce à ce phénomène des temps troublés, où seules l'emportent les opinions extrêmes, franches et nettes. Ce qui demeurait sur le carreau, à jamais, c'était cette ancienne bourgeoisie libérale, que l'égoïsme et la peur rendaient conservatrice, désormais dévoyée, effarée, sans logique ni force, mûre pour la chute. Et la classe montante, l'immense foule des déshérités d'hier, allait naturellement prendre sa place, une place qui lui était due, après avoir balayé, d'un dernier effort, les quelques défenseurs entêtés de l'Eglise.

Mais, surtout, l'élection de Delbos était le premier succès éclatant d'un de ces sans-patrie, d'un de ces traîtres, qui avaient affirmé publiquement l'innocence de Simon. Après l'arrêt monstrueux de Rozan, tous les simonistes en vue, frappés d'impopularité, avaient souffert dans leurs personnes et dans leurs intérêts, du crime d'avoir voulu la vérité et la justice. Les injures, les per-

sécutions, les exécutions sommaires s'étaient acharnées contre eux. C'était Delbos, que pas un client n'osait plus charger de plaider une affaire, c'était Salvan cassé, mis à la retraite, c'était Marc tombé en disgrâce, envoyé dans une petite commune; et derrière ceux-là, les plus connus, que d'autres, leurs parents, leurs amis, payaient par de grands ennuis, par la ruine même, leur simple attitude de braves gens! Depuis des années, sous la muette douleur de cette aberration publique, sentant bien l'inutilité de toute révolte, ils s'étaient remis héroïquement à l'œuvre, ils attendaient l'heure inévitable de la raison et de l'équité. Et cette heure semblait venir enfin, voilà Delbos, un des plus engagés dans l'affaire, qui battait Lemarrois, dont la politique lâche avait longtemps consisté à ne se prononcer ni pour ni contre Simon, dans la terreur de n'être pas réélu. L'opinion avait donc changé, n'était-ce pas là une preuve de la grande étape franchie? Salvan eut, lui aussi, une consolation : on nomma directeur de l'Ecole normale un de ses anciens élèves, après en avoir presque chassé Mauraisin, coupable d'incapacité notoire; et la joie fut grande pour le sage, dans son petit jardin fleuri, non pas de triompher de son adversaire, mais de savoir son œuvre maintenant entre les mains d'un fidèle et d'un brave. Un jour enfin, Le Barazer, ayant fait venir Marc, lui offrit une direction à Beaumont, se sentant à présent la force de réparer l'injustice ancienne. De la part de l'inspecteur d'académie, diplomate prudent, cette offre était, à tel point significative, que Marc en fut très heureux; mais il refusa, il ne voulait pas quitter Jonville, où sa besogne n'était pas finie. Enfin, c'étaient encore toutes sortes de signes avant-coureurs. Le préfet Hennebise venait d'être remplacé par un préfet de haute raison, très énergique, qui tout de suite avait demandé la révocation du proviseur Depinvilliers, sous la direction duquel le lycée était devenu une sorte de petit séminaire.

Le recteur Forbes, lui-même, si enfoncé dans ses études d'histoire ancienne, avait dû sévir, congédier des aumôniers, débarrasser les classes des emblèmes religieux, laïciser l'enseignement secondaire aussi bien que l'enseignement primaire. Le général Jarousse, mis à la retraite, s'était décidé à quitter Beaumont, où sa femme possédait pourtant un petit hôtel, exaspéré du nouvel esprit qui régnait dans la ville, ne voulant pas y vivre en contact avec son successeur, un général républicain, socialiste même, disait-on. L'ancien juge d'instruction Daix était mort misérable, hanté de spectres, malgré sa confession tardive, à Rozan, tandis que l'ancien procureur de la République, Raoul de la Bissonnière, qui avait fini par faire à Paris une belle carrière, allait disparaître dans l'écroulement d'une immense escroquerie, pour laquelle il avait eu des bontés. Et, dernier symptôme excellent, l'ancien président n'était plus salué sur l'avenue des Jaffres, il filait d'un air inquiet, la tête basse, maigri et jauni, avec des coups d'œil obliques, comme s'il avait craint de recevoir quelque crachat au passage.

A Maillebois, où Marc venait souvent voir Louise, installée avec Joseph, son mari, à l'école communale, dans le petit logement que Mignot avait occupé pendant de si longues années, les heureux effets de l'instruction laïque répandue à flots, apportant la clarté et la santé, se faisaient également sentir. Ce n'était plus l'ancienne petite ville cléricale, où la congrégation avait réussi à faire élire maire une créature à elle, le fabricant de bâches retiré Philis, un veuf que l'on accusait de coucher avec sa bonne. Autrefois, sur les deux mille habitants, les huit cents ouvriers du faubourg, très divisés, ne parvenaient à faire entrer dans le conseil municipal que de rares républicains, réduits à l'inaction. Et, maintenant, aux élections récentes, la liste républicaine et socialiste avait passé tout entière, à une forte majorité, de

sorte que l'entrepreneur Darras, battant son rival Philis, venait d'être renommé maire, après avoir longtemps attendu cette revanche. Et sa joie de rentrer enfin dans cette mairie dont les curés l'avaient chassé, au lendemain de l'affaire Simon, était d'autant plus vive, qu'il y revenait avec une majorité compacte, qui allait lui permettre d'agir franchement, sans être condamné à de continuels compromis.

Marc, qui le rencontra, le trouva rayonnant.

— Oui, je me souviens, dit-il de son air de bonhomme, vous n'avez pas dû me trouver très brave jadis. Ce pauvre Simon, j'étais convaincu de son innocence, et je vous ai refusé d'agir, quand vous êtes venu me voir à la mairie. Que voulez-vous? j'avais à peine deux voix de majorité, le conseil municipal m'échappait sans cesse, et la preuve est qu'il a fini par me renverser... Ah! si j'avais eu la majorité d'aujourd'hui! Nous sommes les maîtres, les choses vont marcher rondement, je vous le promets.

Souriant, Marc lui demanda ce que devenait Philis, le vaincu de la veille.

Philis, oh! il avait eu un grand chagrin, il avait perdu récemment la personne que vous savez. Alors, il a dû se résigner à vivre avec sa fille Octavie, une demoiselle très dévote qui refuse de se marier. Son fils Raymond est officier de marine, toujours au loin, et la maison ne doit pas lui paraître bien gaie, dans sa défaite, à moins qu'il ne se console, car j'y ai vu une nouvelle bonne, une grosse fille vraiment solide et fraîche.

Il s'égaya bruyamment. Lui, ayant cédé son entreprise de maçonnerie, retiré avec une belle fortune, vieillissait près de sa femme, dans une parfaite union, attristée par le seul chagrin de n'avoir pas eu d'enfant.

— Alors, reprit Marc, voilà Joulic certain de n'être plus tracassé... Vous savez avec quelle peine, au milieu de

quels ennuis, il a fait de son école le bon terrain où a pu pousser le nouveau Maillebois qui vous a élu.

— Oh ! s'écria Darras, vous avez été d'abord le grand ouvrier, je n'oublie pas les immenses services rendus par vous... Et soyez tranquille, Joulic et mademoiselle Mazeline seront désormais à l'abri de toute vexation, et je les aiderai même autant que je pourrai, pour hâter leur bonne œuvre, ce nouveau Maillebois, comme vous dites, de plus en plus intelligent et libéré... D'ailleurs, maintenant, c'est votre fille Louise, c'est Joseph, le fils du malheureux Simon, qui se dévouent à leur tour, qui continuent la besogne d'affranchissement. Vous êtes une famille de travailleurs héroïques et modestes à laquelle nous devrons tous beaucoup de reconnaissance un jour.

Un instant, ils causèrent de l'époque, lointaine déjà, où Marc avait pris l'école communale de Maillebois, dans des circonstances si désastreuses, après la première condamnation de Simon. Cela datait de plus de trente ans. Que d'événements depuis, et que d'écoliers avaient passé sur les bancs de l'école, apportant l'esprit nouveau ! Marc évoqua le souvenir de ses anciens, de ses premiers élèves. Fernand Bongard, le petit paysan à la tête si dure, qui avait épousé Lucile Doloir, une gamine intelligente, confite en Dieu par mademoiselle Rouzaire, était père d'une fille de onze ans, Claire, mieux douée et que mademoiselle Mazeline libérait un peu du servage clérical. Auguste Doloir, le fils du maçon, l'indiscipliné, travaillant peu, avait de sa femme, Angèle Bongard, têtue et d'ambition étroite, un fils de quinze ans, Adrien, sujet remarquable dont l'instituteur Joulic faisait un grand éloge. Son frère, le serrurier Charles Doloir, aussi mauvais élève que lui autrefois, un peu corrigé depuis son mariage avec la fille de son patron, Marthe Dupuis, avait aussi un fort garçon, âgé de treize ans, Marcel, qui venait de quitter

l'école avec des notes excellentes. Et il y avait encore Jules Doloir, devenu instituteur grâce à Marc, un des meilleurs élèves de Salvan, qui tenait l'école des Bordes avec sa femme, Juliette Hochard, sortie première de Fontenay, couple de santé, de raison et de joie, égayé par la présence d'un petit diable de quatre ans, Edmond, très savant pour son âge, sachant déjà ses lettres. Puis, c'était les deux Savin, les jumeaux, les fils du petit employé : Achille, autrefois sournois et menteur, placé plus tard chez un huissier, hébété comme son père par des années de bureau, marié à la sœur d'un de ses collègues, Virginie Deschamps, blonde maigre et insignifiante, dont il avait une délicieuse fille, Léontine, une des préférées de mademoiselle Mazeline, qui venait d'obtenir son certificat d'étude à onze ans; Philippe, longtemps sans place, rendu meilleur par une vie de continuelles luttes, aujourd'hui directeur d'une ferme modèle, resté garçon et associé avec son frère cadet Léon, le plus intelligent des trois, qui avait eu l'idée de se donner à la terre et d'épouser une paysanne, Rosalie Bonin, dont le premier né, Pierre, âgé de six ans, venait d'entrer dans la classe du bon Joulic. Et, chez les Savin, s'évoquait aussi le souvenir de leur fille Hortense, la perle de mademoiselle Rouzaire, si pieuse, qui, séduite, avait accouché à seize ans d'une fille, Charlotte, laquelle, après avoir été une des élèves les plus aimées de mademoiselle Mazeline, mariée plus tard à un marchand de bois, était récemment accouchée d'une fille encore, en laquelle sans doute s'achèverait la libération finale. Les générations succédaient ainsi aux générations, chacune s'acheminait vers plus de connaissance, plus de raison, plus de vérité et de justice, et c'était de cette évolution constante, par l'instruction, que serait fait le bonheur des peuples de demain.

Mais, surtout, Marc s'intéressait au ménage de sa Louise et de Joseph, ainsi qu'à celui de son plus cher

élève, Sébastien Milhomme, qui avait épousé Sarah. Et, ce jour-là, lorsqu'il eut quitté Darras, il se rendit à l'école communale, pour embrasser sa fille. Agée de soixante ans passés, mademoiselle Mazeline, après avoir donné quarante années de sa vie à l'enseignement primaire, venait de se retirer elle aussi à Jonville, dans une très modeste maison, voisine du beau jardin de Salvan. Elle aurait pu rendre encore des services, mais sa vue avait beaucoup baissé, elle était presque aveugle ; et une consolation de sa retraite forcée venait d'être de remettre la direction de son école entre les mains de son adjointe, Louise, nommée maîtresse titulaire à sa place. On parlait, pour Joulic, d'une direction à Beaumont, de façon à ce que son adjoint Joseph pût lui succéder également ; et le ménage allait donc se partager cette école de Maillebois, encore toute retentissante des noms de Simon et de Marc. Le fils et la fille y continueraient la bonne besogne de leurs pères. Louise, âgée déjà de trente-deux ans, avait donné à Joseph un garçon, François, qui, à douze ans, était d'une ressemblance frappante avec Marc, son grand-père. Et ce grand garçon, aux yeux de clarté, au grand front en forme de tour, se destinait à l'Ecole normale, voulant être, lui aussi, un simple instituteur primaire.

C'était un jeudi, et Marc trouva Louise au sortir d'un cours de ménage qu'elle faisait à ses fillettes une fois par semaine, en dehors des classes réglementaires. Joseph et son fils s'en étaient allés, avec d'autres élèves, faire une promenade de géologie et de botanique, le long de la Verpille. Mais Sarah se trouvait là, grande amie de sa belle-sœur Louise, la visitant, lorsqu'elle venait de Rouville, où Sébastien son mari était maintenant maître titulaire. Le ménage avait une fille de neuf ans, Thérèse, d'un grand charme, où se retrouvait toute la beauté de Rachel, la grand'mère. Et Sarah venait donc trois fois par semaine

de Rouville à Maillebois, à peine dix minutes de chemin de fer, pour veiller sur l'atelier de confection que le vieux Lehmann dirigeait toujours, rue du Trou. Mais il se faisait bien vieux, quatre-vingts ans passés, et elle songeait à céder la maison, dont il lui devenait difficile de s'occuper elle-même.

Lorsque Marc eut embrassé Louise, il serra les deux mains de Sarah.

— Et mon fidèle Sébastien, et votre grande fille Thérèse, et vous-même, ma chère enfant ?

— Tout le monde se porte à merveille, répondit-elle d'un air de gaieté. Jusqu'à grand-père Lehmann qui est solide comme un chêne, malgré son âge. Et puis, j'ai de bonnes nouvelles de là-bas, nous avons reçu une lettre de l'oncle David, où il nous dit que mon père est remis des accès de fièvre qui le reprennent parfois.

Marc hocha doucement la tête.

— Oui, oui, la blessure reste inguérissable au fond. Il faudrait pour le rétablir complètement cette réhabilitation tant désirée, si difficile à obtenir. Mais nous sommes en bon chemin, j'espère toujours, car les temps glorieux sont proches... Et répétez-le à Sébastien, chaque enfant dont il fait un homme est un ouvrier de plus pour la vérité et la justice.

Ensuite, il s'attarda un instant, causant avec Louise, lui apportant des nouvelles de mademoiselle Mazeline, qui vivait très retirée à Jonville, en compagnie d'oiseaux et de fleurs. Il lui fit promettre d'envoyer le petit François passer le dimanche là-bas, car c'était pour la grand'mère une vive joie d'avoir l'enfant toute une journée à elle.

— Et viens aussi, dis à Joseph de venir, nous irons tous ensemble saluer le bon Salvan, qui sera ravi de voir cette descendance de braves instituteurs, dont il est un peu le père. Nous lui amènerons mademoiselle Mazeline avec nous... Et vous aussi, Sarah, vous devriez ame-

ner Sébastien et votre fillette Thérèse. Ce serait la partie, la joie au grand complet... Allons, c'est entendu, tout le monde viendra! A dimanche.

Il embrassa les deux jeunes femmes, il se hâta, voulant prendre le train de six heures. Mais il faillit le manquer, par suite d'une singulière rencontre qui le retint un instant. Il tournait le coin de la Grand'Rue, pour suivre l'avenue de la gare, lorsqu'il aperçut deux individus, derrière un massif de fusains, causant avec violence. L'un d'eux, âgé d'environ quarante ans, le frappa par sa longue face blême et obtuse, aux sourcils pâles. Où donc avait-il connu ce visage de stupidité et de vice? Brusquement il se souvint : c'était sûrement Polydor, le neveu de Pélagie. Depuis plus de vingt ans, il ne l'avait plus revu ; mais il savait que, chassé du couvent de Beaumont où il servait comme domestique, il menait maintenant une vie de hasard, tombé dans la crapule des quartiers louches. Polydor, ayant remarqué et reconnu sans doute ce passant qui le dévisageait, emmena aussitôt son compagnon; et, comme Marc regardait alors ce dernier, il eut un sursaut de surprise. En redingote sale, l'air misérable et farouche, l'autre avait une face tourmentée de vieil oiseau de proie. Mais c'était le frère Gorgias! Tout de suite, Marc se souvint de la rencontre que Delbos lui avait contée, et il voulut avoir une certitude, il s'efforça de rejoindre les deux hommes, qui s'étaient jetés dans une petite rue. Il la fouilla du regard, il n'y vit absolument personne, Polydor et l'autre avaient disparu, au fond d'une des maisons suspectes dont elle était bordée. Et il se mit à douter de nouveau, était-ce bien Gorgias? il n'aurait pu l'affirmer, dans la crainte d'avoir cédé à une hantise.

A Jonville, maintenant, Marc triomphait. C'était là, comme partout, un lent progrès obtenu par la vérité, par l'instruction victorieuse de l'ignorance. Quelques années

avaient suffi pour réparer le désastre dont l'instituteur Jauffre s'était fait l'auteur conscient, en abandonnant la commune aux mains du curé Cognasse. A mesure que des hommes sains et raisonnables sortaient désormais de l'école de Marc, toute la mentalité du pays se trouvait renouvelée, une population se créait peu à peu, exempte du mensonge, capable de raison ; et ce n'était pas seulement une richesse intellectuelle en train de s'élargir, plus de logique, de franchise, de fraternité ; c'était aussi une grande prospérité matérielle qui se déclarait, car la fortune, le bonheur d'un pays dépend uniquement de sa culture d'esprit et de sa moralité civique. De nouveau, l'abondance revenait dans les logis propres et bien tenus, les champs se couvraient de magnifiques moissons, grâce aux méthodes nouvelles adoptées, la campagne était redevenue une joie pour les yeux, au grand soleil de l'été. Et c'était tout un heureux coin de terre en marche pour la paix, si ardemment souhaitée depuis des siècles.

Martineau, le maire, reconquis par Marc, agissait à présent avec lui, suivi de tout le conseil municipal. Une série de faits avait hâté ce bon accord, cette entente commune de l'instituteur et des autorités, qui permettait d'aller vite en besogne dans la voie des réformes désirables. L'abbé Cognasse, après s'être contenu quelque temps, cédant aux conseils d'onction caressante reçus à Valmarie, voulant garder les femmes, dans la certitude que quiconque les a reste invincible, venait de retomber à ses violences coutumières, incapable de patience, enragé de voir les femmes elles-mêmes lui échapper, tant il mettait de mauvaise grâce à les retenir. Et il en arriva à de véritables brutalités, en ministre vengeur du Dieu qui ravage et qui tue, distribuant à la volée les effroyables peines éternelles pour les moindres offenses. Un jour, il frotta jusqu'au sang les oreilles du petit Moulin, qui avait tiré la jupe de la vieille servante du presbytère, la

terrible Palmyre, grande distributrice de taloches et de fessées. Un autre jour, il gifla la jeune Catherine, coupable d'avoir ri pendant la messe, au moment où lui-même se mouchait à l'autel. Enfin, le dernier dimanche, hors de lui de voir que le pays, décidément, lui échappait, il avait allongé un coup de pied à madame Martineau, la mairesse, s'imaginant qu'elle le bravait, parce qu'elle ne se rangeait pas assez vite sur son passage. Et, cette fois, cela dépassait vraiment toute mesure, Martineau déposa une plainte, poursuivit en police correctionnelle le curé, qui, dès lors, continua la lutte, se débattit furieusement, au milieu d'un tas de procès.

Mais, pour achever son œuvre, Marc nourrissait une idée qu'il put enfin réaliser. A la suite des lois nouvelles, les sœurs du Bon Pasteur qui exploitaient si âprement un atelier de lingerie, où deux cents ouvrières mouraient à moitié de surmenage et de faim, venaient d'être obligées de quitter Jonville; et c'était un grand débarras pour le pays, une plaie et une honte de moins. Marc avait donc décidé le conseil municipal à se rendre acquéreur des vastes constructions, vendues aux enchères. Son projet était d'aménager ces constructions, ces grands ateliers, en une maison commune, où l'on pourrait installer, au fur et à mesure des ressources, une salle de jeux et de danse, une bibliothèque, un musée, même des bains gratuits. La pensée profonde de Marc était de dresser en face de l'église, pour achever de la vider, une sorte de palais civique, où le peuple des travailleurs trouverait un lieu de réunion et de délassement. Si, longtemps, les femmes n'avaient continué de se rendre à la messe que pour montrer leurs robes neuves et voir celles des autres, elles viendraient désormais plus volontiers dans ce palais de solidarité riante, où un peu de plaisir bienfaisant les attendait. Et la salle de récréation, inaugurée la première, donna lieu à une grande manifestation populaire.

Il s'agissait surtout d'effacer, de racheter l'ancienne consécration de la commune au Sacré-Cœur, dont le remords désolait le maire et le conseil municipal, depuis qu'ils étaient revenus au simple bon sens. Martineau, pour se disculper, dans sa prudence coutumière, accusait l'instituteur Jauffre de l'avoir abandonné aux mains de l'abbé Cognasse, après lui avoir troublé l'esprit de toutes sortes de menaces vagues, pour Jonville et pour lui-même, s'il ne faisait pas sa soumission totale à l'Eglise, qui resterait éternellement la plus forte, maîtresse des hommes et des fortunes. Et, maintenant, Martineau, voyant bien que ce n'était pas vrai, puisque l'Eglise allait être battue et que déjà le pays redevenait plus prospère, à mesure qu'il se séparait d'elle davantage, était vivement désireux de se mettre du côté des vainqueurs, en ancien paysan pratique, qui pensait solidement, s'il ne parlait guère. Il aurait voulu une sorte d'abjuration, une cérémonie lui permettant de venir à la tête du conseil municipal rendre la commune au culte de la raison et de la vérité, afin de faire oublier l'autre, celle où elle s'était donné une idole sanglante, de démence et de mensonge. Et c'était cette cérémonie que Marc avait eu la pensée de réaliser, en faisant inaugurer, par le maire et le conseil municipal, la salle de jeux et de danse de la maison commune, dans laquelle le pays devait se réunir chaque dimanche pour des fêtes civiques.

De grands préparatifs furent faits. Les élèves de Marc et de Geneviève, réunis fraternellement, joueraient une petite pièce, danseraient et chanteraient. On avait créé un orchestre, composé de jeunes gens du pays. Les jeunes filles, vêtues de blanc, ainsi qu'autrefois les Filles de la Vierge, chanteraient et danseraient elles aussi, en l'honneur des travaux des champs et des joies de la vie. C'était la vie surtout, la vie sainement et pleinement vécue, toute la vie débordante avec ses devoirs et ses féli-

cités, que l'on célébrerait, comme l'universelle source de force et de certitude. Ensuite, tous les jeux qu'on avait réunis là, des jeux d'adresse et d'énergie, des gymnases, des pistes et des pelouses, dans le jardin voisin, seraient livrés au petit peuple, qui s'y réunirait chaque semaine, tandis que des coins d'ombre seraient réservés aux femmes, aux épouses et aux mères, désormais rapprochées, égayées, ayant à elles un salon, un endroit de rencontre et d'amusement. Pour la cérémonie d'inauguration, on avait orné la salle de fleurs et de feuillage, et toute la population endimanchée de Jonville, dès le matin, emplit les rues de son allégresse.

Ce dimanche-là, Mignot, sur le désir de Marc, amena ses élèves du Moreux, avec le consentement des parents, pour qu'ils pussent prendre part à la fête. Puisque le même curé avait desservi jusque-là Jonville et le Moreux, la même salle de jeux et de danses pouvait bien servir aux deux pays. Et, justement, comme Mignot arrivait, Marc le rencontra devant l'église, dont la vieille Palmyre fermait violemment la porte de deux tours de clef terribles. Le matin, l'abbé Cognasse avait dit sa messe devant des bancs absolument vides; et c'était lui qui, dans un accès de furieuse colère, venait de donner à sa servante l'ordre de barricader la maison de Dieu : personne n'y entrerait plus, puisque ce peuple impie allait sacrifier aux idoles de la bestialité humaine. Lui-même avait disparu, terré sans doute dans le presbytère, dont le jardin bordait la route qui menait à la maison commune. Il ne s'y trompait pas, on crachait sur le Sacré-Cœur, Jonville se libérait de ce nouveau culte, de cette incarnation nouvelle et dernière de Jésus.

— Vous savez, dit Mignot à Marc, que depuis deux dimanches il n'est pas venu au Moreux. Il prétend avec quelque raison qu'il n'a pas besoin de faire quatre kilomètres pour dire la messe devant deux pauvresses et

trois gamines. Le village entier s'est révolté contre lui, le jour où il a poursuivi et fessé la petite Louvard, parce qu'elle lui avait tiré la langue. Il devient fou de violence, depuis qu'il se sent battu, et c'est moi qui suis obligé de le défendre maintenant, dans la crainte de voir la population outrée lui faire un mauvais parti.

Mignot riait, et, questionné, il donna d'autres détails.

— Mais oui, Saleur, notre maire, si méfiant, si désireux de ne pas gâter sa jouissance de marchand de bœufs enrichi, devenu bourgeois, parlait de lui faire un procès et d'écrire à l'évêque. Vraiment, si j'ai eu d'abord quelque peine à tirer le Moreux de la crasse d'ignorance et de crédulité où mon prédécesseur le clérical Chagnat l'avait comme noyé, je n'ai plus guère désormais qu'à laisser parler les faits! La population entière vient à moi, l'école bientôt règnera sans rivale, et l'église se ferme, c'est fini.

— Nous n'en sommes pas encore là tout de même, dit gaiement Marc. Ici, l'abbé Cognasse résistera jusqu'au dernier jour, tant qu'il se sentira payé par l'Etat, imposé par Rome. Je l'ai toujours pensé, les petites communes perdues comme le Moreux, surtout celles où la vie est aisée, seront les premières à se libérer du prêtre, parce qu'il peut disparaître sans rien y déranger de la vie sociale. On ne l'y aimait déjà guère, on y pratiquait de moins en moins, on le verra partir sans regret, dès que le lien civique se sera fortement noué, en créant un autre pacte humain et d'autres satisfactions vivantes et certaines.

Mais la cérémonie allait commencer, Marc et Mignot se dirigèrent vers la maison commune, où leurs élèves étaient réunis. Ils y trouvèrent Geneviève, en compagnie de Salvan et de mademoiselle Mazeline, tous deux sortis de leur retraite pour assister à cette fête laïque, qui était un peu leur œuvre, la victoire de leur long enseignement.

Et ce fut très simple, très fraternel et très joyeux. Les autorités, Martineau avec son écharpe, en tête du conseil municipal, prirent possession de ce Palais du peuple, au nom de la commune qu'elles représentaient. Puis les enfants des écoles jouèrent, chantèrent, ouvrirent l'avenir de bon travail et de paix heureuse, de leurs mains innocentes encore, saines et pures, au milieu de grands rires. C'était l'éternelle jeunesse, c'était l'enfant qui vaincrait les derniers obstacles vers la future cité de solidarité parfaite! Ce que l'enfant d'aujourd'hui n'aurait pu faire, l'enfant de demain le ferait. Et, lorsque les enfants eurent jeté leur cri d'espoir, les jeunes garçons et les jeunes filles vinrent avec la tendre promesse des fécondités prochaines. Ensuite, on vit la maturité, la pleine moisson, les époux et les pères, les épouses et les mères, tout le flot humain en grand travail, derrière lequel il ne restait que les vieillards, le souvenir attendri, l'heureux soir de l'existence, quand l'existence a été vécue loyalement. L'humanité reprenait conscience d'elle, et mettait l'ancien idéal divin dans la règle de la vie terrestre, faite de raison, de vérité et de justice, pour la fraternité, la paix et le bonheur des hommes. Désormais, Jonville aurait comme lieu de réunion cette maison fraternelle de joie et de santé, où il n'y aurait ni menaces, ni châtiments, où le soleil entrerait égayer tous les âges. On n'y troublerait pas les cœurs et les intelligences, on n'y vendrait pas les parts d'un paradis menteur. Il n'en sortirait que des citoyens ragaillardis, heureux de vivre la vie pour l'allégresse de la vie elle-même. Et toute l'absurdité cruelle des dogmes croulait devant cette simple gaieté et cette lumière bienfaisante.

Les danses se prolongèrent jusqu'au soir. Les belles paysannes du village ne s'étaient jamais trouvées à pareille fête. On remarqua beaucoup le visage riant de la mairesse, la belle madame Martineau, qui était restée

une des dernières fidèles de l'abbé Cognasse, tout en n'allant plus à l'église que pour y montrer ses robes neuves. Elle en avait une, de robe neuve, et elle était ravie de l'étaler, sans craindre de la salir, sur les dalles humides. Puis, ici, elle était certaine de ne pas recevoir de coup de pied, si elle ne se rangeait pas assez vite. Enfin, Jonville allait donc avoir un salon, où l'on pourrait se voir, causer, et faire un peu la fière.

Un incident extraordinaire termina cette grande journée. Marc et Geneviève ramenaient leurs élèves, accompagnés de Mignot, qui ramenait aussi les siens; et ils étaient en compagnie de Salvan et de mademoiselle Mazeline, tous très gais, plaisantant et riant. Avec eux encore, se trouvait madame Martineau, au milieu d'un groupe de femmes du village, auxquelles elle racontait comment s'était terminé le procès fait par son mari au curé, à la suite du coup de pied qu'elle avait reçu de celui-ci. Devant la police correctionnelle, quinze témoins étaient venus déposer, et le juge, après des débats violents, avait condamné l'abbé Cognasse à vingt-cinq francs d'amende, ce qui expliquait l'état de fureur où bouillonnait ce dernier depuis quelques jours. Alors, brusquement, comme elle élevait la voix, en passant le long du jardin du presbytère, déclarant que le curé ne l'avait pas volé, on vit surgir, au-dessus du petit mur, la tête de l'abbé Cognasse, qui se mit à crier des injures.

— Ah! vaniteuse, ah! menteuse, je te la ferai rentrer dans la gorge, ta langue de serpent qui bave sur le bon Dieu!

Comment se trouvait-il là, juste à ce moment? Avait-il guetté, derrière le mur de son jardin, le retour de la fête? Une échelle était-elle préparée, pour lui permettre de monter et de voir? Quand il aperçut la belle Martineau en robe neuve, entourée de toutes ces femmes endimanchées, qui avaient déserté l'église pour se rendre à

une fête impie, dans la maison du diable, il perdit complètement la tête.

— Femmes dévergondées qui faites pleurer les anges, femmes damnées qui empoisonnez le pays de vos immondices, attendez! attendez! je vais commencer à vous régler votre compte, en attendant que Satan vienne vous prendre.

Et, exaspéré de n'avoir même plus les femmes avec lui, ces misérables femmes, redoutées, exécrées de l'Église, et qu'elle garde, pour régner par elles, il arracha les pierres du chaperon en ruine qui couronnait le mur, il les lança sur les femmes, de toute la rudesse de ses mains sèches et noires.

— Tiens! toi, la Mathurine, qui fais coucher dans ton lit tous les valets de ton homme!... Toi, la Durande, qui as volé à ta sœur sa part de l'héritage de votre père!... Toi, la Désirée, qui n'as pas payé les trois messes que j'ai dites pour le repos de l'âme de ton enfant!... Et toi, toi, la Martineau, qui as fait condamner le bon Dieu avec moi, une pierre, deux pierres, trois pierres, attends! attends! autant de pierres qu'il y a de francs dans vingt-cinq francs!

Le scandale fut énorme, deux femmes furent atteintes, et le garde champêtre, qui se trouvait là, se mit immédiatement à verbaliser. Au milieu des cris, sous les huées, l'abbé Cognasse parut tout d'un coup revenir à lui. Il eut un dernier geste farouche, tel son Dieu de vengeance menaçant de destruction le monde nouveau, et il disparut, comme un diable qui rentre dans sa boîte. C'était encore un bon procès qu'il venait de se mettre sur les bras, il agonisait sous le flot montant des assignations.

Le jeudi suivant, Marc, s'étant rendu à Maillebois, acquit brusquement une certitude, dans le doute qui le hantait depuis quelque temps. Il traversait l'étroite place des Capucins, lorsque son attention fut attirée par un personnage noir et minable, planté debout devant l'école

des Frères, et qui en regardait les murs d'un regard fixe. Tout de suite, il reconnut l'homme qu'il avait aperçu, le mois d'auparavant, en compagnie de Polydor, derrière un massif de l'avenue de la Gare. Et, cette fois, il n'hésita plus, en pouvant ainsi l'examiner à l'aise, sous le grand jour : c'était bien le frère Gorgias, un Gorgias en vieille redingote, graisseuse, ravagé par l'âge, la face creusée, les membres tordus, mais toujours reconnaissable à son grand nez farouche d'oiseau vorace, entre ses pommettes saillantes. Delbos ne s'était pas trompé, le frère Gorgias était revenu et devait rôder dans le pays depuis de longs mois déjà.

Dans la rêverie profonde où il venait de tomber, sur cette place endormie, presque toujours déserte, il eut conscience de ce regard attaché sur lui, qui le fouillait profondément. Il se tourna sans hâte, ses yeux se rencontrèrent avec ceux de la personne arrêtée à quelques pas. Lui aussi, sûrement, la reconnut. Mais, au lieu de s'effarer, de fuir comme il avait fait une première fois, il eut son habituel retroussement de lèvres, qui découvrait, à gauche, un peu de ses dents de loup, dans un rictus involontaire où il y avait comme de la goguenardise et de la cruauté. Puis, l'air tranquille, il parla, en montrant du geste les murs délabrés de l'école des Frères.

— Hein ! monsieur Froment, quand vous passez ça doit vous faire plaisir, cette ruine ?... Moi, voyez-vous, ça me jette hors de moi, j'ai envie d'y mettre le feu, pour y brûler les derniers de ces lâches.

Puis, comme Marc, saisi que ce bandit osât lui adresser la parole, frémissait sans répondre, il eut encore son terrible rire muet.

— Ça vous étonne que je me confesse à vous ?... Vous avez été mon pire ennemi. Mais pourquoi vous en voudrais-je ? vous ne me deviez rien, vous vous battiez pour vos idées... Ceux que je hais, ceux que je poursuivrai

jusque dans la mort, ce sont mes supérieurs, mes frères en Jésus-Christ, tous ceux qui devaient me couvrir, me sauver, et qui m'ont jeté à la rue, avec l'espoir de m'y voir mourir de honte et de faim... Et encore, moi, je suis une pauvre et damnable créature, mais c'est Dieu lui-même que ces misérables lâches ont trahi et vendu, car c'est leur faute, c'est la faute de leur imbécile faiblesse, si l'Église va être battue, et si, en attendant, cette pauvre école que vous voyez là croule de toutes parts... Quand on songe à la place qu'elle occupait, de mon temps! Nous étions les victorieux, nous avions réduit presque à rien votre école laïque. Et voilà cette école qui triomphe aujourd'hui, elle seule bientôt règnera. Mon cœur en est gros de regrets et de rage.

Mais deux vieilles femmes passaient, un père capucin sortit de la Chapelle voisine, et le frère Gorgias, jetant autour de lui des regards obliques, ajouta vivement, à voix plus basse :

— Écoutez, monsieur Froment, je suis tracassé depuis longtemps par le désir de causer avec vous. J'ai beaucoup de choses à vous dire. Si vous le permettez, j'irai vous voir un de ces jours à Jonville, après la tombée de la nuit.

Et il s'en alla, il disparut sans que Marc eût seulement prononcé un mot. Bouleversé, ce dernier ne parla de cette rencontre à personne, excepté à sa femme, qui s'en alarma. Il fut convenu entre eux qu'ils ne recevraient pas l'homme, la visite annoncée étant peut-être quelque guet-apens, une nouvelle machination de traîtrise et de mensonge. L'homme avait toujours menti, il mentirait encore; à quoi bon dès lors espérer de ses confidences le fait nouveau cherché depuis si longtemps? Mais des mois se passèrent sans qu'il parût; et Marc, qui d'abord s'était tenu sur ses gardes pour lui fermer sa porte, en arrivait à s'étonner, à s'impatienter de ne pas le voir venir. Il se

demandait quelles pouvaient être les confidences promises, il finissait par tomber au tourment de les connaître. En somme, pourquoi ne l'aurait-il pas reçu? Même s'il n'apprenait rien d'utile, il pénétrerait l'homme davantage. Et, dès lors, il vécut dans l'attente de cette visite si lente à se produire.

Enfin, un soir d'hiver, par une pluie battante, le frère Gorgias se présenta, enveloppé dans un vieux manteau, qui ruisselait d'eau et de boue. Tout de suite, dès qu'il se fut débarrassé de cette loque, Marc le fit entrer dans la salle de classe, tiède encore, et où le poêle de faïence s'éteignait. Une petite lampe à pétrole éclairait seule la vaste pièce silencieuse, emplie de grandes ombres. Derrière la porte, Geneviève, un peu tremblante, était restée aux écoutes, prise de la crainte vague de quelque attentat possible.

Tout de suite, le frère Gorgias avait repris la conversation, interrompue sur la place des Capucins, comme si elle avait eu lieu l'après-midi même.

— Voyez-vous, monsieur Froment, l'Église se meurt, parce qu'elle n'a plus de prêtres résolus à la soutenir par le fer et le feu, s'il en était besoin. Pas un de ces pauvres nigauds, de ces jocrisses pleurards d'aujourd'hui n'aime, ni même ne connaît le véritable Dieu, celui qui exterminait les peuples pour une simple désobéissance et qui régnait sur les âmes et sur les corps, en maître indiscuté, toujours armé de la foudre... Que voulez-vous que le monde devienne, s'il n'y a plus pour parler de son nom que des poltrons et des imbéciles?

Alors, un à un, il prit ses supérieurs, ses frères en Jésus-Christ, comme il les nommait, et ce fut terrible, un véritable massacre. Monseigneur Bergerot, qui venait de mourir à près de quatre-vingt-sept ans, n'avait jamais été qu'un pauvre homme, trembleur et incohérent, incapable d'avoir le courage de se séparer de Rome, pour

fonder sa fameuse Église de France, libérale, rationaliste, laquelle n'aurait guère été qu'une secte nouvelle du protestantisme. C'étaient ces évêques sans foi solide, lettrés, en proie au libre examen, dont les mains débiles, désarmées du tonnerre, laissaient la foule des incrédules déserter les autels, au lieu de les frapper sans merci de l'éternelle terreur de l'enfer. Mais, surtout, il gardait sa haine la plus farouche contre l'abbé Quandieu, encore vivant à quatre-vingts ans passés. Celui-ci, cet ancien curé de Saint-Martin, à Maillebois, restait pour lui le parjure, l'apostat, le mauvais prêtre qui avait craché sur sa religion, en se mettant ouvertement avec les ennemis de Dieu, au moment de l'affaire Simon. On l'avait bien vu plus tard, quand il avait abandonné le sacerdoce, pour se retirer dans une petite maison fleurie, au fond d'un quartier désert. Il se disait écœuré par la basse superstition des derniers fidèles, il poussait l'audace jusqu'à prétendre que les moines, les vendeurs du Temple, comme il les nommait, étaient les démolisseurs inconscients qui hâtaient l'effondrement de l'Église. Le démolisseur, c'était lui, dont la désertion servait d'argument aux adversaires du catholicisme, abominable exemple d'un homme reniant sa vie entière, rompant ses vœux, préférant au martyre une vieillesse grasse et honteuse. Et, quant à l'abbé Coquart, son successeur à la cure de Saint-Martin, ce grand sec, d'aspect si grave, si sévère, il n'y avait en lui, derrière ce masque excellent, que la pauvre étoffe d'un imbécile.

Jusque-là, Marc avait écouté, silencieux, décidé à ne pas interrompre. Mais l'attaque violente contre l'abbé Quandieu le révolta.

— Vous ne connaissez pas ce prêtre, dit-il simplement, vous en parlez en ennemi aveuglé par la rancune... Il a été le seul prêtre de ce pays qui ait compris, dès le premier jour, l'effroyable tort que l'Église allait se faire, en

se déclarant ouvertement, passionnément, contre la vérité et la justice. Eh quoi! elle qui dit représenter sur la terre un Dieu de certitude et d'équité, de bonté et d'innocence, elle qui s'est fondée pour l'exaltation des souffrants et des humbles, la voilà qui se démasque, qui pour conserver son pouvoir temporel fait cause commune avec les oppresseurs, les menteurs faussaires! Les conséquences d'une telle attitude devaient forcément être terribles pour elle, le jour où la vérité et la justice triompheraient, où l'innocence de Simon éclaterait en une fulgurante clarté. C'était comme un véritable suicide de sa part, elle préparait de ses mains sa propre condamnation, elle ne serait plus jamais la maison du vrai, du juste, de l'éternellement pur et de l'éternellement bon! Et l'expiation de sa faute commence à peine, on la verra lentement mourir de l'affreux déni de justice qu'elle a fait sien, qu'elle s'est collé au corps comme un chancre dévorant... Oui, l'abbé Quandieu a eu le génie de prévoir et de dire cette chose. Et il est faux qu'il se soit enfui de l'Église par lâcheté, il en est sorti sanglant, pleurant, il achève dans la douleur une vie de misère et d'amertume.

D'un geste rude, le frère Gorgias déclara qu'il ne voulait pas discuter. Il avait impatiemment attendu de pouvoir continuer sa rageuse diatribe, écoutant à peine, les yeux ardents, fixés au loin, dans les cuisants souvenirs de sa querelle personnelle.

— Bon! bon! je dis ce que je pense, je ne vous empêche pas de penser ce que vous voudrez... Mais il est d'autres imbéciles et d'autres lâches que vous ne défendrez pas. Hein? ce gredin de père Théodose, le miroir à dévotes, le caissier voleur du paradis.

Et il repartit, il tomba sur le supérieur des Capucins avec une rage meurtrière. Ce n'était pas qu'il blâmât le culte de Saint-Antoine de Padoue; au contraire, il l'exaltait, il mettait son unique espoir dans le miracle, il aurait

voulu voir la terre entière apporter au Saint des vingt sous et des quarante sous, pour forcer Dieu à brûler de sa foudre les villes impies. Mais le père Théodose était un simple farceur sans conscience, battant monnaie pour lui seul, refusant de venir en aide aux serviteurs de Dieu dans la peine. Lorsque ses troncs, autrefois, dégorgeaient des centaines de mille francs, il n'y aurait pas pris une pièce de cent sous, de temps à autre, afin de rendre la vie moins dure aux pauvres Frères de l'école chrétienne, ses voisins. Maintenant que les dons tarissaient d'année en année, c'était pis, il lui avait refusé un secours, à lui Gorgias, dans une circonstance atroce, où dix francs pouvaient lui sauver l'existence. Tous l'abandonnaient, oui! tous, ce père Théodose, paillard et tripoteur d'affaires, bourreau d'argent, sans compter l'autre, le grand chef, le grand coupable, aussi bête que scélérat! Et il finit par lâcher le nom du père Crabot, qui lui brûlait les lèvres, qu'il avait retenu jusque-là, par un restant de terreur sacrée, dans sa fureur à tout saccager du sanctuaire. Ah! le père Crabot, le père Crabot! il en avait fait son dieu autrefois, il l'avait servi à genoux, silencieux, prêt à pousser le dévouement jusqu'au crime. Il le considérait alors comme un maître tout-puissant, très intelligent et très brave, visité par Jésus, qui lui assurait, en ce monde, une éternelle victoire. Avec lui, il se croyait à l'abri des méchants, certain de réussir dans toutes ses entreprises, même les plus fâcheuses. Et c'était ce maître vénéré pour le salut duquel il avait perdu sa vie, c'était ce glorieux père Crabot qui, aujourd'hui, le reniait, le laissait sans pain, sans gîte. Il faisait pis, il le jetait à l'eau, comme un complice embarrassant, dont on souhaite la disparition. D'ailleurs, ne s'était-il pas montré toujours un monstre d'égoïsme? n'avait-il pas sacrifié déjà le pauvre père Philibin, mort récemment dans le couvent d'Italie, où il était comme mort depuis des années? Un héros, le

père Philibin, une simple victime, qui n'avait jamais fait qu'obéir à son supérieur, et qui s'était dévoué jusqu'à payer seul les actes commandés, exécutés en silence. Une autre victime encore cet hurluberlu de frère Fulgence, vraiment idiot celui-là, avec sa tête de moineau frénétique, mais inconscient au fond, ne méritant pas d'avoir été balayé, emporté dans le néant où il achevait de mourir, quelque part, on ne savait pas au juste. Et à quoi bon tant de vilenie et d'ingratitude? n'était-ce pas, de la part du père Crabot, aussi stupide que méchant de lâcher ainsi ses anciens amis, les instruments de sa fortune? n'était-ce pas lui-même qu'il ébranlait, en les laissant abattre, et ne craignait-il pas qu'un d'eux ne finît par se lasser, ne se dressât pour lui jeter à la face des vérités terribles?

— Je vous dis, cria Gorgias, que, sous son grand air, sous son renom d'intelligence et de diplomatie géniale, il y a une bêtise immense. Il faut être bête à manger du foin pour se conduire à mon égard comme il le fait. Mais qu'il prenne garde! qu'il prenne garde! je parlerai un jour...

Il n'acheva pas, et Marc, qui écoutait ardemment, voulut le pousser.

— Quoi? qu'avez-vous à dire?

— Rien, ce sont des choses entre lui et moi, et je ne les dirai que devant Dieu, dans une confession.

Puis, il acheva son énumération amère.

— Tenez! pour finir, ce frère Joachim qu'ils ont mis à la tête de notre école de Maillebois, en remplacement du frère Fulgence : encore une créature du père Crabot, un hypocrite choisi pour son habileté et sa souplesse, qui se croit un grand homme parce qu'il ne tire plus les oreilles de ces petites vermines d'enfants. Aussi, vous voyez le beau résultat, l'école va être bientôt forcée de fermer ses portes, faute d'élèves. A coups de pied et à coups de poing, voilà comment Dieu exige qu'on mène l'exécrable

graine des hommes, si l'on désire qu'elle pousse un peu proprement... Et, en somme, voulez-vous mon opinion? il n'y a dans tout le pays qu'un curé à peu près honorable, selon le véritable esprit de Dieu : c'est votre abbé Cognasse. Celui-là aussi, en pleine lutte, est allé comme les autres demander conseil à Valmarie, qui a manqué le pourrir dans le tas, en lui recommandant d'être souple et habile. Mais il s'est ressaisi bien vite, c'est à coups de pierres qu'il poursuit les ennemis de l'Église, et voilà l'attitude des vrais saints, voilà comment Dieu, le jour où il voudra bien s'en mêler, finira sûrement par reconquérir le monde.

Sauvage, véhément, il avait levé les deux poings, il les brandissait, dans la grande salle de classe, si calme et si douce, où la petite lampe mettait une lueur discrète. Il y eut un moment de profond silence, pendant lequel on n'entendit plus que la pluie ruisselante battant les vitres des fenêtres.

— En tout cas, reprit Marc avec une pointe d'ironie, Dieu me semble vous avoir abandonné et sacrifié comme vos supérieurs.

Le frère Gorgias jeta un regard sur ses misérables vêtements, sur ses mains décharnées qui disaient ses souffrances.

— C'est vrai, Dieu a châtié en moi, avec une extrême rudesse, les fautes des autres et les miennes. Je m'incline devant sa volonté, il travaille à mon salut. Mais je n'oublie pas, je ne pardonne pas aux autres d'avoir ainsi aggravé mon mal. Ah! les bandits! à quelle vie affreuse ils m'ont condamné, depuis le jour où ils m'ont obligé de quitter Maillebois, et dans quel état de misère j'ai dû y revenir, pour tâcher au moins de leur arracher le morceau de pain qu'ils me doivent!

Il ne voulut pas en dire davantage, mais toute la tragique histoire se devinait dans son frémissement de

fauve traqué, forcé par la faim. Sans doute, son ordre l'avait renvoyé de communauté en communauté, dans les plus pauvres et les plus obscures, jusqu'au jour où, jeté dehors comme trop compromettant, il avait quitté la robe, roulé par les chemins la tare du religieux défroqué. Alors, dans quels pays lointains s'était-il rendu, quelle vie de privations et de hasards avait-il menée, par quelles aventures inavouables et par quels vices immondes avait-il passé : c'était ce qu'on ne saurait jamais, ce qu'on lisait seulement un peu sous la peau tannée de son visage, au fond de ses yeux flambants de souffrance et de haine. Certainement, le plus clair de ses ressources avait dû longtemps lui venir de ses complices d'autrefois, qui achetaient son éloignement et son silence. Quand il avait écrit lettres sur lettres, quand il devenait menaçant, il recevait de petites sommes, il pouvait traîner quelques mois encore sa vie d'épave rejetée par tous. Puis, un temps était venu où il n'avait plus reçu de réponse ; ses lettres, ses menaces restaient sans effet aucun; ses anciens supérieurs s'étaient lassés de ses exigences voraces, peut-être aussi pensaient-ils qu'il n'était plus dangereux, après tant d'années écoulées. Et, en effet, il avait eu l'intelligence de comprendre que des aveux de sa part n'offriraient plus contre eux rien de bien grave, et que ces aveux, d'ailleurs, lui feraient perdre sa dernière chance de leur tirer quelque argent. Mais il s'était décidé à venir rôder autour de Maillebois, connaissant son Code, se sachant couvert par la prescription. Depuis de longs mois, il vivait donc là, dans l'ombre, des pièces de cent sous arrachées à la peur des accusateurs de Simon, qui tremblaient toujours de leur affreux triomphe de Rozan. Il était leur remords, leur châtiment, se dressant à leur porte, les avertissant de l'infamie certaine dont ils seraient frappés. Et il devait commencer de nouveau à les lasser de cette persécution à domicile, car il débordait de

trop d'amertume, il ne les aurait pas couverts de tant d'outrages, si, la veille, ils l'avaient laissé puiser dans leurs bourses, afin d'acheter encore son silence.

Marc comprit parfaitement. Le frère Gorgias ne reparaissait, ne surgissait des ténèbres louches où il se terrait maintenant, que lorsqu'il avait mangé les secours obtenus, en crapuleuses distractions. Et, pour qu'il fût venu chez lui, ce soir d'hiver, par cette pluie battante, c'était sûrement qu'il avait les poches vides et qu'il comptait tirer un bénéfice quelconque d'une pareille visite. Mais quel bénéfice? pourquoi cette longue et furieuse plainte contre tous ces hommes dont il se disait n'avoir été que l'instrument docile?

— Vous habitez Maillebois? demanda Marc, dont la vive curiosité s'éveillait.

— Non, non, pas Maillebois... j'habite où je peux.

— C'est que je crois vous y avoir vu déjà, avant de vous rencontrer place des Capucins... Vous étiez, je crois, avec un de vos anciens élèves, Polydor.

Un faible sourire détendit la face tourmentée du frère Gorgias.

— Polydor, oui, oui, je l'ai beaucoup aimé. C'était un enfant pieux et discret. Plus tard, comme moi, il a souffert de la méchanceté des hommes. On l'a accusé de toutes sortes de crimes, on l'a chassé, lui aussi, injustement, sans avoir compris sa nature. Et, après mon retour, j'ai été bien heureux de le retrouver, nous avons mis nos misères ensemble, nous nous sommes consolés l'un l'autre, en nous abandonnant aux bras divins de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Mais Polydor est jeune, il me traitera comme les autres, voici un mois qu'il a disparu et que je le cherche. Ah! tout va mal, il faut en finir!

Une plainte rauque lui avait échappé, et Marc frémit, tant le vieil homme ravagé de passions monstrueuses,

l'ancien dévorateur d'enfants, avait mis de tendresse ardente dans sa voix cassée, en parlant de Polydor. D'ailleurs, il n'eut pas le temps de s'attarder à cet enfer entrevu, le défroqué continuait, en se rapprochant violemment de lui :

— Alors, écoutez-moi bien, monsieur Froment, j'en ai assez, je suis venu pour tout vous dire... Oui, si vous me promettez de m'écouter comme un prêtre m'écouterait, je viens vous dire la vérité, la vraie vérité, cette fois. Vous êtes le seul homme à qui je puisse faire cette confession sans qu'il en coûte rien à ma dignité ni à mon orgueil, car vous avez toujours été un adversaire désintéressé et loyal... Recevez donc mes aveux et engagez-vous seulement à me les tenir secrets, jusqu'au jour où je vous permettrai de les rendre publics.

Vivement, Marc l'interrompit.

— Non, non, je ne veux pas prendre un tel engagement. Ce n'est pas moi qui ai provoqué vos confidences, vous êtes venu ici de vous-même, vous me racontez ce qu'il vous plaît. Si vraiment vous me mettez en main une vérité, j'entends rester maître d'en faire usage suivant ma conscience.

Il y eut une hésitation à peine.

— Eh bien! soit, c'est à votre conscience que je me confie.

Mais le frère Gorgias ne parla pas tout de suite, le silence recommença. Dehors, la pluie ruisselait toujours le long des vitres, et de grands coups de vent hurlaient dans les rues désertes; tandis que la flamme de la petite lampe, immobile et droite, filait un peu, au milieu des vagues ombres de la salle endormie. Peu à peu, pris de malaise, souffrant de tout ce que la présence de cet homme éveillait en lui de trouble et d'abominable, Marc avait tourné un regard inquiet vers la porte, où il savait que Geneviève devait être restée. Entendait-elle? et quel

malaise aussi pour elle que toute cette boue ancienne ainsi remuée!

Après s'être tu un long temps, désireux de donner à son aveu une solennité plus grande, le frère Gorgias leva dramatiquement la main vers le ciel; puis, lorsqu'il eut pris un temps encore, il déclara d'une voix lente et rude :

— C'est vrai, devant Dieu je l'avoue, je suis entré dans la chambre du petit Zéphirin, le soir du crime.

Bien que Marc attendît avec beaucoup de scepticisme l'aveu annoncé, certain d'avance d'un nouveau mensonge, il ne put retenir un grand frisson, il se leva en une sorte d'horreur involontaire. Mais déjà l'homme le faisait rasseoir d'un geste apaisé.

— J'y suis entré, ou plutôt je me suis accoudé, du dehors, à l'appui de la fenêtre, mais cela vers dix heures vingt, avant le crime. Et c'est ce que je veux vous conter, pour soulager ma conscience... A la sortie de la Chapelle des Capucins, dans la nuit noire, je m'étais chargé de reconduire justement le petit Polydor chez son père le cantonnier, sur la route de Jonville, par crainte de quelque malheur. On était sorti de la Chapelle à dix heures, et dix minutes pour aller, dix minutes pour revenir, vous voyez bien qu'il devait être dix heures vingt... Alors, comme je repassais devant l'école, en traversant l'étroite place déserte, je fus surpris d'apercevoir la fenêtre du petit Zéphirin grande ouverte, vivement éclairée. Je m'approchai, je vis le cher enfant déshabillé, en chemise, qui s'amusait à ranger des images pieuses, les cadeaux de ses camarades de première communion; et je le grondai de n'avoir pas fermé sa fenêtre, car elle était de plain-pied avec le pavé, le premier passant venu pouvait d'un saut, entrer chez lui. Mais il riait gentiment, il se plaignait d'avoir trop chaud, la nuit orageuse était en effet brûlante, comme vous devez vous en sou-

venir... Je lui faisais donc promettre de se coucher bien vite, lorsque je reconnus de loin, sur la table, près des images de sainteté, un modèle d'écriture qui venait de ma classe, timbré, revêtu de mon paraphe, et cette fois je me fâchai tout à fait, en lui rappelant la défense absolue faite aux élèves d'emporter ainsi le matériel de l'école. Il était devenu très rouge, il s'excusait, racontait comment il avait voulu finir à la maison un devoir pressé. Enfin, il me supplia de lui laisser le modèle jusqu'au lendemain, il me promit de le rapporter et de me le remettre à moi-même... Il ferma sa fenêtre, et je m'en allai. Voilà la vérité, toute la vérité, je le jure devant Dieu.

Marc s'était remis. Il regardait Gorgias fixement, sans rien laisser paraître de ses impressions.

— Vous êtes bien certain qu'il ferma sa fenêtre derrière vous ?

— Il la ferma, je l'entendis mettre la barre des volets.

— Vous continuez donc à prétendre que Simon est le coupable, car personne ne pouvait plus venir du dehors, et vous pensez toujours que Simon, après son crime, rouvrit les volets, pour faire tomber les soupçons sur quelque rôdeur inconnu.

— Oui, selon moi, Simon est toujours le coupable. Cependant, il reste une hypothèse, celle où le petit Zéphirin, étouffant de chaleur, aurait rouvert les volets, derrière mon dos.

Marc ne broncha pas, devant cette supposition qui lui était offerte comme pouvant conduire à un fait nouveau. Il haussa même légèrement les épaules, renseigné tout de suite sur la valeur de la prétendue confession, du moment où l'homme continuait à accuser un autre de son crime. Pourtant, dans ce continuel mélange de vérité et de mensonge, un pas encore était fait vers un peu plus de lumière, et il voulut en prendre acte.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit ces choses devant la Cour d'assises ? Une grande injustice aurait pu être évitée.

— Comment, pourquoi je ne les ai pas dites ? mais parce que je me serais perdu inutilement ! Jamais on n'aurait voulu croire à ma parfaite innocence. J'avais et j'ai encore la conviction absolue de la culpabilité de Simon, mon silence était tout naturel... Et puis, je vous répète que j'ai vu le modèle d'écriture sur la table.

— J'entends bien, seulement ce modèle vous le reconnaissez maintenant comme venant de vous, comme l'ayant timbré et paraphé, et vous n'avez pas toujours dit ça.

— Ah ! pardon, ce sont ces imbéciles, le père Crabot et les autres, qui m'ont imposé une histoire à dormir debout. Et à Rozan, pour soutenir leur thèse inepte, avec leurs experts grotesques, ils ont imaginé une complication de faux cachet, encore plus bête... Moi, je tenais à reconnaître tout de suite l'authenticité du modèle d'écriture. Cela sautait aux yeux. Mais il m'a bien fallu m'incliner, accepter leurs inventions saugrenues, si je ne voulais pas être abandonné, sacrifié... Avant Rozan, quand ils ont commencé à me lâcher et que j'ai fini par avouer mon paraphe, au bas du modèle, vous avez bien vu dans quelle fureur contre moi cela les a mis. Ils voulaient sauver ce malheureux Philibin, ils croyaient être assez forts pour éviter à l'Église même l'ombre d'un soupçon, et voilà pourquoi, aujourd'hui encore, ils ne me pardonnent pas d'avoir cessé de mentir.

Comme s'il eût réfléchi tout haut, Marc dit encore, pour le pousser, en le voyant s'exaspérer peu à peu :

— C'est bien singulier tout de même, ce modèle d'écriture, sur la table de l'enfant,

— Singulier, pourquoi ? Souvent, il arrivait ainsi qu'un enfant emportât un modèle. D'ailleurs, le petit Victor Milhomme en avait bien emporté un, et c'est même à ce

fait que vous devez d'avoir soupçonné la vérité... Alors, vous en êtes encore à m'accuser d'être l'assassin et à croire que je me promenais avec ce modèle d'écriture dans la poche. Voyons, est-ce raisonnable ?

Il avait dit cela avec une telle violence agressive et goguenarde, le coin gauche de la bouche retroussé dans le rictus qui découvrait ses dents de loup, que Marc en resta un peu décontenancé. En effet, malgré sa certitude de la culpabilité de l'homme, le point obscur pour lui avait toujours été ce modèle tombé là on ne savait d'où. Il était peu vraisemblable, comme l'ignorantin le répétait sans cesse, que ce soir-là, après la cérémonie religieuse aux Capucins, il eût ce papier sur lui. D'où ce dernier venait-il donc ? Comment pouvait-il l'avoir sous la main, mêlé à un numéro du « Petit Beaumontais » ? Si Marc avait pénétré ce mystère, tout se serait enchaîné parfaitement, l'affaire n'aurait plus eu rien d'ignoré. Et, pour cacher son ennui, il trouva un brusque argument.

— Vous n'aviez pas besoin de l'avoir dans la poche, puisqu'il était sur la table, où vous dites l'avoir vu.

Mais le frère Gorgias s'était levé, cédant à sa véhémence habituelle ou jouant quelque comédie, désireux de rompre en coup de foudre un entretien qui ne tournait sans doute pas selon ses désirs. Noir et tordu, avec des gestes de fou, il allait et venait par la salle pleine d'ombre.

— Sur la table, eh ! oui, je l'ai vu sur la table. Si je le dis, c'est que je n'ai rien à craindre d'un tel aveu. Supposez-moi coupable, je n'irai pas bien sûr vous donner une arme, en vous disant où j'aurais pu prendre le modèle... Il est sur la table, n'est-ce pas ? Alors je l'aurais pris là, puis j'aurais pris le journal dans ma poche, pour les froisser ensemble et en faire un tampon. Hein ! quelle opération, comme tout cela est simple et logique !... Non, non ! si le journal était dans ma poche, il faudrait que le modèle y fût aussi. Prouvez-moi qu'il y

était, autrement vous n'avez rien de solide ni de décisif... Il n'y était pas, puisque je l'ai vu sur la table, je le jure encore, devant Dieu !

Et il s'était approché de Marc, désordonné, sauvage, et il lui jetait dans la face ces cris où l'on sentait une sorte de provocation audacieuse, des vérités avouées effrontément sous la forme d'hypothèses, des mensonges masquant à peine l'effroyable scène qu'il devait revivre en d'affreuses délices démoniaques.

Marc, rejeté dans le trouble de son incertitude, voulut en finir, certain qu'il ne tirerait de lui rien d'utile.

— Ecoutez, pourquoi vous croirais-je ? Vous venez me raconter une histoire, et c'est la troisième version que vous donnez de l'affaire... D'abord, vous êtes d'accord avec l'accusation, le modèle vient de l'école laïque, vous n'y avez pas mis votre paraphe, et c'est Simon qui a imité ce paraphe, pour rejeter son crime sur vous. Ensuite, lorsque le coin portant le timbre, déchiré par le père Philibin, est retrouvé dans un dossier de celui-ci, vous sentez l'impossibilité de vous abriter davantage derrière le rapport stupide des experts, vous reconnaissez que vous êtes bien l'auteur du paraphe et que le modèle est sorti de vos mains. Enfin, aujourd'hui, poussé par je ne sais quel motif, vous me faites un nouvel aveu, vous me racontez comment vous avez vu le petit Zéphirin dans sa chambre, quelques minutes avant le crime, ayant sur sa table le modèle, grondé par vous et fermant ses volets... Réfléchissez, je n'ai aucune raison de croire que cette version est la dernière, et j'attendrai la vérité toute nue, s'il vous plaît de la dire un jour.

Le frère Gorgias, cessant sa promenade orageuse, s'était planté au milieu de la salle, maigre et tragique. Les yeux flambants, le visage convulsé d'un mauvais rire, il ne répondit pas tout de suite. Et il le prit sur un ton de moquerie.

— Comme il vous plaira, monsieur Froment. Je suis venu en ami vous donner quelques détails sur cette histoire qui vous intéresse toujours, puisque vous n'avez pas renoncé à l'espérance de faire réhabiliter votre Simon. Vous pouvez utiliser ces détails, je vous autorise à les répandre. Surtout, je ne vous demande pas de remerciements, car je ne compte plus sur la gratitude des hommes.

Et il s'enveloppa dans son manteau en loques, et il s'en alla comme il était venu, ouvrant les portes lui-même, sortant sans un regard en arrière. Dehors, la pluie glacée tombait en furieuses rafales, le vent emplissait la rue de son hurlement. Et il disparut comme une ombre, au fond des effrayantes ténèbres.

Geneviève avait ouvert la porte derrière laquelle, pendant toute la scène, elle était restée aux écoutes. Debout, énervée et stupéfaite de ce qu'elle venait d'entendre, elle avait laissé tomber ses bras, elle regarda un instant Marc, immobile comme elle, ne sachant s'il devait rire ou se fâcher.

— Mais il est fou, mon ami! A ta place, je n'aurais pas eu la patience de l'écouter si longtemps. Il ment comme il a menti toujours.

Puis, lorsqu'elle vit Marc se décider à prendre la chose gaiement :

— Non, non, ce n'est pas si drôle. J'en suis malade, de toute cette évocation abominable. Et puis, ce qui m'inquiète, c'est que je ne comprends pas ce qu'il est venu faire chez nous. Pourquoi ces prétendus aveux? pourquoi te choisir?

— Oh! ça, ma chérie, je crois savoir... Le père Crabot et les autres ne doivent plus donner un sou, en dehors de la petite mensualité qu'ils se sont engagés à lui servir. Alors, comme le gaillard a des appétits énormes, il s'ingénie à les terrifier de temps à autre, pour leur tirer

quelque grosse somme. Je me suis renseigné, ils ont tout fait afin de le chasser du pays, depuis son retour ; ils l'en ont éloigné deux fois déjà, en lui garnissant la poche ; mais, chaque fois, dès que la poche a été vide, il y est revenu. Ils n'osent mettre la police dans l'affaire sans quoi les gendarmes les auraient débarrassés depuis longtemps. Et voilà donc comment l'homme, cette fois encore, devant un refus formel, a dû imaginer de leur donner une bonne peur, en les menaçant de venir tout me conter. Puis, comme ils ne s'exécutaient toujours pas, il y est venu, il m'a lâché un peu de vérité, mêlé encore à beaucoup de mensonge, dans l'espoir que je parlerais et que les autres, épouvantés, l'empêcheraient, à coups d'argent, de confesser le reste.

Cette explication si logique calma Geneviève, qui ajouta simplement :

— Le reste, la vérité entière et nue, jamais il ne la confessera.

— Qui sait ? reprit Marc. Il a de grands besoins d'argent, mais il a au cœur plus de haine encore. Et il est brave, il donnerait de sa chair pour se venger de ses anciens complices, qui l'ont si lâchement renié. Et, surtout, malgré ses crimes, il est réellement avec son Dieu d'absolu et d'extermination, il brûle d'une foi sombre, dévoratrice, qui le rend capable du martyre, s'il y croyait gagner le salut et jeter ses ennemis aux tortures de l'enfer.

— Alors, mon ami, tu vas tâcher d'utiliser ce qu'il est venu te dire ?

— Non, je ne crois pas. J'en causerai avec Delbos, mais je sais qu'il est absolument résolu à ne marcher qu'à coup sûr... Ah ! notre pauvre Simon, je désespère maintenant de le voir réhabilité un jour, je suis trop vieux.

Mais, brusquement, le fait nouveau, attendu depuis des

années, se produisit, et Marc vit se réaliser le plus ardent désir de son existence. Delbos, qui se refusait à compter sur une aide possible du frère Gorgias, avait au contraire mis tout son espoir sur ce médecin de Rozan, ce Beauchamp, juré dans le second procès, auquel l'ancien président Gragnon avait fait sa deuxième communication illégale, et que l'on disait ravagé de remords. C'était une piste qu'il suivait avec une patience infinie, soumettant le médecin à une enquête continue, l'entourant d'une surveillance constante, le sachant réduit au silence par les supplications de sa femme, très dévote, très chétive, dont un scandale aurait hâté la mort. Tout d'un coup, Delbos apprit que cette femme était morte, et il ne douta plus du succès. Cela lui demanda près de six mois encore, il parvint à entrer en rapport direct avec Beauchamp, il trouva un homme inquiet, indécis, rongé de scrupules, qui se décida pourtant à lui remettre un récit signé, où il contait comment Gragnon lui avait fait montrer, chez un ami, la prétendue confession rédigée par la religieuse à laquelle un ouvrier mourant, sur son lit d'hôpital, avait avoué la fabrication d'un faux cachet, gravé pour l'instituteur de Maillebois. Et le signataire ajoutait que cette communication secrète avait seule entraîné sa conviction, dans l'incertitude où il était, près d'acquitter Simon, devant le manque de preuves sérieuses.

Lorsque Delbos eut cette pièce décisive entre les mains, il attendit encore. Il amassa d'autres documents, établissant que Gragnon avait communiqué son faux extravagant à d'autres jurés, bonnes gens de crédulité stupéfiante. C'était là l'extraordinaire, l'ancien président osant recommencer à Rozan son premier coup de Beaumont, sortant un faux grossier de sa poche, le promenant en secret, exploitant l'imbécillité humaine, dans un geste de souverain mépris. Et, les deux fois, le coup avait réussi, Gragnon s'était surtout sauvé du bagne, la seconde,

avec une audace de beau criminel. Désormais, il se trouvait à l'abri des conséquences de son double crime, car il venait de mourir, desséché, la face comme labourée sous des griffes invisibles; et cette mort était sûrement une des causes qui avaient décidé le médecin Beauchamp à parler. Marc et David pensaient depuis longtemps que l'affaire Simon se réglerait, le jour où les personnages compromis auraient disparu. L'ancien juge d'instruction Daix était mort lui aussi, l'ancien procureur de la république Raoul de la Bissonnière venait d'être mis à la retraite, après une belle carrière, avec la croix de commandeur. A Rozan, le conseiller Guybaraud, qui avait présidé les Assises, frappé d'hémiplégie, se mourait, entre son confesseur et une servante-maîtresse, tandis que Pacart, l'ancien démagogue devenu procureur de la république, malgré une louche histoire de tricherie au jeu, avait quitté la magistrature pour occuper à Rome, auprès des congrégations, une situation assez mystérieuse de conseiller judiciaire. De même, à Beaumont, dans la politique, l'administration, le clergé, l'université même, le personnel se trouvait changé presque complètement, d'autres acteurs avaient succédé aux Lemarrois, aux Marcilly, aux Hennebise, aux Bergerot, aux Forbes, aux Mauraisin. Et, les complices directs, le père Philibin et le frère Fulgence étant, l'un mort mystérieusement au loin, l'autre disparu, mort aussi peut-être, il ne restait donc que le père Crabot, le grand chef, mais rayé du nombre des vivants, disait-on, enfermé dans une cellule ignorée, où il faisait grande pénitence.

Alors, dans ce milieu social renouvelé, à un moment politique absolument autre, où les passions n'étaient plus les mêmes, Delbos finit par agir avec une prompte énergie, dès qu'il eut entre les mains le dossier dont il voulait être armé. Il avait acquis à la Chambre une situation considérable, il remit son dossier au ministre de la

justice, puis le décida à saisir tout de suite du fait nouveau la Cour de Cassation. Une interpellation se produisit bien le lendemain; mais le ministre se contenta de répondre qu'il y avait là une affaire d'ordre purement judiciaire, dont le gouvernement ne pouvait admettre qu'on fît encore une affaire politique; et une majorité considérable vota un ordre du jour de confiance, au milieu de l'indifférence où cette ancienne affaire Simon laissait maintenant les partis. A la Cour de Cassation, ulcérée toujours du soufflet reçu, le procès fut mené avec une extraordinaire rapidité. Dans les stricts délais, elle cassa l'arrêt de Rozan, sans renvoyer l'ancien accusé devant une autre Cour. Ce fut comme une simple formalité, depuis longtemps nécessaire elle-même, et en trois phrases, elle effaçait tout, elle faisait enfin justice.

Ainsi, très simplement, fut reconnue et proclamée l'innocence de Simon, dans le pur éclat de la vérité triomphante, après tant d'années de mensonges et de crimes.

III

A Maillebois, le lendemain de l'acquittement de Simon, il y eût un réveil d'émotion extraordinaire. Ce n'était point de la surprise, car les gens étaient nombreux maintenant qui avaient la conviction de son innocence. Mais le fait matériel n'en bouleversait pas moins tout le monde, cette réhabilitation légale, définitive. Et la même pensée venait aux esprits les plus divers, on s'abordait, on se disait :

— Eh quoi ! n'est-il pas une réparation possible pour le malheureux qui a tant souffert? Sans doute, rien, ni argent, ni honneurs, ne sauraient payer un si atroce martyre. Pourtant, quand toute une population a commis une erreur à ce point abominable, quand elle a fait d'un homme cette pauvre chose de douleur et de pitié, il serait bon qu'elle reconnût sa faute et qu'elle décernât le triomphe à cet homme, dans un grand acte de loyauté, pour affirmer le règne futur de la vérité et de la justice.

Dès lors, cette idée d'une réparation nécessaire fit son chemin, gagna peu à peu le pays entier. On sut une histoire qui acheva de toucher les cœurs. Pendant que la Cour de Cassation examinait le dossier de la communication illégale faite aux jurés de Rozan, le vieux Lehmann, l'ancien petit tailleur, très âgé, dans sa quatre vingt-dixième année, était à l'agonie, au fond de cette misérable maison de la rue du Trou, attristée si longtemps par

tant de larmes et de deuil. Sa fille Rachel était accourue, de sa retraite des Pyrénées, pour recevoir son dernier soupir; et, chaque matin, il semblait revivre par un effort de sa volonté, ne voulant pas mourir, disait-il, tant que la justice n'aurait pas rendu l'honneur à son gendre et à ses petits-enfants. En effet, le soir du jour où la nouvelle de l'acquittement lui arriva, il mourut, dans un rayonnement de joie suprême. Après les obsèques, Rachel alla retrouver immédiatement en leur désert, Simon et David, dont le projet, mûrement refléchi, était de rester là-bas quatre ou cinq années encore, avant de réaliser leur petite fortune, en vendant la carrière de marbre, ce coin de solitude où ils avaient pu attendre l'immanente justice. Et il arriva que la petite maison de la rue du Trou fut alors expropriée et démolie, le conseil municipal ayant eu la bonne inspiration d'assainir tout ce quartier sordide, par l'ouverture d'une large rue et la création d'un square, destiné aux enfants des familles ouvrières. Sarah, dont le mari Sébastien, venait d'être nommé directeur d'une école primaire de Beaumont, avait dû céder son atelier de couture à une dame Savin, une parente des Savin qui les poursuivaient à coups de pierre, elle et son frère Joseph. De sorte qu'il ne restait plus trace des lieux où la famille Simon avait tant pleuré, aux jours lointains où chaque lettre de l'innocent, criant son mal, lui apportait une torture nouvelle. Dans l'air libre, dans le clair soleil, des arbres maintenant poussaient là, des fleurs y embaumaient des pelouses, et il semblait que de cette santé revenue, de cette bonté de la terre sans cesse élargie poussait et grandissait aussi le sourd remords de Maillebois, son besoin de réparer son effroyable iniquité de jadis.

Cependant, les choses dormirent encore de longs mois. Pendant quatre années, ce ne furent que des initiatives personnelles, sans qu'une entente générale parvînt à

s'établir. Les générations s'étaient succédé, les petits-enfants, puis les arrière-petits-enfants des bourreaux qui avaient crucifié Simon. Aussi tout Maillebois se trouvait-il transformé peu à peu, comme habité par un nouveau peuple. Certainement, il fallait attendre que ce grand mouvement social, cette évolution vers une société autre, fussent entièrement accomplis, pour que le bon grain si longtemps ensemencé donnât enfin la moisson de citoyens libérés de l'erreur et du mensonge, capables enfin d'une souveraine manifestation d'équité.

Et, en attendant, la vie continuait, les ouvriers vaillants, qui avaient rempli leur tâche, cédaient la besogne à leurs enfants, les ouvriers de demain. A près de soixante-dix ans, Marc et Geneviève venaient de prendre leur retraite, et l'école primaire de Jonville, garçons et filles, se trouvait entre les mains de leur fils Clément et de sa femme. Agé de trente-quatre ans bientôt, Clément avait épousé Charlotte, la fille d'Hortense Savin, comme lui dans l'enseignement. A l'exemple de son père Marc, qui, sans ambition, avait toujours refusé de quitter son poste de Jonville, où il disait faire d'excellent travail, Clément avait voulu venir se fixer là ; et c'était ainsi que l'œuvre de délivrance se continuait de père en fils, avec la même passion de vérité, le même héroïsme modeste. Mignot, lui aussi, avait quitté le Moreux, où il était remplacé par le fils d'un ancien élève de Salvan, et il s'était retiré à Jonville près de Marc et de Geneviève, qui habitaient une petite maison, voisine de leur ancienne école, dont ils n'avaient pas voulu s'éloigner. De sorte qu'il y avait là comme une amicale colonie de tous les premiers artisans de la grande œuvre, car Salvan et mademoiselle Mazeline vivaient toujours, très souriants et très bons. A Maillebois, depuis la nomination de Joulic à la direction d'une école de Beaumont, où Sébastien, nommé aussi directeur, venait de le retrouver, l'école, l'ancienne école de Simon

et de Marc, se trouvait dirigée par leurs enfants, les garçons par Joseph, les filles par Louise. Ils n'étaient plus jeunes déjà, lui à quarante-quatre ans, elle à quarante-deux ans, et ils avaient un grand fils de vingt-deux ans, François, qui, marié à sa cousine Thérèse, de même âge, la fille de Sébastien et de Sarah, avait d'elle une fillette, Rose, un délicieux chérubin d'un an à peine. Leur volonté formelle, à eux aussi, était de ne jamais quitter Maillebois, et ils plaisantaient doucement Sébastien et Sarah des grandeurs qui les attendaient, car il était question de donner à Sébastien le poste de directeur de l'Ecole normale, où Salvan avait si bien œuvré, où son élève aimé œuvrerait de même. François et Thérèse, également instituteur et institutrice, comme par une vocation héréditaire, étaient, depuis la rentrée d'octobre, adjoint et adjointe à l'école primaire de Dherbecourt. Et quel pullulement de bons semeurs de la vérité, lorsque, certains dimanches, toute la famille se réunissait à Jonville, autour des grands-parents, Marc et Geneviève, attendris, ravis de cette lignée poussée en pleine raison, en pleine certitude! Et quelle belle santé rieuse amenait de Beaumont Sébastien et Sarah, de Maillebois Joseph et Louise, de Dherbecourt François et Thérèse, ayant aux bras leur petite Rose, dans ce Jonville où Clément et Charlotte les attendaient avec leur fillette aussi, Lucienne, une grande fille de sept ans bientôt! Et quelle table il fallait dresser pour les quatre générations déjà, surtout lorsque les grands amis du voisinage, Salvan, Mignot et mademoiselle Mazeline voulaient bien y prendre place, afin de boire à la défaite de l'ignorance, mère de tous les maux et de toutes les servitudes!

Les temps de libération humaine, si lents à venir, attendus avec tant de fièvre, se réalisaient maintenant, par de brusques évolutions. Un coup terrible venait d'être porté à l'Eglise, la dernière Chambre avait enfin

voté la séparation totale de l'Eglise et de l'Etat, et les millions, jadis donnés aux prêtres pour qu'ils entretinssent dans le peuple l'abêtissement séculaire du troupeau à tondre et la haine destructive de la République, allaient recevoir un meilleur emploi, en servant à doubler les traitements des instituteurs primaires. D'un coup, la situation changeait, l'instituteur n'était plus le pauvre hère, le valet mal payé, méprisé des paysans, devant le curé mieux renté, engraissé par son casuel et les cadeaux des dévots. Ce dernier cessait d'être le fonctionnaire, émargeant au budget, soutenu à la fois par le préfet et l'évêque; et, du coup, toute la considération des campagnes s'en allait de lui, il n'inspirait plus aux terriens ni respect ni peur, il n'était plus qu'un sacristain de hasard, à la charge des derniers fidèles qui voulaient bien, de loin en loin, lui payer encore une messe. Les églises devenaient, comme les théâtres, des lieux de spectacles publics, des entreprises simplement commerciales, entretenues par les spectateurs payants, les derniers amateurs des cérémonies qu'on y représentait. Il était hors de doute que beaucoup seraient forcées de fermer leurs portes, quelques-unes faisaient de mauvaises affaires, menacées de faillite prochaine. Et rien ne fut plus typique que le cas où se trouva le terrible abbé Cognasse, dont les emportements avaient longtemps désolé le Moreux et Jonville. Ses nombreux procès restaient célèbres, il ne comptait plus les amendes pour oreilles de gamin à demi arrachées, coups de pied allongés dans les jambes des femmes, coups de pierres tombant en grêle du mur de son presbytère sur les passants qui ne faisaient pas le signe de la croix. Cependant, il durait, même au milieu du tracas des assignations, parce qu'il était comme inamovible, faisant partie de la chose publique, exerçant une fonction rétribuée et gouvernementale. Puis, tout d'un coup, lorsqu'il représenta simplement une opinion, une croyance,

qu'il cessa d'émarger pour la pratiquer et l'imposer, il ne fut plus rien, on ne le salua même plus. Alors, en quelques mois, il resta presque seul, avec sa vieille servante Palmyre, dans son église, peu à peu désertée. Palmyre avait beau sonner la messe, de ses bras maigres, cinq ou six femmes seulement étaient encore venues, puis trois, puis une. Celle-là heureusement s'entêtait, il était très content de célébrer pour elle le saint sacrifice, car il craignait de voir se produire à Jonville le fait déplorable du Moreux. Pendant près de trois mois, il était allé chaque dimanche au Moreux dire la messe, sans même pouvoir y décider un enfant à la servir, à ce point qu'il devait emmener de Jonville son petit clerc. Pendant trois mois, pas une âme n'était venue, il avait officié dans l'église absolument vide, moisie et noire ; et, naturellement, il avait fini par n'y plus retourner, l'église fermée achevait de pourrir et de tomber en ruine. Quand une fonction disparaît de la vie sociale, le monument et l'homme, autrefois nécessaires, désormais inutiles, disparaissent. Et, derrière son attitude toujours violente, c'était la terreur de l'abbé Cognasse, sa dernière paroissienne s'en allant, son église ne faisant plus un sou, se fermant et croulant, envahie par les ronces.

A Maillebois, la séparation de l'Eglise et de l'Etat venait de porter le dernier coup à l'école, autrefois si prospère, des Frères de la Doctrine chrétienne. Victorieuse de l'école laïque, au moment de l'affaire Simon, elle avait subi une lente défaveur, lorsque la vérité s'était fait jour peu à peu. Mais elle existait toujours, elle végétait, grâce à l'obstination cléricale, même avec quatre ou cinq élèves, désespérément recrutés, et il avait fallu des lois nouvelles, la dispersion de la communauté et la crise subie par le culte, pour en fermer définitivement les portes. L'Eglise se trouvait chassée de l'enseignement national, les seize cent mille enfants que la congrégation

empoisonnait chaque année, allaient être rendus à une instruction et à une éducation purement laïques. La réforme montait des établissements primaires aux établissements secondaires, le célèbre collège de Valmarie était lui-même atteint, bien affaibli déjà par l'expulsion effective des jésuites, frappé enfin de mort par tout le vaste ensemble de rénovation universitaire qui se préparait. Le principe de l'instruction intégrale pour tous les citoyens et de l'enseignement gratuit à tous les degrés commençait à prévaloir. Pourquoi deux France? pourquoi une classe en bas, vouée à l'ignorance, et une classe en haut, la seule instruite et cultivée? n'était-ce pas un non-sens, une faute et un danger chez une démocratie, dont tous les enfants doivent être appelés à décupler l'intelligence et la force de la nation? Dans un avenir prochain, tous les enfants de France, réunis en un lien fraternel, débuteraient par les écoles primaires, monteraient de là dans les écoles secondaires et dans les écoles supérieures, selon les aptitudes des sujets, le choix et le goût de chacun. C'était là la réforme urgente, la grande œuvre de salut et de gloire, dont la nécessité se trouvait indiquée si nettement par le vaste mouvement socialiste contemporain, la déchéance de la bourgeoisie, lassée, usée, agonisante, la montée irrésistible du peuple, où frémissaient les énergies de demain. On devait désormais puiser en lui, on y trouverait ainsi qu'en un immense réservoir de puissance accumulée, les hommes de raison, de vérité et de justice, qui bâtiraient, au nom du bonheur et de la paix, la Cité future. Mais, surtout, pour premier résultat, la gratuité absolue de l'enseignement, l'instruction nationale donnée à tous les enfants de la nation, comme l'eau et l'air dont ils ont besoin pour vivre, achèveraient de tuer ces prétendues écoles libres, ces foyers d'infection cléricale, où l'on ne fait œuvre que de servitude et de mort. Et, après l'école des Frères de Maillebois, vide aujourd'hui

et comme morte depuis longtemps déjà, après le collège de Valmarie, dont les vastes bâtiments et le parc magnifique seraient prochainement mis en vente, on verrait bientôt disparaître les dernières communautés, leurs maisons enseignantes, leurs usines, leurs fabriques de toute espèce, leurs domaines princiers, ces milliards acquis sur l'imbécillité humaine et dépensés pour maintenir le troupeau humain dans l'obscur servage, sous le couteau de l'égorgeur.

Pourtant, à Maillebois, près de l'école des Frères, morne, avec ses volets clos sur les salles abandonnées, où les araignées tissaient leurs toiles, la communauté des Capucins desservait toujours la Chapelle consacrée à Saint-Antoine, dont la statue, peinte et dorée, restait debout. Très âgé, le père Théodose y était un des rares survivants de l'époque héroïque, lorsque le Saint faisait de grosses recettes, à coups de miracle. Mais, vainement, son imagination fertile de financier génial inventait encore d'extraordinaires combinaisons, mettant Dieu à la portée des plus petites bourses, le zèle était mort, de très rares dévotes venaient à peine déposer quelques pièces de dix sous, dans les troncs mangés de poussière. Le bruit courait que le Saint avait perdu son pouvoir. Il ne retrouvait même plus les objets égarés. Une vieille femme monta sur une chaise, le souffleta un jour, parce qu'au lieu de guérir l'une de ses deux chèvres malade, il avait aussi laissé mourir l'autre. C'était, au milieu d'une indifférence moqueuse, la fin d'une des plus basses superstitions, grâce au bon sens public, enfin réveillé par un peu de juste connaissance. Et, à la paroisse, dans la très vieille et très vénérable église Saint-Martin, le curé Coquard, subissant la même aventure que le curé Cognasse, à Jonville, se sentait de plus en plus abandonné, menacé d'officier bientôt au milieu du désert et des ténèbres d'une nécropole. Lui, rigide, triste et muet, ne

péchait point par la violence, semblait plutôt porter la religion en terre, d'un air de sombre entêtement, sans rien concéder aux impies du siècle. Il s'était surtout réfugié dans le culte du Sacré-Cœur, il avait pavoisé son église de tous les drapeaux nationaux dont ne voulaient plus les communes voisines, de grands drapeaux bleu, blanc, rouge, avec d'énormes cœurs saignants, brodés en or et en soies vives. En outre, tout une autel ruisselait d'autres cœurs, en orfèvrerie, en porcelaine, en étoffe bourrée de son, en cuir gaufré, en carton peint, des cœurs de toutes les dimensions, arrachés des poitrines, chauds et palpitant encore, comme fendus en deux d'un coup de couteau, montrant les fibres de la chair, pleurant des larmes de sang, un véritable étal de boucherie où ces lambeaux de supplicié achevaient de souffrir et de mourir. Mais cette seconde incarnation de Jésus, si grossière, ne touchait plus les foules, qui avaient compris qu'un peuple, frappé de désastres, se relève par le travail, par la raison, et non par la pénitence, aux pieds de monstrueuses idoles. A mesure que les religions vieillissent, tombent à des idolâtries plus charnelles et plus basses, elles semblent se pourrir elles-mêmes, se désagréger en une moisissure dernière. Et, surtout, si l'Eglise catholique agonisait ainsi, c'était, selon le mot de l'abbé Quandieu, qu'elle avait voulu son propre suicide, le jour où elle s'était rangée du côté de l'iniquité et du mensonge, elle qui se disait la Maison du Dieu de toute justice et d'éternelle vérité. Comment n'avait-elle pas prévu, en se mettant avec les menteurs et les faussaires, qu'elle consentait à disparaître avec eux, dans la honte de leur infamie, le jour inévitable où l'innocent et le juste triompherait sous l'éclatant soleil? Elle n'avait plus pour maître véritable le Jésus d'innocence, de douceur et de charité, si ouvertement renié, chassé de son temple ; elle n'y gardait que ce cœur matériel, ce fétiche barbare, ra-

massé un soir de bataille, parmi les membres épars de son Dieu mourant, dans l'espérance d'agir encore sur les nerfs malades des pauvres d'esprit. L'abbé Quandieu, chargé d'ans et d'amertume, venait de s'éteindre dans la solitude, en répétant : « Ils ont recondamné et crucifié une seconde fois Jésus, l'Église en mourra. » Et l'Église en mourait.

D'ailleurs, elle ne s'en allait pas seule, c'étaient aussi les classes aristocratiques et bourgeoises, sur lesquelles elle avait tenté vainement de s'appuyer, qui s'effondraient et l'entraînaient avec elles. Toute l'antique force nobiliaire, militaire, même tous les pouvoirs d'argent, tombaient en poudre, se dévorant entre eux, frappés de folie impuissante, depuis que le travail réorganisé répartissait justement la richesse nationale. Et il s'était passé, à la Désirade, des faits caractéristiques qui montraient dans quelle misère finale disparaissaient ces riches et ces puissants, dont les mains débiles voyaient glisser entre leurs doigts les millions, comme de l'eau claire. D'abord, Hector de Sangleboeuf y perdit son siège à la Chambre, quand le corps électoral, éclairé et moralisé par l'école, se débarrassa des candidats réactionnaires, d'opinions violentes. Mais le grand malheur pour les châtelains de la Désirade fut la mort de la marquise de Boise, cette femme exquise, intelligente et accommodante, qui, pendant si longtemps avait fait régner une paix prospère dans le ménage, en restant la vieille maîtresse du mari, en devenant l'amie tendre de la femme. Dès qu'elle ne fut plus là, Sangleboeuf, stupide et vaniteux, se dérangea gravement, perdit au jeu des sommes considérables, se laissa tomber aux amours crapuleuses, si bien qu'un jour on le rapporta en morceaux, roué de coups; et il en mourut trois jours plus tard, sans qu'on osât déposer une plainte, dans la crainte de trop de boue pour sa mémoire. Sa femme, la belle et indolente Lia d'autrefois, la Marie

pieuse et toujours sommeillante d'aujourd'hui, vécut seule dès lors, au milieu des splendeurs du vaste domaine. Son père, le baron Nathan, le banquier juif aux centaines de millions, cloué dans son hôtel somptueux des Champs-Élysées par la paralysie, tombé en enfance, avait cessé de la voir depuis longtemps, lorsqu'il était mort brusquement, ne lui laissant de ses millions que la plus petite part possible, rognée par toutes sortes de dons à des œuvres aristocratiques, même à des dames du beau monde, qui, pendant les dernières années de son existence, lui avaient donné l'illusion d'être enfin un des leurs, débarbouillé de toute sa juiverie. Languissante, n'étant jamais arrivée à ressentir une passion, même pour l'argent, elle n'en honora pas moins son père défunt, elle fit dire des messes, espérant ainsi forcer à son intention la porte du ciel. Comme elle le répétait souvent, il avait assez servi la cause catholique, il pouvait s'asseoir à la droite de Dieu. Elle-même, n'ayant pas eu d'enfant, dans son indifférence d'idole parée et caressée, continua d'habiter la Désirade toute seule, ne quittant plus la chaise longue de sa chambre, laissant vide et comme frappé de mort cet admirable domaine que des murs, des grilles, de toutes parts, barraient au public, tel qu'un paradis défendu. Pourtant, des récits couraient, on racontait qu'elle avait recueilli chez elle le père Crabot, très âgé, après la fermeture de Valmarie. Par ascétisme, ayant simplement changé de cellule, il y habitait, disait-on, une petite chambre sous les combles, une ancienne chambre de domestique, simplement meublée d'un lit de fer, d'une table de bois blanc et d'une chaise de paille. Mais il n'en régnait pas moins sur le domaine entier, en souverain maître; et, à la vérité, les seuls visiteurs aperçus étaient des religieux, des prêtres, dont les robes et les soutanes filaient discrètement entre les massifs de verdure, le long des bassins de marbre aux eaux ruisse-

lantes. A quatre-vingt-dix ans passés, ce conquérant de femmes, cet ensorceleur d'âmes dévotes, recommençait le coup triomphal de sa jeunesse. S'il venait de perdre Valmarie, dont la tendresse de la comtesse de Quédeville lui avait fait jadis le royal cadeau, il était en train d'obtenir maintenant la Désirade des bonnes grâces de la toujours belle Lia, qu'il appelait passionnément « ma sœur Marie en Jésus-Christ[1] ». Administrateur de ses aumônes et de ses dons, il avait déjà partagé la fortune, en commanditant des œuvres religieuses, en versant surtout des sommes considérables aux souscriptions ouvertes par les partis réactionnaires, pour alimenter la guerre féroce, faite à la République et à ses institutions. Et, quand la comtesse fut, un soir, trouvée morte sur sa chaise longue, l'air endormi en son indolence, elle était ruinée, ses millions avaient tous passé dans les caisses noires, il ne restait que la Désirade, dont un testament instituait le père Crabot seul héritier, à la charge d'y installer une fondation chrétienne de son choix.

Mais c'étaient là les secousses dernières de la fin d'un monde, et Maillebois tout entier passait aux mains de ces socialistes dont les dames pieuses rêvaient autrefois comme de bandits, coupeurs de bourses et détrousseurs de filles. L'ancienne petite ville cléricale appartenait désormais à la pensée libérée, à la raison victorieuse, au point qu'on n'aurait plus trouvé dans son conseil municipal un seul membre réactionnaire. Le temps était loin où Darras se lamentait de n'y pas avoir une majorité simplement républicaine, et non seulement Philis, le maire des curés, dormait oublié au cimetière, mais Darras lui-même, le maire des vendus et des sans-patrie, venait de mourir, en laissant la mémoire d'un esprit hésitant, singulièrement timoré. On l'avait remplacé, à la mairie, par un homme de grand sens et d'énergique travail, Léon Savin, le cadet d'Achille et de Philippe, les deux

jumeaux du petit employé, sujets si médiocres. Après avoir épousé une simple paysanne, Rosalie Bonin, il s'était mis courageusement à l'œuvre, avait en quinze ans créé une ferme modèle admirable, qui révolutionnait toutes les cultures du pays et en décuplait la richesse.

Ayant à peine dépassé la quarantaine, il était très écouté, un peu têtu, ne cédant qu'aux arguments solides, pour le bien de tous. Et ce fut sous sa présidence que le conseil municipal eut à examiner de nouveau le projet d'une réparation publique offerte à Simon, une sorte de glorieuse amende honorable, idée qui, ensommeillée un moment, se réveillait avec une force nouvelle.

Plusieurs fois déjà, on avait consulté Marc, et il ne pouvait venir à Maillebois, sans rencontrer des gens qui lui parlaient du grand projet. Une rencontre, particulièrement, l'émotionna, celle d'Adrien Doloir, fils d'Auguste Doloir, l'aîné du maçon, et d'Angèle Bongard, la fille du paysan. Il avait commencé d'excellentes études, sous le bon Joulic, et il était devenu un architecte-entrepreneur de grand mérite. A peine âgé de vingt huit ans, il venait d'entrer au conseil municipal, dont il était le plus jeune membre, de conceptions un peu ha dies, disait-on, mais pratiques tout de même.

— Ah ! cher monsieur Froment, que je suis heureux de vous voir ! Je voulais me rendre un de ces matins à Jonville, pour causer un moment avec vous.

Et, souriant, très déférent, il se tenait chapeau bas devant Marc, que toute cette jeunesse nouvelle aimait et vénérait comme un patriarche, un des grands ouvriers de la vérité et de la justice, aux temps héroïques. Lui, trop jeune, ne l'avait eu pour maître que dans sa petite enfance, mais son frère, ses oncles, tous avaient grandi sur les bancs de sa classe.

— Que désirez-vous donc, mon cher enfant? demanda

Marc, égayé, attendri toujours, quand il revoyait un de ses élèves d'autrefois.

— Voici. Est-ce vrai que la famille Simon doit rentrer bientôt à Maillebois? On dit que Simon et son frère David ont décidé enfin de quitter les Pyrénées et de venir se retirer ici... Vous devez être au courant.

Marc avait gardé son bon sourire.

— Certainement, c'est leur intention. Je ne crois pourtant pas qu'il faille les attendre avant une année d'ici; car, s'ils ont cédé là-bas leur carrière de marbre, ils se sont engagés à en continuer l'exploitation jusque-là. Puis, il y aura toutes sortes d'engagements à prendre, ils ne savent même pas encore comment ils s'installeront ici.

— Mais, cria Adrien, se passionnant, si nous n'avons qu'un an devant nous, c'est à peine si ce temps sera suffisant pour réaliser mon projet... Je veux vous le soumettre d'abord, quel jour puis-je aller vous voir à Jonville?

Marc, qui devait passer la journée, à Maillebois, près de sa fille Louise, lui expliqua qu'il serait préférable de causer le jour même; et il tint absolument à lui rendre visite, à le voir l'après-midi, chez lui, ce qui fut convenu.

Adrien Doloir habitait à la porte de Maillebois, sur le chemin de la Désirade, une petite maison aimable qu'il s'était fait construire lui-même, au milieu d'un des champs de l'ancienne ferme des Bongard, leurs grands-parents communs. Ceux-ci étaient morts depuis longtemps déjà, et la ferme était restée aux mains de leur fils Fernand, le père de Claire.

Aussi quels souvenirs se levèrent dans la mémoire de Marc, lorsque, de son pas resté ferme et vaillant, il vint sonner à la grille de cette petite maison, après avoir passé devant les vieux bâtiments de la ferme! N'était-ce pas là que, quarante ans plus tôt, le jour de l'arrestation de Simon, il s'était présenté chez le paysan Bongard,

pour tâcher de réunir des renseignements favorables à son ami! Il revoyait le paysan gros et borné, la paysanne osseuse et méfiante, s'entêtant à ne rien dire dans la crainte de se compromettre, toute la masse inerte, encore près de la terre, la matière brute enfoncée sous une épaisse couche d'ignorance. Et il se rappelait qu'il n'avait rien pu tirer de ces pauvres êtres, incapables de justice, parce qu'ils ne savaient rien et qu'ils ne voulaient rien savoir.

Adrien l'attendait sous un antique pommier, dont les fortes branches, chargées de fruits, abritaient une table et des sièges de jardin.

— Ah! mon maître, quel honneur vous me faites, de venir vous asseoir un instant ici! Et il faut que vous embrassiez ma petite Georgette, ça lui portera bonheur.

Sa femme Claire était là, à peine dans sa vingt-quatrième année, une blonde souriante, au visage limpide, aux yeux d'intelligence et de bonté. Ce fut elle qui amena près de Marc la fillette délicieuse, blonde comme elle, très fûtée déjà pour ses cinq ans.

— Mon trésor, tu te souviendras que monsieur Froment t'a embrassée et que tu en seras glorieuse toute ta vie.

— Oh! je sais, maman, je vous entends bien en causer des fois. C'est comme si un peu de soleil descendait me voir.

Et tous riaient tendrement, lorsque le père et la mère de Claire, Fernand Bongard et sa femme Lucile Doloir, parurent, ayant appris que l'ancien instituteur de Maillebois était là et voulant se montrer polis à son égard. Bien que l'élève Fernand ne lui eût pas donné beaucoup de satisfaction jadis, tant il avait la tête dure, Marc fut heureux de le retrouver, dans cet homme qui touchait à la cinquantaine, l'air épais toujours, avec des gestes inquiets d'être mal éveillé.

— Eh bien ! vous devez avoir de la satisfaction, Fernand. L'année a été bonne pour le grain.

— Oui, monsieur Froment, tout de même. Mais l'année n'est jamais bonne. Quand ça va bien d'un côté, ça va mal de l'autre. Et puis, vous le savez, vous, je n'ai jamais eu de chance.

Sa femme Lucile, beaucoup plus délurée, se permit d'intervenir.

— Il dit ça, monsieur Froment, parce qu'il était toujours le dernier dans votre classe, et il s'imagine qu'il y a un sort sur lui, à cause d'une histoire d'une bohémienne qui lui aurait jeté des pierres, quand il était petit. Un sort, je vous demande un peu ! Encore, s'il croyait au diable, car j'y crois, au diable, moi ! Mademoiselle Rouzaire, dont j'étais la meilleure élève, me l'a fait voir un jour, quelque temps avant ma première communion.

Et, comme Lucile s'égayait, tandis que la petite Georgette elle-même avait un rire très irrévérencieux pour le diable :

— Oh ! je sais, ma fille, tu ne crois à rien, plus une jeunesse n'a de religion aujourd'hui, depuis que mademoiselle Mazeline a fait de vous toutes des femmes fortes. Ça n'empêche qu'un soir mademoiselle Rouzaire nous a montré une ombre qui passait sur le mur, en nous disant que c'était le diable. Et c'était bien lui.

Un peu gêné, Adrien interrompit sa belle-mère, en abordant l'affaire qui amenait Marc. Tout le monde s'était assis, Claire avait pris Georgette sur ses genoux, pendant que son père et sa mère se tenaient un peu à l'écart, l'un fumant sa pipe, l'autre tricotant un bas.

— Voici, mon maître. Nous sommes beaucoup, dans la jeunesse, à trouver qu'il y aura un grand déshonneur sur le nom de Maillebois, tant qu'il n'aura pas réparé de son mieux l'affreuse iniquité qu'il a permise et dont il s'est même rendu complice, en laissant condamner Simon.

L'acquittement légal de Simon ne suffit pas, nous avons, nous autres, les enfants, les petits-enfants des bourreaux, le devoir strict de confesser et d'effacer la faute de nos pères... Hier soir, chez mon père, où se trouvaient réunis mon grand-père et mes oncles, je leur criais encore : « Comment avez-vous pu permettre une infamie pareille, aussi stupide que monstrueuse, lorsqu'un peu de raison aurait dû suffire pour l'empêcher ? » Et ils m'ont répondu comme toujours, avec des gestes vagues, qu'ils ne savaient pas, qu'ils ne pouvaient pas savoir.

Il y eut un silence, et tous les yeux se tournèrent vers Fernand, qui était de la génération coupable. Lui aussi s'en tira, d'un air embarrassé, en ôtant sa pipe de la bouche et en faisant un geste au loin.

— Mais, bien sûr, nous ne savions pas, comment aurions-nous pu savoir ? Ma mère et mon père signaient à peine leur nom, et ils n'étaient pas assez imprudents d'aller s'occuper des affaires des voisins, parce qu'ils auraient couru le risque d'en être punis. Moi, tout en ayant appris davantage, je n'étais guère très malin, et je me méfiais aussi, tant on a peur de risquer sa peau et ses sous, lorsqu'on se sent dans l'ignorance... Ah ! ça vous semble aisé à vous autres, aujourd'hui, d'avoir du courage et de l'intelligence, parce qu'on a fait de vous des savants. Mais j'aurais voulu vous voir, sans moyen de vous rendre compte, la tête perdue, au milieu d'un tas d'histoires où personne ne voyait clair.

— C'est bien vrai, confirma sa femme Lucile. Je ne me suis jamais crue une bête, et pourtant je ne comprenais pas grand'chose à tout ça, je me défendais même d'y songer, parce que j'entendais ma mère répéter que le pauvre monde ne doit pas se mêler des affaires des riches, s'il ne veut pas y attraper plus de pauvreté encore.

Silencieux, Marc avait écouté d'un air grave. C'était tout le passé qui s'évoquait, il entendait Bongard et la

Bongard, les ancêtres, refuser de lui répondre, en paysans illettrés, soucieux de leur quiétude de bœufs au labour, il se rappelait l'attitude de Fernand leur fils, même au lendemain de Rozan, bien que libéré un peu déjà, haussant les épaules, s'entêtant toujours à ne rien savoir. Et que d'années il avait fallu, quel long enseignement de la raison humaine et du courage civique, pour que la génération nouvelle ouvrît enfin les yeux à la vérité, osât la reconnaître et la dire! Il s'était mis à hocher la tête, comme pour déclarer qu'il trouvait bonnes au fond les excuses de Fernand, prêt à pardonner déjà aux tourmenteurs d'autrefois dont l'ignorance était surtout le crime. Et il finit par sourire à la petite Georgette, l'avenir en fleur, qui ouvrait ses beaux yeux et ses fines oreilles, dans l'attente sans doute de quelque belle histoire.

— Alors, mon maître, reprit Adrien, mon projet est bien simple... On a fait, vous le savez, de grands travaux pour assainir le vieux quartier de Maillebois. Une avenue a emporté la rue Plaisir et la rue Fauche, deux cloaques; et, à la place où se trouvait l'immonde rue du Trou, on achève de planter un square, que tout le petit monde du quartier emplit déjà de rires et de jeux... Eh bien! en face de ce square, parmi les terrains à bâtir, il y en a un, sur lequel s'élevait justement la misérable maison des Lehmann, cette maison de deuil, que nos pères ont lapidée et qui s'est comme effondrée sous leur exécration. Mon projet est donc de proposer au conseil municipal de faire bâtir là une autre maison, oh! pas un palais, une maison modeste, claire et gaie, et de l'offrir à Simon, au nom de la Ville, pour qu'il y finisse ses jours, dans le respect et la tendresse de ses concitoyens... La valeur du cadeau ne serait pas grande, et il y aurait là simplement le plus délicat et le plus fraternel des hommages.

Des larmes étaient montées aux yeux de Marc, tant cette bonne pensée pour son camarade, le douloureux innocent, le touchait.

— Vous approuvez mon idée ? demanda Adrien, très ému lui-même de le voir si attendri.

Marc se leva et l'embrassa.

— Oui, mon enfant, je l'approuve, et vous me donnez là une des plus grandes joies de mon existence.

— Merci, mon maître, et ce n'est pas tout... Attendez, je vais vous montrer le plan de la maison que j'ai fait déjà, car je serai très heureux d'en conduire les travaux gratuitement, certain de trouver des entrepreneurs et des ouvriers pour la construire avec des rabais considérables.

Il disparut une minute, revint avec le plan, qu'il étala sur la table de jardin, à l'ombre du vieux pommier familial. Et tout le monde s'approcha, se pencha, pour voir. C'était en effet une maison très simple, mais très aimable, élevée de deux étages, avec une façade blanche, entourée d'un jardin, que fermait une grille. Au-dessus de la porte, on voyait une plaque de marbre.

— Il y aura donc une inscription ? demanda Marc.

— Certes, la maison est faite pour l'inscription... Voici celle que je compte proposer au conseil municipal : « La ville de Maillebois, à l'instituteur Simon, pour la vérité et la justice, en réparation de ses tortures. » Et ce sera signé : « Les petits-fils de ses bourreaux ».

Fernand et Lucile eurent un geste de protestation et d'inquiétude, en regardant leur fille Claire. Vraiment, c'était trop : elle ne pouvait laisser son mari se compromettre à ce point. Mais Claire souriait, appuyée tendrement à l'épaule d'Adrien. Elle répondit indirectement au silence consterné de son père et de sa mère :

— Monsieur Froment, j'ai collaboré à l'inscription, je veux qu'on le sache.

— Je le dirai, soyez-en sûre, s'écria gaiement Marc. Mais il faut qu'elle soit acceptée, cette inscription. Et la maison d'abord, n'est-ce pas?

— C'est bien cela, conclut Adrien. Je voulais vous montrer le projet, mon maître, pour avoir d'abord votre approbation et vous prier ensuite de m'aider à la réaliser. Oh! ce n'est pas la dépense qui inquiétera le conseil municipal, je crains plutôt de me heurter à certains scrupules, les dernières résistances de l'ancien esprit. Au conseil, nous avons beau être tous convaincus aujourd'hui de la parfaite innocence de Simon, il s'y trouve pourtant encore des caractères timides, qui céderont seulement à une poussée de l'opinion publique. Et notre maire, Léon Savin, mis au courant de mon projet, m'a déjà dit, avec beaucoup de justesse, qu'il nous faut absolument l'unanimité, le jour où nous le mettrons aux voix.

Puis, comme pris d'une idée soudaine, il ajouta :

— Vous ne savez pas, mon maître, puisque vous avez été assez bon pour venir jusqu'ici, vous devriez mettre le comble à votre obligeance, en m'accompagnant tout de suite chez Léon Savin. Il a été votre élève, lui aussi, et je suis certain que notre cause ferait un pas immense, si vous en causiez un instant avec lui.

— Ah! bien volontiers, répondit Marc. Partons, j'irai où vous voudrez.

Fernand et Lucile ne protestaient plus, lui fumant sa pipe, elle tricotant son bas; et lui surtout était retombé dans son indifférence de crâne épais ne comprenant rien aux temps nouveaux. Mais Claire devait défendre le plan contre les entreprises de la petite Georgette, qui voulait s'emparer de la belle image. Son père lui avait conté que c'était une maison de joie où les enfants sages seraient récompensés. Et il y eut une embrassade encore, des rires, des poignées de main, lorsque Marc et Adrien s'éloignèrent.

La ferme des Amettes, que Léon Savin habitait, se trouvait de l'autre côté de Maillebois, et ils durent justement traverser le nouveau quartier, la place où était le square ouvert récemment. Aussi s'arrêtèrent-ils un instant devant le terrain choisi par l'architecte, pour y élever la maison projetée.

— Vous voyez, toutes les meilleures conditions y sont réunies...

Il s'interrompit, en voyant venir un gros homme, l'air souriant.

— Tiens! mon oncle Charles... N'est-ce pas? mon oncle, que le jour où nous bâtirons ici la maison dont je t'ai parlé, pour Simon le martyr, tu te chargeras de la serrurerie, au prix coûtant?

— Oui, tout de même, mon garçon, si ça peut t'être agréable... Et je le ferai aussi pour vous, monsieur Froment, car j'ai le remords de vous avoir fait souvent enrager autrefois.

Charles, après avoir épousé Marthe Dupuis, la fille de son patron, dirigeait depuis longtemps l'entreprise de son beau-père. Il avait un grand fils, Marcel, de l'âge d'Adrien, marié à la fille d'un menuisier, Laure Dumont, et qui lui-même s'était fait entrepreneur de charpentes.

— Je vais chez ton père, continua-t-il, en s'adressant à son neveu. J'y ai rendez-vous avec Marcel, pour des travaux. Accompagne-moi donc, puisque tu as aussi du travail à leur donner... Et venez avec nous, monsieur Froment, cela vous fera plaisir de vous retrouver au milieu de vos anciens élèves.

Il plaisantait, il sembla ravi, lorsque Marc s'écria, en riant :

— C'est vrai, le plus grand plaisir... On établira les devis.

— Oh! les devis, dit Adrien, nous n'en sommes pas là.

Et puis, mon père n'est pas parmi les enthousiastes... Ça ne fait rien, je veux bien monter le voir.

Auguste Doloir, grâce à l'amitié de l'ancien maire Darras, était également devenu un petit entrepreneur de maçonnerie. Après la mort de son père, il avait pris sa mère chez lui ; et, depuis la démolition de la rue Plaisir, il occupait, sur l'avenue nouvelle, un rez-de-chaussée, précédé d'une vaste cour, où il déposait des matériaux. Le logement était très propre, très sain, inondé de soleil.

Lorsque Marc se trouva là, dans une claire salle à manger, en présence de madame Doloir, la mère, il y eut de nouveau en lui tout un réveil des vieux souvenirs. Elle était âgée de soixante-neuf ans, elle avait toujours son air raisonnable de bonne ménagère, conservatrice d'instinct, ne permettant pas à son homme ni à ses enfants de se compromettre dans la politique. Marc le revoyait aussi, le maçon Doloir, le grand gaillard blond, l'ouvrier ignorant, gâté par la caserne, brave homme, mais hanté d'histoires imbéciles, l'armée désorganisée par les sans-patrie, la France vendue à l'étranger par les juifs. Un jour, on l'avait rapporté mort sur une civière, tombé d'un échafaudage ; et il semblait bien, ce jour-là, qu'il avait dû boire ; mais madame Doloir n'avait jamais voulu en convenir, parce qu'elle était de celles qui n'avouent pas les fautes des leurs. Quand elle aperçut Marc, elle lui dit tout de suite :

— Ah ! monsieur Froment, nous ne sommes plus jeunes, nous voilà de vieilles connaissances... Mon Auguste et mon Charles n'avaient pas plus de huit et six ans, quand je vous ai vu pour la première fois.

— Parfaitement, madame... J'étais allé vous demander, au nom de mon camarade Simon, de laisser vos enfants dire la vérité, si on les interrogeait.

A tant d'années de distance, elle redevint brusquement grave et défiante, elle répondit :

— Ça ne nous regardait pas, cette affaire, et j'ai eu raison de ne pas en vouloir chez moi, puisqu'elle a fait tant de mal à tout le monde.

Mais Charles avait appelé son frère Auguste, en l'apercevant dans la cour, avec Marcel, déjà au rendez-vous.

— Arrive donc, je t'amène quelqu'un, sans compter que ton fils Adrien veut nous donner une commande.

Auguste, grand et fort comme son père, serra vigoureusement la main de Marc.

— Ah ! monsieur Froment... Charles et moi, nous parlons souvent de vous, lorsque nous nous rappelons notre temps d'école. J'étais un bien mauvais élève, et je l'ai parfois regretté plus tard. Pourtant, je ne vous fais pas trop honte, n'est-ce pas? Puis, voilà mon fils Adrien qui doit commencer à être selon votre cœur.

Et il ajouta, en riant :

— La commande d'Adrien, je la connais, oui! la maison qu'il a l'idée de faire bâtir pour votre Simon... C'est un peu beaucoup tout de même, cette maison, pour un ancien forçat.

Malgré la bonhomie moqueuse du ton, Marc fut peiné de la remarque.

— Est-ce que vous en êtes encore à le croire coupable? Un moment, vous avez été convaincu de son innocence. Puis, après le monstrueux arrêt de Rozan, vous vous êtes remis à douter de cette innocence.

— Dame! monsieur Froment, deux jurys qui condamnent un homme, ça vous impressionne, surtout quand on a la tête à autre chose... Non, non, je ne dis plus qu'il est un coupable; et puis, au fond, ça nous est égal qu'il le soit ou non, nous voulons même bien qu'on lui fasse un cadeau, pourvu qu'on en finisse une bonne fois et qu'on ne nous casse plus la tête, n'est-ce pas? frère.

— C'est ça même, appuya Charles. Si nous écoutions ces grands garçons-là, nous serions les vrais, les seuls

criminels, nous autres, d'avoir toléré l'injustice. Moi, ça me vexe à la longue. Qu'on en finisse!

Les deux cousins, Adrien et Marcel, aussi passionnés l'un que l'autre dans l'affaire, s'égayaient, triomphaient.

— Alors, c'est arrangé, papa, s'écria Marcel, en tapant sur l'épaule de son père. Toi, tu te chargeras de la serrurerie, mon oncle Auguste de la maçonnerie, moi des charpentes, et votre part du crime, comme tu dis, sera ainsi réparée. Nous ne vous en parlerons plus, nous vous le jurons.

Adrien riait également, approuvait de la tête, lorsque la grand'mère, madame Doloir, restée debout, muette et sévère, intervint de son air têtu.

— Auguste et Charles n'ont rien à réparer du tout, jamais on ne saura si l'instituteur Simon était ou non coupable, le petit monde comme nous n'a pas à mettre son nez dans les affaires du gouvernement... Et vous me faites pitié, mes petits, oui! vous deux, Adrien et Marcel, qui vous imaginez être assez forts pour changer le bon Dieu de place. Vous vous imaginez tout savoir maintenant et vous ne savez absolument rien... Ainsi, tenez! mon pauvre mari défunt, votre grand-père, savait qu'il y avait à Paris, tous les samedis, dans une salle souterraine, du côté des fortifications, une assemblée générale de tous les juifs millionnaires, qui décidaient là les sommes à donner aux traîtres pour vendre la France à l'Allemagne. Et il était bien sûr de l'histoire, car c'était son capitaine qui la lui avait dite, en jurant sur son honneur.

Marc la regardait étonné, reporté de quarante ans en arrière. Il reconnaissait un de ces contes extraordinaires rapportés du régiment par le maçon Doloir, dans la hantise de ses trois années de service militaire. Auguste et Charles avaient écouté sérieusement, sans gêne, leur enfance ayant été bercée avec ces inventions imbéciles.

Mais ni Adrien, ni Marcel ne purent réprimer un sourire, malgré leur tendresse déférente.

— Le syndicat des juifs dans une cave, ah! grand'-mère! dit doucement Adrien. Il y a beau temps qu'il n'y a plus de juifs, puisqu'il ne va plus y avoir de catholiques... La disparition des Églises est la fin de toutes les guerres religieuses.

Mais sa mère entrait et il alla l'embrasser. Angèle Bongard, l'ancienne élève de mademoiselle Rouzaire, la petite paysanne avisée, avait beaucoup fait pour les succès de son mari, tout en étant d'une intelligence médiocre. Elle demanda des nouvelles de son frère Fernand, de sa belle-sœur Lucile et de leur fille Claire, devenue sa bru. Puis, toute la famille s'intéressa au dernier-né, Célestin, petit bonhomme de quinze jours, dont la femme de Marcel venait d'accoucher.

— Me voici une seconde fois arrière-grand'mère, monsieur Froment, fit remarquer madame Doloir. Georgette, Célestin, ah! ça pousse... Mon cadet Jules a bien aussi un grand fils de douze ans, mais celui-là, Edmond, n'est que mon petit-fils. Ça me vieillit moins.

Elle se faisait aimable, elle continua, désireuse de racheter un peu sa raideur.

— Et, tenez! monsieur Froment, nous avons l'air de n'être jamais d'accord, et il y a pourtant une chose dont il faut que je vous remercie, c'est de m'avoir presque forcée autrefois à faire de Jules un instituteur. Je ne voulais pas, car le métier alors ne paraissait guère tentant, et c'est vous qui vous êtes dévoué, qui avez donné des leçons à Jules, de manière que, maintenant, avant la quarantaine, le voilà avec une jolie situation.

Elle était devenue très fière de ce fils, qui venait de remplacer à Beaumont, dans une direction, Sébastien Milhomme, nommé directeur de l'Ecole normale. L'institutrice qu'il avait épousée, Juliette Hochard, se trouvait

elle aussi appelée à Beaumont, à l'ancienne direction de mademoiselle Rouzaire. Et leur aîné, Edmond, entré au lycée, y faisait de très remarquables études.

Adrien se mit à plaisanter, en l'embrassant, heureux de la voir se montrer charmante pour son ancien maître.

— Grand'mère, c'est très bien, te voilà avec monsieur Froment... Et, tu ne sais pas? nous te choisissons, ce sera toi, le jour où Simon reviendra, qui iras lui offrir un bouquet à la gare.

Mais elle redevint grave et méfiante.

— Ah! ça, non, bien sûr! Je n'ai pas envie de me mettre dans la peine. Vous êtes tous des fous avec vos idées nouvelles.

On prit congé, au milieu des rires, et Adrien emmena Marc, pour le conduire enfin chez le maire, Léon Savin. La ferme des Amettes, que celui-ci dirigeait, occupait plus de cinquante hectares, à la sortie de Maillebois, au bout du quartier neuf. Après la mort de sa mère, il y avait recueilli son père, l'ancien petit employé, âgé de soixante-onze ans; et, de ses deux aînés. Achille et Philippe, les jumeaux, le second était mort, le premier, employé lui aussi, frappé un jour de paralysie en plein bureau, se trouvait dans un tel état de santé, sans un sou, qu'il avait dû lui faire également une petite place à son foyer. D'ailleurs, Marc, par le mariage de son fils Clément avec Charlotte, le fille d'Hortense Savin, la sœur des trois frères, morte depuis longtemps, était allié à cette famille. Mais le mariage s'était conclu contre son gré, de sorte que, tout en laissant Clément agir selon son cœur, il avait préféré se tenir à l'écart. Il était d'esprit trop large pour faire à Charlotte un crime des légèretés de sa mère, séduite à seize ans, mariée ensuite, puis disparue, enterrée au loin. Il n'en nourrissait pas moins certaines préventions, et il lui avait fallu violenter ses sentiments intimes, lorsque Adrien, dans leur désir

commun du succès de son idée, l'avait prié de l'accompagner aux Amettes.

Justement, Léon n'était pas là, mais il allait rentrer. Ils tombèrent sur Savin, le père, resté à la garde de son fils Achille, cloué dans un fauteuil, près de la fenêtre du petit salon, où il passait sa vie. C'était une pièce étroite, au rez-de-chaussée de la maison d'habitation, installée bourgeoisement, près des vastes bâtiments de la ferme. Et, dès que Savin aperçut Marc, il eut un cri de surprise.

— Ah ! monsieur Froment, je vous croyais fâché ! Voilà une bonne idée de venir me voir !

Il était toujours aussi maigre, aussi chétif, toussant, rendant l'âme ; et c'était lui qui avait enterré sa femme si jolie, si grasse et si fraîche. Hanté de jalousie, professant la nécessité du frein moral de la religion pour les femmes, il avait tué la sienne de querelles et de vexations quotidiennes, à la suite du jour où il l'avait trouvée en conversation tendre avec son directeur, le père Théodose. Un souvenir amer lui en était resté, qui le rendait plus injurieux contre les curés, malgré le redoublement de crainte qu'ils lui inspiraient.

— Fâchés, répéta tranquillement Marc, pourquoi voulez-vous que nous soyons fâchés, monsieur Savin ?

— Oh ! à cause de nos idées qui n'ont jamais été les mêmes... Votre fils a épousé ma petite-fille, n'est-ce pas, mais cela ne signifie pas que nos idées fassent bon ménage ensemble... Ainsi, ces prêtres, ces moines, que vous chassez de partout, c'est très malheureux, ça va augmenter encore le libertinage. Et Dieu sait si je les aime, moi, un vieux républicain de la veille, un socialiste, oui, monsieur Froment, un socialiste ! Seulement, les femmes et les enfants ont besoin d'une menace qui les empêche de mal faire, c'est ce que je me suis toujours exténué à dire.

Marc eut un sourire involontaire, devant l'évocation du passé.

— La religion une simple police, je connais votre théorie. Mais comment la religion resterait-elle une force, lorsqu'on ne croit plus et que les prêtres ne sont plus à craindre ?

— Plus à craindre, grand Dieu ! dans quelle erreur vous êtes !... Moi, j'ai toujours été et je suis encore leur victime. Si je m'étais mis avec eux, croyez-vous que j'aurai végété toute ma vie au fond d'un obscur bureau et que je serais aujourd'hui à la charge de mon fils Léon, après avoir perdu ma femme, morte de privations de toutes sortes? Et mon fils Achille que vous voyez là, si tristement affligé, encore une victime des prêtres. J'aurais dû le mettre au séminaire, il serait préfet ou président de tribunal, au lieu d'avoir pris des douleurs pendant trente ans, dans le même bureau que moi, et d'en être sorti sans bras ni jambes, incapable de manger lui-même sa soupe... N'est-ce pas? Achille, ce sont de sales gens, les curés, mais tout de même il vaut mieux les avoir avec soi que contre soi.

L'infirme avait salué son ancien maître d'un mouvement de tête amical, et il dit d'une voix lente, un peu embarrassée déjà par la paralysie :

— Sans doute les prêtres faisaient la pluie et le beau temps, mais on commence pourtant à se passer très bien d'eux... Aussi, désormais, est-ce facile de régler leur compte et de se poser en justicier.

Il regardait Adrien, resté silencieux, à qui sûrement cette allusion désobligeante s'adressait. Sa fâcheuse situation, la perte de sa femme Virginie, une brouille survenue entre lui et sa fille Léontine, mariée à un petit quincaillier de Beaumont le rendaient amer. Et il continua, voulant préciser :

— Vous vous souvenez, monsieur Froment, lorsque la

Cour de Rozan a recondamné Simon, je vous ai dit que j'étais toujours convaincu de l'innocence du malheureux. Mais quoi? est-ce que je pouvais faire une révolution à moi tout seul? Le mieux était de garder le silence... Et, maintenant, je vois un tas de jeunes messieurs qui nous traîtent de lâches et qui veulent nous donner une leçon, en élevant des arcs de triomphe au martyr. Vraiment, voilà de la courageuse besogne!

Ainsi mis en cause, Adrien comprit que Léon Savin devait avoir parlé chez lui du grand projet. Et il se montra très aimable, très conciliant.

— Oh! tout le monde est brave, du moment que tout le monde devient juste... Je sais bien, monsieur, que vous avez toujours été parmi les raisonnables, et j'en fais l'aveu, j'ai dans ma famille des personnes qui se sont montrées, qui se montrent encore beaucoup plus aveugles et têtues. Aujourd'hui, l'unique désir de tous doit être de s'unir, de se confondre en une même flamme de solidarité et de justice.

L'air stupéfait, Savin écoutait, comprenant tout d'un coup pourquoi Marc et cet Adrien étaient là, attendant son fils Léon. Il avait simplement cru à une visite de politesse.

— Ah! c'est vrai, vous venez pour cette histoire stupide de réparation... Mais moi, je n'en suis pas, non, non! pas plus que ceux de vos parents dont vous parlez, monsieur. Naturellement, mon fils Léon fera ce qu'il voudra, ce qui ne m'empêcheras pas de garder mon idée... Les juifs, monsieur, les juifs, toujours les juifs!

A son tour, Adrien le regardait, frappé de stupeur. Les juifs, pourquoi lui parlait-il encore des juifs? La passion antisémite était morte, au point que la génération nouvelle ne comprenait pas, lorsqu'on chargeait les juifs de tous les crimes. Comme il venait de le dire à sa grand'-

mère Doloir, il n'y avait plus de juifs, puisqu'il n'y avait désormais que des citoyens libérés des dogmes. Seule l'Eglise catholique avait utilisé, en l'exaspérant, l'antisémitisme imbécile et farouche, pour ramener à elle le peuple incrédule ; et l'antisémitisme avait disparu, à mesure qu'elle-même était rentrée dans l'ombre des religions agonisantes.

Très intéressé, Marc suivait la scène, hanté toujours par les souvenirs du passé, comparant les temps d'autrefois au temps présent, se rappelant chaque geste, chaque mot des quarante années écoulées, pour tirer la leçon des gestes et des mots de l'heure actuelle. Mais Léon Savin rentra enfin, avec son fils Robert, un grand garçon de seize ans déjà, qu'il commençait à mettre au courant des travaux de la ferme. Et, dès qu'il sut le motif de la visite, il se montra particulièrement touché de la démarche de Marc, auquel il témoignait une grande déférence.

— Monsieur Froment, vous ne doutez pas de mon désir de vous être agréable. Vous êtes aujourd'hui pour nous tous le maître juste et vénérable... Et d'ailleurs, mon ami Adrien a dû vous le dire, je ne suis pas du tout opposé à son projet, je l'appuierai au contraire de toute mon autorité, car je suis entièrement de son avis, Maillebois ne retrouvera son honneur que le jour où il aura réparé sa faute... Seulement, je le répète, il nous faut l'unanimité dans le Conseil, et j'y travaille, et je vous prie d'y travailler vous-même.

Puis, comme son père ricanait, il lui dit en souriant :

— Voyons, ne te fais pas le crâne si dur, tu as reconnu l'autre jour avec moi l'innocence de Simon.

— Oh ! son innocence, je veux bien. Moi aussi, je suis innocent, et on ne me bâtit pas de maison.

Léon lui répondit un peu rudement :

— Tu as la mienne.

C'était là, au fond, ce qui blessait le plus Savin, cette hospitalité reçue chez son fils, cette fin heureuse chez un enfant qui avait réussi par un grand effort personnel, démentant de la sorte son éternelle récrimination, son regret de ne s'être pas donné aux curés, malgré la haine dont il les poursuivait. Il se fâcha, il cria :

— En somme, vous pouvez bien lui bâtir une cathédrale, à votre Simon. Je resterai chez moi, voilà tout.

Le triste Achille, torturé, venait d'avoir une plainte, que lui arrachaient ses douleurs dans les jambes.

— Hélas ! moi aussi, je resterai chez moi. Mais, tout de même, si je n'étais pas cloué sur ce fauteuil, j'irais avec toi, mon bon Léon, car je suis de la génération qui n'a pas fait peut-être tout son devoir, mais qui ne l'a pas ignoré et qui est prête à le faire.

Ce fut sur cette parole que Marc et Adrien s'en allèrent, ravis, certains du succès. Et, quand Marc se trouva seul, retournant chez sa fille Louise par les larges voies du quartier neuf, il revécut tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, tandis que les souvenirs d'autrefois lui servaient à mesurer le long chemin parcouru. L'histoire entière de sa vie, de son effort, de son triomphe se déroulait. D'abord, il y avait quarante ans, c'était chez les Bongard, chez les Doloir, chez les Savin, l'ignorance première, brute chez le paysan, moins épaisse chez l'ouvrier, dégagée davantage chez le petit employé, mais hantant les trois d'égoïsme aveugle, de sottise et de peur. Puis, une autre génération était venue, qui, grâce à l'instruction rationnelle, avait gagné en raison et en courage, sans avoir encore la force de penser et d'agir sainement. Puis, les enfants des enfants, gagnant toujours en logique, en certitude, étaient sortis de l'école libérés du mensonge et de l'erreur, désormais assez forts pour tenter la grande œuvre de liberté humaine. Et les enfants de ceux-ci, en train de pousser, promettaient déjà d'en

être les ouvriers de plus en plus énergiques et conscients. Il avait donc, autrefois, la vision nette du moment, lorsqu'il disait, à propos de l'affaire Simon, que si la France ne protestait pas, ne se levait pas tout entière, c'était qu'elle était engagée encore dans trop d'ignorance, abêtie, empoisonnée par l'imbécillité religieuse, entretenue dans ses superstitions enfantines par des journaux de lucre et de chantage. De même, il avait eu la nette intuition du remède unique, l'instruction libératrice, tuant le mensonge. détruisant l'erreur, balayant les dogmes ineptes de l'Église, avec son enfer, son paradis, sa doctrine de mort sociale, faisant des citoyens solidaires, ayant la bravoure intelligente de la vie. Et il avait voulu cela, c'était son œuvre qui s'accomplissait, la délivrance d'un peuple par l'école primaire, tous les citoyens tirés de l'iniquité où ils croupissaient, en stupide troupeau, devenus enfin capables de vérité et de justice.

Mais, surtout, dans l'esprit de Marc, un grand apaisement se faisait. Il ne lui montait plus du cœur que beaucoup de pardon, de tolérance et de bonté. Jadis, il avait grandement souffert, il s'était souvent emporté contre les hommes, en les voyant si têtus dans le mal, si stupidement cruels. Maintenant, les paroles de Fernand Bongard, celles aussi d'Achille Savin, ne lui sortaient plus de la mémoire. Ils avaient sans doute toléré l'injustice; mais, comme ils le disaient à cette heure, c'était qu'ils ne savaient pas, qu'ils ne s'étaient pas senti la force de la combattre. On ne pouvait faire un crime de leur intelligence endormie encore aux déshérités de l'ignorance. Et il leur pardonnait bien volontiers à tous, il n'avait même plus de rancune contre les obstinés dont la raison refusait de s'ouvrir, il aurait voulu que la fête projetée, pour le retour de Simon, fût une vaste réconciliation, un baiser général où Maillebois entier redevînt fraternel, travaillant désormais au seul bonheur de tous.

Marc, de retour chez sa fille Louise, à l'école, où sa femme Geneviève l'avait attendu, et où tous deux devaient dîner avec leur fils Clément, Charlotte et Lucienne, eut la joie d'y trouver Sébastien et Sarah, arrivés à l'instant de Beaumont, pour dîner aussi. Toute la famille était donc là, et il fallut mettre les rallonges à la table. Il y avait Marc et Geneviève, puis Clément et Charlotte, avec leur fillette Lucienne, âgée de sept ans déjà, puis Joseph Simon et Louise, puis Sébastien Milhomme et Sarah, puis François Simon et Thérèse Milhomme, le cousin et la cousine, par Joseph et par Sarah, qui s'étaient épousés et qui avaient déjà une petite personne de deux ans bientôt, Rose : en tous douze convives, pleins de santé et d'appétit.

Dès le potage, lorsque Marc raconta son après-midi, le projet d'Adrien et la certitude où il était de le voir réussir, il y eut des acclamations. Et, comme Joseph émettait un doute, peu convaincu des bonnes dispositions du maire, Charlotte intervint.

— Vous vous trompez, mon oncle Léon est complètement avec nous. Il est le seul qui se soit montré bon pour moi, dans la famille.

Lorsque sa mère Hortense avait disparu, emmenée par un amant, elle était restée à la charge de son grand-père Savin, son père ayant dû être interné dans un asile, pour alcoolisme furieux. Et elle avait alors beaucoup souffert, rudoyée, ne mangeant même pas toujours à sa faim. Savin, qui ne semblait pas se souvenir du résultat déplorable des leçons de pieuse hypocrisie données par mademoiselle Rouzaire à sa fille Hortense, accusait sa petite-fille Charlotte d'être une athée, une révoltée, qui devait à l'enseignement de mademoiselle Mazeline les plus fâcheuses allures. Elle était délicieuse, cette Charlotte, libérée des pruderies mensongères, mais d'une honnêteté saine et forte, toute à la raison et à la tendresse. Et Clé-

ment l'avait aimée, puis épousée malgré les obstacles, heureux justement de trouver en elle la compagne vraie, n'appartenant plus qu'à son foyer; et ils vivaient depuis lors dans une étroite union, très heureux, aidant leur petite Lucienne à grandir encore en grâce, en amour, en libre vérité.

D'ailleurs, Marc aussi défendit Léon Savin, le maire.

— Charlotte a raison, il est avec nous... Et vous savez, cette maison, dont on projette de faire à Simon le cadeau fraternel, le plus beau est qu'elle aura, pour entrepreneurs, les deux Doloir, Auguste le maçon, et Charles le serrurier, sans compter que, par les alliances, Fernand Bongard et Achille Savin vont s'y employer aussi... Hein? mon bon ami Sébastien, qui aurait dit cela, jadis, lorsque vous étiez avec ces gaillards sur les bancs de mon école?

Il s'égayait doucement, et Sébastien Milhomme se mit à rire. Mais il était encore sous le coup d'un deuil, d'une aventure tragique, dont il gardait la tristesse. Au printemps dernier, sa tante, madame Edouard, était morte brusquement, laissant la papeterie de la rue Courte à sa belle-sœur, madame Alexandre. Depuis la disparition de son fils Victor, elle dépérissait, elle ne s'occupait plus de ce petit commerce des fournitures classiques dont elle avait eu la passion, très dépaysée d'ailleurs, ne comprenant rien aux temps nouveaux. Restée seule, madame Alexandre le continuait dans le désir de n'être pas à charge à son fils Sébastien, bien que la situation de celui-ci devînt fort belle. Mais, tout d'un coup, un soir, Victor reparut, ayant appris la mort de sa mère, sortant des bas-fonds où il s'était comme enlizé, en une crapuleuse existence; et, ravagé, sordide, il se montra féroce, il exigea la vente de la papeterie, liquida la très ancienne association, afin d'emporter sa part. Ce fut la fin de la petite boutique de la rue Courte, où des générations d'écoliers étaient venues acheter leurs cahiers et leurs

plumes. Un instant, dans les rues de Maillebois, on aperçut Victor mieux nippé, faisant la fête. On le revit, matin et soir, en compagnie de son ancien camarade d'escapade, Polydor Souquet, tombé à la boue ; et Marc, une nuit, les rencontra tous les deux, au fond d'un quartier mal famé, accompagnés d'une ombre noire, en laquelle il crut bien reconnaître le frère Gorgias. Puis il y avait huit jours à peine, la police avait ramassé, devant une maison louche, le corps d'un homme, le crâne ouvert. C'était Victor, tout un drame ignoble et obscur, dont on étouffait le scandale.

— Oui, oui, dit Sébastien, lentement, je les revois tous les camarades d'autrefois ; et, à part quelques malheureux, ils n'ont pas mal tourné en somme... Mais il y a, dans la vie, des poisons impitoyables.

On n'insista pas, on lui demanda des nouvelles de sa mère, qu'il avait prise avec lui, à l'Ecole normale de Beaumont, et qui se portait fort bien, malgré son grand âge. Sa situation nouvelle de directeur l'occupait beaucoup, dans son désir de continuer l'œuvre de son maître vénéré Salvan, en préparant pour l'enseignement primaire, élargi toujours, des instituteurs capables de leur grande tâche.

— Ah! dit-il encore, ce sera une grande joie pour nous tous, cette réparation publique à Simon, cette glorification d'un simple instituteur. Je veux que mes élèves la fêtent, je leur obtiendrai bien un jour de congé.

Marc, qui s'était réjoui de sa nomination de directeur comme d'un triomphe personnel, approuva beaucoup son idée.

— C'est cela, nous amènerons les anciens, et Salvan, et mademoiselle Mazeline, et Mignot. Nous évoquerons même le pauvre Férou, pour que sa mémoire soit présente... A ne compter que nous, qui sommes ici, nous faisons déjà un beau bataillon.

On se mit à rire, il n'y avait là, en effet, que des instituteurs et des institutrices. Clément et Charlotte dirigeaient toujours l'école de Jonville. Joseph et Louise avaient décidé qu'ils ne quitteraient jamais celle de Maillebois.

Sébastien et Sarah, installés avec madame Alexandre dans l'ancien appartement de Salvan, comptaient bien n'en plus sortir, jusqu'au jour de la retraite. Et quant au jeune ménage, au cousin et à la cousine, François et Thérèse, ils venaient d'être nommés à l'école de Dherbecourt, où avaient débuté autrefois leurs parents. François, en qui se retrouvaient les ressemblances fondues de Joseph et de Louise, tenait aussi beaucoup de son grand-père Marc, le front haut, les yeux clairs, mais luisant d'une flamme où brûlait l'insatiable désir; tandis que, chez Thérèse, la grande beauté de sa mère Sarah était comme attendrie et apaisée par la finesse intelligente de Sébastien son père; et leur fillette Rose, la dernière née, adorée de toute la famille, semblait être l'avenir en fleur.

Le dîner fut d'une gaieté délicieuse. Quelle joie, pour Joseph et Sarah, les enfants de l'innocent torturé pendant de si longues années, que cette fête réparatrice qui se préparait! Et, à cette glorification tardive assisteraient leurs enfants, leur petite-fille même, tout ce sang auquel s'était mêlé le sang de Marc, le plus héroïque défenseur du martyr. Quatre générations se trouveraient là pour célébrer la vérité enfin conquise, et le cortège serait fait de tous les bons ouvriers qui avaient souffert pour elle et qui allaient triompher avec elle.

Il y eut des rires encore, et toujours des rires. C'était Geneviève, l'arrière-grand'mère, qui avait mis Rose près d'elle, pour la surveiller, et qui appelait à son secours Louise, la grand'mère, et Thérèse, la mère, parce que la fillette mettait ses menottes dans tous les desserts.

— Arrivez, arrivez donc, je ne puis plus en venir à bout. En voilà une gourmande !

Et ce fut sa petite-fille Lucienne, la raisonnable personne de sept ans, qui l'aida, en veillant sagement sur sa petite-cousine, car elle faisait volontiers la ménagère, très maternelle déjà avec ses poupées. On but au retour prochain de Simon, et dix heures sonnaient, comme l'heureuse famille disait encore son allégresse, oubliant les trains qui devaient remmener les uns à Beaumont, les autres à Jonville.

Dès lors, les événements heureux marchèrent avec une rapidité inespérée. Le projet d'Adrien, soumis au conseil municipal, fut voté à l'unanimité des voix, ainsi que le désirait sagement Léon Savin, le maire. La belle et franche inscription, qui devait dire le vœu des donateurs, ne trouva même pas un opposant. Et il y eut, pour ce résultat, si prompt, si général, une aisance extraordinaire, sans que les promoteurs de l'idée eussent besoin des démarches, des plaidoyers, qu'ils avaient cru d'abord nécessaires. C'était que l'idée, formulée par eux, existait déjà en germe chez tous : un remords du passé, une inquiétude de l'iniquité encore saignante, un besoin invincible de guérir la plaie, pour l'honneur de la population. Tous sentaient maintenant l'impossibilité d'être heureux en dehors de la solidarité civique, car un peuple n'a du bonheur durable que lorsqu'il est juste. Aussi, les listes de souscription se couvrirent-elles en quelques semaines. Comme la somme demandée était relativement faible, une trentaine de mille francs, la municipalité ayant donné le terrain, on mit une coquetterie à souscrire par deux francs, trois francs et cinq francs au plus, afin d'avoir un plus grand nombre de souscripteurs. Le petit peuple, les ouvriers du faubourg, les paysans des environs, versèrent des dix sous et des vingt sous. Tout de suite, dès la fin de mars, les travaux commencèrent. On

voulait être prêt, les dernières boiseries posées, les peintures sèchés, pour le milieu de septembre, date à laquelle Simon avait fini par fixer son retour. Et ce fut ainsi que, sur le plan de leur fils et neveu Adrien, le maçon Auguste, le serrurier Charles, aidés du charpentier Marcel, tous des Doloir alliés à des Bongard, construisirent la maison votive, offerte en cadeau à l'instituteur Simon, sous la surveillance amicale du maire Léon, un Savin.

En septembre, la simple et riante maison se dressait au milieu de son jardin, qu'une grille fermait du côté du square. L'hôte, affectueusement attendu, pouvait venir l'occuper. Rien n'y manquait. Seule, au-dessus de la porte, la plaque de marbre qui portait l'inscription, se trouvait couverte d'un voile, comme inachevée. Mais c'était la surprise, qu'on devait découvrir au dernier moment. Adrien s'était rendu dans les Pyrénées, auprès de Simon et de David, afin de tout régler à l'avance. Il était entendu que madame Simon, vivante encore, quoique bien affaiblie, presque impotente, viendrait s'installer la première, avec l'aide de ses enfants, Joseph et Sarah. Puis, au jour convenu, Simon arriverait en compagnie de son frère David, serait reçu officiellement à la gare, puis conduit à sa demeure glorieuse, don de ses concitoyens, où sa femme et ses enfants l'attendraient. Et ce fut le vingt septembre, un dimanche, par une journée de radieux soleil, d'air tiède et pur, que la solennité se déroula. Les rues de Maillebois étaient pavoisées, on avait effeuillé les dernières fleurs de la saison sur le parcours du cortège. Le train ne devait arriver qu'à trois heures, et la population, depuis le matin, vivait dehors, au milieu de chants et de rires, toute une foule heureuse et parée, qu'augmentait sans cesse le flot des curieux, accourus des communes voisines. Dès midi, on ne pouvait plus circuler devant la

maison, sur la grande place neuve, où s'ouvrait le square. Les familles ouvrières du quartier avaient envahi ce square. Toutes les fenêtres voisines étaient occupées, la chaussée elle-même se trouvait envahie, barrée par la houle montante des spectateurs passionnés, désireux de voir et de crier leur fièvre de justice. Et rien n'était plus émouvant ni plus grand.

De bon matin, Marc et Geneviève étaient venus de Jonville, accompagnés de leur fils Clément, de Charlotte et de la petite Lucienne. Tous devaient attendre Simon dans le jardin, groupés autour de madame Simon, de ses enfants Joseph et Sarah, de ses petits-enfants François et Thérèse, de son arrière-petite-fille Rose. Louise se trouverait naturellement au côté de son mari Joseph, et Sébastien au côté de sa femme Sarah. C'étaient les quatre générations, tout ce qui avait poussé du sang de l'innocent mêlé au sang des justiciers. Puis, on avait réservé des places aux survivants des temps héroïques, aux premiers défenseurs, Salvan, mademoiselle Mazeline et Mignot, ainsi qu'aux ouvriers fervents de la réparation, aux membres aujourd'hui conquis, enthousiastes, des familles Bongard, Doloir et Savin. Le bruit courait que Delbos, l'ancien avocat, le héros des deux procès, qui venait d'être ministre de l'Intérieur pendant quatre ans, était allé à la rencontre de Simon et de David pour arriver avec eux. Seul, le maire, avec une délégation du conseil municipal, devait recevoir les deux frères à la gare, puis les amener à la maison ornée de guirlandes et de bannières, où toute la solennité aurait lieu. Et Marc, se conformant à ce programme, attendait donc là, avec la famille, malgré sa hâte joyeuse d'embrasser le triomphateur.

Deux heures sonnèrent, encore toute une heure à patienter. La foule grossissait toujours. Marc était sorti du jardin pour se mêler aux groupes, désireux d'entendre les paroles échangées, volant dans le clair soleil. On

causait uniquement de l'extraordinaire histoire qui surgissait du passé obscur, cette condamnation d'un innocent, devenue abominable, inexplicable aux yeux des générations nouvelles ; et c'était, chez les jeunes, un long cri de stupeur indignée, tandis que les vieux, les témoins de l'iniquité, essayaient de se défendre avec des gestes vagues, des explications honteuses. Maintenant que la vérité éclatait dans la splendeur du jour, avec une force de certitude invincible, les enfants, les petits-enfants n'arrivaient pas à comprendre comment les pères et les grands-pères avaient pu pousser l'aveuglement stupide, l'égoïsme méchant, jusqu'à ne pas voir clair en une affaire d'une simplicité pareille. Sans doute, beaucoup de ceux-ci partageaient aujourd'hui leur étonnement, ne s'expliquant plus eux-mêmes l'état de crédulité où ils étaient tombés. Et c'était leur meilleure réponse, il avait fallu vivre dans ces temps-là pour se rendre compte de la puissance du mensonge sur l'ignorance. Un vieillard faisait amende honorable, un autre racontait comment il avait hué Simon, le jour de son arrestation, et comment il l'attendait là depuis deux heures, pour l'acclamer, ne voulant pas mourir, avec sa vilenie sur la conscience; et un jeune garçon, son petit-fils, lui sautait au cou, l'embrassait avec de grands rires, ému jusqu'aux larmes. Marc, délicieusement touché, continuait à se promener à petits pas, regardant et écoutant toujours.

Mais, tout d'un coup, il s'arrêta. Il venait de reconnaître Polydor, vêtu de loques, la face ravagée, ivre encore d'une nuit crapuleuse; et il resta saisi, en apercevant à son côté le frère Gorgias, vêtu de noir comme toujours, une vieille redingote graisseuse qu'il portait sans linge, collée à sa peau noire. Mais lui, muet, farouche, n'était pas ivre, redressé dans sa maigreur tragique, promenant sur la foule des yeux de flamme. Et Marc entendit que Polydor, avec un entêtement stupide d'ivrogne, le plaisantait sur

l'affaire, dont tout le monde causait autour d'eux. Il bavait, il bégayait :

— Dis donc, vieux frère, le modèle d'écriture... Hein ? le modèle d'écriture... C'était moi qui l'avais chipé, je l'avais sur moi, et j'ai eu la bêtise de te le rendre, quand tu m'as reconduit... Ah ! ce fichu modèle d'écriture !

Un éclair brusque venait d'illuminer Marc. Maintenant, il possédait toute la vérité. L'unique lacune dont il avait encore parfois le tourment, venait de se combler. C'était ce modèle, repris le soir même à Polydor, que Gorgias avait dans la poche, et qui s'était trouvé mêlé à un numéro du « Petit Beaumontais », lorsque, bouleversé, terrifié par les cris de sa victime, il avait cherché un mouchoir, un tampon quelconque, pour en faire un bâillon.

— Mais, tu sais, vieux frère, bégaya encore Polydor, on s'aimait bien, on ne disait ses affaires à personne... Hein ! tout de même, si j'avais bavardé ! Ah ! tu vois la tête de la tante Pélagie !

Et il ricanait, hébété, ignoble, sans avoir même conscience des gens qui l'entouraient, tandis que Gorgias se tournait à peine, pour lui jeter des regards de mépris, où demeurait comme une caresse d'amour tendre. Mais il dut comprendre que Marc avait entendu l'aveu involontaire de l'ivrogne, et il fit taire celui-ci, d'une voix basse et rude.

— Tais-toi, sac à vin ! tais-toi, pourriture ! Tu sues ton péché et le mien, tu m'as encore damné, dans ton ignominie de tout à l'heure ? Tais-toi, immonde chair, et c'est moi qui parlerai, oui ! je crierai ma faute, pour que Dieu me pardonne !

Puis, s'adressant à Marc, qui écoutait toujours, saisi et silencieux :

— Vous avez entendu, n'est-ce pas? monsieur Froment, et il faut que tous entendent. Voilà assez longtemps que je suis brûlé par le besoin de me confesser aux

hommes, comme je me suis déjà confessé à Dieu, dans la pensée de rendre mon salut plus glorieux encore. D'ailleurs, cette foule m'exaspère, elle ne sait rien ni des gens ni des choses, elle répète mon nom avec exécration, comme si j'étais le seul coupable; et elle verra bien que non, je vais tout lui dire!

Malgré ses soixante-dix ans passés, il monta d'un saut sur le mur bas où était scellée la grille de la maison votive au seuil de laquelle Simon, l'innocent, allait triompher. Puis, se tenant d'un bras à cette grille, il se retourna, il fit face à l'immense auditoire. Depuis une heure qu'il se promenait au travers des groupes, il venait en effet d'entendre son nom sortir de toutes les lèvres, maudit, devenu infâme. Et une fièvre sombre peu à peu l'exaltait, cette bravoure du beau bandit qui ne renie aucun de ses actes, qui voudrait les jeter à la face des hommes, dans une folie d'orgueil d'avoir osé les commettre. Mais, surtout, ce dont il souffrait, c'était de s'entendre nommer seul, de porter tout le poids de l'exécration publique, lorsque les autres, les complices, semblaient oubliés déjà. La veille encore, à bout de ressources, il avait voulu forcer la porte du père Crabot, enfermé dans son domaine de la Désirade, et il s'était fait jeter dehors, en emportant une pièce de vingt francs, la dernière, lui avait-on dit. Personne ne criait le nom du père Crabot, au milieu des outrages. Pourquoi donc, lorsque lui-même était prêt à expier ses fautes, le père Crabot n'aurait-il pas expié les siennes? Sans doute, tout dire ne lui ferait pas tirer de ce lâche vingt francs de plus; mais il tenait au fond davantage à sa haine qu'à l'argent, et ce serait bien de jeter son ennemi aux flammes de l'enfer, tout en gagnant les délices du paradis, par l'humiliation de cette confession publique dont l'idée depuis quelque temps le hantait.

Alors, une chose inattendue, extraordinaire, commença. D'un geste violemment élargi, Gorgias sembla

vouloir rassembler, ramener à lui l'attention de la foule innombrable. Et, d'une voix aiguë, puissante encore :

— Ecoutez-moi, écoutez-moi, je veux tout vous dire !

Mais on ne l'entendit pas, on ne l'écouta pas d'abord. Il dut jeter le même cri, à deux, à trois, à dix reprises, avec une énergie croissante, inlassable. De proche en proche enfin, on le remarqua, on s'inquiéta ; et, lorsque des anciens l'eurent reconnu, lorsque son nom eut circulé de bouche en bouche, dans un frisson d'horreur, un silence de mort finit par s'établir d'un bout à l'autre de la vaste place.

— Ecoutez-moi, écoutez-moi, je veux tout vous dire !

Sous le grand soleil, accroché d'une main à cette grille, dominant les têtes, il continuait à faire de l'autre main des gestes véhéments, comme s'il eût coupé l'air à coups de sabre. Et, serré dans sa redingote usée, l'air desséché, tordu, avec sa face noire au grand nez d'oiseau de proie, il apparaissait terrible, comme un revenant du passé, dont les yeux se rallumaient des feux abominables de jadis.

— Vous parlez de vérité et de justice, et vous ne savez rien, et vous n'êtes pas des justes... Vous m'accablez tous, vous faites de moi l'unique coupable, lorsque d'autres ont péché davantage. J'ai pu être un criminel, d'autres ont voulu mon crime, l'ont couvert et continué... Et, tout à l'heure, vous verrez bien si je n'avoue pas bravement mon péché, comme au tribunal sacré de la pénitence. Mais pourquoi donc suis-je le seul ici prêt à me confesser de la sorte ? pourquoi donc l'autre, mon maître, mon chef, le tout-puissant père Crabot, n'est-il pas là, prêt lui aussi à s'humilier et à tout dire ? Qu'il vienne, qu'on aille le chercher dans la retraite prudente où il se cache, et qu'il se confesse devant les hommes, et qu'il fasse pénitence avec moi !... Autrement, je parlerai, je crierai son crime avec le mien, car Dieu est en moi, le

plus humble, le plus misérable des pécheurs, et c'est Dieu qui veut ici mon expiation et la sienne!

Âprement, il continua, il accusa tous ses supérieurs, le père Crabot en tête, d'être des catholiques dégénérés, des jouisseurs et des poltrons. L'Eglise mourait de leur lâcheté, de leurs accommodements avec les mollesses et les vanités du monde. C'était sa thèse favorite que le véritable esprit religieux avait déserté ces moines, ces prêtres, ces évêques, qui auraient dû faire régner Jésus par le fer et le feu. La terre et les hommes appartenaient à Dieu seul, et Dieu les avait donnés à son Eglise, déléguée souveraine de son pouvoir. Elle devait avoir par là même la possession de tout, puissance totale sur toutes les choses et sur tous les êtres. Elle disposait des richesses, il ne pouvait exister de riches que par sa permission. Elle disposait de la vie elle-même, chaque homme vivant était son sujet, qu'elle laissait vivre ou qu'elle supprimait, selon l'intérêt du ciel. Telle était la doctrine dont les vrais saints ne s'étaient jamais écartés. Lui, dans son humilité de simple ignorantin, l'avait toujours pratiquée, exaltée, et ses supérieurs, malgré leurs autres torts à son égard, lui reconnaissaient encore le mérite devenu rare d'avoir l'esprit religieux absolu; tandis qu'eux-mêmes, les Crabot, les Philibin, les Fulgence avaient perdu la religion par leurs compromis, en voulant ruser avec les libres penseurs, les juifs, les protestants et les francs-maçons. Peu à peu, en opportunistes désireux de plaire, ils abandonnaient des dogmes, ils dissimulaient la rudesse de la doctrine, lorsqu'ils auraient dû combattre l'impiété à visage découvert, égorger, brûler les hérétiques. Et lui-même rêvait d'un bûcher immense, dressé en plein Paris, où il aurait jeté toute la nation coupable, pour que la flamme et l'odeur de ces millions de corps pussent monter jusqu'au ciel rouge, en une gerbe immense, réjouir et apaiser Dieu.

Et il criait :

— Dès que le pécheur avoue et fait pénitence, il n'est plus coupable, il rentre en grâce auprès de son souverain Maître !... Quel est donc l'homme qui ne pèche pas ? Toute chair est faillible, le religieux que la bête fait tomber au crime, a la seule obligation de s'en confesser, comme un simple laïque ; et, s'il reçoit l'absolution, s'il expie avec un ferme repentir, il se rachète, il est tout blanc, digne d'entrer au ciel, parmi les roses et les lis de Marie... J'avais confessé mon crime au père Théodose, qui m'avait absous, et je ne devais plus rien à personne, puisque Dieu, voulant tout, sachant tout, venait de me pardonner, par le sacrement d'un de ses ministres. Et, de même, à partir de ce jour-là, chaque fois que j'ai menti, chaque fois que mes chefs m'ont forcé à mentir, je suis retourné au confessionnal, j'ai lavé mon âme de toutes les impuretés dont la fragilité humaine la salissait... Hélas! j'ai beaucoup, j'ai souvent péché, car Dieu, pour m'éprouver sans doute, a laissé le diable me brûler de tous les feux de son enfer. Mais j'ai usé ma poitrine à la battre de mes deux poings, j'ai fait saigner mes genoux sur les dalles des chapelles. J'ai payé, je répète que je ne dois rien, un vol d'archanges m'emporterait au paradis, si je mourais tout à l'heure, avant d'avoir eu le temps de succomber de nouveau à la boue première dont je viens... Et, surtout, je ne dois rien aux hommes, je ne leur ai jamais rien dû, mon crime ne peut être qu'entre moi et Dieu, dont je suis le serviteur. Il m'a pardonné, et si je parle aujourd'hui, c'est que je le veux bien, c'est que je veux joindre à la miséricorde divine le martyre d'une humiliation dernière, afin d'entrer au paradis en triomphateur, céleste joie que je goûterai, malgré mon abjection, grâce à la pénitence, et que vous ne connaîtrez jamais, race d'incroyants et de blasphémateurs, destinés tous à l'enfer !

Gorgias raillait encore, dans sa fureur sombre, dans cet élan de foi sauvage qui le dressait, seul et impudent, en face du peuple. Et il eut son habituel retroussement de lèvres qui découvrait, à gauche, un peu de ses dents, en un rictus involontaire, où il y avait de la goguenardise et de la cruauté. Polydor, effaré un instant, le regardant de ses yeux ronds, envahis d'ombre par l'ivresse, venait de se laisser tomber au pied de la grille, comme foudroyé de sommeil, ronflant déjà. La foule, patiente, dans l'attente épouvantée de l'aveu promis, avait gardé jusque-là son grand silence de mort. Mais elle commençait à se lasser de tant de paroles, où elle sentait l'orgueil indomptable, l'insolence et l'outrage de l'homme d'Eglise, qui se croit souverain et inviolable en son Dieu. Que voulait-il dire? pourquoi ne contait-il pas simplement les choses? à quoi bon tant de préparations, puisque dix mots auraient suffi? Et un grondement s'élevait, une poussée allait le balayer, lorsque Marc, attentif, très maître de lui, malgré le frémissement où il était de la confession attendue, se montra, calma du geste ce flot montant d'impatience et de colère. Imperturbable, d'ailleurs, Gorgias continuait, au milieu des interruptions, à répéter de la même voix aiguë qu'il était le seul brave, le seul vraiment avec Dieu, mais que les autres, les lâches, allaient payer eux aussi, parce que Dieu le suscitait pour que la confession de tous les pécheurs fût faite publiquement, en une expiation suprême, d'où l'Eglise, compromise par des chefs indignes, allait sortir rajeunie et à jamais victorieuse.

Puis, tout d'un coup, il prit une voix de détresse et de larmes, il se frappa la poitrine violemment, des deux poings, comme sous l'accès du plus furieux remords.

— O mon Dieu, j'ai péché! ô mon Dieu, pardonnez-moi! ô mon Dieu, arrachez-moi des griffes du diable, pour que je bénisse encore votre saint nom!... C'est mon

Dieu qui le veut! écoutez-moi, écoutez-moi, je vais tout vous dire!

Et il se mit à nu devant le peuple assemblé, il dit sans rien taire ses appétits énormes, gros mangeur, gros buveur, hanté dès l'enfance d'immonde lubricité. Enfant, malgré sa vive intelligence, il ne travaillait pas, toujours en escapade, en maraude, culbutant déjà les petites paysannes dans les foins. Son père, Jean Plumet, était un ancien braconnier, dont la comtesse de Quédeville avait fait un garde-chasse. Lui, Georges Plumet, avait eu pour mère une rôdeuse, engrossée par le braconnier au fond d'un fossé, disparue plus tard en laissant l'enfant. Et il revoyait son père mort, rapporté sur une civière dans la grande cour de Valmarie, la poitrine trouée par les deux balles d'un braconnier, un ancien camarade. Ensuite, il avait grandi avec le petit-fils de la comtesse, Gaston, un gamin indomptable, qui, lui aussi, préférait à l'étude, les fillettes errantes dont on retrousse les jupes, les nids de pies qu'on déniche en haut des peupliers, les écrevisses qu'on va, tout nu, chercher dans les trous, au fond de la rivière. C'était alors qu'il avait connu le père Philibin, précepteur de Gaston, et le père Crabot, superbe, en pleine force et en plein éclat, adoré de la comtesse de Quédeville, maître déjà du domaine de Valmarie. Et il conta brusquement, brutalement, la mort de Gaston, le petit-fils, l'héritier, cette mort à laquelle il avait assisté de loin, dont il gardait depuis tant d'années le secret terrible, l'enfant poussé à la rivière, noyé comme par accident, pendant une promenade, ce qui, quelques mois plus tard, devait amener la comtesse à faire au père Crabot le don légal et définitif du vaste domaine.

Gorgias se battit la poitrine avec un redoublement de fureur, la voix brisée de sanglots, éperdu de contrition.

— J'ai péché, j'ai péché, ô mon Dieu!... Et mes chefs ont péché, plus affreusement encore, ô mon Dieu! en me donnant le mauvais exemple... Mais, ô mon Dieu! puisque j'expie ici pour eux et pour moi, en disant tout, vous leur pardonnerez, dans votre infinie bonté, ô mon Dieu! comme vous me pardonnerez à moi-même.

Il y eut dans la foule une houle profonde de révolte indignée. Des poings se levèrent, des voix crièrent vengeance, tandis que Gorgias poursuivait son récit, disait comment le père Crabot et le père Philibin ne l'avaient plus abandonné, liés à lui désormais par un lien de sang, comptant sur lui comme il comptait sur eux. C'était le pacte ancien que Marc avait soupçonné, Gorgias donné à l'Eglise, devenu l'ignorantin, l'enfant terrible de Dieu qui épouvantait et qui ravissait ses chefs par le magnifique esprit religieux qui brûlait dans sa chair coupable. Il eut un grand sanglot, il en arriva soudainement à son crime immonde.

— O mon Dieu! le petit ange était là... C'est bien la vérité, je venais de reconduire l'autre élève, et je retraversais la place toute noire, quand j'ai aperçu le petit ange par la fenêtre ouverte, dans la chambre éclairée... Vous qui regardiez alors en moi, ô mon Dieu! vous savez bien que je me suis approché sans intentions impures, simplement curieux et paternel, pour gronder l'enfant de laisser ainsi ouverte sa fenêtre. Et vous ne l'ignorez pas non plus, j'ai causé là un instant en bon ami, demandant à voir les images pieuses qui étaient sur la table, de belles images très saintes et très douces, encore embaumées de l'encens de la première communion... Mais pourquoi donc, ô mon Dieu! avez-vous permis alors au diable de me tenter, pourquoi m'avez-vous abandonné au tentateur, qui m'a fait enjamber l'appui de la fenêtre, sous le prétexte de voir de plus près les saintes images, le cœur déjà palpitant, le sang peu à peu incendié de toutes les

flammes de l'enfer... O mon Dieu! ô mon Dieu! vos desseins sont impénétrables et terribles.

Maintenant la foule était retombée à son silence de mort, sous l'angoisse affreuse qui étreignait toutes les poitrines plus rudement, à mesure que l'ignoble aveu se déroulait. On n'entendait plus un souffle, un effroi immense s'élargissait sur les têtes immobiles, terrifiées de ce qu'elles sentaient venir. Et Marc, la face blanche, éperdu de voir enfin la vérité se dresser ainsi, après tant de versions mensongères, revivait la scène qu'il avait deja reconstituée, regardait fixement le monstrueux coupable, repris de sa folie ancienne, s'emportant en gestes frénétiques, au milieu des sanglots qui l'étranglaient.

— O mon Dieu! vous aviez fait l'enfant si délicieux, avec sa tête blonde et frisée de petit ange. Et il semblait n'avoir, comme les chérubins des peintures pieuses, que cette tête de chérubin, avec deux ailes, tant son pauvre petit corps d'infirme était délicat et fluet, sous sa petite chemise... Le tuer, ô mon Dieu! est-ce que j'en avais l'atroce pensée? Dites-le, vous qui lisez dans mon cœur. Il était si joli, je l'aimais tant, que je n'aurais pas arraché un seul cheveu de sa tête... Et c'est vrai, le feu du péché était venu, la concupiscence me brûlait, et j'ai voulu le caresser, mais si doucement, avec des paroles hésitantes, avec des gestes qui osaient à peine... Je m'étais assis près de la table, regardant les saintes images. Je l'ai attiré près de moi, je l'ai assis sur mes genoux, pour les voir ensemble. Et il s'est d'abord laissé faire, très docile, très câlin; puis, comme Satan m'emportait, m'aveuglait, il a pris peur, il a commencé de crier, de crier, de crier... O mon Dieu! ces cris, ces cris que j'entends toujours et qui me rendent fou!

C'était en effet, chez lui, comme une crise croissante embrasant ses yeux dans sa face convulsée, tordant ses lèvres où un peu d'écume se montrait. Des secousses

spasmodiques agitaient son corps maigre et tordu. Et une rage dernière l'emporta, il finit par hurler, en damné que le diable retourne avec sa fourche sur le brasier infernal :

— Non, non, ce n'est pas la vérité encore, c'est arrangé et embelli... Je veux tout dire, je veux tout dire, c'est à ce prix que je goûterai les éternelles délices du paradis.

Alors, ce fut immonde et d'une horreur sacrée. Il dit tout, en termes crus, abominables, avec des gestes qui évoquaient l'ignominie de l'atroce scène. Il dit comment, brûlé, lâché ainsi qu'une bête en folie, il avait jeté le petit Zéphirin par terre, l'avait souillé, déchirant sa chemise, tâchant de lui en envelopper la tête, pour qu'il ne criât plus. Il dit l'acte, sans taire aucun détail, des détails sordides, féroces, où passait la démence des passions contre nature, grandies et perverties à l'ombre des cloîtres. Il dit sa terreur lâche, en entendant les cris continuer toujours, son besoin de cacher son crime, pendant que sa tête se perdait et que ses oreilles bourdonnantes croyaient saisir déjà le galop des gendarmes lancés à sa poursuite. Il dit son égarement, la recherche autour de lui d'un objet quelconque, ses poches fouillées, des papiers trouvés là, enfoncés dans la bouche gémissante de la victime, stupidement, sans prévision aucune, par unique désir de n'être plus torturé par les terribles cris. Et il dit enfin le meurtre, l'étranglement, les dix doigts de ses mains robustes, sèches et poilues, serrés comme des cordes de fer autour du cou délicat, y pénétrant, y laissant de profonds sillons noirs.

— O mon Dieu ! je suis un porc, je suis une brute meurtrière dont les membres sont tachés de boue et de sang... Et je me suis sauvé comme un misérable lâche, sans une idée dans la cervelle, gorgé et abruti, laissant la fenêtre ouverte, ce qui prouve bien ma bêtise, l'innocence où je serais resté, sans l'assaut imprévu et victo-

rieux du diable... J'ai tout dit devant les hommes, ô mon Dieu! et que votre bonté, touchée par ma pénitence, m'ouvre le ciel!

Mais, cette fois, la patience épouvantée de la foule était à bout. Brusquement, à la stupeur qui la tenait glacée et muette, succéda un emportement d'une violence irrésistible. Une longue clameur d'imprécations roula d'une extrémité de la place à l'autre, une vague énorme s'enfla, se précipita, menaça de venir écraser contre la grille, où il se cramponnait toujours, le misérable impudent, le pénitent monstrueux, qui, par démence religieuse, osait ainsi étaler son crime à la face du soleil. Des cris le souffletaient : A mort, le violateur! à mort, l'assassin! à mort, à mort, le souilleur et le tueur d'enfants! Et Marc vit le terrible danger, la foule écharpant cet homme, dans son besoin simpliste de justice immédiate; et toute la fête de bonté, de solidarité, le triomphe de la vérité et de l'équité enfin conquises, allait être endeuillée, salie, par l'exécution du coupable, dont les membres épars seraient jetés aux quatre vents. Il se hâta, voulut arracher Gorgias de la grille; mais il dut lutter contre celui-ci, têtu, frénétique, ayant à parler encore. Enfin, aidé par des voisins aux bras vigoureux, il l'enleva, réussit à le faire porter dans le jardin, dont la porte fut refermée. Il était grand temps, la vague énorme de la foule, qui arrivait, se brisa contre la grille, neuve et solide. Gorgias se trouvait désormais à l'abri, dans l'asile de cette maison offerte à l'innocent, dont il avait fait la torture. Mais, dès que les bras qui le tenaient le lâchèrent, le croyant dompté, il se redressa, il courut de nouveau se pendre à la grille, de l'intérieur, et il recommença, protégé par les barreaux de fer que battait le flot furieux du peuple.

— O mon Dieu! tu as vu ma première expiation, lorsque mes chefs, aussi bêtes que lâches, m'ont abandonné, sur la route de l'exil. Tu as su les métiers inavouables

auxquels ils m'ont réduit, les exécrables fautes nouvelles qu'ils m'ont fait commettre. Tu as su encore leur basse avarice, le morceau de pain qu'ils m'ont refusé, qu'ils me refusent encore, après avoir été les conseillers et les complices de ma vie entière... Car, tu étais toujours présent, ô mon Dieu ! ils avaient lié partie avec moi, je n'ai fait que leur obéir depuis mon crime, je ne l'ai aggravé de nouveaux crimes que par eux et pour eux. Sans doute, il s'agissait de sauver ta sainte Église du scandale, et j'aurais donné mon sang, ma vie. Mais eux songeaient surtout à sauver leur peau, c'est ce qui m'a enragé et poussé à tout dire... Et, maintenant, ô mon Dieu ! que j'ai été ton justicier, la bouche de violence ouverte par toi, afin de crier leurs fautes ignorées, impunies, vois toi-même si tu dois leur pardonner ou les foudroyer de ta colère, devant ce peuple de pourceaux qui affecte d'oublier ton nom, et dont l'enfer ne sera jamais assez grand pour griller les chairs sacrilèges.

De formidables huées l'interrompaient à chaque phrase, des pierres passaient de mains en mains et commençaient à voler autour de sa tête. Certainement, la grille n'aurait pas résisté davantage, une dernière poussée géante allait l'abattre, lorsque Marc et ses aides réussirent à saisir de nouveau Gorgias, à l'arracher, à l'emporter au bout du jardin, derrière la maison. Il y avait là une porte de sortie donnant sur une ruelle déserte ; et le misérable, au bout d'un instant, fut emmené, chassé au loin.

Mais ce qui calma soudain la foule toujours grondante et déchaînée, ce furent, dominant bientôt les cris de colère, des cris de joie et de glorification, dont les ondes gagnaient de proche en proche, du lointain ensoleillé de la nouvelle avenue. Simon, reçu à la gare par la délégation du conseil municipal, arrivait dans un grand landau, lui et son frère David assis sur la banquette du fond, ayant en face d'eux l'avocat Delbos et le maire Léon

Savin. Alors, sur le passage de la voiture, qui s'avançait lentement parmi les flots pressés du peuple, ce fut une ovation extraordinaire. Comme fouetté par l'abominable scène dont tous frémissaient encore, l'enthousiasme débordait, on ne cessait d'acclamer et d'applaudir la victime, dont l'innocence, la torture, l'héroïsme prenaient un redoublement de gloire, à la suite de l'aveu public du coupable, immonde et fou dans sa sauvage grandeur. Des femmes pleuraient, soulevaient leurs enfants pour leur montrer le héros. Des hommes voulurent dételer les chevaux ; et ils les dételèrent, le landau fut traîné jusqu'à la maison votive par tous les hommes vaillants du pays. Sur tout le parcours, jonché de fleurs, des fleurs encore étaient jetées des fenêtres, où les mouchoirs s'agitaient ainsi que des drapeaux. Il y eut une jeune fille très belle qui monta sur le marchepied, qui resta là comme la statue vivante de la jeunesse, apportant au triomphe du martyr le resplendissement de sa beauté. Des baisers volaient dans l'air, des paroles d'amour et de gloire venaient s'abattre dans la voiture, avec les bouquets qui pleuvaient de partout. Jamais émotion si intense n'avait soulevé un peuple, venue de si loin, arrachée de toutes les entrailles par la pensée d'une telle iniquité, cherchant la compensation impossible, la trouvant dans le don sans réserve, immense, du cœur de tous, de l'amour de tous. Gloire à l'innocent qui a manqué périr par la faute du peuple et à qui le peuple ne donnera jamais assez de joie ! Gloire au martyr qui a tant souffert, pour la vérité méconnue, étranglée, et dont la victoire est enfin celle de l'esprit humain, se dégageant de l'erreur et du mensonge ! Gloire à l'instituteur frappé dans sa fonction, victime de son effort vers plus de lumière, d'autant plus exalté aujourd'hui qu'il aura payé d'une douleur chaque parcelle de vérité enseignée par lui aux ignorants et aux humbles.

Et Marc, debout, défaillant de bonheur, en regardant venir de loin ce triomphe, au travers d'une telle passion fraternelle et tendre, songeait à l'atroce arrestation de Simon, le jour où une voiture l'avait emmené de Maillebois, au moment même de l'enterrement du petit Zéphirin. Une cohue furieuse se ruait, pour s'emparer du misérable, le rouler, le déchirer. Des clameurs atroces retentissaient : « A mort, à mort, l'assassin, le sacrilège ! à mort, le juif ! » Et la cohue galopait derrière les roues, ne lâchait pas sa proie, tandis que Simon, très pâle, glacé, répondait par son continuel cri : « Je suis innocent ! je suis innocent ! je suis innocent ! » Et, aujourd'hui que cette innocence éclatait, après des années si longues, quelle transformation saisissante, cette population rajeunie et comme transfigurée, les enfants et les petits-enfants des insulteurs aveuglés d'autrefois, peu à peu grandis dans la vérité, devenus des applaudisseurs enthousiastes, rachetant à force de sincérité et d'amour le crime de leurs pères !

Mais le landau s'arrêta devant la grille, et l'émotion grandit encore, lorsqu'on vit en descendre Simon, soutenu par son frère David, resté plus alerte et plus vigoureux. Simon, maigri, réduit à un souffle, le visage adouci par la grande vieillesse, avait cependant gardé ses fins cheveux blancs d'un blanc de neige. Il eut un sourire pour remercier David de son aide, et des acclamations frénétiques reprirent, devant ces deux frères unis par un si long et si prodigieux héroïsme, le frère douloureux qui n'avait jamais douté de l'immolation de son frère, le frère admirable qui s'était donné à son frère, pour l'honneur et pour la vie. Les acclamations continuèrent, quand Delbos descendit à son tour, avec le maire Léon Savin, le grand Delbos, comme on le nommait dans la foule, le héros de Beaumont et de Rozan qui n'avait pas craint d'affirmer la vérité, aux jours affreux

où il y avait un mortel péril à le faire, et qui, depuis, s'était montré un puissant ouvrier de la juste société de demain. Cependant, Marc ayant marché à la rencontre de Simon et de David, que Delbos avait rejoints, les quatre hommes se trouvèrent un instant ensemble, au seuil même de la maison. Et ce fut alors un redoublement de passion heureuse, un véritable délire de cris et de gestes, à les voir tous les quatre ainsi côte à côte, aux bras les uns des autres, les trois défenseurs héroïques et l'innocent qu'ils avaient sauvé des pires tortures.

D'un grand élan, Simon se jeta au cou de Marc, qui lui rendit son étreinte. Tous les deux sanglotaient. Ils ne trouvèrent que quelques mots balbutiés, presque les mêmes que ceux bégayés autrefois, au moment de l'abominable séparation.

— Merci, merci, mon camarade. Avec David, tu as été mon autre frère, tu as sauvé mon honneur et celui de mes enfants !

— Oui, mon camarade, j'ai simplement aidé David, et c'est la seule vérité qui a vaincu... Tiens! les voici, tes enfants, ils ont poussé d'eux-mêmes en force et en raison.

En effet, toute la famille était là, dans la verdure du jardin, les quatre générations attendant l'aïeul triomphant et vénérable, après tant d'années de souffrance. Rachel, l'épouse, et Geneviève, la femme du grand ami, se tenaient côté à côté. Puis c'étaient les deux sangs mêlés, Joseph et Louise, Sarah et Sébastien, accompagnés de leur François et de leur Thérèse, suivis eux-mêmes de la dernière-née, la petite Rose. Clément et Charlotte aussi étaient là, avec Lucienne. Et des larmes coulaient de tous les yeux, des baisers sans fin furent échangés.

Pourtant, un chant très doux, très frais, s'éleva. C'étaient les enfants des deux écoles, les garçons et les

filles, les élèves de Sébastien et de Louise, qui chantaient une bienvenue à l'ancien instituteur de Maillebois. Rien ne fut plus simple ni plus émouvant, une strophe enfantine, de la gentille tendresse et un peu du souriant avenir, tout ce qu'il pouvait y avoir de délicat et de pur sur la plaie du vieux monde. Puis, un gamin se détacha, pour offrir à Simon un bouquet, au nom de l'école des garçons.

— Merci, mon petit ami. Mais comme tu es beau!... Qui es-tu donc?

— Je suis Edmond Doloir, le fils de Jules Doloir, instituteur. Mon papa est là-bas, tenez! avec monsieur Salvan.

Ensuite, ce fut une gamine, un bouquet également à la main, au nom de l'école des filles.

— Oh! la jolie petite mignonne! Merci, merci... Et qui es-tu, toi?

— Moi, je suis Georgette Doloir, la fille d'Adrien Doloir et de Claire Bongard, et vous les voyez là-bas, papa et maman, avec grand-père et grand'mère, les oncles et les tantes.

Mais il y avait un bouquet encore, et ce fut Lucienne Froment qui le présenta, au nom de Rose Simon, la dernière-née, qu'elle tenait dans ses bras.

— Moi, je suis Lucienne Froment, la fille de Clément Froment et d'Hortense Savin... Et voici Rose Simon, la petite-fille de votre petit-fils François, la petite-fille de votre fils Simon, votre arrière-petite-fille, comme elle est l'arrière-petite-fille de votre ami Marc Froment, par sa grand'mère Louise.

Simon avait pris, de ses deux mains tremblantes, la chère et délicieuse créature, vagissante encore.

— Ah! trésor adoré, chair de ma chair, tu es comme l'arche d'alliance, toute la réconciliation semble s'être réalisée en toi!... Que la vie a été bonne et vigoureuse, avec quelle bravoure infatigable elle a travaillé, pour

faire pousser de nous tous tant d'êtres forts et charmants! Et quel élargissement à chaque génération nouvelle, que de vérité, que de justice et que de paix, la vie apporte dans son éternelle besogne!

Maintenant, tous se pressaient autour de lui, tous se présentaient eux-mêmes, lui serraient les mains, l'embrassaient. C'étaient les Savin, Léon et son fils Robert, le maire qui avait travaillé si vivement à la réparation, qui venait de le saluer à la gare au nom de Maillebois entier. C'étaient les Doloir, Auguste qui avait bâti la maison, Adrien qui en avait fait le plan, Charles qui s'était chargé de la serrurerie, et Marcel de la charpente. C'étaient les Bongard, Fernand et sa femme Lucile, Claire leur fille, tous aujourd'hui mêlés, confondus par les alliances, ne faisant plus qu'une famille, parmi laquelle Simon avait grand'peine à se reconnaître. Mais ses anciens élèves se nommaient, il retrouvait sur leurs faces vieillies les traits purs des enfants d'autrefois, et les embrassades continuaient, n'en finissaient point, au milieu de l'émotion croissante. Tout d'un coup il se trouva en présence du bon Salvan, si vieux, souriant toujours. Il se jeta dans ses bras.

— O mon maître, je vous dois tout, et c'est votre œuvre qui triomphe, grâce aux vaillants ouvriers de vérité que vous avez faits et envoyés par le monde.

Ensuite, ce fut mademoiselle Mazeline, dont il baisa gaiement les deux joues, et ce fut Mignot, qui se mit à pleurer, lorsqu'il l'eut embrassé aussi.

— Est-ce que vous m'avez pardonné, monsieur Simon?

— Vous pardonner, mon vieux Mignot! Vous avez été le plus vaillant et le plus noble des cœurs. Et quelle joie de se retrouver ainsi!

Mais la cérémonie, si simple et si grande, allait finir. La maison votive, cette maison claire qui s'élevait sur

l'emplacement de l'ancienne masure douloureuse de la rue du Trou, riait gaiement au soleil, avec les guirlandes de verdure et de fleurs dont elle était décorée. Et, brusquement, le voile qui cachait encore l'inscription, au-dessus de la porte, fut enlevé, et la plaque de marbre apparut, avec les mots flamboyants, en lettres d'or : « La ville de Maillebois, à l'instituteur Simon, pour la vérité et la justice, en réparation de ses tortures. » Puis la signature suivait, plus haute et plus éclatante : « Les petits-fils de ses bourreaux. » Et, de la vaste place, de l'avenue voisine, des fenêtres et des toits, une immense et dernière acclamation s'éleva, roula comme un tonnerre, dans laquelle s'unissaient enfin tous les cœurs du peuple, sans qu'une seule protestation désormais osât méconnaître la vérité et la justice triomphantes.

Le lendemain, il y eut, dans « le Petit Beaumontais », un compte rendu enthousiaste de la cérémonie. Depuis longtemps, l'immonde journal s'était transformé sous le souffle nouveau qui haussait le niveau moral et intellectuel de ses lecteurs. Il avait fallu en balayer, en désinfecter les bureaux comme des sentines, engorgées de tant de poisons depuis des années. La presse doit devenir le plus admirable instrument d'instruction, lorsqu'elle ne sera plus aux mains des bandits politiques et financiers, abêtissant et détroussant leur clientèle. Et « le Petit Beaumontais », renouvelé, rajeuni, commençait à rendre de grands services, aidait chaque jour à faire plus de lumière, plus de raison et de bonté.

Puis, quelques jours plus tard, un terrible orage, un de ces orages de septembre qui brûle tout, détruisit la Chapelle des Capucins. Elle était la dernière ouverte, fréquentée encore par un assez grand nombre de dévotes. A Jonville, l'abbé Cognasse venait d'être trouvé mort dans la sacristie, frappé de congestion cérébrale, à la suite d'un accès d'effroyable colère; et l'église, vide depuis long-

temps, était définitivement fermée. A Maillebois, l'abbé Coquard ne faisait même plus ouvrir les portes de Saint-Martin, officiant seul à l'autel, ne trouvant pas de clerc pour servir la messe. Et la Chapelle des Capucins, si étroite, suffisait donc aux quelques personnes qui pratiquaient toujours, gardant jusqu'au bout sa vogue de comptoir à miracles, avec sa grande statue de Saint-Antoine de Padoue dorée et peinturlurée, debout parmi les fleurs artificielles et les cierges.

Ce jour-là, justement, on fêtait le Saint, une commémoration dont l'éclat avait attiré une centaine de fidèles. Cédant aux instances du père Théodose, le père Crabot, qui ne quittait plus la Désirade où il devait installer une fondation pieuse, s'était décidé à honorer la solennité de sa présence; et ils étaient là tous les deux, l'un officiant, l'autre assis sur un fauteuil de velours, au pied de la statue du grand saint, dont on sollicitait la toute-puissance miraculeuse, pour qu'il obtînt de Dieu la grâce de quelque cataclysme, emportant d'un coup l'infâme et sacrilège société nouvelle. C'était alors que l'orage avait éclaté, une terrifiante nuée d'encre au-dessus de Maillebois, des éclairs qui semblaient ouvrir au paradis les fournaises infernales, des éclats de foudre pareils aux salves d'une artillerie géante, bombardant la terre. Le père Théodose avait ordonné de sonner les cloches, un entêté carillon s'élevait de la Chapelle à toute volée, comme pour indiquer à Dieu sa maison, afin qu'il la protégeât. Et ce fut l'extermination, un effroyable coup de tonnerre frappa la cloche, suivit la corde, vint éclater dans la nef, avec un retentissement de ciel qui s'écroule. Le père Théodose, incendié à l'autel, flamba ainsi qu'une torche. Les vêtements sacerdotaux, les vases sacrés, le tabernacle lui-même, se trouvèrent fondus, réduits en miettes. Mais, surtout, le grand Saint-Antoine, brisé, mis en poussière, recouvrit le père Crabot foudroyé, dont il

ne restait qu'un squelette tordu et noirci sous toute cette cendre. Et, comme si les deux ministres du Seigneur n'avaient pas suffi, cinq dévotes encore furent tuées, tandis que les autres s'enfuyaient, en hurlant, pour ne pas être écrasées sous la voûte, qui craquait, et qui s'effondra, amas énorme de débris, où rien ne restait du culte.

Il y eut, dans tout Maillebois, une stupeur. Comment le Dieu des catholiques pouvait-il se tromper ainsi? C'était la question troublante, qui, jadis, revenait chaque fois qu'une église était foudroyée, le clocher s'abîmant sur le prêtre et sur les fidèles à genoux. Dieu voulait-il donc la fin de sa religion? Ou bien était-ce, plus raisonnablement, qu'il n'y avait pas de main divine conduisant la foudre, force naturelle qui sera la source du bonheur, lorsque l'homme l'aura domestiquée? Mais le frère Gorgias reparut à cette occasion, on le vit parcourir la rue de Maillebois en criant que Dieu, cette fois, ne s'était pas trompé. Dieu l'avait écouté, s'était décidé à foudroyer ses supérieurs imbéciles et lâches, pour donner une leçon à toute son Eglise, qui ne pouvait refleurir que par le fer et par le feu. Et, un mois plus tard, Gorgias lui-même fut trouvé, la tête fendue, le corps souillé de traces immondes, devant la maison louche, où l'on avait déjà ramassé Victor Milhomme.

IV

Des années, des années s'écoulèrent encore, et Marc, à quatre-vingts ans passés, par un bienfait de la vie qui semblait vouloir le récompenser de l'avoir tant aimée, tant servie, en les gardant debout, lui et son adorée Geneviève, comme des spectateurs triomphants, goûta la joie suprême de voir son rêve se réaliser toujours davantage.

Les générations, les enfants des enfants continuaient à monter, en un flot de plus en plus instruit, libéré, épuré. Autrefois, il y avait eu deux France, recevant chacune une instruction différente, comme cultivée à part, et dès lors s'ignorant, s'exécrant et se combattant. Pour les masses profondes du peuple, pour l'immense majorité des campagnes l'enseignement primaire existait seul, à peine la lecture, l'écriture, un peu de calcul, le rudiment, ce qui suffisait à dégager l'homme de la brute. Pour la bourgeoisie, l'infime minorité élue, maîtresse par son rapt de l'argent et du pouvoir, s'ouvraient l'enseignement secondaire, l'enseignement supérieur, toutes les facilités de savoir et de régner. L'affreuse iniquité sociale se trouvait consacrée ainsi, une dalle pesante scellait les pauvres et les humbles dans leur ignorance, défense à eux d'apprendre, de connaître, de devenir les savants, les puissants, les maîtres. Parfois, il s'en échappait un qui s'élevait au rang le plus haut. Mais c'était l'exception

tolérée, donnée hypocritement en exemple, tous les hommes, disait-on, étant égaux, pouvant grandir grâce à leur propre mérite. Et l'on commençait par refuser au plus grand nombre les leçons nécessaires, le débrouillage d'intelligence dû à tous les enfants de la nation, dans la terreur du grand mouvement de vérité et de justice qui devait en résulter, balayant la monstrueuse erreur bourgeoise, reprenant aux ravisseurs la fortune nationale volée, pour établir enfin par le juste travail la Cité de solidarité et de paix.

Maintenant, une France unique était en train de se constituer, il n'y aurait bientôt plus ceux d'en bas et ceux d'en haut, ceux qui savaient écrasant, exploitant ceux qui ne savaient pas, dans une sourde guerre fratricide, exaspérée parfois, affolée jusqu'à rougir le pavé des rues. L'enseignement intégral pour tous fonctionnait déjà, tous les enfants de France devaient passer par l'école primaire laïque, gratuite et obligatoire, où le fait expérimental, et non plus la règle grammaticale, était la base de l'instruction entière. En outre, apprendre à savoir ne suffisait pas, il fallait apprendre à aimer, la vérité ne pouvant être féconde que par l'amour. Puis, une sélection naturelle se faisait, selon les goûts, les aptitudes, les facultés des élèves, qui, de l'école primaire, montaient à des écoles spéciales, échelonnées suivant le besoin, embrassant toutes les applications pratiques, allant jusqu'aux plus hautes spéculations de l'esprit. La loi était qu'il n'y avait pas de privilégiés dans un peuple, que chaque créature naissante devait être accueillie comme une force possible, dont l'intérêt national exigeait la culture. Ce n'était pas seulement égalité et équité, c'était encore un emploi sage du trésor commun, l'idée pratique de ne rien perdre de ce qui pouvait faire la puissance et la grandeur du pays. Et quel réveil en effet des énergies accumulées, endormies dans l'immense réservoir des campagnes et

des villes industrielles! Toute une floraison intellectuelle en sortait, toute une génération neuve, capable de pensée et d'action, apportant et renouvelant la sève depuis si longtemps tarie chez les anciennes classes dirigeantes, épuisées par l'abus du pouvoir. Des génies sortaient journellement de cette fertile terre populaire enfin défrichée, une grande époque allait naître, comme une renaissance d'humanité. Cette instruction intégrale, si longtemps refusée par la bourgeoisie maîtresse, parce qu'elle la sentait destructive de l'ancien ordre social, était en effet en train de le détruire, mais pour mettre à sa place le plus sage et le plus magnifique épanouissement de toutes les forces intellectuelles et morales qui doivent faire de la France la libératrice, l'émancipatrice du monde.

Ainsi disparaissait cette France coupée en deux, où il y avait deux classes, deux races ennemies, en continuelle guerre, élevées dans deux planètes différentes, comme si elles ne devaient jamais se rencontrer et s'entendre. Les instituteurs eux-mêmes n'étaient plus parqués en deux groupes presque hostiles, les uns humiliés, les autres méprisants, d'un côté les pauvres instituteurs primaires, peu éduqués, à peine décrottés souvent du champ natal, et de l'autre côté les professeurs de lycées et d'écoles spéciales reluisants de science et de littérature. Désormais, on donnait aux élèves des écoles primaires les mêmes maîtres qui plus tard les suivraient à tous les degrés de l'enseignement. On estimait qu'il fallait autant d'intelligence, autant de bonne éducation pour éveiller l'esprit de l'enfant, lui donner la méthode première, le mettre dans la voie droite, que pour l'y maintenir et l'y développer plus tard. Des roulements étaient établis, le personnel se répartissait à l'aise, facilement recruté et d'un dévouement parfait, depuis que la profession était devenue une des premières de la nation, bien rétribuée, honorée, glorifiée. La nation avait compris la nécessité

de la gratuité de l'instruction intégrale, à tous les degrés, quelle que pût être l'énormité de la dépense, car ce n'était point là des milliards jetés stupidement au mensonge et au meurtre, c'étaient des milliards qui aidaient à pousser du sol les bons artisans de prospérité et de paix. Il n'y avait pas de moisson comparable, chaque sou dépensé faisait le peuple plus intelligent et plus fort, maître du lendemain. Et l'inanité du grand reproche adressé à cette diffusion générale de l'instruction, celui de jeter des déclassés, des révoltés, au travers des cadres étroits de l'ancienne société, apparaissait clairement, depuis que ces cadres avaient éclaté, pour donner naissance à la société nouvelle. La bourgeoisie, comme elle le redoutait avec raison, devait être emportée, ainsi que l'Église, le jour où elle n'aurait plus le savoir à elle seule. Mais, si chaque fils de paysan ou d'ouvrier, monté d'un coup à l'intelligence, à la connaissance, sans argent et avec des appétits décuplés, devenait autrefois un embarras, un danger pour elle, par son besoin de se classer, de conquérir sa part de jouissance sur celle des autres, ce danger avait totalement disparu, il ne pouvait plus y avoir maintenant de déclassés, puisqu'il n'y avait plus de classes, ni de révoltés, puisque l'état normal était désormais dans la montée de tous vers le plus de culture, pour l'action civique la plus utile possible. L'instruction avait accompli sa tâche révolutionnaire et elle était désormais la force et l'ordre mêmes de la nation, le pouvoir qui en avait à la fois élargi et serré le lien fraternel, tous appelés à travailler au bonheur de tous, sans qu'une seule énergie pût être ignorée et perdue.

D'ailleurs, cette instruction totale, cette nation entière mise en culture, donnant toute sa magnifique moisson, n'était devenue possible que depuis le jour où l'Église avait été chassée de l'enseignement. Sans doute, la séparation de l'Église et de l'État, puis la suppression du

budget des cultes, qui en était la conséquence, avaient libéré le pays et permis de mieux doter les écoles. Le prêtre cessait d'être un fonctionnaire, la foi catholique ne prenait plus la force d'une loi, allait à l'église qui voulait, comme au théâtre, en payant; et les églises s'étaient peu à peu vidées. Mais si elles se vidaient, c'était surtout qu'elles ne fabriquaient plus elles-mêmes les fidèles, les pauvres êtres abêtis dont elles avaient besoin pour peupler leurs nefs. Il avait fallu de longues et terribles années, avant de pouvoir ainsi arracher l'enfant à l'Église éducatrice, l'empoisonneuse séculaire, régnant par le mensonge et la terreur. Depuis le premier jour, elle savait bien qu'elle devait tuer la vérité, si elle ne voulait pas être tuée par elle; et quel furieux combat, quelle résistance acharnée, afin de retarder l'inévitable défaite, le resplendissant éclat de la lumière, enfin libre! On allait être réduit à la traiter comme une de ces louches marchandes de poisons dont on envoie un commissaire de police fermer la boutique. Elle, la dogmatique, l'autoritaire, procédant par coups de foudre, à l'exemple de son Dieu, elle osait invoquer la liberté, afin de continuer en paix son œuvre abominable de servage. Alors, des lois de protection sociale étaient devenues nécessaires, on avait dû la réduire légalement à l'impuissance, refuser à ses membres, moines ou prêtres, le droit d'enseigner. Et quels cris encore, quelles tentatives de déchaîner la guerre civile, les parents ameutés, les ordres religieux expulsés par la porte, rentrant par la fenêtre, avec cette obstination de gens qui comptent sur l'éternelle crédulité qu'ils croient avoir semée dans l'homme! N'étaient-ils pas l'erreur, la superstition, la misérable lâcheté humaine, et n'avaient-ils pas dès lors l'éternité à eux? Seulement, il leur fallait pour cela garder l'enfant, continuer à obscurcir demain, et peu à peu demain leur échappait avec l'enfant, le temps était venu où l'Église

catholique agonisait sous l'écroulement de son dogme imbécile, lézardé, détruit par la science. La vérité avait vaincu, l'école à tous et pour tous faisait des hommes qui savaient et qui voulaient.

Aussi n'était-il plus de jour où Marc ne constatât une conquête heureuse, un élargissement de raison et de bien-être. Lui seul restait debout de sa génération vaillante, qui avait tant combattu, tant souffert. Le bon Salvan s'en était allé le premier, puis mademoiselle Mazeline et Mignot l'avaient suivi. Mais, de toutes ces morts, les plus douloureuses pour Marc venaient d'être celles de Simon et de David, les deux frères, emportés à quelques jours de distance, comme dans le lien étroit de leur fraternité héroïque. Madame Simon les avait précédés, tous les acteurs de la monstrueuse affaire étaient maintenant sous la terre paisible, couchés côte à côte, les bons et les méchants, les héros et les criminels, en l'éternel silence. Beaucoup même des enfants, des petits-enfants, disparaissaient avant les pères, car la mort faisait sans repos son œuvre ignorée, fauchait des hommes comme pour fertiliser le champ où d'autres hommes pousseraient. Et Marc, abandonnant Jonville, était venu avec Geneviève occuper à Maillebois le premier étage de la maison votive, passée aux mains de Joseph et de Sarah, le fils et la fille de Simon. Sarah et son mari Sébastien habitaient toujours Beaumont, où ce dernier continuait à diriger l'École normale. Mais Joseph, les jambes prises, presque infirme, avait dû se résigner à la retraite; et, sa femme Louise ayant quitté avec lui l'école de Maillebois, tous deux s'étaient installés au second étage de la maison, que la famille se partageait ainsi, heureuse de cette réunion dernière aux heures finissantes et douces de la vieillesse. D'ailleurs, ils semblaient ne s'être pas retirés tout à fait de l'enseignement, ils avaient la joie d'y poursuivre la bonne besogne par leur descendance, car

François et Thérèse venaient d'être nommés instituteur et institutrice de cette école de Maillebois, dans laquelle trois générations s'étaient succédé de la sorte, les petits-enfants après les pères et les mères, les grands-pères et les grand'mères.

Cette joie de vivre côte à côte, en grande affection, durait depuis deux années, lorsque tout un drame désola la famille. François, dans toute la force de ses trente-quatre ans, jusque-là si tendre pour sa femme Thérèse, s'éprit d'une jolie fille, un de ces désirs fous qui dévastent un homme. Colette Roudille, qui avait vingt-huit ans déjà, était la fille d'une veuve très dévote, morte récemment; et on la disait née des œuvres du père Théodose, l'ancien directeur de sa mère, dont elle avait la ressemblance, une tête admirable, une bouche de sang et des yeux de flammes. La veuve vivait d'une rente que son fils aîné, Faustin, de douze ans plus âgé que sa sœur, avait entamée fortement, laissant tout juste à celle-ci de quoi manger du pain. Aussi le petit groupe qui restait de l'ancienne et puissante faction cléricale, maîtresse autrefois du pays, s'était-il intéressé à lui. On avait fini par lui trouver une situation, il était depuis quelques mois gardien du domaine de la Désirade, mangé de procès, à la suite de la mort du père Crabot, et que les communes voisines allaient acheter pour en faire une Maison du peuple, un parc de convalescence et de repos, sur le modèle de Valmarie, l'ancien collège des jésuites, transformé déjà en un délicieux asile où les ouvrières du pays se remettraient des couches trop laborieuses. Et Colette vivait donc seule à Maillebois, presque en face de l'école, très libre d'allure, et il était certain que la flamme de ses beaux yeux, les rires de ses lèvres rouges avaient beaucoup aidé au coup de passion qui affolait François.

Une première fois, Thérèse le surprit. Une colère dou-

loureuse la soulevait, car elle n'était pas la seule frappée; cette démence du père n'allait-elle pas être un désastre pour leur fille Rose, qui aurait bientôt douze ans? Un instant, elle voulut faire appel à son père et à sa mère, Sébastien et Sarah, afin qu'ils fussent juges des décisions qu'elle avait à prendre. Elle parla de séparation, elle préférait rendre libre ce mari qui ne l'aimait plus et lui mentait. Mais elle était très calme, très ferme, d'une raison parfaite, et elle comprit, pour cette fois, la sage nécessité de pardonner. De leur côté, Marc et Geneviève, désespérés de cette désunion, avaient sermonné longuement leur fils François. Il montrait un grand chagrin, il reconnaissait tous ses torts, acceptait les plus violents reproches; et, dans cet aveu de ses fautes, le pis était son effarement, son air douloureux, son évidente crainte d'être repris et de céder encore. Jamais Marc n'avait senti si cruellement la fragilité du bonheur humain. Il ne suffisait donc pas d'instruire les hommes, de les mener à la justice par le chemin de la vérité; il fallait encore que la passion ne les déchirât pas, ne les jetât pas les uns contre les autres, comme de pauvres fous. Pendant toute une vie, il avait lutté pour qu'un peu de lumière tirât les enfants de la geôle obscure où les pères avaient gémi, et il croyait ainsi avoir donné plus de bonheur aux siens en en donnant aux autres; et voilà qu'au foyer de son petit-fils, si libéré de l'erreur, l'air si raisonnable, une autre souffrance reçommençait, l'éternelle félicité et l'éternelle torture de l'amour! Il ne fallait pas être orgueilleux de son savoir ni mettre toute sa force en lui. Il fallait encore être prêt à souffrir de son cœur, le rendre vaillant contre l'arrachement toujours possible, ne pas croire qu'il suffit de faire le bien pour être à l'abri des blessures du mal. Et Marc avait beau se dire ces choses, se faire modeste devant sa tâche accomplie, il n'en était pas moins profondément

triste de voir cette dolente humanité laisser volontairement de sa chair à toutes les ronces du chemin, s'attardant, refusant d'arriver à la Cité heureuse.

Les vacances arrivèrent, et tout d'un coup François disparut. Il sembla avoir attendu d'être débarrassé de sa classe, il était parti avec Colette, dont les fenêtres, sur la Grand'Rue, restaient closes. La famille voulut étouffer le scandale, elle raconta que François, un peu souffrant, était allé avec un ami faire une cure de grand air, à l'étranger. Il y eut une entente tacite dans Maillebois, on feignit d'accepter cette explication, par égard pour Thérèse, la femme abandonnée, l'institutrice qui était très aimée; mais personne n'ignorait la vraie cause du départ de son mari. Elle fut admirable en cette douloureuse circonstance, sans une colère, sans un éclat, cachant ses larmes, restant debout à son poste, avec une parfaite dignité. Et surtout elle se montra d'une grande tendresse consolatrice avec sa fille Rose, à qui elle ne put malheureusement rien cacher, mais qu'elle tâcha d'aimer pour deux et qu'elle entretint dans le respect de son père, malgré la faute.

Un mois se passa, et Marc désespéré, très attristé, lui rendait visite chaque jour, lorsqu'un soir le drame éclata. Rose étant allée passer l'après-midi chez une amie du voisinage, il avait trouvé Thérèse seule, sanglotant loin de tous les yeux. Longuement, il s'était efforcé de lui donner quelque espoir. Puis, à la tombée de la nuit, une nuit alourdie par la menace d'un orage, il dut la quitter sans avoir vu Rose, attardée chez sa petite camarade. Et, comme, dans sa hâte de retourner près de Geneviève, il traversait, derrière l'école, l'étroite place noire sur laquelle s'ouvrait la fenêtre de l'ancienne chambre de Zéphirin, il entendit un sourd tumulte, des pas et des cris.

— Qu'est-ce donc? Qu'est-ce donc? demanda-t-il, en s'avançant.

Son sang s'était glacé, sans qu'il sût pourquoi. Une terreur passait, venue de loin. Et il finit par apercevoir, debout dans l'ombre, un homme qu'il reconnut pour être un nommé Marsoullier, neveu pauvre de l'ancien maire Philis, et qui était bedeau à l'église Saint-Martin, où un groupe de fidèles entretenait encore un curé.

— Qu'est-ce donc? répéta-t-il, surpris de le voir gesticuler et parler seul.

Marsoullier le reconnut à son tour.

— Mais je ne sais pas, monsieur Froment, bégaya-t-il, l'air terrifié lui-même. Je passais, je venais de la place des Capucins, lorsque j'ai entendu des cris d'enfant, étranglés par la peur; et, comme je me hâtais d'accourir, j'ai entrevu un homme qui se sauvait au galop, tandis que, par terre, gisait ce petit corps... Alors, j'ai crié aussi.

En effet, Marc distinguait maintenant par terre une forme pâle, sans mouvement. Un soupçon lui vint, n'était-ce pas ce Marsoullier qui avait voulu violenter cet enfant? d'autant plus qu'il lui voyait à la main un objet blanc, un mouchoir.

— Et ce mouchoir que vous tenez là? demanda-t-il encore.

— Ça, c'est un mouchoir que je viens de ramasser près de la victime. Sans doute l'homme a voulu étouffer ses cris, et il aura perdu ça en se sauvant.

Marc n'écoutait plus. Il s'était vivement penché sur le petit corps; et, brusquement, une exclamation d'affreuse douleur lui échappa.

— Rose! notre petite Rose!

La victime était la délicieuse fillette, qui, aux bras de sa cousine Lucienne, avait offert un bouquet à Simon triomphant, il y avait dix ans déjà. Elle avait grandi en beauté, en charme, d'un clair visage troué de fossettes, toujours souriant, dans un envolement de fins cheveux

blonds. Le crime se reconstituait aisément : le retour de l'enfant à la nuit tombante, par cette place déserte; quelque bandit qui la guettait et qui, surpris, saisi de peur, l'avait jetée là, après l'avoir brutalisée. Evanouie, comme morte, elle ne bougeait toujours pas, dans sa petite robe blanche à fleurettes roses, une robe de fête que sa mère lui avait permis de mettre pour aller voir son amie.

— Rose, Rose! appelait Marc, affolé. Pourquoi ne me réponds-tu pas, ma mignonne? Un mot, dis-moi un mot seulement.

Et il la touchait avec douceur, de crainte de la faire crier, n'osant pas encore la soulever du sol. Et il se parlait à lui-même.

— Elle n'est qu'évanouie, je l'entends qui respire. Mais je crois bien qu'elle a quelque chose de cassé... Ah! le malheur s'acharne, nous voilà retombés dans l'atroce souffrance.

Un effroi indicible l'avait envahi, comme si tout le terrible passé renaissait. Là, sous cette fenêtre tragique, près de cette chambre où le misérable Gorgias avait souillé et tué le petit Zéphirin, voici qu'il trouvait son arrière-petite-fille, sa Rose bien-aimée, une adorable petite femme de douze ans, violentée elle aussi, blessée, n'ayant dû son salut qu'à l'arrivée fortuite d'un passant. Qui donc avait voulu ce recommencement effroyable? et quelle nouvelle et longue série d'angoisses annonçait un pareil crime? Comme en un fulgurant éclair, à cette minute horrible, il vit se dérouler sa vie, il revécut toutes ses luttes et toutes ses souffrances.

Cependant, Marsoullier était resté là, le mouchoir à la main. Il finit par le mettre dans sa poche, l'air très gêné, en homme qui ne disait pas tout et qui aurait bien voulu, ce soir-là, n'avoir pas traversé cette place.

— Il vaudrait mieux ne pas la laisser là, monsieur Fro-

ment, dit-il enfin. Vous n'êtes pas assez fort, vous. Mais, si vous le voulez, je vais la prendre sur mes bras, et je la porterai chez sa maman, qui est à deux pas.

Marc dut accepter. Il suivit le bedeau qui, les reins et les bras solides, avait doucement soulevé Rose, sans la tirer de son évanouissement. On arriva ainsi chez la pauvre mère, et quelle affreuse secousse, cette enfant bien-aimée, sa seule joie désormais, qu'on lui rapportait sans connaissance, toute pâle, dans sa robe claire, avec ses beaux cheveux dénoués. La robe était en morceaux, des cheveux arrachés restaient pris à la dentelle de la collerette. La lutte devait avoir été terrible, car les mains tordues portaient des traces de meurtrissures, et le bras droit pendait, comme cassé.

Thérèse, éperdue, répétait en un continuel cri, étranglé par les larmes :

— Rose, ma petite Rose! on m'a tué ma petite Rose.

Vainement, Marc lui faisait remarquer qu'elle respirait, qu'elle n'avait pas sur elle une goutte de sang. Marsoullier avait monté la fillette pour la poser sur un lit. Et, tout d'un coup, elle ouvrit les yeux, elle regarda autour d'elle, avec une terreur indicible. Puis, elle bégaya, grelottante :

— Oh! maman, oh! maman, prends-moi, cache-moi, j'ai peur!

Saisie de la voir ressusciter, Thérèse était tombée assise sur le lit, l'enveloppant de ses bras, la gardant contre sa poitrine, brisée par l'émotion, au point de ne plus trouver une parole. Mais, après avoir prié l'adjointe, qui se trouvait là, de courir chercher un médecin, Marc, bouleversé devant tant d'inconnu, voulut savoir tout de suite.

— Ma chérie, que t'est-il donc arrivé, peux-tu nous dire?

Rose le regarda un instant, comme pour le reconnaître,

et ses yeux hagards se remirent à fouiller les coins d'ombre de la chambre.

— J'ai peur, j'ai peur, grand-père!

Doucement, il commença l'interrogatoire, après l'avoir rassurée.

— Personne ne t'a donc accompagnée, pour revenir de chez ton amie?

— C'est moi qui n'ai pas voulu. La maison était si près, je n'avais qu'un saut à faire, et nous avions trop joué, je craignais qu'on ne me retardât encore.

— Alors, ma chérie, tu revenais en courant, lorsque quelqu'un s'est jeté sur toi. C'est bien ça, n'est-ce pas?

Mais l'enfant s'était remise à trembler, terrifiée, ne répondant plus. Il fallut répéter la question.

— Quelqu'un s'est jeté sur toi?

— Oui, oui, quelqu'un, balbutia-t-elle enfin.

Un instant, Marc la laissa se calmer, caressant des doigts ses cheveux, la baisant au front.

— Tu comprends, il faut que tu nous dises... Naturellement tu as crié, et tu t'es débattue. L'homme a voulu te fermer la bouche, puis il t'a jetée par terre.

— Oh! grand-père, ça s'est passé si vite! Il m'avait pris les bras, il me les tordait. Sans doute il voulait m'étourdir, pour m'emporter sur son dos. J'ai eu tant de mal, que j'ai cru être morte, et je suis tombée, et je ne sais plus.

Marc éprouva un grand soulagement, convaincu que l'enfant n'avait pu être souillée, puisque Marsoullier disait être accouru aux cris. Aussi posa-t-il une dernière question.

— Et tu le reconnaîtrais, l'homme?

Un frisson encore secoua Rose, égara ses yeux, comme si une terrible vision se dressait devant elle, au moindre souvenir. Puis, elle couvrit son visage de ses deux mains, elle retomba dans un obstiné silence. Comme son regard

s'était fixé sur Marsoullier, et qu'elle n'avait pas eu un cri, Marc en tirait au moins la certitude de s'être trompé, en soupçonnant un instant celui-ci. Mais il voulut pourtant l'interroger à son tour, car s'il disait la vérité, s'il passait simplement et s'il était accouru, il pouvait ne pas dire tout ce qu'il savait.

— Vous avez vu l'homme fuir, vous. Peut-être vous serait-il possible de le reconnaître?

— Oh! monsieur Froment, je ne pense pas. Il a passé devant moi, mais il faisait déjà noir. Et puis, j'étais si troublé!

Cependant, le bedeau, mal remis, s'abandonna un peu.

— Je crois bien qu'en passant il a dit quelque chose... « Imbécile! »

— Comment? « Imbécile! » demanda Marc, très surpris. Pourquoi vous aurait-il dit cela?

Mais, désespéré d'avoir donné ce détail, comprenant la gravité possible du plus léger aveu, Marsoullier se hâtait de rattraper le mot.

— Je ne suis sûr de rien, il n'a eu qu'un grognement... Non, non! je ne le reconnaîtrais sûrement pas.

Ensuite, comme Marc lui réclamait le mouchoir, il le tira de sa poche avec quelque ennui, il le posa sur une table. C'était un mouchoir fort ordinaire, un de ces mouchoirs brodés mécaniquement à la grosse de grandes initiales en fil rouge. Celui-ci avait pour initiale un F majuscule, et le renseignement était mince, si l'on instruisait l'affaire sur cette pièce unique, car les pareilles circulaient par douzaines, vendues dans tous les magasins.

Thérèse avait repris Rose d'une étreinte légère, où elle mettait toute la caresse de son cœur.

— Le médecin va venir, mon trésor, je ne veux pas te toucher tant qu'il ne sera pas là... Ce ne sera rien. Tu ne souffres pas trop, dis-moi?

— Non, pas trop, mère... Le bras seulement me brûle, et il pèse très lourd à mon épaule.

A demi-voix, Thérèse continua, essayant à son tour de confesser sa fille, dans l'inquiétude anxieuse où la laissait le mystère de l'attentat. Cet homme, qu'avait-il voulu, qu'avait-il fait, pourquoi s'était-il jeté sur cette enfant? Mais, à chaque question, Rose s'affolait de nouveau, fermant les yeux maintenant, s'enfonçant la tête dans l'oreiller, comme désireuse de ne plus voir et de ne plus entendre. Elle frissonnait surtout, lorsque sa mère insistait, la suppliait de lui dire si elle ne connaissait pas l'homme, si elle ne le reconnaîtrait pas. Et, tout d'un coup, elle éclata en gros sanglots, éperdue, délirante, et elle lui confia tout, d'une voix haute et déchirée, croyant peut-être lui parler à l'oreille, pour elle seule.

— Oh! mère, mère, j'ai tant de chagrin!... Je l'ai bien reconnu, c'est père qui m'attendait là et qui s'est jeté sur moi.

Frappée de stupeur, Thérèse se releva.

— Ton père! que dis-tu là, malheureuse enfant?

Marc, frémissant, avait entendu, ainsi que Marsoullier d'ailleurs. Et il s'était rapproché, avec un geste de violente incrédulité.

— Ton père! c'est impossible... Voyons, voyons, ma chérie, tu as rêvé cela.

— Non, non, père m'attendait derrière l'école, je l'ai bien reconnu, à cause de sa barbe et de son chapeau... Il a tenté de me prendre, et comme je n'ai pas voulu me laisser emporter, il m'a jetée par terre, après m'avoir tordu les bras.

Et elle s'entêta dans ce récit, malgré la fragilité des preuves. L'homme n'avait pas prononcé une parole, elle ne parlait toujours que de la barbe et du chapeau, car elle ne se souvenait de rien autre, pas même du visage, caché dans l'ombre. Mais c'était son père, elle semblait

hantée de ce cauchemar, peut-être né des souffrances où elle voyait sa mère, depuis le départ du mari infidèle.

— C'est impossible, c'est fou! répéta Marc, dans un cri où protestait toute sa raison. Si François avait voulu reprendre cette enfant, il ne l'aurait pas violentée, presque tuée.

Thérèse montrait, elle aussi, une certitude tranquille, absolue.

— François est incapable d'un tel acte. Il a pu me faire beaucoup de peine, je le connais et je le défendrai, s'il le faut... Tu t'es trompée, ma pauvre Rose.

Cependant, elle alla prendre et examiner le mouchoir, resté sur la table. Et elle ne put réprimer un tressaillement douloureux : elle reconnaissait ce mouchoir, elle-même en avait acheté une douzaine, avec l'initiale, l'F majuscule, chez les sœurs Landois, le magasin de la Grand'Rue. Elle ouvrit tout de suite un tiroir de la commode, dix mouchoirs pareils se trouvaient encore là, François avait bien pu en emporter deux dans sa fuite. Mais elle surmonta le malaise qui venait de la glacer, et elle se montra aussi ferme, aussi affirmative.

— En effet, le mouchoir pourrait être à lui... N'importe! ce n'est pas lui, jamais je ne le croirai coupable.

Cette scène semblait avoir stupéfié Marsoullier. Resté à l'écart, ayant l'air de ne savoir comment quitter ces gens dans la peine, il ouvrait de grands yeux, depuis le singulier récit de l'enfant; et l'incident du mouchoir reconnu achevait évidemment de l'ahurir. Puis, comme le médecin arrivait enfin, amené par l'adjointe, il en profita pour disparaître. Marc passa dans la salle à manger, pour attendre le résultat de l'examen du médecin. Rose avait bien le bras droit cassé; mais la fracture n'offrait aucune complication inquiétante ; et, en dehors des poignets meurtris et de quelques contusions, elle ne

portait la trace d'aucune autre violence. En somme, la secousse nerveuse, si violente chez une fillette de cet âge, était surtout à craindre. Et le médecin ne la quitta qu'une heure plus tard, après avoir fait la réduction de la fracture, et quand il la vit comme terrassée, endormie d'un profond sommeil.

Marc, cependant, avait envoyé prévenir sa femme et sa fille, Geneviève et Louise, dans la crainte de les inquiéter en ne rentrant pas. Elles accoururent, elles furent terrifiées, désespérées de cette affreuse histoire, qui réveillait, chez elles aussi, l'ancienne et abominable affaire. Et, Thérèse étant venue les rejoindre, il y eut là comme un conseil de famille, tandis que toutes trois, l'oreille tendue, écoutaient, par la porte laissée ouverte, si la petite blessée ne se réveillait pas. Marc, fiévreux, parla longtemps. Pourquoi François aurait-il commis un pareil attentat? Il avait pu céder à un accès de folie passionnelle, en disparaissant avec Colette, mais il s'était toujours montré un père très tendre, sa femme ne se plaignait même pas de son attitude vis-à-vis d'elle, très digne, presque déférente. Alors, quel motif l'aurait poussé? On ne le voyait pas, dans la retraite ignorée où il se cachait avec une maîtresse, pris du subit désir de ravoir sa fille, dont il n'aurait su que faire. Et, en admettant même l'hypothèse d'une cruauté à l'égard de sa femme, le besoin pervers de la frapper encore, par ce rapt qui la laisserait seule, sans une consolation, il restait inadmissible que ce père, au lieu d'enlever simplement la fillette, l'ait violentée et blessée, puis laissée là, évanouie! Non, non! malgré l'affirmation de Rose, malgré le mouchoir reconnu, François n'était pas le coupable, il y avait là des impossibilités morales, des raisonnements plus forts que des preuves. Mais, devant ce nouveau problème si ardu, devant la vérité à chercher de nouveau, à proclamer, lorsqu'on l'aurait dégagée

du mystère, Marc ne cachait pas son trouble, son anxiété, car il s'attendait bien à ce que Maillebois entier, dès le lendemain matin, s'occupât passionnément du drame, grâce aux indiscrétions de Marsoullier, acteur et témoin. Tous les faits semblaient accuser François, l'opinion publique allait-elle se ruer contre lui, comme autrefois contre son grand-père, Simon, le juif? Et, dans ce cas, de quelle façon le défendre, et que faire, pour empêcher le recommencement de la monstrueuse iniquité d'autrefois?

— Ce qui me tranquillise, finit-il par dire, c'est que les temps sont changés. Nous allons être en face d'un peuple nouveau, instruit, libéré, et je serais bien surpris, si tous ne nous aidaient pas à faire la vérité.

Il y eut un silence. Thérèse, malgré le petit tremblement qui l'agitait encore, reprit avec force :

— Vous avez raison, grand-père, il faut avant tout établir l'innocence de François, dont je ne douterais pas, même devant de pires accusations... J'oublie qu'il m'a fait souffrir affreusement, et comptez sur moi, je vous aiderai de tout mon pouvoir.

Geneviève et Louise approuvaient du geste.

— Ah! le malheureux enfant! murmura la dernière. A sept ans, il se jetait à mon cou, il me criait : « Petite mère, je t'aime bien! » C'est un tendre, un passionné, auquel il faut pardonner beaucoup.

— Ma fille, dit à son tour Geneviève, il y a toujours de la ressource, avec ceux qui aiment. S'ils font de grandes fautes, l'amour les aide à les réparer.

Le lendemain, comme Marc l'avait prévu, tout Maillebois fut en rumeur, on ne causa que de la tentative de rapt, la fillette blessée qui accusait son père, le mouchoir ramassé par un passant et que la mère avait reconnu. Marsoullier racontait l'histoire à qui voulait l'entendre, brodant même un peu, ayant tout vu, tout fait. Ce n'était

pas un méchant homme, ce Marsoullier, simplement vaniteux et poltron, très flatté de devenir ainsi un personnage, avec la sourde crainte des circonstances fâcheuses, si l'affaire tournait mal. Neveu du dévot Philis, il vivait de sa place de bedeau, très mal rétribuée depuis qu'un groupe de plus en plus rare de fidèles entretenait seul l'église Saint-Martin ; et on le disait incroyant, de pensée très libre, mangeant ce pain d'hypocrisie parce qu'il ne savait pas en gagner un autre. Mais les derniers fidèles qui le payaient, les catholiques ulcérés de leur défaite, de la solitude où tombait l'Église, s'emparèrent tout de suite de son histoire, voulurent le faire marcher, pour exploiter ce scandale si opportun, envoyé sûrement par Dieu. Jamais ils n'auraient espéré une telle occasion de reprendre la lutte, il s'agissait d'utiliser ce cadeau de la Providence, dans un suprême effort. Aussi vit-on de nouveau des jupes noires se glisser le long des rues, de vieilles dames colporter des contes extraordinaires. Une personne, restée inconnue, disait avoir rencontré François le soir du crime, avec deux autres hommes masqués, des francs-maçons sûrement. La franc-maçonnerie, pour sa messe noire, comme tout le monde le savait, avait besoin du sang d'une jeune fille, et François venait d'être obligé par le sort de donner le sang de la sienne. Cela n'expliquait-il pas tout, la violence sauvage du sectaire, le meurtre contre nature ? Seulement, les inventeurs de ce conte inepte ne trouvèrent pas un journal pour l'imprimer, et ils durent le répandre eux-mêmes parmi le petit peuple. Le soir même, il avait fait le tour de la ville, on le retrouvait jusqu'à Jonville, au Moreux, dans toutes les communes voisines. Et le mensonge était semé, il n'y avait plus qu'à attendre la moisson empoisonnée de l'ignorance populaire.

Mais, ainsi que Marc l'avait dit, les temps étaient changés. Partout, le même haussement d'épaules accueil-

lait l'invention stupide et passionnante. C'était bon autrefois, lorsque les hommes restaient comme des petits enfants, avides d'invraisemblances. Aujourd'hui, on savait trop de choses, on n'acceptait pas une pareille histoire sans raisonner. D'abord, on sut tout de suite que François n'était justement pas franc-maçon. Puis, pas un témoin ne l'avait vu, il semblait prouvé qu'il était au loin, dans quelque nid d'amour, avec cette Colette disparue de Maillebois en même temps que lui. Toutes sortes de raisons, d'ailleurs, militaient en faveur de son innocence, et le pays entier le jugeait comme sa famille : un passionné qui avait pu céder à une folie de désir, mais un père tendre qui était incapable d'un attentat contre sa fille. Des témoignages excellents arrivaient de partout, les parents de ses élèves disaient sa douceur, les gens du voisinage racontaient son affection pour sa femme, même dans ses égarements. Et, cependant, l'opinion se trouvait en présence de l'accusation formelle de Rose, de la preuve troublante du mouchoir, de la scène racontée tant de fois par Marsoullier, mystère irritant, question poignante qui se posait à l'esprit de tous, capable désormais d'examiner et de juger. Si François, malgré les apparences accablantes, n'était pas le vrai coupable, un autre était donc ce coupable, et qui pouvait-il être, comment le découvrir? .

Alors, pendant que la justice faisait son œuvre, menait son enquête, on vit ce spectacle nouveau, de simples citoyens apporter leur contribution, s'efforcer de dire tout ce qu'ils savaient, tout ce qu'ils avaient vu, senti et compris. C'était, dans les intelligences cultivées, comme un besoin général de justice, une crainte qu'une erreur pût être commise. Un Bongard vint de lui-même déposer que, le soir de l'attentat, il avait aperçu, devant la mairie, un homme effaré, qui semblait accourir de la place des Capucins; et ce n'était certainement pas François. Un

Doloir apporta un briquet de fumeur, ramassé par lui entre deux pavés, derrière l'école, en faisant remarquer que ce briquet pouvait être tombé de la poche du ravisseur et que François ne fumait pas. Un Savin répéta une conversation, entre deux vieilles dames, d'où il avait conclu qu'il fallait chercher le coupable parmi les connaissances de Marsoullier, celui-ci ayant eu la langue trop longue, devant certaines dévotes ses intimes. Mais, surtout, les sœurs Landois, qui tenaient le magasin de nouveautés de la Grand'Rue, se montrèrent très intelligentes et très actives. Elles étaient d'anciennes élèves de mademoiselle Mazeline, comme, d'ailleurs, tous les passionnés de vérité, témoins volontaires, sortaient des mains des instituteurs laïques, Marc, Joulic ou Joseph. Les sœurs Landois avaient eu l'idée de rechercher sur leurs livres les noms des personnes auxquelles elles avaient vendu des mouchoirs, pareils à celui dont l'homme s'était vainement efforcé de faire un bâillon. Elles retrouvèrent parfaitement celui de François; mais, au-dessous, à deux jours d'intervalle, elles relevèrent celui de Faustin Roudille, le frère de cette Colette avec laquelle François était parti. Et ce fut le petit indice, la première lueur d'où la lumière décisive devait naître.

Ce Faustin, justement, depuis quinze jours, se trouvait sans place. Maillebois, après s'être entendu avec les communes environnantes, venait enfin d'acheter le magnifique domaine de la Désirade, pour y installer un Palais du peuple, une maison de repos et de joie, un parc immense de promenade, ouverts à tous les travailleurs des environs, les petits et les humbles. Au lieu d'une congrégation installée, selon le rêve du père Crabot, en ces lieux de délices, sous ces ombrages royaux, parmi ces eaux ruisselantes et ces marbres éclatants, c'étaient les fiancés du peuple, les jeunes mères avec leurs nourrissons, les vieillards désireux de repos, qui se trouvaient là

chez eux, qui jouissaient enfin de la douceur et de la splendeur des choses. L'ancien gardien, Faustin, créature des derniers cléricaux, avait donc quitté le domaine, et on le voyait rôder au travers de Maillebois, très amer, très agressif, affectant surtout une grande colère contre sa sœur Colette, dont l'escapade, disait-il, le déshonorait. On s'étonnait un peu de cette brusque sévérité, car personne n'ignorait l'entente parfaite jusque-là de la sœur et du frère, les emprunts constants de celui-ci à celle-là, lorsqu'il la savait en fonds. Fallait-il croire à une brouille, à une exaspération de Faustin, furieux de voir Colette disparaître, juste au moment de sa mise à pied? Ou bien jouait-il une comédie, toujours d'accord avec sa sœur, n'ignorant pas le lieu de sa retraite, travaillant dans l'ombre pour elle? Ces points restaient en pleine nuit, mais la découverte des sœurs Landois, en attirant l'attention sur Faustin, ne venait pas moins de le jeter au grand jour, sous les yeux de tous, avec ses actes, ses paroles. Une semaine suffit, l'enquête fit des progrès considérables.

D'abord, le témoignage de Bongard se trouvait confirmé, plusieurs personnes maintenant se souvenaient de l'avoir rencontré, dans la Grand'Rue, l'air agité, se retournant, comme s'il avait voulu savoir ce qui se passait du côté de l'école; et c'était bien lui, elles le reconnaissaient formellement. Ensuite, le briquet trouvé par Doloir semblait lui appartenir, des gens disaient le lui avoir vu entre les mains. Enfin, la conversation que Savin avait entendue, cette hypothèse d'un lien entre l'homme et Marsoullier se serait réalisée, dans le cas où Faustin et l'homme n'auraient fait qu'un, car le bedeau et l'ancien gardien de la Désirade se connaissaient intimement. Et c'était là le fait décisif, la piste à suivre, dans la certitude qu'elle devait mener à la pleine lumière. Marc, qui suivait l'enquête avec une attention passionnée, le

compris tout de suite. Aussi se chargea-t-il de confesser lui-même Marsoullier, très frappé maintenant de l'attitude de celui-ci, au moment où il l'avait trouvé près de la victime, après la fuite de l'homme. Il le revoyait gêné, inquiet, ennuyé de lui remettre le mouchoir; il le revoyait surtout stupéfait, lorsque Rose avait accusé son père, et que Thérèse était allée tirer de la commode des mouchoirs pareils. Puis, surtout, un mot lui revenait, ce mot d'« Imbécile ! » lancé à la face du bedeau, et que ce dernier avait répété dans son trouble. Il s'éclairait brusquement, il était l'injure d'un ami à un ami malencontreux, dont l'arrivée inopportune allait tout perdre. Et Marc se rendit chez Marsoullier.

— Vous savez, mon garçon, les charges les plus graves s'accumulent contre Faustin, on l'arrêtera sûrement ce soir. Ne craignez-vous pas d'être compromis ?

Silencieux, la tête basse, le bedeau l'écouta énumérer toutes les preuves.

— Voyons, avouez que vous l'avez reconnu ?

— Comment l'aurais-je reconnu, monsieur Froment ? il n'a pas de barbe, il porte une casquette, et l'homme, très barbu, avait un petit chapeau rond.

C'étaient, en effet, les constatations faites par Rose elle-même, inexpliquées encore.

— Oh ! il pouvait s'être mis une fausse barbe et avoir pris un chapeau. D'ailleurs, il a parlé, c'est vous qui me l'avez dit. Vous l'avez sûrement reconnu à la voix, quand il vous a crié : « Imbécile ! »

Marsoullier levait déjà la main, pour se démentir, en jurant que l'homme n'avait pas prononcé un mot. Mais la force lui en manqua devant le clair regard de Marc, fixé sur le sien. Et le brave homme qu'il était réellement au fond commença de se troubler, de ne plus oser commettre une vilaine action, par vanité stupide.

— Naturellement, reprit Marc, je me suis renseigné

sur vos rapports avec lui, je sais qu'il vous voyait souvent et qu'il vous jetait volontiers ce mot d'imbécile à la face, quand vos scrupules lui faisaient hausser les épaules.

— Ça, c'est vrai, concéda Marsoullier, il m'appelait imbécile, ce qui finissait par n'être guère gentil.

Et, pressé davantage, supplié de soulager sa conscience, dans son intérêt même, s'il ne voulait pas que la justice crût à sa complicité, il finit par céder autant à la crainte qu'à son besoin de vérité.

— Eh bien! oui, monsieur Froment, je l'ai reconnu... Il n'y a que lui, pour m'avoir crié : « Imbécile », avec cette voix-là. Vous comprenez, je ne peux pas me tromper, il m'a répété ça trop de fois... Et il avait pour sûr une fausse barbe, qu'il aura retirée en courant et mise dans sa poche, puisque les personnes qui l'ont rencontré ensuite, au coin de la Grand'Rue, l'ont bien vu avec le chapeau, mais tel qu'il est réellement, sans barbe.

Une grande joie égaya Marc, car le témoignage allait être décisif, et il donna une poignée de main à Marsoullier.

— Allons, je le savais bien, vous êtes un brave homme.

— Un brave homme, certainement... Voyez-vous, monsieur Froment, je suis un ancien élève de monsieur Joulic, moi; et ça ne s'en va jamais, quand un maître vous a enseigné comment on doit aimer la vérité. On a beau vouloir mentir, tout l'être se soulève et proteste. Et puis, dès qu'on sait se servir un peu de sa raison, ça devient impossible d'accepter les bêtises qui circulent... Aussi étais-je très tracassé, tout à fait malheureux au fond, depuis cette déplorable histoire. Mais, n'est-ce pas? je suis un malheureux, je n'ai que ma place de bedeau pour vivre, ma situation me forçait à dire comme les anciens amis de mon oncle Philis. Il s'interrompit, avec un geste de désespoir, tandis que deux grosses larmes lui troublaient les yeux.

— Maintenant, je suis bien fichu, on va me flanquer à la porte, et je crèverai de faim sur le pavé.

Marc le rassura, en promettant formellement de lui trouver une situation. Puis, il se hâta de le quitter, tant il désirait annoncer à Thérèse le résultat de sa démarche, ce témoignage concluant, qui achevait de mettre François hors de cause. Depuis quinze jours, Thérèse était restée au chevet de Rose, toujours ferme dans sa conviction de l'innocence de son mari, mais le cœur serré de n'en avoir aucune nouvelle, malgré le retentissement de l'attentat, raconté par tous les journaux; et, depuis que l'enfant allait bien, se levant déjà, avec son bras en bonne voie de guérison, elle semblait prise d'une tristesse croissante, muette, accablée à son foyer désert. Tout d'un coup, ce soir-là, comme Marc achevait de lui raconter gaiement sa conversation avec Marsoullier, elle eut une grande secousse, elle vit entrer François. Et ce fut une scène poignante, dans la simplicité des paroles qui furent échangées.

— Tu ne m'as pas cru coupable, Thérèse ?

— Non, François, je te le jure.

— Ce matin, j'ignorais tout encore, dans la solitude si triste ou j'étais, et c'est un ancien journal qui m'est par hasard tombé sous les yeux... Alors, je suis accouru. Comment va Rose?

— Elle va bien, elle est là, dans la chambre.

François n'avait point osé embrasser Thérèse. Celle-ci se tenait devant lui, toute droite, sévère dans son émotion profonde. Alors, Marc, qui s'était levé, saisit les deux mains de son petit-fils, devinant tout un drame à sa pâleur, à son visage ravagé de larmes.

— Allons, dis-moi tout, mon pauvre garçon,

Et François, très loyalement, conta sa folie, en quelques phrases tremblantes. Son brusque départ de Maillebois, aux bras de cette Colette qui le rendait fou. Leur retraite

à Beaumont, dans un quartier perdu, une chambre dont ils sortaient à peine. Quinze jours de vie cloîtrée, traversée de furieux orages, des caprices extravagants de cette bohémienne du cœur, des reproches, des larmes, des coups même. Puis, brusquement, sa fuite, sa disparition, après une dernière scène, où elle lui avait jeté les meubles à la tête. Il y avait trois semaines de cela, et il l'avait d'abord attendue, et il s'était ensuite comme enseveli dans cette chambre ignorée, pris de désespoir et de remords, ne sachant plus comment rentrer à Maillebois, près de sa femme, qu'il disait n'avoir pas cessé d'aimer, au milieu de sa folie.

Pendant qu'il parlait, Thérèse avait détourné la tête, toujours immobile; et, quand il se tut :

— Je n'ai pas à savoir ces choses... Je comprends simplement que tu sois revenu pour répondre aux accusations qui pèsent sur toi.

— Oh ! fit remarquer Marc doucement, ces accusations n'existent plus à cette heure.

— Je suis revenu pour voir Rose, déclara François, et je répète que j'aurais été là le lendemain, si je n'avais pas tout ignoré.

— C'est bien, reprit Thérèse. Je ne t'empêche pas de voir ton enfant, elle est là, tu peux entrer.

Et alors, il se passa une scène singulière, que Marc suivit avec un intérêt passionné. Rose était assise, le bras en écharpe, dans un fauteuil, en train de lire. Au bruit de la porte, elle leva la tête, et elle eut un cri frémissant où il y avait comme de la crainte et de la joie.

— Oh ! papa !

Elle s'était mise debout. Puis, brusquement, elle parut saisie d'une stupeur.

— Mais ce n'était pas toi, dis ? papa, l'autre soir... L'homme était plus petit et avait une autre barbe.

Dans son effarement, elle continuait à dévisager son

père, comme si elle le retrouvait différent de ce qu'elle se l'imaginait, depuis qu'il était parti et qu'elle voyait sa mère pleurer d'abandon. L'avait-elle donc cru méchant, avec une taille épaissie et un mauvais visage d'ogre? Maintenant, elle retrouvait le papa au bon sourire qu'elle adorait ; et, s'il revenait, c'était sûrement pour qu'on ne pleurât plus dans la maison. Puis, elle se mit à trembler, les conséquences de son erreur lui apparaissaient, terribles.

— Et moi, qui t'ai accusé, mon papa, moi qui ai soutenu, comme une entêtée, que l'homme, c'était toi!... Non, non! ce n'est pas toi, je suis une menteuse, je le crierai aux gendarmes s'ils viennent te prendre!

Elle retomba dans le fauteuil, en proie à une violente crise de larmes, et il fallut que son père la prît sur ses genoux, la baisât tendrement, en lui jurant que le malheur allait finir. Lui-même bégayait d'émotion. Il avait donc été bien atroce, pour que son image se fût ainsi déformée dans l'esprit de sa fille, et qu'elle eût pu le croire capable d'une violence sur elle?

Thérèse avait écouté, en s'efforçant de rester impassible. Elle n'eut d'ailleurs pas un mot. Anxieux, François la regardait, comme pour savoir si elle l'acceptait de nouveau à ce foyer domestique qu'il avait détruit. Et Marc, la voyant si sévère, si peu disposée encore au pardon, préféra emmener son petit-fils, pour l'héberger chez lui, en attendant une heure plus douce.

Le soir même, la justice se présenta au domicile de Faustin, accusé de tentative de rapt et de violence sur la personne de la petite Rose. Mais elle ne le trouva pas, le logis était clos, l'homme envolé; et toutes les recherches échouèrent, jamais on ne le prit, on finit par le croire passé en Amérique. Sa sœur Colette, vainement recherchée, elle aussi, devait l'avoir accompagné, car on ne la revit plus, ni à Beaumont, ni à Maillebois. Et l'affaire

resta obscure, on en fut toujours réduit à des suppositions. Le frère et la sœur étaient-ils complices? Colette avait-elle exécuté quelque complot en emmenant François, ou bien Faustin s'était-il simplement ingénié à tirer parti de la situation créée par cette fuite? mais surtout avait-il derrière lui un supérieur, une intelligence et une volonté, ayant tout conçu, tout préparé, pour donner un suprême assaut à l'école laïque, en recommençant l'affaire Simon? Ces diverses hypothèses étaient permises, les faits seuls demeuraient, et personne ne douta, en fin de compte, qu'il y avait eu entente mystérieuse et guet-apens.

Aussi quel soulagement pour Marc, lorsqu'il vit l'affaire classée, percée à jour, désormais inoffensive! Ce recommencement des abominations anciennes, cette tentative dernière de salir l'école laïque, l'avait d'abord empli d'inquiétude. Et il n'en revenait pas, de la rapidité avec laquelle la saine raison publique avait fait son œuvre, en mettant la vérité debout, éclatante. Les charges contre François étaient autrement graves que les charges d'autrefois contre Simon. Sa fille l'accusait, et elle aurait eu beau se rétracter, on aurait dit qu'elle cédait alors à la pression de la famille. Autrefois, pas un témoin, ni un Bongard, ni un Doloir, ni un Savin, ne se serait risqué à dire ce qu'il avait vu ou entendu, dans la terreur de se compromettre. Autrefois, jamais Marsoullier n'aurait soulagé sa conscience, d'abord parce qu'il n'en aurait pas senti le besoin, ensuite parce que toute une faction puissante se serait levée afin de le soutenir et de glorifier son mensonge. La congrégation était là, qui empoisonnait tout, qui faisait de l'erreur un dogme, un culte. Pour la bataille de Rome contre la libre pensée, elle utilisait sauvagement les partis politiques, les affolait, les jetait les uns contre les autres, dans l'espoir de quelque guerre civile, qui, en coupant la nation en deux, la

rendrait maîtresse du plus grand nombre, les pauvres et les ignorants. Et, maintenant que Rome était vaincue, que la congrégation allait disparaître, que plus un jésuite bientôt ne pourrait obscurcir les pensées, pervertir les actes, la raison humaine agissait, consciente et de plus en plus libérée. L'explication de tant de bon sens et de logique n'était pas ailleurs, et c'était simplement que le peuple, instruit enfin, délivré de l'erreur séculaire, devenait capable de vérité et de justice.

Mais un souci restait au cœur de Marc, malgré la joie de la victoire, la désunion entre François et Thérèse, cette question du bonheur de l'homme et de la femme, qui ne saurait être que dans leur entente parfaite. Hélas, il n'avait point l'espoir fou de tuer les passions, d'empêcher la pauvre humanité de saigner, sous le fouet du désir ; et toujours il y aurait des cœurs brisés, des chairs torturées et jalouses. Seulement, ne pouvait-on espérer que la femme affranchie, haussée à l'égal de l'homme, rendrait moins âcre la lutte sexuelle, y apporterait un peu de calme dignité. Déjà, dans le récent scandale, au sujet du rapt de Rose, on venait de voir combien les femmes s'étaient faites les amies de la vérité en aidant de toutes leurs forces à la découvrir ! Elles étaient émancipées de l'Église, plus de superstitions basses, plus de terreur de l'enfer, plus de fausse humilité aux mains du prêtre, la servante qui se prosterne, le sexe qui semble avouer son abjection et qui se venge en pourrissant, en désorganisant tout. Désormais, elles avaient cessé d'être le terrible piège de volupté où, sur le conseil discret des directeurs de consciences, elles tâchaient de prendre les hommes, pour l'indigne triomphe de la religion. Et elles étaient devenues normalement des épouses et des mères, depuis qu'on les avait arrachées au mensonge morbide de l'époux divin, ce Jésus qui a fait tant de pauvres détraquées. N'était-ce pas à

elles d'achever l'œuvre, en mettant dans leurs droits reconquis, dans cette culture qui faisait d'elles des personnes libres, beaucoup de sagesse et de bonté?

Alors, Marc eut l'idée de réunir toute la famille à l'école, dans cette grande salle des classes où lui-même avait enseigné, où Joseph et François avaient enseigné après lui. Et cette réunion n'alla pas sans une certaine solennité, une après-midi de la fin de septembre, par un clair soleil qui baignait de doux rayons le bureau du maître, les bancs des élèves, les tableaux et les images accrochés au mur. Sébastien et Sarah vinrent de Beaumont. Clément et Charlotte arrivèrent de Jonville, avec leur fille Lucienne. Et, averti depuis quelques jours, Joseph était rentré de voyage la veille, très affecté de tout ce qui s'était passé pendant son absence. Enfin, Marc lui-même et Geneviève se rendirent au rendez-vous, avec Louise et Joseph, en amenant François, que sa femme Thérèse et sa fille Rose attendaient dans la classe. On était douze, et il y eut d'abord un grand silence.

— Ma chère Thérèse, dit Marc, nous ne voulons pas peser sur tes sentiments, et nous ne sommes ici que pour causer en famille... Sans doute, tu souffres dans ton cœur. Mais tu n'as point connu le grand déchirement, lorsque l'époux et l'épouse semblaient venir de deux mondes différents et s'apercevaient un jour qu'un abîme les séparait, comme si jamais ils ne devaient se rejoindre. Aux mains de l'Église, la femme, serve encore, était restée un instrument de torture pour l'homme, libéré déjà. Que de larmes ont été répandues, que de foyers se sont trouvés détruits!

Le silence recommença, puis Geneviève, très émue, dit à son tour :

— Oui, mon bon Marc, je t'ai bien méconnu, bien torturé autrefois, et tu as raison de rappeler ces années mauvaises, je ne puis en être blessée aujourd'hui,

puisque j'ai eu la force d'échapper à l'empoisonnement. Mais que de femmes sont restées au fond de l'antique geôle, agonisantes, et que de ménages ont succombé dans la douleur! Moi-même, je n'ai jamais été bien guérie, j'ai toujours tremblé d'être reprise, tellement je sentais en moi la longue hérédité, la perversion et la démence de l'éducation première; et c'est grâce à toi, à ta raison solide, à ton active tendresse, que j'ai pu me tenir debout... Je te remercie, mon bon Marc.

Des larmes heureuses lui étaient venues aux yeux, elle continua, au milieu d'une émotion croissante.

— Ah! ma pauvre grand'mère, ma pauvre mère!... Oui, je les plains, je les ai vues si misérables, travaillées de tels ferments destructeurs, comme jetées hors de leur sexe, dans leur martyre volontaire. Elle était terrible, la pauvre grand'mère, mais elle n'avait connu aucune joie, elle vivait dans un perpétuel néant, pourquoi n'aurait-elle pas rêvé de plier les autres à son renoncement douloureux? Et ma pauvre mère, quelle longue agonie a été la sienne d'avoir goûté la douceur d'être aimée, et d'être retombée sans fin à cette religion de mensonge et de mort, qui nie toutes les forces et toutes les joies de la vie!

Deux ombres venaient de passer, les figures disparues de madame Duparque et de madame Berthereau, les dévotes inquiétantes et pitoyables d'un autre âge, l'une toute à la féroce Église exterminatrice d'autrefois, l'autre adoucie déjà, mourant désespérée de n'avoir pas tenté de rompre sa chaîne. Du regard, Geneviève sembla les suivre, elle la petite-fille, la fille, en qui le rude combat s'était livré, toujours meurtrie de la lutte, mais si heureuse de s'être un jour sentie libre, retournée à la vie, à la santé. Et ses yeux, ensuite, se posèrent sur Louise, sa fille, qui lui souriait tendrement, et qui se pencha pour l'embrasser.

— Mère, tu as été la plus méritoire, la plus brave, car c'est toi qui as combattu et qui as souffert. Nous te devons la victoire, payée de tant de larmes... Je me souviens. En venant après toi, je n'ai pas eu grand mérite à me dégager tout à fait du passé, et si j'ai été très calme, très raisonnable, si jamais le frisson de l'erreur ne m'a troublée, c'est que j'ai profité de la terrible leçon dont nous avons saigné tous, dans notre pauvre maison en deuil.

— Tais-toi, flatteuse! dit Geneviève, riant et l'embrassant à son tour. C'est toi qui as été l'enfant sauveur, la petite raison, solide et adroite, dont l'intervention tendre a triomphé de tous les obstacles. Nous te devons notre paix, tu as été la première petite femme libérée, une intelligence et une volonté, résolue à mettre le bonheur en ce monde.

Alors, Marc reprit la parole, en se tournant vers Thérèse.

— Ma chère enfant, tu n'étais pas née, et tu ignores ces choses. Toi qui es venue après Louise, qui es encore plus affranchie, exempte de tout baptême, de toute confession et de toute communion, tu trouves très simple de vivre librement, en personne qui a son existence propre, sans autres liens que sa raison et sa conscience, dégagées des mensonges religieux et des préjugés sociaux. Mais, pour que tu en arrives là, les mères, les grand'mères ont passé par des crises affreuses, les pires folies et les pires tourments... Comme pour toutes les questions sociales, la solution unique était dans l'enseignement. Il a fallu instruire la femme, afin de lui donner près de l'homme sa place légitime d'égale et de compagne. Et c'était là une nécessité première, la condition du bonheur humain, car la femme libérée pouvait seule libérer l'homme. Tant qu'elle a été la servante, la complice du prêtre, un instrument de réaction, d'espionnage et de querelle dans le ménage, l'homme se trouvait

enchaîné lui-même, incapable d'une action virile et décisive. La force du meilleur avenir est dans l'entente absolue du couple... Et comprends notre tristesse, ma chère enfant, lorsque nous voyons le malheur rentrer ici de nouveau. Toi et François, vous n'avez plus entre vous un abîme, des croyances différentes. Vous êtes du même monde, de la même instruction. Il n'est plus ton maître par les lois et par les mœurs, et tu n'es plus sa servante menteuse, toujours prête à te venger. Tu as les mêmes droits, tu es une personnalité disposant de ta vie à ton gré. Votre paix n'est plus faite que de raison, de logique, de la vie qui veut le couple, pour être vécue pleinement, sainement. Et voilà cette paix perdue encore par l'éternelle fragilité humaine, si la bonté ne vous aide pas à la reconquérir !

Thérèse avait écouté, très calme, très digne, avec un air de grande déférence.

— Je sais toutes ces choses, grand-père, et vous avez tort de croire que je les oublie... Mais pourquoi François est-il allé loger chez vous, depuis quelques jours ? Il n'avait qu'à rester ici. Il y a deux logements, celui de l'instituteur et celui de l'institutrice, et je ne l'empêche pas de s'installer dans le premier, tandis que j'occuperai le second. De cette façon, il reprendra son œuvre, dans quelques jours, lorsque la rentrée aura lieu... Comme vous le dites, nous sommes libres, j'entends rester libre.

Son père et sa mère, Sébastien et Sarah, voulurent intervenir, tendrement ; et Geneviève, et Louise, et Charlotte, toutes les femmes qui étaient là, lui souriaient, la priaient du regard. Elle ne voulut rien entendre, elle refusa d'un geste résolu, sans colère.

— François m'a blessée cruellement, j'ai cru ne plus l'aimer, et je vous mentirais à tous si je vous disais que je suis certaine en ce moment de l'aimer encore... Vous

ne voulez pas que je mente, que je reprenne une vie commune qui serait une lâcheté et une ordure.

Jusque-là, François était resté silencieux, dans une anxiété visible. Un cri lui échappa.

— Mais moi, Thérèse, je t'aime toujours, je t'aime comme jamais je ne t'ai aimée, et si tu as souffert, je crois bien que je souffre davantage encore!

Elle se tourna vers lui, elle lui parla avec beaucoup de douceur.

— Tu dis la vérité, je le crois... Que tu aimes, malgré ta folie, c'est bien possible, car ce pauvre cœur humain, hélas! dans notre besoin de raison, restera l'éternelle démence. Et si tu souffres tant, cela fait que nous souffrons affreusement tous les deux... Mais je ne peux pas me remettre avec toi, si je ne t'aime plus, si je ne te veux plus. Cela serait indigne de nous deux, notre mal en serait empoisonné, au lieu de guérir. Le mieux, vois-tu, est de vivre en bons voisins, en bons amis, redevenus libres et faisant chacun son œuvre.

— Mais moi, maman! cria la petite Rose, les yeux pleins de larmes.

— Toi, ma chérie, tu nous aimeras demain tous les deux, comme tu nous aimais hier... Et ne t'inquiète pas, ce sont des questions que les enfants ne comprennent que plus tard.

D'un geste caressant, Marc avait appelé Rose, et il la prit sur ses genoux, il allait se remettre à plaider la cause de François, lorsque Thérèse le prévint vivement.

— Non, grand-père, je vous en supplie, n'insistez pas. C'est votre tendresse qui parle en ce moment, ce n'est pas votre raison. Si vous me faisiez céder, vous pourriez vous en repentir. Laissez-moi donc être sage et forte... Je sais bien, vous voulez nous épargner la souffrance. Ah! la souffrance, avouons qu'elle sera éternelle. Elle est en nous, sans doute pour une des besognes ignorées

de la vie. Toujours nos pauvres cœurs saigneront, toujours nous les déchirerons dans des heures de passion exaspérée, malgré toute la santé et tout le bon sens que nous aurons pu conquérir. Et cela est peut-être l'aiguillon nécessaire du bonheur.

Un petit frisson froid avait comme pâli le clair soleil, tous sentirent passer en eux la grandeur triste de cet aveu de la douleur.

— Mais qu'importe! continua-t-elle. N'ayez aucune crainte, grand-père, nous serons dignes et vaillants. Souffrir n'est rien, il faut seulement que la souffrance ne nous rende ni aveugles ni méchants. Personne ne saura que nous souffrons, et nous tâcherons même d'en être meilleurs, plus doux aux autres, plus désireux de diminuer sans cesse les causes de douleur qui existent par le monde... Et puis, grand-père, n'ayez aucun regret, dites-vous que vous avez fait votre possible, une tâche admirable qui nous donnera du bonheur humain tout ce que la raison peut en attendre. Le reste, la vie sentimentale, c'est l'amour de chacun qui le réglera pour son cas personnel, même parmi les larmes. Laissez-nous, François et moi, vivre, même souffrir à notre guise, car cela ne regarde que nous. Il suffit que vous nous ayez libérés tous les deux, que vous ayez fait de nous les personnes conscientes d'un monde du plus de vérité et du plus de justice possible... Et, puisque vous nous avez réunis, grand-père, ce ne sera pas pour empêcher une rupture dont le couple est le seul juge, ce sera pour nous donner à tous l'occasion de vous acclamer, de vous crier notre adoration, notre reconnaissance, en remerciement de votre œuvre.

Alors, toute la famille battit des mains, soulevée d'allégresse, comme si le soleil avait repris sa splendeur, glissant en nappes d'or par les hautes baies vitrées. Oui, oui! c'était le triomphe du grand-père, dans cette classe où il avait tant lutté, où il avait donné au peuple de de-

main le meilleur de son cœur et de son intelligence. Tous étaient là ses élèves, enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, et tous l'entourèrent comme un patriarche très vénérable, très puissant, de qui était né l'heureux avenir. Il avait gardé sur ses genoux la petite Rose, la quatrième génération en fleur, qui lui avait passé les bras autour du cou et qui le baisait à pleine bouche. Sa petite-fille Lucienne, par derrière lui faisait aussi un collier de ses bras frais de jeune fille. Sa fille Louise, son fils Clément s'étaient mis à ses côtés, avec Joseph et Charlotte. Sébastien et Sarah lui souriaient, lui tendaient leurs mains unies, tandis que Thérèse et François, comme rapprochés par leur mutuelle tendresse pour l'aïeul auguste, se trouvaient assis à ses pieds. Et Marc, très attendri, étouffé sous les caresses, voulut plaisanter, avec un joli rire.

— Mes enfants, mes enfants, il ne faut pas faire de moi un dieu. Vous savez qu'on ferme les églises... Je ne suis qu'un ouvrier laborieux qui a fait sa journée. Et puis, je ne veux pas triompher sans ma bonne Geneviève.

Il l'attira, la prit à son bras, et tous l'embrassèrent, elle aussi, pour que ce fût le couple réconcilié, maître désormais du bonheur possible, qui fût de la sorte glorifié, dans cette salle de l'instruction primaire, parmi ces humbles bancs où devaient s'asseoir encore les enfants des enfants, les générations en marche vers la Cité heureuse.

Et ce fut la récompense de Marc, de tant d'années de courage et de lutte. Il voyait son œuvre. Rome avait perdu la bataille, la France était sauvée du grand danger de mort, la poussière de ruine où disparaissent les unes après les autres les nations catholiques. On l'avait débarrassée de la faction cléricale qui se battait chez elle, ravageait ses champs, empoisonnait son peuple, tâchait de refaire des ténèbres pour s'assurer de nouveau la domi-

nation du monde. La France n'était plus menacée d'être ensevelie sous la cendre d'une religion morte, elle était redevenue maîtresse d'elle-même, elle pouvait marcher à ses destinées de libératrice et de justicière. Et elle n'avait vaincu que par cet enseignement primaire, tirant les humbles, les petits des campagnes, de leur ignorance d'esclaves, de l'imbécillité meurtrière où le catholicisme les maintenait depuis des siècles. Une parole exécrable avait osé dire : « Heureux les pauvres d'esprit! » et la misère de deux mille ans était née de cette mortelle erreur. La légende des bienfaits de l'ignorance apparaissait maintenant comme un long crime social. Pauvreté, saleté, iniquité, superstition, mensonge, tyrannie, la femme exploitée et méprisée, l'homme hébété et dompté, tous les maux physiques et moraux étaient les fruits de cette ignorance voulue, érigée en système de politique gouvernementale et de police divine. La connaissance seule devait tuer les dogmes menteurs, disperser ceux qui en vivaient, être la source des grandes richesses, aussi bien des moissons débordantes de la terre que de la floraison générale des esprits. Non! le bonheur n'avait jamais été dans l'ignorance, il était dans la connaissance, qui allait changer l'affreux champ de la misère matérielle et morale en une vaste terre féconde, dont la culture, d'année en année, décuplerait les richesses.

Ainsi Marc, chargé d'ans et de gloire, avait eu la grande récompense de vivre assez pour voir son œuvre. Il n'est de justice que dans la vérité, il n'est de bonheur que dans la justice. Et, après la Famille enfantée, après la Cité fondée, la Nation se trouvait constituée, du jour où, par l'instruction intégrale de tous les citoyens, elle était devenue capable de vérité et de justice.

FIN

6881. — Lib.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

